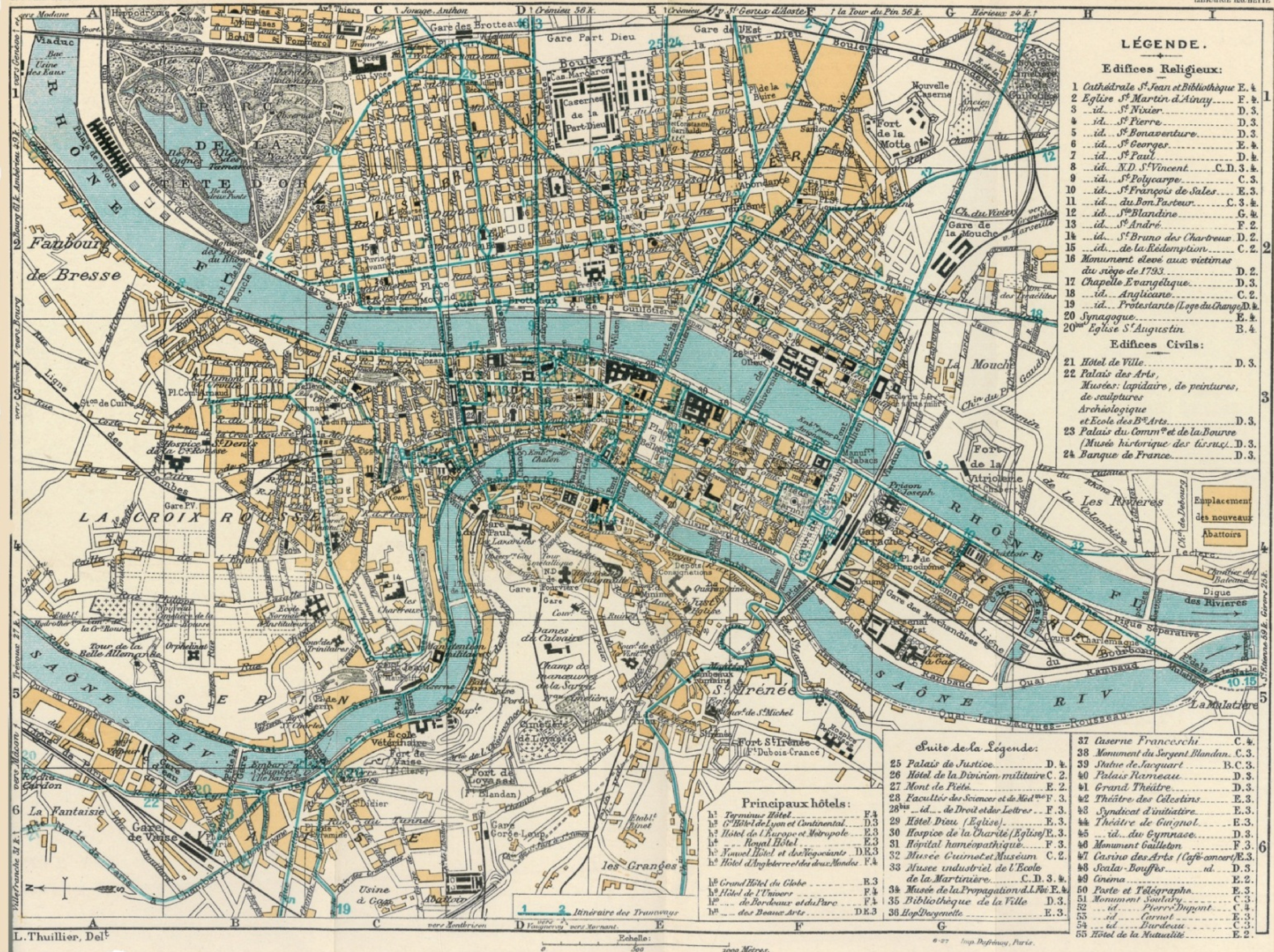
Thomas Berthier

La France des Années Folles

Les Mystères de Lyon



ÉDITIONS SANS-DÉTOUR


Les Guides Bleus
LYON.
LIBRAIRIE HACHETTE
LÉGENDE.
Edifices Religieux:
1 Cathédrale St Jean et Bibliothèque E. 4.
2 Eglise St Martin d'Ainay F. 4.
3 id. St Nizier D. 3.
4 id. St Pierre D. 3.
5 id. St Bonaventure D. 3.
6 id. St Georges E. 4.
7 id. St Paul D. 4.
8 id. N.D. St Vincent C.D. 3. 4.
9 id. St Polycarpe C. 3.
10 id. St François de Sales E. 3.
11 id. du Bon Pasteur C. 3. 4.
12 id. Ste Blandine G. 4.
13 id. St André F. 2.
14 id. St Bruno des Chartreux D. 2.
15 id. de la Rédemption C. 2.
16 Monument élevé aux victimes du siège de 1793 D. 2.
17 Chapelle Evangélique D. 3.
18 id. Anglicane C. 2.
19 id. Protestante (Loge du Change) D. 4.
20 Synagogue E. 4.
20bis Eglise St Augustin B. 4.
Edifices Civils:
21 Hôtel de Ville D. 3.
22 Palais des Arts, Musées: lapidaire, de peintures, de sculptures Archéologique et Ecole des Bx Arts D. 3.
23 Palais du Commce et de la Bourse (Musée historique des tissus) D. 3.
24 Banque de France D. 3.
Suite de la Légende:
25 Palais de Justice D. 4.
26 Hôtel de la Division militaire C. 2.
27 Mont de Piété E. 2.
28 Facultés des Sciences et de Médne F. 3.
28bis id. de Droit et des Lettres F. 3.
29 Hôtel Dieu (Eglise) E. 3.
30 Hospice de la Charité (Eglise) E. 3.
31 Hôpital homéopathique F. 3.
32 Musée Guimet et Muséum C. 2.
33 Musee industriel de l'Ecole de la Martinière C. D. 3. 4.
34 Musée de la Propagation d. l. Foi E. 4.
35 Bibliothèque de la Ville D. 3.
36 Hop. Desgenette E. 3.
37 Caserne Franceschi C. 4.
38 Monument du Sergent Blandan C. 3.
39 Statue de Jacquart B.C. 3.
40 Palais Rameau D. 3.
41 Grand Théâtre D. 3.
42 Théâtre des Célestins E. 3.
43 Syndicat d'initiative E. 3.
44 Théâtre de Guignol E. 3.
45 id. du Gymnase D. 3.
46 Monument Gailleton F. 3.
47 Casino des Arts (Café-concert) E. 3.
48 Scala-Bouffes id. D. 3.
49 Cinéma E. 2.
50 Poste et Télégraphe E. 3.
51 Monument Soulary C. 3.
52 id. Pierre Dupont C. 4.
53 id. Carnot E. 3.
54 id. Burdeau C. 3.
55 Hôtel de la Mutualité E. 2.
Principaux hôtels:
h1 Terminus Hôtel F.4
h2 Gd Hôtel de Lyon et Continental D.3
h3 Hôtel de l'Europe et Métropole E.3
h4 Royal Hôtel E.3
h5 Nouvel Hôtel et des Négociants D.E.3
h6 Hôtel d'Angleterre et des deux Mondes F.4
h8 Grand Hôtel du Globe E.3
h9 Hôtel de l'Univers F.4
h10 de Bordeaux et du Parc F.4
h11 des Beaux Arts D.E.3
Itinéraire des Tramways
Emplacement des nouveaux Abattoirs
Gare des Brotteaux
Gare Part Dieu
Casernes de la Part-Dieu
Fort de la Motte
Gare de la Mouche
Fort de la Vitriolerie
Faubourg de Bresse
Parc de la Tête d'Or
Les Brotteaux
La Guillotière
La Croix Rousse
Rhône Fl.
Saône Riv.
Gare de Perrache
Gare de St Paul
St Irénée
Fort St Irénée (Ft Dubois-Crancé)
Fort de Loyasse
Gare de Vaise
Dames du Calvaire
Champ de manœuvres de la Sarra
Les Granges
Usine à Gaz
Les Rivières
Digue des Rivières
Digue Séparative
Quai Rambaud
Quai Jean-Jacques-Rousseau
La Mulatière
Hippodrome
Viaduc
La Fantaisie
L. Thuillier, Delt
Echelle
2000 Mètres
Imp. Dufrénoy, Paris.



6ᴱ ÉDITION FRANÇAISE

La France des Années Folles

Les Mystères de Lyon

PAR THOMAS BERTHIER

ÉDITIONS SANS-DÉTOUR

Howard Phillips Lovecraft

Auteur
Érudit
Gentleman

Né en 1890
Décédé en 1937

Pour la version américaine

Goodman Games
www.goodman-games.com



Illustrations de couverture : Eddie Sharam

• *Les abominations d'Amazonie* (Titre original : Abominations of the Amazon)
Auteur : Mike Ferguson

• *Les feux de Sumatra* (Titre original : Fires of Sumatra)
Auteur : Richard Pett

• *Terreur sur le toit du monde* (Titre original : Terror at the top of the world)
Auteur : Rick Maffei

• *Les horreurs venues de Yuggoth* (Titre original : Horrors from Yuggoth)
Auteur : Adrian M. Pommier

Pour la version française

Illustrations de couverture : Mariusz Gandzel

Direction éditoriale et recherche photographique : Christian Grussi

Traduction et adaptation : Denis Huneau

Relecture : Lisette Hanrion

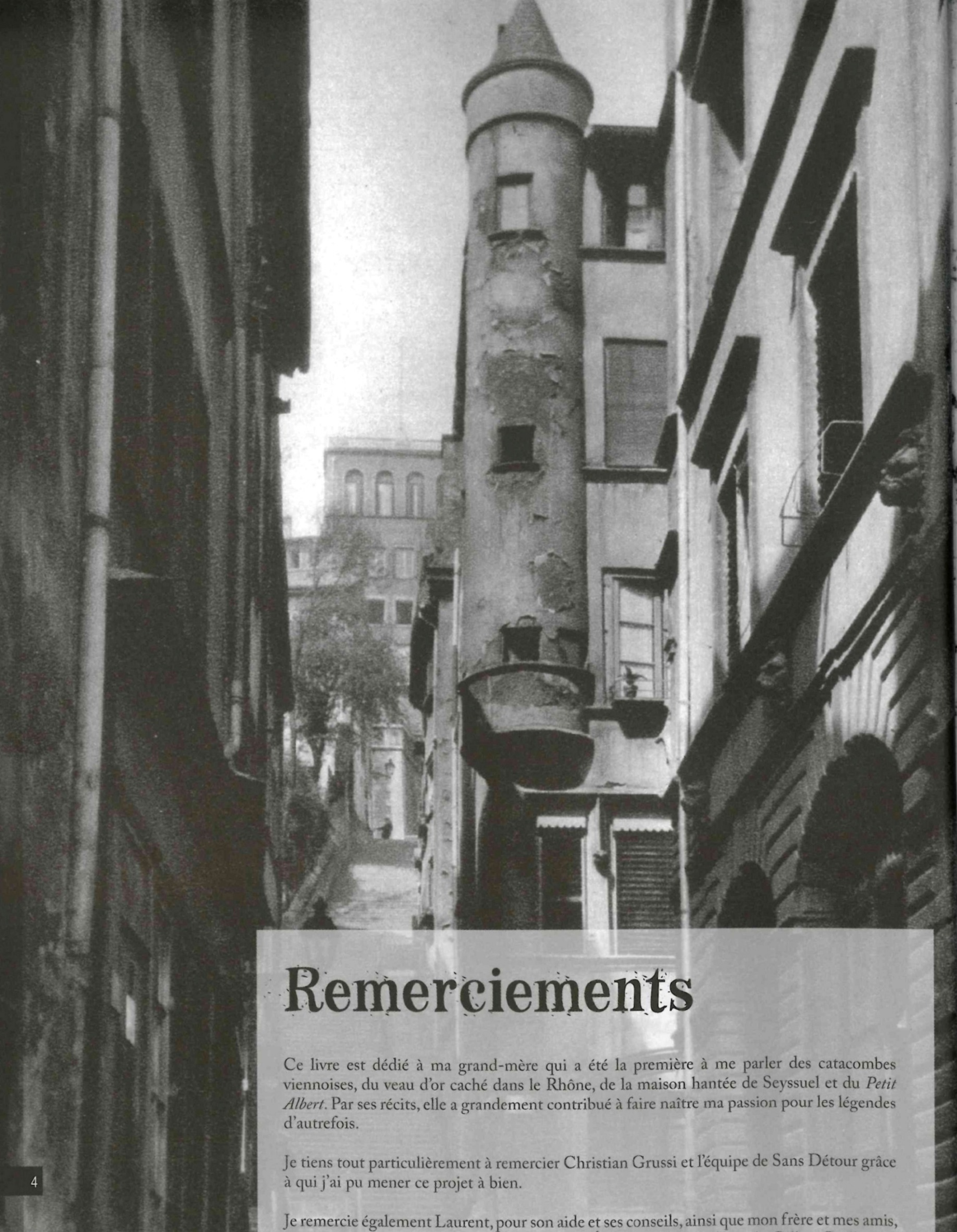
Portrait de H.P. Lovecraft & Créatures : Loïc « Greencat » Muzy

Maquette : Lisette Hanrion

Imprimé en Allemagne par Westermann Druck Zwickau GmbH - ISBN : 978-2-917994-43-6
Édition et dépôt légal : Mai 2012

WWW.SANS-DETOUR.COM

Table des matières



Remerciements

Ce livre est dédié à ma grand-mère qui a été la première à me parler des catacombes viennoises, du veau d'or caché dans le Rhône, de la maison hantée de Seyssuel et du *Petit Albert*. Par ses récits, elle a grandement contribué à faire naître ma passion pour les légendes d'autrefois.

Je tiens tout particulièrement à remercier Christian Grussi et l'équipe de Sans Détour grâce à qui j'ai pu mener ce projet à bien.

Je remercie également Laurent, pour son aide et ses conseils, ainsi que mon frère et mes amis, pour leur soutien et leurs encouragements : Éléonore, Fabien, Franck, Gilles, Guillaume, Isabelle, Lionel, Ludovic, Sabine et Yvan. Je leur dois beaucoup.

Introduction

Automne 1928. La presse lyonnaise révèle au public une étrange disparition survenue dans le quartier des Brotteaux : depuis des jours, on est sans nouvelles de Marguerite Hodoyer, 44 ans, épouse apparemment sans histoires d'un clerc de notaire. Aux enquêteurs, la jeune bonne employée par le couple a révélé que, dans l'après-midi du 9 novembre, une femme s'est présentée, déclarant que M. Hodoyer avait eu un grave accident d'automobile et demandant à Marguerite de la suivre. Celle-ci a obtempéré sans hésiter. Plus tard, des témoins les ont vues entrer dans une pharmacie pour acheter des pansements, puis prendre un tramway. Ensuite, plus rien, aucune trace. Quant à M. Hodoyer, qui n'a été victime d'aucun accident, il est rentré chez lui et, ne voyant pas revenir son épouse, il a donné l'alerte.

Les journaux qui publient l'avis de recherche mentionnent un second drame : le corps en lambeaux d'Élie Emptoz, un spirite bien connu par les fidèles de ce courant, a été retrouvé le long d'une voie ferrée. Le concernant, la théorie de l'accident laisse perplexe et on ne manque pas de s'interroger, de relier les deux affaires. Car il semble avéré que Mme Hodoyer s'intéressait beaucoup au spiritisme et fréquentait Emptoz…

Les enquêteurs ne se contentent évidemment pas de ce hasardeux rapprochement et poursuivent leurs recherches. Ils arrêtent une marchande foraine originaire de Saint-Étienne, Marie Moulin, qui ressemble de manière frappante à la femme venue chercher Marguerite Hodoyer à son domicile. Mais les preuves font défaut et elle est relâchée.

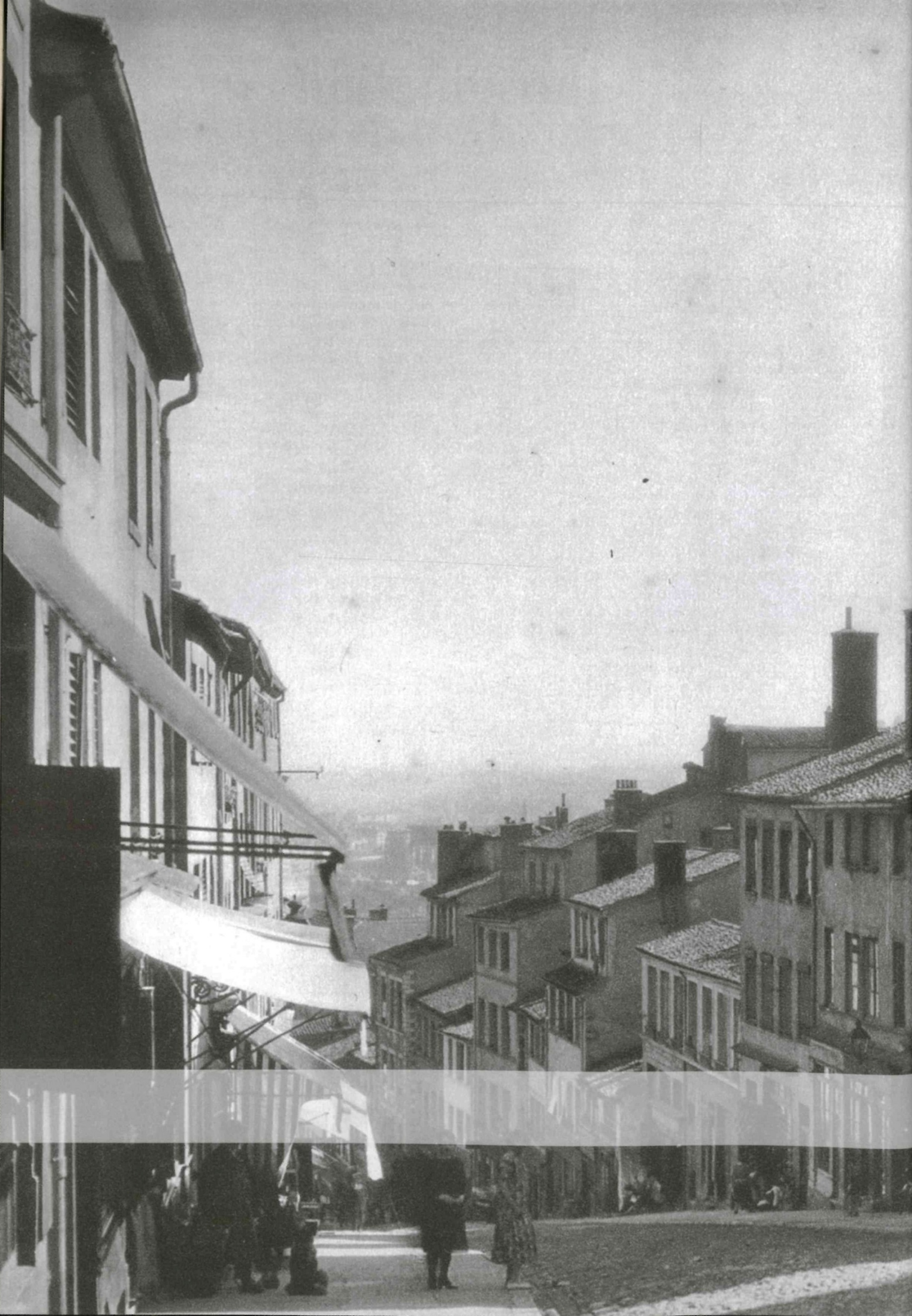
Ce n'est qu'au début de l'année suivante que l'affaire connaît un nouveau développement. Le 13 janvier 1929, près de Saint-Péray, en Ardèche, un chasseur découvre le cadavre dénudé d'une femme. Malgré les doutes émis par certaines personnes, on établir qu'il s'agit de Mme Hodoyer, qu'elle a été tuée longtemps après son enlèvement et qu'on a usé, pour l'étrangler, d'une corde de chanvre munie de nœuds. Ce macabre objet va derechef enflammer les imaginations : certains avancent que la malheureuse a été victime d'une société secrète chinoise ou même de la sinistre secte des Thugs. Mais si les interprétations vont bon train, l'enquête, elle, n'avance plus. Le crime ne sera d'ailleurs jamais élucidé bien que, quelques années plus tard, une piste beaucoup plus rationnelle soit envisagée : une escroquerie ayant mal tourné.

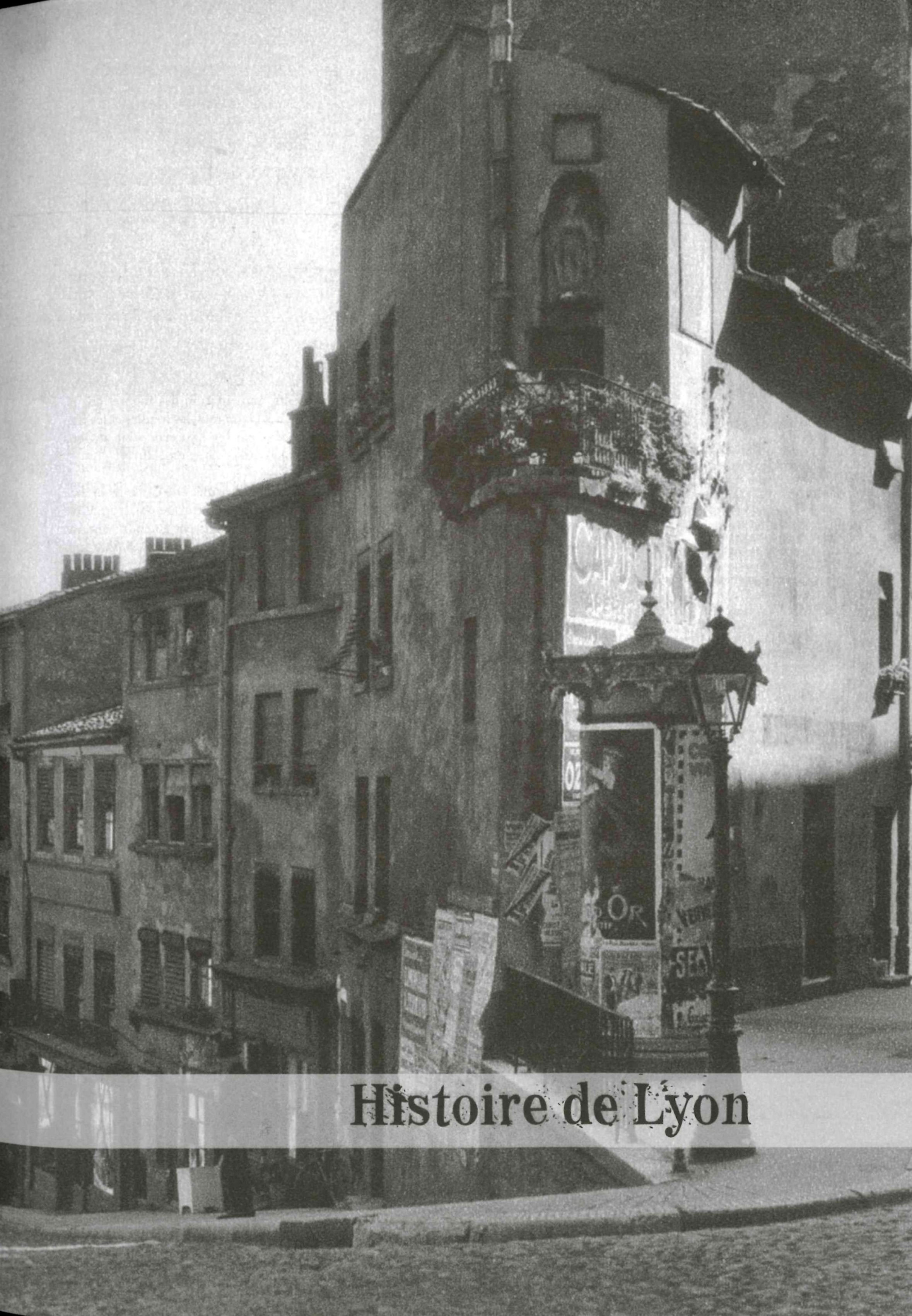
Cette affaire n'en est pas moins révélatrice : à la fin des années 1920, Lyon conserve son aura de mystère et le surnaturel n'y est jamais bien loin. Des auteurs vont s'en inspirer par la suite. En 1931, Maurice Privat publie *Lyon ville secrète*, ouvrage dans lequel il décrit, outre l'histoire occulte de la cité, une affaire qui défraye la chronique cette année-là : une escroquerie mêlée de spiritisme dans laquelle un médium et son acolyte prétendent être guidés par l'âme de Mandrin afin d'extorquer de l'argent à un industriel curieusement crédule. Deux ans plus tard, en 1933, s'inspirant peut-être des liens bien réels qui unissent la capitale des Gaules à l'Orient, Jean de La Hire publie *Les Mystères de Lyon* et *Les Adorateurs du Sang*, romans dans lesquels il imagine une secte asiatique cachée dans le quartier de la Guillotière : plongeant ses racines dans l'Antiquité, dirigée par une princesse mandchoue, cette société secrète vampirise de jeunes proies grâce à la magie et à la technologie, leur prenant tantôt leur sang, tantôt leur fluide nerveux.

Lyon continue donc à fasciner, à inspirer, à intriguer. Certes, ses brouillards proverbiaux ne sont plus guère qu'un souvenir ; mais des brumes persistent. Certes, ses grandes heures de cité mystique, magique et ésotérique sont entrées dans l'Histoire ; mais le spiritisme et le magnétisme y restent bien présents, les voyantes et les guérisseurs y demeurent nombreux, et l'un de ses citoyens, un modeste employé du Crédit Lyonnais nommé Jean Bricaud, exerce une influence qui s'étend bien au-delà des frontières de la ville ou du pays, puisqu'il est à la tête dc l'Ordre martiniste, de l'Ordre de Memphis-Misraïm, de l'Église gnostique universelle et de la Société occultiste internationale.

« Si Paris est la tête, Lyon sera le cœur », déclarait Allan Kardec à propos du spiritisme. Son sentiment peut être envisagé de manière plus large : si Paris s'est imposé comme capitale politique de la France, Lyon fut longtemps sa capitale ésotérique et mystique.

Sans doute l'est-elle encore.





Histoire de Lyon

Chronologie

- Néolithique : présence des premiers hommes sur la rive droite de la Saône
- 500 av. J.-C. : contacts commerciaux entre les habitants de la région et les Grecs
- 58-50 av. J.-C. : Guerre des Gaules ; les troupes de César établissent peut-être un camp militaire sur le site de Lyon
- 44 av. J.-C. : les Romains sont chassés de Vienne par les Allobroges
- 43 av. J.-C. : Lucius Munatius Plancus fonde la *Colonia Copia Felix Munatia Lugdunum*
- Vers 20 av. J.-C. : Agrippa organise le réseau routier de la Gaule
- Vers 16-13 av. J.-C. : Auguste fait de Lyon la capitale de la Lyonnaise
- 12 av. J.-C. : première réunion des notables gaulois pour célébrer le culte de Rome et d'Auguste
- 10 av. J.-C. : naissance de Claude à Lyon
- 19 : construction de l'amphithéâtre
- 40 : en visite à Lyon, Caligula fait donner des jeux à l'amphithéâtre
- 48 : discours de Claude devant le Sénat romain
- 65 : incendie de Lyon
- 68 : les Viennois assiègent la ville
- 160 : inauguration d'un sanctuaire de Cybèle
- Vers 177 : persécution des chrétiens
- 197 : bataille de Lyon
- 353 : suicide de Magnence
- 383 : assassinat de Gratien
- 392 : Eugène est désigné empereur
- Vers 476 : les Burgondes pénètrent à Lyon

L'Antiquité

Avant les Romains

Contrairement à ce qui a longtemps été écrit, l'histoire de Lyon ne débute pas avec la fondation de la colonie romaine. Certes, sa région ne se caractérise pas par une grande richesse préhistorique : la rareté des abris et l'avancée des glaciers ont été peu propices à l'installation humaine. Des traces d'habitat découvertes dans les monts d'Or indiquent qu'elle ne remonte probablement qu'à 350.000 ans, tandis que les dragages de la Saône, nombreux depuis le XIXe siècle, ont révélé l'existence d'établissements à Anse durant le moustérien récent.

Les vestiges datant du néolithique et de l'âge du bronze sont plus nombreux : des découvertes ont été faites à Sérézin, à la Guillotière, à Ternay ou à Vernaison. Pour Lyon, les restructurations du quartier de Vaise menées depuis les années 1980 ont montré la présence des hommes au néolithique, au moins sur la rive droite de la Saône. Des habitats et des tombes ont par ailleurs été repérés, et l'on sait qu'en 500 avant J.-C. les ancêtres des Lyonnais étaient en contact commercial avec les Grecs par l'intermédiaire de Marseille. Enfin, des fouilles menées à Fourvière ont montré l'existence de fossés défensifs antérieurs à 43 avant J.-C. À cette époque, la région lyonnaise appartient au territoire des Ségusiaves, à l'exception de sa partie sud (de Givors à Condrieu) dépendant de celui des Allobroges.

La colonie romaine

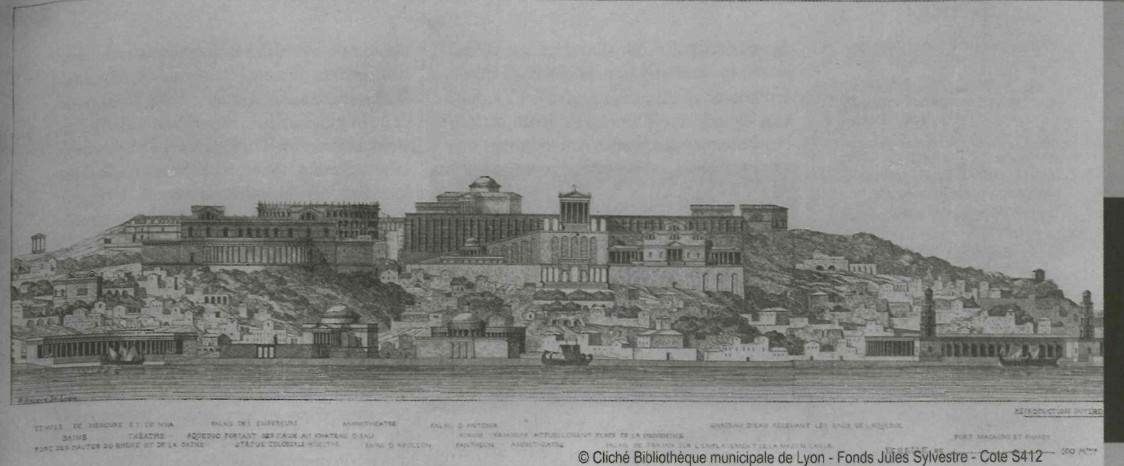
De la colonie à la capitale des Gaules

L'époque gallo-romaine est beaucoup mieux connue et de nombreuses sources nous informent à son sujet : les historiens Dion Cassius, Tacite ou Suétone et le géographe Strabon nous ont transmis de précieuses informations, à l'instar des témoignages épigraphiques (des textes gravés sur la pierre ou le bronze) et des vestiges archéologiques. Ce patrimoine a été durement touché au fil des siècles : réemploi de matériaux pour la construction de nouveaux bâtiments, alimentation des fours à chaux, pillages… Malgré tout, les fouilles et les travaux menés par les Lyonnais sont anciens et, par bien des côtés, exemplaires.

Il se peut que les armées de César aient établi un camp sur le territoire de Lyon. C'est en tout cas ce que laissent entendre certains textes, mais aussi le nom de *Canabae* (qui désigne un ensemble de baraquements liés à un camp militaire) porté, sous le Haut-Empire, par ce qui deviendra le quartier d'Ainay. Toutefois, l'histoire de Lyon comme cité débute en 43 avant J.-C. Désireux de maintenir loin d'Italie des militaires qui pour-

Lyon antique. Vue géométrale prise sur une ligne parallèle au cours du Rhône





Lyon antique. Vue gécmétrale prise sur une ligne parallèle au cours du Rhône

raient lui être hostiles, mais aussi de fournir un nouveau cadre aux citoyens chassés de Vienne par les Allobroges l'année précédente et réfugiés entre Rhône et Saône, le Sénat charge Lucius Munatius Plancus, gouverneur de la Gaule chevelue, de fonder la *Colonia Copia Felix Munatia Lugdunum*. Le site choisi est la colline de Fourvière qui domine un confluent alors situé beaucoup plus au nord qu'aujourd'hui. Rapidement, la colonie occupe la majeure partie du plateau. Quelques années seulement après sa naissance, Lyon gagne en importance. Vers 20 av. J.-C., Agrippa (l'un des principaux généraux d'Auguste) organise le réseau routier de la province : la ville devient alors le point de départ des quatre grandes voies menant vers le Rhin, la Manche, la Narbonnaise et l'Aquitaine. Vers 16-13 av. J.-C., Auguste fait de la cité la capitale de la Lyonnaise, tout en conservant sur l'ensemble de la Gaule un *impérium* délégué à des princes (Agrippa, Drusus, Tibère, Germanicus), lesquels résident cependant à Lyon. D'importantes administrations provinciales y sont établies, ainsi qu'un atelier monétaire destiné à fournir toute la Gaule. Une cohorte est chargée de sa protection et de celle de la ville. D'autres troupes prennent leurs quartiers d'hiver à proximité.

En 12 av. J.-C., Drusus réunit à *Condate*, entre Rhône et Saône, les représentants des soixante *civitates* (terme désignant les peuples gaulois réorganisés) pour célébrer le culte de Rome et d'Auguste. L'autel, dressé sur une terrasse artificielle reliée aux fleuves par deux rampes, n'appartient pas au territoire de Lyon. Mais le prestige attaché à ce lieu où se réuniront jusqu'au IIIe siècle les représentants de toute la Gaule pour répartir le cens, tenir conseil et contrôler le gouverneur rejaillit naturellement sur la ville toute proche. Culte et assemblés sont associés à des jeux et, en 19 après J.-C., l'amphithéâtre est construit.

Une cité commerciale

Tous ces éléments renforcent le rôle de capitale joué par la cité. Celle-ci va connaître une grande prospérité jusqu'au milieu du IIe siècle. Ne se limitant plus à Fourvière et au plateau de la Sarra mais s'étendant sur les deux rives de la Saône et sur la presqu'île, Lyon compte peut-être 50.000 habitants. Comme toute colonie romaine, elle dispose d'institutions calquées sur celles de Rome, dont un sénat composé de décurions et nommant chaque année les prêtres et les magistrats.

Lyon est une capitale politique mais aussi économique, ce qui lui vaut une population très cosmopolite avec beaucoup d'Orientaux. Bateliers et marchands, organisés en corporations, contrôlent le commerce de la Gaule ; leurs entrepôts de blé, de vin ou d'huile sont au sud de la presqu'île, non loin de somptueuses demeures. L'artisanat (verre, bronze, poteries) est installé sur les bords de la Saône, jusqu'à Vaise. Dans les campagnes environnantes, l'influence de la ville se fait sentir : les citoyens y possèdent des *villae*, des édifices funéraires sont bâtis le long des grandes routes et de la Saône, quatre aqueducs alimentent Lyon avec les eaux des monts d'Or, des vallées de l'Yzeron, de la Brévenne et du Gier.

Lyon et les empereurs

Cette époque de prospérité est marquée par d'excellentes relations entre la ville et les empereurs. Auguste puis Caligula l'ont visitée. Claude, qui y est né, joue un rôle de protecteur pour Lyon et, plus généralement, pour les Gaulois. La colonie prend d'ailleurs le nom de *Colonia Copia Claudia Augusta Lugdunum*. En 65 après J.-C., suite à son incendie, Néron envoie quatre millions de sesterces pour sa reconstruction, somme équivalente à celle offerte par les Lyonnais un an plus tôt, lorsque Rome a été la proie

Antiquaires et archéologues

L'archéologie naît avec l'humanisme de la Renaissance : dès cette époque sont constitués des catalogues d'objets et d'inscriptions. **Pierre Sala** (né en 1457 et mort avant 1530), de retour à Lyon vers 1505 après avoir exercé les fonctions de maître d'hôtel à la cour, fait bâtir sur la partie est de Fourvière une maison baptisée « l'Anticaille ». Honorée, en une occasion, par la présence de François Ier, elle abrite alors une collection de livres et de manuscrits. Pour sa part, le magistrat **Claude Bellièvre** (1487-1557) convainc les autorités de la ville d'acheter les « tables claudiennes » avant de constituer, dans sa demeure familiale du Gourguillon, une collection d'antiquités. Il est l'auteur de *Lugdunum Priscum*, ouvrage dans lequel il décrit les monuments et les inscriptions de la cité. Un autre magistrat, **Nicolas de Langes** (1525-1606) possède également de nombreux objets dans sa résidence de Fourvière, l'Angélique.

Dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, le médecin **Jacob Spon** (1647-1685), qui se considère comme « antiquaire » (parce qu'il s'intéresse à l'Antiquité), collectionne monnaies et médailles ; il écrit les *Recherches des antiquités et curiosités de la ville de Lyon, ancienne colonie des Romains, capitale de la Gaule antique, avec un mémoire des principaux antiquaires et curieux de l'Europe* (1672).

À la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, les professeurs jésuites du collège de la Trinité jouent à leur tour un grand rôle. Dans sa *Nouvelle histoire de Lyon* (1895), **Steyert** dresse le bilan des connaissances de l'époque ; quelques années plus tard, **Fabia** et **Germain de Montauzan** mènent des fouilles selon les normes scientifiques.

1933 inaugure une nouvelle époque de l'archéologie lyonnaise marquée par des chantiers permanents. Pour retrouver l'amphithéâtre, Édouard Herriot fait entreprendre des fouilles sur la colline de Fourvière. Si cette équipe archéologique municipale (la première de France) met au jour le théâtre et l'odéon, point d'amphithéâtre. Il faudra attendre 1956 pour qu'il soit découvert sur les pentes de la Croix-Rousse.

des flammes. En 68, quand un gouverneur se révolte contre Néron, la cité reste fidèle à l'empereur et est assiégée par les Viennois. Les légions du Rhin mettent un terme à l'encerclement.

Les tables claudiennes

En 1528, un marchand lyonnais découvre dans sa vigne, à proximité de l'endroit où se situait l'autel de Rome et d'Auguste, deux plaques de bronze. Y est gravée la majeure partie du discours que Claude tient devant le Sénat de Rome, en 48, pour demander que les notables gaulois puissent suivre le *cursus honurum* et devenir sénateurs. Il obtient partiellement satisfaction et son discours est affiché sur les murs du sanctuaire, entre Rhône et Saône.

Les difficultés

Les conflits religieux

Les événements prennent une tournure bien moins favorable à partir de la deuxième moitié du IIe siècle. Les difficultés sont d'abord religieuses : dans cette cité comptant une trentaine de nationalités, on voit peu à peu s'ajouter aux cultes romains traditionnels, au culte impérial et aux croyances gauloises de nouvelles religions. Ainsi le culte de Cybèle, originaire de Phrygie et dont un sanctuaire est inauguré à Lyon en 160, est-il important. De même, on voit se développer une communauté chrétienne où l'on trouve des citoyens romains, des esclaves, des Grecs d'Orient... Regroupant des Lyonnais et des Viennois, la communauté est dirigée par Pothin, homme âgé de plus de 90 ans, et par le diacre Sanctus. En 177 (la date est approximative), c'est l'hostilité populaire qui est à l'origine des persécutions dont elle est victime. Comme les chrétiens ne participent pas aux cérémonies officielles, on leur interdit l'accès aux lieux publics, avant de piller leurs maisons. Certains sont arrêtés, condamnés, livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre ; parmi ces martyrs, la plus célèbre est sans nul doute sainte Blandine. Pour autant, la communauté chrétienne n'est pas détruite : Irénée prend la succession de Pothin et son activité missionnaire se développe en Gaule.

Les invasions barbares

Aux tensions religieuses s'ajoutent, à partir de la fin du IIe siècle, des difficultés politiques et économiques. Durant la guerre civile de 193-197, Lyon prend parti pour Clodius Albinus et doit entretenir ses troupes. Suite à la défaite de ce dernier contre Septime Sévère, en 197, la cité perd sa cohorte urbaine et est peut-être victime d'un sac. De 237 à 276, les invasions germaniques entraînent insécurité et pillages. Les conséquences sont graves pour les communications et le commerce, mais aussi pour Lyon, vu son rôle prépondérant dans ces domaines. Les difficultés de la ville, ajoutées au ravage des campagnes, provoquent des révoltes rurales et la constitution des Bagaudes, bandes de pauvres, de vagabonds et de brigands. Autre conséquence des invasions barbares : le *limes* et ses camps militaires revêtent une importance cruciale. Dès lors, des villes comme Trèves ou Cologne occupent une place autrement plus stratégique que Lyon. À la fin du siècle, pour pallier aux problèmes de communication, une réforme de l'empereur Dioclétien divise les provinces. Lyon ne dirige plus que la Lyonnaise première.

Le rôle de l'Église

Lyon se ressent de ces bouleversements. Un mouvement de population change son visage. Peut-être a-t-il été initié lors de la défaite face à Septime Sévère et accentué par la répression d'une révolte par Aurélien en 274. Quoi qu'il en soit, il est accéléré par les invasions barbares du IVe siècle et mène au dépeuplement de Fourvière au profit de la rive droite de la Saône (entre Saint-Paul et Saint-Georges), de sa rive gauche et de la presqu'île.
Tout au long du Bas-Empire, la ville prend ainsi la configuration qu'elle conservera durant le Moyen Âge. Une autre caractéristique de la cité médiévale prend corps à cette époque : l'importance et la richesse de l'Église. Dans les faits, son évêque jouit d'une primauté par rapport à ses confrères. Saint-Jean et son baptistère sont construits au IVe siècle, les deux premières basiliques de Saint-Just au Ve ; tous ont pour but d'attirer des pèlerins. Quant à Sidoine Apollinaire (né vers 431, mort vers 486), originaire de la cité et y revenant à plusieurs reprises, il illustre la force de l'aristocratie gallo-romaine chrétienne de Lyon.
La cité reste malgré tout liée à l'histoire de l'Empire romain finissant : en 353, Magnence s'y suicide ; en 383, Gratien y est assassiné ; en 392, Eugène est désigné pour accéder au pouvoir. Mais les esprits sont surtout tournés vers la menace barbare. Les Burgondes sont présents dans la vallée du Rhône dès le début du Ve siècle. En 458, ils atteignent les portes de Lyon, qu'ils franchissent vers 475, soit quelques mois seulement avant que ne meure l'Empire romain d'Occident.

Le Moyen Âge

Les premiers siècles

Sous les Mérovingiens

À la domination burgonde succède, au VIe siècle, celle des Francs. La ville fait partie des différents royaumes mérovingiens mais, grâce à son éloignement des capitales successives, elle bénéficie d'une certaine autonomie. Réduite à la rive droite de la Saône,

certaines de ses églises (Saint-Irénée, Saint-Just, Saint-Laurent) sont situées hors des remparts, tandis qu'est construite, sur la rive droite, la basilique Saint-Nizier. Peu nombreux à peupler la région, les Barbares ne privent pas l'aristocratie gallo-romaine de ses richesses, et donc de son influence. Cependant, bien plus que ces derniers, c'est l'Église qui permet à la ville de conserver une certaine importance : les évêques y réunissent leurs pairs des royaumes burgonde puis francs lors de conciles. Dans les campagnes, la christianisation se poursuit.

La renaissance carolingienne

Sous les Carolingiens, ce sont encore les évêques qui contribuent à redonner une partie de son ancien prestige à une cité qui, par ailleurs, a retrouvé un rôle commercial (notamment grâce à une communauté juive). D'abord Leidrade : avec Alcuin, il fait partie des conseillers de Charlemagne. À Lyon, il instaure la liturgie de la chapelle impériale et donne ainsi à l'Église locale une particularité qu'elle conservera longtemps. Enfin, en rouvrant un *scriptorium*, en permettant ainsi à la ville de disposer de livres, il initie une renaissance intellectuelle que soutiennent ses successeurs. Les évêques se font professeurs et sont aidés dans leur tâche par des maîtres comme le diacre Florus.
Après Leidrade vient Agobard : il visite les églises de campagne, met l'accent sur le rôle de prédicateurs que doivent assurer les clercs tout en défendant, au travers de ses ouvrages, l'autorité carolingienne. Après lui, le siège épiscopal est occupé par Amalon, Rémy... Tous ces évêques œuvrent pour rassembler les clercs dans des chapitres de chanoines où la vie commune est de rigueur. Ils font aussi en sorte d'assurer leur autorité sur les monastères du plat pays (abbayes de l'Île-Barbe, de Savigny).

L'ascension de l'archevêque

À partir du IXe siècle, comme une bonne partie de l'Europe, la région lyonnaise est touchée par la décomposition de l'empire carolingien et la naissance de la féodalité. Jusqu'en 933, le Lyonnais fait notamment partie du royaume de Provence ; puis, après une dizaine d'années incertaines, il est rattaché au royaume de Bourgogne. Rodolphe III, sans héritier, lègue ses terres à l'empereur Conrad le Salique. En 1032, Lyon fait donc son entrée dans le Saint Empire romain germanique et est par conséquent soumis à une autorité beaucoup plus forte qu'auparavant : ainsi, l'empereur intervient pour nommer ses archevêques. Toutefois, celui-ci a souvent bien d'autres préoccupations que le Lyonnais, notamment lorsque débute le long conflit qui l'oppose au pape. Et, à partir du XIIe siècle, le roi de France commence à rappeler que la frontière séparant les deux états est celle du traité de Verdun (843) : si Lyon est bien dans l'Empire, les terres situées à l'ouest de la Saône sont théoriquement françaises...
Les grands souverains étant occupés ailleurs, le pouvoir local étant entre les mains de comtes souvent lointains, l'encadrement est toujours assuré par l'Église. Mais, à la fin du Xe siècle, l'archevêque de Lyon va voir apparaître deux concurrents : le sire de Beaujeu et, surtout, le comte du Forez. Entre eux, le conflit dure deux siècles, jusqu'à ce qu'un accord soit trouvé en 1173 : l'archevêque renonce à ses biens dans le Forez, le comte à ses droits dans le Lyonnais.
Le prestige de l'Église lyonnaise, renforcé à partir de 1079, date à laquelle le pape Grégoire VII accorde à l'archevêque le titre de primat, va donc de pair avec un grand pouvoir temporel, d'autant qu'en 1157 l'empereur Frédéric Barberousse accordé à l'archevêque Héraclius une Bulle d'Or qui en fait le seul maître de la ville. Néanmoins, elle n'oublie pas son rôle spirituel : ses chefs sont le plus souvent des prélats consciencieux ; les chanoines du chapitre cathédral Saint-Jean, bien qu'ils n'observent plus la vie commune et possèdent désormais des demeures particulières, continuent à célébrer le culte avec faste et à assurer le fonctionnement des écoles ouvertes par Leidrade. En revanche, le diocèse reste hermétique aux réformes monastiques : aucune abbaye ne suit le mouvement clunisien, aucune fondation cistercienne n'a lieu au XIIe siècle, les chapitres n'adoptent pas la réforme des chanoines réguliers...

L'apogée

Lyon et le Lyonnais en plein essor

Les campagnes se développent, même si les montagnes de l'ouest ne participent pas à l'essor général : des fermes isolées cultivent du seigle, exploitent des forêts ou des pâtures ; des bourgs comme Saint-Symphorien ou Tarare n'ont vraiment comme avantage que de contrôler des passages. Au contraire, à l'est, le plateau lyonnais et les vallées comptent de nombreux villages, leurs terres sont depuis longtemps cultivées. Enfin, de Givors à Anse, vallées du Rhône et de la Saône, densément peuplées, sont majoritairement viticoles.
De son côté, Lyon s'étend. Le bourg né au IXe siècle sur la rive gauche de la Saône prospère. Au XIe siècle, un pont le relie à la rive droite. La ville redevient un centre d'échanges, notamment avec l'Italie (surtout à partir de 1245), ce qui lui permet de retrouver son ancien rôle de carrefour. Cela a pour conséquence la décision, en 1183, de construire un pont sur le Rhône : le premier pont de la Guillotière.

Chronologie

- 534 : les Francs annexent le royaume burgonde
- 816-840 : épiscopat d'Agobard, premier archevêque de Lyon
- 1032 : Lyon entre dans le Saint Empire romain germanique
- 1079 : le pape Grégoire VII accorde à l'archevêque le titre de primat
- 1157 : Bulle d'Or
- 1173 : traité entre Guy II de Forez et l'archevêque Guichard
- 1183 : début de la construction d'un pont sur le Rhône
- 1222 : traité entre l'archevêque et le sire de Beaujeu
- 1245 : concile œcuménique de Lyon
- 1274 : concile œcuménique de Lyon
- 1305 : couronnement du pape Clément V
- 1307 : les Philippines
- 1312 : Lyon entre définitivement dans le royaume de France
- 1316 : couronnement du pape Jean XXII
- 1320 : Lyon obtient une charte
- 1321 : massacre des lépreux
- 1348 : la peste noire
- 1357-1365 : pillages des Tard-Venus
- 1417-1445 : guerre contre la Bourgogne puis exactions des Écorcheurs
- 1420 : deux foires sont accordées à Lyon
- 1436 : rebeyne
- 1444 : Lyon obtient une troisième foire
- 1463 : Lyon obtient une quatrième foire
- 1466 : première tentative pour installer l'art de la soie à Lyon ; la banque Médicis implante une succursale dans la ville
- 1473 : Barthélemy Buyer ouvre la première imprimerie lyonnaise

Rapidement, Lyon ressent les premiers bienfaits de cet essor. En 1193, l'archevêque Renaud de Forez emprunte 20.000 sous aux bourgeois et leur accorde, en échange, que soient supprimées ou suspendues certaines taxes sur le commerce. En 1206, de nouvelles franchises commerciales sont accordées. En 1208, les sociétés marchandes sont reconnues comme licites. C'est durant ces années que l'on voit émerger le premier grand homme d'affaires lyonnais, Ponce de Chaponay : propriétaire d'un château en Terre Sainte, son commerce s'étend jusqu'à Constantinople.

L'archevêque et les bourgeois entrent en conflit

L'époque est également riche en événements politiques. L'ancien conflit avec le Forez paraît définitivement révolu : le traité de 1173 n'est pas remis en cause et, de 1193 à 1226, l'archevêque de Lyon n'est autre que Renaud, le fils du comte de Forez. De plus, en 1222, un accord est trouvé avec le sire de Beaujeu.

L'Église de Lyon doit néanmoins affronter le mouvement d'émancipation des villes. Longtemps, les Lyonnais doivent se contenter de ce qu'ils ont obtenu lors des accords de 1193, 1206 et 1208. Mais ils veulent plus : tout au long du XIII[e] siècle, des conflits opposent bourgeois et Église. Ils sont particulièrement intenses en 1269 : les chanoines doivent se réfugier dans le cloître de Saint-Just, tandis que les Lyonnais vont piller leurs terres autour de la ville. Les libertés lyonnaises prennent alors une dimension diplomatique : le roi de France et le légat du pape interviennent pour obtenir une trêve ; le comte de Savoie, le seigneur de la Tour du Pin, le comte de Forez tentent de tirer leur épingle du jeu.

L'intervention de Philippe le Bel

En 1290, peu satisfaits du soutien que leur accorde le comte de Savoie, les Lyonnais se tournent vers Philippe le Bel. Il ne laisse pas échapper l'aubaine. En 1292, il établit un « gardiateur » de la ville, un magistrat chargé de recevoir et de juger en son nom les appels des bourgeois ; entre 1305 et 1306, il séjourne à Lyon, conclut un accord avec l'archevêque ; en 1307 les Philippines, deux lettres royales, concèdent en fief Lyon et le Lyonnais à l'archevêque devenu son vassal. En 1308, les habitants, qui n'ont toujours pas obtenu la charte à laquelle ils aspirent, protestent au travers d'une assemblée. Puis le nouvel archevêque, Pierre de Savoie, se rebelle contre le roi qui envoie une armée pour le soumettre. S'ensuit un traité, en avril 1312 : cette fois, la souveraineté de la juridiction est accordée à Philippe le Bel, l'archevêque conservant Pierre-Scize et le chapitre cathédral gardant le cloître Saint-Jean. La sénéchaussée est organisée, confiée au bailli de Mâcon : ainsi le roi, comme il s'y était engagé, n'installe pas ses officiers dans les murs de Lyon. Quant aux Lyonnais, il leur faut encore attendre jusqu'au 21 juin 1320 pour obtenir, enfin, une charte reconnaissant officiellement leurs privilèges, notamment le droit de répartition des impôts et d'élection de conseillers.

Ces événements politiques ne doivent pas faire oublier que Lyon demeure un important centre religieux. Les papes y séjournent avant de s'installer à Avignon, et certains y sont couronnés : Clément V en 1305, Jean XXII en 1316. Deux conciles y sont organisés : celui de 1245 excommunie l'empereur Frédéric II ; celui de 1274 réorganise les institutions ecclésiastiques, relance les croisades, veut mener la réunification avec l'Église byzantine et nouer des relations avec les Mongols.

Le bas Moyen Âge

Le temps des calamités

Au XIV[e] siècle, des incidents annoncent les difficultés à venir : une révolte a lieu en 1310 et, en 1321, on massacre les lépreux accusés d'empoisonner les puits. Mais le déclin intervient véritablement dans les années 1340. La peste noire atteint la basse vallée du Rhône en 1347 puis s'étend dans presque tout l'Occident, anéantissant peut-être 40% de la population et revenant régulièrement jusqu'au début du siècle suivant. S'y ajoutent les ravages de la guerre : Lyon résiste, mais les campagnes et les bourgs environnants sont touchés de plein fouet. De 1357 à 1365, ils subissent les pillages des Tard-Venus ; à partir de 1417, c'est la guerre contre la Bourgogne puis les crimes des Écorcheurs qu'il leur faut supporter, avant que Charles VII, en 1445, n'envoie ces routiers se battre en Alsace ou ne les incorpore dans des compagnies d'ordonnance. Le roi n'avait d'ailleurs pas à se plaindre de l'attitude de Lyon durant la guerre contre les Bourguignons : la ville lui était restée fidèle, n'avait succombé ni aux troupes ennemies, ni aux intrigues du duc de Savoie.

La situation de Lyon n'est malgré tout guère brillante : le poids des impôts a accru les difficultés de la population et même suscité une rebeyne (une émeute) en 1436. L'Église n'est pas épargnée par le déclin : lors de sa visite pastorale, entre 1378 et 1379, l'archevêque Jean de Talaru signale des églises en ruine, des ornements abîmés, des prêtres vivant en concubinage ou tout simplement absents. Autre difficulté : la crise de la main-d'œuvre qui oblige parfois les seigneurs à faire des concessions sur leurs droits.

Le redressement

La situation met du temps à s'améliorer : la reprise n'intervient réellement qu'à partir de 1450. La croissance démographique, appa-

rue au début du siècle, devient vraiment marquante dans les années 1460. L'amélioration matérielle est constatée lors de la visite pastorale de 1469-1470 : les églises sont en bon état, les seigneuries se portent bien. Signe de ce renouveau : Jacques Cœur investit dans la région en 1444. Mais si ses capitaux ont pu contribuer, pour un temps, au renouveau économique, celui-ci doit bien davantage aux foires qui feront de Lyon le point d'entrée, sur le territoire français, des marchandises venues d'Italie et du Levant. En 1420, deux foires sont octroyées à la ville, mais elles cessent assez vite. En 1444, une troisième est accordée par Charles VII, dans le but de faire renaître les précédentes et surtout de concurrences les foires de Genève contre lesquelles des mesures protectionnistes sont décidées en 1445. En 1463, le consulat lyonnais demande et obtient une quatrième foire : toutes se déroulent exactement aux mêmes dates que celles de Genève. Et puisque chacune d'entre elles est suivie de la période des paiements, Lyon devient une place bancaire. Désormais, elle attire à la fois le commerce, les banquiers et les familles d'Italie.

Une société qui change

Cet essor économique entraîne une transformation de la société lyonnaise. Les anciennes grandes familles ne s'impliquant plus dans les affaires, d'autres notables les remplacent : ils se sont enrichis grâce au commerce du drap ou de la banque (Baronnat), des métaux et du sel (Villars), grâce encore à l'accueil des marchands en visite (Laurencin). Les hommes de loi (Le Viste, Pape, Thomassin) bénéficient quant à eux de la nécessité, pour l'administration, de recourir à des juristes. Ils occupent une place de plus en plus importante dans des institutions municipales où l'autorité des douze consuls supplante celle de l'assemblée qui se réunit de moins en moins souvent.
Dans cette société lyonnaise dominée par les marchands et les hommes de loi, on note deux absences de poids. Celle d'un parlement, d'abord : en octobre 1462, Louis XI a refusé sa création, peut-être pour ne pas susciter de velléités d'indépendance ou ne pas détourner les jeunes gens du commerce. Celle d'une université, ensuite, malgré les demandes de ses consuls en 1418 ou 1453 : après avoir débuté leur scolarité dans les écoles de la ville, dans celles des cloîtres ou auprès d'un précepteur, les fils de notables doivent donc aller faire leurs études de droit à Toulouse ou à Orléans, voire même hors de France, en Avignon ou en Italie (à Bologne, Ferrare, Pavie, Turin…).
Cette influence italienne, à la fois commerciale et intellectuelle, se manifeste dans l'architecture lyonnaise. Si, sur la rive droite de la Saône, les quartiers sont d'abord construits en hauteur à cause du manque de place, beaucoup de maisons présentent malgré tout un style en partie italien. Beaucoup d'édifices religieux également : église des Jacobins, église des Cordeliers, palais épiscopal…

La Renaissance

Vers la prospérité

Un contexte favorable

Lyon, inséré dans une économie européenne en pleine expansion, connaît un essor très important au XVIe siècle. La cité bénéficie de sa position : elle est située au confluent du Rhône et de la Saône ; elle n'est pas loin, non plus, de la Loire, la grande rivière marchande de France, et des villes comme Roanne et Pouilly-sur-Charlieu sont des ports lyonnais. Elle est également un carrefour, un nœud où se croisent d'importantes routes commerciales : celles débouchant de la péninsule italienne, celles de Paris, des Pays-Bas ou de l'Allemagne du sud.
À cette position s'ajoute un contexte favorable. Localement, les privilèges des foires et la réticence à organiser les métiers en jurande assurent une liberté commerciale propre à attirer les marchands. Économiquement, la conjoncture est marquée par la croissance depuis 1450. Politiquement, l'annexion par la France de la Bourgogne (1477) et de la Provence (1481) confère à nouveau une grande importance à l'axe Saône-Rhône, ce qui favorise les foires lyonnaises au détriment des foires genevoises. Les rois de France Charles VIII, Louis XII et François Ier, qui résident souvent dans la ville avec la cour, en font une base (notamment financière) pour leurs expéditions en Italie. Il faut enfin souligner l'installation des marchands italiens, véritable symbole de la place qu'occupe Lyon dans le commerce européen : en 1466, la banque Médicis y transfère sa succursale de Genève ; d'autres familles importantes, comme les Bonvisi, les Gondi, les Capponi, les Salviati ou encore les Gadagni y sont présentes.

Le grand commerce et la banque

Le grand commerce alors florissant revêt un triple aspect. D'abord de transit (passent par Lyon les draps et les métaux que l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas envoient vers le sud, les épices, les soies et les objets de luxe que les pays méditerranéens envoient vers le nord). Ensuite d'exportation des productions françaises (des matières premières et des produits bon marché, comme les draps, les toiles, les cuirs, mais aussi des objets bien plus précieux, tels les livres). D'importation de produits étrangers pour le reste du royaume, enfin (il s'agit surtout de tissus de luxe, et Lyon est d'ailleurs

Chronologie

- 1494 : entrée de Charles VIII à Lyon
- 1507 : entrée de Louis XII
- 1515 : entrée de François Ier
- 1527 : fondation du collège de la Trinité
- 1529 : la Grande Rebeyne
- 1532 : publication de *Pantagruel*
- 1534 : création définitive de l'Aumône générale
- 1536 : ordonnance accordant des privilèges à la soierie
- 1536 : mort du dauphin François ; accusé de l'avoir empoisonné, Montecuculli est écartelé
- 1548 : entrée d'Henri II
- 1554 : premiers statuts de la soierie lyonnaise
- 1560 : achèvement du pont de pierre sur le Rhône
- 1562 : les protestants s'emparent de Lyon
- 1563 : la ville est reprise par les catholiques
- 1564 : entrée de Charles IX
- 1565 : la direction du collège de la Trinité est confiée aux jésuites
- 1572 : les « Vêpres lyonnaises »
- 1589 : Lyon rejoint définitivement la Ligue
- 1594 : Lyon fait sa soumission à Henri IV

la seule porte d'entrée des soies et des soieries). Toutes ces activités commerciales font que Lyon étend son influence de l'Angleterre et des Pays-Bas à la Berbérie, d'une part, et d'autre part de Séville à Beyrouth. Elle assure à elle seule un tiers des importations françaises, ce qui la hisse au rang des très grandes cités marchandes européennes.
Ce commerce a besoin, pour fonctionner, de l'activité bancaire. Il la stimule aussi : en général, les grands marchands sont également de grands banquiers. Les espèces sont relativement peu nombreuses, tandis que le crédit fonctionne à plein grâce aux « obligés » et aux lettres de change. L'assurance maritime se développe : en la matière, Lyon devance Bordeaux et Rouent, concurrence même Gênes et Anvers. De plus, en s'installant à Lyon en 1494, Charles VIII inaugure une pratique que poursuivront ses successeurs : l'emprunt aux banques lyonnaises, rendu nécessaire par l'ampleur que prennent progressivement la cour et l'armée.
Les activités commerciales et bancaires ont des conséquences dans le domaine manufacturier. Par son rôle de centralisation et de redistribution, Lyon permet à de nombreuses régions de développer leur production : textile dans le Lyonnais, le Beaujolais et le Forez ; outils agricoles, clous, objets domestiques en Lyonnais et en Jarez ; armes blanches et armes à feu à Saint-Etienne et Saint-Chamond...

Des imprimeries et des métiers à tisser

Toutefois, c'est dans la cité même que l'activité est le plus stimulée. On y voit apparaître deux nouvelles industries : l'imprimerie et la soierie.
En 1473, Barthélemy Buyer fait venir en sa demeure un imprimeur originaire de Liège. Lyon n'est pas, alors, une ville d'intellectuels. Mais c'est une cité marchande, ce qui ne peut que favoriser le commerce des livres. Buyer fait imprimer des traités moraux et des ouvrages de piété ; avec ses succursales en Avignon, à Paris, à Toulouse, il se constitue une clientèle internationale. D'autres lui emboîtent le pas : de grandes dynasties de libraires se constituent (Gryphe, de Tournes, Vincent, mais aussi beaucoup d'Italiens) et font appel à des typographes allemands de grande qualité. L'imprimerie lyonnaise se développe considérablement et, dans la première moitié du XVI[e] siècle, elle occupe la première place en France avec celle de Paris. Sa position en Europe n'est pas non plus négligeable, même s'il semble qu'elle n'ait pas réellement réussi à concurrencer Venise ou Anvers.
Le développement de la soierie est plus directement lié aux foires. En 1466, Louis XI établit l' « art de la soie » à Lyon afin de pourvoir aux besoins de la noblesse en satins, velours et damas. C'est un échec, sans doute parce que les Italiens, qui contrôlent les matières premières, les techniques et le marché, sont absents du projet. Mais en 1528, les Génois, jusqu'ici alliés du roi de France, s'allient à Charles Quint. En représailles, le roi interdit l'entrée des velours génois en France et propose aux Lyonnais la création d'une manufacture de velours et de taffetas à laquelle des privilèges sont accordés en 1536. Le consulat soutient le projet, car il y voit un moyen de créer des emplois ; Turquet (un marchand piémontais) et son associé Naris fournissent des fonds ; des Lyonnais (Senneton, Camus, Broquin) sont également parties prenantes, tout comme des Florentins et des Lucquois qui voient là une occasion de tirer profit des ennuis génois ; des spécialistes originaires d'Avignon et de Saint-Chamond sont appelés... Et, cette fois, c'est un succès : en 1554, la soierie reçoit ses premiers statuts, alors qu'elle fait déjà vivre 12.000 personnes en ville et fournit du travail dans les régions avoisinantes. En trente ans, Lyon s'assure la domination du marché français pour les taffetas et les velours unis.

Ombres et lumières d'une capitale européenne

Fastes et opulence

Au cours de la Renaissance, Lyon se transforme profondément. Sa population connaît une impressionnante croissance, bien qu'il soit très difficile de l'estimer : allant peut-être de 20.000 à 25.000 habitants à la fin du Moyen Âge, elle a pu culminer à 50.000 ou 55.000 au milieu du XVI[e] siècle, alors que dans les années 1590, elle semble être retombée à 30 ou 35.000. Ces chiffres ne concernent que les habitants permanents : il faut y ajouter tous ceux que la ville attire, les diplomates, les voyageurs, les pauvres à la recherche de secours, ainsi que les 5.000 à 6.000 marchands français, allemands ou italiens réunis à l'occasion de chaque foire. Cette population en augmentation se caractérise par son aspect cosmopolite : sont venus s'installer en ville des marchands étrangers, des ouvriers du livre ou de la soierie allemands et italiens, des artisans et des hommes de peine du Lyonnais, des servantes issues des campagnes...
La ville elle-même évolue dans une certaine mesure. La prospérité a permis le développement de la construction privée sans laisser de grand édifice public. Serrée entre collines et cours d'eau, Lyon possède des rues très étroites et encombrées : malgré ses moyens limités, le consulat fait élargir quelques-unes d'entre elles. Les berges de la Saône sont aménagées, de nouveaux remparts sont construits à la Croix-Rousse ou à Saint-Just, et le vieux pont de bois de la Guillotière est remplacé par un pont de pierre achevé en

1560. D'un point de vue social, on peut globalement diviser Lyon en deux parties : il y a le « côté du Rhône » (la presqu'île), majoritairement populaire malgré les riches marchands installés près de la rue Mercière, et le « côté de Fourvière », beaucoup plus opulent si l'on excepte les quartiers de Bourgneuf et de Saint-Georges.
La société lyonnaise, même si les ecclésiastiques et les hommes de loi gardent de l'importance, est à cette époque dominée par les marchands. Les Lyonnais s'occupent surtout de rassembler les productions françaises et de redistribuer celles venues des autres pays ; ils sont souvent, aussi, actifs dans la librairie. Ceux d'origine étrangère pratiquent pour leur part la banque et le commerce international. Ils sont suisses, allemands mais surtout Italiens et, parmi eux, Lucquois, Florentins, Génois ou Milanais s'organisent en « nations » qui agissent comme groupes de pression auprès du consulat ou de la cour. Leurs relations commerciales, amicales et familiales sont à l'échelle de l'Europe. Il leur est possible de s'intégrer dans la société française grâce à des achats de terres, des mariages ou des lettres de naturalisation. Parmi les plus grandes réussites en la matière, il faut citer les Gadagne, les Obrecht et les Kléberger.

Misère et révoltes

À côté de cette opulence, la misère n'a pas disparu, loin s'en faut. Le petit peuple est la principale victime des maladies que favorisent le manque d'hygiène, la pollution de l'eau, les disettes et les mouvements de population. Les épidémies sont toutes désignées sous le nom de « pestes » mais, en juin 1564, c'est une peste véritable qui touche la cité. Aux maladies s'ajoutent de fréquentes crises de subsistances, de graves disettes : c'est particulièrement le cas en 1531.
Il n'est pas rare que ces conditions provoquent des révoltes. La plus célèbre est la Grande Rebeyne de 1529 : le dimanche 25 avril, alors que le prix des blés flambe depuis plusieurs mois, un millier de personnes envahit le couvent des Cordeliers, pille des demeures bourgeoises tandis que résonne le tocsin. Bientôt, et pour deux jours, le peuple se rend maître de la ville, contraignant le consulat à se réfugier dans le cloître Saint-Jean. Le mardi suivant, Jean du Peyrat, lieutenant du roi, laisse la foule piller les greniers de l'abbaye de l'Île-Barbe. Ce répit lui permet de recevoir des secours : débute alors une dure répression qui, s'étalant jusqu'en 1531, sera ponctuée de pendaisons. Cette Grande Rebeyne aura suscité la peur du « populaire » qui explique en partie des mesures comme la création de l'Aumône générale en 1534, dans le but d'aider les pauvres, et celle de l'art de la soie, en 1536, pour leur donner du travail.

Enfin, la cité est marquée, et ce de manière très précoce, par des conflits professionnels. Dans la soierie, les marchands-fabricants possèdent les capitaux, fixent les tarifs, fournissent les matières premières et organisent la commercialisation. Pour mieux lutter contre les revendications des compagnons et des maîtres qu'ils font travailler, ils se groupent en confrérie. À l'inverse, dans l'imprimerie, ce sont les compagnons typographes qui s'unissent dans une compagnie des Griffarins. Assurant des secours pour les ouvriers et leurs familles, elle agit collectivement pour améliorer les conditions de travail et organise des grèves, notamment entre 1539 et 1542.

La mort du dauphin

En 1536, la cour fit étape à Lyon. Le fils aîné de François Ier, le dauphin François, s'adonna au jeu de paume à Ainay. À son retour, il demanda un verre d'eau fraîche que lui apporta un seigneur italien de sa suite, Montecuculli. Quelques jours plus tard, alors que la cour avait repris la route, le dauphin mourut à Tournon. Montecuculli, accusé de l'avoir empoisonné pour le compte de Charles Quint, fut jugé à Lyon puis écartelé rue Grenette : les morceaux de son cadavre furent accrochés aux quatre portes de la ville. Certains auteurs avancent que la mort de son fils amena François Ier à renoncer au projet de faire de Lyon, désormais associée à ce pénible souvenir, la capitale du royaume.

Un centre intellectuel

Sur le plan artistique, cette période de prospérité a laissé peu de traces malgré le rôle de mécènes joués par certains marchands comme les Bonvisi. On trouve cependant des maisons, une poignée d'hôtels (celui des Gadagne, celui des Paterin) et des résidences campagnardes (Le Petit Perron des Gondi). Quelques architectes s'illustrent : Olivier Roland, avec le nouveau pont de la Guillotière, ou Philibert Delorme, à qui l'on doit la galerie de l'hôtel Bullioud. Pour les peintres, il faut citer Corneille de Lyon.
En revanche, sur le plan intellectuel, l'époque est beaucoup plus riche et l'on peut évoquer une Renaissance lyonnaise. Le milieu intellectuel se compose d'hommes de loi, de libraires et de clercs. Les grands marchands s'impliquent aussi en ce domaine : ils participent à la fondation du collège de la Trinité en 1527 ; Thomas Fortini est l'ami de Louise Labé ; la famille Cenoti reçoit Montaigne, de retour d'Italie, dans son château de Saint-Rambert-en-Bugey.
La position de Lyon sur les routes menant à Genève ou à l'Italie et l'installation en certaines occasions de la cour royale amènent beaucoup d'écrivains à passer par la ville, voire à y demeurer quelque temps. Érasme parle des jouvencelles lyonnaises dans ses *Colloques* ; Rabelais est médecin à l'hôtel-Dieu, publie *Pantagruel* à Lyon en 1532 ; Clément Marot, secrétaire de Marguerite de Navarre avant de devenir celui du roi, s'y installe avec la cour ; Étienne Dolet, en

Philibert Delorme

Né à Lyon en 1514, mort à Paris en 1570, l'architecte Philibert Delorme (ou de l'Orme) fut formé par son père. En 1533, il partit pour l'Italie où il resta trois ans. Là, il fut remarqué par l'ambassadeur de France, le cardinal Jean du Bellay, qui devint son protecteur. De retour en France, Delorme travailla pour le trésorier des guerres Bullioud, pour la cour de Diane de Poitiers, pour le dauphin. L'apogée débuta en 1548, date à laquelle Henri II le nomma architecte du roi : en tant que tel, il édifia et entretint les châteaux et les autres édifices commandés par le pouvoir royal, organisa les fêtes et les entrées, assura l'administration et le contrôle financier des travaux. La mort d'Henri II, en 1559, sonna la fin de cette période puisqu'il fut destitué. Mais, quelques années plus tard, il rentra en grâce, et l'on pense que Catherine de Médicis lui confia la construction des Tuileries. Parmi ses nombreuses réalisations, on considère que le château d'Anet est la plus remarquable. Delorme a également laissé deux traités : *Nouvelles Inventions pour bien bastir et à petits fraiz* (1561) et *Premier Tome de l'architecture* (1567).

Louise Labé

Née et morte à Lyon (vers 1520-1566), Louise Labé était l'épouse d'Ennemond Perrin, opulent marchand de cordages, ce qui lui valut le surnom de Belle-Cordière. Célèbre aujourd'hui encore pour sa beauté et son talent, ses *Œuvres* furent imprimées en 1555, à Lyon, par Jean de Tournes. Elles contiennent le *Débat de la folie et de l'amour*, trois élégies et vingt-quatre sonnets.

butte au parlement de Toulouse, vient dans la cité où il travaille comme correcteur chez Gryphe, célèbre imprimeur, avant de fonder son propre atelier typographique et d'imprimer ses écrits évangéliques qui lui vaudront le bûcher en 1546. Passent aussi par Lyon des auteurs comme Sébastien Castellion ou Bonaventure Des Périers.

Il existe même une « école lyonnaise » : sa première génération est celle des humanistes érudits (Pierre Sala, Symphorien Champier) et des imprimeurs qui diffusent les textes antiques (Josse Bade, Sébastien Gryphe). La période 1540-1560 voit le néo-platonisme venu d'Italie remplacer l'humanisme savant et une génération de poètes s'illustre avec Antoine Héroët, Maurice Scève, Pernette du Guillet, Louise Labé ou Pontus de Tyard. Puis, à partir des années 1560, c'est une troisième génération, celle des historiens (Guillaume Paradin) ou des pamphlétaires des guerres de religion (Gabriel de Saconay).

Le déclin

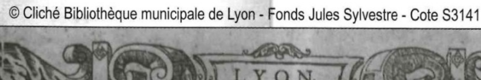
Réforme catholique et montée du protestantisme

Les violents conflits religieux qui touchent Lyon dans la seconde moitié du XVIe siècle vont accélérer son déclin. La ville est d'abord marquée par une précoce réforme catholique, initiée par François de Rohan, archevêque de 1500 à 1536. En 1506, pour remplacer les résidentes de l'abbaye Saint-Pierre dont l'attitude fait scandale, il installe des religieuses réformées. Il réforme également les jacobins et, en 1528, il convoque un concile provincial qui œuvre pour améliorer les mœurs du clergé et condamne les théories de Luther. Mais cela n'empêche pas le développement des idées protestantes à Lyon. Au contraire, bien des éléments leur sont favorables : l'absence d'un parlement et d'une université, la présence de Marguerite de Navarre, l'imprimerie, les libertés liées aux foires… En 1546, une Église est constituée. En 1554, une maison est achetée rue des Estableries pour y célébrer le culte. Depuis 1551 et l'édit de Chateaubriant, la répression est pourtant en marche : elle se manifeste à Lyon par quelques bûchers et un début d'émigration vers Genève. Elle reste malgré tout limitée : les autorités locales tiennent à maintenir les libertés et les privilèges propices au commerce. De plus, le consulat, souvent en conflit avec le clergé catholique, ne tient pas à le renforcer.

Les protestants au pouvoir

La communauté réformée connaît un véritable essor à partir des années 1559-1561. Si elle recrute dans presque tous les milieux, son succès est particulièrement grand parmi les imprimeurs ou les ouvriers en soie. En septembre 1560, une première tentative pour prendre la ville échoue et suscite des représailles. Dans la nuit du 29 au 30 avril 1562, nouvelle tentative, cette fois couronnée de succès. Quelques jours plus tard, le baron des Adrets fait son entrée dans la cité. Au service des protestants, ce chef de guerre dont le goût pour le sang et la violence est manifeste va organiser une véritable dictature au cours de laquelle il encourage ses hommes au pillage : les églises sont saccagées, des statues, des objets du culte catholique, des archives ou encore des bibliothèques sont détruits, y compris en dehors de la ville (comme à l'Île-Barbe). Mais Calvin s'inquiète de ces débordements et, en juillet, le baron des Adrets est remplacé.

Soumis à un double pouvoir, théologique et militaire, Lyon voit sa prospérité mise à mal par de nouvelles taxes, des confiscations, la suppression des foires…La situation est également favorable aux attaques contre le pouvoir de l'épiscopat (dont le siège est vacant après la mort du cardinal de Tournon, le 22 avril 1562) : l'Église perd une partie de ses biens, sa justice séculaire passe au roi, au grand dam du consulat qui espérait l'obtenir. Celui-ci gagne malgré tout des avantages dans le domaine de l'aménagement urbain. Les défenses de la ville sont renforcées, notamment entre Saint-Georges et Pierre-Scize, tandis que, toujours dans un souci militaire, l'église Saint-Just et diverses maisons sont détruites. Des travaux de voierie sont enfin mis en œuvre puisque l'Église ne peut plus s'y opposer. Sur la rive droite de la Saône, outre l'élargissement de certaines rues, une partie du cloître Saint-Jean est démolie, l'on crée une place devant la cathédrale et le Chemin-Neuf facilite les déplacements entre Saint-Jean et Saint-Just. Sur la rive gauche, la place de la Fromagerie succède à un cimetière tandis que des démolitions commencent à faire appa-



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S3141



raître la place Saint-Nizier. Le baron des Adrets a fait aménager le clos Bellecour, point stratégique de la défense lyonnaise relié à la place des Jacobins et au pont de la Guillotière. Enfin, les installations portuaires de la Saône sont agrandies.

La fin d'une époque

En mars 1563, le traité d'Amboise met fin à la première guerre civile. L'occupation protestante à Lyon, devenue précaire, se termine le 15 juin lorsque le gouverneur du roi pénètre en ville. En 1564, le souverain nomme de nouveaux consuls, demande aux Lyonnais de construire une citadelle sur la côte Saint-Sébastien. Et, face à l'énorme dette de la cité, il impose la saisie des revenus municipaux.

La place des protestants à Lyon va beaucoup diminuer. Suite au concile de Trente, clos en 1563, les frontières sont mieux définies entre les deux religions et beaucoup d'hésitants, souvent déçus par la politique menée par les réformés, vont revenir au catholicisme. Des événements contribuent également à ce déclin : en 1567, un complot pour reprendre Lyon échoue et provoque l'expulsion de nombreux protestants (dont des notables). Le 31 août et le 1er septembre 1572, les « Vêpres lyonnaises » font écho à la Saint-Barthélemy parisienne : des centaines de réformés sont massacrés. Leur position est encore affaiblie par le ralliement de Lyon à la Ligue catholique, d'abord en 1576, puis définitivement en 1589. Ce ralliement durera jusqu'en février 1594. Enfin, il faut mentionner un important renouveau catholique dans la cité : sensible dès l'époque des guerres de religion, il prendra toute son ampleur au siècle suivant.

Tous ces bouleversements ont de graves conséquences sur l'économie de la cité. Si la paix du Cateau-Cambrésis (1559) permet aux toiles et aux livres lyonnais d'atteindre le marché espagnol, les problèmes religieux et économiques entraînent un net recul de son commerce dès les années 1570. Sa banque résiste un peu mieux mais est éga-



Vue de la Ville de Lyon en 1650 : gravure

Chronologie

- 1595 : édit de Chauny
- 1597 : Méry de Vic, premier intendant de la généralité de Lyon
- 1600 : le mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis est célébré à Lyon
- 1601 : traité de Lyon
- 1622 : saint François de Sales meurt à Lyon
- 1641 : l'imprimeur Candy crée les *Nouvelles ordinaires*, premier journal lyonnais
- 1642 : exécutions de Cinq-Mars et de Thou
- 1646 : début de la construction de l'hôtel de ville
- 1658 : Louis XIV à Lyon
- 1700 : fondation de l'Académie
- 1701 : le collège de la Trinité est doté d'un observatoire
- 1744 : soulèvement des canuts
- 1762 : Bourgelat fonde à la Guillotière la première école vétérinaire du monde
- 1774 : le pont de Morand est achevé
- 1775 : naissance d'André-Marie Ampère
- 1776 : début des travaux de Perrache
- 1783 : Benjamin Franklin vient à Lyon pour y étudier le mouvement industriel et les conditions de vie
- 15 juillet 1783 : Jouffroy d'Abbans fait remonter la Saône au pyroscaphe, le premier navire à vapeur et à roues
- 1785 : première visite de Lafayette à Lyon
- 1786 : soulèvement des canuts et des chapeliers
- Février 1790 : fin du consulat
- 29 mai 1793 : insurrection de Lyon
- 9 octobre 1793 : les troupes de la Convention reprennent la ville
- 12 octobre 1793 : décret « Lyon n'est plus »
- 19 novembre 1793 : le département de Rhône-et-Loire est divisé
- 13 octobre 1799 : Bonaparte est acclamé à Lyon

Gérard Desargues

Le mathématicien lyonnais Gérard Desargues (1591-1661) fut conseiller du cardinal de Richelieu et du gouvernement français ; on dit qu'il rencontra Descartes au siège de La Rochelle (1628). Aux environs de 1630, à Paris, il était membre d'un cercle de mathématiciens parmi lesquels on trouvait également Mersenne. En 1636, il publia le *Traité de la section perspective* avec pour but d'améliorer les méthodes employées par les tailleurs de pierre mais, incompris, il se heurta à une forte opposition. En 1639 parut son œuvre majeure, le *Brouillon projet d'une atteinte aux événements des rencontres d'un cône avec un plan*. Ce livre de géométrie exposant les bases de la méthode projective influença grandement Pascal et ses études sur les coniques s'en inspirèrent directement. Toutefois, les travaux de Desargues demeurèrent ignorés de la plupart de ses contemporains. Ce n'est qu'au XIXe siècle qu'ils furent reconnus à leur juste valeur, lorsque l'on découvrit un exemplaire manuscrit du *Brouillon projet* (1845) et qu'on en vint à s'intéresser à nouveau à la géométrie projective.



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S3379

Claude-François Ménétrier

Né à Lyon en 1631, mort à Paris en 1705, ce Jésuite ordonné prêtre en 1660 était réputé posséder une mémoire prodigieuse. Au point que, dit-on, la reine Christine de Suède le mit à l'épreuve lors de son séjour dans la capitale des Gaules. Enseignant jusqu'en 1667 puis bibliothécaire, il fut fort réputé comme organisateur de fêtes et de cérémonies publiques pour lesquelles il écrivit plusieurs ballets. Mais sa célébrité lui vint surtout de ses nombreux textes érudits qui portèrent, entre autres, sur l'héraldique, la musique et sa cité natale. Sur cette dernière, il publia notamment une *Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon*.

Gérard Audran

Né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1703, Gérard Audran est le plus illustre représentant d'une famille de graveurs lyonnais. La *Bataille de Constantin contre Maxence* et le *Triomphe de Constantin*, exécutés à la demande de Le Brun, sont considérés comme ses premiers grands succès. En 1666, pour perfectionner sa technique, il partit pour Rome où il demeura trois années durant, gravant des peintures de Raphaël. Rappelé à Paris par Louis XIV, il devint conseiller de l'Académie royale de peinture.

lement atteinte dans les années 1580. Sur le plan européen, l'émergence de nouveaux pays marchands comme l'Angleterre ou les Provinces-Unies rendent moins avantageuse la situation géographique de Lyon. Enfin, en France, la croissance de Paris lui est également défavorable : plusieurs banquiers lyonnais (les Capponi, les Salviati) vont d'ailleurs s'installer dans la capitale.

L'époque moderne

Le XVIIe siècle

Le pouvoir royal s'impose

Au XVIIe siècle l'autorité royale sur Lyon s'affirme encore. Henri IV tente d'assainir la situation financière et économique. Il ne s'arrête pas là. Comme il se méfie de la ville, il prend des mesures de sûreté : il nomme un gouverneur doté de grands pouvoirs (la charge sera exercée, de 1607 à 1789, par la famille des Neufville de Villeroi, parfaitement sûre), impose une garnison composée de Suisses, confie, à partir de 1597, la généralité à un intendant dévoué, Méry de Vic. Des « Grands Jours » (une délégation du parlement de Paris) jugent les crimes commis pendant les guerres de religion. Henri IV réorganise également le consulat, par l'édit de Chauny (décembre 1595) : les douze consuls sont remplacés par quatre échevins et un prévôt des marchands. Théoriquement, les règles de leur nomination ne changent pas. Dans les faits, le roi impose deux candidats et, par la suite, les intendants continueront à désigner des échevins au nom du souverain. Son autorité ne connaît plus de contre-pouvoir, puisque les assemblées générales ne sont convoquées qu'exceptionnellement, pour des questions d'importance (disette, épidémies, emprunts royaux…). Pas davantage d'opposition dans un Lyonnais dominé par l'industrie textile, l'agriculture et surtout la viticulture. Tout juste constate-t-on quelques résistances à l'occasion du recrutement de la milice. Les rois contrôlent donc parfaitement Lyon, une cité qui demeure importante par sa taille, le poids de son économie, sa position de porte d'entrée des influences venues d'Italie, aspects qu'elle conserve malgré le traité de Lyon (1601) qui, avec la réunion au royaume de la Bresse, du Bugey, du Valromey et du pays de Gex, lui fait perdre son statut de ville frontière. Ses gouverneurs jouent un rôle important : protecteurs de Lyon, ils veillent à la maintenir dans la fidélité à la monarchie. Les rois, eux, ne viennent quasiment plus. Louis XIII le fait en 1622. En 1642, son ministre Richelieu y vient pour les procès de Cinq-Mars et de Thou (exécutés sur la place des Terreaux). En 1658, Louis XIV y demeure deux mois, à l'occasion de l'affaire liée à son mariage, affaire au cours de laquelle Mazarin trompe les Savoyards et obtient, pour son souverain, la main de l'infante d'Espagne.

Vue perspective de Lyon, vers 1720

Une cité dévote et cultivée

Initié au XVI[e] siècle, la réforme catholique ne se dément pas. Les archevêques la conduisent avec conviction et veillent à rétablir la discipline dans l'Église selon les règles définies par le concile de Trente. Parmi ces ecclésiastiques qui sont de véritables hommes d'État et bénéficient de la confiance du roi, deux se détachent particulièrement : de 1628 à 1653, Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, frère du cardinal ; de 1653 à 1693, Camille de Neuville de Villeroy. Celui-ci, lieutenant du gouverneur pour son frère puis son neveu, est le véritable maître de la ville.

Ils sont soutenus par un ensemble d'éléments favorables. Le XVII[e] siècle est ponctué par l'ouverture de séminaires privés puis d'un séminaire diocésain (1659) qui contribuent à améliorer la qualité du clergé séculier. Les communautés religieuses se multiplient dans la ville et dans ses environs. À la fin du XVI[e] siècle déjà, des chartreux s'étaient installés à la Croix-Rousse ; viennent bientôt capucins, minimes, ursulines, visitandines... Une Visitation a été établie à Bellecour : sainte Chantal y séjourne, saint François de Sales y meurt en 1622, après y être venu à plusieurs reprises. Les religieux ont une grande influence : ils exercent la direction de conscience, donnent l'exemple, font des prédications et, surtout, ils organisent des missions auprès du peuple de la cité et de ses campagnes. Dans ce domaine, comme dans celui des prêches, les Jésuites sont particulièrement actifs. Mais leur rôle est plus large : ils contrôlent le collège de La Trinité depuis 1565, ouvrent un noviciat en 1605 et un second collège, celui de Notre-Dame-de-Bon-Secours ou « Petit collège » en 1617. À l'éducation des jeunes garçons s'ajoute celle du clergé pour la philosophie ou la théologie. Enfin, les jésuites organisent de grandes fêtes pour le compte du consulat ou de l'Église : entrées, jubilés...

Les laïcs ont aussi leur part dans le renouveau catholique : rassemblés dans de nombreuses confréries, ils forment également, avec les clercs, un groupe de pression dévot connu sous le nom de compagnie du Saint Sacrement. Filiale de l'organisation parisienne du même nom, elle existe de 1630 à 1731, prône la décence dans les églises, l'ordre moral dans les hôpitaux, lutte contre le vagabondage, la prostitution, les Bohémiens, les comédiens... Elle s'emploie aussi à la conversion des protestants et, de façon plus étonnante, œuvre pour que les marchands-fabricants paient décemment leurs ouvriers, pour que l'on crée un mont-de-piété et un bureau d'aide judiciaire. L'abbé Démia, membre de la compagnie, met en place dans tout le diocèse un réseau d'écoles élémentaires destinées aux pauvres.

Cité religieuse, Lyon est aussi un centre intellectuel. Là encore, les clercs sont actifs, notamment au travers d'institutions comme le collège de La Trinité. De leur côté, libraires et imprimeurs n'ont pas disparu, même si leur place n'est plus celle d'autrefois.

Coysevox

Né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1720, Coysevox, d'origine espagnole par son père, fut un sculpteur d'une grande renommée. Parmi ses principales œuvres, on peut évoquer la *Vierge à l'enfant* (conservée à l'église Saint-Nizier), *Louis XIV couronné par les deux Renommées*, les *Chevaux ailés* (Tuileries) ou les bustes de Le Brun et de Bossuet.

Les frères Coustou

Ces deux sculpteurs sont les neveux de Coysevox.

Nicolas Coustou, né à Lyon en 1658 et mort à Paris en 1733, obtint le prix de Rome à 23 ans et entra à l'Académie française en 1693. On lui doit notamment la *Saône* (Lyon), la *Descente de Croix* (Notre-Dame de Paris), les *Tritons* (Versailles) et le *Passage du Rhin* (Louvre).

Guillaume Coustou, né à Lyon en 1677 et mort à Paris en 1746, obtint très jeune, à l'instar de son frère, le prix de Rome ; à son tour, en 1704, il devint membre de l'Académie. Les *Chevaux de Marly* (installés à l'entrée des Champs-Élysées) sont considérés comme son chef-d'œuvre, mais on peut aussi mentionner l'*Océan et la Méditerranée*, le *Rhône* (Lyon), la *Mort d'Hercule* et *Louis XIII* (pièces toutes deux conservées au Louvre).





Claude Bourgelat

Fils d'un échevin lyonnais, Claude Bourgelat (1712-1779) fut avocat avant de devenir, dès 1740, directeur de l'Académie d'équitation de Lyon. Rapidement, aidé par son ami Charmetton et par le chirurgien Claude Pouteau, il disséqua des chaux pour en observer l'anatomie. Puis, désireux d'offrir à ceux qui voulaient étudier la médecine des animaux une formation scientifique et des installations adéquates, Bourgelat décida d'élargir les activités de son académie. Grâce à Bertin (contrôleur général des Finances et ancien intendant de la généralité du Lyonnais) dont il était le protégé, son projet fut accepté par Louis XV : le 4 août 1761, un arrêt du Conseil d'État institua l'École vétérinaire de Lyon qui ouvrit ses portes en janvier 1762. C'était le premier établissement de ce type et le succès fut au rendez-vous : les étudiants affluèrent de toute la France et même de l'étranger. En 1766, Bourgelat fonda un établissement similaire à Maisons-Alfort, près de Paris. Bientôt, des écoles vétérinaires ouvrirent sur tout le continent.
Bourgelat, que l'on proclama le premier « écuyer » de l'Europe, fut également encyclopédiste et collabora avec d'Alembert. Il eut pour amis Malesherbes, Voltaire, Diderot ou encore Turgot.

La soie s'épanouit, Lyon s'embellit

Sur le plan économique, les foires connaissent un regain d'activité après la crise de la fin du XVIe siècle. Mais, face à des concurrents comme Marseille, l'Angleterre ou les Provinces-Unies, elles ne retrouvent pas leur ancien éclat. C'est également le cas de la banque ou du grand commerce : s'ils sont toujours présents, ils ne contribuent plus au développement de l'activité manufacturière mais se maintiennent grâce à elle. Grâce à la soierie, surtout : elle voit son volume tripler de 1665 à 1690 et son activité s'étendre à de nouveaux quartiers. Traditionnellement implantée à Bourgneuf et à Saint-Georges, elle commence à attendre les pentes de la Croix-Rousse. L'essor de la soierie est dû à l'organisation de la Fabrique et à des progrès techniques au premier rang desquels on trouve le métier à tisser Dangon : il permet de réaliser des « façonnées » et non plus simplement des « unis ».
Lyon, deuxième ville de France (elle compte peut-être 95.000 habitants en 1700) grandit surtout grâce à l'apport des populations venues de ses environs mais aussi du Beaujolais, du Forez, de la Bresse ou du Bugey. Les ruraux espèrent y trouver de l'assistance, et surtout du travail dans le bâtiment, la soierie ou la domesticité. Face à l'augmentation du nombre de ses habitants, la cité se transforme. Le consulat crée un grand nombre de fontaines et de puits publics, veille à l'alignement des rues. Des places font leur apparition : celles du Gouvernement, de Saint-Georges, des Terreaux mais aussi de Bellecour, véritablement organisée en 1658. Le long de la Saône, on aménage le quai des Augustins en 1604. En 1638, un tunnel est creusé dans le rocher du Fort Saint-Jean. Les nombreuses fondations de maisons religieuses marquent également le paysage urbain entre Bellecour et Ainay, sur les pentes de la Croix-Rousse, de Fourvière et de Saint-Just. Enfin, contrairement au siècle précédent, on voit apparaître des édifices publics : la Charité (à partir de 1617), l'hôtel-Dieu (1622), l'hôtel de ville (à partir de 1646). La population civile est surtout importante à Saint-Just, à Saint-Georges, de la place des Jacobins à la place des Terreaux. Celle-ci devient de plus en plus le centre de la vie publique (au détriment des Cordeliers) et des affaires (au détriment du Change).

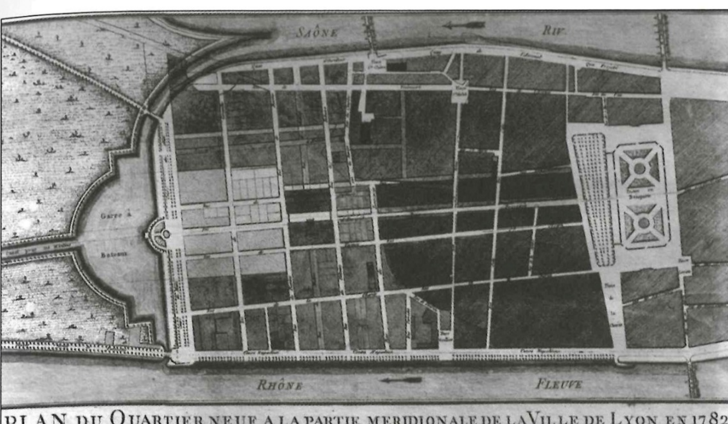
Le XVIIIe siècle

Religion, culture et Franc-Maçonnerie

Les tendances du XVIIe siècle se poursuivent au-delà de 1700. À quelques inflexions près.
Lyon est comme précédemment soumis au pouvoir royal, lequel ne rencontre pas d'opposition : sans parlement, siège d'une sénéchaussée et d'un présidial, la ville sera simplement dotée d'une cour des monnaies de 1705 à 1771. Dans les environs où certaines villes s'ouvrent à de nouvelles activités (verrerie à Givors, mousselines à Tarare), guère de troubles.
La réforme catholique continue avec des archevêques toujours aussi convaincus. Néanmoins, à partir de 1740, les choses évoluent : les procès entre curés et paroissiens se multiplient, ce qui montre que la christianisation n'est pas acceptée par tous. Le nombre des ordinations de prêtres diminue tout comme les effectifs des ordres religieux.
En revanche, sur le plan intellectuel, l'activité ne se dément pas. Elle doit toujours beaucoup aux ecclésiastiques : en 1701, on dote le collège de La Trinité d'un observatoire ; l'abbé Bertholon construit les premiers paratonnerres lyonnais ; l'abbé Rozier est un grand agronome, un grand naturaliste ; l'archevêque Malvin de Montazet est un protecteur des lettres et des artistes. Cependant, de nouvelles institutions apparaissent. L'Académie est créée en 1700 : elle attire les clercs, les magistrats, la noblesse d'affaires puis, à partir des années 1760, des membres de la bourgeoisie comme les chirurgiens, les médecins, les architectes, les ingénieurs et les professeurs. La culture s'épanouit également dans les cabinets de lecture ou les sociétés savantes (Salon des Arts, Société d'Agriculture, Société philosophique des Sciences et Arts utiles de Lyon, Société littéraire…). En 1762, Bourgelat a fondé à la Guillotière la première école vétérinaire du monde.
À la fin du siècle, Lyon s'impose comme une capitale de la Franc-Maçonnerie : la Grande Loge de Lyon sert d'intermédiaire entre le Grand Orient et une multitude de loges lyonnaises qui rassemblent environ 1500 affiliés pour la plupart issus de l'élite locale : marchands, commerçants, médecins, imprimeurs, officiers, membres du clergé. Un marchand-fabricant, Jean-Baptiste Willermoz, va réorganiser cette maçonnerie et y implanter le mysticisme.

Les conflits de la soierie

La vie économique est toujours dominée par la soierie. Depuis longtemps, celle-ci connait de nombreuses crises : un changement de mode, un deuil à la cour peuvent entraîner la baisse des commandes et le manque d'activité. Cependant, plus graves sont les conflits au sein de la Fabrique : face aux marchands-fabricants qui ont tout pouvoir, les maîtres-ouvriers veulent obtenir le droit de commercialiser les soieries qu'ils produisent, droit que seule une petite minorité d'entre eux possède. En 1744, ils s'organisent secrètement et, par la grève,



Plan du quartier neuf à la partie méridionale de la ville de Lyon, en 1782 (Meunier scrips)

Métier façonné - Soierie

par la révolte, ils tentent d'obtenir gain de cause. Dans un premier temps, les autorités cèdent. Mais l'année suivante, une terrible répression est menée et tous les acquis supprimés. Les maîtres-ouvriers n'ont plus d'illusions quant à leur sort : lorsque, en 1786, soutenus par les chapeliers, ils lancent à nouveau des pétitions, des grèves, ils ne réclament plus l'indépendance mais seulement un tarif qui ne serait plus soumis aux aléas de la mode et les mettrait à l'abri du besoin. Cette mesure est également refusée par les marchands-fabricants et, dès le deuxième jour de grève, l'armée intervient. C'est une nouvelle répression.

Une ville en quête de nouveaux territoires

Le nombre des Lyonnais continue à augmenter (on estime qu'ils sont 150.000 dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle) et la ville à s'étendre. Pour créer un nouveau lieu d'habitation mais aussi débuter une route vers la Bresse et l'Alsace plus commode que celle déjà existante (elle passe par la Croix-Rousse), le quartier Saint-Clair est aménagé : grâce à une société mêlant financiers et architectes (comme Soufflot et Munet) le cours du Rhône est rectifié et l'on construit une promenade et des immeubles. Dans le quartier des Célestins (qui doit son nom à un couvent fermé en 1778), on crée à partir de 1789 des jardins, des maisons, un théâtre. Plus au sud, Bellecour est désormais une zone de belles maisons et d'hôtels particuliers. Ainay se peuple, aidée en cela par l'ouverture de nouvelles rues.

La tâche est autrement plus compliquée au niveau du confluent : si l'on veut le conquérir, il faut supprimer des marais, des bras d'eau, réunir des îles à la terre ferme… Ce travail, commencé par des moines dès le Moyen Âge, s'accélère au XVIII[e] siècle : en 1776, l'architecte et ingénieur lyonnais An-



Pierre Poivre

[...] le voyageur, naturaliste et économiste Pierre Poivre, qui a rendu de grands services dans nos colonies de l'île de France et de l'île de Bourbon.
Poivre naquit à Lyon le 19 août 1719 et mourut dans sa petite maison de campagne des bords de la Saône, la Frèta, à Saint-Romain-de-Couzon, le 5 janvier 1786.
Après avoir étudié, aux missions étrangères, à Paris, la botanique et l'histoire naturelle, il partit, à vingt ans, pour la Cochinchine, fut pris deux fois par les Anglais et perdit un bras dans l'une de ces rencontres.
Il séjourna à diverses reprises, et longuement, à l'île Bourbon ; il revint définitivement en France en 1773, pour y terminer sa vie dans le repos.
Poivre a laissé des manuscrits intéressants, dont un extrait a été publié, en 1768, sous le titre : Voyages d'un philosophe.
Les habitants de l'île Bourbon ont donné son nom à un pont lancé sur une rivière dont la traversée était dangereuse ; et, sur ce pont, ils ont placé le buste en marbre blanc de Pierre Poivre, envoyé à la colonie par le gouvernement français.
Bien que Poivre ait introduit aux îles la culture des épices (qui était alors une sorte de monopole des colonies hollandaises), le piper aromaticus était connu longtemps avant lui. Il n'a donc pas, comme on l'a écrit, donné son nom à ce condiment.

Louis Maynard, *Histoires, légendes et anecdotes à propos des rues de Lyon*

toine Michel Perrache (1726-1779) fonde la Compagnie des Associés aux travaux du Midi de Lyon. Mais une série de difficultés (dont la mort de Perrache) conduit à la disparition de la compagnie, et les aménagements ne sont poursuivis que grâce au soutien royal. En 1789, l'île Mogniat a été réunie à la presqu'île, le confluent repoussé et une chaussée construite. Le paysage reste dominé par des prés, des bois, bien qu'on y trouve quelques manufactures.
Enfin, on s'intéresse à la rive gauche du Rhône : ne s'y trouve encore que le bourg de la Guillotière avec ses entrepôts et ses jardins qui contribuent à nourrir Lyon. Au nord, ce sont des terres agricoles ou marécageuses (des « brotteaux ») qui donneront leur nom au futur quartier. En 1764, Morand propose de créer un nouveau pont sur le Rhône, au niveau des Terreaux, ainsi que de bâtir une ville circulaire entourée d'un canal. Malgré des réticences, le pont est achevé en 1774, les terres vendues à des notables mais aussi à des artisans, à des marchands de vin, à des aubergistes, à des cafetiers : la zone leur paraît prometteuse, puisque les Lyonnais viennent s'y promener le dimanche.

La Révolution

Les premières tensions

Dans une ville marquée par les conflits de la soierie et par la crise économique, les événements ne vont guère tarder à se précipiter. Le prévôt des marchands parti pour Versailles au printemps 1789, c'est le premier échevin, Imbert-Colomès, qui le remplace. Il devra désormais faire face aux difficultés. Le soir du 29 juin, l'annonce de la réunion des trois ordres en Assemblée nationale est marquée par des manifestations de joie populaire. Les jours suivants ont lieu des émeutes prenant pour cible les octrois : les sommes qu'ils coûtent aux Lyonnais non privilégiés sont considérables mais servent au consulat pour financer la ville et les hôpitaux. Imbert-Colomès fait donc intervenir un régiment suisse, puis organise une garde bourgeoise formée de jeunes gens bien nés. S'appuyant sur celle-ci, il retarde l'organisation de la garde nationale qui intervient finalement les 26 et 27 janvier 1790. La coexistence entre ces deux forces antagonistes (leur recrutement et leur sensibilité sont extrêmement différents) prend fin le 7 février : ce jour-là, Imbert-Colomès confie la surveillance de l'arsenal à la garde bourgeoise, ce que refuse la population qui se soulève et s'empare des armes. La garde bourgeoise est dissoute, Imbert-Colomès doit fuir par les toits.
Désormais sans aucune responsabilité officielle, il peut prendre une part importante au complot royaliste qui s'organise alors. En liaison avec le comte d'Artois, frère du roi réfugié à Turin, bénéficiant de l'installation en ville de troupes commandées par des royalistes, il est question que Louis XVI vienne à Lyon, que tout le Sud-Est français se soulève... Cependant, en novembre, le roi renonce à venir et la conspiration est définitivement annihilée le 10 décembre 1790 lorsque plusieurs chefs des conjurés sont arrêtés.
Par la suite, les conflits vont se multiplier entre le département (créé en janvier 1790, le Rhône-et-Loire comprend le Lyonnais, le Beaujolais et le Forez) et la mairie qui a succédé au consulat. Si les deux administrations sont solidaires dans la condamnation des violences de juin 1791 (attaques et pillages de châteaux), elles se divisent de plus en plus sur la question religieuse, la mairie soutenant la constitution civile du clergé, le département ses opposants. Puis, à partir de la journée du 20 juin 1792 (au cours de laquelle une manifestation organisée à Paris par les Girondins débouche sur l'invasion du palais des Tuileries), c'est autour du roi qu'ils s'affrontent. La suspension de Louis XVI est une victoire pour la commune. À la même période, elle fait détruire les statues de Louis XIV place Bellecour et au fronton de l'hôtel de ville.
Les tensions ne s'apaisent pas. Un mouvement, les « Chalier » (du nom de son chef), va se développer : il revendique des mesures sociales, la taxation des denrées et des richesses, la lutte contre les aristocrates. À l'annonce des massacres de septembre 1792, à Paris, Chalier mène une foule contre Pierre-Scize puis contre les prisons : des officiers et des prêtres réfractaires sont assassinés. Quelques jours plus tard, des femmes s'en prennent aux « aristocrates monopoleurs ». Les mois suivants, les « Chalier » vont conquérir une grande partie du conseil municipal puis, le 8 mars 1793, après de nombreuses péripéties, l'un d'entre eux est élu maire : il s'agit d'Antoine-Marie Bertrand. Dès lors, ils vont radicaliser la Révolution. Le 8 avril, un Comité de Salut public est constitué : il organise la levée de troupes pour la guerre de Vendée, la chasse aux suspects, l'emprunt forcé...

L'insurrection

La population, restée majoritairement modérée, accepte mal ces mesures. D'ailleurs, l'élection dans chaque section (ou quartier) d'un conseil de surveillance donne la victoire aux modérés. Dans la nuit du 28 au 29 mai, ces commissaires forment un comité des sections : installé à l'arsenal près d'Ainay, c'est un véritable contre-pouvoir face à la municipalité. Les deux camps disposent de fusils, de canons. Ils s'affrontent le 29 mai et le comité sort victorieux. Il fait arrêter Chalier et certains de ses amis, se proclame municipalité provisoire.

Par la suite, celle-ci va refuser de négocier avec un envoyé de la Convention, jugée « mutilée » (puisque les Girondins ont été évincés par les Montagnards entre le 31 mai et le 2 juin), tandis que le département convoque des élections primaires de toute la France pour élire une nouvelle assemblée nationale. Le 29 juin, une fête de la fédération girondine reçoit des délégués de tout le Sud-Est et affirme le fédéralisme. La ville se met en état de défense, accueille en juillet un député girondin en fuite, fait guillotiner Chalier. Une armée est mobilisée, son commandement confié à des officiers royalistes...

Si les monarchistes sont présents à Lyon, la cité demeure malgré tout majoritairement républicaine, ce qu'elle affirme avec vigueur. Mais pour la Convention, elle est désormais un ennemi qu'il faut éliminer. Le 7 août, les troupes républicaines arrivent devant Lyon. Le dénouement rapide qu'elles escomptaient n'intervient pas : les Lyonnais sont déterminés, bien organisés, et ils mènent des sorties. De surcroît, ils bénéficient du soutien du Forez et de Saint-Étienne qui leur fournit des armes. Mais ils perdent la région stéphanoise fin août et la ville est véritablement encerclée à partir du 17 septembre. Les républicains lancent un grand assaut du 23 au 29 septembre : ils sont arrêtés mais ont gagné des positions stratégiques. Le moral des assiégés fléchit malgré des mesures drastiques. Dans la nuit du 8 au 9 octobre, les chefs royalistes quittent Lyon. Au matin, l'armée de la Convention investit la cité.

Répression et violences

Débute alors la répression. Dès août, le département avait été provisoirement scindé en deux : la mesure devient définitive le 19 novembre. Le 12 octobre, un décret annonce la destruction d'une partie de Lyon qui perd son nom : on devra désormais parler de « ville affranchie ». Les démolitions débutent bientôt (remparts, Pierre-Scize, façades de Bellecour) et les rebelles sont jugés. Les représailles prennent encore de l'ampleur lorsque la Convention envoie sur place deux nouveaux représentants : Fouché et Collot d'Herbois. Jusqu'à avril 1794, on avance le nombre de 1.896 personnes exécutées, qu'elles soient guillotinées sur la place des Terreaux, fusillées ou mitraillés en groupe dans la plaine des Brotteaux. À côté de décisions symboliques (les pauvres doivent être nourris et logés aux frais des riches), beaucoup de mesures antireligieuses sont prises.

La survie de la cité est très difficile : siège et destructions ont laissé des champs de ruines, il faut subir l'inflation, la crise économique, la pénurie et la baisse de la population (Lyon compte sans doute moins de 100 000 habitants).

Cette période, qui laisse aux Lyonnais de profonds sentiments antirévolutionnaires et antiparisiens, se termine avec le départ de Fouché, le 5 avril 1794, mais surtout avec la chute de Robespierre, le 9 thermidor. Dès septembre, la Convention envoie de nouveaux représentants ; le 7 octobre, le décret retirant son nom à la ville est annulé ; le 2 février 1795, les peines infligées aux rebelles sont suspendues ; le 29 mai, a l'occasion de son deuxième anniversaire, l'insurrection de 1793 est célébrée et on rend hommage aux fusillés de la plaine des Brotteaux. Dans ce contexte, des émigrés, des prêtres réfractaires, des royalistes (dont Imbert-Colomès) font leur retour : une terreur blanche se développe dans la première moitié de 1795, surtout dirigée contre les jacobins. Arrestations, chasses à l'homme, massacres se multiplient. Les Lyonnais semblent tacitement complices, les muscadins y ont une large part. On évoque même le rôle d'une mystérieuse société secrète, les Compagnons de Jéhu ou de Jésus. Face à l'ampleur des événements, la Convention ordonne une enquête, puis, le 24 juin, un décret se traduit par le remplacement des autorités locales. Cette reprise en main évite une insurrection royaliste.

Les dernières années de la Révolution sont marquées par la surveillance continue de Paris qui se méfie de Lyon. Les violences se poursuivent, opposant royalistes et jacobins, et ne diminuent qu'à la fin du Directoire. L'hostilité de la cité envers ce régime et la capitale explique probablement l'accueil que Lyon réserve à Napoléon Bonaparte et à l'Empire.

L'époque contemporaine

Le XIXe siècle

D'un Empire à l'autre

Napoléon vient à plusieurs reprises à Lyon, notamment en 1802 : il y réunit la *consulta* qui approuve la constitution de la République cisalpine. Son pouvoir est assuré sur place par les préfets et par son oncle, Joseph Fesch, nommé archevêque en juillet 1802. Celui-ci réorganise le diocèse et pacifie les relations dans l'Église. En 1815, Lyon manifeste une nouvelle fois sa fidélité à Napoléon qui, de retour de l'Île d'Elbe, est accueilli triomphalement le 10 mars. Après Waterloo, le maréchal Suchet, originaire de Lyon, négocie les conditions d'occupation avec les Autrichiens : les représailles des armées étrangères sont limitées.

Sous la Restauration, la ville est gagnée par le libéralisme politique. L'avènement de la Monarchie de Juillet en 1830 suscite donc une profonde adhésion. Sous le règne de Louis-Philippe, les principaux événements de la vie lyonnaise sont les révoltes des



André Morellet

L'abbé Morellet, philosophe et écrivain lyonnais (1727-1819), étudia la théologie à la Sorbonne, écrivit des articles sur la religion pour l'*Encyclopédie* et participe à la querelle des philosophes, ce qui lui coûta un séjour de deux mois à la Bastille en 1760. En 1762, son *Manuel des inquisiteurs*, exposant ses idées tolérantes, obtint un certain succès. D'abord favorable à la Révolution, il finit par s'en éloigner, à cause notamment de la politique jacobine ; mais il n'en abandonna pas pour autant ses idéaux. Pendant le Consulat, il soutint les philosophes et, dans ses *Observations critiques sur le roman intitulé « Atala »* (1801), il fustigea les aspects réactionnaires de Chateaubriand. Dans les années qui suivirent, il fut au premier plan de la réorganisation de l'Académie française dont il avait sauvé et conservé les archives pendant la Révolution. Parmi les textes les plus importants qu'il a laissés, il faut mentionner les quatre volumes des *Mélanges de littérature et de philosophie au XVIIIe siècle* (1818) ainsi que les *Mémoires sur le XVIIIe siècle et la Révolution* (1821).

Chronologie

- 1803 : Naissance de Pierre-François Lacenaire, poète et assassin, à Lyon
- 1808 : mise au point du métier Jacquard
- 1826 : Fenimore Cooper, auteur du *Dernier des Mohicans*, devient le premier consul général des États-Unis à Lyon
- 5 septembre 1829 : seconde visite de Lafayette à Lyon
- 1831 : insurrection des canuts
- 1832 : fondation de l'École des sciences et arts industriels
- 1834 : nouvelle insurrection
- 1835 : le Lyonnais Derrion, disciple de Fourier, fonde la première épicerie coopérative
- 1840 : la grande crue du Rhône entraîne de terribles inondations
- 1843 : premier haut-fourneau à Givors
- 1846 : naissance de Louis Lépine à Lyon
- 1852 : la Croix-Rousse, la Guillotière et Vaise sont réunies à Lyon ; Villeurbanne, Vaulx-en-Velin, Vénissieux et Bron sont rattachés au département du Rhône ; on assiste aux premières illuminations en l'honneur de Marie
- 1853-1864 : Vaïsse est préfet du Rhône
- 1863 : Henri Germain fonde le Crédit lyonnais
- 1881 : Lyon retrouve une mairie centrale
- 1882 : Lyon retrouve un maire élu avec le docteur Gailleton
- 24 juin 1894 : assassinat de Sadi Carnot
- 1895 : les frères Lumière inventent le cinéma
- 1896 : inauguration de la basilique de Fourvière ; première voiture Berliet
- 1900 : Victor Augagneur est élu maire
- 1905 : Édouard Herriot est élu maire
- 1910 : Edmond Locard fonde son Laboratoire de Police scientifique et technique à Lyon
- 1916 : inauguration de la foire de Lyon
- Nuit du 12 au 13 novembre 1930 : effondrement d'une partie de la colline de Fourvière



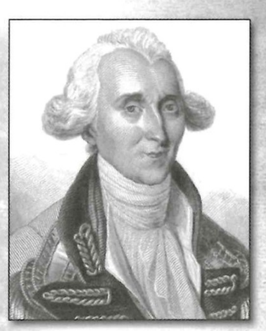
© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S415

ouvriers en soie, les « canuts ». Avant 1830, ils ont fondé une société de surveillance qui, à l'automne 1831, obtient le tarif réclamé depuis des décennies. Cependant, des marchands-fabricants refusent cet accord et obtiennent gain de cause auprès du gouvernement. S'ensuivent deux journées d'affrontements, en novembre, qui aboutissent à la défaite des canuts. Le tarif, évidemment, n'est plus de mise. En 1834, face à la crise économique, à un projet de loi contre les associations et à des procès visant des « mutualistes » accusés de coalition, c'est un nouveau soulèvement qui dure du 9 au 14 avril et se conclut, encore, par l'écrasement des insurgés. Les canuts présentent bien des particularités. Généralement instruits, possèdent une forte conscience d'eux-mêmes, ils refusent le machinisme, l'industrie de masse et, loin de se considérer comme des prolétaires, ils manifestent une aspiration à la bourgeoisie. On observe donc une division au sein du monde ouvrier lyonnais. D'un côté, on trouve la foule des travailleurs : encore divisée, voyant dans la révolte un moyen d'expression provisoire, elle va peu à peu s'organiser politiquement, se tourner vers le socialisme. De l'autre, on trouve les chefs d'ateliers qui souhaitent obtenir une ascension sociale. Pendant sept décennies au moins, ce sont ces hommes qui dirigeront

Plan historique et archéologique de la Ville de Lyon

le mouvement ouvrier. Leur journal, *L'Écho de la Fabrique*, montre assez leur désir de reconnaissance, leur envie de constituer un « corps » particulier, une « caste » de travailleurs.

À cette époque, la question sociale préoccupe tous les esprits, aussi bien ceux des médecins, des intellectuels et des artistes que ceux des ouvriers. La notion de solidarité prend toute son ampleur et, en la matière, par la force des courants qui s'y développent, il arrive que Lyon dépasse Paris. Sous l'impulsion des chefs d'ateliers, on voit s'épanouir le mouvement mutuelliste et coopératif dont la vigueur est plus grande que tout ce que l'on peut observer dans les autres villes de France. Ainsi, en 1835, le Lyonnais Derrion, un disciple de Fourier, crée la première épicerie coopérative. Quant aux idées socialistes, leur progression est beaucoup plus lente : Saint-Simon et Fourier ont certes des disciples, mais ils sont loin de faire l'unanimité. Quant à Proudhon, dans une lettre du 13 août 1844 écrite lors de sa visite à Lyon, il observe que les ouvriers n'ont pas encore de doctrine politique ; toutefois, il note qu'ils réfléchissent, que des sociétés secrètes se sont créées et qu'elles renfermant les futurs chefs de l'armée des prolétaires.



Le major Martin

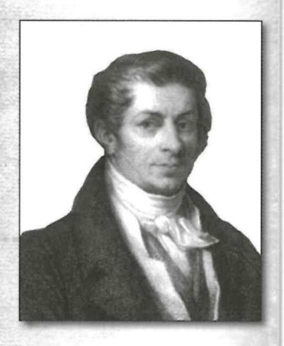
Claude Martin naquit à Lyon, rue Luizerne (Tunisie), en 1732 ; son père était un modeste tonnelier.
À vingt ans, il s'enrôla dans les guides du général Lally-Tollendal. Sa belle-mère (car son père était remarié) courut en pleurs auprès des recruteurs et obtint que l'engagement soit annulé, si l'intéressé le voulait. Martin refusa.
Il arriva aux Indes en 1755 ; mais les mauvais traitements de ses chefs le firent déserter quelque temps avant la prise de Pondichéry. Il passa peu après au service de la Compagnie des Indes et se distingua comme ingénieur et géographe. Pendant sa résidence à Lucknow, le nabab Sujah-uh-Dowlla conçut une si haute idée de ses talents qu'il voulut se l'attacher comme surintendant de son arsenal, et obtint, à cet effet, l'agrément de la Compagnie. Martin devint bientôt son conseiller et acquit une fortune colossale. En 1796, il reprit rang dans l'armée anglaise et fut très rapidement nommé général-major.
Il mourut à Lucknow (Bengale) le 13 septembre 1800, laissant une fortune de près de huit millions de francs.
Une grosse donation – qui, avec les intérêts capitalisés, approcha du chiffre de deux millions de francs – fut la part de sa ville natale, dans les largesses du major, à la condition que cette fortune servît à la création d'une école professionnelle qui portât son nom : la Martinière. La ville de Lucknow, dans le même but et sous la même condition, fut inscrite dans le testament de Martin. Il laissa en outre à Lyon une certaine somme destinée à la libération, à des époques fixées, des prisonniers pour dettes.
Le testament du major Martin est une œuvre singulière qui semble des Confessions *bien plus encore qu'un acte de dernières volontés.*

Louis Maynard, *Histoires, légendes et anecdotes à propos des rues de Lyon*



André-Marie Ampère

Né à Lyon en 1775, mort à Marseille en 1836, André-Marie Ampère passa son enfance à Poleymieux. Autodidacte, il fut aussi curieux que précoce : à douze ans, il étudiait Euler et Bernouilli ; à quatorze ans, il lut entièrement l'*Encyclopédie* ; à dix-huit ans, il connaissait les principales œuvres mathématiques de son temps et inventait une langue universelle. Cette année-là, son père, juge de paix à Lyon, fut guillotiné, ce qui affecta le jeune homme au point de mettre en danger sa raison. Mais il surmonta l'épreuve : il enseigna la physique à Bourg (1801) puis, brièvement, les mathématiques à Lyon ; monté à Paris, il devint répétiteur puis professeur à l'École polytechnique, inspecteur général de l'Université, membre de l'Institut et, enfin, professeur au Collège de France.
Cet illustre savant fut le fondateur de l'électromagnétisme ainsi que l'inventeur, entre autres, du galvanomètre, du télégraphe électrique et de l'électro-aimant (avec Arago) ; il contribua grandement au développement des mathématiques, de la chimie et de la philosophie.



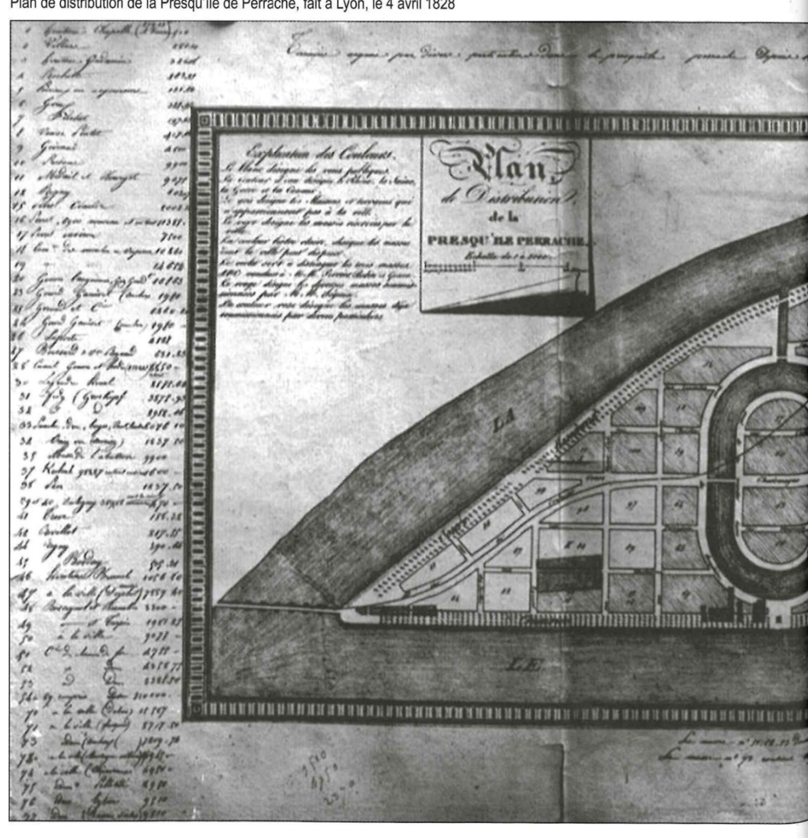
Jean-Baptiste Say

Jean-Baptiste Say (1867-1832) est considéré comme celui qui, en France, popularisa l'économie politique. Il passa ses premières années à Lyon, sa ville natale, mais sa famille confrontée à des revers de fortune partit s'installer dans la capitale. Commençant à travailler comme commis de banque, il alla en Angleterre à l'âge de 19 ans : il put alors observer la révolution industrielle et se pénétrer des théories d'Adam Smith dont il fut un grand admirateur. En 1803, Say publia un *Traité d'économie politique* où il mena la synthèse entre les idées philosophiques et politiques de la Révolution française

Un autre phénomène est à souligner concernant le monde ouvrier lyonnais. Dans les années 1830-1850, les nouvelles couches sociales, pour s'affirmer et acquérir leur identité, mènent une réévaluation des champs intellectuels et entreprennent une sorte de guerre contre les voies officielles permettant l'accès au savoir. Naît ainsi un mouvement d'auto-émancipation, soutenu et animé par des pédagogues que les ouvriers lyonnais honoreront grandement : la méthode inventée par Joseph Jacotot, notamment, favorise leurs projets. Mais si leur désir d'acquérir par eux-mêmes des connaissances s'exprime dans tous les domaines, c'est surtout autour de la médecine que se concentre ce mouvement.
À cette époque, Raspail inaugure en la matière une médecine destinée aux pauvres : son *Manuel pour la santé* (1846), qui leur offre la possibilité de se soigner eux-mêmes, rencontre un franc succès dans la capitale des Gaules. Pratiquer cette forme autonome de médecine est pour les ouvriers un signe de protestation : ils ne dépendent plus uniquement des médecins officiels ou des hôpitaux où on les dépouille souvent de leurs corps et de ceux de leurs proches pour les vendre, sitôt après le trépas, à des anatomistes. Ce nouveau savoir médical se transmet au sein de la famille, considérée par Raspail ou Jacotot comme premier lieu de l'émancipation des pauvres. Dans ce cadre, on essaie également l'homéopathie, inventée à la fin du XVIII[e] siècle par Samuel Hahnemann et qui est diffusée à Lyon par des hommes tels que le comte Des Guidi ou le fouriériste Benoit Mure. Ce dernier, sans avoir terminé ses études de médecine, partira ensuite au Brésil pour y populariser cette méthode. Enfin, le magnétisme est également très populaire (cf. page 174).

La révolution de 1848 n'est guère l'occasion de troubles, en dehors du saccage par des groupes d'ouvriers des « providences » (ateliers de charité qui leur faisaient concurrence) et de l'action des « Voraces ». Abondamment garnie de troupes, la ville demeure tranquille lors du coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte en 1851. Tout au long du Second Empire, elle est soigneusement contrôlée et surveillée. Face à une cité qui, si elle a absorbé les communes de Vaise, de la Croix-Rousse et de la Guillotière depuis 1852, a perdu ses trois mairies et ne dispose plus que d'un conseil municipal sans réel pouvoir, le préfet Vaïsse a les mains libres. Il

Plan de distribution de la Presqu'île de Perrache, fait à Lyon, le 4 avril 1828



Les Voraces

Particulièrement bien éduqués et bien organisés, les canuts se sont montrés précurseurs pour le droit du travail et le mutualisme. Le nom de « voraces » porté par certain d'entre eux tient probablement à leur engagement politique. Toutefois, une légende évoque une autre origine : le gouvernement ayant décidé de diminuer la contenance du « pot lyonnais » dans lequel on vendait le vin, des canuts auraient voracement protesté... Peu probable, cette histoire a sans doute été avancée pour écorner l'image de ces hommes qui effrayaient la bourgeoisie par leur organisation et leurs revendications.

Les Voraces se sont révoltés en deux occasions. En 1848, la Monarchie de Juillet est renversée. Les canuts veulent profiter de l'occasion pour instaurer une République sociale : le 25 février, ils s'emparent de la préfecture, de l'hôtel de ville, attaquent les fortifications et se rendent maîtres de la cité où ils hissent le drapeau rouge. L'ordre est rétabli le 28 mais les Voraces restent armés et mobilisés et, face à une République de plus en plus conservatrice, ils se révoltent à nouveau en 1849. Cette fois, défaite et répression portent un rude coup au mouvement.

peut mener sans entraves une politique de grands travaux qui se concrétise notamment par la création du Parc de la Tête d'Or, des rues Impériale et de l'Impératrice.

La soumission à l'Empire est facilitée par la grande influence que la religion catholique retrouve à Lyon. On la constate au travers des illuminations du 8 décembre en l'honneur de Marie (les premières remontent à 1852), des nombreuses constructions d'églises, du rôle joué par l'archevêque, Mgr de Bonald, et par un clergé nombreux qui contrôle plusieurs institutions scolaires. De plus, le père Chevrier transforme le Prado, une ancienne salle de bal, en centre d'instruction religieuse et de formation de prêtres pauvres. Malgré tout, les milieux populaires sont souvent distants face à la religion et parfois même anticléricaux. Quant aux républicains, ils gagnent du terrain.

La IIIe République

En 1870, Lyon proclame la République avant Paris. S'ensuivent des tentatives de soulèvements révolutionnaires, mais elles échouent. Le comité central des républicains radicaux est fondé en 1871 : il va s'appuyer sur des comités d'arrondissements, des loges, des artisans, des boutiquiers et des titres de la presse tels le *Lyon républicain* ou *Le Progrès*. En 1881, la ville est à nouveau dotée d'une mairie centrale. Et, en

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S3432

(il en avait fait l'éloge dans sa revue, *La Décade*) et le libéralisme économique de Smith. Par la suite, refusant de soutenir l'Empire, il devient filateur de coton. Sous la Restauration, son *Traité* fut réédité à de nombreuses reprises et, en 1819, il devint professeur au Conservatoire des arts et métiers ; l'enseignement qu'il y dispensa donna lieu à la publication du *Cours complet d'économie politique pratique* (1828-1829). En 1830, on créa pour lui, au Collège de France, la chaire d'économie politique et, lorsqu'il mourut deux ans plus tard, il était le plus célèbre économiste français de l'époque.



Juliette Récamier

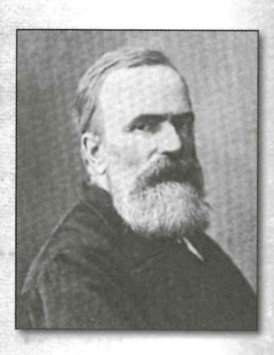
Lyonnaise, née Jeanne Françoise Julie Adélaïde Bernard, Juliette Récamier (1777-1849) est encore connue aujourd'hui pour sa beauté, son esprit et surtout le salon qu'elle tint à Paris et qui réunit la plus illustre des sociétés. Elle fut l'amie de Mme de Staël, de Jean-Jacques Ampère, d'Adrien et de Mathieu de Montmorency, de Sainte-Beuve, de Chateaubriand... À sa mort, elle fut inhumée dans son tombeau du cimetière Montmartre où Ballanche, qui nourrissait pour elle un amour platonique demeuré célèbre, reposait déjà depuis 1847. À Lyon, son souvenir ne s'est pas perdu : une rue et une place du 6e arrondissement portent son nom. Quant au maire, Édouard Herriot, il lui a consacré plusieurs volumes.

Poètes, écrivains et chansonniers



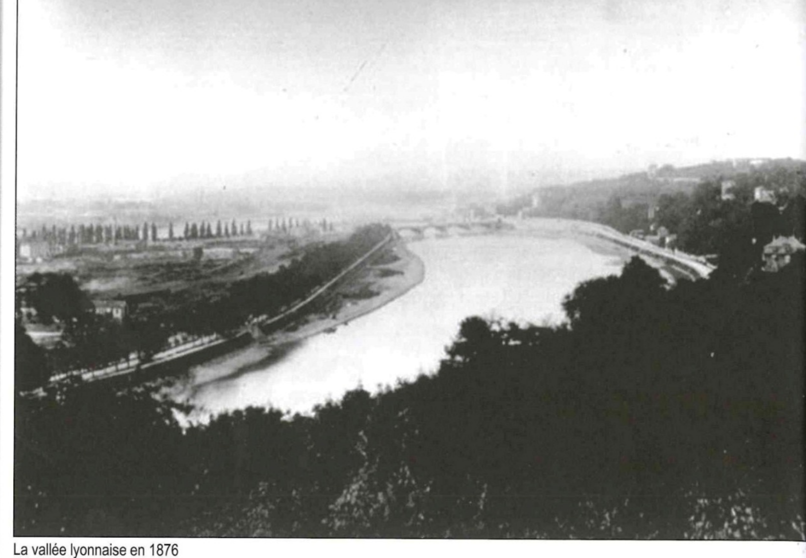
Pierre Dupont

Né en 1821, mort en 1870, Pierre Dupont fut à ses débuts canut puis commis de banque. Il commença cependant à écrire et reçut les encouragements de l'académicien Pierre Lebrun. Installé à Paris, où il côtoya Murger, Baudelaire ou Banville, il publia ses premiers textes, des chants rustiques (*Les Deux Anges*, *Les Paysans*) avant de décrire les conditions de vie et l'exploitation des travailleurs dans *Le Chant des ouvriers* (1846) qui deviendra l'hymne de la révolution de février 1848. Cette même année, suite aux « journées de Juin », il écrivit *Le Chant des transportés* pour en glorifier les victimes. De 1852 et 1854, les textes de celui que l'on considère comme le pionner de la chanson ouvrière furent réunis dans une édition préfacée par Baudelaire (qui consacra également des études au chansonnier). En 1862, Dupont publia *La Légende du Juif errant*, illustrée par Gustave Doré.



Clair Tisseur dit Nizier du Puitspelu

Clair Tisseur (1827-1895) étudia à l'École des beaux-arts, où il fut l'élève de Chenavard, puis devint architecte : il construisit notamment, à Lyon, les églises du Bon-Pasteur et de Sainte-Blandine ainsi que le bâtiment servant de mairie au 2e arrondissement. Toutefois, c'est pour ses activités littéraires qu'il est connu. Sous le pseudonyme de Nizier du Puitspelu, il écrivit des ouvrages dont beaucoup eurent pour thème Lyon et ses habitants. On peut citer, entre autres, *Le Littré de la Grand'Côte* et *Les Vieilleries lyonnaises*.



La vallée lyonnaise en 1876

1882, d'un maire élu : il s'agit d'un radical, le docteur Gailleton.
Cependant, la gauche n'est pas la seule à être influente à Lyon. L'Église l'est toujours. Depuis 1879, le journal *Le Nouvelliste* défend la religion, tandis que des facultés catholiques sont créées et la basilique de Fourvière inaugurée en 1896. Fondée en 1892 par Marius Gonin, la Chronique sociale (groupe d'études, centre de formation et de publications) renonce à l'action politique pour se consacrer à l'application des enseignements de Léon XIII. Sans être majoritaire au sein du catholicisme lyonnais, ce courant a des conséquences dans le paysage politique : formé surtout de catholiques, soutenu par un journal modeste, *Le Courrier de Lyon*, un mouvement se constitue et prône des attitudes centristes. L'un de ses principaux représentants est Édouard Aynard (1837-1913).
La fin du siècle est également marquée par l'agitation anarchiste. Celle-ci culmine le 24 juin 1894 : alors que la ville est le site d'une exposition internationale et coloniale, le président Sadi Carnot est assassiné. Son autopsie est effectuée par Alexandre Lacassagne, le père de l'école médico-légale et anthropologique lyonnaise (à son sujet, voir *Forensic, Profiling & Serial Killers*, p. 11-12).

La révolution industrielle

Napoléon contribue à redonner à Lyon son ancienne prospérité : de nouvelles maisons sont construites à l'est et à l'ouest de Bellecour, des travaux sont menés pour maîtriser les eaux fluviales, l'hôpital de l'Antiquaille, le Lycée, l'Université, la Bourse, la Chambre de Commerce et la Condition des soies (qui réglemente leur pesée et leur conservation) sont créés. Le blocus continental a de graves conséquences et la Fabrique doit affronter une crise sérieuse en 1811. Toutefois, la route du Mont-Cenis permet d'attirer le commerce italien et levantin. Lyon retrouve aussi son caractère de carrefour même si, longtemps, elle reste surtout une ville de fleuves et de transit. Les routes de Roanne et de Charlieu, qui sont respectivement celles des toiles et du vin, en font quasiment un port de la Loire. Le chemin de fer apparaît bientôt : très vite, la cité est reliée à Saint-Étienne. En revanche, la liaison continue Paris-Lyon-Marseille n'est effective que sous le Second Empire.
La soierie ressemble à ce qu'elle était sous l'Ancien Régime, même si le métier à tisser mis au point par Jacquard modifie beaucoup d'aspects techniques : en combinant des inventions plus anciennes, il permet notamment de fabriquer avec plus de facilité les façonnés. Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, des manufactures apparaissent dans l'Ain et la Drôme ; des ouvriers sont employés dans les campagnes (isolés, ils s'avèrent souvent plus dociles que les canuts). Toutefois, la Fabrique lyonnaise demeure prépondérante. Son implantation en ville évolue : alors que les travaux de Vaïsse entre les Terreaux et Bellecour ont chassé de cette zone la plupart des ouvriers, la soierie est toujours présente à Saint-Georges et à Saint-Jean. Toutefois, désormais, elle s'identifie à la Croix-Rousse où les maisons en hauteur, les traboules qui permettent de se déplacer en protégeant la soie de la pluie et du soleil marquent profondément le paysage. Les banques (Guérin, Veuve Morin-Pons)

restent très liées à la Fabrique. Mais, tout en conservant cet aspect, le Crédit lyonnais créé par Henri Germain en 1863 nourrit d'autres ambitions et finit par déplacer son siège à Paris.

À partir des années 1870, les activités de la ville se diversifient. La soierie veut atteindre des dimensions industrielles. Après 1877, les difficultés amènent d'importantes transformations : usage de la soie asiatique voire artificielle (à partir de 1889), mécanisation de certains ateliers, construction de grandes usines de teinturerie. Le besoin en métiers à tisser et en teintures entraîne très tôt le développement de la métallurgie et de la chimie qui est cependant freiné jusqu'à la fin des années 1880 par des difficultés économiques (échecs d'entreprises ferroviaires, krach de l'Union générale…).

Par ailleurs, l'enseignement technique se développe. À partir de 1832, la Martinière forme des techniciens ; depuis 1857, ce sont des ingénieurs qui sortent de l'École centrale ; en 1871, la Société d'enseignement professionnelle crée des cours du soir à l'intention des ouvriers (chimie, dessein, droit commercial…) ; en 1872, l'École de commerce ouvre ses portes ; en 1883, c'est au tour de l'École de chimie industrielle.

Les mécaniciens lyonnais peuvent donc jouer un rôle important dans les débuts de l'automobile, d'abord à vapeur (1883) puis à essence (1892). Édouard Rochet met au point la transmission par cardans, François Pilain celle par engrenages, Marius Berliet le refroidissement par eau, le graissage central et la marche arrière.

Le début du XXe siècle

L'avènement d'Édouard Herriot

En 1900, c'est un socialiste, Victor Augagneur, qui est élu maire. Il combat l'alcoolisme, supprime les octrois et démissionne finalement en 1905 pour devenir gouverneur de Madagascar. Édouard Herriot est élu à sa place. Renonçant à l'annexion des communes voisines prévue par Augagneur, il s'entoure d'hommes de grande qualité tels que le médecin Jules Courmont ou l'architecte Tony Garnier. En dehors de la gauche, le mouvement auquel Édouard Aynard a donné son importance se perpétue avec des représentants comme Auguste Isaac (1849-1930) et Laurent Bonnevay. Ce dernier est élu député de Tarare en 1902, conseiller général du canton de Lamure en 1904 et deviendra président de l'assemblée départementale en 1934.

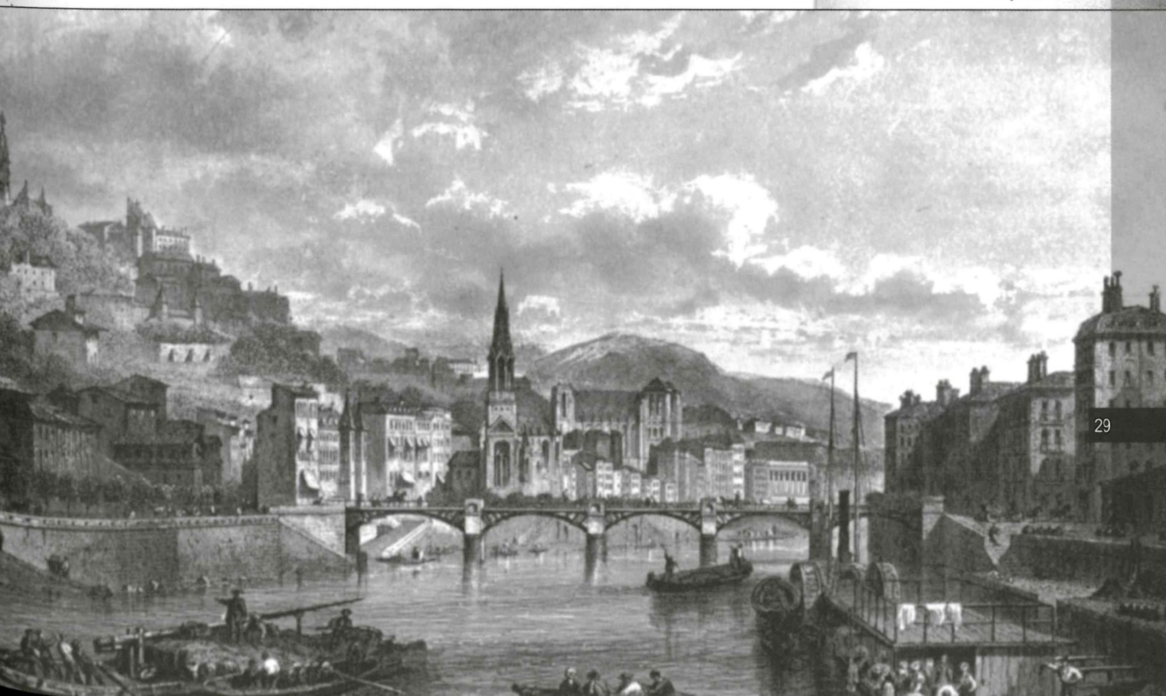
Lyon pendant la guerre de 1914-1918

Au cours du grand conflit mondial, la capitale des Gaules, véritable plaque tournante de l'arrière, travaille avec dévouement pour la patrie. Les gares de Perrache, des Brotteaux et de Vaise voient affluer les blessés rapatriés du front : à chaque arrivée se déroulent des cérémonies d'accueil, puis les soldats sont « triés » selon leurs blessures ou leurs mutilations ; beaucoup sont installés dans les hôpitaux lyonnais. Tandis que les infirmières bénévoles font des merveilles, des œuvres de secours destinées aux soldats, aux prisonniers tant français qu'alliés ou encore aux réfugiés s'organisent très rapidement. L'industrie, elle aussi, prend sa part dans l'effort de guerre. La cité tout entière paraît revêtir des airs martiaux : la toute nouvelle halle des abattoirs de Gerland se transforme en usine d'armement, l'aéroport de Bron, devenue tout entier base militaire, sert aux essais de prototypes…

Joséphin Soulary

Le poète lyonnais Joséphin Soulary (1815-1891) publia ses premiers vers alors qu'il était soldat à Bordeaux. De retour à Lyon, sa vie difficile ne l'empêcha pas d'écrire des textes bien accueillis. Grâce au préfet du Rhône, qui s'intéressait à lui, il entra comme fonctionnaire à la préfecture ; en 1847, il devint chef de division. C'est à cette période que parurent ses *Éphémères* ; des œuvres nombreuses et appréciées leur succédèrent. Il mourut en 1891, au retour d'un voyage en Algérie, le jour même où l'Académie française lui décernait son prix annuel. Lyon lui fit de grandes funérailles et, aujourd'hui encore, beaucoup connaissent son plus célèbre sonnet, *Les deux cortèges*.

Lyon vers 1860



Des médecins célèbres

Amédée Bonnet



Né à Ambérieu-en-Bugey le 19 mars 1809, mort à Lyon le 1er décembre 1858, Amédée Bonnet fut reçu chirurgien-major, à l'unanimité, au concours de 1833 et exerça ses fonctions jusqu'au 31 décembre 1843. Professeur à l'École de médecine (1839), président de la Société de médecine et de l'Académie de Lyon, administrateur du Dispensaire, il devint correspondant de l'Institut (1855) et membre associé de l'Académie de médecine. Considéré comme un rénovateur en matière de chirurgie articulaire, il inventa notamment une gouttière servant à soigner certains types de fractures. Il eut également une œuvre littéraire : il fut l'auteur d'éloges (Viricel, Alphonse Dupasquier, Gensoul) et publia *De l'oisiveté de la jeunesse dans les classes riches* (1857), texte dans lequel il évoque l'importance du travail pour la santé et la morale. Véritable célébrité, ses funérailles rassemblèrent plus de 40.000 personnes selon la presse ; en 1862, une statue (par Guillaume Bonnet) lui fut élevée dans l'une des cours de l'Hôtel-Dieu où il travailla ; enfin, son nom fut donné à une rue du 6e arrondissement.

Claude Bernard



Si Claude Bernard (1813-1878) est reconnu comme le principal initiateur de ce qu'on appelle la « révolution physiologique », on sait beaucoup moins que c'est à une tout autre carrière qu'il se destinait originellement. Issu d'une modeste famille de vignerons, il naquit à Saint-Julien, près de Villefranche, dans le Beaujolais. Installé à Lyon à l'âge de 19 ans, il devint, pour vivre, préparateur chez l'apothicaire Millet. Pendant ses heures de liberté, il s'intéressa au théâtre, écrivant un vaudeville, *Rose du Rhône*, qui sera joué dans la ville, puis une tragédie, *Arthur de Bretagne*, qu'il espérait voir représentée dans la capitale. Aussi gagna-t-il Paris en 1834 mais, face au mauvais accueil que lui réserva la critique, il finit par se tourner vers des études de médecine. Externe (1837) puis interne (1839) des Hôpitaux de Paris, il entre dans le service du professeur Magendie, à l'Hôtel-Dieu. Mangendie aura une très grande influence sur Claude Bernard qui devint son préparateur au Collège de France (1840) avant de reprendre son enseignement (1847) et finalement d'obtenir la chaire qu'occupait son maître à la mort de celui-ci (1855). S'en suivit une immense carrière : Claude Bernard fut membre de l'Académie des sciences (1854), de l'Académie de médecine (1861) et de l'Académie française (1869) ; il fut titulaire d'une chaire à la Sorbonne (1854), au Collège de France et au Muséum d'histoire naturelle ; il devint même sénateur en 1869. À sa mort, à l'instigation de Gambetta, on lui vota des funérailles nationales ; la même année, son nom fut donné à un quai du 7e arrondissement de Lyon.

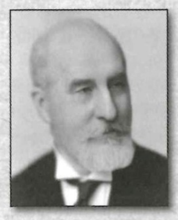
Louis-Xavier-Édouard-Léopold Ollier

Né aux Vans (Ardèche) le 2 décembre 1830, mort à Lyon le 25 novembre 1900, Ollier passa sa thèse inaugurale à Montpellier en 1856. Dès l'année suivante, à Lyon, il commença les recherches qui l'occuperont sa vie durant sur le *périoste* et les *résections sous-périostées*. Désigné major de l'Hôtel-Dieu en 1860, il fut installé trois ans plus tard, à la mort du docteur Beaumès. À la création de la Faculté de médecine de Lyon (1877), il en devient professeur. En 1890, il partagea la présidence du Congrès mondial de médecine de Berlin. En 1899, il découvrit la *dyschondroplasie* ou « mal d'Ollier ». Aussi doué pour l'enseignement que pour la pratique de la chirurgie, il jouissait d'une réputation mondiale. Ses funérailles furent de grande ampleur et, près de la Faculté, sur la place qui porte son nom, une statue lui fut élevée.

Antonin Poncet

Né à Triviers-sur-Moignans (Ain) en 1849, mort à Lyon en 1913, Antonin Poncet étudia la médecine dans la capitale des Gaules et à Paris. Revenu entre Saône et Rhône, il exerça notamment comme chirurgien à l'Hôtel-Dieu puis, en 1890, devint professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine. Sa réputation est toujours grande parmi ses pairs, notamment grâce à ses importantes recherches sur l'actinomycose. Après son décès, son nom a été donné à l'ancienne place de la Charité, dans le 2ème arrondissement.

Saturnin Arloing



Né à Cusset (Allier) en 1846, mort à Lyon en 1911, Saturnin Arloing, docteur en sciences naturelles et en médecine, commença sa carrière comme chef de travaux à l'École vétérinaire. Un temps professeur à Toulouse, il revint à Lyon pour enseigner à l'École vétérinaire ; il en devint par la suite directeur et enseigna la médecine expérimentale à la Faculté. Correspondant de l'Institut, membre associé de l'Académie de médecine, il publia de nombreux travaux, dont une partie en collaboration avec le professeur Chauveau. À sa mort, une portion du quai de Vaise prit son nom.

Mathieu Jaboulay



Né à Saint-Genis-Laval en 1860, mort dans l'accident ferroviaire de Melun en 1913, Mathieu Jaboulay devint docteur en 1886 puis, très rapidement, agrégé d'anatomie. À l'Hôtel-Dieu, il fut l'auxiliaire d'Antonin Poncet. Nommé chirurgien des hôpitaux en 1892, il succéda dix ans plus tard à Ollier en devenant titulaire de l'une des chaires de cliniques chirurgicales. Sa réputation dépassa les frontières françaises et l'on vint de loin pour être opéré par ses soins.

Lyon et son économie

Sur le plan économique, l'automobile reste active dans un premier temps. En 1901, Marius Berliet déplace ses activités à Monplaisir puis, entre 1915 et 1917, alors que la guerre entraîne la multiplication des commandes de camions, il fait construire l'immense usine de Vénissieux qui abrite machines-outils et chaînes de fabrication. Mais l'industrie automobile lyonnaise est rapidement supplantée par la concurrence parisienne : seule la production de poids lourds persistera. En revanche, d'autres activités s'avèrent durables. Grâce à sa proximité avec les Alpes, Lyon a vite une part dans le déve-

Une municipalité dynamique

La Foire n'a fait que développer le caractère de capitale régionale qui est depuis longtemps celui de la ville aux larges quais. La municipalité de Lyon a toujours été extrêmement entreprenante, chose qui surprend dans un cadre d'aspect vétuste et conservateur. On ne compte plus les créations municipales, surtout depuis le principat du maire Édouard Herriot ; œuvres d'instruction, œuvres de bienfaisance, œuvres de salubrité publique, il ne se passe pas de trimestre sans qu'on en voie éclore quelqu'une. On a pu consacrer tout un livre aux « œuvres de guerre de la municipalité lyonnaise », il en faudrait plusieurs pour parler des établissements d'instruction pratique, professionnelle, technique, agricole consacrés par le temps ou au contraire éclos dans la joie de la création et l'effervescence des idées nouvelles : école de la Martinière (garçons et filles), parc-école d'agriculture de Cibeins, école technique supérieure de jeunes filles, conservatoire de musique, école des beaux-arts ; ils s'ajoutent aux établissements officiels, comme l'Université, dont la Faculté de médecine possède une réputation mondiale très justement méritée, l'école de commerce, l'école vétérinaire, et aux établissements d'initiative privée comme l'admirable Société d'enseignement professionnel du Rhône.
La guerre a naturellement déterminé l'arrivée à Lyon d'un surcroît de population, que bariolaient étrangement les Kabyles, Marocains, Annamites, Chinois amenés à flots dans les usines. Pour le lendemain de la paix, on pense à moderniser complètement l'aspect de la ville, et tout un plan d'« architecture urbaniste » est déjà sur pied pour la doter de boulevards, de monuments, d'avenues, de parcs, autour de l'immense port fluvial en construction et du noyau de vieilles, hautes et tristes maisons que restera toujours le vieux Lyon.

Géographie Universelle Quillet

Les conséquences de la guerre sur l'industrie lyonnaise

La grande guerre a eu sur l'industrie lyonnaise une influence plutôt favorable. Elle a multiplié les usines et développé les fabrications, surtout pour la métallurgie, la construction automobile, les fabrications chimiques. Celles-ci ont pris un essor que l'on n'aurait pu prévoir. Distillation de la houille, improvisation des produits colorants et pharmaceutiques jusque-là importés d'Allemagne, fabrication de produits chimiques de guerre, tout cela s'ajoutant aux anciennes industries chimiques lyonnaises, a donné à certains quartiers l'aspect des villes d'usines américaines. C'est le cas notamment des faubourgs suburbains de Vénissieux et de Saint-Fons, qu'on ne traverse plus aujourd'hui, la nuit surtout, sans être saisi du sentiment d'horreur admirative que donnent les grandioses laideurs de la production industrielle.
La soierie, après avoir subi un fléchissement appréciable, a vu à sa grande surprise son chiffre d'affaires augmenter. C'est une conséquence de l'enrichissement factice déterminé par la guerre en Angleterre, aux États-Unis, en Argentine, en Espagne, sans compter la France elle-même ; tous ces pays ont fait une consommation de soie très supérieure aux moyennes d'avant-guerre, et cela malgré l'élévation des prix. D'ailleurs, sur le marché français, la soie a bénéficié de l'arrêt de production des lainages et de l'élévation de leurs prix. Un certain nombre de fabricants de lainages du Nord, dépossédés de leurs usines par l'invasion, mais restés en possession de quelques stocks et surtout de leurs relations commerciales, ont pu continuer dans une certaine mesure leurs fabrications en les transportant à Lyon. Libéralement, Lyon a, peut-on dire, accueilli les industries réfugiées au même titre que les familles. Un assez grand nombre de métiers à soie lyonnais se sont adaptés à la fabrication des lainages légers de Roubaix et Fourmies. On peut même penser qu'il y aura là un essaimage définitif, car certaines maisons lyonnaises de tissage ont monté de toutes pièces à grands frais tout le matériel nécessaire aux longues et difficiles préparations que la laine exige avant d'être tissée. Il y a, dans cette transplantation d'industrie, une curieuse conséquence géographique de la guerre.

Géographie Universelle Quillet

loppement de l'électricité : on construit des câbles à Gerland, des moteurs et des transformateurs dans les ateliers de la Buire. La chimie continue à se développer grâce aux besoins du textile (teintures), de l'agriculture et de la vigne (engrais, sulfate de cuivre) et des frères Lumières qui, depuis l'invention du cinéma en 1895, sont de grands producteurs de plaques et de papiers photographiques. Après la première guerre mondiale, la chimie est l'une des plus solides activités lyonnaises même si la pharmacie et les textiles artificiels occupent aussi une large place.

Au cours des dernières décennies, le visage de Lyon et de son agglomération a continué à se transformer. Vers 1900, la population de la ville s'est stabilisée autour de 450 000 habitants. La rive gauche du Rhône a véritablement débuté sa croissance sous le Second Empire, aux Brotteaux et à la Guillotière, quartier populaire constitué de maisons basses, longtemps en bois, et habité par des artisans ; cependant, à la fin du XIXe siècle, de longues avenues (comme celle de Saxe) attirent les demeures bourgeoises, particulièrement autour de la nouvelle préfecture et sur les quais. Après la construction des quartiers des Charpennes et de la Vilette, l'expansion est bloquée par la commune de Villeurbanne que le maire Victor Augagneur songe à annexer en 1903. Ailleurs, des aménagements urbains sont entrepris : le quartier Grolée est aéré avant 1914, date à laquelle sont terminés les abattoirs de Gerland ; après la guerre, on construit le stade de Gerland, la cité des États-Unis (1832), l'hôpital de Grande-Blanche ; en 1934, l'hospice de la Charité est démoli. Quant aux nouvelles usines, elles se construisent sur les terrains plats : chimie à Saint-Fons, Décines et Vaulx-en-Velin, verreries et ateliers ferroviaires à Oullins…

Lyon et ses campagnes

En dehors de Lyon, l'industrie est également présente à Neuville, à Tarare, à Thizy ou à Villefranche. Mais c'est seulement à Givors qu'elle marque le paysage : au XVIIIe siècle, la verrerie y a fait son apparition ; au XIXe siècle, ce sont les hauts fourneaux et les fonderies. Après



Louis-Pierre Mouillard

Né à Lyon le 30 septembre 1834, mort au Caire le 20 septembre 1897, Louis-Pierre Mouillard est considéré comme l'un des pères du vol à voile. Ses théories et ses expériences se basaient sur l'observation des oiseaux, activité à laquelle il se livra dès ses études à l'École des beaux-arts (à Lyon puis à Paris) et qu'il poursuivit lors de son séjour en Algérie (1856-1865) et de son installation en Égypte (à partir de 1866) quand il fut nommé professeur de dessin à l'École polytechnique du Caire. En 1881 parut *L'Empire de l'air*, livre d'ornithologie où Mouillard décrivait longuement les « oiseaux voiliers », ceux pouvant voler sur de grandes distances sans battre des ailes. De ses observations, il déduisit les caractéristiques d'engins propres à supporter le poids d'un homme. Il développa ses idées dans un ouvrage publié après sa mort, *Le Vol sans battement* (1912), Mais Mouillard n'en resta pas à la théorie : déjà, en Algérie, il avait construit et testé des planeurs, l'un d'entre eux lui ayant même permis de faire un vol de 42 mètres (1865). En Égypte, connaissant parfaitement les travaux de ses contemporains (Dieuaide, Le Bris, d'Esterno, Pénaud), il entretint une correspondance suivie avec l'ingénieur américain Octave Chanute ; par son entremise, il déposa aux États-Unis, en 1892, un brevet intitulé *Means for aerial flight* (ledit brevet ne sera délivré que le 18 mai 1897). Par la suite, grâce au soutien de Chanute, Mouillard réalisa un autre prototype de planeur. Ses recherches ne passèrent pas inaperçues : les frères Wright déclarèrent avoir été influencés par celles-ci (Chanute les en avait informés). Et même si Mouillard n'avait pas compris l'importance des courants ascendants, son apport lui valut une belle notoriété : en 1912, un monument lui fut élevé à Héliopolis, près du Caire ; en 1922, son nom fut donné aux logements aménagés pour les participants au premier congrès expérimental d'aviation sans moteur, à Combegrasse (Puy-de-Dôme).

une période difficile entre 1880 et 1900, l'activité reprend : elle est désormais plus métallurgique que sidérurgique. Le textile demeure important : par l'Arbresle, la soierie a gagné l'ouest du département, tandis que dans les cantons de Tarare, d'Amplepuis, de Thizy, la filature et le tissage du coton dominent. Dans le domaine agricole, une demi-ceinture maraichère entoure Lyon, de Caluire à Saint-Fons. Toutes les campagnes proches sont couvertes de vergers dont les voies ferrées et le recul de la vigne (à cause du phylloxéra) ont favorisé le développement. Les monts du Lyonnais, eux, sont tournés vers une médiocre production céréalière, et les terres les moins propices, les plus élevées, en Lyonnais mais surtout en Beaujolais, ont été reboisées avec des résineux. Quant à la vigne, la situation s'est inversée : au début du XIXe siècle, le vignoble lyonnais domine celui du Beaujolais, encore modeste. S'ensuivent des maladies, une embellie sous le Second Empire, le catastrophique phylloxera, l'amélioration des rendements qui provoque des méventes au début du XXe siècle, les conséquences de la première guerre mondiale, enfin, avec l'abandon des vignes, des soins... Le résultat est que, dans les années 1930, le vignoble lyonnais a considérablement reculé (sauf dans le canton de Condrieu) alors que le Beaujolais, pour sa part, est resté très viticole.

L'influence de Lyon sur ses campagnes ne cesse de grandir. Il y a des échanges de produits, ses hôpitaux soignent les ruraux, son école de médecine, devenue faculté en 1877, forme des praticiens. À partir des années 1880, l'exode rural peuple la cité et, à l'inverse, vide les zones montagneuses. La conquête des terres par les citadins s'accélère : elle existait déjà sous l'Ancien Régime, puis au XIXe siècle où elle était encore le fait de nobles et de grands négociants. Peu à peu s'y ajoutent des artisans et des employés qui font cultiver de petits domaines. La première guerre mondiale, qui aboutit à la mort de nombreux paysans, et l'amélioration des moyens de transport accroissent encore le phénomène. À cette domination foncière se mêle une domination politique et idéologique. D'une part, les députés élus dans les cantons peuvent être des citadins. D'autre part, l'influente Union du Sud-Est, à la fois syndicat agricole, coopérative d'approvisionnement et mutuelle d'assurance, a été fondée en 1888 par de grands propriétaires lyonnais.

Quelques artistes lyonnais

Joseph Chinard



Né et mor Lyon (12 fé 1756 – 20 1813), Jos Chinard fut célèbre sc teur. À 14 a il entra à l'Éc de dessin et fit remarq Entre 1784 1789, il séjou à Rome pour perfectionner. retour en Fran il embrassa idéaux révo tionnaires : créa notamment une immense statue de la *Liberté* (pour la fê de la Fédération qui se déroula le 30 mai 1790 dans la plaine d Brotteaux), une autre *Liberté* et une *Égalité* (pour remplacer la s tue de Louis XIV enlevée du fronton de l'hôtel de ville). À partir d 1800, il réalise des bustes remarqués (dont ceux de Desaix et d Mme Récamier). En 1807, il est nommé professeur de sculpture l'École des beaux-arts.

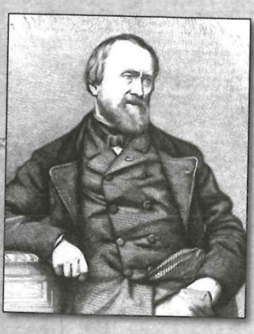
Parmi ses œuvres les plus connues, on trouve *Persée délivra Andromède*, *Hébé versant le nectar*, *la Paix* (Marseille) ou enco *le Carabinier* (arc de triomphe du Carrousel).

François-Frédéric Lemot



On doit a célèbre statuair lyonnais François-Frédéri Lemot (1771-1827) la statue d'Henri IV qui orne le pont Neuf à Paris, celle de Jean Bart à Dunkerque et celle de Louis XIV sur la place Bellecour, considérée comme son chef-d'œuvre. On peut également mentionner *Cicéron parlant à Catilina*, *Léonidas aux Thermopyles* ou la *Femme endormie*.

Hippolyte Flandrin



Né à Lyon en 1809, mort à Rome en 1864, Hippolyte Flandrin est l'auteur, à Paris, des décorations de la chapelle Saint-Jean dans l'église Saint-Séverin ainsi que des fresques de Saint-Germain des Prés et de Saint-Vincent de Paul ; il décora également l'église Saint-Paul à Nîmes (1848) et celle d'Ainay (1858). On lui doit aussi, outre de nombreux portraits, des œuvres telles que *Saint Clair guérissant des aveugles* (1837), *Saint Louis prenant la croix* (1843) ou *Napoléon législateur* (1847).

Paul Chenavard

Né à Lyon en 1807, mort à Paris en 1895, Paul Chenavard fut autant penseur que peintre. Dans le premier domaine, il appartint aux cercles religieux et mystiques lyonnais, fut profondément influencé par Ballanche et très lié aux poètes Victor de Laprade et Joséphin Soulary ; contrairement à Janmot ou à Flandrin, catholiques orthodoxes, il se tourna vers une forme de syncrétisme encyclopédique. Dans le second, il fut l'élève d'Hersent et d'Ingres, l'ami de Delacroix ; lisant et voyageant beaucoup, il acquit une grande culture et eut des rapports avec les Allemands Cornélius et Overbeck, ce qui le familiarisa avec leur volonté de recréer un art spiritualiste. Sa tentative pour exécuter une peinture qu'on pourrait qualifier de philosophique lui valut les critiques de Baudelaire et les louanges de Charles Blanc. En 1848, Ledru-Rollin et le gouvernement provisoire lui commandèrent la décoration du Panthéon : Chenavard envisagea de peindre une histoire de l'humanité et de son évolution morale, de la Genèse à la Révolution. Mais le décret de 1852 qui rendit le Panthéon à l'Église catholique empêcha ce grand projet de voir le jour. Ne restent que les cartons que Chenavard envoya à l'Exposition de 1855. Parmi les toiles relativement peu nombreuses qu'il a laissées, on compte *L'Enfer*, *La Convention votant la mort de Louis XVI*, *Mirabeau répondant au Marquis de Dreux-Brézé*, *Le Martyre de Saint-Polycarpe* ou *La Pentecôte*.

Louis Janmot



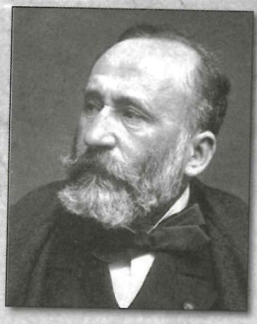
(Autoportrait) Né et mort à Lyon (1814-1892), Louis Janmot fut élève de l'École des beaux-arts avant de devenir celui d'Ingres et de Flandrin. Peintre considéré comme mystique, fort remarqué par ses contemporains, il exécuta la *Cène* qui décore l'abside de l'église Saint-Polycarpe et celle récemment mise au jour à l'Antiquaille, mais aussi de nombreuses œuvres dont la pièce maîtresse est le *Poème de l'Âme*, constitué de dix-huit tableaux symbolistes.

Jean-Louis-Ernest Meissonnier



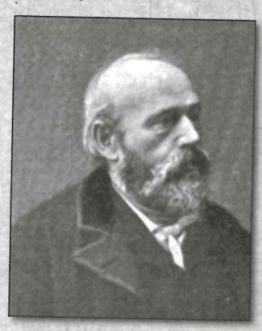
Meissonnier (1815-1891), natif de Lyon, se forma à Paris, d'abord dans l'atelier de Pottier puis avec Léon Cogniet. Il fut remarqué dès ses premiers tableaux ; en 1878, il devint président de l'Institut et le resta jusqu'à sa mort. Le 25 octobre 1895, sa statue, réalisée par Mercié, fut inaugurée dans les jardins du Louvre. Il est surtout connu pour ses tableaux napoléoniens. Citons, pour ses principales œuvres : *1805, Austerlitz* ; *1806, Iéna*, *1814, Napoléon et son état-major* ; *Lecture chez Diderot* ; *la Rixe* ; *le Fumeur* ; *le Musicien* ; *l'Attente*...

Pierre Puvis de Chavannes



Pierre Puvis de Chavannes (1824-1898) se forma à la peinture sous une double influence : celle de l'école lyonnaise, qualifiée d'idéaliste, et celle des maîtres de la Renaissance italienne qu'il découvrit lors de ses voyages dans la péninsule. Enfin, les décorations exécutées par Chassériau pour la Cour des comptes le décidèrent à se tourner vers ce qui constituera la majeure partie de son œuvre : la peinture murale. La médaille qu'il reçut en 1861 pour *Bellum* et *Concordia* marque le véritable commencement de sa carrière, jusqu'ici difficile. Il réalisa la *Vie de sainte Geneviève* au Panthéon et l'*Allégorie des sciences* à la Sorbonne, décora le grand escalier du palais Saint-Pierre à Lyon, l''hôtel de ville à Paris ou encore la bibliothèque de Boston. Cela ne l'empêcha pas d'exécuter également des toiles, parmi lesquelles on peut citer *L'Espérance* ou *Le Pauvre Pêcheur*. Si Puvis de Chavannes, considéré comme l'une des principales figures du mouvement symboliste, fut critiqué par les milieux officiels, les avant-gardistes comme Gauguin ou Seurat l'admirèrent beaucoup et furent influencés par ses œuvres. De plus, il soutint Courbet, Bazille ou encore Degas lorsqu'ils furent particulièrement attaqués.

Joanny Domer



Antoine-Jean (dit Joanny) Domer, né en 1833 et mort en 1896, ne monta jamais à Paris, ce qui le priva de la consécration qu'il aurait méritée. Mais à Lyon, où il demeura toute sa vie, on ne manqua pas de faire appel à ses talents : il peignit entre autres les plafonds de la Maison Dorée, du théâtre des Célestins et du Casino ainsi que des verrières et des coupoles de la basilique de Fourvière ; il contribua également à décorer la préfecture, l'hôtel de ville, le Grand Théâtre...





Lyon à la fin des Années Folles

LYON (CENTRE DE LA VILLE)

LIBRAIRIE HACHETTE

Bourgoin ↑ Aérodrome
↑ Nantua
Grenoble
Givors ↓ St Chamond
St Etienne
↓ Trévoux ↓ Mâcon ↓ Montbrison
↓ Gare de St Just
↓ Montbrison

Cours Morand
Avenue de Saxe
Lycée Ed. Quinet
Place Edgar Quinet
Pierre Corneille
Préfecture
l'Immaculée
Rue Molière
Cours Lafayette
R. de Bonnel
R. de la Part-Dieu
Rue Mazenod
Rue Chaponnay
R. Villeroy
Cours de la Liberté
Rue Cuvier
Rue Bugeaud
Place Morand
Quai des Brotteaux
Jussieu
Temple Protest.
Quai de la Guillotière
Hôtel de la Mutualité
Cours Gambetta
Pl. du Pont
Gr. R. de la Guillotière
Rue St Michel
Rue Chalopin
Av. Jean Jaurès
Pierres
R. d'Avignon
R. Montesquieu
Rue Sébastien
Rue des Trois Croix
Rue Jordan
Anvers
l'Université
St André
R. d'Aguesseau
Pl. du Prado
Rue Gryphe
Rue Chevreul
Rue Bancel
Jaboulay
Place Raspail
Rue Pasteur
Rue de Béchevelin
Cavenne
Quai
Pont Morand
Passerelle du Collège
Pont Lafayette
Pont Wilson
LE RHÔNE
Pont de la Guillotière
Institut Pasteur
Ecole Centrale
Institut de Chimie
Rue Marseille
Facultés des Lettres et de Droit
Faculté des Sciences
Faculté de Médecine
Place Ollier
Hôpital Homéopat.
Hôpital St Joseph
Raulin
Claude Bernard
Pont de l'Université
Quai
FL.
Pont Galliéni
Gailleton
Pl. Suchet
Pl. Tolozan
Quai de Retz
Quai Jules Courmont
Lycée Ampère
Marché
Pl. des Cordeliers
R. Prést. Carnot
Gd Théâtre
R. de la Bourse
Palais du Commce
Musée des Tissus
St Bonaventure
Grolée
R. Ste Hélène
R. Childebert
Hôpital de l'Hôtel-Dieu
R. de la Barre
Pl. de la Comédie
Rue de la République
R. de l'Arbre Sec
R. d'Argent
Banque de France
Rue Palais Grillet
Pl. de la République
R. de l'Hôpital
Casino
Musée des Soies
Hôtel de Ville
R. Romarin
R. des Capucins
R. St Polycarpe
R. du Bât d'Argent
R. Neuve
R. Gentil
R. de la Poulaillerie
Rue Ferrandière
R. Thomassin
Pl. Chapeaux
Rue de l'Hôtel de Ville
P.T.T.
Pl. des Jacobins
R. des Archers
R. Gasparin
R. Emile Zola
Palais des Arts
Pl. des Terreaux
R. Ste Catherine
St Nizier
Pl. St Nizier
Rue Centrale
Mercière
R. Paul-Chenavard
Fontne
Rue Longue
Rue Lanterne
Pl. d'Albon
R. Monnaie
Pl. Antonin Poncet
Hospice de la Charité
Quai
Pl. Bellecour
Louis XIV
Synd. d'Initiat.
Rue Sala
Pl. Gailleton
St François de Sales
Musée des Arts Décorat.
Ecole de Commerce
R. Boissac
R. Ste Hélène
Rue Auguste Comte
Rue Franklin
Rue de la Charité
Rue Condé
Ste Croix
Rue Victor Hugo
R. d'Auvergne
Remparts d'Ainay
Pl. Ampère
R. Henri IV
Place Carnot
Mont de la Révolution française
Verdun
R. du Bélier
Gare de Perrache
Cours de Verdun
R. de la Martinière
Rue Terme
Pal. Rameau
Place Sathonay
Blandan
Jardin des Plantes
St Vincent
R. d'Algérie
Pt de la Feuillée
Quai St Antoine
Théât. des Célestins
Pl. des Célestins
Quai des Célestins
R. Bellecour
Rue du Plat
Quai Tilsitt
Pont de Tilsitt
Pont du Change
Pt du Palais de Justice
Institut Cathol.
Rue Gendarmie
Musée de la propagation de la Foi
Pl. St Michel
R. Jarente
Rue des Remparts
St Martin d'Ainay
Rue d'Enghien
R. du Plessier
Rue Vaubecour
Rue de la Charité
Pl. Bellecour
Quai de Bondy
Quai de la Bibliothèque
Palais des Expositions
Temple Protestt
Rue St Jean
Rue des 3 Maries
Palais de Justice
Cathédr. St Jean
Bibliothèque
R. de la Bombarde
Pl. St Jean
Manécanterie
Gare Mt L. Mourguet
LA SAÔNE
Pont St Georges
St Georges
Rue St Georges
R. Guynemer
Tilsitt
Sq. d'Ainay
Quai d'Occident
Pont d'Ainay
Pass. St Vincent
Pl. St Paul
St Paul
Gare
Rue Juiverie
R. Cadogne
R. du Bœuf
R. Tramassac
Quai St Vincent
Quai de Pierre Scize
R. Bouteille
R. Sergt Blandan
R. Tavernier
R. de l'Annonciade
Pl. Rouville
Cre des Chartreux
R. St Paul
Gare St Paul
Montée des Carmes
Montée St Barthélemy
Hosp. des Chazeaux
Montée du Chn Neuf
Montée du Gourguillon
Funiculaire
Montée des Anges
Observatoire Gay
Notre-Dame de Fourvière
Tour métallique
Hospice de l'Antiquaille
Montée de l'Antiquaille
R. Cléberg
Dépots Consignations (Ancien Grd Séminaire)
R. de la Quarantaine
Fulchiron
RIV.
Pont Kitchener
Viaduc
Archives départementes
l'Homme de la Roche
Gare

Tramways
Mètres 0 100 200
Yards 0 100 200

6-27 Imp. Dufrénoy, Paris.

Description générale

La ville et son cadre

Ce mélange de collines, de ravins, de cours d'eau différents de couleur et de régime, avec la plaine immense qui vers l'est se perd dans la fumée et la brume, compose un site urbain pittoresque, qui ferait plutôt penser à Budapest, Édimbourg ou Stockholm qu'aux grandes villes à topographie plate qu'a multipliées notre époque.

Vidal de la Blache

À première vue, Lyon produit sur l'étranger une impression mélangée, dans laquelle domine l'admiration d'un site grandiose aux lignes nobles, d'une vigueur un peu âpre, auquel s'est adaptée une ville d'aspect puissant, vraiment majestueux, dans la monotonie de ses maisons hautes et raides, percées de milliers de fenêtres toutes pareilles entre elles, mais où l'on voudrait plus de séduction dans la couleur et plus de grâce, d'aisance ou de fantaisie dans le détail de la construction. Lyon est d'une tonalité grisâtre ; l'atmosphère brumeuse y souille en peu de jours la pierre et le crépi des maisons... Des quartiers entiers, ainsi les pentes de la Croix-Rousse, sont couverts d'immenses casernes aux façades nues trouées, à intervalles égaux, de fenêtres rectangulaires trop rapprochées. Il est impossible de montrer plus de dédain de l'architecture et de l'ornementation extérieure... Pas une voie magistrale n'a pour ainsi dire sa terminaison : ni la rue de la République qui finit en cul-de-sac au pied de la Croix-Rousse, ni les jardins avoisinants la gare qui se coincent dans l'étroite et mesquine rue Victor-Hugo – d'ailleurs fort admirée par les Lyonnais d'il y a soixante ans pour sa largeur et son luxe – ni le cours Morand, qui se coince rapidement de la même manière. Les quartiers ouvriers de la rive gauche, en dehors des grandes voies, sont d'une laideur fondamentale qui vraiment attriste...

M. Zimmermann





Chef-lieu du département du Rhône, siège d'un archevêché (dont le titulaire porte le titre de primat des Gaules), d'une cour d'appel et d'une université renommée, Lyon est une grande et belle ville qui comptait en 1926 570.840 habitants. C'est aussi un centre industriel, surtout célèbre par ses soieries, qu'entourent des communes suburbaines indépendantes constituant de véritables faubourgs ; si on ajoute leur population à celle de Lyon, l'agglomération atteint 720.000 habitants.

On s'imagine souvent Lyon comme une ville grise. Pourtant, depuis l'assèchement des étangs des Dombes, elle n'est plus envahie par les brouillards d'antan. L'automne y est certes parfois brumeux mais l'hiver s'y révèle plus sec et plus froid qu'à Paris. De surcroît, il suffit que le soleil brille pour que son apparence monotone cède la place au plus brillant relief, pour que s'éclaire le magnifique paysage qui lui sert d'écrin. Lyon occupe les bords du Rhône et de la Saône, leur confluent et les abruptes collines qui dominent la rive droite de la Saône et ferment au nord la presqu'île. Au confluent, l'altitude est de 165 m ; au sommet de la colline de Fourvière, elle est de 295 m.

Lyon est nettem ent séparé en trois parties très différentes les unes des autres par leur aspect, leurs monuments et leurs habitants. **La ville centrale** (cf. page 45), située entre le Rhône et la Saône, occupe, jusqu'à la colline de la Croix-Rousse, une longue presqu'île, large de 600 à 800 m, qui constitue le centre de la vie élégante et commerciale. **La vieille ville** (cf. page 58) se trouve sur la rive droite de la Saône, au pied et sur les pentes des hauteurs que domine la basilique de Fourvière. **La nouvelle ville** (cf. page 71) s'étend quant à elle sur la rive gauche du Rhône. Tracée au cordeau, elle offre des quartiers très différents, universitaires, industriels ou bien bourgeois.

Lyon se caractérise aussi par la beauté et l'activité des quais qui bordent ses deux fleuves à l'aspect bien différent : la Saône, calme, d'un vert profond, et le Rhône, fougueux, d'un vert azuré et transparent. De nombreux ponts, pour la plupart beaux et modernes, relient les rives opposées. En incluant ceux des voies ferrées, on en compte 26 : 11 sur le Rhône et 15 sur la Saône.

Le climat lyonnais

[...] sa nature est à l'unisson de son esprit. Lyon vit sous un ciel ou très sombre ou très radieux ; son climat est dans les extrêmes. Assis à la porte du Midi, il est enveloppé de ses brouillards légendaires pendant une partie de l'année ; lorsque le soleil brille, c'est avec une ardeur plus intense que dans beaucoup de régions méridionales.

Édouard Aynard

[Tout l'hiver, c'est] *un ciel bas, couleur de suie, une brume perpétuelle montant des deux rivières. Il ne pleut pas, il brouillasse ; et dans l'affadissement d'une atmosphère molle, les murs pleuvent, le pavé suinte, les rampes d'escaliers collent aux doigts...*

Alphonse Daudet

Ce sont aussi les célèbres brouillards du Rhône qui obligent bien des Lyonnais, dans les rues étroites et les quartiers resserrés de la ville centrale, à ne jamais éteindre leurs lampes.

Géographie Universelle Quillet

Un brouillard glacé noyait l'avenue. La nuit, opaque et gluante, s'amoncelait autour des arbres dont on n'apercevait que les troncs, colonnes supportant sans doute l'invisible architecture des brumes lourdes. Et les réverbères, enlisés de nuages stagnants, apparaissaient, pareils à d'énormes lanternes chinoises, rondes, huileuses, enfumées, presque obscures... Entre les digues, dans le creux où coulait le fleuve, le brouillard s'était entassé plus opaque et plus humide. L'eau bouillonnante roulait sous une voûte de vapeurs immobiles dont le poids semblait écraser le courant. On ne voyait ni rive, ni pont, ni bateau, rien que la brume grise et que le flot jaune, où s'enfonçait l'escalier glissant.

Claude Farrère

Industrie et commerce

On n'apprécie pas toujours avec équité le rôle joué par le commerce dans l'histoire de la civilisation. Ce rôle, cependant, il apparaît, aux yeux de l'historien philosophe, considérable. Tandis que les formes anciennes ou féodales de la propriété liaient l'homme à la terre et au possesseur de cette terre, créaient et maintenaient le servage, c'est le commerce, surtout à dater du temps où les découvertes maritimes le rendirent international, qui a provoqué le développement de la connaissance et même de la science pure, étendu nos espaces et nos horizons et déterminé des formes nouvelles de rémunération ou de richesses qui laissaient à l'homme, avec sa mobilité, sa liberté. C'est sans doute la raison profonde qui fait que les nations les plus commerçantes ont toujours été les nations les plus libérales, comme cette Angleterre qui, pour accompagner d'un nouveau statut juridique cette révolution véritable, substitua aux codes anciens de la force terrienne les chartes plus souples et plus légères à l'intérieur desquelles l'individu voyait reconnaître et consacrer ses droits.

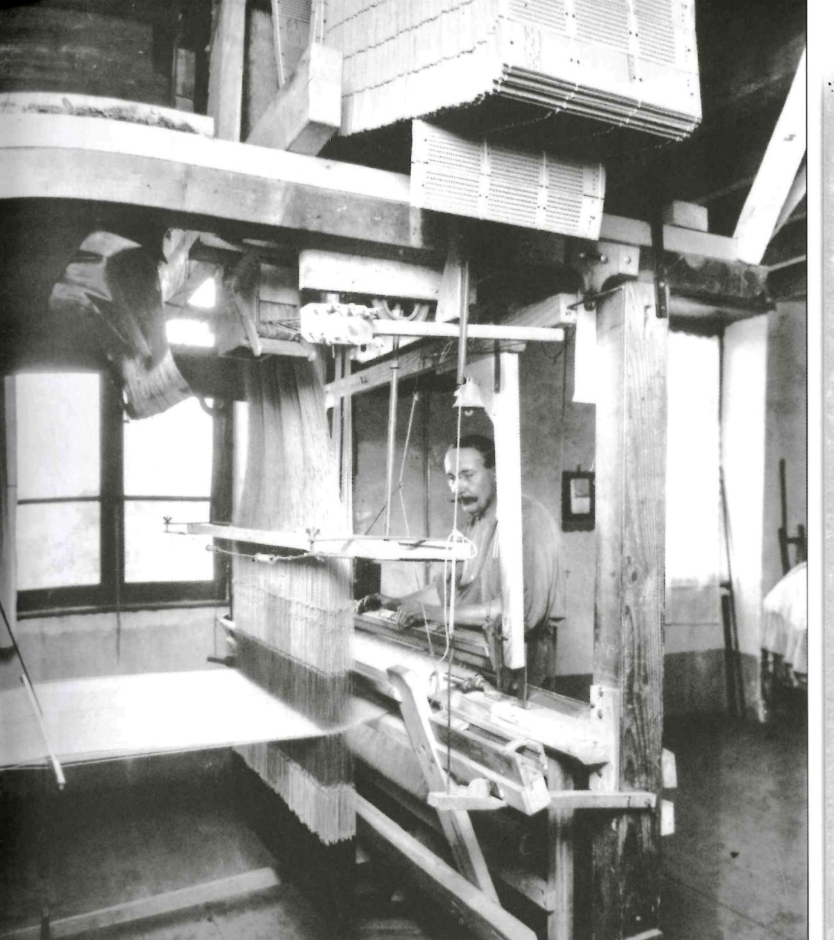
Sensible dans l'évolution d'un peuple de commerçants navigateurs, cette vérité s'applique aussi très spécialement à notre ville. Lyon, dès la fin du Moyen âge, refuse de s'attarder aux rêves des chevaliers errants. Sous un roi d'esprit pratique, réfléchi, observateur et même, dit-on, quelque peu sournois, Louis XI, Lyon n'épuise pas ses ressources à se hérisser de murs, malgré sa proximité des frontières. Les fortifications dont nous avons été parfois gratifiés furent dirigées autant et plus contre nous que contre l'étranger. Lyon, guidé par ses rusés échevins, lie son avenir à ceux de son négoce et, dans le temps même où les armées ferraillent en Italie, organise ses foires, les défend, installe sur les rives de ses fleuves les pacotilles empruntées à toutes les nations connues et tisse un filet serré de relations commerciales qui saura retenir le profit. Et, autour de sa « Loge » du « Change », dont le nom à lui seul est un symbole, appelant à lui ses voisins, les nationalisant comme cet Allemand dont elle fit le meilleur des Lyonnais, notre cité invente ces usages qui ont façonné le monde moderne : le change lui-même, la compensation des monnaies, les formes diverses du crédit...

La ville de Lyon, à certaines dates dont on célèbre présentement l'anniversaire, offre ce double spectacle ou plutôt cet assemblage d'une liberté commerciale, qui se traduit par ses foires magnifiques, et d'une liberté de pensée qui attire sur les bords du Rhône, avec des étrangers tels que Machiavel ou Erasme, des écrivains comme Dolet ou Despériers, comme Marot ou Rabelais. Ce « Pantagruel », exposé à la bibliothèque nationale, ce sont les foires de Lyon qui l'ont donné à la France et au monde.

Édouard Herriot

E. HERRIOT.

La Fabrique lyonnaise, considérablement revitalisée par des associations d'artistes et de fabricants (comme celle de François Ducharne et Michel Dubost depuis 1922), est toujours l'un des bons éléments de la prospérité française. La valeur de la production annuelle est d'environ 410 millions de produits soyeux en tous genres, les trois quarts étant destinés à l'exportation. L'organisation traditionnelle de la Fabrique disparaît peu à peu : seule une petite proportion des étoffes est encore tissée à la main et le nombre des métiers à bras, autrefois de 100.000 à 120.000, est aujourd'hui tombé à tout juste 40.000. On trouve autant de métiers mécaniques (mais ils équivalent à 160,000 métiers à bras) auxquels s'ajoutent 1.800 métiers de tulle et des machines à broder qui se multiplient depuis 1900. Beaucoup sont répartis dans les départements voisins



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote SA 9/17 Un Canut sur son métier façonné

(surtout dans le sud), mais Lyon a conservé à la Croix-Rousse les métiers de grands façonnés et de tissus pour ameublement. Le métier mécanique pour genres courants tend à s'y implanter. Les industries de finissage, de teinture, d'apprêts et d'impressions sont également centralisées à Lyon et dans sa banlieue. Elles emploient 12.000 ouvriers.
En dehors de la soierie, il faut évoquer d'autres industries et commerces importants : commerce des soies et chapes (valeur annuelle 300 millions) ; chapellerie, corsets, vêtements (valeur annuelle 130 millions) ; meunerie, grains, fourrages, pâtes (130 millions) ; métallurgie et métaux (125 millions) ; vins, spiritueux et liqueurs (125 millions) ; produits chimiques, droguerie (100 millions) ; cuirs et peaux, chaussures (50 millions) ; bijouterie, orfèvrerie (25 millions) ; imprimerie, papiers, cartons (25 millions) ; ameublement, carrosserie, vitraux (20 millions).
Une mention spéciale doit être faite à propos de l'horticulture. Son chiffre d'affaires est certes limité (valeur annuelle 7 millions), mais ses cultures et ses créations florales jouissent d'une réputation mondiale. C'est particulièrement le cas pour les rosiers : les roses nouvelles les plus cotées de ces vingt dernières années ont été obtenues par des Lyonnais.
Les fruits de la région sont également très réputés, surtout les fameuses pèches en plein-vent de la vallée du Rhône qui font l'objet d'un commerce important. En ville, ces fruits et l'ensemble des productions agricoles se vendent en partie sur des marchés caractérisés par leur nombre et leur grande qualité (quai Saint-Antoine, place Saint-Jean, Vaise, Croix-Rousse...). Ceux-ci approvisionnent une cuisine dont la réputation n'est plus à faire.
Enfin, dans un proche avenir, Lyon tirera de nouvelles richesses de l'aménagement du Rhône. Voté en octobre 1919, ce projet touche à la fois à l'installation de la puissance hydraulique, à l'irrigation et à la navigation. De très grands efforts ont été faits en ce domaine, y compris sur la Saône : un port immense qui absorbera la promenade du quai est en aménagement entre les pans de la Quarantaine et de la Mulatière. Bordé de docks et d'entrepôts, il sera relié aux voies ferrées P.-L.-M. et à celles des trams.

L'organisation de la soierie

Le profane qui se rendrait dans le bureau d'un fabricant de soieries lyonnais, croyant y rencontrer un chef d'usine entouré de contremaîtres, d'ouvriers, de moteurs et de métiers à la façon des grands tisseurs de Manchester, de Roubaix et de Leipzig, serait singulièrement étonné. Tout ce qu'il y verrait est une pièce, généralement exiguë et modeste, servant de cabinet au patron, quelques employés alignant des balles de soie ou rangeant des coupons d'étoffe dans un magasin sombre, puis un comptable et des plumitifs. Voilà tout le matériel d'une firme qui fait vraisemblablement plusieurs millions d'affaires.
À première vue, cela paraît étrange, paradoxal, voire même antédiluvien. Eh bien ! de l'avis des hommes les plus compétents, c'est cette indépendance du fabricant vis-à-vis de toute technique qui fait sa force et sa supériorité.
Retenons bien cette formule, que le fabricant de soieries à Lyon ne produit pas, mais qu'il édite ; aucune profession ne ressemble plus à la sienne que celle de l'éditeur de travaux littéraires ou artistiques, chez qui on ne trouve non plus ni papier, ni presses, ni typographes et qui, cependant, inonde le pays des ouvrages dont il est l'initiateur.

V. Cambon

Aujourd'hui, il n'est plus très exact de dire que Lyon est la ville de la soie ; il vaudrait mieux dire qu'elle est la capitale du pays de la soie. [...] Et c'est précisément pour conserver ce rôle de capitale « soyeuse » que Lyon s'est doté d'un certain nombre d'organismes centraux qui sont comme les ministères et les grands services de cette industrie. La Chambre de Commerce d'abord, qui a beaucoup d'autres sujets d'activité, mais qui cependant consacre à la soie le plus clair de ses ressources et de son temps, et dont les publications périodiques constituent la source d'information essentielle sur l'industrie de la soie dans le monde. Puis ses annexes : le célèbre et unique Musée historique des tissus, l'école de tissage de la Croix-Rousse, et l'atelier de tissage de l'École de commerce ; la Condition des soies, où la matière est soigneusement pesée et analysée aux frais communs des industriels ; l'enseignement du chinois et du japonais, donné tout à la fois à la Chambre de Commerce et à l'Université ; les bourses d'études et de voyages, les missions organisées dans les pays d'Extrême-Orient ; il faut en passer, mais cette énumération suffit du moins à montrer à quel point Lyon sait entretenir et développer la forme de production qui fait son originalité unique.

Géographie Universelle Quillet



Ci-contre : Soieries Ducharne - métiers tisser

Conseils aux touristes

Aux touristes de passage désireux de voir en un minimum de temps ce que Lyon compte de plus intéressant, deux journées peuvent suffire à se faire une assez bonne idée de la ville. Mais à ceux qui souhaitent s'attarder, Lyon offre largement de quoi s'occuper. Les tramways facilitent grandement la visite et, le plus souvent, il n'est nul besoin de recourir aux autos de place.
Les distractions du soir sont rares en été : les théâtres et les cafés-concerts sont en partie fermés, mais il est possible d'entendre de la musique dans la plupart des grands cafés, au kiosque de la place Bellecour et au chalet du Parc de la Tête-d'Or. En hiver, le Grand-Théâtre offre une scène d'opéra très renommée. Le théâtre des Célestins donne des pièces de genre et les divers petits théâtres et music-halls sont un reflet de ceux de Paris, avec quelquefois des revues locales. Quant à la société des Grands Concerts, similaire aux Concerts Colonne à Paris, elle offre d'excellentes auditions. Enfin, on ne saurait trop conseiller au voyageur d'assister à au moins une représentation du Guignol lyonnais.

L'industrie automobile

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 1370



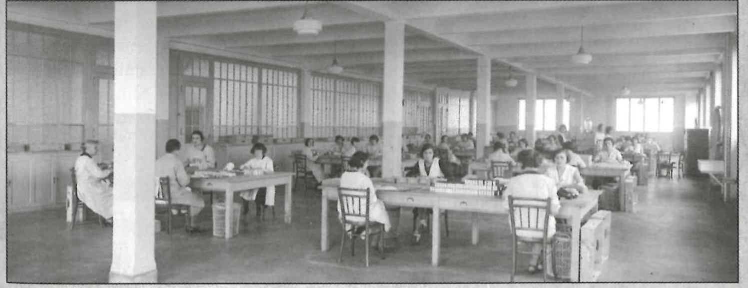
Atelier de pièces détachées pour automobiles

Depuis vingt-cinq ans s'est développée à Lyon et dans la région une fabrication qui est très probablement devenue aujourd'hui la principale de toutes : il s'agit de la métallurgie, et tout spécialement de la construction des automobiles. Les grosses machines à vapeur, le bruit perpétuel des marteaux et des riveteuses, les grands halls de construction mécanique étaient choses inconnues naguère et maintenant sont choses familières à tous les habitants de Lyon et de sa banlieue. Plusieurs firmes d'automobiles de tourisme qui comptent parmi les plus importantes de France et dont l'une a peut-être les usines les mieux installées qui soient en notre pays ; la fabrication des camions et poids lourds pour laquelle Lyon tient, et de loin, le premier rang ; la fabrication des carburateurs et autres accessoires d'automobile, telles sont les formes spéciales prises par la métallurgie lyonnaise.

Géographie Universelle Quillet

La chimie

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2847



Laboratoire Ciba : préparatrices dans un grand atelier

On trouve à Lyon des fabriques de sulfate de cuivre, d'acide nitrique, de sels d'étain, de sels ammoniacaux, d'extraits de bois, d'acide tartrique, de couleurs minérales, d'engrais, de sulfure de carbone, de verdet, de phosphate de soude, de colorants d'aniline, d'eau oxygénée, de produits pharmaceutiques, de caoutchouc. La plus ancienne des fabriques de bleu d'outremer est située à quelques kilomètres de Lyon. Plusieurs firmes qui fabriquaient naguère les bougies stéariques se sont réunies en une société unique qui réalise une production très importante… La place de Lyon renferme les sièges sociaux d'une foule de compagnies de gaz d'éclairage. Les bureaux où ils sont concentrés dirigent parfois vingt ou trente de ces exploitations en France et à l'étranger.

V. Cambon

Mais la soie n'est pas, comme on le croit trop souvent, la seule fabrication de Lyon ; elle n'est même peut-être plus aujourd'hui la principale. Le tissage de la soie a déterminé la naissance de toute une série d'industries accessoires : apprêt, mise en œuvre, confection, boîtes et cartonnages, mais surtout de la teinturerie. Et c'est grâce à cela que Lyon est depuis très longtemps un centre chimique de premier ordre. C'est là qu'ont été inventés, par des Lyonnais, la fuchsine et les couleurs d'aniline, le bleu de lessive, les allumettes chimiques et les principaux procédés de fabrication du phosphore, sans parler d'autres produits chimiques dont l'usage est strictement limité à la guerre, mais qui ont fait à Lyon, pendant la grande épreuve, une réputation très spéciale au point de vue de la défense nationale. Avant la guerre on y trouvait déjà des fabriques d'acide sulfurique, ce « pain de l'industrie chimique », avec les pyrites dont le seul gisement français, celui de Chessy-Sain-Bel, se trouve aux portes mêmes de Lyon ; l'industrie extrêmement développée des colles et gélatines ; celle du phosphore et de ses dérivés ; celle, célèbre dans les deux mondes, des plaques et produits photographiques.

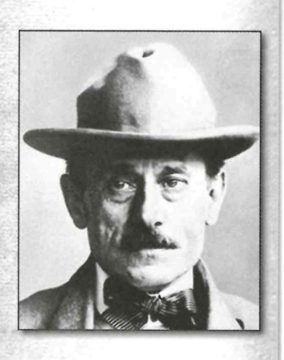
Géographie Universelle Quillet

Quelques personnalités importantes



Édouard Herriot

Né en 1872, c'est un humaniste très cultivé et un grand orateur qui défend des principes tels que la démocratie parlementaire, la laïcité, les libertés de la presse, de pensée et de réunion. Maire de Lyon depuis 1905, il est aussi sénateur puis député. En 1919, il accède à la tête du Parti radical. En 1924, il devient président du Conseil et dirige le premier gouvernement de gauche depuis la guerre. Une nouvelle fois président du Conseil en 1926, c'est une personnalité politique aussi incontournable qu'influente.



Tony Garnier

Né à Lyon en 1869, il y fait ses études avant d'être admis à l'École des beaux-arts de Paris en 1889. En 1899, à sa sixième tentative, il obtient le prix de Rome et va s'installer à la villa Médicis. Là, plutôt que de s'acquitter des obligations normales des pensionnaires, il préfère travailler aux plans de sa Cité industrielle que les académiciens acceptent enfin d'exposer en 1904. Ce projet n'est publié qu'en 1917 ; mais, entre-temps, Garnier a commencé à Lyon de nombreux chantiers construits selon les principes de la Cité industrielle. Premier grand urbaniste moderne, immense précurseur, ses idées sont reprises et débattues par tous les architectes.

Introduction à la vie lyonnaise

En 1926, Jean Dufourt publie un roman intitulé *Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise*. Si un profond silence accueille l'ouvrage dans la capitale des Gaules, il rencontre malgré tout un franc succès et connaît de multiples rééditions. En 1930, Dufourt remporte le premier Grand Prix Littéraire des Amis de Lyon et Édouard Herriot déclare à son propos : « Vous avez donné une excellente expression de l'esprit lyonnais. Votre sobriété, votre discrétion vous ont interdit de creuser trop profondément et vous ont conseillé de ne manier qu'une ironie légère. Vous nous avez présentés avec nos plus charmants défauts. »

Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise met en scène Philippe Lavrignais, un jeune Parisien venu s'installer à Lyon pour son travail. Son désir d'être admis parmi l'élite locale, bientôt décuplé par l'amour qu'il porte à une jeune Lyonnaise qu'il veut à tout prix épouser, va se heurter à de multiples obstacles. Mais, après bien des mois, bien des épreuves, grâce aux conseils et au soutien de son ami Calixte, Philippe parvient à ses fins. Résumer brièvement son parcours, même si le roman grossit quelque peu le trait, n'est pas sans utilité pour qui désire se faire une idée de la bonne société lyonnaise des années 1920 et des moyens pour s'en voir ouvrir les portes.

Premiers contacts

« Quelle est donc cette ville, me disais-je, où la respectabilité est si ombrageuse, où l'on mange dans de louches estaminets une nourriture divine, où les places sont en complet désaccord avec leurs monuments, et où les gens, avec des airs de conspirateurs, ont des pudeurs de séminaristes ? »

Dès son arrivée en ville, Philippe Lavrignais est fort dérouté : Calixte, son ami de guerre, se drape dans une attitude digne, sinon guindée. Les plaisanteries lestes et les gestes familiers du Parisien l'irritent : il semble fort inquiet qu'ils soient remarqués, qu'ils attirent sur eux la réprobation. De surcroît, il informe le nouveau venu que les Lyonnais respectables ne trouvent aucun plaisir aux « exhibitions scandaleuses » des music-halls et qu'ils ne vont pas au casino.

Philippe n'est pas au bout de ses surprises : dans l'entreprise où il doit travailler, il découvre le peu de cas que l'on fait de ses diplômes, apprend que pour devenir un bon commerçant il devra, comme tout le monde, commencer par les plus bas échelons et « passer par la filière », en s'armant de patience et en se contentant d'appointements des plus modestes.

Au cours des semaines suivantes, Calixte paraît constamment le surveiller, constamment l'évaluer, et s'il ne le critique pas de manière ouverte, sa réprobation est manifeste. Il n'invite pas Philippe chez lui, et le jeune homme apprend des « étrangers » qu'il fréquente qu'il en va de même pour eux, que bien qu'ils soient installés en ville depuis des années ou y viennent fréquemment, leurs relations avec la bonne société lyonnaise sont strictement professionnelles.

Philippe ne se décourage pourtant pas : il surveille sans cesse son attitude et ses propos. Les efforts qu'il déploie sont récompensés lorsque Calixte l'invite enfin chez lui. Mais ce n'est qu'une réception informelle au cours de laquelle il rencontre sa femme et ses enfants. S'il a triomphé de la première des vertus lyonnaises, la circonspection, il lui reste encore bien des étapes à franchir pour être présenté à la bonne société.

Un caractère complexe

« Peut-être vous a-t-on dit que nous sommes charitables, religieux, fort respectueux de la morale. C'est vrai. Peut-être vous a-t-on dit aussi que nous sommes intéressés, âpres au gain, adorateurs du veau d'or, plus cagots que vraiment pieux, plus pharisiens que vraiment moraux. Ne rejetez pas plus cette opinion que la première. Pour vous former un jugement équitable, vous aurez plus d'une fois à les concilier l'une et l'autre, si vous le pouvez. »

Sur les conseils de Calixte, Philippe se livre aux mêmes activités que la bonne société lyonnaise : il fréquente les concerts et les conférences. Mis en présence des notables, il est séduit par l'urbanité, la dignité et la douce familiarité de ces gens qui semblent constituer une grande famille. Toutefois, il se rend compte de la complexité et des contradictions de leur caractère. Il lui faudra en prendre son parti.

Charité et souci d'économie

« Tel d'entre nous dont les charités sont manifestes, publiques, éclatantes, ne donne à ses employés que des appointements de misère, et sa femme, quêteuse obstinée pour les pauvres, dispute avec ses domestiques sur une augmentation de gages de dix francs. »

Les notables lyonnais sont souvent généreux pour les œuvres charitables et les souscriptions publiques. Beaucoup veillent à ce que leurs dons ne soient pas anonymes et, au contraire, à ce que leur nom soit bien mentionné dans les journaux : Calixte explique à Philippe que, tout comme pour l'attitude digne qu'on se doit d'arborer en toutes circonstances, cela tient au souci de donner l'exemple, d'édifier les autres. Évidemment, c'est aussi un moyen de se faire connaître avantageusement.

À l'inverse, dans les petits détails de la vie quotidienne, les membres de la bonne société lyonnaise paraissent extrêmement économes, pour ne pas dire plus. Nombre d'entre eux ne



prennent le train qu'en deuxième classe, privilégient le tramway – ou la marche – plutôt que le taxi, vivent dans un intérieur dépourvu de luxe et s'habillent sobrement, point auquel ils contraignent également leurs épouses. Enfin, même pour les dépenses les plus anodines, même pour obtenir des rabais minimes, ils n'ont de cesse de marchander.

Moralité et immoralité

« Tel autre, mari attentionné, bon père de famille, n'a sur les lèvres que les mots de piété et de vertu, pratique ouvertement l'une et l'autre et meurt chez une maîtresse de vingt années. Comment juger un tel homme ? C'est un Tartuffe, me direz-vous. Je ne le crois pas, car cet homme qui offense à la fois la religion et la morale est, soyez-en sûr, religieux et épris de vertu. Et Tartuffe n'est ni l'un ni l'autre... »

Soucieux de sa considération et de l'édification des autres, les notables lyonnais sont très scrupuleux en matière de morale. Mais ils ne sont pas exempts de faiblesses, comme en témoignent les rumeurs dont seuls les étrangers à la ville se font l'écho. De surcroît, lorsqu'ils se rendent à Paris, beaucoup de Lyonnais succombent à ses charmes multiples. Mais il est fort malvenu de parler, les concernant, d'hypocrisie : Calixte explique ainsi à Philippe que le terme n'est pas de mise, que si, dans la société parisienne, on est plus indulgent pour « le vice qui s'affiche que pour la vertu qui s'égare », c'est l'inverse à Lyon, où le premier scandalise, tandis que la seconde est considérée avec plus de mansuétude. En effet, la faiblesse, « sachant encore louer la vertu, laisse prévoir son repentir. »

Comment se comporter lors d'une réception

Après huit mois d'efforts intenses, Philippe obtient une victoire éclatante : Calixte l'invite à nouveau chez lui mais, cette fois, il s'agit d'une véritable solennité à laquelle sont conviés les plus dignes représentants de la bonne société lyonnaise. Craignant de se montrer maladroit, Philippe demande conseil à son ami.

Ne pas contredire les notables

Point de contradiction surtout : une approbation respectueuse et empressée de leurs moindres propos : « Vous êtes trop délicat, trop fin, mon cher Philippe, me disait-il, pour ne pas sentir l'inconvenance qu'il y aurait à disputer contre un Jutet ou un Taffarel, l'un et l'autre soixante ou quatre-vingts fois millionnaire. »

Éviter les plaisanteries déplacées

Il m'engagea ensuite à ne me laisser entraîner à aucune plaisanterie, même innocente, sur la religion et la morale. Il n'ignorait pas que, dans certains milieux distingués de la capitale, il est de bon ton de s'exprimer en badinant sur ces graves sujets. Mais je devais savoir, de mon côté, qu'une aussi fâcheuse affectation ne manquerait pas de me faire juger, à Lyon, de la manière la plus défavorable.

Être mécontent de la politique

- L'essentiel est que vous soyez bien pensant, me déclara Calixte.
- Qu'est-ce donc qu'être bien pensant ?
- C'est, avant tout, être mécontent. Si je vous disais que nous sommes conduits par des imbéciles ou des coquins, que la morale est quotidiennement bafouée et attaquée par ceux-là même qui devraient la défendre, et que la liberté religieuse n'est plus qu'un vain mot, que me répondriez-vous ?
- Je crois bien qu'après y avoir un peu réfléchi, je vous répondrais que je suis de votre avis.
Là-dessus, Calixte me serra les deux mains. Nous nous entendions à merveille.

Critiquer les Parisiens

Mon ami m'invita également à ne parler des séductions de Paris qu'en termes mesurés, afin de ne pas laisser suspecter ma moralité ou, du moins,



Les frères Lumière

Fils d'un industriel spécialisé dans la fabrication de matériel photographique, Auguste (né en 1862) et Louis (1864) sont mondialement célèbres pour l'invention du cinématographe, même si l'aîné reconnaît volontiers que le mérite en revient à son cadet. Mis au point grâce au perfectionnement de travaux préexistants et à l'élaboration de nouveaux procédés techniques (pellicule perforée, mécanisme simple d'enclenchement) rendant viable leur exploitation, le brevet du cinématographe a été déposé le 13 février 1895. On sait le succès qu'il a rencontré depuis, bien que ses créateurs ne l'aient d'abord envisagé que comme une curiosité scientifique sans avenir commercial ou artistique. De nos jours, Louis, physicien et bricoleur passionné, travaille à d'autres recherches. Auguste, qui a pris une large part dans la gestion de l'entreprise familiale, est davantage tourné vers la chimie et la médecine, domaine dans lequel il élabore d'intéressantes théories.



Edmond Locard

Né en 1877, il suit des études de chirurgie orthopédique puis, à la mort du professeur Ollier en 1900, il se tourne vers la médecine légale et travaille auprès d'Alexandre Lacassagne. Désireux de collaborer avec la police, Locard ouvre en 1910, dans les combles du Palais de justice de Lyon, le premier laboratoire de police scientifique et technique français (sinon mondial) qui, grâce à l'emploi de nombreuses techniques modernes et à la résolution de grandes affaires, acquiert peu à peu une renommée internationale. Toutefois, il ne faudrait pas restreindre les activités de Locard à la seule médecine légale : philatéliste, amateur de musique, défenseur du théâtre de Guignol, il est aussi écrivain.

le sérieux de mon esprit. Par contre, si j'avais l'occasion de rappeler le snobisme et la jobardise des Parisiens, je serais tout de suite fort apprécié.

Du respect des femmes

Il me donna enfin, à ma demande, quelques conseils précieux sur la manière de me comporter à l'égard du beau sexe. Je devais observer la plus délicate réserve, ne risquer aucune galanterie, aucun compliment. Il m'affirma que la femme lyonnaise ne se montre vraiment sensible qu'à l'éloge discret de la bonté de son cœur, de son dévouement, de sa charité, toute allusion à sa grâce ou à sa beauté lui apparaissant comme une offense à sa pudeur.

Devenir un vrai Lyonnais

Dans le train, on cause pour se distraire. Ma conversation ne fut naturellement qu'un gémissement. Pas de sujet que je ne rendisse lugubre ou alarmant. Certain jour, l'un de mes compagnons de voyage, qui m'écoutait dans un silence attentif, finit par m'interrompre. « Pardon, Monsieur, me dit-il très poliment, me permettriez-vous une question ? » Je fis un geste d'assentiment. « Hé bien, Monsieur, me demanda-t-il, ne seriez-vous pas Lyonnais ?

- Parfaitement, Monsieur, répliquai-je avec conviction, et je m'en flatte. » Ce fut l'un des instants les plus doux de ma vie.

Une allure et des moeurs adéquates

Cette réception, au cours de laquelle son attitude est fort appréciée, constitue la véritable entrée de Philippe dans la bonne société de la ville. Par la suite, il est admis dans les salons (à Perrache, à la Guillotière, aux Brotteaux) où la danse n'est pas dédaignée, bien au contraire, et son nom commence à apparaître dans le *Carnet Mondain*. Toutefois, pour parachever son intégration, il lui reste un dernier pas à franchir : adopter le caractère et les pratiques des notables lyonnais.

Quand il travaille, il lui faut troquer ses mises élégantes pour des tenues sans fantaisie, échanger son allure joyeuse et dégagée avec une autre, ténébreuse et distante, sans oublier de se barrer le front du « pli des affaires » et de saluer consciencieusement les connaissances qu'il croise dans la rue.

Pour donner l'exemple, comme les autres, il doit contribuer aux œuvres charitables (en prenant bien soin de ne pas le faire ano-

D'autres regards sur les Lyonnais

Dans ce milieu vit le Lyonnais, qui semble une race du Nord égarée dans le Sud, race de travailleurs pensifs qui, tout en portant haut ses regards, s'entend à exploiter la terre. Le Lyonnais s'agite dans les contraires, c'est pourquoi il paraît énigmatique. Tout se heurte en lui. Il est actif et contemplatif ; c'est un mystique intermittent, secoué par le rude travail ; il est mélancolique et crée Guignol, ce maître railleur plus profond que Polichinelle ; envieux et compatissant, prenant autant de soin d'empêcher ses semblables de mourir que de grandir, très intéressé et probe, de cœur chaud et d'aspect froid ; aspirant très haut, osant parfois beaucoup et se résignant facilement à la médiocrité obscure, le Lyonnais entrevoit, rêve les grandes choses, se met en marche pour les atteindre et s'arrête. C'est un inachevé. Rien ne se complète ici, ni les monuments, ni les idées. C'est la cité du rêve et du réel, du chrétien austère, du visionnaire et du sectaire, de la folie soudaine et de la raison coutumière.

Édouard Aynard

La population lyonnaise est d'allure uniforme, froide et un peu renfrognée... La sensation aiguë que donne encore Lyon est celle d'une ville de labeur intense et régulier, de grande richesse économisée, peu curieuse des choses esthétiques, et d'une vie qui sans doute ne manque pas d'ardeur et de flammes, mais qui se renferme à l'ombre des maisons ou dans le for intérieur de chacun plus qu'elle ne s'épanouit au dehors. Un long séjour ne fait que fortifier ce jugement. D'ailleurs tous ces caractères paraissent avoir leur source profonde dans ce qu'on a le droit d'appeler l'insociabilité du Lyonnais, malgré ses aptitudes à l'association commerciale et son esprit charitable, si justement réputé.

L'insociabilité ne se manifeste pas seulement dans cette froideur bien connue du Lyonnais qu'on coudoie dans les lieux publics, son absolue indifférence vis-à-vis des inconnus, sa réserve, son incroyable lenteur à se lier, sa façon de baisser la voix quand on passe près de lui ; elle se traduit plus visiblement dans l'aspect même de la ville de Lyon et dans certaines habitudes urbaines qu'on peut résumer en cette formule : le dédain de tout décor destiné à la satisfaction de la collectivité. Les intérieurs lyonnais sont souvent d'un style bourgeois très cossu et confortable, parfois d'un grand luxe. Mais l'extérieur des maisons est peu orné ; dans beaucoup de demeures bien habitées, les escaliers, allées et loges de concierge sont tenus de manière indigne... Les lieux de plaisir, cafés et restaurants se présentent le plus souvent avec des dehors si modestes que l'étranger est exposé à d'amusantes méprises. Bref, peu de chose pour les dépenses de vanité : le Lyonnais en cela est peu Français, il a plus d'orgueil que de vanité.

On pourrait trouver dans les Lyonnais d'autres caractères qui étonnent chez une population de notre race et qui feraient plutôt penser aux Suisses, notamment aux Genevois. Les merveilleuses qualités, fortifiées par une longue tradition, qui font leur supériorité en affaires, cette intelligence un peu lourde, mais ferme, précise, circonspecte et défiante, cette volonté réfléchie, tenace et lente, ce goût de l'instruction solide, cet amour du substantiel plutôt que de l'apparence, tout cela marque le Lyonnais comme un être à part dans notre France élégante, spirituelle, sociable et volage.

M. Zimmermann

On trouve des Lyonnais partout : colons, missionnaires, explorateurs, soldats et capitalistes. Ils ont fondé en Algérie, en Tunisie, à Madagascar, au Tonkin, en Chine, des établissements qui comptent parmi les plus remarquables. Nulle race en France ne peut lui être comparée pour l'expansion colonisatrice. Son audace dans les entreprises lointaines contraste avec sa réserve dans les affaires locales.

V. Cambon

nymement) et assister à la messe (mais pas n'importe où : dans le chœur, pour être bien vu de tous).

Enfin, faisant sien le souci d'économie des Lyonnais, il lui faut apprendre à marchander pour le moindre de ses achats.

Du bon usage du gémissement

J'avais réformé sans trop de peine ma tenue et mon maintien. Il m'en coûta davantage de changer ma tournure d'esprit. Je crois avoir montré avec assez de netteté qu'à Lyon on n'est pas optimiste. Il semble qu'on y cultive le mécontentement comme une fleur de distinction. Jamais, depuis plus d'un an que je vivais à Lyon, je n'avais entendu une parole réconfortante. Tout était calamiteux et déplorable. Si, dans ma simplicité, je tentais de manifester des sentiments plus confiants, il ne m'échappait point, à certains sourires dérisoires, que l'on me considérait comme un homme peu avisé et peu sérieux. Semblable opinion risquait de faire échouer mes plus chers desseins. Je m'attachai à la détruire en créant en moi un état d'esprit de désolation.

L'exemple de Calixte, de consciencieuses méditations sur le « Malheur des Temps » qui lui arrachaient des lamentations inépuisables, la lecture quotidienne d'une certaine presse, furent pour moi de précieux stimulants dans cette lutte contre la nature et m'aidèrent finalement à en triompher. Je m'excitais à l'indignation, me complaisais dans l'amertume et me délectais dans la rancœur. Je fis tant et si bien qu'en moins de six semaines j'arrivai à gémir, sans la moindre difficulté, à la troisième phrase et sur n'importe quel sujet. Calixte, lui-même, en était étonné, et je voyais bien que l'on m'écoutait avec une satisfaction admirative…

Guide de la ville

La ville centrale

Vue d'ensemble

À droite, la vieille ville péninsulaire, étirée entre ses deux cours d'eau, depuis le coteau abrupt de la Croix-Rousse jusqu'au cap pointu du confluent. Deux lieues de maisons toutes très hautes qui s'accrochent au sommet de la colline, dévalent en rangs serrés le long des côtes et s'entassent au bas, dans la presqu'île, entre des rues en zigzag larges comme des couloirs et sombres comme des prisons : la vieille ville énergique et laborieuse qui achète, qui vend, qui fabrique, qui ne cesse pas de s'enrichir.

Claude Farrère

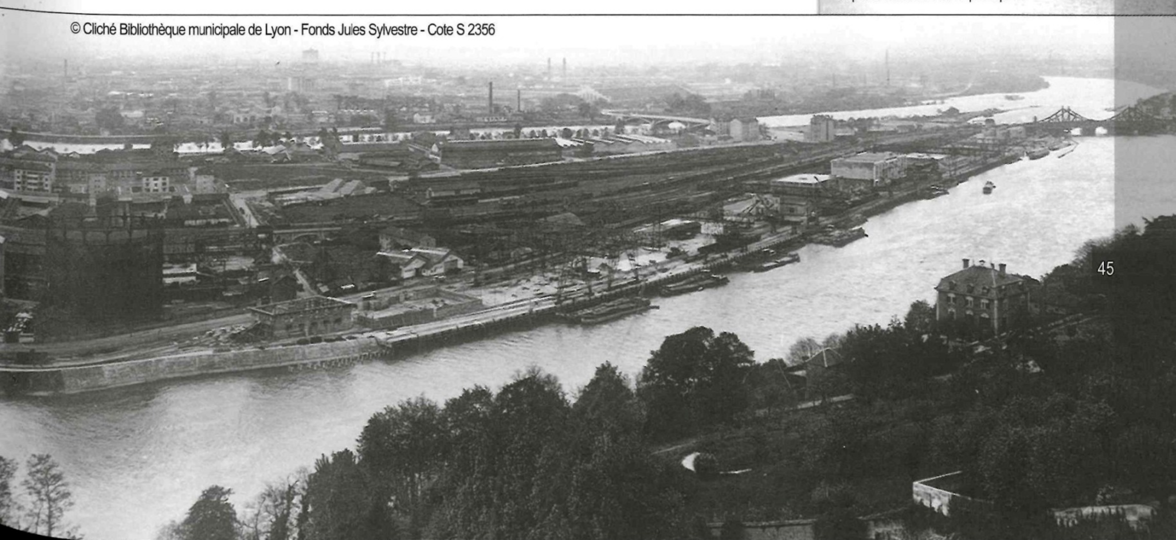
Tout au sud, on trouve le quartier appelé « la presqu'île » qui s'étend du confluent au remblai sur lequel a été bâtie la gare de Perrache. Les voûtes aménagées sous celle-ci ne le relient qu'insuffisamment au reste de la ville. À l'écart, il n'est donc animé que d'une vie relativement précaire. Citons toutefois, parmi les implantations industrielles, la plus ancienne usine à gaz de Lyon.

Au nord de la gare débute le quartier Bellecour. Ses rues, calmes et régulières, se coupent à angle droit. C'est ici que vivent la bourgeoisie et l'aristocratie ; la place Bellecour est d'ailleurs le centre de la vie mondaine et élégante.

Avec le quartier de la Bourse commence l'activité financière et commerciale. De grandes rues, presque parallèles, s'allongent dans le sens nord-sud : à l'est, la rue de la République, la plus moderne et la plus belle ; au centre, la rue de l'Hôtel-de-Ville ; à l'ouest, les rues Centrale et Paul-Chenavard. De surcroit, d'autres artères, caractérisées par leur modernité et leur beauté, ont été ouvertes entre la rue de la République et le Rhône : les rues du Président-Carnot et Grolée. Grands magasins, banques et voies animées contribuent à donner à cette partie de Lyon une allure très vivante. Pour beaucoup, c'est même le plus beau secteur de la ville.

Vient ensuite le quartier des Terreaux, au pied de la Croix-Rousse où était autrefois le centre du tissage ; c'est là que se tient le commerce de la soierie. Sa grande activité

Confluent du Rhône et de la Saône : le port Rambaud et la presqu'île



Le confluent

Le Rhône et la Saône – les deux fleuves lyonnais – sont aussi dissemblables que ces deux montagnes et leurs eaux, même confondues, gardent pendant des lieues chacune sa couleur et son mouvement. La Saône est lente, lourde, silencieuse, un peu traînante, pleine de trous, de remous, de tourbillons. Le Rhône est plus large, plus rapide, dur à la remonte, bruyant et vagué comme une mer. Ce n'est pourtant pas là notre beau Rhône d'Avignon qui roule des morceaux de ciel bleu, des couchants avec toutes leurs flammes. Ici le ciel lyonnais teint l'eau, l'alourdit de ses brumes, et, aux jours de lumière, lui donne le ton blafard d'un miroir de fer... Entre ces deux fleuves, Lyon est exposé à de fréquentes inondations. Tantôt c'est la Saône qui repique, comme on dit là-bas, tantôt c'est le Rhône. Quelquefois tous deux ensemble. Alors c'est terrible.

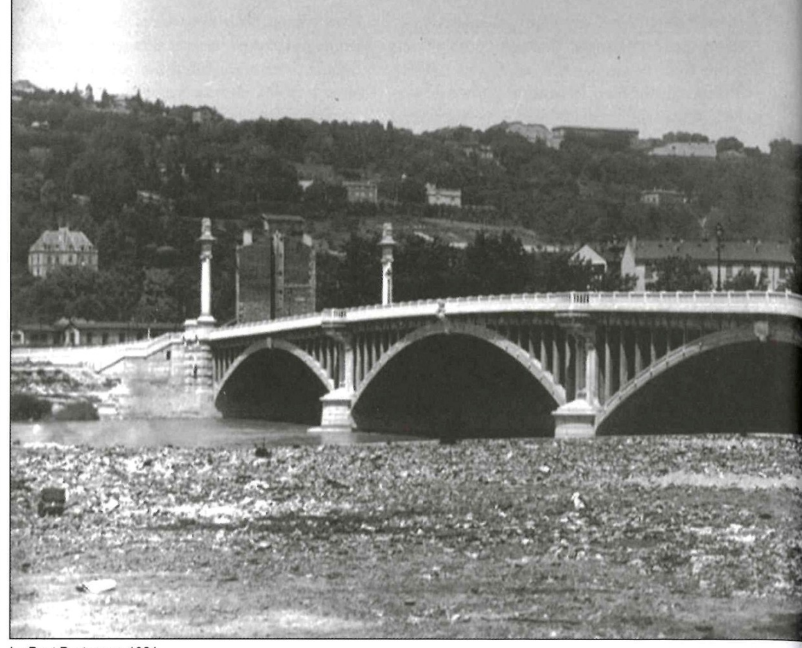
Alphonse Daudet

On dit que, depuis des temps immémoriaux, les confluents sont des lieux magiques et sacrés, que naître en un tel point est, pour une cité, une véritable bénédiction. En matière de symbolisme en tout cas, bien des interprétations sont possibles.
D'abord, la conjonction des contraires : à l'instar de Vermare dans son bas-relief du Palais de la Bourse, on a envisagé le confluent comme l'union du féminin et du masculin, de l'indolente Saône et du Rhône fougueux. Maurice Scève, déjà, y avait vu un confluent d'amour. On parle aussi de l'union des influences septentrionales amenées par la Saône et des influences orientales portées par le Rhône, cause du froid et de l'humidité qui baignèrent longtemps la cité et qui, d'aucuns le pensent, contribuèrent à forger son caractère brumeux et fermé.
Le dessin formé par le confluent a également été très commenté. Envisagé parfois comme un triangle de terre enserré par les eaux, ce qui renvoie à la lutte des éléments, il l'est plus souvent encore comme un Y. Or, l'Y est lui-même objet de maintes interprétations symboliques, notamment dans le domaine de l'alchimie.

Une nuit dans les rues de la presqu'île

Je passai une fin d'après-midi enchanteresse sur les quais de la Saône d'où j'admirai la silhouette auguste de Fourvière dans l'embrasement du couchant. Je dînai à l'hôtel ; puis, désireux de glaner quelques premières impressions sur le Lyon nocturne, je partis en flânant à travers la ville. Je ne quittai pas la presqu'île. Je parcourus beaucoup de rues obscures où de rares passants semblaient fuir quelque danger mystérieux et menaçant. De grands chats noirs efflanqués, troublés dans leurs amours, s'enfuyaient à mon approche avec des miaulements lamentables. Rue Victor-Hugo, une fille minable me fit des propositions dénuées d'innocence. Elle les réitéra sans doute au militaire qui me suivait à quelques pas car l'homme jeta, sans s'arrêter, un juron retentissant. Et parfois m'arrivait aux oreilles une sorte de grondement sourd, pareil à celui

Des lourds canons roulant sur le pavé des villes.



Le Pont Pasteur en 1924

lui donne, notamment entre 17 h et 19 h, une physionomie bien particulière.
Enfin, sur une colline en forme de proue de navire, extrémité du plateau bressan dominant les alluvions du Rhône et de la Saône, on trouve le quartier de la Croix-Rousse. Il était autrefois le principal lieu d'habitation et de travail des canuts ; mais, abandonné par la grande industrie, il a désormais tendance à devenir un quartier bourgeois.

De Perrache à Bellecour

Nous traversâmes un gracieux petit square coiffé d'un gigantesque monument. Je regardais de tous mes yeux, cherchant à m'instruire. « Quelle est, demandai-je à Calixte, cette plantureuse commère qui caresse la crinière d'un lion ? »
- La République ! me répondit-il.
- Nous sommes donc sur la place de la République ?
- Non, mon cher ami, sur la place Carnot.
- C'est étrange. Où est donc Carnot ?
- Sur la place de la République.
- Ah ! c'est bien déroutant ! m'écriai-je.
- Un étranger doit se méfier, me déclara Calixte. Nous nous engageâmes ensuite dans un dédale de ruelles et de petites places de bien pauvre mine. Et Calixte commença à saluer les passants avec une déférence qui me surprit. C'étaient, il est vrai, des gens fort distingués que je ne m'attendais pas à rencontrer dans un quartier aussi misérable. Et plus nous allions, plus les maisons s'élevaient, plus les rues s'effilaient, et plus Calixte saluait. Je finis par lui demander le nom de ce faubourg où il avait tant de connaissances. À cette question, il eut un haut-le-corps. Il s'arrêta, me considéra d'un air offensé ; puis, devant mon visage sans malice, il se rasséréna.
- Ce n'est pas un faubourg, me répondit-il avec une bienveillance attristée, c'est le quartier Ainay dont j'ai tenu à vous donner un rapide aperçu. La meilleure société l'habite, et j'y vis moi-même depuis trente-huit ans. On ne le quitte guère quand on y est né.

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

En descendant de la gare de Perrache (l'hôtel Terminus se trouve sur la gauche), on arrive sur le cours de Verdun, une vaste promenade qui va du Rhône à la Saône. En face s'ouvre la place Carnot, laquelle forme un beau jardin public. En son centre se dresse le monument de la République, terminé en 1890 et constitué d'une statue (réalisée par Peynot) surmontant quatre fontaines en

Au sud de Perrache

Lyon possédait un des plus beaux confluents de rivières de l'Europe occidentale. Les Lyonnais d'autrefois en avaient compris l'intérêt esthétique, puisqu'ils avaient créé une promenade sur l'emplacement des anciens remparts d'Ainay. Mais les travaux de Perrache ont à jamais défiguré ce lieu unique en l'affligeant d'un quartier morne où Lyon a pour ainsi dire relégué ses débarras : prisons, arsenal, entrepôts variés, sans paraître se douter qu'on pourrait l'aménager pour le charme des yeux.

M. Zimmermann



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3145

« Ce ne peut être, me disais-je, qu'une grosse artillerie en marche. » Mais je me trompais. Ce n'était, comme me l'affirma le lendemain Calixte, que le défilé pacifique et familier des pesants tonneaux de vidange d'une compagnie lyonnaise. À minuit, un reste d'humanité errait encore aux abords de la place Le Viste. Je rentrai à l'hôtel dans une extrême perplexité. « Où est donc, me demandais-je, le Lyon où l'on s'amuse ? Calixte aurait-il dit vrai ? N'y aurait-il qu'un Lyon où l'on travaille ? Ne vivrait-on ici que pour travailler et dormir, dormir et puis travailler ? Quelle ville étrange ! »

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

pierre qui proviennent de l'ancienne fontaine de la place des Jacobins (réalisée par Tony Desjardins).

Au nord de la place Carnot s'ouvre la rue Victor-Hugo : elle conduit jusqu'à Bellecour. Auparavant, elle longe la place Ampère où s'élève la statue (réalisée par Textor) du célèbre physicien (1775-1836). De là, on peut remonter, vers la gauche, la rue des Remparts-d'Ainay et ainsi gagner la place de l'Abbaye-d'Ainay.

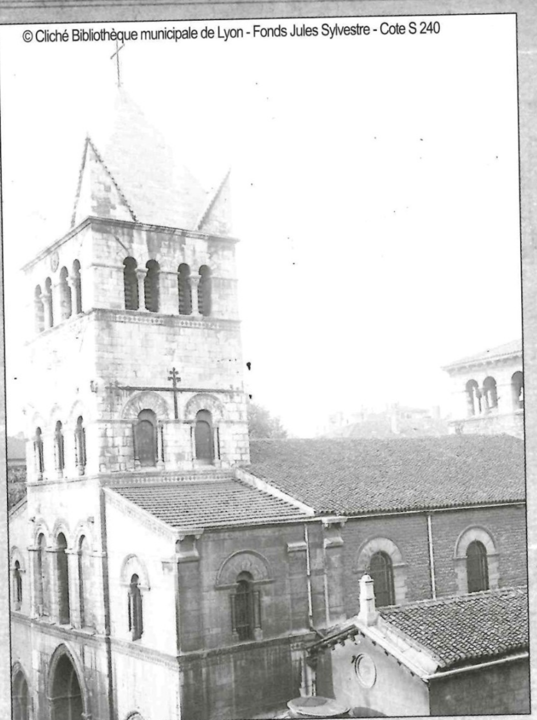
À gauche de l'église, on voit un tympan sculpté datant du XI[e] siècle sur lequel figurent des scènes de la vie de saint Jean-Baptiste. Il provient d'une porte de l'abbaye. À côté est encadrée la dalle funéraire d'un chantre d'Ainay. On peut également remarquer que, sur la rue des Remparts-d'Ainay, ouvre une porte dont les sculptures sont d'origine antique.

En longeant cette rue en sens inverse, vers le Rhône, on arrive à la rue de la Charité. Si on prend à gauche pour la remonter en direction

La Place Carnot vers 1916-1920

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2732

Basilique Saint-Martin-d'Aïnay



La Basilique Saint-Martin d'Ainay

C'est la plus ancienne de la ville et, pour certains, la plus remarquable après la cathédrale. Consacrée en 1107 par le pape Pascal II, elle dépendait d'une abbaye bénédictine.

Extérieur. Il s'agit d'un édifice roman se composant de trois nefs de même hauteur, d'un transept avec une coupole octogonale sur la croisée, d'une abside et de deux absidioles. Au milieu de la façade se trouve un clocher carré, à trois étages, coiffé d'une pyramide quadrangulaire accompagnée, aux angles, de curieux acrotères. Jadis, ce clocher s'élevait sur un porche roman remanié au XIIIe siècle mais, depuis 1830 environ, il est encadré par deux porches latéraux qui donnent à la façade une apparence de lourdeur. Les murs sont décorés d'incrustations de briques rouges et blanches. Enfin, la croisée du transept est dominée par un massif clocher-lanterne.

Intérieur. Au-dessus de la porte intérieure du porche, on trouve une sculpture de Fabisch : le Christ et les Évangélistes. Les colonnes qui séparent les nefs sont d'origine antique, tout comme les quatre grosses colonnes monolithes qui soutiennent la coupole : celles-ci proviennent d'un temple dédié à Auguste qui se dressait au pied de la Croix-Rousse. Les chapiteaux des pilastres engagés dans les murs latéraux sont dignes d'intérêt, particulièrement ceux que l'on voit dans le chœur. La chaire est l'œuvre de Fabisch, le chemin de Croix celle d'Armand Calliat.

À droite s'ouvre la moderne chapelle de la Vierge : sur l'autel, on voit une statue réalisée par Bonnassieux et des bas-reliefs de Fabisch. On remarque aussi un confessionnal sculpté. À côté, c'est la chapelle Sainte-Blandine, avec sa nef voûtée en plein cintre et son abside recouverte d'un cul-de-four. Sa décoration moderne, en marbre, ne doit pas tromper : cette chapelle date de la même époque que l'église elle-même. Sous son abside, une crypte est creusée : rectangulaire, voûtée en berceau, elle est extrêmement ancienne.

Dans le chœur, on trouve une belle mosaïque du XIIe siècle, une mosaïque de Mora, un maître-autel au bronze doré réalisé par Poussielgue-Rusand (1855), des fresques dues à Hippolyte Flandrin et des vitraux modernes.

À gauche, c'est la chapelle Saint-Michel, édifiée en 1485. Ses colonnes sans chapiteaux se terminent par des gerbes formées par des arcs multiples qui soutiennent une voûte très élevée. Les verrières et les fresques sont modernes. Enfin, la chapelle des Fonds baptismaux a été réalisée avec des débris provenant de l'ancienne abbaye. Elle présente d'intéressants chapiteaux dont une partie date du XIIe siècle.

Le Chevet de la basilique Saint-Martin d'Ainay



Le Pont d'Ainay © Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 440

de Bellecour, on voit au numéro 34 l'école supérieure de Commerce. Elle est installée depuis 1872 dans l'ancien hôtel Bertaud, construit au XVIII[e] siècle par Claude Bertaud de la Vaure, voyer de la ville. Ce bâtiment fut successivement la résidence du gouverneur du Lyonnais et le siège de l'hôtel des Monnaies ; on peut y visiter les ateliers de tissage et le musée colonial (cf. page 87). À côté, aux numéros 30-32, on trouve le musée des Arts décoratifs (cf. page 88). Plus loin, sur la droite, à l'angle de la place Bellecour, c'est l'hospice de la Charité (cf. page 79). Contigu à cet hospice, on trouve l'hôpital militaire Desgenettes (cf. page 80).
Pour conclure ce tour d'horizon du quartier situé entre Perrache et Bellecour, il faut évoquer l'ancien hôtel de Varissan, à l'angle de la rue Sala et de la rue Boissac, qui fut longtemps le lieu de résidence du gouverneur de Lyon ; l'église Saint-François-de-Sales, au coin de la rue Sala et de la rue Auguste-Comte, construite en 1688 et restaurée en 1845 par A. Benoît, avec sa coupole octogonale, ses peintures de Denuelle et de Janmot, sa statue de l'Assomption par Fabish ; le musée de la propagation de la Foi (cf. page 89) ; l'Institut catholique (cf. page 80) ; le monument du Dr Gailleton (ancien maire de Lyon mort en 1904), sur la place du même nom (la statue est l'œuvre de Vermare).

La place Bellecour

Nous sortîmes enfin de ce quartier surprenant ; et je fis la connaissance du Cheval de Bronze dont j'avais beaucoup entendu parler. Je crus devoir en informer Calixte qui me répondit : « Peuh ! » sans aucune explication.

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

[...] la place Bellecour étale sa magnificence... L'immense quadrilatère nu isole à son centre le Roy équestre qu'a sculpté Lemot... Et le ciel, et le sol, et les palais, et les jardins, et le cavalier de bronze, dégagent une même mélancolie uniforme et grandiose.

Claude Farrère

Des cryptes à sacrifices sous la presqu'île ?

Des rumeurs affirment qu'en certaines parties de la presqu'île, on trouve des caves profondes et des cryptes naturelles qui, de toute éternité, ont été le repaire des serviteurs du mal. Ils y auraient perpétré des sacrifices humains. Des sacrifices d'enfants.
De rares auteurs – particulièrement audacieux ou très imaginatifs – sont plus précis encore concernant ces légendes qui sont, évidemment, invérifiables. À l'époque romaine, des marchands s'étaient installés aux Canabae, zone correspondant approximativement au quartier d'Ainay. Le fait est admis, même s'il n'est évoqué que par l'épigraphie, aucun vestige archéologique n'ayant été découvert. Pour ces auteurs, certaines familles parmi les marchands, d'origine syro-phénicienne, auraient amené avec elles de sombres pratiques héritées de Carthage et de Tyr, voire de Corinthe : en secret, elles auraient sacrifié des nouveau-nés à des entités infernales comme Baal ou Moloch. Pire : ces rites n'auraient pas disparu avec leurs instigateurs. Ils feraient leur réapparition de loin en loin, lorsqu'un sorcier assez puissant parviendrait à réveiller l'un des démons endormis.

La rue Sala en 1926

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote 6849

La statue équestre de Louis XIV

Sur la place Bellecour, où l'on situe par ailleurs le débarquement des quatre personnes qui, au IXe siècle, seraient descendues d'un aéronef (cf. page 156), se dresse la statue équestre de Louis XIV. Elle aurait été placée de telle façon que le soleil, au solstice d'été, l'illumine de ses rayons avant de disparaître derrière la colline de Fourvière. Constatant cet événement solsticial, les amateurs férus de symbolisme avancent qu'il n'est pas dû au hasard, que la statue est le véritable épicentre de Lyon, qu'un nouveau *decumanus* peut être repéré, allant des Alpes à Fourvière en passant sous le ventre du cheval. Ils évoquent également l'inscription figurant sur le socle de l'ancienne statue (fondue sous la Révolution) : *Verae religionis adsertori*, qu'on peut traduire par « garant de la vraie religion ». Il s'agirait là d'une religion du soleil, des aspects solaires que comporte le christianisme.



Magasin Casset, rue de la République — © Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 789

La place Bellecour est une esplanade rectangulaire longue de 306,5 mètres et large en moyenne de 207 mètres ; au total, elle mesure 62.862 mètres carrés. Bordée, à l'est et à l'ouest, par deux façades construites en 1800, elle est couverte de jardins, de bassins, de fontaines (dotées de puissants jets d'eau). En son centre trône la statue équestre de Louis XIV, réalisée par Lemot et surnommée par les habitants « le Cheval de bronze ». L'aspect de cette place, au-dessus de laquelle on voit, à l'ouest, la colline de Fourvière et sa basilique, compte parmi les paysages les plus classiques de la cité.

Bellecour est la promenade lyonnaise à la mode et le rendez-vous des étrangers. À l'est, un pavillon abrite le Syndicat d'Initiative (cf. page 141) tandis qu'à l'ouest, un autre est occupé par le café-restaurant de la Maison Dorée (construite en 1856 par l'architecte Tony Desjardins, elle offre des décors peints par Joanny Domer ou sculptés par Fabisch). Un marché aux fleurs permanent se tient sur la face sud-est ; sur la face sud-ouest, on trouve un kiosque à musique. Créés au XIXe siècle, les concerts y ont repris après la guerre de 1914, organisés par les Auditions lyriques de Bellecour (fondées en 1918 par Camille Servat et Félix Silly).

Sur le côté est de Bellecour, une façade monumentale s'étend de la place Antonin-Poncet (tête de ligne de trams) à la rue de la Barre (où se situe le bureau central des télégraphes et téléphones). Celle-ci conduit, à l'est, au pont de la Guillotière qui traverse le Rhône. Remanié à plusieurs reprises depuis le XII[e] siècle, on remarque que son arche centrale ne correspond plus au milieu actuel du fleuve.

De Bellecour à l'Hôtel-Dieu

À l'angle nord-est de la place Bellecour, de part et d'autre du café de la Paix, débutent les deux rues principales de la ville centrale : à droite la rue de la République, à gauche la rue de l'Hôtel-de-Ville.

La rue de la République a été ouverte par une compagnie immobilière sous le Second Empire. Cette large artère est bordée par les plus beaux magasins de la ville. Elle est très fréquentée, notamment entre 18 h et 19 h ou en soirée. Sa première partie va de Bellecour à la place de la République, un grand carrefour triangulaire dont le centre est occupé par le monument du Président Carnot, dû à l'architecte Ch. Naudin et au sculpteur H. Gauquié. Menant de cette place à la rue Paul-Chenavard, on trouve le passage de l'Argue. D'un style néo-antique et couvert d'une verrière, il a été percé en 1825 par l'architecte Vincent Farge. Abrités du mauvais temps, les promeneurs s'y pressent aux Bouffes Lyonnaises et au théâtre de Guignol. De l'autre côté de la place, en biais, on trouve le passage de l'Hôtel-Dieu : plus récent (il a été ouvert en 1859 par Dubuisson de Christot) et plus important, il mène jusqu'au Rhône. Tous deux constituent de véritables galeries marchandes.

À droite s'ouvrent la rue Childebert qui mène au pont du Président-Wilson (reconstruit récemment dans des proportions monumentales) et la rue de l'Hôpital qui aboutit à l'église et à l'entrée principale de l'Hôtel-Dieu (cf. page 79).

La place des Célestins et la place des Jacobins

Partant de Bellecour, la rue de l'Hôtel-de-Ville est souvent considérée comme la plus remarquable artère moderne de la cité : presque toutes ses maisons possèdent de belles façades et d'intéressantes ornementations, tandis que le commerce y est fort important. Si on commence à la remonter, on croise très vite la rue des Archers (à l'angle se situe le bureau central des postes). Celle-ci aboutit, à l'ouest, à la place des Célestins. S'y dresse, outre une fontaine en bronze, l'élégant théâtre des Célestins (cf. page 85). Cette place, avec ses cafés et ses cabarets, fait la part belle aux noctambules.

Si l'on continue la rue de l'Hôtel-de-Ville, on arrive sur la place des Jacobins. En son centre, on voit une fontaine en marbre blanc de Carrare, réalisée par l'architecte lyonnais Gaspard André en 1886 dans un style Renaissance fortement inspiré de l'antique. Sous les arches de l'édicule central de la fontaine sont abritées quatre statues, œuvres de Desgeorges représentant de célèbres artistes lyonnais : l'architecte Philibert Delorme (1514-1570), le graveur Gérard Audran (1640-1703), le sculpteur Guillaume Coustou (1677-1746) et le peintre Hippolyte Flandrin (1809-1864).

De la place des Jacobins à la place Saint-Nizier



Sur la face nord de cette place des Jacobins, la rue de l'Hôtel de Ville se poursuit. S'y ouvre également la rue Centrale qui amène à la place Saint-Nizier.

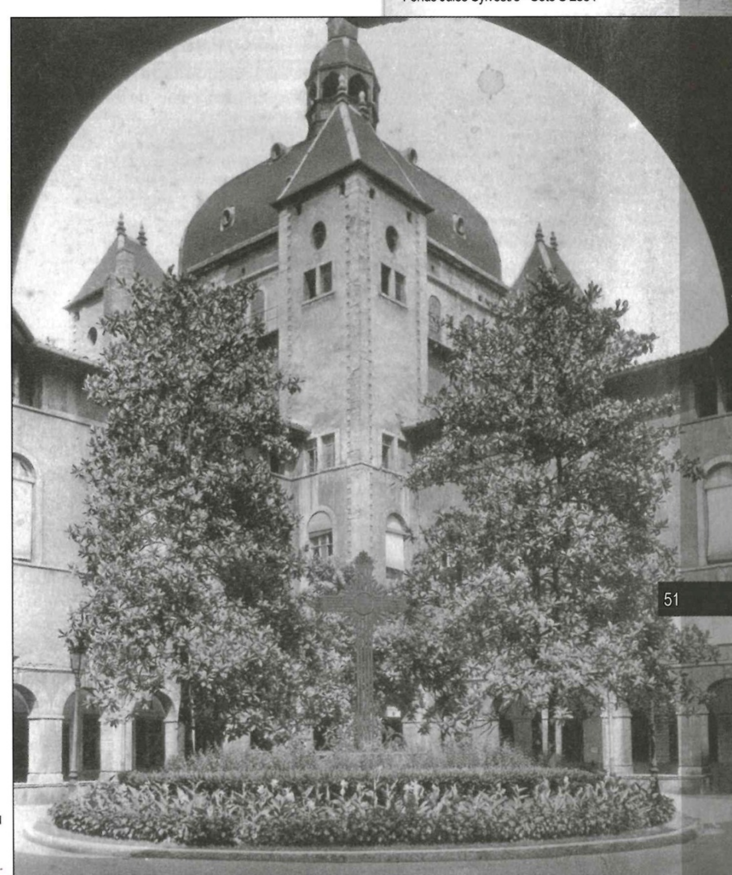
Sur le flanc nord de Saint-Nizier, la rue de la Fromagerie (au numéro 3 est situé



Chapelle de l'Hôtel-Dieu

Chapelle de l'Hôtel-Dieu de Lyon : vue plongeante sur la façade principale depuis un immeuble de la rue Confort, actuellement rue Professeur Louis-Paufique, 1637-1655

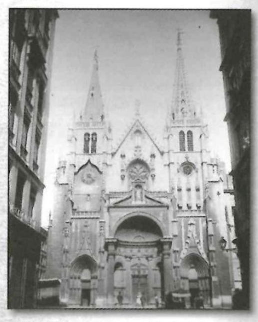
Cette chapelle, construite entre 1637 et 1650 par Ducelet, est librement accessible au public. Sa façade, dans le plus pur style Louis XIII, est flanquée de deux petits clochers à dômes. Au-dessus de sa porte, un bas-relief représente Notre-Dame-de-Piété. À l'intérieur de l'édifice, on trouve une statue de la Vierge en marbre blanc réalisée par Jacques Mimerel (qui est aussi à l'origine de la façade), une chaire ancienne en marbres de diverses couleurs, un Christ en croix de Sérangeli et une châsse de la martyre sainte Valentine.



La cour d'entrée de l'Hôtel-Dieu

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2289

Devanture de la chemiserie Monopole, rue de l'Hôtel-de-Ville, l'angle de la rue Jean-de-Tournes



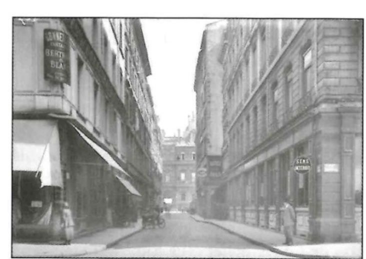
© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2826

Église Saint-Nizier

D'après la tradition, elle est bâtie sur l'emplacement du premier sanctuaire chrétien consacré par saint Pothin. Elle fut la cathédrale de Lyon jusqu'au VIe siècle.
Extérieur. L'édifice actuel, datant en partie du XVe siècle, est très représentatif du style gothique flamboyant. Sur la façade ogivale, le portail peut apparaître comme un « hors-d'œuvre » Renaissance ; le pignon, à jour, présente une restauration moderne et supporte une statue de la Vierge (par Bonnassieux) ; la statue de saint Nizier orne le fronton du portail central, au-dessus de statues créées par Fabisch ; les tours sont couronnées de flèches différentes l'une de l'autre, celle de gauche date du XVe siècle, celle de droite, en pierre ajourée, a été construite par A. Benoît en 1856 ; une balustrade, similaire à celle de la cathédrale, court au sommet des murs ; une autre orne les appuis des fenêtres supérieures.
Intérieur. La nef compte six travées. Un triforium obscur (autrefois, il était éclairé par des meurtrières) règne dans toute la partie moyenne de l'édifice, y compris autour de l'abside où il sépare les deux étages de fenêtres. Cette riche galerie, dont le des-

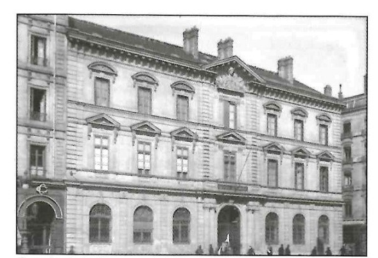
l'ancien hôtel de la Couronne, doté d'une galerie gothique, un temps lieu de résidence des prévôts et échevins) puis la rue Gentil conduisent à la rue de la République et, plus loin, au lycée Ampère (réservé aux externes, l'internat étant installé dans le nouveau lycée du Parc). Dans la partie de l'immeuble donnant sur le quai de Retz se tient une exposition permanente d'échantillons de la Foire de Lyon (ouverte tous les jours de 14 h à 17 h).
Le quartier environnant offre encore, au numéro 13 de la rue de la Poulaillerie, l'hôtel de la Couronne : datant du XVe siècle, il a abrité le consulat avant la construction de l'hôtel de ville. On note sa porte, son allée et sa galerie gothiques ; sur la cour, on voit un fronton avec les figures du Rhône et de la Saône. Enfin, dans la rue Mercière, qui fut à partir du XIIIe siècle et jusqu'au XVIIIe siècle la principale rue lyonnaise sur la rive gauche de la Saône (c'est là que s'installèrent, à la Renaissance, un grand nombre d'imprimeurs), on trouve de nombreuses demeures anciennes présentent d'intéressants détails du XVIe siècle. Évoquons notamment : le numéro 4, avec façade, galerie et escaliers ; le numéro 54, la maison de Guillaume Roville, dotée d'une allée voutée et d'un escalier à galerie ; le numéro 58, possédant une façade du XVIIe siècle, une allée voûtée, un escalier à noyau, un fenêtrage du XVe siècle sur cour, un escalier et une allée voûtée conduisant au quai et, enfin, un puits à coquille ; le numéro 68, la *Cave d'Ainay* (propriété de l'abbaye devenue, en 1542, celle d'Hugues de la Porte, sieur de Bertha), avec façade à fenêtrage (les meneaux sont des colonnettes), imposte, écusson, cage d'escalier à voûtes et galerie à colonnes.

La place de la Bourse et la place des Cordeliers



La rue Dubois depuis la rue de l'Hôtel de Ville
© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon
Fonds Jules Sylvestre - Cote S 427

Prenant la rue de la République pour revenir vers le sud, on rencontre à droite la Banque de France, puis l'hôtel du Crédit Lyonnais, à gauche le palais du Commerce et de la Bourse dégagée au nord par la place de la Bourse, au sud par la place des Cordeliers.



Façade de la Banque de France
© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon
Fonds Jules Sylvestre - Cote S 675

La place des Cordeliers, où s'ouvre la façade sud du palais du Commerce, est un des secteurs animés de Lyon (tête de ligne de tramways). Elle est bordée en face du palais par l'église Saint-Bonaventure et s'ouvre, à

l'est, sur le quai du Rhône, en face du pont Lafayette (1890) qui conduit aux Brotteaux.

Des Cordeliers à Saint-Clair

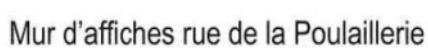
Nous remontâmes la rue de la République et bientôt, à ma grande surprise, Calixte recommença à saluer ; mais ce n'étaient plus les mêmes saluts. Un petit hochement de la tête à droite, un geste de la main à gauche accompagné d'un « bonjour » familier ou protecteur : rien de plus. « Nous voici, me dit-il, en plein centre des affaires. C'est le quartier de la soierie, c'est la place de la Comédie… » Je regardai de tous mes yeux et remarquai, au bord de chaque trottoir, quelques petits groupes mornes de messieurs de conséquence qui me parurent en grand souci. « Ah ! mon cher, les affaires vont bien mal ! » gémit Calixte avec l'expression d'une réelle souffrance. Je lui demandai alors s'il pouvait m'indiquer la maison Tristan-Miron, Unis et Façonnés, où mon père, directeur de la succursale parisienne, m'envoyait faire un stage. Il me la désigna tout de suite au bout d'une ruelle montante que ses hautes maisons noires protégeaient admirablement du soleil.

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

Nous nous trouvions place Tolozan. Comme j'ignorais tout de ce Tolozan, je ne manquai pas de m'informer de sa condition et de ses mérites.
- Ce fut un commerçant remarquable, me répondit Calixte.
Je montrai alors à mon cicérone la statue édifiée au beau milieu de la place.
- Pourquoi m'enquis-je curieusement, a-t-on déguisé cet honnête marchand en soldat de l'Empire ?
- Ah ! ce n'est pas Tolozan que vous voyez là, me répondit Calixte, c'est le maréchal Suchet.
- Et Tolozan ? balbutiai-je, déconcerté.
- Hé bien, il a la place et Suchet la statue. Nous honorons ainsi, pratiquement, deux de nos célébrités à la fois.
- Sans doute, mais vous égarez les étrangers.

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

De la place des Cordeliers, en revenant sur ses pas, on peut remonter au nord la rue de la République. À l'angle de la rue Pisay est apposée une plaque de marbre dédiée aux frères Lumière qui installèrent ici, en 1896, la deuxième salle de cinéma. On arrive ensuite sur la place de la Comédie, entre la façade arrière de l'hôtel de ville, à gauche, et le Grand-théâtre, à droite (cf. page 85). En suivant son côté gauche, on débouche, sur le quai du Rhône, sur la place Tolozan où se dresse la statue en bronze, par Dumont, du maréchal Suchet, natif de Lyon. De là, on peut rejoindre le quartier des Brotteaux par le pont Morand, qui tient son nom de l'ingénieur qui construisit l'ancien pont de bois en 1774 (il a été démoli en 1890). Le pont actuel est long de 242 mètres et large de 20 mètres. De ce point, on bénéficie d'une belle vue au sud sur la ville et au nord sur la colline de la Croix-Rousse et les coteaux de Saint-Clair.


Mur d'affiches rue de la Poulaillerie



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 426

sin est bien particulier à cette église, se compose à chaque travée de trois arcades en anse de panier avec tympan à jour sous l'archivolte, accolades au-dessus et pinacles latéraux. Dans le chœur et dans le transept, il y a à chaque travée une arcade seule mais plus large. À la base du triforium et à l'appui des fenêtres supérieures, où se trouve un autre passage, de riches balustrades offrent une grande variété de dessins. Les croisillons n'ont pas d'entrées particulières et sont percés de roses au motif très original. La voûte de la grande nef est décorée d'écussons coloriés ; dans le chœur et dans le centre du transept, elle est sillonnée de nervures.

Dans le bas-côté gauche, il faut signaler la 5e chapelle, celle de la confrérie de la Trinité fondée en 1300, avec des vitraux de Bégule (1894) ; l'autel en marbre blanc dessiné par L. Benoît ; le retable représentant la Sainte Trinité, par Devaux.

Dans le croisillon gauche, on remarque la statue de saint Pothin, par Chinard.

Dans la chapelle du Sacré-Cœur (à gauche du chœur) se dressent un autel en marbre blanc de l'architecte F. Benoît (1889) et une statue du Sacré-Cœur de Bonnassieux.

Dans le chœur, le maître-autel, de style gothique, est en marbre blanc de Carrare et décoré de statues réalisées par Blandin. Les belles boiseries qu'on trouve ici cachent une partie des fenêtres inférieures. Non loin, dans la chapelle à gauche du cœur, on remarque un autel et un retable sculptés, toujours en marbre blanc.

Dans le croisillon droit, la chapelle de la Vierge abrite une statue de Notre-Dame-des-Grâces d'Antoine Coysevox et un bas-relief de Mimerel : en marbre de Carrare, il représente l'Assomption.

Enfin, notons une chaire assez remarquable et, au-dessus de la porte principale, des orgues électriques.

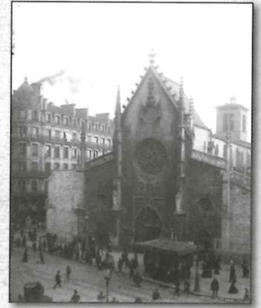
Pour visiter la crypte, dont l'entrée se situe dans le vestibule de la porte latérale de droite, il faut s'adresser à la sacristie. Elle a longtemps abrité les restes de plusieurs des premiers évêques lyonnais. Restaurée et agrandie en 1883, elle offre aujourd'hui de belles mosaïques et le sarcophage de saint Ennemond.

Palais du Commerce et de la Bourse

Extérieur. Œuvre remarquable de Dardel, construit de 1856 à 1862, il forme un parallélogramme orienté nord-sud dont les côtés ont 65 mètres de long sur 57 mètres de large. Il a deux façades ornementées, l'une sur la place de la Bourse, l'autre sur la place des Cordeliers. Deux perrons de douze marches conduisent au seuil. Si l'on entre par la place de la Bourse, on voit à droite, dans le parterre entre la grille et la façade, le buste d'Édouard Aynard (1837-1913), ancien président de la Chambre de Commerce, et l'on arrive directement au grand vestibule. Si l'on entre par la place des Cordeliers, on accède à un double escalier : c'est celui de gauche (ouest) que le Président Carnot descendit pour aboutir au trottoir de la rue de la République où il fut, le 24 juin 1894, frappé par Caserio. De ce côté, le perron est décoré avec un bas-relief en marbre (par Vermare) figurant le Rhône et la Saône.

Intérieur. Au rez-de-chaussée, le grand vestibule donne, par trois portes (prendre celle de gauche) sur une sorte de cour intérieure formant la salle de la Bourse.

Elle est entourée de deux rangs de portiques et d'un étage de fenêtres. Son plafond, à 25 mètres de haut, est orné d'une peinture d'Alexandre Hesse symbolisant le Commerce mondial ; il est entouré de vitrages et il repose sur 24 immenses cariatides en gaines, sculptées sur bois d'après les modèles de G. Bonnet. Les portiques sont décorés de 8 statues en pierre (par Bonnassieux, Fabisch et Roubaud) représentant les Éléments et les Saisons. À la hauteur du premier étage, reposant sur les portiques, on voit un magnifique encadrement d'horloge en marbre blanc sculpté par Bonnassieux. Trois femmes y symbolisent les Trois Heures de la Vie : l'heure passée, l'heure présente et l'heure à venir.
De chaque côté du vestibule, l'escalier monumental est décoré de sculptures et de peintures de Beuchot. Au premier étage, outre l'horloge déjà évoquée, on trouve la Chambre de Commerce (décorée de peintures de Beuchot et d'un portrait de Jacquard par Bonnefond), le Tribunal de Commerce et le Conseil des Prudhommes. Au deuxième étage est installé le musée historique des tissus (cf. page 89).



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 613

Église Saint-Bonaventure

Édifice gothique datant des XIVe et XVe siècles et possédant trois nefs ainsi que des chapelles latérales, elle est assez médiocre pour l'architecture mais remarquable pour sa décoration, son mobilier et ses vitraux modernes. Elle abrite le corps de saint Donatien, retrouvé dans les catacombes de Rome.

Intérieur. On remarque les vitraux de Steinheil, Thibaud, Lorin, la chapelle de la Vierge (à gauche du chevet) et son retable par Robert, sur les dessins de F. Benoit (1864) ainsi que la Chapelle du Sacré-Cœur (à droite du chevet), bâtie au XVe siècle et très ornée, avec son retable du Sacré-Cœur par A. Benoit et Robert (1850). Dans le bas-côté droit, la chapelle de Saint-Joseph présente un retable et des bas-reliefs par Fontan et une statue de saint Joseph par Delorme (1893). Quant à la chapelle de Saint-Antoine-de-Padoue, érigée en 1378, elle est le centre d'un culte fervent.



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2573

Agence centrale du Crédit lyonnais : immeuble d'angle

En longeant le quai Saint-Clair, en amont, on atteint la place Saint-Clair où, dans un petit square, s'élève le monument (par Suchetet) du poète Joséphin Soulary (né à Lyon en 1815, mort en 1891). Il s'agit d'un buste en bronze sur une stèle portant unc statue de la Poésie.

Les Terreaux

[…] les quartiers du grand commerce, des vieux magasins opulents et mornes, des richesses en ballots, résultat muet du travail bruyant.

Alphonse Daudet

Là, un flot de passants se précipitait, ouvriers, employés, trottins. Les vendeurs s'abordaient, hâtifs, bousculés par la foule, et traitaient leurs affaires en plein-vent. Les balles de soie vomies par les entrepôts à grandes portes, s'entassaient sur des chariots à bâches, et quatre chevaux fouettés dru les emportaient vers les fabriques. Un monôme de tramways électriques fendait l'encombrement… Place des Terreaux, devant le vieux palais noir qui vit mourir Cinq-Mars […], le quadrige de Bartholdi… Les énormes chevaux de plomb bondissent au milieu d'une cascade, et un artifice du fondeur a fait jaillir des bouches et des narines un souffle visible d'eau pulvérisée.

Claude Farrère

Longeant l'hôtel de ville, on aboutit à la place des Terreaux, où Cinq-Mars et De Thou furent décapités en 1642. Elle est bordée au sud par le palais Saint-Pierre (cf. page 56) et à l'est par l'hôtel de ville. Au centre s'étend un terre-plein bitumé dont la partic ouest est occupée par la fontaine de Bartholdi, en plomb repoussé et martelé. L'histoire de cette œuvre est intéressante puisque, représentant la Garonne et ses affluents, elle devait originellement orner la place des Quinconces à Bordeaux. Mais après l'abandon du projet par la municipalité, Bartholdi présente la fontaine à l'exposition universelle de 1889 où le député lyonnais Aynard la voit. Il convainc le maire de Lyon, Gailleton, de l'acheter, et l'inauguration a lieu en 1892. Toutefois, pour certains, la disposition actuelle de l'œuvre est loin de s'harmoniser avec son environnement.
La place, également décorée de caisses d'orangers, est animée par un peuple de pigeons familiers qui évoquent Saint-Marc de Venise.

Quartier de la Martinière

Entre les Terreaux et la Saône s'étend le quartier de la Martinière, récemment repercé et doté d'immeubles modernes de belle apparence. Il doit son nom à l'école de la Martinière (5 rue des Augustins ; pour visiter, s'adresser au directeur) fondée grâce au legs du major général Claude Martin destiné à aider les classes ouvrières du département du Rhône. Vouée à l'enseignement gratuit des sciences et des arts appliqués à l'industrie, elle possède une école pour les jeunes filles, une école pour les jeunes gens et un musée industriel. Près de là se dresse le palais Rameau (cf. page 86). Vers la Saône, on découvre l'église Saint-Vincent qui date de 1759.

Les exécutions de la place des Terreaux

Pour les tenants des théories de la « géographie sacrée », l'atmosphère morbide qui baigne les lieux d'exécutions ne se dissipe jamais vraiment. À Lyon, c'est sur la place des Terreaux qu'officiait le bourreau. C'est là que furent suppliciés les sieurs Cinq-Mars et de Thou en 1642 ; c'est là, aussi, que fut dressée la guillotine sous la Révolution. Certains auteurs font donc de la place un centre ou « plexus » occulte. Ils avancent même que les exécutions capitales se déroulaient en des endroits où, précédemment, des cultes païens dévoyés sacrifiaient des humains à leurs dieux.
Une autre rumeur est attachée à la place des Terreaux. Elle concerne une « dame en rouge », une femme qui, à la fin du XVIII[e] siècle, se serait fait passer pour un homme et aurait exercé le métier de bourreau. Après de longues années, elle aurait été dénoncée par une femme, celle avec qui, pour donner le change, elle se serait mariée. Et à qui elle aurait fait endurer un enfer, puisqu'elle aurait été, paraît-il, une adepte du marquis de Sade. Internée à Bicêtre, la « dame en rouge » s'en serait malgré tout bien tirée, puisqu'un bourreau, vrai homme celui-là, aurait consenti à la prendre pour épouse.

Au nord du quartier de la Martinière, la place Sathonay est décorée d'une statue du sergent Blandan (bronze par Lamotte), un enfant du quartier qui se distingua en 1842 à Beni-Mered. La place est reliée, par les degrés de la montée de l'amphithéâtre, au jardin des plantes, un square très fleuri que décorent le monument de l'ancien ministre Burdeau (1851-1894) et la statue élevée a Lang, ancien directeur de la Martinière.

L'atmosphère croix-roussienne

• Autrefois

C'était d'abord le plateau de la Croix-Rousse, le grand faubourg ouvrier grouillant tout en haut de ces larges marches de pierre. À mesure qu'on montait la Grand-Côte, le battement des métiers Jacquard, le tic-tac des navettes semblaient venir à vous de ces milliers de fenêtres étroites, échelonnées sur cinq, six étages, serrant leur vie ouvrière comme dans les cases d'une ruche. Entre les montants des métiers, dans l'entrecroisement des longues « mailles », tout un peuple de tisseurs hommes, femmes, enfants, s'agitait derrière les vitres. Oh ! les pauvres petits gones, comme ils étaient pâles !... Quand ces gens-là travaillaient Lyon les appelait ses « canuts », mais les jours de révolution, lorsque les métiers n'allaient plus et que les grandes marches de pierre n'étaient plus assez larges pour contenir ce flot d'ouvriers roulant vers la ville, Lyon épouvanté criait : « Les Voraces descendent ! »

Alphonse Daudet

• Dans les années 1920

Aujourd'hui, le vieux « canut », le tisserand à domicile de la Croix-Rousse, n'est plus guère qu'un souvenir ; mais la colline aux innombrables fenêtres reste le domaine de l'activité populeuse. On y voit encore quelques vieux métiers Jacquard ; on y entend encore le bruit traditionnel du tissage, reproduit par l'onomatopée de « bistanclaque ». Parfois même on y rencontre le savetier traditionnel, le « gniaf », bonhomme et aviné comme le « Gnafron » du théâtre de Guignol.

Géographie Universelle Quille

Au nord de la place des Terreaux, des rues étroites et très encaissées entre les hautes façades des maisons escaladent les premières

Église Saint-Pierre

Elle est située au sud de l'aile ouest du palais du même nom, sur la rue Paul-Chenavard et en face de la place Meissonier où s'élève le monument en marbre de Pléney, bienfaiteur de la ville.
Cette ancienne chapelle conventuelle des Bénédictines de Saint-Pierre a servi d'église paroissiale jusqu'en 1900. C'est une construction du XVIII[e] siècle, d'ordre corinthien, mais elle est encore précédée d'un reste de l'ancienne chapelle romane, notamment un beau portail roman du XII[e] siècle (avec des vantaux du XVIII[e] siècle) sous un porche voûte en arêtes que surmonte une tour carrée moins élevée que les constructions avoisinantes.
L'église Saint-Pierre est destinée à devenir une sorte de Panthéon lyonnais où l'on pourra voir les bustes des Lyonnais célèbres et un bel ensemble de sculptures contemporaines.

La Mort-qui-Trouve

Le quai Saint-Antoine, sur la rive gauche de la Saône, a longtemps porté le nom de quai de la Mort-qui-Trouve. C'était une référence à « la morte », comme on appelait l'écueil, l'endroit où les eaux de la rivière tourbillonnaient. Cet écueil était situé à proximité du pont de Pierre.

La place de la Bourse, le Palais du Commerce et le Grand Hôtel, rue de la République, vers 1930



Étranges phénomènes au palais Saint-Pierre

On raconte qu'à l'emplacement de l'actuel palais Saint-Pierre existait autrefois un collège de druidesses. Mais des druidesses bien particulières, hérétiques, en conflit avec les druides gaulois. Que cette légende soit fondée ou non, le site fut très rapidement dédié au christianisme.
La tradition veut en effet que, vers le VIe siècle, un gouverneur de Lyon nommé Albert (ou Adelbert, ou Aldebert), fraichement converti, ait fondé une recluserie où ses filles Radegonde et Aldegonde et sa nièce Sybilla se consacrèrent à Dieu. Sous le nom de Saint-Pierre-les-Nonnains, cet établissement prend une grande importance durant le Moyen Âge. Au XIVe siècle, les religieuses luttent victorieusement contre les archevêques et les chanoines qui convoitent les revenus issus de leurs vignobles. Mais, au sein d'une abbaye de plus en plus riche, de plus en plus puissante, les mœurs se relâchent et, au début du XVIe siècle, les pensionnaires scandalisent l'opinion par leur comportement.
L'archevêque de Lyon, François de Rohan, prend des mesures pour réformer le couvent, y installe de nouvelles bénédictines. Les anciennes occupantes des lieux, selon Steyert, s'enfuient alors en emportant tous les objets précieux. L'une d'elles, Alis de Télieux (ou Alice de Theizé), va acquérir une notoriété bien particulière.
Elle serait morte, malade et misérable, après avoir dilapidé les richesses volées à l'abbaye. Toutefois, avant de trépasser, elle aurait prié la Vierge de lui venir en aide. Un peu plus tard, en 1527 (certaines sources évoquent d'autres dates), une jeune nonne dauphinoise de 18 ans, Antoinette Grôlée, dit être victime d'étranges phénomènes : une nuit, elle sent qu'on lui fait, sur le front, le signe de la croix. En une autre occasion, elle entend des bruits, des coups frappés par un être invisible. Elle parle de la chose avec ses supérieures et, comme les manifestations se poursuivent, y compris en public, on finit par interroger l'esprit qui révèle être celui d'Alis de Télieux. Pensant l'apaiser, on fait chercher son corps pour l'enterrer dans le couvent. En vain. Il est alors décidé de pratiquer un exorcisme. C'est l'archevêque qui l'effectue, en présence d'Adrien de Montalembert, aumônier du roi François Ier, qui en écrit le récit. L'exorcisme porte ses fruits et si Alis continue à se manifester quelque temps, ce n'est que pour témoigner de sa gratitude et de l'apaisement de son âme.
L'événement fit grand bruit en son temps. Pourtant, à en croire certains chroniqueurs, ce n'était pas la première fois que le palais Saint-Pierre était le théâtre de faits surnaturels : dix ans plus tôt, en 1517, des bruits se seraient fait entendre, des objets se seraient déplacés, un gros chien noir aux yeux étincelants – celui d'Agrippa ? – aurait terrorisé les religieuses...
Mais, après le saccage opéré par les hommes du baron des Adrets en 1562 et sa reconstruction, l'édifice n'aurait plus été touché par ce genre de phénomènes.

constituent le vieux quartier de la soierie lyonnaise. Au centre, rue Vieille-Monnaie, s'élève l'église Saint-Polycarpe : datant de 1760 mais agrandie depuis, elle a été décorée sous la direction de Desjardins et contient une belle chapelle du Sacré-Cœur, une fresque de Janmot (la Cène), un tableau de Blanchet (la Nativité), des peintures de Denuelle et le tombeau de l'abbé Rozier, fondateur du jardin des plantes, tué par un boulet de canon en 1793.

Près de là, au 7 rue Saint-Polycarpe, on trouve le musée de la Condition des soies. La façade est ornée d'un médaillon de Pasteur et d'un bas-relief en bronze (1924) rappelant les travaux du savant sur les maladies des vers à soie (1869-1870) qui sauvèrent l'industrie de la sériculture. La Condition publique des soies, laines et cotons, gérée par la Chambre de Commerce de Lyon, a pour but de contrôler les qualités des textiles dont elle détermine le poids marchand,

La Croix-Rousse : un pôle lunaire ?

Selon la géographie sacrée chère à certains auteurs, si Fourvière et le plateau de la Sarra constituent un complexe solaire, la Croix-Rousse, elle, serait un complexe lunaire. On avance parfois qu'avant même les temps celtiques, des cultes lunaires menés par des prêtresses s'y déroulaient autour de mégalithes (dont, pourtant, aucune trace ne subsiste). Ces cérémonies auraient, plus récemment, servi de prétexte à d'autres sortes d'invocations, plus malfaisantes, et peut-être à des sabbats. C'est d'eux que découleraient certains noms de rues, comme ceux de la rue d'Enfer devenue Denfert-Rochereau ou de la rue des Fantasques.

La rue des Fantasques et sa statue de Neptune

Au XIXe siècle, la rue des Fantasques avait la réputation d'attirer les solitaires désireux de fuir les ennuis et l'animation de la vie citadine. Dans cette artère, à l'angle de la montée Saint-Sébastien, on trouve une statue de Neptune figuré ici avec des yeux de poisson. Certains voient en Neptune l'incarnation de l'intuition ou des facultés paranormales. Des auteurs rappellent que, d'un point de vue mythologique, le dieu est lié à la fécondité, à la sexualité, qu'il symbolise les eaux primordiales à partir desquelles la vie fait son apparition et, par conséquent, les forces élémentaires à la fois les plus fortes, les plus créatrices et les plus pérennes.

La montée des Carmélites

On raconte qu'existait jadis, avant l'installation des Romains et à l'emplacement actuel de la montée des Carmélites, un culte des « Trois Nornes », divinités veillant sur le destin qui peuvent être comparées aux Parques. Présentes dans la mythologie nordique, certains pensent qu'elles l'étaient également chez les Celtes. Et pour justifier leur implantation à la Croix-Rousse, ils avancent qu'il s'agit d'un culte à la fois féminin et lunaire, ce qui correspondrait bien au pôle que représenterait la colline.

Des croix sur la colline

La Croix-Rousse doit son nom à une croix de pierre dorée. Érigée en souvenir d'une mission visant à combattre le protestantisme dans la paroisse de Cuire (mission décidée par le cardinal de Tournon, archevêque de Lyon), elle fut détruite en 1562 par les Réformée. Depuis, elle a été remplacée à deux reprises et, à chaque fois, supprimée de nouveau (sous la Révolution et en 1881).
D'autres croix de différentes couleurs auraient existé sur la colline. Elles servaient sans doute à indiquer des directions ou des quartiers. L'une d'entre elles, en bois, dressée sur le carrefour où menait la rue d'Enfer, aurait eu pour but de subjuguer les démons pour les empêcher de se livrer, par les nuits sans lune, à des rondes infernales.

La Dame Blanche

L'année 1840 n'est pas faste. Les gens parlent de la sécheresse qui, au printemps, a quasiment privé d'eau les rivières ; on évoque une pierre trouvée au fond du Rhône sur laquelle un inconnu a écrit « Qui m'a vue a pleuré, qui me verra pleurera » ; il est question d'une prédiction de Nostradamus selon laquelle, en 1840, sévirait une inondation sans précédent. On annonce que le 24 novembre, Lyon sera enseveli sous les eaux, à moins que ce ne soit le 6 décembre... Des histoires circulent sur une vieille femme apparue au sommet d'un clocher grenoblois, tenant en ses mains un flacon rempli d'eau et un autre rempli de sang, interprétés comme présages d'inondation et de guerre. Selon une autre rumeur, on aurait découvert la chapelle de Fourvière tout illuminée comme pour les grands jours de fête, et la statue de la Vierge, à genoux devant l'autel, implorant la miséricorde de Dieu pour la ville qu'elle protège.
C'est dans ce contexte qu'une Dame Blanche serait apparue sur les remparts de la Croix-Rousse. Une sentinelle dit l'avoir vue passer à quatre reprises, portant successivement une coupe pleine d'eau, une torche d'où monte une flamme livide, un pain et un glaive flamboyant. À chaque passage, l'homme la hèle d'un « Qui vive ? » auquel ne répond que le silence. Sauf la quatrième fois : alors que la sentinelle la menace de faire feu, l'apparition explique que la coupe symbolise l'inondation, la torche la peste, le pain la famine et l'épée la guerre. Puis, avant de disparaître, elle s'exclame : « Malheur, malheur, malheur à vous tous ! ».
Certains auteurs ont souligné que les quatre objets transportés par la Dame Blanche rappelaient les quatre éléments initiatiques (l'eau, la terre, l'air, le feu) ; ils ont aussi avancé que ces manifestations, fréquentes dans les légendes populaires, seraient un souvenir des anciennes druidesses. Il y en a même pour suggérer que la dame aperçue en 1840 serait Cybèle, réfugiée à la Croix-Rousse après avoir été chassée de Fourvière par la Vierge. Cybèle où l'une de ses messagères...

Les apparitions de la Vierge

Moins de cinquante ans plus tard, la colline aurait été le lieu d'autres apparitions. Mais d'un genre bien différent.
Entre 1882 et 1883, une jeune fille malade, Annette Coste, aurait vu la Vierge à deux reprises, d'abord à l'hôpital de la Croix-Rousse, puis dans la chambre que lui ont aménagée les parents d'une de ses amies morte peu de temps auparavant. La Vierge lui aurait dit que de graves inondations allaient se produire mais qu'elle protégerait Lyon et, de fait, la ville n'est pas touchée par la crue subite des cours d'eau. Elle aurait aussi promis sa guérison à Annette qui, bientôt, se trouve miraculée.
Dès 1883, des pèlerins commencent à visiter la chambre qu'occupait Annette Coste au 26 rue Claude-Joseph Bonnet. Le mouvement n'a pas cessé au fil des ans et, selon certains, de nombreux miracles se seraient produits en cette soupente...

lequel fait loi entre le vendeur et l'acheteur. Depuis 1884, la Condition a annexé un Laboratoire d'étude de la soie qui possède un musée ouvert au public le jeudi de 14 h à 17 h.
On peut atteindre directement le sommet de la colline de la Croix-Rousse grâce au funiculaire de la rue Terme ou à celui de la rue Croix-Paquet, même s'il est préférable d'y aller par le tram Perrache-Croix-Rousse qui suit la rue Terme (à droite, gare du funiculaire), la rue de l'Annonciade, la place Rouville (en terrasse au-dessus de la Saône, elle offre une belle vue) et le cours des Chartreux.
Celui-ci est un magnifique boulevard dominant les versants abrupts de la rive gauche de la Saône. On y a une vue magnifique sur la ville basse ; au fond, par temps clair, on découvre les Alpes ; en face, ce sont la colline de Fourvière et les escarpements de Pierre-Scize. Entre le cours et le rebord des rochers à pic tombant sur la Saône s'allonge le jardin des Chartreux, avec le monument, par Suchetet, au chansonnier lyonnais Pierre Dupont (1821-1870) qu'accompagnent une muse de la chanson, un enfant jouant de la flûte de pan et une chèvre mutine. On y trouve aussi le monument dédié à Camille Roy, fondateur de l'Académie de la chanson, marbre par Marcel Renard (la frise des Fauvettes) dominant le médaillon du Chansonnier.
Le cours des Chartreux, dominé à droite par les jardins de l'ancienne chartreuse de Lyon, s'éloigne de la Saône pour longer à gauche le fort Saint-Jean et aboutir à l'extrémité ouest du boulevard de la Croix-Rousse. Celui-ci s'étend de l'est à l'ouest entre la Saône et le Rhône que surplombent ses deux extrémités. En venant du cours des Chartreux, on laisse à gauche le jardin des Esses, qui doit son nom aux nombreux lacets par lesquels il descend vers la Saône, puis on voit s'ouvrir à droite le champ de manœuvres appelé le Clos Jouve. Au fond, sur la rue Pierre-Dupont, s'élève l'église des Chartreux.

Au-delà du Clos Jouve, le boulevard de la Croix-Rousse longe, à gauche, l'école normale d'instituteurs puis, à droite, l'école normale d'institutrices que précède un portail Renaissance avec un bel écusson sculpté et des armoiries (il provient d'un hôtel Charles IX qui était situé rue de la Tourette). En face de cette école débouche la rue Denfert-Rochereau où s'élève la nouvelle église Saint-Augustin, bâtie en 1912 par Augustin Chomel dans le style des basiliques palermitaines du Ve au XIe siècle, avec un clocher central visible de très loin.
Après avoir dépassé à gauche la mairie de la Croix-Rousse (4e arrondissement), puis la gare de la Croix-Rousse et, à droite, la gare terminus de la « ficelle » de la rue Terme, on arrive sur la place de la Croix-Rousse ornée de la statue de Jacquard (bronze par Foyatier). Au-delà est située la gare terminus de la « ficelle » Croix-Paquet puis, à l'extrémité du boulevard, la place Bellevue dominant le Rhône. On y trouve le Gros Caillou ou Pierre Plantée, un bloc erratique transporté sur le plateau de la Croix-Rousse par les glaciers quaternaires des Alpes et du Jura. Il a été extrait lors des travaux de la « ficelle » à la fin du XIXe siècle. Non loin, le monument de Sully Prud'homme (qui habita ce quartier) est dû au sculpteur Cladel. Ici encore, par temps clair, les Alpes dévoilent leur somptueux panorama.

Hôtel de ville de Lyon, place de la Comédie





Hôtel de ville

La visite des appartements à lieu tous les jours (sauf le samedi et le dimanche) de 9 h à 11 h et de 14 h à 16 h, quand il y a un garçon disponible. S'adresser au gardien, à gauche du vestibule.
L'hôtel de ville a été construit à partir de 1646 par l'architecte lyonnais Simon Maupin. En 1674, un incendie détruit une partie de la façade et de la toiture. Blanchet venait à peine d'achever la grande salle, en faisant un véritable chef-d'œuvre. En 1702, Mansart le répare tel qu'on le voit aujourd'hui ; peut-être le gâte-t-il en voulant l'embellir. Depuis, l'édifice a été entièrement restauré sous la direction de Desjardins.
Extérieur. Il se compose d'une façade donnant sur la place des Terreaux, d'une autre ouvrant sur la place de la Comédie et de deux ailes bordant les rues Lafont et Puits-Gaillot. La partie centrale de l'attique, sur la place des Terreaux, est occupée par une statue équestre d'Henri IV, œuvre de Legendre-Héral. Elle est dominée par un beffroi haut de 40 mètres, la tour de l'Horloge, qui abrite l'un des plus beaux carillons connus : installé en 1914, il compte 29 cloches, en deux octaves chromatiques, avec jeu mécanique ou clavier indépendant ; la plus grosse des cloches pèse 4.800 kg, la plus petite, 13 kg. Les sculptures de la balustrade en pierre qui couronne l'édifice sont de Fabisch, Bonnaire et Bonnet.
Intérieur. Sur la façade des Terreaux, un perron de 14 marches conduit à la grande porte qui donne accès au vestibule : la voûte en arc surbaissé est d'une grande hardiesse ; à droite et à gauche, on voit les groupes en bronze de la Saône et du Rhône (par les frères Coustou) qui ornaient jadis les côtés de la statue de Louis XIV, place Bellecour. Du vestibule, on passe dans une première cour dallée, exhaussée de près de cinq mètres au-dessus du sol et dominée par la tour de l'Horloge. Cette cour est séparée d'une seconde par un péristyle demi-circulaire de trois arcades surmonté d'une galerie couverte, ornée de statues, de caissons et d'une fontaine jaillissante. On descend, via un perron de 15 marches, dans la deuxième cour qui s'ouvre par quatre arcades sur la place de la Comédie. À droite de l'entrée, le grand escalier, orné de peintures très noircies de Thomas Blanchet, permet d'accéder au vestibule, ancienne chapelle du Consulat (belle tapisserie du XIVe siècle).
Dans la façade ouest, on trouve la Salle des Fêtes, restaurée sous le Second Empire : elle contient une cheminée monumentale, une tapisserie des Gobelins, des tableaux de Genod (portrait de l'abbé Rozier) et de Bonnefond (portrait

de Jacquard). Le Salon Henri-IV, lui, présente un plafond de Blanchet, considéré comme son chef-d'œuvre et figurant les deux Pouvoirs (spirituel et temporel) ; on voit aussi un panneau par Domer (au-dessus de la cheminée), une console Louis XV et deux vases de Sèvres du XIXe siècle.
Dans l'aile nord, la Salle des Armoiries est ornée d'un plafond Henri-II et de panneaux décorés des armoiries des échevins de Lyon. Le Salon des Échevins offre un plafond de Blanchet et une cheminée monumentale décorée. Le Salle du Consulat, outre un autre plafond de Blanchet, abrite les portraits de Coysevox, Coustou, Philibert Delorme et Jacquard, ainsi qu'une peinture de Genod, la Fête du grand-père. Quant à la Salle des Banquets, on y voit surtout la voûte peinte par Denuelle.
Dans l'aile sud se trouvent les deux Salons Rouges et une Salle à Manger tendue en vieux cuir de Cordoue (tableaux de Saint-Jean et Ponthus-Cinier).

Église Saint-Bruno-les-Chartreux

Ancienne église conventuelle de la Chartreuse du Lys-Saint-Esprit, fondée en 1584, elle est, par sa décoration intérieure du XVIIIe siècle, un des monuments les plus intéressants de Lyon.
Extérieur. Les plans, par Jean Magnan, datent de 1590, mais ils ont été remaniés par Delamonce qui ajoute une nef et un dôme octogonal terminé en 1736. On a souvent attribué ce dôme à Soufflot mais il paraît avéré que celui-ci n'a eu qu'à terminer l'œuvre de son prédécesseur. La façade, de style néo-dorique, n'a été construite qu'en 1871-1872 par Sainte-Marie Perrin. Au tympan, on voit la statue de saint Bruno (copie de celle de Rome, de Houdon) par Fabisch.
Intérieur. Dans la nef, à droite, la 2e chapelle abrite une toile de Brenet (le Religieux en prière), la 4e chapelle une statue d'albâtre de Fabisch (la Vierge) et un autel de 1735. À gauche en descendant, la 1ère chapelle contient un autel ancien en marbre de Carrare incrusté de marbre rouge et une statue de saint Bruno (par Sarazin) ; la 2e chapelle est ornée de l'Ensevelissement du Christ (tableau de Brenet datant de 1763) ; la 4e chapelle, enfin, offre un tableau de Hallé, le Baptême de Jésus-Christ.
Dans le chœur-sanctuaire, séparé du chœur conventuel, on voit à droite l'Assomption et à gauche l'Ascension : il s'agit de deux superbes toiles de Trémolière dont les cadres en bois doré ont été exécutés par Van der Heyde d'après des dessins de Soufflot. Au centre, on trouve le ciborium, en néo-dorique Louis XV, dessiné par Servandoni et terminé en 1743 ; la ferrure supérieure a été dessinée par Soufflot. Le maître-autel, avec ses beaux marbres italiens et ses groupes d'anges, est élevé sur un parvis en marbre mosaïque : il est l'œuvre des Fabisch père et fils, Près de la ligne de démarcation entre les deux chœurs, on découvre deux statues de Sarazin datant du début du XVIIIe siècle : saint Bruno (à droite) et saint Jean-Baptiste (à gauche).



Eglise baroque Saint-Bruno des Chartreux

Pour redescendre de la colline, on peut utiliser l'un des deux funiculaires. Ou, si l'on préfère marcher, on peut gagner soit la place Saint-Clair, soit les Terreaux.

La ville ancienne

Vue d'ensemble

La rive droite de la Saône est une berge abrupte où s'accrocha, jadis, la capitale des Gaules romaines... Aujourd'hui, Lugdunum n'est plus qu'un faubourg : le plus sombre, le plus étroit, le plus branlant ; mais le plus beau dans sa vieillesse biscornue, que la fumée des usines a patiné comme un très vieux bronze... C'est le faubourg religieux des cloches et des couvents ; – le faubourg qui s'illumine aux fêtes dévotes, en réplique au faubourg ouvrier de la rive adverse, qui s'illumine aux fêtes révolutionnaires. Tout y est ancien, les idées et les murailles. Cette fenêtre en ogive date d'Henri II, et la femme qui s'y penche va sûrement à la messe tous les jours... Ce sont des maisons d'il y a deux, trois siècles, – des maisons qui sont des masures, et qui ont été des palais. Ce sont des ruelles entremêlées d'escaliers... Des jardins qui surplombent en terrasses... Ça et là, un acacia ou un tilleul, qui étaye tant bien que mal une ruine... Et de l'herbe entre les pavés...

Claude Farrère

Resserrés entre la Saône et les pentes abruptes.de Fourvière, les quartiers Saint-Jean et Saint-Paul forment le vieux Lyon. Ils se ressentent encore des remparts élevés par les chanoines. Leurs rues étroites et encaissées sont bordées de nombreuses maisons anciennes datant surtout des XVe et XVIe siècles.
Le quartier de Fourvière est le quartier des couvents, avec les magasins d'objets de piété des lieux de pèlerinage. Pendant les jours de fêtes, les environs de la basilique sont tellement animés qu'il est difficile de s'y frayer un passage. Cette partie de la ville est sans doute celle qui mérite la première visite de l'étranger, que ce soit pour la vue

Les souterrains de Lyon

Le sous-sol lyonnais est truffé de galeries. Leur origine remonte au quaternaire, époque à laquelle le glacier du Rhône recouvre le site de Lyon. Des moraines frontales se forment et modèlent le revêtement des collines de Fourvière et de la Croix-Rousse. Dans un terrain ainsi configuré, l'infiltration des eaux se révèle dangereuse : dès l'Antiquité, on tente de pallier à ce problème en construisant des murs de soudainement et des escaliers mais, surtout, des galeries souterraines destinées à drainer les eaux de pluies ou celles des sources.

Cependant, ces passages eurent bien d'autres usages. On dit que les premiers chrétiens s'y réfugièrent. Puis ce furent des malfaiteurs : on raconte ainsi que Mandrin, pour passer en secret ses marchandises, utilisait un tunnel reliant Vaise au Vieux Lyon. Plus exactement au 16 rue du Bœuf, disent certains. D'autres galeries, à visée militaire celles-là, furent également creusées.

Aujourd'hui, après des siècles d'aménagements divers, c'est un véritable labyrinthe long de dizaines, voire de centaines de kilomètres qui s'est constitué. Certaines parties sont bien connues et entretenues alors que d'autres, plus ou moins oubliées, sont laissées à l'abandon.

Sous Fourvière, on trouve surtout des puits et des galeries de drainage. Les tunnels situés le long des anciens remparts de la Croix-Rousse, près des Chartreux, des forts Saint-Clair, Saint-Sébastien et Pierre-Scize avaient probablement un usage militaire. Au XIX[e] siècle, lors de fouilles, on aurait découvert là des ossements d'éléphants d'une très grande antiquité. Le mystère sur la manière dont ils étaient parvenus en ces lieux n'a jamais été élucidé.

On peut diviser ces galeries en quatre catégories. D'abord, les réseaux datant de l'époque romaine : leur maçonnerie a particulièrement bien résisté à l'usure du temps et, de ce fait, ils demeurent fréquemment en très bon état. On trouve ensuite les réseaux maçonnés plus récents, dont les pierres sont jointoyées ou non : si, dans certaines parties, ils se sont fortement dégradés, ils peuvent en général être explorés sans grand danger. Toutefois, ce type de tunnels demeure assez rare ou, du moins, ne se prolonge guère sur de grandes distances. Le plus souvent, les tronçons maçonnés alternes avec la troisième catégorie de souterrains, ceux creusés en pleine terre. Ce sont les plus nombreux et les plus dangereux, car les risques d'effondrement y sont importants. Enfin, on rencontre des réseaux constitués de tuyauteries anciennes ou de galeries minuscules : sans doute ont-ils, à l'origine, été pour partie construits à la surface, avant d'être enterrés à la suite de remblais ou d'éboulements.

• Des galeries sous la Saône ?

Une tradition populaire porte qu'il a été fait un canal au-dessous de cette rivière pour communiquer du boulevard St-Jean au fort de Pierre-Scise. Une autre tradition semblable nous apprend qu'il y a encore, vers l'abbaye d'Ainay, un conduit sous la Saône, de 8 pieds de hauteur et de 500 pas de long ; que des enfants de chœur, ayant voulu y pénétrer fort avant, y ont été perdus ou asphyxiés ; l'entrée de ce souterrain se trouve masquée par une boiserie contre la muraille de l'église, à gauche, vis-à-vis la première colonne du chœur ; nous avons eu la curiosité de nous y faire accompagner par le suisse, et nous l'avons parcouru jusqu'à une profondeur où le passage était intercepté. Nous avons appris depuis que ce canal, moins ancien qu'on ne le croit, avait été un objet de galanterie de la part du consulat, qui voulut procurer une partie de l'eau de la fontaine de Choulan, alors réputée la meilleure, à un gouverneur de Lyon, M. D'Halincourt, logé dans l'abbaye, qui se plaignait de l'insalubrité des eaux de son quartier ; d'autre part, on prétend que ce fut son fils Camille de Neuville, abbé d'Ainay, qui fit arriver l'eau de cette source dans ses jardins..

Joseph-François Artaud,
Lyon souterrain, Lyon, 1846, pp. 176-177

• La légende du lac sous Fourvière

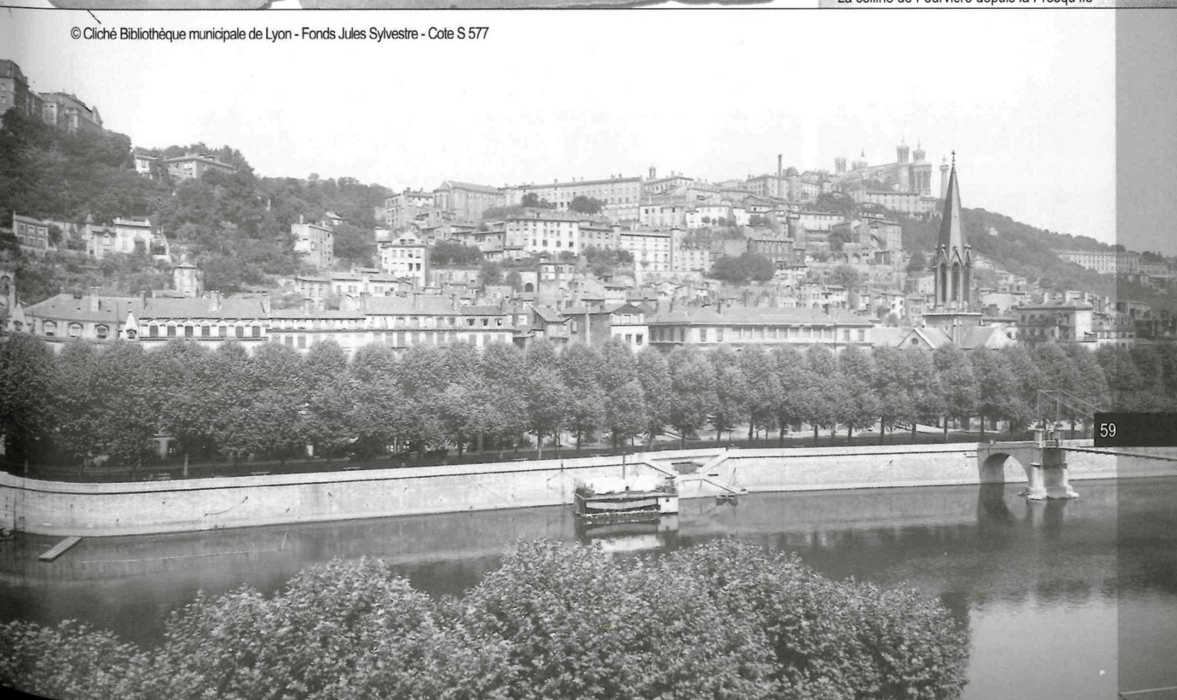
Dans la nuit du 12 au 13 novembre 1930, une partie de la colline de Fourvière s'effondre, causant la mort de quarante personnes. Quelques mois plus tard, le 30 janvier 1931, une Lyonnaise installée en Ardèche, la veuve Richard, écrit à Édouard Herriot pour lui dire qu'il existe un lac sous Fourvière, si grand qu'on peut y naviguer en bateau. Pour le convaincre qu'il est la cause du drame, elle propose au maire de le lui montrer. Elle n'obtient pas de réponse mais sa lettre donne lieu à bien des rumeurs à propos du lac, dont certaines préexistaient peut-être.

Sans doute ce fameux lac n'était-il que l'une de ces grandes citernes d'époque romaine – il en existe une cinquantaine sous Fourvière – destinées à collecter les eaux de pluie et celles des aqueducs. Elles sont en effet assez vastes pour qu'on puisse y voguer en bateau.

La sacristie (fermée tous les jours sauf le dimanche de 12 h à 15 h), où l'on entre par la chapelle du Crucifix, derrière le mur ouest du chœur-sanctuaire, présente des boiseries de 1620 et quelques toiles anciennes.

Le chœur conventuel recèle de magnifiques boiseries sculptées par Van der Heyde d'après les dessins de Chabry. Au centre est installé un beau lutrin (un aigle doré).

La colline de Fourvière depuis la Presqu'île




Le palais de Justice de Lyon © Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2841

Le Palais de justice et les locaux de la Sûreté

Sur le quai de la Bibliothèque, le Palais de justice, avec ses 24 colonnes corinthiennes, a été construit à partir de 1835 par Louis-Pierre Baltard sur l'emplacement autrefois occupé par le palais de Roanne (celui-ci tirait son nom des comtes de Forez et de Roanne qui y avaient résidé et fait rendre la justice). À l'intérieur, l'édifice est distribué autour d'une grande et belle salle des pas perdus. Du bâtiment qui l'a précédé subsistent deux plafonds peints par Thomas Blanchet.

À l'arrière du Palais de justice, au 35, rue Saint-Jean, sont installés les locaux de la Sûreté. Pour y pénétrer, il faut d'abord passer devant un poste de garde. Ceci fait, on découvre un sombre labyrinthe de couloirs et d'escaliers tournants, de portes dotées de lourdes grilles et de petites salles, certaines sans fenêtres, qui abritent les différents services. Pour les curieux – les journalistes, notamment – souhaitant se renseigner sur les affaires criminelles, la première étape se situe à l'entresol : là, le chef de la Sûreté, M. Sarbach, les reçoit avec son habituelle ama-

de l'ensemble de la cité qui permet d'en comprendre la topographie, pour le panorama immense qu'elle offre aux regards (quand le temps s'y prête, on voit le Mont-Blanc et les Alpes) ou pour la magnificence de la basilique.

Au nord, on trouve enfin le quartier de Vaise, très industriel.

Des quais à Saint-Jean

À l'angle nord-ouest de la place Bellecour, la rue du même nom permet d'atteindre le quai de la Saône et le pont Tilsitt d'où la vue est superbe : à gauche, la colline de Saint-Just et le fort de Saint-Irénée, puis l'ancien grand séminaire et, en dessous, le quartier Saint-Georges ; en face, Fourvière et, sur le bord de la Saône, l'abside de la cathédrale ainsi que la colonnade du Palais de justice ; au loin, à droite, les hauteurs de la Croix-Rousse.

L'église Saint-Georges (on découvre son abside et son élégante flèche sur le quai Fulchiron) a été reconstruite par Bossan dans le style du XV[e] siècle. On peut noter le portail décoré par Charles Dufraine : sur le tympan, s'inspirant des Florentins, il a figuré le combat de saint Michel contre le dragon.

Dans le prolongement du pont Tilsitt débute l'avenue de la Bibliothèque, fermée en face par l'immeuble où est établie la gare Saint-Jean (funiculaire pour Fourvière, à droite ; pour Saint-Just, à gauche). À droite, à l'angle du quai, est installée la bibliothèque de la ville (cf. page 97).

Et combien savoureuse aussi, la placette blottie contre la cathédrale ! Ce parvis fermé de hautes grilles, que surmontaient des lanternes en fer ouvragé pareilles à celles des processions du Saint-Sacrement ; cette très vieille façade de la manécanterie ; ce portail du Petit-Séminaire ; cette fontaine si bien « à l'échelle » de la place, et décorée d'un groupe de sculpture représentant saint Jean baptisant le Christ ; ces maisons quiètes – logis de chanoines ou de gens dévots – ; ces fenêtres voilées de rideaux blancs ; ces boutiques et leurs inscriptions congruentes aux ambiances […]

Joseph Esquirol, *Cherchons l'Hérétique !*

Tournant à droite, devant la gare des funiculaires, on se trouve sur la place Saint-Jean avec sa fontaine en marbre blanc exécutée dans le style de la Renaissance sur des dessins de Dardel : sous sa coupole se trouve le Baptême du Christ, groupe en bronze fondu sur modèle de Bonnassieux. Sur la place, à gauche, s'élève l'une des plus vieilles écoles de France : fondée par Leidrade, elle fut plus tard transformée en manécanterie puis en petit séminaire, aujourd'hui désaffecté. À droite, en prolongement de la cathédrale et au sud, s'élève le mur ouest du cloître (XI[e] siècle), tapissé d'arcatures et dont la porte, ornée de briques incrustées, est surmontée d'une croix également dessinée par des incrustations. C'est un vestige de l'ancienne manécanterie du IX[e] ou X[e] siècle, contemporaine d'Ainay, qui a été mutilée par les protestants en 1562.

De la place Saint-Jean, on peut gagner au sud le cours de la Bibliothèque et la gare des funi-

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 439 Le pont Tilsitt





Le Quartier Saint-Jean © Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3350

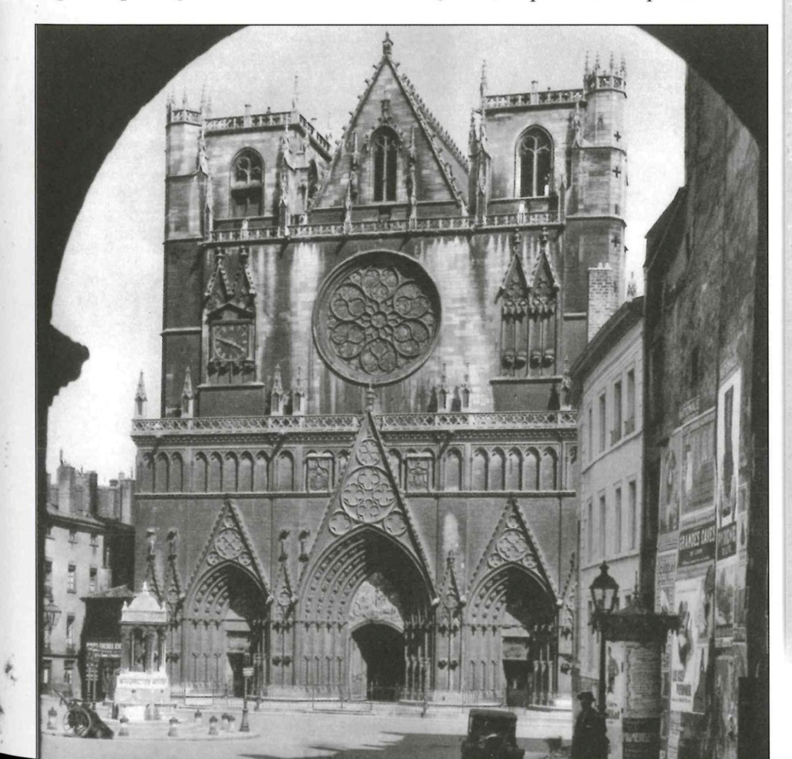
culaires. Non loin, la place du Doyenné est le site du monument de Laurent Mourguet, le créateur du théâtre de Guignol. Ses sculptures sont de F. Girardet et Pierre Aubert.
À droite de la place, par la rue Saint-Jean, à travers les vieux quartiers de Saint-Jean et de Saint-Paul, on peut atteindre la place Saint-Paul.

Fourvière

[...] et, le moment venu de sortir, quel surcroît d'émotion d'apercevoir – calme tableau, dont les sombres linteaux du grand portail ouvert à deux battants forment le cadre – ce pittoresque paysage : la nuit, l'adorable nuit de printemps, baignant de lumière bleue la placette blanche endormie en sa quiétude provinciale sous l'aile maternelle de la cathédrale, et, dans le fond, tout proche, déjà palpitante de jeunes verdures où dans quelques semaines chanteront les rossignols, la colline de Fourvières étageant ses routes solitaires, ses couvents, ses jardins tranquilles, et se couronnant enfin, là-haut, du château-fort de sa basilique, dont l'image de la Vierge, palladium de la cité, semble l'étendard...

Joseph Esquirol, *Cherchons l'Hérétique !*

*[...] la colline peuplée de collèges et de cloîtres, avec son aspect mystérieux, presque mystique, ses jardins, ses petites rues en pente, leurs dé-*bilité. Ils gravissent ensuite de nombreux et difficiles escaliers pour atteindre, tout en haut, le Laboratoire de Police scientifique et technique créé (1910) et dirigé par le docteur Edmond Locard. Les visiteurs – très nombreux – qui viennent voir ce célèbre personnage patientent dans le cabinet de son secrétaire jusqu'à ce qu'il puisse les recevoir dans son propre bureau. On dit qu'en ces lieux, l'accueil est toujours bon.



Église primatiale Saint-Jean

Et lui réapparut Saint-Jean, la Primatiale *lyonnaise, l'indicible cathédrale à la fois majestueuse et familière, colossale et intime, allègre et compatissante – souveraine ; et d'un tel adjuvant au recueillement qu'il devient vite, à qui la fréquenta, comme impossible de prier ailleurs. Il revit la paix des messes matinales, les rouges levers des soleils d'hiver faisant fulgurer là-bas, là-bas, entre de profondes alvéoles, auvents de pierre polie aux luisances ambrées de vieil ivoire, les espaliers de gemmes des grandes verrières de l'abside, et jetant à travers le vide énorme des nefs, par-dessus la lourde carapace de cuivre des autels, par-dessus les jonchées de tapis, le marbre effacé des statues, la torsade d'émail du chandelier pascal, par-dessus la herse sombre des grilles de fer forgé clôturant les chapelles, par-dessus la file des stalles sculptées du chœur et les alignements de pupitres chargés de massifs antiphonaires la diagonale aérienne d'une immense écharpe de pourpre et d'or.*

Joseph Esquirol, *Cherchons l'Hérétique !*

C'est l'un des édifices les plus curieux de France par son architecture qui superpose, sans les mêler, les styles roman et gothique de différentes époques.
Histoire. L'église primitive, restaurée sous Charlemagne par Leidrade, fut reconstruite à la fin du XI[e] siècle. Mais le nouveau bâtiment, comme le cloître, furent saccagés en 1162 pendant la querelle des archevêques et des comtes du Forez. La cathédrale actuelle fut commencée entre 1165 et 1180. On construisit l'abside jusqu'au triforium (on y sent les influences de l'Orient, du roman provençal et, avec l'arc brisé, du bourguignon). Les voûtes de l'abside et du chœur, les deux bras du transept jusqu'aux voûtes, le petit

porche donnant sur la cour de l'archevêché ainsi que toute la base du périmètre et le bas des piliers furent construits au XII[e] siècle. Dans le premier tiers du XIII[e] siècle, le transept fut voûté, les deux tours qui le surmontent élevées et les quatre premières travées de la nef et des collatéraux bâties. La partie inférieure de la façade est élevée de 1308 à 1332 ; ce n'est qu'à la fin du XV[e] siècle que les voûtes des deux dernières travées sont jetées. En 1392, la grande rose est ouverte par le « maître de l'œuvre » Jacques. de Beaujeu ; elle est garnie de ses vitraux l'année suivante par Henriet de Nivelle. On construit en 1413 le clocher méridional, en 1419 le petit cloître. En 1480 et 1481, la partie supérieure de la façade est terminée et les statues placées par l' « imagier » Hugonin de Navarre. En 1562, les soldats du baron des Adrets saccagent la plupart des statues et des ornements. Par la suite, des restaurations souvent jugées malheureuses sont menées : en 1756, le trumeau du portail central est remplacé par un arc Louis XV ; en 1802, le chapitre fait placet au tympan du grand portail une décoration en plâtre ; la chaire de Chenavard en gothique de 1840 et l'autel portatif en style du XV[e] siècle sont introduits par M[gr] de Bonald qui fait également établir l'orgue. En 1861, le comble actuel (qui alourdit l'édifice) est élevé avec l'approbation du Comité des Monuments historiques.

Dimensions (d'après Bégule) : longueur intérieure 79 m ; largeur de la nef 13,5 m ; nef et collatéraux, 26 m ; hauteur du chœur, 24,5 m ; de la nef 32,5 m ; des tours du transept 44 m.

Extérieur. L'abside (superposition de styles, baies géminées abritées sous une galerie, balustrade évidée en quatre feuilles) peut être vue dans son ensemble depuis le pont Tilsitt et en détail du quai de la Bibliothèque. De la cour de la Bibliothèque, on peut admirer la façade méridionale (fenêtres du XIII[e] siècle à trois baies, couronnées de roses à redents et ne laissant que la place des arcs-boutants surmontés de pinacles et décorés de grandes statues en partie mutilées).

La façade principale s'élève au-dessus d'un parvis de trois marches, sur un soubassement de marbres cipolins provenant du forum de Trajan. La partie supérieure (XV[e] siècle) présente une grande fenêtre géminée et des tours sans clochers. Le deuxième étage est orné d'une rosace et d'arcatures aveugles. Le soubassement, plus riche, est surmonté de profondes voussures du XIV[e] siècle couronnées de gables, accotées d'arcatures et décorées d'anges, de saints et d'innombrables bas-reliefs qui, avec la rangée des 32 statues terminant l'étage, forment un ensemble dont on ne retrouve l'équivalent (inférieur) qu'à la cathédrale de Rouen. Enfin, sur les soubassements des trois portails, on découvre une véritable tapisserie sculptée, constituée de 350 bas-reliefs qui doivent être lus horizontalement. Au portail central, on notera les Travaux des mois et le zodiaque, l'Histoire de saint Jean-Baptiste, la Genèse et des sujets divers (scènes de la vie monastique, portraits des imagiers, etc.). Sur les portails latéraux se trouvent des scènes bibliques, symboliques et morales comprenant quelques sujets gaulois sans obscénité.

Intérieur. Dans le bas-côté nord (à gauche en entrant), on trouve notamment la 1[ère] chapelle et son vitrail de Bégule (baptême de Clovis, d'un prince tartare, concile de 1274…), la 2[e] chapelle avec la Circoncision (par Vignon) et la Femme adultère (œuvre de l'école du Poussin), la 3[e] chapelle avec la Présentation (peinture du XVIII[e] siècle), la 5[e] chapelle abritant un beau retable et enfin la

tours, leur silence, les sonneries des cloches qui alternent et se répondent des églises aux couvents.

Émile Clermont

Sur la colline de' Fourvière s'élevait la cité gallo-romaine. On y a trouvé de magnifiques mosaïques (l'une, polychromée, mesure 88 mètres canes) et d'impressionnantes

Ferrabo

La rue Saint-Étienne s'ouvre sur l'ancien emplacement de l'église du même nom, autrefois contiguë à la cathédrale Saint-Jean et détruite sous la Révolution. À son propos, s'appuyant sur les écrits de Claude Bellièvre, Dominique de Colonia mentionne l'existence d'un culte païen que d'aucuns rapprochent de celui voué à Cybèle durant l'Antiquité :

On voyoit, dit nôtre illustre Auteur, dans l'Eglise de Saint Etienne, au coin de la Chapelle de la Croix, une Statuë antique engagée dans le mur & chargée de fruits, d'agneaux, de poules & d'autres sortes d'animaux, à laquelle le peuple avoit donné le nom de Ferrabo, au lieu de dire Farrago, qui signifie à-peu-près la même chose que Copia ou abondance. On observa que plusieurs personnes de la populace, & sur tout les femmes, venoient reguliérement tous les ans, le soir de la veille de Saint Etienne, présenter des chandelles & d'autres offrandes à cette Idole, dont elles s'approchoient avec respect, mais en lui tournant le dos & à reculons ; & qu'aprés cela elles se promettoient la plus abondante recolte.

Monsieur Jacques d'Amoncourt Precenteur de l'Eglise de Lyon, faisant rebatir la chapelle de Sainte Croix, fit mettre en pieces cette Idole, & abolit par là cette superstition.

Monsieur de Belliévre ajoute qu'il avoit appris ce fait de son père qui en avoit été témoin oculaire, & qui étoit vers le milieu du quinziéme siécle, Secretaire & Intendant du Cardinal de Bourbon Archevêque de Lyon.

Dominique de Colonia,
Histoire littéraire de la ville de Lyon, volume I, Lyon, 1728

Les médaillons de la cathédrale Saint-Jean

Soudain, par la rue de la Brèche, apparut l'énorme façade de Saint-Jean. Sobre, peu chargée d'ornements, presque sévère, elle valait d'être admirée, la grande page de pierre. De vieilles statues mutilées nichaient aux voussures ébrasées des portails. La rosace luisait comme un bouclier gigantesque, dont l'épiderme de bronze se fût çà et là poli d'argent. Placide, un Saint siégeait là-haut dans la lumière, parmi le discret épanouissement des floraisons gothiques. De curieuses figurines diversifiaient les arches béantes des arcs boutants ; une, entre autres, représentant un homme couché à plat ventre, la faxe anxieusement penchée sur l'abîme, et semblant en interroger la profondeur. À travers la tour ajourée du transept, on voyait le ciel idéalement pur scintiller d'étoiles.

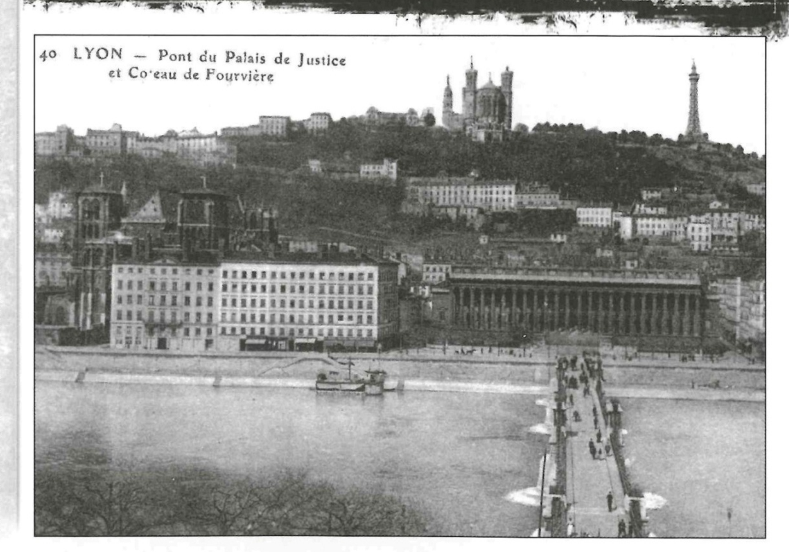
Joseph Esquirol, *Cherchons l'Hérétique !*

La façade de la primatiale Saint-Jean comporte plus de 300 médaillons sculptés renvoyant à des épisodes bibliques, à des scènes de la vie quotidienne ou à la mythologie. L'ensemble constitue un véritable livre d'images et, pour les amateurs de symbolisme, il est possible de lire celui-ci à plusieurs niveaux : de manière superficielle, comme la simple illustration d'histoires ou d'événements ; de façon plus profonde, comme un enseignement moral ou métaphysique offrant des exemples à imiter ou, au contraire, à ne pas suivre ; enfin, dans une démarche purement symbolique, comme une invitation à l'éveil initiatique.

Sur le portail central figurent le zodiaque, la vie de saint Jean-Baptiste et des scènes de la Genèse. On y reconnaîtrait aussi Melkitsedeq, roi-prêtre initié bénissant Abraham. Sur un autre médaillon, une femme assise sur deux lions est fréquemment interprétée comme une figuration de Cybèle.

Sur les portails latéraux, on voit des références à la Bible, à des vies de saints, à l'Apocalypse. Certaines images sont considérées comme abordant l'hérésie cathare. D'autres renvoient explicitement à la sorcellerie avec, par exemple, une femme chevauchant un bouc.

Les médaillons offrent également un impressionnant bestiaire. Il comprend des animaux réels – l'escargot, le lièvre, le pélican, l'aigle, le corbeau, la foulque, l'autruche ou encore l'éléphant, tous s'offrant à de nombreuses interprétations symboliques – et des créatures fantastiques comme le phénix, le griffon ou le dragon.





Fourvière au lever du soleil

quantités de marbres, de moulures, de pilastres, de frises, de poteries… Les restes du théâtre et de ce qu'on pense être l'amphithéâtre sont classés monuments historiques. En empruntant le funiculaire de Saint-Jean à Fourvière (prendre le couloir à droite, car la ligne de gauche va à Saint-Just), qui traverse un tunnel de 340 mètres et gravit une pente maximale.de 30%, on arrive sur la place de Fourvière (au numéro 1 se trouve le nouvel archevêché), juste face à la basilique. À sa gauche s'ouvre une terrasse plantée d'arbres, bordée d'une balustrade et où ont été installés un abri et une fontaine pour les pèlerins. De cette terrasse, la vue est superbe.

Pour profiter du panorama qui se dévoile depuis la colline, on peut gagner la terrasse (à droite en sortant de l'église), la tour métallique non loin de là (elle est dotée d'un ascenseur) ou l'observatoire de la basilique (ce qui implique cependant de gravir 316 marches en environ 10 minutes).

Si l'on opte pour cette dernière solution, il faut se rendre à la tour nord-est (s'adresser, pour visiter les combles, voir le bourdon et le panorama, aux gardiens dont les bureaux sont sur le côté gauche de la tour). Un grand escalier de 214 marches puis un petit escalier de 35 marches conduisent à la galerie supérieure (ou galerie Saint-Michel) ornée de la statue en cuivre repoussé et doré, haute

Fourvière, la colline sacrée

Depuis les âges les plus reculés, Fourvière aurait toujours été dédiée à la Déesse-Mère. D'audacieuses théories disent que le nom du plateau de la Sarra, à l'ouest de la colline, viendrait d'une divinité préhistorique. Plus tard, il y aurait eu Rosmerta. Suivit Cybèle et, enfin, la Vierge Marie.

• La basilique de Fourvière

La basilique, qui serait située à l'emplacement du Capitole où les Romains célébraient le culte de Jupiter, de Junon et de Minerve, est parfois considérée comme la nouvelle acropole de Lyon. Ses architectes ont évidemment voulu en faire un symbole : avec ses tours et ses dehors de forteresse, elle représente la Jérusalem céleste, la puissance divine. Elle aussi véritable livre d'image renvoyant à la Bible et à l'apocalypse de saint Jean, son décor extérieur évoque plus particulièrement l'Ancien Testament tandis qu'à l'intérieur, c'est surtout le Nouveau Testament qui est abordé.

En ces lieux, les amateurs d'ésotérisme peuvent également trouver de quoi piquer leur curiosité. Pour certains auteurs, la triple représentation de la Vierge, sur les mosaïques ornant les voûtes des coupoles de la nef centrale, correspond au triple symbolisme de la Mère Divine, qui est comparable à la Déesse-Mère ou à la shekinah de l'arbre séphirotique dans la kabbale juive et chrétienne. Quant à la statue de la Sagesse située dans le vestibule qui relie la basilique à l'ancienne chapelle, sa présence est jugée particulièrement marquante, Sophia pouvant, dans les traditions hermétique et chrétienne, être considérée comme une autre figuration de la Vierge, comme un intermédiaire entre Dieu et le monde dont elle est l'âme et, enfin, comme une initiatrice présidant au secret de la Création.

• La vierge noire

L'ancienne chapelle qui jouxte la basilique abrite une Vierge noire. Celle-ci, apparue au XVI[e] siècle, ne serait pas authentique, ce qui ne l'a pas empêchée de devenir un important objet de dévotion auquel les Lyonnais rendent toujours hommage. On lui attribue même des miracles.

À son aspect sacré s'ajouterait une dimension magique. Selon certaines interprétations, les Vierges noires symbolisent la terre pas encore fécondée, la Dame du dessous qui capte les énergies chtoniennes pour les restituer ensuite, sous sa forme de Vierge céleste. Elles renverraient aussi aux cultes des antiques Déesses-Mères. Il est en tout cas indéniable que ce genre d'icônes a toujours fasciné, et on ne peut dès lors guère s'étonner qu'on leur prête des pouvoirs surnaturels.

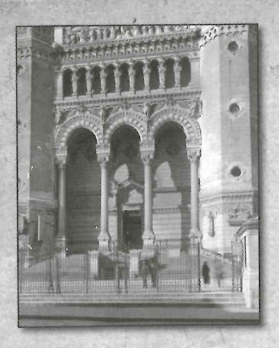
On raconte que les voyantes et les cartomanciennes lyonnaises envoient à cette Vierge noire les clients qu'elles pensent être victimes d'envoutements. On dit encore que les occultistes s'en servent : présents lors des offices qu'ils détournent à leur profit – et à l'insu du prêtre –, ils se concentreraient, la messe transformant en « charge » magique leur puissance mentale et la statue la répercutant vers leur cible, qu'il s'agisse d'une personne à influencer ou à aider. La Vierge noire serait également utilisée pour le transfert de maléfices : très réceptive, elle absorberait la « charge » mauvaise, libérant ainsi la personne touchée, puis, choc en retour, la renverrait à celui qui l'a lancée.

porte du clocher (tour nord, XIII[e] siècle) où se trouve un des plus gros bourdons de France. Celui-ci, fondu en 1508, eut Anne de Bretagne pour marraine. Il fut refondu en 1622 (il était fêlé) et son poids atteint alors 18.000 kg ; il donne le la bémol.

Dans le transept nord (croisillon gauche), il faut observer la rose avec verrière du XIII[e] siècle, le tableau de Lagrenée (1758), saint Jean à Pathmos, la chapelle en retrait dans le mur est avec son retable Renaissance italienne et surtout la célèbre horloge astronomique. Construite – ou reconstruite – au XVI[e] siècle par l'horloger bâlois Nicolas Lippius, saccagée par les calvinistes en 1562, elle a subi de très nombreuses restaurations avant de présenter son aspect actuel. Sa très curieuse sonnerie, avec mouvement des personnages, chant du coq et sonnerie de l'hymne de saint Jean a lieu le matin à 5 h et à 6 h, à midi et l'après-midi, à 13 et 14 h. Possédant un étonnant cadran ovale, elle indique les minutes, les heures, les mois et les années, les fêtes religieuses et la position du soleil. En haut du bas-côté, dans la chapelle de la Vierge, on trouve une statue en marbre par Maximilien, élève de Canova. Dans le chœur, à gauche et à droite, se dressent les statues, par Bayle (1776-1780), de saint Étienne et saint Jean-Baptiste ; au maître-autel, on voit deux croix latérales, conservées par privilège unique depuis la tenue du concile de 1274, en signe de l'union des deux Églises latine et grecque ; on trouve aussi des stalles en bois sculpté de 1750 (venues de Cluny), de magnifiques vitraux du XIII[e] siècle (à l'étage inférieur, la Rédemption, verrière centrale, est célèbre ; on note en bordure des sujets curieux pour l'histoire du symbolisme).

Dans le transept sud est présenté un tableau de l'école de Rubens, Mariage mystique de Sainte Catherine. On découvre aussi une rose avec verrière du XIII[e] siècle, une très belle grille en fer forgé du XVIII[e] siècle ouvrant sur la sacristie du Chapitre (elle renferme le Trésor dont les plus belles pièces sont exposées pour l'heure au musée des Arts décoratifs).

Dans le bas-côté sud, une sortie amène sur la cour de la Bibliothèque. La 2[e] chapelle (dite du Saint-Sépulcre) date de 1401 : elle présente une arcade géminée, encadrement d'un ancien saint-sépulcre, une piscine engagée dans le mur avec un gable finement sculpté, un vitrail du XV[e] siècle (aux ajours, armes du fondateur) et, au bas, un vitrail de Maréchal. La 3[e] chapelle (chapelle de



Basilique Notre-Dame de Fourvière

L'église est au sommet du coteau : Notre-Dame de Fourvières, où toute l'Europe catholique fait pèlerinage. Fourvières, il y a dix-huit siècles, fut le Forum de Vénus, le centre et l'acropole de la cité de Claude. Sur les ruines païennes, obscures et ensevelies, la basilique s'assied comme un trône. Elle est énorme. On y a dépensé un luxe écrasant de granits et de marbres, si bien que la bâtisse, à force de pierrailles, apparaît lourde à défoncer le coteau qui la porte. Mais c'est mieux ainsi. Fourvières s'harmonise à la plaine qui gît sous ses tours, la plaine lyonnaise, éternellement brumeuse, et comme écrasée sous des nuages trop bas. À la cité pensive et sombre convient le sanctuaire pesant, conviennent les quatre donjons qui lui servent de flèches, et qui montent vers le ciel, épais et frustes, comme des prières de serfs courbés sur la glèbe… Derrière l'abside de Fourvières, un balcon solennel domine de haut toute la plaine lyonnaise. C'est comme la galerie de poupe du colossal vaisseau de pierre que les bâtisseurs ont échoué sur la colline. De ce balcon, une fois l'an, l'archevêque primat des Gaules, en grande pompe, bénit sa capitale. Lyon entier, étendu sous les doigts du prélat, peut voir alors la mitre, la crosse et le geste rituel.

Claude Farrère

C'est l'un des lieux de pèlerinage les plus vénérés de la chrétienté. Il s'élève au sommet de la colline de Fourvière (281 m d'altitude) dominant de 175 m la rive droite de la Saône.

Histoire. Quelques auteurs ont avancé que l'antique sanctuaire de Fourvière aurait été construit au IX[e] siècle sur les ruines du forum de Trajan. Il semble néanmoins avéré que c'est à la fin du XII[e] siècle que s'éleva une église consacrée à la Vierge et à saint Thomas de Cantorbéry (et conservant le chef de celui-ci), qui fut réédifiée après les assauts protestants et reconstruite au XVIII[e] siècle. Lors de la peste de 1643, le Prévôt des marchands et les échevins firent vœu de se rendre en ce sanctuaire chaque année, le 8 septembre, pour implorer la bénédiction de la Vierge. La nouvelle basilique est née d'un autre vœu, celui porté au pied de l'autel de l'ancienne chapelle, le 8 octobre 1870, en pleine guerre franco-prussienne, par l'archevêque Ginoulhiac. Commencée en 1872, elle a été consacrée le 16 juillet 1896. La construction a coûté plus de 8 millions de francs. C'est l'œuvre de Pierre Bossan puis, après sa mort en 1888, de Sainte-Marie Perrin, son élève.

Dimensions. La longueur extérieure de l'édifice, y compris la galerie absidale et le perron, est de 86 m ; la longueur intérieure, de 66 m 50 ; la largeur extérieure, tours comprises, de 35 m ; la largeur intérieure, de 19 m ; les tours sont hautes de 48 m 25 au-dessus du niveau de la grande terrasse, dont l'altitude est de 292 m 15 ; l'altitude du sol de l'église supérieure est de 297 m 65 et celle de la tablette du panorama de J'Observatoire de 340 m 40 (place Bellecour : 170 m).

Extérieur. Le style de l'édifice est original, avec des réminiscences grecques, siciliennes, byzantines et ogivales. Le vaisseau est flanqué de quatre tours octogonales et se termine à l'est par une abside en fer à cheval enveloppée à sa base par une galerie à arcades, dite « galerie de la Bénédiction » : c'est en effet du point le plus avancé de ce déambulatoire extérieur que, le 8 septembre (Nativité de la Vierge), l'archevêque de Lyon, en commémoration du vœu de 1643, donne la bénédiction à la cité. Les tours absidales sont dominées par des croix en pierre hautes de 12 m 90 ; celles de la façade sont couronnées de coupoles basses.

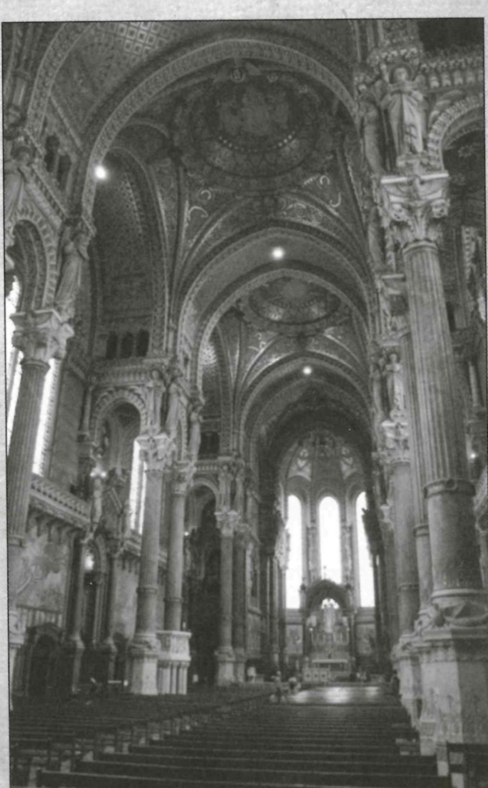
Les deux tours de la façade ouest encadrent un portique couronné d'une galerie surmontée par le fronton des grands combles, galerie décorée de huit anges cariatides (par Millefaud). Dans le fronton supérieur, on voit une composition monumentale dont les figures (dues à Dufraine) représentent en haut-relief les vœux de 1643 et de 1870. Ce portique, soutenu par quatre colonnes monolithes (hautes de 8 m 20), abrite la baie monumentale (large de 2 m 80 et haute de 6 m), fermée par des portes de bronze qui donnent accès à l'église supérieure. Le grand perron de 22 marches qui y conduit est coupé au centre par une ouverture abritée sous un dais que couronne le Lion de Juda (taillé sous la direction de Dufraine). Cette ouverture, via des portes de bronzes puis une rampe de 40 marches, mène à la crypte.

La tour sud-est renferme le bourdon (d'un diamètre de 2 m 22 et d'un poids de 7.500 kg.) et la tour sud-ouest un carillon de 13 notes qui chante des hymnes liturgiques et des cantiques (les 13 cloches pèsent ensemble 7.375 kg). La tour nord-ouest sert en partie d'observatoire pour la Faculté libre des Sciences.

La vieille chapelle (1746-1751) se dresse à droite de la nouvelle basilique ; sa décoration intérieure vient d'être restaurée (1927). Elle est toujours l'objet d'une grande vénération et contient de curieux ex-voto ; elle est dominée par un clocher roman moderne surmonté d'une Vierge colossale (hauteur 5 m 60) par Fabisch.

Intérieur de la crypte (dédiée à saint Joseph). Elle est dotée de voûtes hautes de 9 m 50 et de piliers carrés flanqués de 38 colonnes. Le chœur possède un revêtement en marbre de Carrare coupé par des bandes en marbre rouge (noms des paroisses de Lyon et du diocèse), des mosaïques vénitiennes par Mora et un autel dont la face est décorée d'un haut-relief représentant la Mort de saint Joseph (par Dufraine). Le sol, au pied de l'autel, est pavé d'une mosaïque romaine (dans les maillons, les Sept Péchés capitaux sont représentés par des animaux). Derrière l'autel, on voit une statue monumentale de saint Joseph. Dans la nef latérale sud de la crypte, un escalier en marbre rouge poli mène au vestibule qui sert d'entrée latérale sud à la basilique et relie la construction à l'ancienne chapelle. Richement décoré, il abrite une statue de la Sagesse (par Dufraine) surmontant un vaste bénitier à trois coupes. L'escalier aboutit à un portique soutenu par des colonnes de pierre noire qui donne accès à l'église haute par deux portes surmontées chacune d'un bas-relief sculpté.

Intérieur de l'église (dédiée à l'Immaculée Conception). Dotée d'une décoration d'une magnificence extraordinaire (avec notamment des bénitiers en onyx), l'église est divisée en trois nefs sur sa largeur et en trois travées sur sa longueur. L'ensemble du système repose sur 16 colonnes en marbre groupées deux à deux ; au-dessus de chaque groupe s'ouvrent des tribunes formant une galerie étroite qui règne tout autour des nefs. Les voûtes sont hautes de 27 m. Le sol de la grande nef est fait de plaques de marbres divers encadrées par des entrelacs de mosaïques romaines. Ses murs sont partiellement revêtus de mosaïques représentant des faits historiques relatifs à la Vierge. Les verrières, comme les mosaïques des trois coupoles encadrées par les berceaux de la grande nef (cartons de G. Poncet et de M. Domer, exécution de Mora) lui sont également consacrées. On compte huit chapelles de bas-côtés et, dans le mur terminal de la grande nef, se dresse une vaste tribune supportée par quatre anges cariatides. Au-dessus se trouve un tableau votif, par Orsel, du choléra de 1832 dont Lyon fut préservé. L'abside est formée d'un avant-chœur, d'un chœur et d'un sanctuaire tout aussi somptueux que le reste de la basilique. Le sanctuaire est fermé par une balustrade ajourée avec deux lions couchés à l'entrée, le tout en marbre de Carrare : s'y dresse le maître-autel en marbre statuaire de Carrare avec parement décoré d'un groupe représentant Marie écrasant le serpent et brisant les chaines d'Adam et d'Ève, un tabernacle dont la porte est en argent massif, un ciborium en marbre blanc incrusté d'émaux, avec couronnement de bronze doré. La figure de l'Immaculée Conception est établie sur un cippe de pierre précieuse.





Le cimetière de Loyasse

Puis, la zone des couvents dépassée, ce sont les approches du cimetière de Loyasse, la rue des Quatre-Vents, la place de la Sara aux allées d'arbres sombres, la sensation indéfinissable d'être sur une esplanade qui domine de profonds espaces, toute l'immense ville devinée, derrière les murailles, au pied de la colline…
Un tournant… Voici le cimetière… Accoudés au parapet du mur d'enceinte, Jacques et Cormeilles regardent les tombes blanches, les cyprès flexibles qui s'inclinent lentement aux souffles de la nuit, les vieux tilleuls ombreux – chevelures noires entrelacées d'étoiles… Quel silence ! Et comme la lumière de la lune est douce ! On respire le calme, l'éloignement de tout, le grand repos d'un sommeil sans rêves… Longtemps, le chemin que prennent ensuite les deux promeneurs, côtoie la nécropole… Aux meurtrières étroites percées dans le mur s'encadrent des coins plus délaissés, des carrefours mystérieux, des régions de tombes anciennes, des croix de fer émergeant d'une brousse d'herbes folles et de lianes en fleurs, des dalles grises éparpillées parmi des saules – tableaux pas plus grands que la main, et qui cependant, mieux que les visions d'ensemble, suggèrent toute la pénétrante poésie de ce champ des morts…
Le chemin tourne sous une arcade… Une longue muraille en contre haut, de fines pointes de cyprès, un revers de talus feutré d'arbres noirs comme les ténèbres, entre lesquels l'aiguille d'une pyramide dresse la figure énigmatique d'un ange funéraire – silhouette rêveuse contre la lune – et le cimetière a disparu.

Joseph Esquirol, *Cherchons l'Hérétique !*

Au début du XIX[e] siècle, trois cimetières font leur apparition à Lyon : celui de la Guillotière, celui de la Croix-Rousse et celui de Loyasse. Ce dernier, que les riches lyonnais choisirent comme lieu de sépulture, est de loin le plus pittoresque.
Créé en 1807, le cimetière de Loyasse, situé aux limites ouest de la ville, est souvent comparé au Père-Lachaise parisien, bien qu'il en diffère par sa stricte conception géométrique et par l'alignement des tombes les unes à côté des autres. Envisagé par l'architecte Joseph Gay comme une pépinière de dalles, ses monuments vont très rapidement adopter des formes diverses, croix et stèles bien sûr, mais aussi sarcophages, colonnes, obélisques ou pyramides. La première chapelle est construite en 1823 ; beaucoup d'autres édifices couverts feront leur apparition par la suite, inspirés de styles variés : néo-gothique, néo-romain et même néo-égyptien.
De nombreuses personnalités sont enterrées dans ce cimetière. On peut citer l'architecte de la basilique de Fourvière, Pierre Bossan, l'industriel et mécène Émile Guimet, le major Martin, le général Moutoon-Duvernet… C'est également là que reposent des figures telles que Jean-Baptiste Willermoz ou Maître Philippe, dont la tombe est toujours fleurie en abondance..

de 4 m 10, de saint Michel terrassant le dragon, modelée par Millefaud (le groupe de l'archange et du dragon a 7 m de haut). De là, un escalier de fer de 67 marches mène à l'observatoire de la Basilique (349 mètres d'altitude ; 48 m 25 au-dessus de la terrasse).

Au nord de la basilique (à droite lorsqu'on en sort), la montée des Anges conduit à la station supérieure du funiculaire de Saint-Paul puis, un peu au-delà (au sommet du passage Gay et à côté du restaurant du même nom), à la tour métallique. Inaugurée en 1894, c'est une imitation réduite de la tour Eiffel, haute de 85 m (376 m d'altitude ; 222 m au-dessus de la Saône) qui possède un ascenseur ainsi qu'une table d'orientation et des lunettes permettant d'admirer le même paysage qu'à l'observatoire de la basilique.

De la basilique à Saint-Irénée

Place des Minimes : le Veau d'or et la « pierre branlante »

Une légende veut que le célèbre Veau d'or soit enterré dans le jardin du couvent des Pères Minimes. Cette tradition est antérieure à l'installation des religieux puisque, dans l'acte de vente par lequel ils leur cédèrent leur vigne, les anciens propriétaires prirent soin de se réserver la moitié du trésor qui pourrait y être découvert.
Golnitz mentionne pour sa part une pierre qu'on voyait encore à son époque, à l'extrémité de la place, vers Saint-Just : appelée « pierre branlante », elle était probablement le vestige d'anciens cultes druidiques. Mais, aujourd'hui, il n'en subsiste plus la moindre trace.

Le quartier de Fourvière, qu'on peut qualifier de cité « mystique », est parsemé de couvents et d'établissements charitables. Présentant un visage presque rural avec ses petites routes longeant les murs de jardins et de communautés, conservant de nom-

saint Louis ou de Bourbon) a été fondée en 1486 par le cardinal Charles de Bourbon et achevée au commencement du XVI[e] siècle par son frère Pierre, gendre de Louis XI. Ses vitraux sont d'un dessin gracieux et clair dans la partie haute (1501) ; ceux de la partie basse, dus à Maréchal (1844) sont d'un coloris magnifique mais, trop chargés et trop sombres, ils laissent mal voir les richesses de cette chapelle. La 4[e] chapelle (fermée) possède au tympan intérieur de la porte un élégant bas-relief du XIV[e] siècle polychrome et doré mais mutilé.
Sur la façade intérieure sud, on voit un tableau d'époque Louis XVIII, l'Adoration des Mages, et une rose avec verrière du XIV[e] siècle.

Panorama visible depuis l'observatoire de la basilique

Ma mère admirait et louait, sans oublier toutefois qu'elle était Parisienne. « Reconnais, me dit-elle un jour, que ton Lyon, si richement doté qu'il soit, n'a pas la perspective des ChampsElysées. » Pour toute réponse, je me contentai de sourire. Et, en fait de perspective, je lui en découvris une de quelque deux cents kilomètres, du haut des terrasses de Fourvière. « Ce n'est évidemment, lui dis-je, ni l'Obélisque, ni l'Arc de Triomphe, mais c'est Belledonne, la Meije, le mont-blanc, et maintes petites curiosités du même genre… - Je n'ai rien vu de plus grandiose, avoua ma mère… […] »

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

Outre la ville et sa banlieue, on peut découvrir un immense paysage.
Du Nord à l'Est : la vallée de la Saône vers Mâcon, le plateau de la Dombes, le camp de la Valbonne, la vallée du Rh6ne jusqu'aux grottes de la Balme, Revermont, la montagne de Nivigne (qui domine Bourg), Reculet, Crédo, les montagnes de la chaine du Jura (distantes d'une centaine de kilomètres), la vallée de l'Albarine, le Grand-Colombier (75 km) et, souvent, quand le temps est clair, à 160 km environ, la cime du Mont-Blanc (4,807 m) ainsi que le Dôme du Goûter.
De l'Est au Sud : les Bauges, la Dent du Chat, la trouée de Chambéry, les montagnes d'Allevard et des Sept-Laux, le massif de la Grande-Chartreuse, les Grandes-Rousses, la trouée de Grenoble et, au-delà, le Meije et les Écrins (4,100 m), le pic d'Olan, les montagnes du Vercors (Moucherolle, Grand-Veymont), le plateau de Bièvre, les plaines du Viennois et la vallée du Rh6ne jusqu'à Vienne.
Du Sud à l'Ouest : la colline de Givors, le Pilat (à 45 km), les collines du Lyonnais.
De l'Ouest au Nord : les monts de Tarare, les collines d'Amplepuis, les montagnes et les coteaux du Beaujolais et, beaucoup plus proche, le Mont-d'Or.

Église Saint-Paul

Située au nord de la gare Saint-Paul, cette église aurait été fondée au VIe siècle par saint Sacerdos, évêque de Lyon. Réédifiée du XIe au XIIIe siècle, elle fit l'objet de travaux aux XVIIIe et XIXe siècles. Beaucoup estimant qu'ils défiguraient l'édifice, ils furent pour partie supprimés. Ainsi, en 1907, on fit tomber les « plâtras » recouvrant les ornements sculptés des chapelles, des pilastres et des chapiteaux. Malgré tout, la décoration moderne qui y fut introduite jure encore avec les morceaux de l'époque romane ou gothique. Les parties demeurées intactes sont, entre autres : le portail latéral, le transept, la tour centrale et sa coupole octogonale (sauf le petit lanterneau ajouré qui est de 1835). Le clocher est du XVe siècle, mais la flèche est moderne. L'intérieur de l'édifice est décoré de fresques dues à Paul Borel, peintre mystique de la fin du XIXe siècle.
En face du portail ouest se trouve la statue du chancelier Gerson qui mourut à Saint-Paul en 1429.

La fondation mythique de l'église Saint-Paul

Selon la légende, au VIe siècle, l'évêque Sacerdos était malade et retenu à Paris. Le Christ lui-même serait alors apparu, entouré d'anges, pour consacrer l'église Saint-Paul. Il y aurait laissé un cierge qui ne se consumait jamais ainsi qu'un encensoir fait d'un métal inconnu et serti de pierres précieuses. Pieusement conservés, ces objets, que certains envisagent comme les reliques d'une civilisation inconnue retrouvées dans un temple païen des environs, auraient été détruits par les Protestants.
On dit aussi que Saint-Paul fut édifiée sur les ruines d'un temple de Diane. Le souvenir de la déesse se serait perpétué au travers des feuillages, des personnages et des animaux de style antique qui ornent les chapelles latérales.

breux vestiges antiques, il est très intéressant à parcourir. Parmi tous les itinéraires possibles, l'un des plus recommandés consiste, à partir du parvis de la basilique, à descendre au sud par la montée de Fourvière et la rue Cléberg jusque sur la place de l'Antiquaille (où aboutit à gauche la montée Saint-Barthélemy).
Là se dresse l'hospice de l'Antiquaille : il occupe l'emplacement de l'ancien palais des préfets du prétoire (ou gouverneurs) des Gaules, fut la résidence de plusieurs empereurs et le lieu de naissance de Germanicus, Claude et Caracalla. C'est ici également que Pierre Sala, au XVIe siècle, construisit sa fameuse demeure. On peut demander à visiter le caveau souterrain creusé à même le roc et soutenu par une colonne centrale où, d'après la tradition, serait mort saint Pothin et où aurait été emprisonnée Sainte Blandine avec 49 autres chrétiens martyrisés en 177. Le caveau s'ouvre au fond d'une crypte qui a reçu une riche décoration moderne de mosaïques consacrées à ces martyrs.
La rue de l'Antiquaille, au sud, longe la place des Minimes avec ses talus gazonnés et ombragés. De ce point, on peut redescendre directement à la cathédrale Saint-Jean par la célèbre montée du Gourguillon.
En continuant au sud par la rue des Farges (s'y trouvent de nombreuses maisons du XVIe siècle), on laisse à gauche l'ancien grand séminaire (aujourd'hui Dépôts et Consignations) où subsistent des vestiges des bains romains, puis on passe devant l'église Saint-Just reconstruite en 1761 (statues de saint Just et de saint Irénée par Legendre-Héral ; pierre tombale du XIVe siècle). On franchit ensuite la ligne des anciennes fortifications pour déboucher dans la rue de Trion où se trouve la gare de Saint-Just.
Si, à l'entrée de la rue de Trion, on prend à gauche la rue des Macchabées, on croise le chemin de Choulans un peu au-dessus de la place du même nom (là s'élèvent trois tombeaux, restes d'une nécropole gallo-romaine remontant à la fin du règne d'Auguste). Puis, à travers un vieux quartier pittoresque, on monte à l'église Saint-Irénée, reconstruite dans le style classique avec une grosse tour centrale carrée. En dessous de l'église existe une crypte construite (ou restaurée) au Ve siècle par l'évêque saint Patient et souvent remaniée depuis. On peut y voir un ossuaire où ont été rassemblés les ossements des martyrs, les tombeaux des Saints Irénée, Jubin, Épipode et Alexandre, des inscriptions avec emblèmes similaires à celles des Catacombes ou encore des débris lapidaires anciens. Derrière l'église s'étend une terrasse (dotée d'un chemin de croix et d'un calvaire ainsi que d'une très belle vue) sous laquelle est creusée une autre crypte, dite chapelle du Saint-Sépulcre. À quelques pas de l'église, l'ancien fort Saint-Irénée est aujourd'hui occupé par un institut franco-chinois (cf. page 100). Derrière subsistent des restes de l'aqueduc gallo-romain.
En prenant à droite du fort la rue des Fosses-de-Trion, on débouche sur la place de Trion d'où il est possible de rejoindre directement la basilique de Fourvière en montant le chemin de Loyasse puis, à droite, la rue du Juge de Paix qui s'ouvre entre des restes de l'aqueduc gallo-romain. Du fort Saint-Irénée, on peut également descendre, via la montée des Génovéfains, au pont de la Saône, en face du cours de Verdun et de la gare de Perrache.

De Fourvière à Saint-Paul

De Fourvière, on peut descendre soit par les jardins du Rosaire (péage) et la montée Saint-Barthélemy, soit par le funiculaire de Lyon-Saint-Paul, soit, enfin, (et c'est

Place des Minimes, Fourvière

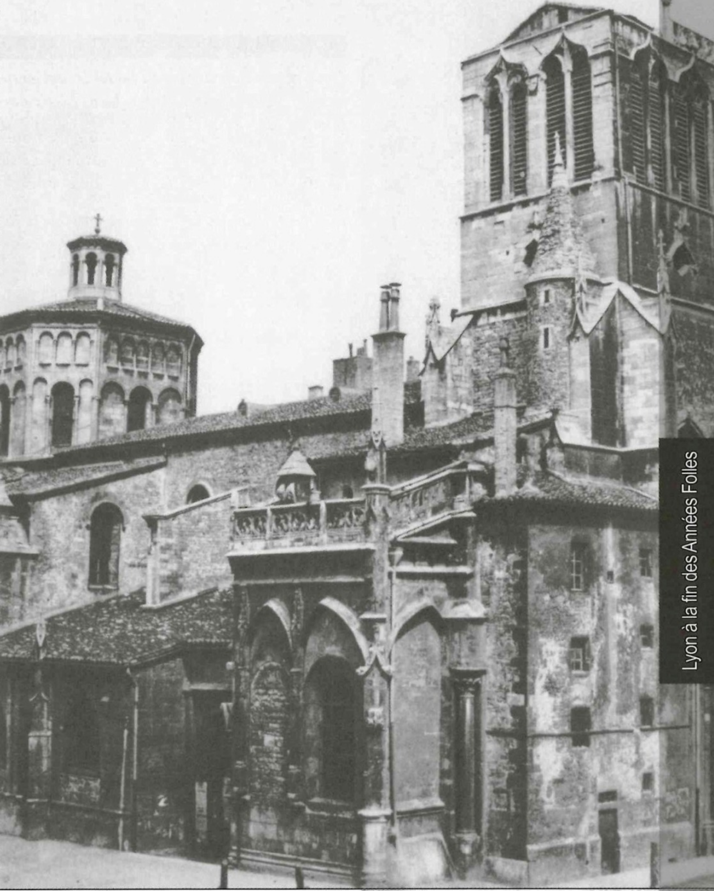
© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote SA 3/33



recommandé) par le passage Gay (péage), tracé sous des ombrages et dans des jardins. Ce passage, le long duquel sont disposés de nombreux débris lapidaires, aboutit, à droite, un long escalier de la montée des Carmes qui finit sur la place Saint-Paul. Là s'élève la gare du même nom et, à l'angle de la rue Octavio-Mey, la gare du funiculaire de Saint-Paul à Fourvière. Celui-ci est prolongé par une ligne de tramway, longue de 800 mètres et empruntant un viaduc de 80 mètres, destinée à transporter les cercueils au cimetière de Loyasse.
À gauche de la gare (en lui faisant face) s'ouvre la monter Saint-Barthélemy où 1'on voit, au numéro 1, la « maison d'Henri IV ».

De Saint-Paul à Vaise

En face de la gare, la rue Octavio-Mey descend à la Saône. À droite, sur le quai de Bondy (au numéro 29) se trouve le palais municipal des Expositions, renfermant aussi une succursale du Conservatoire de musique et de déclamation de Paris. De là, en franchissant la Saône sur le pont métallique de la Feuillée, on accède directement au quartier et à la place des Terreaux.
À l'ouest, la Saône, profondément encaissée, se resserre entre les hauteurs de la Croix-Rousse et de Fourvière ; c'est à peine s'il y a assez d'espace, le long des quais, pour une ligne de hautes maisons adossées à des rochers abrupts. À gauche, le quai Pierre-Seize possède un grand nombre de maisons qui ont conservé leur ancien aspect, en particulier les numéros 79, 101, 105, du XVe siècle, et le numéro 110, une belle construction de la Renaissance. Dans un enfoncement de rocher en forme de grotte se trouve la statue, par Bonnaire, de Jean Cléberg. Vivant sous le règne de François Ier, il devint conseiller de la ville et contribua à la création de l'hospice de la Charité. Sa statue est surnommée l'Homme de la Roche.
Le nom de Pierre-Scize vient d'un ancien promontoire rocheux tranché (dit-on) par les Romains pour permettre le passage d'une route. Au Moyen Âge, il porta un puissant château fort des archevêques de Lyon, devenu par la suite prison d'État et entièrement démoli pendant la Révolution. Le rocher lui-même, exploité comme carrière, a vu sa taille grandement réduite.
En poursuivant sur le quai, on atteint l'école vétérinaire fondée en 1762 par Bourgelat (elle se situait originellement à la Guillotière), dont la statue en bronze par Fabisch se trouve dans la cour d'honneur. On voit aussi le monument au professeur Arloing, membre de l'Institut, ancien directeur de l'école.
Au pont de Serin, construit en 1816, se trouve le point le plus étroit du défilé de la Saône, dominé sur les deux rives par



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre Cote 6836

L'église Saint-Paul vue depuis la place Gerson

d'anciens ouvrages fortifiés à la Vauban : à droite, le fort Saint-Jean ; à gauche, la batterie de Pierre-Scize et au-dessus les forts de Vaise et de Loyasse.
Apres le pont Mouton, non loin duquel se trouve le point de départ de toutes les lignes de trams suburbains de la rive droite de la Saône, on arrive au quartier industriel de Vaise, desservi par une gare P.-L.-M (importante surtout au point de vue commercial) et par une gare d'eau. C'est dans ce quartier que les entreprises chimiques Gillet ont établi certaines de leurs usines depuis le XIXe siècle (sur les pentes de la Croix-Rousse, au-dessus des quais de Saône où fut créé l'un de ces établissements, Claude Gillet fit construire sa villa de 1911 à 1913). À Gorge-de-Loup, depuis 1922, on trouve les usines de la Rhodiaceta, entreprise chimique spécialisée dans les textiles artificiels.
À Vaise, en matière de bâtiments anciens, on peut signaler l'ancien château de la Duchère, datant du XVIe siècle et largement remanié depuis : il possède une cheminée d'époque Henri II et une chapelle d'époque Louis XIII.

La source miraculeuse de saint Épipoy

Au 19 quai Pierre-Scise, dans une cave, un puits est la dernière trace d'un ancien édifice comprenant une chapelle et une recluserie dédiées à saint Épipoy. Selon la légende, celui-ci (dont le vrai nom est Épipode) se serait caché là en 177 pour échapper aux persécutions contre les chrétiens. Finalement découvert et arrêté (et plus tard martyrisé) il aurait perdu l'une de ses sandales qui serait tombée dans la source, la sanctifiant du même coup. Au cours des siècles suivants, ses eaux, qu'on disait particulièrement efficaces contre les fièvres malignes, auraient été à l'origine de nombreuses guérisons miraculeuses.
Depuis, cette source a été oubliée et son eau déclarée impropre à la consommation au XIXe siècle.

Le chemin des Deux-Amants

Cette rue doit son nom au tombeau dit des Deux-Amants, découvert en 1408 sur la propriété des sœurs de Sainte-Élisabeth (elle appartient aujourd'hui à l'École vétérinaire). Ce monument fut détruit en 1707 pour permettre l'élargissement du chemin et les fouilles pratiquées à cette occasion n'amenèrent aucune découverte susceptible de mieux identifier les défunts. Cela ne mit donc pas un terme aux théories les concernant, l'une d'entre elle suggérant même qu'il s'agissait d'Hérode Antipas et de son épouse Hérodias. Néanmoins, l'hypothèse la plus largement admise aujourd'hui fait d'eux un frère et une sœur nommés Amandus et Amanda.

La loge du Change

Située place du Change, elle a été construite en 1749 sur les dessins de Soufflot. Sa façade, bien équilibrée est sobre et élégante. Son rez-de-chaussée compte cinq arcades soutenant l'ordonnance du premier étage, surmontée d'une balustrade avec deux frontons circulaires et un motif central entouré de cornes d'abondances.
À ses débuts, ce bâtiment servit aux agents de change de Lyon ; aujourd'hui, c'est un temple de l'Église réformée.

Les alchimistes de la rue du Bœuf

La rue du Bœuf, dont les Romains auraient fait autrefois l'une des voies sacrées menant au temple de Cybèle, passe pour avoir été la rue des alchimistes. C'est généralement là que l'on situe le fameux « Maître Jean », initiateur de Louis XII (cf. page 160). On dit que subsistent, dans les maisons qui bordent cette artère, les traces d'anciens laboratoires.
On peut d'ailleurs, au numéro 6, visiter celui de Maître Philippe (cf. page 181). Il est composé d'une petite pièce et d'une cuisine ; ceux qui s'y sont rendus disent avoir eu l'impression de sortir du temps, d'entrer en contact, sinon en communion, avec le double du défunt thaumaturge.
Maître Philippe, qui semble avoir préféré ce laboratoire à sa belle demeure de la rue Tête-d'Or, a raconté, le concernant, un événement bien étrange. Une nuit, la lumière s'éteint brusquement et une force invisible jette dans le feu les pilules d'héliosine qu'il était en train de préparer.

Le Vieux-Lyon

Nous ne pouvons décrire ici toutes les anciennes demeures du quartier Saint-Jean, hôtels particuliers des XVe, XVIe et XVIIe siècles ; ils mériteraient d'être classés pour la plupart, et l'on ne peut que regretter que quelques plaques indicatrices ne viennent signaler au touriste et à l'amateur les logis intéressants du temps passé. […] Souvent une porte basse, percée dans un mur sans caractère, conduit dans un logis où l'art de nos pères s'est donné libre carrière.

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

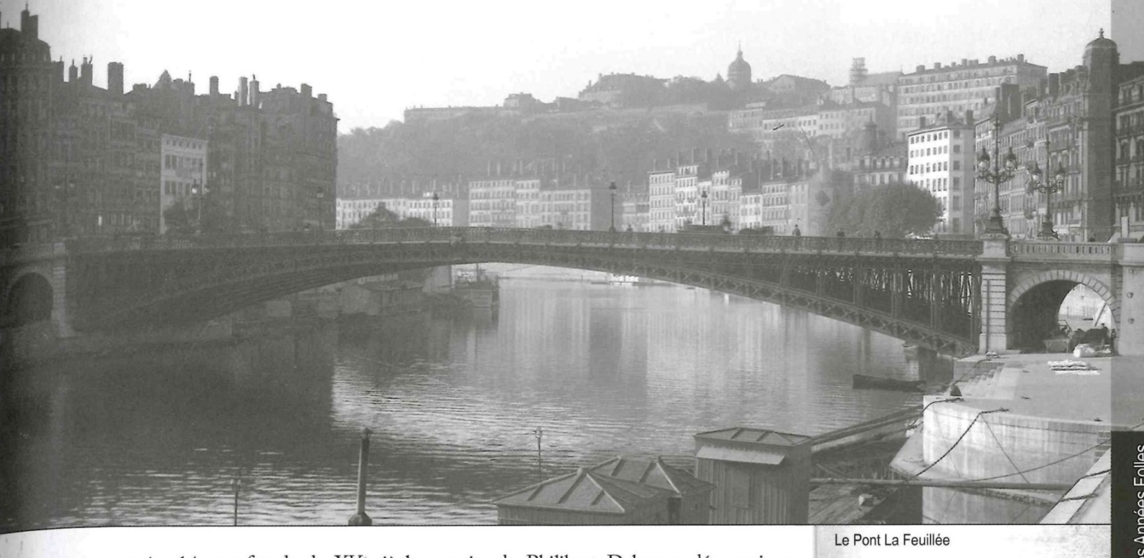
Ils continuèrent leur route. À présent, les maisons plus écartées découpaient une bande de ciel plus large. Des toits aigus, des tuyaux de cheminées, des galetas biscornus pareils à des excroissances poussées toutes seules, et mille autres saillies dentelées se dressaient dans la lumière.
Les fenêtres des derniers étages échafaudaient leurs vitres à petits carreaux miroitants de clartés bleuâtres. Quand on débouchait sur quelque place, la lune apparaissait brusquement – sphère cheminant en plein azur nocturne, splendide, bombée, comme en relief, et moins amie pourtant que lorsqu'on l'apercevait, familière, encadrée aux architectures de la rue déserte. Des niches encochant l'angle des maisons abritaient des statues de la Vierge. Des écussons – d'aucuns posés de biais – surmontaient des meneaux gothiques, des portes basses en arc tiers-point. Des escaliers spiralaient dans des tourelles. Des allées étroites se voûtaient d'arête, ou parfois même, telles des nefs d'église, intersèquaient des nervures de croisées d'ogives. Des cintres aussi se courbaient aux flancs des murailles, certains, très longs, marquant la place de quelque ancienne salle ayant occupé naguère tout le rez-de-chaussée, d'autres très courts – sourcils s'arrondissant sur des yeux de lucarnes.
La solitude était absolue. Pas un passant, pas une voiture. Sinon « pas un chat », contrairement à l'expression populaire, des bandes de matous énamourés rôdant à travers les lacis des rues désertes, dont leurs miaulements dialoguants troublaient seuls le silence.
Et la nuit, la nuit bleue, calme et douce, nimbant d'un halo de rêve ce paysage de vieilles demeures, en affinait le charme provincial, l'indéfinissable poésie faite d'intimité, de bonhomie et d'une furtive sensation de lointaines époques momentanément ressuscitées, candides et un peu baroques…

Joseph Esquirol, *Cherchons l'Hérétique !*

Au sud de la place Saint-Paul, le Vieux-Lyon, étroitement serré entre la rive droite de la Saône et les pentes de Fourvière, est constitué d'un enchevêtrement de petites rues bordées de maisons anciennes.
S'ouvrant à droite, la rue Juiverie est particulièrement intéressante : c'est là que se déroulèrent les tournois donnés en l'honneur de Charles VIII et l'on raconte que Michelet aimait à s'y attarder pour contempler les nombreuses maisons anciennes et leurs multiples œuvres d'art. Il faut notamment citer : au numéro 4, l'hôtel Paterin, appelé par les Lyonnais « maison d'Henri IV » parce qu'on trouve un buste du roi dans la cour de cette magnifique construction de la Renaissance ; au numéro 8, la maison des Bullioud, contenant la célèbre galerie Philibert Delorme, considérée comme un chef-d'œuvre de science et d'art ; au numéro 22, l'hôtel des Baronat, avec une belle façade ogivale ornée d'animaux grotesques, une cour remarquable et de riches banquettes aux fenêtres.
Plus loin, à gauche, on arrive sur la place du Change. Outre la loge du Change, on remarque au numéro 2 une façade à fenêtres gothiques et un escalier en vis avec une tourelle du XIVe siècle.
À gauche de la place s'ouvre la rue Lainerie. On y voit : au numéro 6, une maison du XVe siècle avec une belle façade, un escalier à noyau et des galeries voûtées en ogive ; au numéro 10, un escalier à vis sans noyau central, chef-d'œuvre de coupe de pierre

Nicolas Flamel et les trésors cachés du Vieux Lyon

Bien des rumeurs ont circulé à propos des richesses possédées par le célèbre alchimiste Nicolas Flamel. Estimant qu'elles ne pouvaient provenir toutes de la transmutation du plomb en or, on a avancé qu'il aurait découvert de nombreux trésors. Et ce sont ces découvertes qui le relient à Lyon.
Au XIXe siècle, dans ses *Nouveaux mélanges biographiques et littéraires pour servir à l'histoire de la ville de Lyon*, Breghot du Lut rapporte que Flamel aurait mis la main, à Naples, sur un livre où étaient indiqués, grâce à des figures hiéroglyphiques, les lieux où les Juifs avaient caché leurs trésors avant d'être chassés de France par Philippe le Bel. S'étant fait expliquer l'ouvrage par un célèbre kabbaliste, Rabi Nazard, il aurait acheté plusieurs maisons à Paris censées renfermer ces richesses. Mais le manuscrit aurait également désigné des lieux situés à Lyon.
Flamel avait deux filles. Toujours selon la légende, l'une d'entre elles était courtisée par un jeune Lyonnais monté à Paris pour s'initier au commerce des étoffes précieuses. Tout allait bien jusqu'à ce que les deux sœurs décident brusquement d'entrer au couvent. Pour consoler et dédommager le galant déconfit, Flamel lui remit trois figures issues de son livre ainsi que leurs explications. L'un de ces dessins représentait douze têtes de lion rangées sur trois lignes.
Au 23 de la rue Juiverie, il existe une maison dont la façade est ornée de douze têtes de lion. Mais elle fut édifiée au début du XVIIe siècle pour le sieur Lentillon, par ailleurs réputé amateur de sciences kabbalistiques. L'édifice commémorerait-il la découverte du trésor ? En tout cas, une tradition encore rapportée dans le quartier veut qu'une cassette soit dissimulée derrière l'une des têtes.
Une autre légende lyonnaise se rapporte aux trésors cachés par les Juifs. Elle dit que le roi Louis XIII s'étonna des richesses déployées, pour le recevoir, par le propriétaire de l'hôtel de Gadagne. Celui-ci, pour s'expliquer, prétendit avoir trouvé l'un des emplacements désignés par le livre de Flamel et utilisé l'argent pour mener des spéculations dans le commerce des blés, pratique peu louable mais fort lucrative… La figure hiéroglyphique annonçant la cache mystérieuse aurait représenté un homme nageant dans un fleuve pour échapper à ses ennemis..



Le Pont La Feuillée

; au numéro 14, une façade du XVe siècle avec des fenêtres sculptées à pinacles et clochetons et une petite niche sur l'angle ; au numéro 18, un admirable escalier à pans coupés.

Au sud de la place, la rue de Gadagne offre, au numéro 8, une galerie voûtée, une rampe de fer forgé et une grande niche sculptée Renaissance ; aux numéros 10, 12 et 14 s'élève l'hôtel de Gadagne qui abrite le musée municipal du Vieux-Lyon (cf. page 95). La rue de Gadagne est prolongée, au-delà de la place du Petit-Collège, par la rue du Bœuf.

Depuis le musée, on peut rejoindre la rue Saint-Jean soit à gauche par la place du Change, soit à droite par la rue de la Fronde. Presque toutes les maisons y sont intéressantes, même si la plupart d'entre elles ne laissent pas deviner au dehors leurs richesses artistiques. Au numéro 7, on observe une riche façade du XVe siècle, un escalier et une galerie ; au numéro 9, une cour remarquable, une tour d'escalier à noyau et torsade surmontée d'un belvédère, une galerie à deux arcs par étage et une niche avec une statue de la Vierge à l'Enfant ; au numéro 11, un escalier à vis d'une grande richesse de moulures et une belle cheminée à jambages torses. Ici s'ouvre la place du Gouvernement, avec l'Hôtel du Gouvernement (numéro 2) et les maisons en dépendant qui forment un ensemble très complet des constructions civiles lyonnaises du Moyen Âge et de la Renaissance.

La rue Saint-Jean se poursuit : au numéro 37, on voit la maison de François d'Estaing, chamarier de la cathédrale, une des plus complètes et des plus intéressantes (début du XVIe siècle), avec un escalier monumental, un dais très refouillé, un balcon en fer forgé de style ultérieur. Dans la cour se trouvait le puits de Philibert Delorme, désormais au musée. Au numéro 12, on peut noter une jolie imposte en bois (le Paon) ; au numéro 24, le Grand Palais (XVe siècle), du style ogival tertiaire, présente une allée voûtée (qui communique avec la rue du Bœuf), cinq étages de fenêtres à meneaux et une tour d'escalier se terminant par un crénelage.

À gauche s'ouvre la place de la Baleine, dont le numéro 1 possède une façade Renaissance avec une belle porte et le numéro 6 une imposte en ferronnerie Louis XV. À droite de la place s'étend, parallèlement à la rue Saint-Jean, la rue Trois-Maries, dont le numéro 5 offre une niche à coquille avec une madone du XVe

La montée du Change



Légendes du Gourguillon

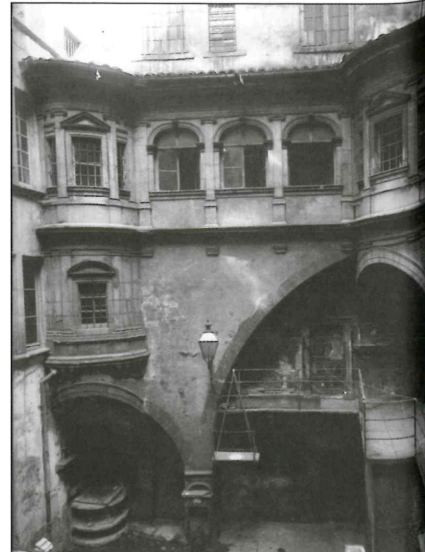
Relativement raide et étroite, pavée et quelque peu sinueuse, la montée du Gourguillon, la plus pittoresque de la ville, relie le Vieux Lyon à Saint-Just. Parmi les curiosités qu'on peut y remarquer se trouvent, au numéro 2, ornant les fenêtres d'une maison du XVe siècle, des sculptures représentant des figures grotesques et des animaux fantastiques.
Si les Lyonnais l'ont quelque peu oubliée, cette ruelle fut, par le passé, le théâtre de bien étranges événements.

• Le joyau perdu du pape Clément V
Le 14 novembre 1305, après avoir été couronné pape en l'église Saint-Just, Clément V et son cortège – qui compte notamment le roi Philippe le Bel – empruntent la montée du Gourguillon pour rallier Saint-Jean. Mais, sous le poids des curieux amassés, un pan de mur s'effondre. L'éboulement provoque des morts et des blessés mais le souverain pontife s'en tire sans dommages. Sans dommages physiques, du moins, car il se rend compte que le joyau ornant sa tiare a disparu. S'agissait-il d'un dimant ? D'une émeraude ? Les chroniques ne s'accordent pas sur ce point. Quoi qu'il en soit, la pierre précieuse n'a jamais été retrouvée, malgré les recherches menées le jour même et au cours des siècles suivants.
On a beaucoup parlé de cet effondrement, se demandant parfois s'il ne s'agissait pas d'un attentat manqué, ou s'il ne fallait pas y voir un mauvais présage.

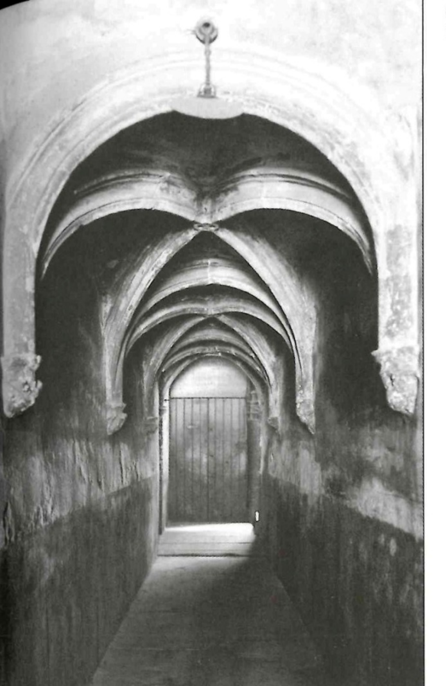
• Une messe noire interrompue
Bien plus proche de nous, un autre événement étrange se serait déroulé sensiblement au même endroit. En 1856, le Révérend Père Jandel, après avoir fait un sermon sur la divinité de Jésus et les vertus du signe de la croix, est abordé par un inconnu à la sortie de l'église. Celui-ci, pour le mettre à l'épreuve, lui propose une confrontation avec des suppôts de Satan, montée du Gourguillon. Après avoir obtenu l'autorisation des autorités ecclésiastiques, Jandel se rend sur place et, dans un vieil appartement, rencontre les membres d'une secte diabolique. Leur chef, de haute taille, coiffé d'un vaste chapeau, tient à la fois du loup-garou et de l'envoûteur. Mais son aspect terrifiant ne le protégera pas : Jandel brandit sa croix, les murs sont ébranlés d'une violente secousse et l'individu se volatilise aussitôt.

siècle et un puits Renaissance. Au numéro 7, on découvre l'ancienne maison des Étuves. Au XVe siècle, ses bains mixtes étaient surtout un lieu de prostitution et, malgré les protestations du voisinage, ce n'est qu'au siècle suivant que l'établissement ferme ses portes. Lui succède une hostellerie placée sous la protection des trois Marie : Marie de Cléophas, Mari-Jacobé et Marie-Madeleine, figurées par des statuettes sur le linteau de la maison. Les numéros 3. 8, 9, 11, 15, 17, 19 et 21 ont également de nombreux détails dignes d'intérêt.
La rue Saint-Jean aboutit à la place Saint-Jean, mais il est conseillé de visiter, un peu avant, la rue de la Bombarde avec, au numéro 6, l'hôtel dit de Jeanne d'Arc (enseigne, cour, escalier avec belvédère) et, au numéro 10, l'enseigne de la Petite Bombarde (portant la date de 1772, elle représente une main mettant le feu à un mortier à bombes). À l'extrémité sud de la rue de la Bombarde s'étend à droite la rue du Bœuf dont presque toutes les maisons valent le détour : au numéro 19, une porte à imposte avec frise en bois, la célèbre enseigne de l'Outarde d'Or (1708), un beau fenêtrage au rez-de-chaussée, des tourelles en encorbellements avec des fenêtres à pilastres et chapiteaux, le tout constituant un ensemble du meilleur style de l'ogival de la Renaissance. À l'angle de la place Neuve-Saint-Jean, aux numéros 2 et 3, on remarque une enseigne en pierre représentant un bœuf en ronde-bosse, attribué soit à Jean de Bologne, soit à Martin Hendricy (Liégeois établi à Lyon vers 1640) : elle a donné son nom à la rue.
À gauche de la rue de la Bombarde, dans le prolongement de la rue du Bœuf, la rue Tramassac offre notamment : au numéro 6, l'hôtel du Petit-Versailles, avec une belle salle voûtée

La galerie sur cour de l'Hôtel Bullioud , 8 rue Juiverie



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 273


Allée voûtée allant du 27, quai Saint-Antoine, au 58, rue Mercière

du XIVe siècle ; au numéro 18, une imposte en ferronnerie ; au numéro 22, l'ancien hôtel Valois ou du baron des Adrets (XVIe siècle) dont la façade est flanquée de deux pavillons carrés. Tournant à gauche par la rue Jean-Carriès, on revient à la place Saint-Jean.
Les rues qui la voisinent sont bordées de quelques-unes des plus intéressantes maisons du Vieux-Lyon. Rue Saint-Georges, au numéro 3, on voit dans l'imposte un Phénix sculpté ; au numéro 6, un escalier sur cour ; au numéro 7, une fenêtre du XIVe siècle ; la plupart des autres demeures valent également le coup d'œil. Place de la Trinité, l'une des plus pittoresques du quartier, s'élève la célèbre maison du Soleil, à l'angle de la vieille montée du Gourguillon : un soleil est représenté au-dessus d'une fenêtre et deux niches abritent la Vierge et saint Pierre. De la place Saint-Jean, on peut rejoindre l'avenue de la Bibliothèque d'où, en franchissant la Saône sur le pont Tilsitt, on regagne la place Bellecour.

La ville nouvelle

Vue d'ensemble

Le quartier des Écoles, qui fait face, au-delà du Rhône, au quartier Perrache, est un secteur récemment construit, régulièrement tracé et largement aéré. Ses vastes édifices universitaires et scolaires, également récents, donnent au quai qu'ils bordent un aspect monumental. Ce quartier, à l'instar du quartier latin à Paris, possède sa vie propre. Le quartier de la Guillotière, qui fait face à celui de Bellecour, est une zone majoritairement ouvrière.

Quant au quartier des Brotteaux, allant au nord jusqu'au magnifique parc de la Tête-d'Or, il a été tracé au cordeau. Ses rues, qui se coupent à angle droit, sont habitées par une population de riches négociants et d'employés aisés. De larges avenues plantées d'arbres ont vu apparaître des maisons de très grand luxe ; aux abords du parc, ce sont même de magnifiques hôtels particuliers qui ont été élevés. En dehors de la Tête-d'Or, ce quartier offre peu d'intérêt pour le touriste.

Quartier des Écoles

Outre l'université (cf. page 98), le quartier des Écoles rassemble l'École du Service de santé militaire ouverte en 1890 (18 avenue Berthelot), l'Institut chimique (rue de Marseille), l'école centrale (entre les rues Chevreul et Jaboulay), l'école technique supérieure de jeunes filles (35 rue Bossuet).
On trouve aussi deux hôpitaux : Saint-Joseph, qui est la clinique de la faculté catholique, et Saint-Luc (cf. page 98). S'y est également installé l'Institut Pasteur pour la région lyonnaise, dont l'importance augmente constamment.

Quartier de la Guillotière

La commune de La Guillotière et ses faubourgs ont été réunis à Lyon en 1852, for-

Les traboules

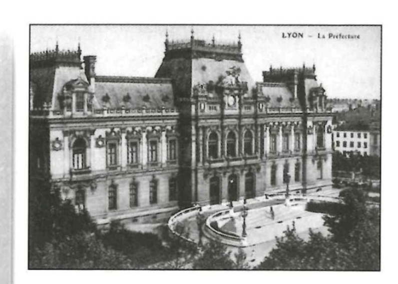
Le mot « traboule » désigne une allée ou une série d'allées qui traverse des pâtés de maison. Dans une ville enserrée entre collines et cours d'eau, elles sont extrêmement pratiques par le gain de place qu'elles offrent. Particulièrement nombreux dans le Vieux Lyon, ces passages couverts se sont multipliés à la Croix-Rousse : ils permettaient aux canuts de transporter leur production sans qu'elle pâtisse du mauvais temps. On en trouve également dans la presqu'île.
Donnant souvent sur de belles cours, permettant d'admirer de vieilles façades invisibles depuis les rues mais aussi de se déplacer sans être vu, les traboules – on en compte des centaines – demeurent cachées à qui ne connaît pas Lyon.

Maison dite d'Henri IV,
au 1 montée Saint-Barthélémy



La préfecture

Située cours de la Liberté, c'est un vaste édifice construit entre 1883 et 1890 par Louvier. Elle est précédée d'un square orné des statues en marbre du poète Victor de Laprade (au nord) et du général Duphot (au sud), par Bailly, ainsi que du monument de l'ingénieur Félix Mangini (par A. Boucher) avec, en face, la muse de Pierre Dupont (marbre par Chorel).
Intérieur (pour le visiter il faut adresser une demande spéciale au Préfet). De l'entrée monumentale (à 1'ouest) on accède à la salle des pas perdus, ornée des statues en marbre de l'empereur Claude et de Germanicus ainsi que de bustes de Lyonnais célèbres. De là part un escalier monumental à double rampe (reproduction, par Alaux, du fameux tableau de Versailles représentant les Fêtes de la Fédération). Dans le vestibule, à droite, deux tableaux : la Brume et la Rosée, de Cachoud et Jean-Jacques Rousseau chez Mme de Warens, par Bauer. Dans la grande salle à manger, on trouve un buste en marbre de Jules Favre, par Barrias, un plafond à caissons style Renaissance et deux tableaux : Diane, par Sicard, et le Bain, par J. Martin. Dans le salon de Diane, on remarque le panneau de cheminée et le Printemps, par Tollet. Dans le grand salon d'honneur, le plafond est décoré d'une peinture par L. Comerre, le Triomphe de Vénus ; on trouve également deux tympans de Comerre, l'Industrie lyonnaise et le Rhône et la Saône. Dans le salon jaune : un plafond par Domer, Diane chasseresse, et la Cueillette des Mûriers, toile de Lequesne. Le vestibule, où l'on revient, arbore deux toiles de Restout, Énée chez Didon et Alexandre chez Apelle. Quant à la salle de réunion du conseil général, elle présente des peintures de Fournier (les Industries du Lyonnais), un vitrail de Bégule (la Culture de la vigne et l'Industrie de la soie), une statue par Coutan (la République) et une toile de Fournier (les Gloires du Lyonnais et du Beaujolais depuis la fondation de Lyon jusqu'à nos jours).



mant alors le 3e arrondissement de la ville. Mais, trop étendu, il est vite divisé, donnant naissance au 6e arrondissement en 1867 puis au 7e en 1912. Toutefois, les guides touristiques les rassemblent encore fréquemment sous le nom de « quartier de la Guillotière ». En son ancien centre, sur le cours de la Liberté, on trouve la préfecture. À proximité, place Guichard, est installée depuis le début des années 1890 l'ancienne fontaine de la place des Terreaux, inaugurée en 1857.

Dans les squares de la place Raspail, à côté du pont de la Guillotière, sont installés les bustes de François Raspail (animateur des journées révolutionnaires de 1848, il connut la prison et le bannissement mais fut élu député du Rhône en 1869) et du capitaine Thiers (héros de la guerre de 1870, commandant les Mobiles du Rhône au siège de Belfort, il fut élu député du département en 1885). À l'angle nord-est de la place se dresse l'hôtel de la Mutualité dont la façade est surmontée d'un fronton allégorique, par P. Aubert.
Sur la place Jean-Macé (du nom du fondateur de la Ligue française de l'enseignement), très arborée, on voit la nouvelle et jolie mairie du 7e arrondissement. Au sud, dans le quartier de la Mouche (une partie du quartier de Gerland), Tony Garnier a construit le stade municipal (cf. page 87). Dans ce secteur, on est également sur le point de terminer de vastes abattoirs.

La grande halle, construite en 1914, est particulièrement remarquable : œuvre de Tony Garnier, elle donne une impression d'immensité par le fait qu'elle ne compte aucun pilier. Durant la guerre, elle a abrité l'entreprise « L'éclairage électrique » qui y fabriquait des obus. Il est à noter que ce quartier, naguère très champêtre, compte encore quelques fermes.
En allant vers l'est, on rencontre le fort Lamothe, une vaste caserne militaire dont les murs comprennent le château de la Mothe, édifice construit au Moyen Âge et remanié au XVe siècle qui abrita nombre de grands personnages avant qu'ils ne fassent leur entrée officielle à Lyon (c'est le cas de Marie de Médicis en 1600). Ensuite, sur le terrain militaire de l'ancienne Lunette des Hirondelles, embranchée sur la ligne P.-L.-M. Perrache-Brotteaux, on voit la nouvelle manufacture des tabacs destinée à remplacer sous peu celle de Perrache. Non loin, sur la place de Monplaisir, on trouve un kiosque à musique. Dans le même quartier sont installés de nombreux établissements industriels dont les usines Lumière et les immenses usines Berliet. Enfin, près de la limite est de la ville, on trouve le nouvel hôpital Édith-Cavell ou de Grange-Blanche, par Tony Garnier, destiné à remplacer l'hôpital général. Il est situé cours Gambetta, au numéro 331.

Au nord de celui-ci, dans le quartier de Montchat en passe de devenir le quartier des hôpitaux, se dresse le château de Montchat. Bâti au XVIe siècle pour un officier des prisons royales, Jehan Catherin, ayant abrité entre 1656 et 1658 la reine Christine de Suède, il devient aux alentours de 1850 la propriété de la famille Richard-Vitton. Celle-ci fait appel à Viollet-le-Duc pour lui redonner une apparence médiévale.
Le quartier de la Guillotière contient également : le temple protestant de style roman (chaire en forme d'ambon du VIIIe siècle) situé sur le quai, le lycée Édgar-Quinet (jeunes filles) ou l'église Saint-Pothin, avec un péristyle dorique. À l'intérieur, on voit de belles colonnes ioniques en granit poli. Enfin, dans le square près du pont Lafayette, se dresse la statue du botaniste Bernard de Jussieu (1699-1777), marbre par Aubert.

Quartier des Brotteaux

Le quartier des Broteaux est aujourd'hui une ville à l'américaine, aux larges avenues se coupant à angles droits ; mais il n'y faut plus chercher du pittoresque.

Louis Maynard, *Histoires, légendes et anecdotes à propos des rues de Lyon*

Promeneurs sur le quai de la Guillotière



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2830

Vue intérieure du grand hall du marché aux bestiaux de la Mouche, à Gerland

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3469

Je n'ai pas caché, en débutant, la pénible impression que je ressentis en traversant le quartier d'Ainay. Mais quelle fut ma surprise, mon enthousiasme, lorsqu'après avoir franchi le Rhône, je pénétrai dans le quartier des Brotteaux ! Partout de larges avenues plantées d'arbres, de belles maisons modernes, de coquets hôtels particuliers, de riants squares. N'étais-je pas victime d'une illusion ? Me trouvais-je vraiment dans la même ville ?

- Ah ! Calixte, perfide cicérone, m'écriai-je, vous vous moquiez de moi ! Qui donc habite ces avenues et ces quais magnifiques, sinon cette bonne société que vous me disiez faussement habiter le méchant faubourg Ainay ? Serait-ce, par hasard, la mauvaise ?

Calixte daigna sourire.

- Non, sans doute, me répondit-il, puisque les Taffarel et les Jutet l'habitent. Mais je ne vous cacherai pas qu'elle y est plus mêlée qu'à Ainay, que ses mœurs sont moins pures et qu'elle a une tendance fâcheuse à s'écarter des traditions. Paraître ! Paraître ! Voilà le mal qui sévit aux Brotteaux. Ah ! mon cher ami, nos vieilles familles de la presqu'île n'ont jamais cherché à paraître, et pourtant vous jugerez avant peu de la considération qui les entoure.

- Ah ! Calixte, m'écriai-je, combien je suis ambitieux de les connaître !

- Cela viendra, cela viendra, me répondit Calixte en me tapotant l'épaule.

L'heure du dîner approchait : nous repassâmes le Rhône. Durant notre visite aux Brotteaux, Calixte ne s'était pas découvert une seule fois. A peine eûmes-nous franchi le pont Saint-Clair qu'il reprit ses petits saluts familiers, c'est-à-dire qu'il effleurait à chaque minute le bord de son chapeau comme pour chasser une mouche.

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

Il faut signaler la belle place Morand qui s'ouvre sur le quai du Rhône dans l'axe du pont Morand et du cours Morand. Dotée de squares et de deux kiosques à musique, site d'un marché aux fleurs, son centre est décoré d'une fontaine monumentale en pierre, d'après Desjardins, avec une statue de la Ville de Lyon par Bonnet.

Avenue de Noailles, on trouve l'hôtel du Gouverneur militaire, commandant le.14e Corps d'armée.

Sur la place Puvis-de-Chavannes, dotée de squares, s'élève l'église de la Rédemption. Elle a été construite par F. Benoit dans le style du XIIIe siècle et présente de beaux vitraux.

Il faut également mentionner, aux environs des Brotteaux, l'importante caserne de la Part-Dieu qui anime la vie du quartier avoi-



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 1833

Une usine sur le boulevard de la Part-Dieu

sinant, ou encore le monument des victimes du siège de 1793 (à l'angle des rues Fénelon et de Créqui), une chapelle byzantine commémorant le massacre de 210 prisonniers mitraillés par Collot d'Herbois. Elle surmonte une crypte avec un ossuaire.

Parc de la Tête-d'Or

Je ne chercherai pas à rendre l'émerveillement de ma mère à la vue des quais du Rhône. « Vous pouvez les admirer, lui dis-je en me frottant les mains, ce sont les plus beaux de France. » Que dire de son ravissement quand elle eut franchi la grille monumentale du parc de la Tête d'Or ? Alors, j'osai lui demander si le Bois lui-même ne lui semblait pas fastidieux avec ses avenues interminables et ses éternels carrefours, en présence de ce nid de grâces rustiques, de cet abrégé des merveilles de l'Eden perdu… Elle se plut longtemps à jeter des cacahuètes aux singes et à regarder les câlines évolutions des panthères.

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise



Le parc de la Tête-d'Or est une magnifique promenade de 114 hectares assurément digne d'une grande cité. Créé en 1856, ce modèle du style paysager est un chef-d'œuvre des frères Bühler. II est limité à l'est par le remblai du chemin de fer de Genève, au nord et à 1'ouest par le Rhône dont il est séparé par une puissante digue.
À l'angle du quai et du boulevard des Belges, près du pont de la Boucle (métallique, doté d'arches dont les dimensions sont marquantes, il est d'une grande hauteur, particulièrement la boucle dont il tire son nom), la principale entrée s'ouvre par une grille monumentale sur un rond-point décoré du monument des Légionnaires et Mobiles du Rhône morts en 1870-1871, réalisé par Pagny (le lion est de Textor).

La circulation des automobiles n'est permise que dans les allées du « tour de parc », à vitesse ralentie, notamment aux tournants ; elle est interdite l'après-midi des jours fériés.
Dès l'entrée, on découvre, dans une belle perspective, le lac peuplé de cygnes et de canards. Deux îles en émergent ; sur la plus grande, l'ile

des Cygnes, doit être élevé le monument aux Morts de la ville. Des bateaux de plaisance sont à la disposition des promeneurs.

En suivant, à droite du lac, l'allée du Grand-Camp, on trouve bientôt, à droite, le jardin zoologique d'une grande richesse présentant une fosse aux ours, une volière d'oiseaux exotiques, une rotonde pour les singes, des alligators, un grand parc circulaire avec des loups, des sangliers, des chacals, des dromadaires, des bouquetins, des mouflons ou des chamois, ainsi que des parcs de zèbres, de lamas, de kangourous, de daims et de cerfs.

En suivant l'allée du Chalet (rive est du lac), on atteint le chalet restaurant (concerts en été), puis à gauche le vélodrome aménagé dans une grande île qui domine le lac et qu'isole au nord-est une rivière circulaire.

Dans la partie sud-est du parc, le jardin botanique compte une importante roseraie, un jardin de plantes médicinales, un jardin alpin bien entretenu (ouvert de 8 h à 11 h, à voir en juin de préférence) ainsi qu'un buste de l'abbé Rozier. Entre l'entrée de l'avenue du Lycée et la Porte Tête-d'Or s'élèvent les grandes serres (ouvertes de 9 h à 16 h en hiver et jusqu'à 18 h en été ; les serres de collections le sont de 13 h à 16 h ou 18 h) qui comptent parmi les plus belles et les plus vastes de France ; la plus grande mesure 23 m de hauteur. Outre les collections des orchidées, cactées, crotons et aroïdées qui sont très complètes, la série des palmiers et des cycadées est remarquable par le nombre des espèces comme par la beauté des spécimens.

Aux environs du parc

À l'est du parc, au-delà du chemin de fer, dans la plaine du Grand-Camp, ont été installés : l'importante station de T. S. F. de la Doua, un champ de courses et les terrains du Tennis-Club de Lyon (boulevard de l'Hippodrome). La Société de tir a fait construire au bord du Rhône un vaste stand (tir à 400 m) où se déroulent chaque année de nombreux concours.

Au sud s'élève le lycée du Parc (pour jeunes gens ; 1.200 élèves), construit en 1909 par L. Rogniat. Le long du quai de la Tête-d'Or se trouve le somptueux palais de la Foire de Lyon qui pourra contenir 5.000 stands lorsqu'il sera achevé. La galerie centrale actuelle mesure 300 mètres de long et 16 de large.

En sortant du parc de la Tête-d'Or, on peut retourner en ville de plusieurs manières. Si on est à la porte des Serres, en prenant en face et à gauche le boulevard des Belges, on arrive à la gare des Brotteaux où se trouve la station des trams de la ligne Perrache-Brotteaux (avec une correspondance, au croisement de l'avenue Jean-Jaurès, avec la ligne Perrache-Parc). Si on est à la porte Tête d'Or, on peut prendre le tram de la ligne Perrache-Parc qui ramène à la gare de Perrache en traversant le quartier de la Guillotière. Enfin, si on est au rond-point de l'entrée principale, on peut emprunter la ligne de tram précédente ou préférer la marche à pied sur les magnifiques quais du Rhône.

Se déplacer

Hors de la ville

Gares

• Gare de Perrache
Téléphone : 18-21
Elle est située au Sud, entre Rhône et Saône, sur le cours de Verdun.



Légendes du parc de la Tête-d'Or

• Un trésor caché
Le nom de Tête d'Or porté par le célèbre parc lyonnais tient à une légende. On dit en effet qu'un trésor y est enfoui et que, parmi ses innombrables richesses, on trouve une tête en or. Il pourrait s'agir d'une tête de Christ volée dans une église. Selon une autre version, ce serait le chef d'un voleur. Celui-ci tentait de piller la cathédrale Saint-Jean lorsqu'il fut surpris par un étrange inconnu présenté comme un chanoine. Le malfaiteur essaya alors de poignarder l'importun mais une mystérieuse épée l'arrêta... en le décapitant. On n'aurait retrouvé que sa tête, changée en or, et une phrase écrite en lettres de sang sur le sol de la cathédrale : « Sa tête est désormais à l'image de ses obsessions ». Par la suite, l'étrange chanoine aurait caché l'objet dans le lieu qui, bien plus tard, deviendra le plus grand espace vert de la ville. On peut enfin mentionner une troisième version, encore plus incroyable : la tête d'or ne serait autre que le Baphomet des Templiers, et leur trésor serait dissimulé aux abords de la ferme Lambert désormais englobée dans le parc.
Quelle que soit la version à laquelle ils croyaient, beaucoup ont cherché cet objet mythique. On dit même qu'en 1855, les autorités, cédant à la pression populaire, menèrent des recherches avec l'aide d'une voyante. Leurs efforts ne furent pas couronnés de succès.

• Le rond de sorcières
Cependant, le côté mystérieux du parc ne tient pas qu'à la présence de cet hypothétique trésor. Ainsi, parmi les milliers d'arbres qu'il compte, cinq spécimens situés entre le jardin zoologique et le lac attirent particulièrement l'attention. Il s'agit de cinq platanes plantés de telle manière qu'ils forment un cercle. Et, dans cet espace, l'herbe ne pousse jamais. On ne sait d'où vient ce phénomène, ni pourquoi les paysagistes qui ont créé le parc de la Tête d'Or, les frères Bulher, ont procédé à semblable plantation en 1857. Mais on a raconté que des sorcières se réunissaient là les nuits de pleine lune pour danser et invoquer les mauvais esprits. On a dit aussi que ceux passant à proximité de l'endroit perdaient leur chemin, que quiconque se tenait au milieu du cercle et fermait les yeux pendant un certain temps se voyait pris de vertiges causés par le pouvoir maléfique des arbres.

Construite par l'architecte François-Alexis Cendrier et mise en service le 1[er] juin 1857, c'est la principale gare de Lyon. On y trouve un buffet et l'hôtel Terminus, gérés par la Compagnie des Wagons-Lits, ainsi que des autos de place, les omnibus des hôtels, des trams et des autobus. C'est également ici que sont installées les stations des coupés automobiles P.-L.-M.

• Gare des Brotteaux

Elle est située au nord-est, sur la rive gauche du Rhône, place Jules-Ferry.
Inaugurée le 4 avril 1908, cette nouvelle gare des Brotteaux, outre le passage de nombreux trains, est l'un des points de départ usuels des lignes de Besançon-Strasbourg, Genève et Modane-Turin. On y trouve un buffet, des aulos de place, des trams et des autobus. On peut également y commander des coupés automobiles P.-L.-M.

• Gare de Vaise

Elle est installée au nord-ouest, sur la rive droite de la Saône, place de Paris.
Cette gare, située sur là ligna de Paris, est constamment traversée par les trains rapides et les grands express. Tous les trains omnibus et quelques express s'y arrêtent. On peut y louer des voitures de place et y prendre trams et autobus. On peut également y commander des coupés automobiles P.-L.-M.

• Gare de Saint-Paul

Elle est à l'ouest, sur la rive droite de la Saône, place Saint-Paul.
C'est le point de départ pour l'Arbresle, Montbrison, Villefranche. On peut y prendre des aulos de place, des trams ou des autobus. On peut également y commander des coupés automobiles P.-L.-M.

• Gare de la Croix-Rousse

Elle est située au nord, entre Rhône et Saône, boulevard de la Croix-Rousse.
Offrant des départs pour Bourg (par les Dombes) et pour Trévoux, elle est en correspondance avec la ville basse par le funiculaire de la rue Terme. On y trouve des autos de place, des trams et des autobus.

• Gare de Saint-Clair

Elle est au nord-est, à Saint-Clair.
Les trains des lignes de Bourg et de Genève passent par cette gare.

• Gare de l'Est

Elle est installée à l'est, sur la rive gauche du Rhône, avenue Félix-Faure.
C'est la gare spéciale de la Compagnie de l'Est de Lyon : lignes de Cremieu, Aoste-Saint-Genix, Jallieu et Montalieu. Elle offre une buvette, des autos de place. On peut y prendre des trams.

• Gare de Saint-Jean

Elle est située à l'ouest, rive droite de la Saône, sur le cours de l'Archevêché.
C'est la gare spéciale de la ligne de Fourvière et Ouest-Lyonnais ; départ des funiculaires pour Fourvière et la gare supérieure de Lyon-Saint-Just (lignes de Mornant-Vaugneray).

Aéroport de Lyon-Bron

L'aérodrome est installé sur la commune de Bron, au bord de la route de Grenoble et à l'est du fort de Bron.

• Histoire

C'est en 1910 que naît véritablement l'aviation lyonnaise. Cette année-là, sollicité par le Comité de développement et d'encouragement de l'Aviation, Édouard Herriot contacte le maire de Villeurbanne, Jules Grandclément, pour organiser ce qui sera la « Grande semaine de l'aviation de Lyon » (également appelée « Lyon Aviation »). Cette manifestation se déroule à Villeurbanne, dans le quartier de la Pou-

Façade de la gare des Brotteaux

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2728




Aéroport de Lyon-Bron

drette, du 7 au 15 mai 1910 : bien que le temps ne s'y prête guère, le meeting est une réussite et, le dernier week-end, on comptabilise 100.000 visiteurs.
Suite à ce succès, le directeur de la Société régionale de banque et de crédit, Amédée Bouchet de Fareins, adresse une lettre au maire de Bron Philippe Goy (21 juin 1910) : il aimerait obtenir un terrain de 40 à 50 hectares pour y aménager un aérodrome. Une fois celui-ci acquis, Bouchet de Fareins demande que s'installe à Bron l'École nationale d'aviation dirigée par Albert Kimmerling et Roger Sommer. L'inauguration de l'école et du terrain a lieu le 13 novembre 1910 : outre les journalistes et de nombreux curieux, sont présents Philippe Goy, Édouard. Herriot et le préfet Lutaud. Quelques mois plus tard, du 28 mai au 13 juin 1911, un premier meeting est organisé mais attire moins de public que la « Grande semaine de l'aviation de Lyon ».
Consciente des possibilités que lui offrent les aéroplanes, l'armée ne tarde pas à s'implanter. Dès 1911, des groupes d'officiers s'installent pour s'initier au pilotage : c'est le point de départ du Centre d'Aviation de Bron qui ne cessera de se développer. Pendant la guerre de 1914-1918, l'aérodrome tout entier est dévolu aux activités militaires : des prototypes sont testés, des pilotes formés. À la fin du conflit, le 35e régiment d'Aviation s'y établit, occupant approximativement la moitié des terrains.

• **Depuis 1918**

Les activités militaires se poursuivent : les terrains qu'avait réquisitionnés l'armée sont acquis par l'État le 17 mai 1922. Mais si l'aérodrome de Bron reste en partie une base militaire, par ailleurs très moderne, le trafic civil s'y développe également.
En 1920 a lieu le premier vol commercial Paris-Lyon. En 1922, la CMA (Compagnie des messageries aériennes) assure chaque semaine deux voyages Lyon-Genève (le trajet prend une heure). En 1926, Air Union inaugure la liaison Paris-Lyon-Marseille : rallier Lyon depuis la capitale prend 3 heures et coûte 500 francs.
En 1929, face au succès rencontré par ces lignes, l'État concède l'exploitation de l'aéroport à la Chambre de commerce et d'industrie de Lyon. Celle-ci fait bâtir une aérogare extrêmement moderne que le président de la Chambre de commerce, Louis Pradel, inaugure le 14 décembre 1930. Dès 1933, elle est desservie par la compagnie Air France, créée cette année-là, qui exploite les liaisons Paris-Lyon-Marseille, Lyon-Genève et Lyon-Cannes.

Autogarages

Il est possible de louer des automobiles dans les établissements suivants :
Terminus, 12 cours de Verdun (Perrache) ; de Perrache, 7-9 rue Duhamel et 6 cours de Verdun ; Lambrechts, 55-57 avenue de Noailles ; Zedel, 5 avenue de Noailles ; Universel, 53 cours de la Liberté ; du Lycée, 73 cours Vitton ; des Brotteaux, 53 rue Vendôme ; d'Ainay, 3 place Antoine-Vollon ; Électro-garage, avenue Jules-Ferry ; Molière, 5 rue Rabelais et 70 rue Molière ; Lafayette, 86-87 rue Pierre-Corneille ; etc.

Autocars P.-L.-M. pour les excursions

La compagnie P.-L.-M. propose des autocars pour la ligne Lyon-Genève et le circuit de Bourg, Brou, Nantua.

Transports urbains

C'est en 1837 que les premiers transports en commun font leur apparition à Lyon, sous la forme de fiacres appelés « omnibus ». Face à la concurrence acharnée qui se développe, une organisation unique est créée : la Compagnie Lyonnaise des Om-

nibus (CLO). Elle construit un réseau de tramways empruntant des rails et tirés par des chevaux ; en 1862, le premier funiculaire au monde, permettant d'atteindre la Croix-Rousse, est ouvert. Mais la CLO doit affronter la concurrence, notamment celle des « bateaux-mouches », embarcations à vapeur construites dans le quartier de la Mouche et évoluant sur la Saône. Elle n'y survit pas. En 1879 est créée, à sa place, la Compagnie des Omnibus et Tramways de Lyon (OTL). Face au coût représenté par les tramways à chevaux, celle-ci va porter son effort sur de nouveaux moyens de transport. C'est d'abord le tramway électrique dont le succès est immense : le premier est inauguré en 1893 ; en 1922, on compte 33 lignes. C'est ensuite le trolleybus, alliant avantageusement traction électrique et adhérence des pneumatiques, qui se développe pour concurrencer les autobus des compagnies privées qui sont créées à la fin de la guerre de 1914-1918.

Voitures de place

Principales stations : place des Terreaux, rue du Jardin-des-Plantes, place des Cordeliers, place Bellecour (côté Rhône et côte Saône), cours de Verdun, gare de Perrache.
Réclamations : s'adresser 20 rue Gentil, halle des Cordeliers.
Tarifs : ils ont été fixés par l'arrêté municipal du 25 janvier 1920.

- **Voitures hippomobiles**
  De 6 h à 23 h, pour une voiture à 2 et 3 places, la course est à 3 francs, l'heure à 5 francs ; pour une voiture à 4 places, la course est à 5 francs, l'heure à 7 francs.
  De 23 h à 6 h, pour une voiture à 2 et 3 place, la course est à 4 francs, l'heure à 6 francs ; pour une voiture à 4 places, la course est à 6 francs, l'heure à 8 francs.
  Il faut compter 50 centimes en plus pour chaque colis confié au cocher.

- **Autos-taxis**
  La prise en charge et les 500 premiers mètres coûtent 1 franc 90, et il faut compter 1 franc 25 pour chaque kilomètre en plus du premier. L'heure à l'arrêt ou en recherche lente est à 8 francs. Au-delà de la zone, il faut s'acquitter d'une indemnité pour le retour à vide de 1 franc 25 par kilomètre. Enfin, entre minuit et 6 h, les tarifs sont majorés de 40%.

Trams électriques

Tarifs : le prix de tous les trajets en ville est de 50 centimes, 60 centimes avec correspondance.
Lignes (avec leur numéro officiel placé en évidence sur chaque voilure) : 1, Saint Jean-Monplaisir-Vinatier ; 2, Montchat-Gare de Vaise ; 3, Villeurbanne-Gare de Vaise ; 4. Parc-Perrache ; 5, Bellecour-Pont d'Écully-Trois Renards-Méridien : 6. Place du Pont-PIace du Commandant Arnaud ; 7 Perrache-Brotteaux-Cusset ; 8, Perrache-Saint Clair ; 9, Vinatier-Monplaisir-Gare Saint Paul ; 10, Charité-Oullins-Saint Genis-Brignais ; 11, Bellecour-Bon Coin ; 12, Bellecour-Saint Fons-Vénissieux ; 13, Perrache-Croix Rousse ; 14, Charité-Chaponost ; 15, place Tolozan-Pierre Bénite ; 16, Quai Hôpital-Jonage-Crémieu-la Balme ; 17, Quai Hôpital-Miribel-Montluel ; 18, Place Sathonay-Gerland ; 19, Pont Mouton-Écully ; 20, Pont Mouton-Saint Cyr ; 21, Pont Mouton-Limonest ; 22, Pout Mouton-Saint Didier ; 23, Cordeliers-Monplaisir ; 24, Cordeliers-Bron Village ; 25, Cordeliers-Montchat-Genas ; 26, Perrache-Parc-Saint Jean ; 27, Cordeliers-Croix Luizet-Vaulx en Velin ; 28, Gare Brotteaux-Gare Brotteaux (circulaire) ; 29, Pont Tilsitt-Sainte Foy ; 30, Saint Just-Francheville : 3J, Pont Mouton-l'Île Barbe ; 32, Charité-la Vitriolerie.

Funiculaires

Les Lyonnais les appellent aussi « ficelles ». Correspondances avec les lignes de trams aboutissant à leurs gares.
Lignes : rue Terme-Croix Rousse ; rue Croix Paquet-Croix-Rousse ; Saint Jean-Fourvière ; Saint Jean-Minimes-Saint Just ; Saint Paul-Fourvière-Loyasse.

Autres myens de transport

- **Autobus**
  Ils ont récemment été mis en service sur un certain nombre de lignes. Actuellement, elles sont cinq : 1, Perrache-Gare des Brotteaux ; 2, Cordeliers-Place de la Cité (Villeurbanne) : 3, Perrache-Monplaisir ; 4, place Sathonay-Gerland ; 5, place Bellecour-Bon Coin.

- **Électrobus**
  Perrache-gare Brotteaux ; Brotteaux-gare, place Victorien Sardou, Perrache-gare.

- **Omnibus des hôtels**
  On les trouve seulement à Perrache.

Adresses utiles

Cultes

On trouve des églises catholiques dans chaque quartier. Les cérémonies sont particulièrement splendides à l'église primatiale de Saint-Jean aux grandes fêtes et pendant la Semaine sainte.
On trouve également deux temples protestants (place du Change et quai de la Guillotière), un temple évangélique (10 rue Lanterne), une chapelle anglicane (3 quai de l'Est) et une synagogue (13 quai Tilsitt).

Hôpitaux

Hospice de la Charité

On peut faire remonter cet hôpital (qui compte de 1000 à 1200 lits ou berceaux) à la famine de 1531. Ses bâtiments, œuvre de Martellange, datent du XVII[e] siècle. Son église, bâtie en 1617, a été restaurée en 1842. Au-dessus du portail, on voit le groupe symbolique du pélican ; les vitraux de Bégule retracent l'histoire de l'établissement. À l'intérieur, la chapelle, la salle du Conseil, la salle des Archives et la pharmacie présentent des boiseries et des œuvres d'art intéressantes.
L'hospice de la Charité est depuis longtemps l'objet de nombreuses critiques : on lui reproche de ne plus offrir des conditions normales d'hébergement, d'avoir des locaux trop vétustes et, parfois, on avance même que les soins y sont de mauvaise qualité. Ses activités seront transférées dans le nouvel hôpital de Grange-Blanche dont les plans ont été établis dès 1911 par Tony Garnier mais dont les travaux ont pris plus de temps que prévu. Leur terme paraît cependant tout proche. Quant aux bâtiments de la Charité, leur site conviendrait à l'édification d'un Hôtel des Postes digne de Lyon… Ils semblent donc voués à la destruction.

Hôtel-Dieu

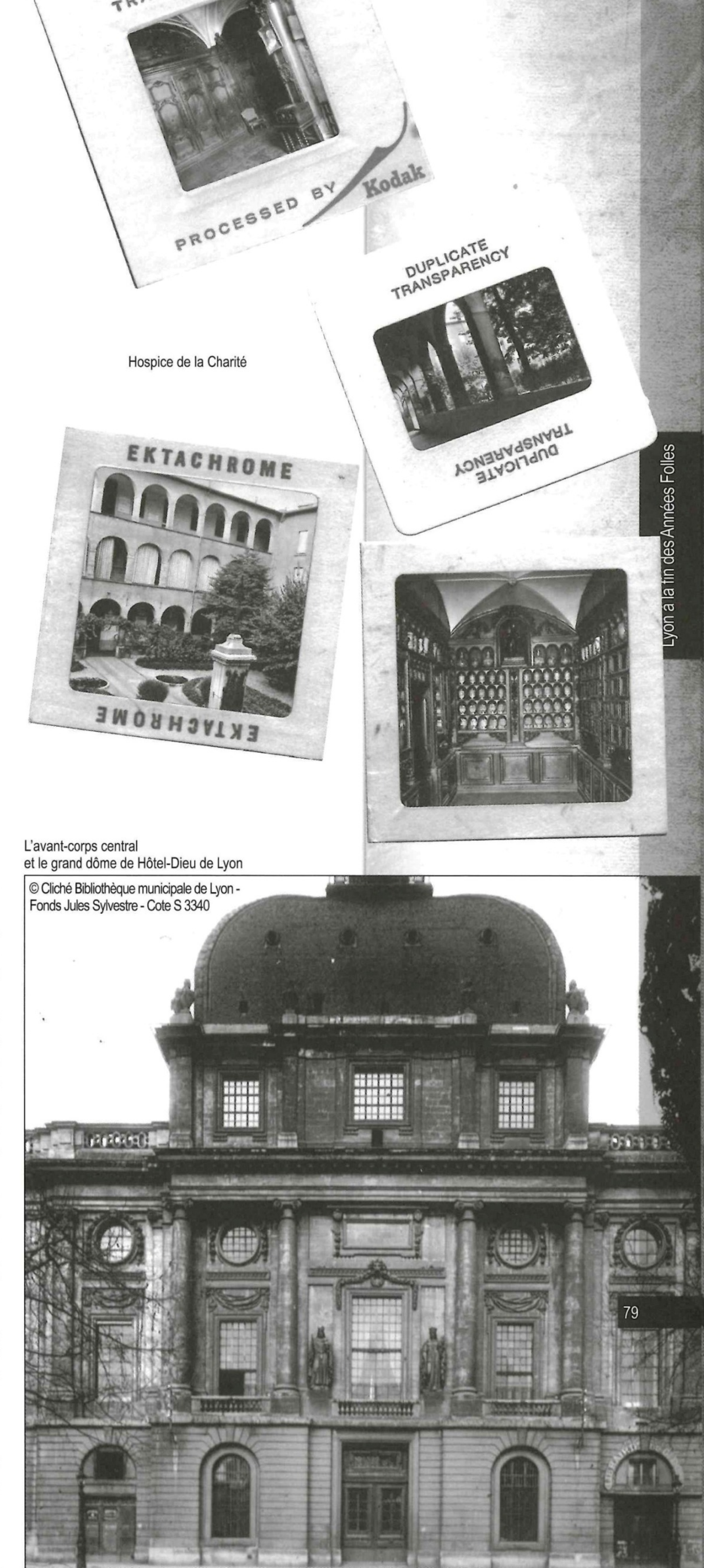
Aussi appelé hôpital général des malades, il compte de 1000 à 1150 lits gratuits auxquels il faut ajouter quelques lits payants. Très modeste à l'origine, ne prenant vraiment de l'importance qu'au XVI[e] siècle, il devrait prochainement être désaffecté et remplacé par le nouvel hôpital Édith Cavell ou de Grange-Blanche.
Le petit dôme, ses quatre pavillons et le cloître d'entrée sont du XVII[e] siècle. La grande façade, sur le quai du Rhône, est longue de 325 mètres. Elle a été commencée en 1741 par Soufflot, interrompue avant la Révolution, reprise en 1820 et terminée seulement en 1842. Aux frontons des côtés de la façade, on voit les groupes du Rhône et de la Saône réalisés par Carle Elschoët. Au milieu et au-dessus du grand portail, on trouve les statues du roi Childebert et de la reine Ultrogothe, par Charles et Prost.
Si l'on demande l'autorisation à la direction de l'hôpital, il est possible de visiter le grand dôme. Et, dans le jardin de la pharmacie, on peut découvrir la pierre tumulaire d'Elisa Lee, belle-fille du poète Young, célébrée par celui-ci sous le nom de Narcissa.

Asile départemental d'Aliénés de Bron

Ouvert en 1876, il se situe à l'est de Lyon, sur le territoire de la commune limitrophe de Bron.

• Histoire

La première loi française sur le traitement des aliénés est celle du 30 juin 1838 : elle



Hospice de la Charité

L'avant-corps central
et le grand dôme de Hôtel-Dieu de Lyon


© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 659

Centre hospitalier le Vinatier : vue d'un pavillon

décrit le fonctionnement et le financement des établissements spécialisés dont elle va amener l'ouverture dans chaque département. Dans le Rhône, les choses vont prendre beaucoup de temps : les malades mentaux sont accueillis à l'Antiquaille, dans un service qui n'est pas en conformité avec les exigences légales. Il faut attendre 1868 pour que, grâce au médecin chef de ce service, Joseph Arthaud, le Conseil Général accepte de créer un asile. Il achète à Bron le domaine du Mas des Tours, un terrain de 37 hectares, et charge l'architecte Antonin Louvier (à qui l'on doit entre autres la prison Saint-Paul et une partie de la préfecture) de construire un établissement de 600 lits (et non 1.200 comme envisagé à l'origine). En 1876, il ouvre ses ports : environ 1.000 aliénés y sont transférés.

• Description

Le centre de l'asile est occupé par une église de style byzantin. Elle constitue la séparation entre deux ensembles : celui des hommes et celui des femmes. Chacun d'entre eux est composé de neuf pavillons nommés « quartiers de classement » : les malades y sont regroupés selon différentes catégories (tranquilles et semi-tranquilles, épileptiques, agités…). Au rez-de-chaussée de ces « quartiers de classement », on trouve un réfectoire, un chauffoir et une cour terminée par ce qu'on appelle un « saut-de-loup », un fossé au milieu duquel est construit un mur haut de deux mètres. Quant aux étages, ils abritent les dortoirs.

Conformément aux théories des psychiatres selon lesquelles les asiles doivent pouvoir vivre en autarcie, les pavillons sont entourés de terres agricoles et d'une vaste ferme générale. Celle-ci, ouverte en 1890, a remplacé la Ferme du Vinatier dont les deux bâtiments (l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes) sont désormais dévolus aux soins.

La situation au sein de l'asile est difficile : l'efficacité des soins est limitée et le personnel trop peu nombreux. De surcroît, les travaux d'agrandissement menés depuis 1876 n'ont pas suffi à enrayer un surpeuplement chronique : en 1914 déjà, on comptait 2136 malades. Par conséquent, ce qui domine surtout en ces lieux, c'est le souci de maintenir la discipline parmi les aliénés.

Autres établissements

Tout près de l'hospice de la Charité, on trouve l'hôpital militaire Desgenettes. Fondé en 1831 dans des locaux qui avaient d'abord servi comme entrepôt général des tabacs puis comme caserne de cavalerie, il occupe trois étages, vingt-huit salles et offre une capacité de 1000 lits.

Sur la rive droite de la Saône, il faut mentionner les hôpitaux des Chazeaux et de l'Antiquaille, ainsi que l'hôpital Debrousse (fondé en 1920 grâce à un legs de la veuve Debrousse, il est en passe de devenir le principal centre de pédiatrie de la région). Sur la rive gauche du Rhône, citons l'hôpital homéopathique Saint-Luc (ouvert en 1875 par Eugène Emery et Jean-Pierre Gallavardin) et l'hôpital Saint-Joseph (créé en 1894 à l'initiative de l'institut catholique de Lyon).

Poste

Bureau principal : 96 rue de l'Hôtel-de-Ville (angle de la rue des Archers).

Central télégraphe (ouvert jour el nuit) : 7 rue do la Barre.

Central téléphone : 7 rue de la Barre.

Bureaux auxiliaires : 8 place Ampère (quartier Perrache) ; rue Grolée, à l'angle de la rue Président-Carnot (quartier de la Bourse) ; 3 rue de l'Hôtel-de-Ville (quartier des Terreaux) ; 1 avenue de la Bibliothèque (quartier Saint-Jean) ; 100 rue Duguesclin (quartier des Brotteaux)...

Services divers

Syndicat d'initiative

On le trouve dans le pavillon situé à l'est de la place Bellecour. Il est ouvert tous les jours (sauf le dimanche et les jours fériés) de 8 h 30 à midi et de 14 h à 18 h 30. Les renseignements sont gratuits, de vive voix ou par correspondance (dans ce dernier cas, il faut joindre un timbre pour la réponse). Ce pavillon est aussi le point de départ de certains autocars et le siège de la Fédération des Syndicats d'initiative du Rhône.

Bureau de renseignements hôteliers

Installé à la sortie nord de la gare de Perrache, il est ouvert toute l'année, et de jour comme de nuit pendant la Foire de mars.

Commissionnaires

Il vaut mieux débattre le prix à l'avance et demander le numéro du commissionnaire.

Se loger

Taxe de séjour

Lyon, station de tourisme, a une taxe de séjour applicable par personne et par jour. Pour la 1ère catégorie, elle est de 60 centimes ; pour la 2e catégorie, elle est de 30 centimes. La taxe additionnelle est comprise, mais cette taxe de séjour est indépendante des impôts d'État.

Hôtels

La place Bellecour traversée, nous fûmes à l'hôtel en quelques minutes. C'était un de ces bons vieux hôtels vénérables, comme il y en a tant en province, qui semblent ne se mettre au goût du jour qu'avec répugnance.

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

Hôtels de 1ère catégorie

- **À Perrache :** Terminus, communiquant avec la gare, 160 chambres, bains, tout confort, tarif de la Compagnie P.-L.-M. ; Bristol, 28 cours de Verdun, 150 chambres, bains, eau courante, garage ; du Parc et de Bordeaux, 1 rue du Bélier, au bas de la gare, à gauche, 100 chambres, bains, eau courante ; City-Hôtel, 21 cours de Verdun, 40 chambres, bains, eau courante, garage ; de Nice, 23 cours de Verdun et place Carnot ; de l'Univers et de l'Automobilisme, 27 cours de Verdun ; de Verdun, 82 cours de Verdun ; Vray, 3 rue du Bélier (au pied de l'escalier gauche de la gare), 45 chambres, eau courante, restaurant ; d'Angleterre, 22 place Carnot, 80 chambres, bains, eau courante, jardin d'hiver, garage ; Dubost, 19 place Carnot.

- **À Bellecour :** Royal-Hôtel, 20 place Bellecour, tout confort, 150 chambres, 60 salles de bains ; Claridge, 29 rue du Plat, nouveau, confort, hammam dans l'immeuble ; des Beaux-Arts, 75 rue de l'Hôtel-de-Ville, 80 chambres, bains, eau courante ; Élysée-Hôtel, 92 rue de l'Hôtel-de-Ville ; de Russie, 4-8 rue Gasparin, 80 chambres, bains ; du Globe et Cecil, 21 rue Gasparin, 80 chambres, bains ; des Archers, 15 rue des Archers, 70 chambres.

- **Près de la place de la République :** Carlton, 4 rue de Jussieu et place de la République, nouveau, tout confort, 120 chambres ; Grand-Nouvel-Hôtel, 11 rue Grolée, 200 chambres, bar américain, garage dans l'hôtel, vue sur le Rhône.

- **À la Bourse :** Grand-Hôtel, 16 rue de la République, tout confort, 130 chambres ; de Milan et Monopole, 1 rue des Quatre-Chapeaux, 60 chambres, bains, garage ; de la Paix, 46 rue de l'Hôtel-de-Ville ; Lux-Hôtel, 13 rue Neuve.

- **Aux Brotteaux :** Palace-Hôtel, place Jules-Ferry (en face de la gare), grand confort, 400 chambres, appartements avec bains, eau courante, garage, auto à la gare de Perrache ; Piolat, 114 boulevard des Belges (en face de la gare), 70 chambres, bains, eau courante, terrasse, garage ; Splendid-Hôtel, 3 pace Jules-Ferry ; Terminus des Brotteaux, 97 boulevard des Belges. Tous ces hôtels sont situés près de la gare.

Hôtels de 2e catégorie

- **À Perrache** : Victoria, rue Delandine ; Continental et des Voyageurs, 17 place Carnot ; de la Gare, 16 place Carnot.

- **Près de la place de la République** : des Étrangers, 5 rue Stella, 80 chambres.

- **À la Bourse** : Modern-Hôtel, 15 rue Dubois, nouveau, eau courante.

- **À Saint-Jean** : de la Primatiale, 66 bis rue Saint-Jean.

- **À Saint-Paul** : du Louvre, 7 quai de Bondy.

- **Aux Terreaux** : de France et des Quatre-Nations, 9 rue Sainte-Catherine.

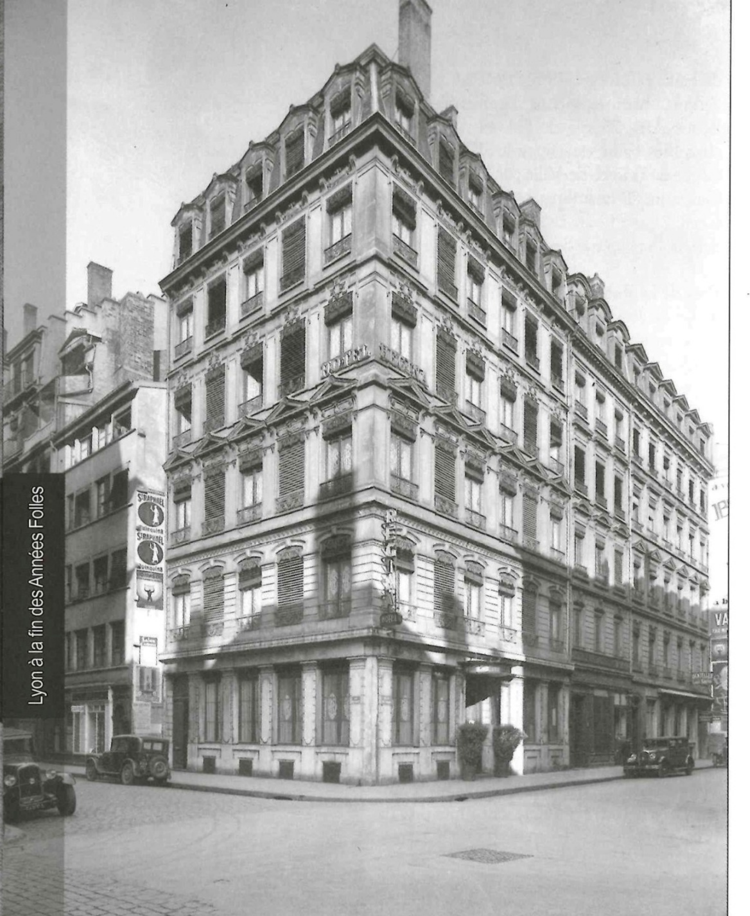
- **Aux Brotteaux** : du lycée, 88 cours Vitton, près de la gare.

Autres types de logement

Hôtels meublés

- **1ère catégorie** : Touring-Hôtel, 27 cours de Verdun, bains, eau courante ; Regina, 23 cours du Bât-d'Argent, bains, eau courante.

- **2e catégorie** : de Paris, 16 rue de la Platière ; des Terreaux, 16 rue Lanterne.



Régina-Hôtel

Pensions de famille

Du Faisan-Doré, 23 place Bellecour, eau courante, bains, etc. ; Mme Rambaud, 111-113 rue de Vendôme ; Mme Verrier, 16 rue Victor-Hugo, 54 chambres, bains ; des Célestins, 4 rue des Archers ; Villa Montbrillant, 24 chemin Feuillat.

Sortir, se divertir

Manger, boire

Restaurants

Il m'entraîna à toute vitesse, à travers de petites rues tortueuses, jusqu'à la porte d'un estaminet qu'il ouvrit devant moi. J'entrai avec tant de circonspection que Calixte crut devoir me rassurer : « Le restaurant Joanny ne paie pas de mine, me dit-il, mais la cuisine et la clientèle en sont également choisies. Je vous ferai goûter certaines quenelles sauce Nantua dont vous n'avez pas la moindre idée, et vous présenterai, si vous le désirez, à quelques gros fabricants. Le restaurant Joanny n'est fréquenté que des patrons. Nos employés vont chez Tony, à l'autre bout de la rue. » J'étais trop étonné pour pouvoir le manifester. Et moi qui avais craint un instant le coudoiement des escarpes de Carco, je fis, en la société considérable des Bernicot, Velours, des Rivollet, Crêpe de Chine, et des Bizolon, Pochettes et Echarpes, un repas auprès duquel tous ceux que j'avais savourés à Paris ou ailleurs ne méritaient même pas un satisfecit. Simplicité et succulence, telle pourrait être la devise du restaurant Joanny.

Spécialités gastronomiques

La cuisine lyonnaise est très renommée. Elle bénéficie des produits de choix qu'envcient à Lyon le Charolais, la Bresse et la vallée du Rhône : bétail, volailles, poissons, fruits…

En apéritif, on sert généralement des grattons accompagnés, selon les goûts, d'un Blanc-cass, d'un Communard ou d'un Pompier.

En matière d'entrées, la cochonnaille est dominante (« Rosette » ou « Jésus » de Lyon, saucisson cru ou brioché), mais on peut aussi goûter le « tablier de sapeur » ou le saladier lyonnais.

Concernant les plats de résistance, beaucoup de porc, toujours : boudin aux pommes, andouillettes, sabodet. Mais on trouve également du poisson, avec les quenelles de brochet, ou de la volaille. En accompagnement, on sert fréquemment des « truffes » (des pommes de terre) accommodées sous bien des formes : gratin dauphinois, crique, pommes dauphines…

Pour le fromage, on déguste du Saint-Marcellin, du Saint-Félicien, de la tomme du Beaujolais ou encore de la Cervelle de Canut.

Quelques recettes de cuisine

• Le gras-double façon Léon de Lyon

Pour quatre personnes, se procurer un kilo de gras-double bien cuit, mélangé épais, mince et feuillet. Le découper en bâtonnets et le faire sauter vivement à grand feu dans du beurre grésillant « pour ne pas qu'il arrâpe ». Émincer quatre oignons ventrus, les faire revenir au beurre, et les incorporer au gras-double une fois bien dorés. Assaisonner sel et poivre, ajouter du persil haché et une pointe d'ail, puis déglacer au vin blanc du Mâconnais. Rectifier l'assaisonnement, et présenter dans un plat à gratin où l'on fera mitonner l'ensemble durant trente minutes.

• La tête de veau à la Déduit

Mettre une tête de veau bien apprêtée dans une marmite remplie d'eau et la faire écumer comme dans le cas d'un pot-au-feu. Ajouter un bouquet de persil, de la ciboulette, deux gousses d'ail, trois clous de girofle, une feuille de laurier, une branche de thym, sel et poivre. Lorsque la tête est cuite, la retirer, bien l'égoutter, et la dresser sur le plat de service où elle sera nappée d'une sauce ainsi composée : mettre dans une casserole un gros morceau de beurre, deux bonnes pincées de farine, sel, poivre, trois jaunes d'œufs, deux cuillerées à soupe de vinaigre et un demi-verre du bouillon de cuisson de la tête ; délayer le tout et faire lier sur le feu. La tête une fois recouverte de cette sauce, pulvériser régulièrement de la mie de pain et de la chapelure, et faire prendre couleur au four. Pencher le plat pour faire écouler la graisse, en essuyer les bords, et servir avec une sauce piquante présentée à part.

• La volaille demi-deuil de la Mère Fillioux

Choisir une reine de Louhans approchant les deux kilos, bien tendre, et la truffer sans lésiner de lamelles de truffes glissées sous la peau. Plier ensuite dans un linge fin, de façon à conserver les sucs et le fumet intacts. Puis mettre la volaille dans un bouillon de jarret de veau aux poireaux et carottes que l'on fera frissonner au feu quinze minutes. Laisser ensuite la volaille pocher dans son bouillon chaud durant vingt minutes, et servir avec une pincée de gros sel, des oignons au vinaigre et de petits cornichons. Les légumes étant présentés à part.

• Le poulet Célestine

Découper une jeune volaille de Bresse selon la règle, et mettre les morceaux dans une casserole où l'on aura fait prendre la teinte noisette à un bon morceau de beurre (soixante grammes environ). Faire cuire à feu vif en retournant les morceaux jusqu'à ce que ceux-ci soient bien dorés. Ajouter un quart de champignons, une tomate moyenne, mûre, coupée en petits dés et purgée de ses graines. Faire sauter le tout pendant cinq minutes. Mouiller d'un verre de bon vin blanc sec et d'un petit verre de fine champagne. Saler, poivrer, assaisonner d'une bonne prise de poivre rouge (poivre long, mûr, réduit en poudre), faire cuire durant un quart d'heure, et déposer la viande sur un plat chaud. Dégraisser la sauce, la saupoudrer d'un peu de persil et d'une pointe d'ail finement hachée, puis la faire réduire et la verser sur le ragout.

Félix Benoit

Quant aux desserts, il faut évoquer la tarte à la praline et, pour les plus insatiables, les épais matefaims.
Au niveau de la boisson, les vins du Beaujolais et des Côtes du Rhône sont particulièrement répandus et appréciés.


Tables dressées dans la nouvelle salle des fêtes du restaurant Berrier et Milliet, place Bellecour

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 1890

Dans la rue, je laissai déborder librement mon enthousiasme.
- Je vous en ferai connaître d'autres, me déclara Calixte. À Lyon, nous aimons la bonne chère et les petits coins discrets.

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

• De 1er ordre :
Ces restaurants proposent une cuisine très fine.
Morateur, 3 rue du Président-Carnot : établissement de luxe, vieille réputation, spécialité de poulardes à la gelée et de quenelles Morateur.
Fillioux, 73 rue Duquesne (près du parc) : très renommé, poulardes de Bresse, quenelles.
Sorret, 24 quai de Retz : langouste à la crème.
Du Carillon (orchestre), 15 rue Puits-Gaillot : feuilleté de truffes, truite au Chambertin, poularde à la crème.
Brazier, rue Royale ; **Carlton**, 4 rue de Jussieu ; **Directoire** (orchestre), 1 place de l'Hôpital et 19 rue Confort, près de la place de la République ; **Baptiste**, place des Cordeliers ; **Rivier**, 1 place des Terreaux ; **Garcin**, 15 rue d'Algérie ; **Gauthier**, 7 rue Childebert ; **Émile**, 20 rue Terme ; **Universel**, 3 place des Terreaux ; **Berrier et Milliet**, 31 place Bellecour ; **Léon Dian**, 1 rue Pléney ; Michel, 75 rue Duquesne.

• De 2e ordre
Ces restaurants proposent une cuisine généralement bonne.
De la Paix, 105 rue de l'Hôtel-de-Ville ; **François**, 6 rue Jean-de-Tournes ; **Café Neuf**, 7 place Bellecour ; **Farge**, 1 place des Cordeliers ; **Maison Dorée**, au centre de la place Bellecour ; **Ducreux**, 2 cours Gambetta ; **Gaud**, 2 quai Saint-Antoine ; **Bouvier**, 6 place des Terreaux ; **Paufique**, rue de la Barre du Lion-d'Or, 24 rue Pizay ; **Debilly**, 9 rue Constantine ; **Lamour**, 19 place Tolozan.

Il faut aussi citer le **Chalet du Parc**, au Parc de la Tête d'Or, le **Pavillon de Bellerive** et sa spécialité de matelote, sur la promenade des Étroits (35 quai J.-J. Rousseau), le restaurant **Gay** à Fourvière (à la tour métallique), doté d'une belle terrasse, et enfin la **Cressonnière**, à Vaise.

Brasseries

Georges, 30 cours de Verdun ; **des Archers**, 93 rue de l'Hôtel-de-Ville ; **de la Régence**, 9 place Bellecour ; **Thomassin**, rue Thomassin ; **Guillaume-Tell**, 13 rue Mulet ; **Kléber**, 23 rue Puits-Gaillot ; **Genevoise**, cours de la Liberté, près de la préfecture.

Principaux cafés

• À Bellecour
Régence, 9 place Bellecour ; **Neuf**, 7 place Bellecour ; **de la Paix**, angle Bellecour, rue de la République et rue de l'Hôtel-de-Ville ; **Morel ou de Bellecour**, 106 rue de l'Hôtel-de-Ville et place Bellecour ; **Chatham** (bar), 90 rue de l'Hôtel-de-Ville ; **Royal**, 50 rue de la République ; **Maison Dorée**, sur la place Bellecour même, partie sud-ouest ; **de l'Univers**, 9 place des Jacobins ; **Riche**, place de la République.

• À la Bourse
Cintra, 43 rue de la Bourse ; **de Lyon**, 49 rue de l'Hôtel-de-Ville ; **des Négociants**, 45 rue de l'Hôtel-de-Ville ; **Café anglais et Bar Américain** (plafond peint par Domer), rue de la République, angle de la rue Grenette.



Cars Berliet devant le restaurant Bellecour, à l'extrémité sud de la rue de l'Hôtel-de-Ville, proximité de la place Bellecour

Les mères lyonnaises

Avec leur cuisine bourgeoise mais familiale, les mères contribuent à établir la gloire gastronomique de Lyon et de sa région. Dures à la tâche, d'origine modeste, elles ont généralement débuté en travaillant pour les bourgeois et les industriels. Mais, à cause de difficultés financières souvent liées à la guerre de 1914-1918, ces familles ont souvent été amenées à se séparer de leur personnel. Se retrouvant au chômage mais disposant d'un grand savoir-faire, nombre de ces jeunes femmes ont décidé, avec l'argent qu'elles avaient pu économiser, d'ouvrir leur propre restaurant. Au départ, les mères ont utilisé les ingrédients de base constituant la cuisine lyonnaise (queues de bœuf, tripes, cardons...), puis elles les ont améliorés comme elles le faisaient pour leurs anciens patrons. Plus elles sont devenues connues, plus elles ont ajouté des éléments de luxe qu'elles employaient autrefois dans les maisons bourgeoises (foie gras, truffes...) ; toutefois, elles n'ont pas mis l'accent sur la quantité, privilégiant au contraire une utilisation judicieuse. Économes, sachant ce que nourrir une famille veut dire, devant s'attirer une vaste clientèle pour survivre, elles ont réussi le tour de force de démocratiser la cuisine bourgeoise, de la rendre accessible au plus grand nombre grâce à des prix intéressants. À cela s'ajoute l'atmosphère bien particulière de leurs établissements où la générosité est de mise : les mères mettent le plat au milieu de la table et si d'aventure le client ne se ressert pas, c'est un drame puisque cela signifie qu'il n'a pas apprécié. Chez elles, autour de bons plats et de bonnes bouteilles, on est certain de passer d'agréables moments.

• La mère Fillioux

Adresse : 73, rue Duquesne

Installée dans une rue aux allures presque champêtres avec ses maisons à un ou deux étages, Mme Fillioux est la mère lyonnaise la plus réputée et ce, bien au-delà des frontières de la cité. Son aventure a commencé de manière très modeste : avec son mari, elle avait décidé de s'établir à proximité du parc de la Tête-d'Or (secteur encore couvert de broussailles et de marais où les chantiers se multipliaient), avec dans l'idée de cuisiner pour les ouvriers. Ceux-ci, conquis, vantèrent ses mérites auprès de leurs supérieurs, et l'information remonta bientôt jusqu'aux promoteurs. C'est ainsi qu'aujourd'hui, l'établissement possède une clientèle de grande qualité. Et fort nombreuse, de surcroît.

Pourtant, chez la mère Fillioux, on ne fait pas de découverte : la carte propose des mets traditionnels qu'on pourrait qualifier de banals au regard de leur appellation. Mais leur qualité est sans pareille et certains affirment que Mme Fillioux en tire la quintessence. En entrée, on peut choisir entre une galantine de volaille et du saucisson de Lyon coupé en rondelles fines. Comme plat principal, on se voit proposer des quenelles ou la célèbre volaille demi-deuil. Après avoir glissé des lamelles de truffes entre leur chair et leur peau, on fait cuire en même temps une quinzaine de celles-ci dans une marmite où s'accumulent les sucs sans qu'on la vide jamais : elle est toujours sur le feu et on se contente d'y rajouter de l'eau lorsqu'il en manque. Servies à point, ces volailles font la renommée du restaurant. On peut toutefois mentionner également une excellente composition avec du foie gras présenté dans des fonds d'artichauts.

• La mère Brazier

Adresse : 12, rue Royale

Doté de salons particuliers, l'établissement de la mère Brazier forme un angle dans une rue étroite de la presqu'île. Sa table est en passe de devenir, aux côtés de celle de la mère Fillioux, l'une des plus renommées de la ville.

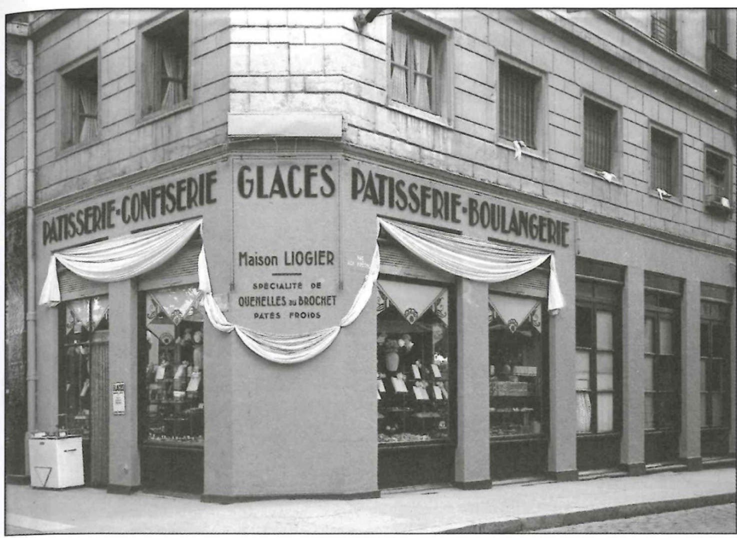
Eugénie Brazier est originaire de Dompierre-sur-Veyle, petit hameau de l'Ain. Tombée enceinte à l'âge de 19 ans, elle est mise à la porte par son père et vient se placer, à Lyon, comme nourrice dans la famille d'industriels possédant l'entreprise Millat Frères, spécialisée dans la fabrication de pâtes alimentaires. Un jour, alors que Mme Millat a organisé un repas, sa cuisinière tombe trop malade pour travailler : aussi demande-telle à Eugénie Brazier de l'aider à préparer les plats. Remarquant que sa jeune nourrice présente des prédispositions pour cette activité, elle la fait rentrer au restaurant de la mère Fillioux (qu'elle et sa famille fréquentent beaucoup). Eugénie y fait son apprentissage, et c'est là qu'elle rencontre son amoureux, Pierre, qui est chauffeur pour un fabriquant de voitures de course, Georges Irat.

Peu après, elle s'en va créer son propre restaurant qui ouvre en avril 1921 et s'agrandit en 1924. Or, cette année-là, le Grand Prix automobile de France se déroule à Lyon. Par son métier, Pierre est bien introduit dans le milieu des courses, et il fait venir chez la mère Brazier toutes ses connaissances. Bientôt, les grands pilotes et les personnes travaillant pour l'industrie automobile (notamment ceux fabriquant la célèbre huile Spidoléine) se retrouvent dans ce qui n'est encore qu'un « porte pot », un petit bistrot avec une carte simple.

Eugénie Brazier a repris les plats servis chez la mère Fillioux (quenelles, fonds d'artichauts, volailles demi-deuil) ; considérée par certains comme sa filleule, elle sait leur donner une qualité équivalente (d'aucuns disent même supérieure).

Locataire de son restaurant, Eugénie Brazier achète en 1928 un chalet situé au col de la Luère, à une vingtaine de kilomètres de Lyon. Très vite, ce chalet devient une annexe de son établissement : le samedi et le dimanche, lorsque le temps s'y prête, Mme Brazier va s'y installer et la nouvelle se transmet par le bouche à oreille. Cette initiative risquée est cependant une réussite, puisque la plupart de ses clients possèdent une automobile.

En 1933, les deux restaurants de la mère Brazier auront trois étoiles au guide Michelin.



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 1794

• **Aux Terreaux**
De l'Opéra, place des Terreaux ; **Kléber**, place de la Comédie ; **Taverne Rameau** (académie de billard), 29-31 rue de la Martinière.

• **Aux Brotteaux**
Piolat, 114 boulevard des Belges ; **du Parc**, 2 boulevard des Brotteaux.

• **À la Guillotière**
Du XXe siècle, 13 place du Pont ; **Ducreux**, 2 cours Gambetta.

• **Parc de la Tête-d'Or**
Chalet du Parc.

Autres établissements

• **Bouillons**
Au Rosbif, 42 place de la République.

• **Pâtisseries et salons de thé**
Pâtisserie Moyne, 42 rue de la République ; **Fourey-Galland**, 9 rue du Président-Carnot ; **Alimentation**, rue de la République (en face de la Bourse) ; **Galeries Lafayette**, place des Cordeliers.

• **Soupers (à la sortie des théâtres)**
Les Ambassadeurs (Célestins), ouvert toute la nuit ; **Directoire**, 19 rue Confort et place de l'Hôpital.

Se distraire

Je demeurais donc en suspicion auprès de Calixte. Et, tandis que je m'appliquai à en découvrir les causes, j'en subissais rigoureusement les effets. Calixte ne m'introduisait pas chez lui et me laissait à la rue… J'en pris d'abord mon parti avec philosophie. « La rue, me disais-je, offre au passant des plaisirs toujours nouveaux. Je n'en dédaignerai aucun. » On ne pouvait raisonner plus imprudemment. Je pensais mener encore mon existence parisienne. J'ignorais que Lyon ne dispense qu'avec une sorte de parcimonie humiliée ces grossiers plaisirs des sens dont je n'étais point rassasié…
Je me ruai dans tous les music-halls, cabarets artistiques, dancings que je pus découvrir et n'en retirai qu'une satisfaction fort incomplète. Je ne rencontrai là que des gens qui me semblaient beaucoup plus affecter la joie que la ressentir, et aucune des personnalités éminentes que Calixte m'avait fait coudoyer. « Je ne les trouverai pas plus là, me disais-je, que les véritables distractions lyonnaises. Je dois, de toute évidence, chercher ailleurs. » Et je me mis en quête des unes et des autres. Rempli d'espoir, j'allai au Grand-Théâtre, mais ce fut une autre déconvenue. Bien que l'opéra donné ce soir-là fût des plus estimables et l'interprétation fort honorable, il n'y avait pas trente personnes à l'orchestre, et les loges étaient vides. Je n'attendis pas la fin de la représentation pour m'enfuir. J'étais transi jusqu'aux moelles et dans un état de stupeur difficilement concevable. Puisque la bonne société ne fréquentait pas plus l'opéra que le music-hall, le dancing ou la Boîte artistique, où passait-elle donc ses soirées ? Je me proposai de poser la question à Calixte à la première occasion.

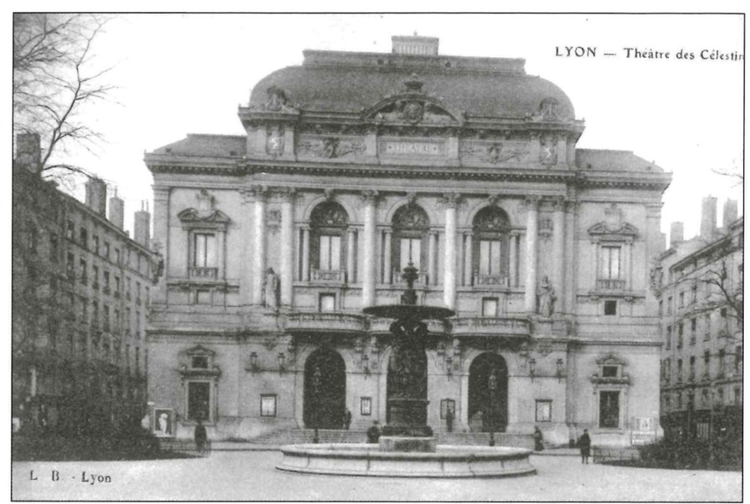
Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

Théâtres

• **Opéra-Grand Théâtre**
Cet établissement municipal, qui peut accueillir 1800 personnes, est situé place de la Comédie. Il propose de l'opéra, de l'opéra-comique et des ballets.
Il fut construit de 1828 à 1830 sur les dessins de Chenavard et Pollet, après la destruction, opérée en 1827, du théâtre bâti

Les bouchons

Il s'agit des restaurants typiques de la ville. Ils sont généralement d'un aspect très simple : la salle, de taille modeste, peut présenter une dizaine de tables recouvertes de nappes à carreaux et un comptoir où s'alignent les pots dans lesquels, ici, on sert le vin. Tout près, de la charcuterie pend du plafond. On y mange évidemment la cuisine lyonnaise qui fait la réputation de ces établissements. Ils sont par ailleurs souvent caractérisés par la gouaille de leurs propriétaires et par leur ambiance conviviale.



Le théâtre des Célestins

par Soufflot. Abel de Pujol en a peint le plafond ; Perlet et Domer ont décoré le foyer. La façade est dominée par les statues des Muses. Elles ne sont pas neuf, comme on l'attendrait, mais huit : Uranie fait défaut, ce qui s'explique par des raisons d'équilibre architectural (les colonnes encadrant les hautes fenêtres devant être en nombre pair). Réparé récemment, il a été pourvu d'une scène tournante, de M. Girane, de Lyon.
Le rez-de-chaussée est entouré de portiques occupés, comme les galeries de l'Odéon à Paris, par des libraires et divers étalages.

• Théâtre des Célestins

Cet autre établissement municipal se trouve place des Célestins. Il propose de l'opérette, des comédies et des drames.
C'est une œuvre remarquable de Gaspard André (1880). Sa façade est ornée des bustes de Victor Hugo, Scribe et Musset, ainsi que des statues de la Comédie et de la Tragédie, réalisées par Roubaud. À l'intérieur, on admire, au plafond de la salle, le Songe d'Aristophane peint par J. Domer.

Il faut également citer le théâtre de l'Eldorado (33 cours Gambetta), qui propose des comédies, des vaudevilles et des drames.

Cinémas

Grolée, 6 rue Grolée (Pathé) ; **Aubert-Palace**, 20 place Bellecour ; **Tivoli-Palace**, 23 rue Childebert ; **Modern**, 98 rue de l'Hôtel-de-Ville ; **Scala**, 18 rue Thomassin ; **Lumina-Gaumont** (qui a remplacé, en 1920, l'ancienne Brasserie du Parc), 69 cours Vitton ; etc.

Cafés-concerts

• L'Horloge

Situé au 139 cours Lafayette, on peut y assister, en hiver, à diverses attractions, à des pièces et à des revues.
Fondé en 1889 par les Bonhomme, tenanciers de la Brasserie de l'Horloge, cet établissement a d'abord acquis sa célébrité grâce aux revues locales et aux tournées du Chat Noir venu de Montmartre. Converti au music-hall, il reçoit des interprètes renommés comme Mayol, Bach, Max Derly ou Maurice Chevalier. En 1904, on peut y assister à des représentations du jeune Raimu. Ravagé en mars 1913 par un incendie, il a repris ses activités que la guerre n'a pas interrompues et qui se poursuivent aujourd'hui avec un succès qui ne se dément pas.

Il faut également mentionner le célèbre Casino-Kursaal (79 rue de la République) et l'Olympia (68 rue Duquesne, en face de l'entrée du parc) qui offre en été attractions et pièces à spectacle.

Salles de concert et de réunion

Le Palais Rameau, rue de la Martinière, présente de grands concerts renommés pour leur excellente interprétation. Il a été bâti sur les plans de Clermont et de Riboud. Sa façade est décorée d'une mosaïque de Mangier et Guillermin. À l'intérieur la belle salle peut accueillir 1.800 personnes.

Sports

Sports pratiqués à Lyon

Lyon n'est pas en reste dans le domaine sportif. Pourtant, l'organisation du mouvement gymnastique a été tardive dans la région, n'intervenant réellement qu'aux

environs de 1884 et entraînant la fondation de nombreux groupements. En 1894 est créée la Fédération des sociétés de gymnastique du Rhône et du Sud-Est. L'organisation formelle de cette discipline va influencer celle de toutes les autres. Le Tennis-Club de Lyon prend son essor à la fin du XIXe siècle, avec l'introduction du « lawn-tennis » (au départ, cette structure, créée en 1864 sous le nom de Lyon Cricket Club, se vouait à un autre sport) ; en 1914, il compte 400 adhérents issus des élites locales, et on trouve des terrains dans toute la ville même si la plupart se situent aux alentours du Parc de la Tête d'Or. Quant à l'Automobile-Club du Rhône, qui encourage la conduite sportive, il a été fondé en 1901.
Lyon est également un centre important de boulistes qui pratiquent la « lyonnaise ». Chaque année, sur la place Bellecour et le cours de Verdun, le *Progrès* organise le fameux « tournoi de Pentecôte ».
Enfin, ville traversée par deux cours d'eau, Lyon s'est tourné vers les sports aquatiques : tout le long de la Saône, on trouve des bassins plus ou moins organisés, souvent installés sur des bateaux-piscines familièrement appelés « bèches ». Le Club Nautique de Lyon a été créé en 1885 ; le Cercle d'Aviron de Lyon (l'un des premiers de France) en 1890.

Enceintes sportives

Avant la guerre de 1914, Lyon ne dispose d'enceintes sportives dignes de ce nom que pour le cyclisme (vélodromes de la Tête d'Or et de la route de Genas), le tennis (courts couverts du Tennis-Club de Lyon) et les courses de chevaux (champ de course de Grand-Camp). Pour remédier à cet état de fait, le maire Édouard Herriot va soutenir le projet d'un grand stade municipal : le contexte de l'exposition internationale de 1914 est favorable, et l'envie de concurrencer Paris (qui ne dispose pas, alors, de stade olympique) mobilisatrice. Retardée par la guerre, l'entreprise menée par Tony Garnier est finalement achevée, avec l'espoir que cette enceinte pourra accueillir les jeux olympiques de 1924. Espoir déçu : ils auront lieu à Paris. Ce stade, à l'intersection de l'avenue Jean-Jaurès et de l'avenue Leclerc, comprend des pistes cyclistes et pédestres, un terrain de football et 5 tennis. C'est un vaste amphithéâtre pour 20 à 25.000 spectateurs.
On peut aussi citer le stade des Iris (route de Vaux) ou le stade de la Plaine (route d'Heyrieux).

Courses de chevaux

1ère au Grand-Camp, fin mai, juin, septembre et octobre ; 2e à l'hippodrome de Villeurbanne, les dimanches de mars, avril, mai, juin, octobre et du début de novembre ; 3e à l'hippodrome du Loup-Pendu, à Rillieux-Sathonay, les dimanches d'avril, juin, août et septembre.

Principaux clubs

Automobile-Club, 9 rue Boissac ; Club Alpin Français (section lyonnaise), 4 rue Gentil ; Cercle des Officiers de la garnison de Lyon, 19 place Bellecour ; du Commerce, 16 rue de la République ; de l'Union, 27 place Bellecour.

Mener des recherches, s'informer

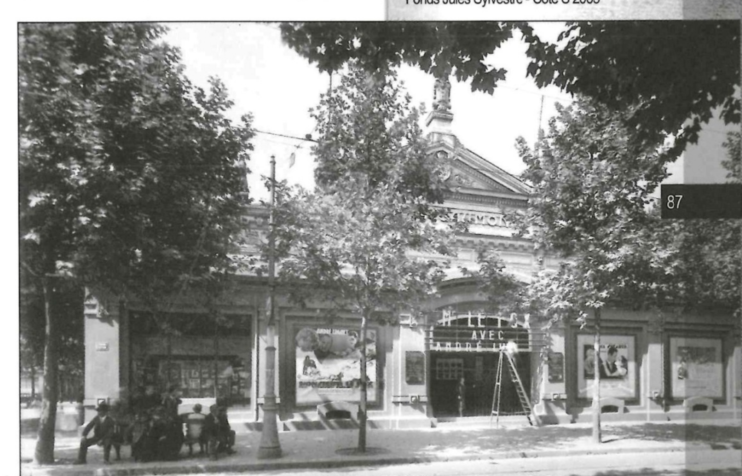
Musées

Musée colonial

Adresse : 34 rue de la Charité. Entrée au fond de la cour.
Visite gratuite le jeudi de 9 h à 12 h et de 14 h à 16 h ou 17 h ; le samedi de 14 h à 17 h.
Conservateur : Professeur C. Vaney.
Installé au 1er étage de l'école supérieure de Commerce, dans l'ancien hôtel Bertaud, ce musée est surtout d'ordre économique et commercial. Dans l'escalier, on remarque une magnifique tapisserie des Gobelins du XVIIIe siècle, dépôt du mobilier national.
Première salle : Afrique occidentale. On y trouve des armes, des bijoux, des produits divers.
Deuxième salle : Tunisie. Sur la cheminée, on voit un buste en terre cuite de Philippe Thomas (1843-1910) qui découvrit, en 1885, les phosphates du sud tunisien. On remarque aussi un portrait de Paul Baude (1851-1914) qui développa l'oléiculture dans la région de Sfax, ainsi que des vins et des produits divers.
Antichambre : Sahara (produits des oasis) et Syrie (soie, produits divers).
À droite, **troisième salle** : Algérie. Elle présente des peaux, des vins, du liège…
Quatrième salle : colonies autonomes (Inde française, Réunion, Martinique, Gui-

Ancienne brasserie du Parc, devenue Cinéma Gaumont, cours Vitton

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2063





Musées des Arts décoratifs

née, Guyane). On y découvre notamment un tableau de classement industriel des bois de la Guyane.

Cinquième salle : Maroc. Y sont exposés des broderies, des poteries, des bois peints, des cuirs ouvragés, des tapis, des armes…

Sixième salle : Indo-Chine. Elle contient des moulages de divinités, des appareils à filer primitifs avec leurs améliorations successives, des cocons de soie et des produits divers (café, thé, riz, caoutchouc…).

Septième salle : Madagascar. Elle offre entre autres soieries et minerais.

Huitième salle : Afrique équatoriale. On y trouve divers produits.

Musée des Arts décoratifs

Adresse : 30-32 rue de la Charité

Il occupe l'ancien hôtel de Lacroix-Laval, construit en 1739, sur les plans de Soufflot, à l'intention de Jean de Lacroix, conseiller à la Cour des Monnaies.

Avec ce musée, la Chambre de Commerce de Lyon poursuit son œuvre d'éducation artistique et d'enseignement commencée au musée des Tissus.

Deux étages de l'hôtel sont occupés par des collections comprenant un beau mobilier du XVIIIe siècle légué par Joseph Gillet, des armes anciennes (occidentales et orientales) données par M. Roche de la Rigodière, une partie du trésor de la cathédrale de Lyon placée en dépôt provisoire, des meubles et des tissus provenant de la collection de M. Amédée Gonin, les dentelles anciennes précédemment exposées au musée des Tissus, diverses pièces de mobilier, de céramique, de ferronnerie, d'ébénisterie appartenant à la Chambre de Commerce ou bien données ou prêtées par des amateurs lyonnais.

Place des Cordeliers
Tissus et Broderies de la Renaissance italienne
Vestibules
Salle des Tapis d'Orient
Vestibules
Direction
Soieries du XVIIe S.
Petits Métiers
Broderies
Broderies
Louis XIV
Tissus espagnols
Périodes italienne et musulmane
Louis XV
Louis XVI (Ph. de la Salle)
PÉRIODE FRANÇAISE
S.
E. O.
N.
Antiquité, tissus coptes
Empire
Entrée
Sortie
Extrême-Orient
Tissus Anecdotiques
Sortie
Escalier
Tissus contemporains Restauration à 1925
Escalier
Place de la Bourse

Plan du Musée historique des tissus

Musée de la propagation de la Foi

Adresse : 12 rue Sala, 2e étage.
Ouvert gratuitement tous les jours, de 9 h à 11 h et de 13 h à 16 h.
Il rassemble des reliques et des souvenirs rapportés par les missionnaires des cinq parties du monde.

Musée historique des tissus

Au deuxième étage du palais du Commerce ; entrée place de la Bourse et montée par l'escalier à gauche.
Ouvert tous les jours, sauf lundi et jours de fêtes légales, de 9 h à 16 h (du 1er octobre au 31 mars) ou à 17 h (du 1er avril au 30 septembre). L'entrée coûte 2 francs par personne. Le dimanche, de 11 h à 16 h ou 17 h, l'entrée est gratuite.
Ce musée, le plus riche du monde en son genre, fait partie des principales curiosités offertes par Lyon. C'est peut-être aussi la plus caractéristique dans cette ville de la soierie. Créé par la Chambre de Commerce en 1856 sous le nom de Musée d'Art et d'Industrie, il a été réservé aux étoffes en 1892, à l'initiative d'Édouard Aynard, alors président de la Chambre de Commerce. On y voit de merveilleuses collections de tissus décorés, comprenant près de 300.000 échantillons (en vitrines ou en cartons), classées chronologiquement par l'ancien directeur M. Raymond Cox (mort en 1920). Le conservateur actuel est M. Henri d'Hennezel.

- **Galerie Est**

Elle est consacrée à l'histoire du tissu décoré depuis l'antiquité jusqu'à Louis XIII.

Première salle : dans la vitrine plate, au milieu, sont exposés des spécimens de tissu de haute antiquité, des étoffes égyptiennes (environ 2000 ans av. J.-C.) provenant des nécropoles de Thèbes, Saggarah, etc. ; dans les vitrines hautes, on voit des tissus coptes (Ier au VIIIe siècle environ) trouvés à Akmyn, Fayoum, Erment, et Antinoé. À remarquer : un très beau fragment de tenture en tissu de la période alexandrine à décor de poissons passants (Antinoé) ; une étoffe sassanide où sont figurés des cavaliers combattants et un personnage (Antinoé) ; un fragment de tunique romaine en tapisserie avec un décor de chevaux ailés dans des roues ; des spécimens des premiers tissus de soie (VIIe siècle).

Deuxième grande salle centrale. Elle est consacrée aux tissus musulmans (du VIIIe au XVIIIe siècle), italiens et espagnols (du XIVe au XVIIe siècle). Pour l'art musulman, les pièces les plus remarquables sont une précieuse soierie (cavaliers et animaux affrontés dans une roue) provenant de l'Abbaye de Mozac (Puy-de-Dôme) où, selon la tradition, elle aurait été apportée par Pépin le Bref ; un brocart à fond rouge, fabriqué d'après son inscription dans le Califat du Caire au XIIIe siècle ; un tissu de soie vert à décor d'animaux affrontés, fabriqué probablement en Syrie vers le XIVe siècle, une tenture persane en brocart de velours à décor d'animaux (XVIe siècle) et le pourpoint dit de Charles de Blois (XIVe siècle) donné par M. Julien Chappée. Pour l'art italien, on remarque des tissus palermitains et du Haut Moyen Âge, des tissus historiés de Lucques, Sienne et Florence, de beaux velours de Venise à décor de ferronneries (XVe-XVIe siècle), mais aussi la chasuble du cardinal de Bourbon décorée de la devise (Espérance) et des insignes de l'ordre de la Cosse de Genêt ainsi qu'un tabard de héraut d'armes provenant de la Cour de Ferrare (fin du XVIe siècle). Pour les tissus espagnols du XVIe siècle, les plus belles pièces sont des brocarts de velours décorés de bouclés métalliques en or ou en argent.

Troisième salle. Elle présente des broderies françaises, allemandes, flamandes, anglaises, italiennes et espagnoles du XIIe au XVIe siècle. Parmi toutes ces pièces remarquables, citons : un tissu de soie bleue, brodé en or d'animaux fantastiques, d'époque carolingienne ; deux broderies françaises du XIVe siècle, en or et en soie de couleurs sur fond de velours rouge, représentant deux épisodes de la chasse au faucon ; un petit coffret espagnol recouvert de broderies héraldiques de la maison d'Aragon (XVe siècle) surmonté d'une mitre blanche brodée d'or et de cabochons (fin du XVIe siècle) ; une grande tapisserie flamande de la fin du XVe siècle représentant le songe du chevalier.

Quatrième et cinquième salles. Suite des broderies françaises et étrangères. On peut notamment mentionner une chasuble en velours bleu brodée de soies polychromes, travail anglais du XVe siècle.

Sixième salle : outre des broderies et des filets brodés, on trouve un très beau tapis indo-persan du XVIe siècle.

Façade. On traverse deux vestibules où sont exposées des peintures décoratives, des dessins pour la Fabrique et différents échantillons de tissus anciens (velours italiens et espagnols).

Salle d'honneur dite des Tapis d'Orient. Éclairée sur la façade par trois larges baies garnies de vitraux de l'École de Brou (début du XVIe siècle) et de verres peints allemands et suisses, elle rassemble des pièces choisies parmi les plus belles du musée. Mentionnons : l'Arbre de Jessé, broderie anglaise du XIVe siècle ; une broderie byzantine du XIIIe siècle avec les symboles des Évangélistes ; des fragments du suaire de saint Lazare conservé à la Cathédrale

d'Autun (XIIe siècle) ; une tapisserie de saint Géréon de Cologne (XIe siècle) ; deux splendides tapis persans de grandes dimensions, l'un présentant un répertoire ornemental d'inspiration chinoise (XVIe siècle), l'autre, exécuté pour l'Espagne ou le Portugal, figurant des caravelles à ses quatre angles ; des mitres des XIIIe et XIVe siècles ; une tiare arménienne brodée de perles...

En sortant de la salle on traverse deux vestibules contenant des aquarelles, des dessins d'ornement et une collection de poches de gilets du XVIIIe siècle. Enfin, avant d'entrer dans la Galerie ouest, on peut voir à droite (derrière la grande salle d'honneur) la Galerie des Petits Métiers permettant d'étudier les progrès mécaniques du tissage à travers les âges.

• Galerie Ouest

Elle est consacrée aux tissus français du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Première salle. Tissus de l'époque d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV.

Deuxième salle. Broderies des XVIIe et XVIIIe siècles avec entre autres des travaux de Philippe de la Salle, de Pillement et de Bony.

Troisième salle : Tissus d'ameublement et de costume de l'époque de Louis XIV.

Quatrième Grande Salle Centrale : Tissus de l'époque de Louis XV et de Louis XVI. On y voit des travaux exécutés par Philippe de la Salle pour Catherine II de Russie, Stanislas Leczinski ou encore Marie-Antoinette. Au centre de cette salle, une grande vitrine présente une collection de costumes masculins et féminins, tandis que les vitrines-tables recèlent des accessoires divers (chaussures brodées, coiffures, gants, aumônières, sacs à main...).

Cinquième salle. Tissus du Directoire et de l'époque napoléonienne. On y trouve notamment des ameublements historiques de Napoléon Ier, des tentures exécutées pour les Tuileries, pour Versailles, pour le Palais de Meudon ou de Fontainebleau.

On sort sur le palier pour tourner à droite sur la façade nord.

Façade Nord : on visite une petite salle de tissus anecdotiques (tableaux tissés, velours imprimés, rubans, gilets...) dont le décor rappelle les principaux événements historiques du XIXe siècle. On voit aussi le testament de Louis XVI tissé sur soie et un fragment du voile tramé de verre qui recouvrait le sarcophage de Napoléon Ier lors du retour des cendres.

• Galerie des tissus contemporains

Elle présente des tissus de la Restauration (tentures de la salle du trône de Charles X, de la chambre de Louis XVIII, du salon de la duchesse d'Angoulême...), des tissus de l'époque de Louis-Philippe et de Napoléon III (dont le manteau de cour de l'impératrice Eugénie), des tentures créées pour l'Opéra et l'Hôtel de Ville de Paris ou encore des travaux réalisés pour les expositions universelles de 1889 et 1914.

Une dernière petite salle, où sont exposées quelques soieries et broderies, ramène sur le palier par lequel on est entré. À l'étage supérieur se trouve la collection Schulz, très riche en échantillons de la seconde moitié du XIXe siècle. Enfin, le musée compte une bibliothèque.

Palais des Arts ou palais Saint-Pierre

La grande cour entourée des galeries du cloître, avec sa vieille fontaine ombragée d'un saule pleureur, est d'une poésie calme et tranquille qui charme le promeneur.

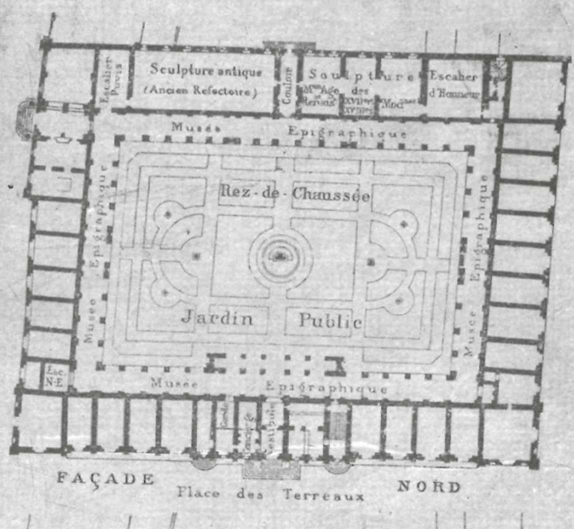
Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

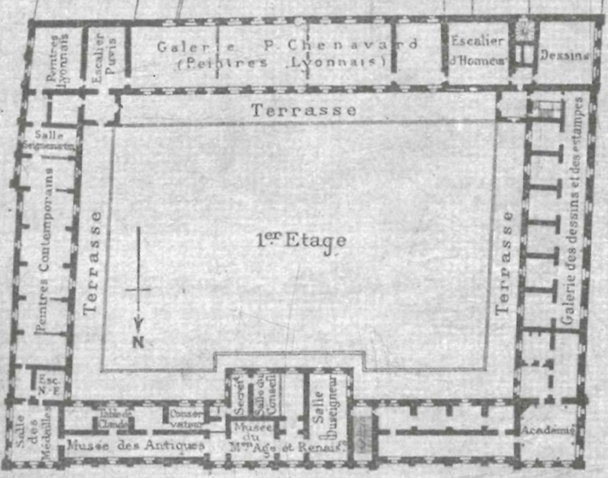
Ce palais, ancienne abbaye des Bénédictines de Saint-Pierre, a été reconstruit à la fin du XVIIe siècle et remanié par la suite. Il forme un vaste quadrilatère dont la façade principale, longue de 100 mètres et occupant tout le côté sud de la place des Terreaux, offre une belle superposition des ordres dorique et corinthien. Il renferme les collections artistiques, archéologiques et l'école des Beaux-Arts.
Les musées sont ouverts tous les jours (sauf le mardi), de 9 h à 12 h et de 14 h à 16 h (à 17 h du 1er mars au 1er octobre) ; mais, le lundi, ils ne sont visibles que pour les étrangers. L'entrée est gratuite le jeudi après-midi, le samedi après-midi et le dimanche. Les autres jours, elle coûte 1 franc. Le vestiaire, situé au bas de l'escalier Puvis, est obligatoire pour les cannes et parapluies (gratuit). On peut acheter le catalogue, des photographies, des moulages des principales œuvres ou encore des estampes.

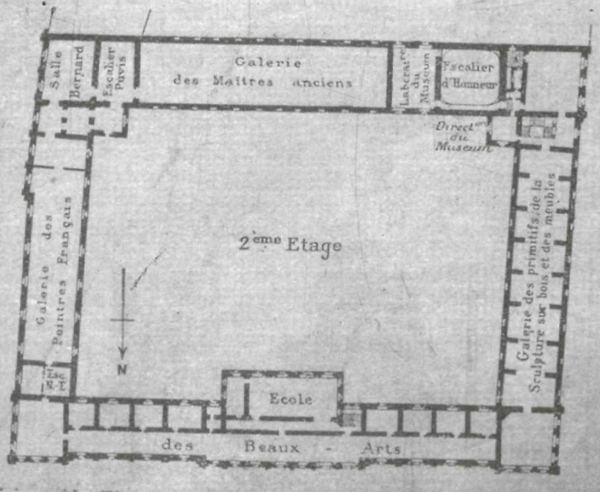
• Jardin et musée épigraphique

Dans la cour intérieure, un beau jardin entoure un bassin avec une statue d'Apollon (par Vietti) ; de chaque côté du bassin, deux petits monuments modernes, à colonnes, supportent des chapiteaux romans provenant d'abbayes de la région. Dans ce jardin sont disséminées de nombreuses sculptures. Sous le portique est, au centre, on voit le monument à l'architecte lyonnais Gaspard André. Tout autour, sous des galeries à portiques (restes de l'ancien cloître des dames bénédictines) qui soutiennent de larges terrasses découvertes, sont disposées les pièces du musée épigraphique. Chaque arcade est numérotée et un extrait du catalogue est affiché sur l'une

Plan du Palais des Arts









© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2730

des colonnes. C'est la plus belle collection d'inscriptions romaines que possède la France.

• Musée de la sculpture

Il est au rez-de-chaussée de l'aile sud ; entrée au fond du jardin, à gauche.

Salle 1 : Galerie des Antiques (entrée à droite du vestiaire). Occupant l'ancien réfectoire, cette vaste salle voûtée est décorée de peintures (par Crétey) et de compositions en stuc (par Simon Guillaume, 1684-1686). Des écussons sont sculptés ou peints aux armes de France et de la maison d'Ailly de Chaulnes à laquelle appartenaient les deux abbesses qui firent reconstruire le monastère. Au milieu : Mosaïque dite des Poissons trouvée à Lyon (Perrache) en 1843 ; mosaïque dite des Exercices de la Palestre, trouvée à Vienne. Autour de la salle : sarcophage en marbre blanc provenant de l'ancien monastère de Sainte-Marie-des-Chaînes à Lyon ; grand sarcophage en marbre de Paros (trouvé à Lyon en 1824 en creusant les fondations de la nouvelle église Saint-Irénée) dont les sculptures représentent le Triomphe de Bacchus revenant de la conquête de l'Inde ; autel grec trouvé à la Guillotière ; sarcophage chrétien du VIe siècle trouvé près de Balazuc (Ardèche) ; sarcophage en marbre de Paros trouvé à Lyon en 1870 ; sarcophage mumiforme gréco-phénicien trouvé lors des fouilles de la nécropole de Hanaouèh, près de Sour (ancienne Tyr), par la mission Lortet (1880). L'une des plus belles pièces du musée est le « dieu de Coligny », une statue en bronze de Mars découverte en 1900 à Coligny (Ain).

En sortant de la galerie des Antiques, on traverse la **Salle 2** (archéologie), contenant des fragments de sculpture de l'époque romaine et du Haut Moyen Âge ; on y remarque une stèle trouvée à Trion, en 1886, dont la niche contient deux bustes de femmes.

Salle 3 : sculpture du Moyen Âge et de la Renaissance. Parmi les œuvres exposées, on trouve : une cheminée de la Renaissance provenant de Sully (Saône-et-Loire) ; une statuette d'un abbé de Labussière (XVe siècle) ; un buste de saint Pierre (XIVe siècle), par Benedetto Antelami ; un médaillon en marbre de Ludovic le More, sculpture italienne de la fin du XVe siècle ; la Vierge et l'Enfant Jésus, terre cuite émaillée attribuée à A. della Robbia ; une cheminée en pierre sculptée du XVIe siècle



Palais Saint-Pierre, place des Terreauxl

provenant de l'Albenc (Isère) ; une porte en pierre sculptée florentine (XVIe siècle).

Salle 4 ou Salle Chinard : elle présente de nombreuses œuvres du sculpteur lyonnais Chinard.

Salle 5 : sculpture du XIXe siècle). Parmi les artistes exposés, on trouve Bonnassieux, Chinard, Delorme, Fabisch, Foyatier ou Legendre-Héral.

Sortant par le fond de cette salle, on se trouve au pied de l'ancien escalier d'honneur (décoré d'après les dessins de Thomas Blanchet) qui permet de monter au premier étage. On arrive sur un palier où l'on a, à gauche, la **galerie des dessins et estampes** et, à droite, les salles de la **galerie Chenavard**.
On peut également gagner le premier et le deuxième étage par l'escalier Puvis de Chavannes (entrée au fond du jardin, à gauche). Au bas, on voit un groupe en marbre par Etex, Caïn et sa famille. Le deuxième étage de cet escalier est orné de peintures de Puvis de Chavannes.

- **Galerie des dessins et estampes**

Cette galerie comprend d'abord la **salle 26** (dite Luxembourg-lyonnais) qui présente des eaux-fortes, des portraits à l'huile de peintres lyonnais, des bronzes de Meissonnier, le buste en bronze du sculpteur lyonnais Renard ainsi que les acquisitions annuelles de l'État au salon lyonnais.

À droite s'ouvre la **salle 27** avec des œuvres d'Allemand, Appian, Berjon, J.-J. de Boissieu, Carrand, Degas, Delacroix, Meissonnier, Ponthus-Cinier, Ravier ou encore Vernay. Sur cette galerie s'ouvrent six salles plus petites contenant des dessins des maîtres français et étrangers ainsi qu'une belle série d'estampes.

Salle 28 (XVIIe et XVIIIe siècle) : on y voit des pièces de mobilier dont un lit de Louis XVI.

Salle 30 : dessins et groupes de Rodin.

Salle 31 : grille en fer forgé et meubles modernes, porcelaines de Carriès, Sèvres, verreries ciselées de Lalique.

Au-dessus de la Galerie des dessins, la **salle 46** ou **Galerie des Maîtres primitifs** rassemble de la sculpture en bois, des meubles du Moyen Âge et de la Renaissance, des armures…

- **Musée de peinture**

Il occupe le premier et le deuxième étage des ailes Sud et Est.

La **galerie Chenavard** (salles 6 à 11) est consacrée aux peintres lyonnais. Ses salles sont classées chronologiquement en partant de l'ancien escalier d'honneur. Sont représentés, entre autres : Berjon, Biard. Blanchet, de Boissieu, Fleury-Richard, Révoil, Stella, Trimolet ou Adrian van der Kabel (pour une période allant du XVIIe siècle au début du XIXe siècle), Chenavard, Bonnefond, la famille Flandrin, Fonville, Guichard, Guindrand, Ponthus-Cinier, Puvis de Chavannes, Orsel, Saint-Jean ou Trimolet (pour la période allant de 1820 à 1870), Appian, Bail, Scohy, Sicard, Ravier, Roybet, Vollon ou Vernay (pour les peintres contemporains). Le centre de ces salles est généralement orné de mosaïques antiques.

La **salle I2** contient, avant leur placement, les dons et les acquisitions récentes des musées. La s**alle 13** présente un tableau de Seignemartin et, au milieu, Ève, de Rodin.

La **salle 14** constitue la **grande galerie de l'École française contemporaine**. Les **salles 15, 16 et 17** sont également consacrées à ces peintres. Parmi les plus célèbres de ceux qui sont représentés, citons Gauguin, Monet et Renoir. Ces salles sont agrémentées de nombreuses réalisations de Rodin.

En montant l'escalier Puvis pour gagner le deuxième étage, on trouve la gauche la **salle 41**, la **Galerie des maîtres anciens**. Sa riche collection offre des œuvres de peintres néerlandais (Bol, de Heem, Potter, Ruysdael, Schalken, Van de Velde le Jeune, Van Goyen, Van Huysum...), flamands (dont Breughel, Rubens, Jordaens et Van Dyck), espagnols (Goya, Cano, Ribera, Zurbaran) ou encore italiens (Canaletto, Del Sarto, Giordano, L'Albane, Le Dominiquin, Le Guerchin, Le Tintoret, Salvi, Palma le Jeune, Veronèse...). C'est dans cette salle qu'on trouve le joyau du musée : l'Ascension, par Le Pérugin, donnée en 1816 par Pie VII.

En sortant on traverse le palier et l'on entre à gauche dans un vestibule. La **salle 42** est réservée aux peintres de fleurs. La **salle 43** contient la Collection Bernard (donation de 1875) avec entre autres des œuvres de Lépicié, Mengs, De Momper, Panini, Piazetta, Raoux, Ribera, Rottenhammer, Ruysdael, van Loo...

On entre ensuite dans la **Galerie des peintres français.** La **Salle 44** présente huit tableaux de Corot, la **salle 45** offre des œuvres des frères Le Nain, de Marilhat, Prud'hon, Raoux, Rigaud ou Vouet, mais aussi du Baron Gérard, de Corot, Courbet, David, Daubigny, Daumier, Delacroix, Ingres, Isabey, Gellée le Lorrain, Géricault, Granet, Manet, Millet, Monnoyer, Riesener... Au milieu de la galerie se dresse le Tigre dévorant un jeune cerf, une grande sculpture par Barye.

- **Cabinet des médailles et musée des antiques**

Au 1er étage de la façade nord, partie est.

Salle 18 : Cabinet des médailles. On peut y voir un masque cyclopéen, de la sigillographie (sceaux et coins), des médailles de Chaplain et Degeorge, des médailles et des monnaies lyonnaises, les statues de Lucius Verus et de Trajan. Cette salle donne entrée dans les salles de la **Galerie des antiques**.

Salle 19. On y trouve des terres cuites : grand masque de Satyre barbu (Myrina) ; Jeune femme debout (Corinthe) ; Artémis (Grande Grèce) ; vases grecs et gallo-romains en argile. On voit également des bronzes : Hypnos, dieu du Sommeil, trouvé à Neuville-sur-Ain ; Satyre criophore trouvé à Sainte-Colombe ; Diane chasseresse, Mercure debout, Lare impérial (trouvés à Lyon) ; vases grecs et italo-grecs en bronze. La salle offre encore deux beaux coffrets ayant servi d'urnes funéraires, un vase à panse hexagonale en forme de cône renversé avec une anse mobile, un miroir corinthien (le Génie des combats de coqs), une ciste cylindrique munie de chainettes (trouvée à Palestrina), un grand foyer portatif (trouvé à Vienne) et une importante collection de verres antiques. Il faut enfin mentionner une pièce unique : un calendrier celtique trouvé à Coligny en même temps que le dieu. Les inscriptions en caractères romains ont pu être déchiffrées mais pas traduites. Ce calendrier donne l'année lunaire par mois de 29 à 30 jours divisés par quinzaines avec, tous les 30 mois, un jour intercalaire. Le tout produit 62 mois pour un lustre (5 ans). En regard du jour se trouve un trou à fiche. Sur cette salle s'ouvre le vestibule qui communique avec la porte centrale de la terrasse nord-est.

Salle 20. Cette salle, dont toutes les parois sont décorées de mosaïques, contient les célèbres tables claudiennes ainsi que des antiquités trouvées en 1886 dans les fouilles de Trion.

- **Moyen Âge et Renaissance**

Salle 21. On y remarque des bronzes, de la ferronnerie (heurtoir en fer forgé et ciselé du XVIe siècle, travail lyonnais attribue à Nicolo Grossi dit Capana), de la verrerie (gourde en verre émaillé ; Venise, XVe siècle).

Salle 22 ou Salle Amédée Lambert. Sont exposés des serrures, des émaux (triptyque de l'atelier de Jean Limosin datant du XVIIe siècle), de l'orfèvrerie religieuse (bras-reliquaire en argent doré ; Venise, XVe siècle), Dans une vitrine du milieu, on voit un intéressant émail (Limoges, XVIe siècle).

La **salle 23** offre des miniatures persanes ; la **salle 24**, de la céramique japonaise et coréenne ; enfin, la **salle 25** présente de la céramique occidentale et orientale (fondation Duseigneur).

Musée du Vieux-Lyon

Adresse : 10-14, rue de Gadagne
Ouvert le samedi et le jeudi de 12 h à 16 ou 17 h, le dimanche de 9 h à 12 h et de 14 à 16 ou 17 h. Visite gratuite.

• **Histoire et description**. Le musée est installé dans l'hôtel de Gadagne. Appartenant d'abord à la famille Pierre-Vive, il est devenu en 1545 la demeure de Guillaume de Gadaigne, sénéchal de Lyon et lieutenant-général du Lyonnais, Forez et Beaujolais. Récemment restauré, il est composé de deux corps de logis réunis par une galerie de trois étages à arcades surhaussées, avec une élégante tourelle d'escalier : le côté sur rue renferme une superbe cheminée monumentale avec colonnes torses.

Le musée du Vieux-Lyon est consacré aux collections historiques de la ville et est encore en voie d'organisation.

Salle des échevins (rez-de-chaussée) : belle cheminée Renaissance avec colonnes à torsades ; bustes de Lyonnais célèbres (Hyppolite Flandrin, les frères Coustou, Philibert Delorme, Gérard Audran) ; portrait de Jean Cléberg ; armoire en noyer du XVIe siècle ; porte Renaissance en bois sculpté, provenant de l'hôtel de Bellièvre (place de la Baleine) ; buste en cire et bois colorié (XVIIIe siècle) de M. de Pingon, chanoine comte de Lyon ; clefs de la ville de Lyon, en vermeil (œuvre de Chinard), dont deux, conservées depuis 1815 dans un musée de Vienne, ont été récemment restituées par l'Autriche en témoignage de reconnaissance pour la participation de la France à son rétablissement financier ; objets historiques divers (masse de l'Académie de Lyon, encrier du poète lyonnais Joséphin Soulary...).

1er étage (collections de Morel et Rosaz) : tableaux, estampes, dessins et plans de Lyon à travers les siècles ; boiseries Régence (lambris, portes et baies) ; anciens drapeaux des gardes nationales ; portraits, sculptures ; règlements et statuts de corporations ; armes ; faïences...

2e étage (salle de la Révolution et de l'Empire) : épaulette et décorations ayant appartenu à Napoléon Ier (dons du général Bertrand et du maréchal de Castellane) ; bustes de révolutionnaires (Dubois-Crancé, Couthon, Chalier) ; grand buste en marbre blanc de Coysevox (par Fontan) ; métier à la grande tire employé pour la fabrication des étoffes façonnées avant l'invention de Jacquard ; vues de Lyon par le peintre lyonnais Nivard (1744-1804) ; billets de théâtre et de péages de ponts ; assignats ; jetons, insignes et emblèmes divers ; rames d'honneur des jouteurs lyonnais ; drapeaux des échevins de quartier ; Guignol et Gnafron, anciennes marionnettes du père Henri et Bruyère, successeurs de Laurent Mourguet ; couperet de la guillotine qui fonctionna à Lyon en 1793 ; modèle en bois de l'hôtel de ville (XVIIIe siècle)...



Entrée du musée Gadagne, dans le quartier Saint-Jean

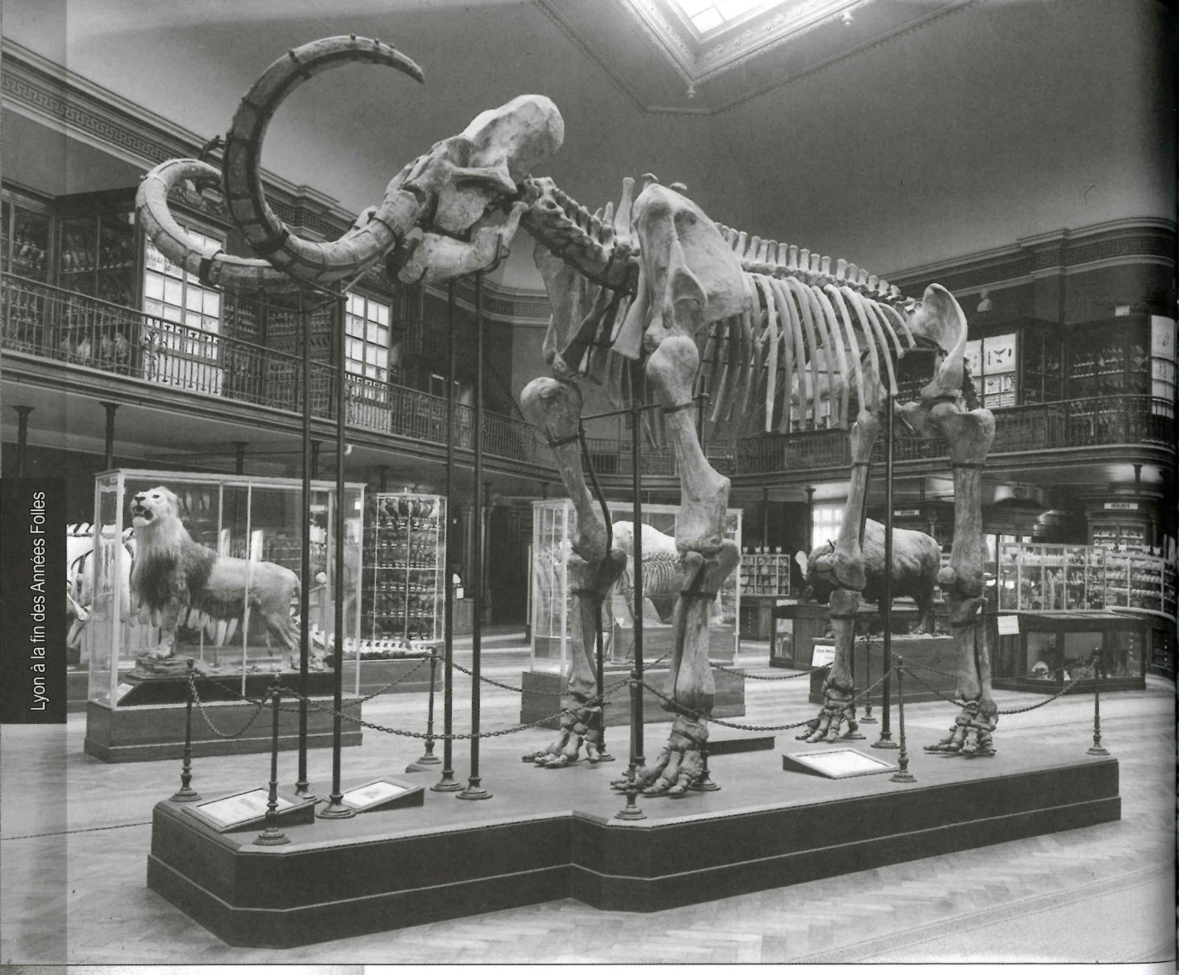
© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2227

3e étage : archives du musée ; maquettes de statues lyonnaises ; tableaux.

Musée Guimet

Adresse : 28 boulevard des Belges
Le vestiaire, à droite en entrant, est obligatoire et gratuit.

• **Histoire.** Le musée Guimet a été fondé en 1879 par Émile Guimet, au retour d'une mission d'étude des religions d'Extrême-Orient ; courroucé par l'indifférence de la municipalité, il le transfère à Paris en 1888 et fait ouvrir à sa place une brasserie-restaurant accolée à une patinoire, le « Palais de Glace ». En 1910, le musée de Paris s'étant agrandi démesurément et la ville de Lyon ayant racheté les bâtiments de l'ancien musée, Émile Guimet les remplit à nouveau avec des séries de réserves et des dons divers pour en faire un musée des



La Grande salle du Muséum d'histoire naturelle de Lyon, dit musée Guimet © Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2297

Religions et de l'Art d'Extrême-Orient. La ville de Lyon y a transféré le muséum d'Histoire naturelle.

• **Muséum d'Histoire naturelle**
Ouvert gratuitement, de 13 h à 16 h (hiver) et 17 h (été).
En rez-de-chaussée surélevé ; entrée en face.
Fondé en 1772, c'est actuellement un des premiers musées d'Europe.

Grande Salle (au 1er étage). C'est là qu'ont été placés, au-dessous du plafond lumineux, des documents hors série concernant la zoologie et la géologie. Autour, on trouve les vitrines de la galerie de minéralogie et des collections relatives à la géologie. Au centre, ce sont les collections d'organismes inferieurs, de crustacés, de poissons et d'oiseaux (belles séries d'oiseaux-mouches, de perroquets, de faisans, de paradisiers...). Au milieu se dresse la charpente osseuse de plusieurs grands mammifères de l'âge de la pierre taillée : mammouth découvert a Lyon en 1859 ; cerf à bois gigantesques des tourbières d'Irlande ; cheval préhistorique de Solutré ; grand ours des cavernes de la grotte de l'Herm (Ariège).

Galerie de minéralogie. Minéraux et roches du Puy de Dôme ; collections de fers, de manganèse ; séries de cuivres de Chessy (Rhône) ; marbres polis.

Galerie de géologie. Fossiles primaires et secondaires : végétaux du bassin houiller de la Loire ; fossiles sinémuriens du Mont-d'Or et toarciens de la Verpillière. Collection Dumortier ; admirables reptiles et poissons de la pierre lithographique de Cerin-Marchamp, près de Lhuis (Ain) ; très beaux fossiles coralliens de Valfin-les-Saint-Claude. Les vertébrés tertiaires et quaternaires sont conservés dans une salle située immédiatement à côté de la collection des terrains crétacés : cette salle renferme les belles séries d'ossements de mammifères de la Grive-Saint-Alban (Isère), de Saint-Gérand-le-Puy (Allier), de Gargas (Vaucluse) et de Villereversure (Ain).

Galerie de zoologie. Située au 2e étage, elle contient une riche collection d'insectes, de

préparations biologiques et de superbes papillons, des coquilles et des séries (locales ou générales) de poissons, de reptiles, d'oiseaux ou de mammifères, de beaux spécimens de Capridés sauvages (Syrie, Caucase, Alpes) ainsi que divers anthropoïdes (gibbons, orangs, chimpanzés et gorilles).

Galerie d'anthropologie (au-dessus de la salle de géologie des terrains tertiaires et quaternaires). Collection des âges de la pierre, du bronze et de l'âge du fer (Solutré, Alpes, Corse et Caucase) ; sarcophages et momies de l'Égypte des pharaons ; belles collections d'instruments en silex taillés de l'Égypte préhistorique.

Galerie d'anatomie comparée. Milliers de squelettes, crânes, mollusques et préparations diverses intéressant les anatomistes.

- **Musée d'Art et des religions d'Extrême-Orient**

Ouvert tous les jours sauf le lundi.
Il est logé dans le reste de l'édifice.
Rez-de-chaussée. Antiquités égyptiennes, grecques et romaines : tombeaux égyptiens ; étoffes d'Antinoé ; copies des peintures du tombeau de Ramsès I[er] ; mosaïque trouvée à Fourvière ; résultats des fouilles de Koptos...

1[er] étage. Perse, Inde, Indo-Chine, Chine et Japon : bois sculptés ; porcelaines ; terres cuites ; peintures ; bronzes.... Au fond, on trouve la galerie du Japon et les salles des Grues, reproduites par les exposants de Kioto d'après le palais de Momoyama.

2[e] étage. L'Art au Japon : magnifiques spécimens de croquis, de peintures et d'estampes par les artistes les plus célèbres.

Bibliothèques

Bibliothèque de Lyon

Entrée avenue de la Bibliothèque.
Ouverte tous les jours non fériés de 10 h à 12 h, de 14 h à 18 h et de 20 h à 22 h.
Située dans l'ancien archevêché construit à la fin du XV[e] siècle et restauré par Soufflot, elle contient 500.000 volumes et 24.000 pièces d'archives ou manuscrits. Elle abrite une belle collection lyonnaise de M. Coste, plus de 250 incunables dont les principales éditions princeps des presses.de Lyon du XV[e] siècle et des reliures précieuses. Offrant par ailleurs une exposition permanente d'incunables lyonnais et de reliures historiques, la bibliothèque a constitué depuis l'année 1914 un Fonds de la Guerre qui comprend actuellement près de 60.000 numéros et dont le catalogue parait tous les deux mois par livraisons. Enfin, depuis la guerre, elle a également ouvert une imprimerie et une bibliothèque Braille accessible à tous les aveugles de la région.

La collection de manuscrits, dont une trentaine date de l'époque carolingienne, a été augmentée de nombreux ouvrages enluminés du XIII[e] au XVI[e] siècle provenant du Trésor de la Primatiale. Ils ont été versés au fonds de la bibliothèque, en vertu de la loi de séparation, en 1921. Parmi de nombreuses pièces remarquables, citons : un missel, art bourguignon exécuté par Jean Robin, cardinal d'Autun (mort en 1483) ; les *Métamorphoses d'Ovide* traduites en vers français par Chrestien Legonais, manuscrit (art parisien, XVI[e] siècle) ayant appartenu au duc Jean de Berry ; un livre d'heures (art parisien; début du XVI[e] siècle) ayant appartenu à Marie d'Angleterre, reine de France, et donné en 1530 à son frère Henri VIII roi d'Angleterre.

- **Salle des estampes** (à gauche ; ouverte le mercredi de 14 h à 16 h). Elle présente un ensemble de gravures, de dessins originaux de grands maîtres et de pièces curieuses pour l'histoire de Lyon.

Bibliothèques des universités et des musées

L'Université de Lyon comprend une bibliothèque de 25.000 volumes. L'institut franco-chinois en possède également une, particulièrement intéressante pour qui s'intéresse à la Chine.

Portail d'entrée de la Bibliothèque de Lyon au Palais Saint-Jean

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2304



Le musée historique des tissus possède une bibliothèque d'art comptant 10.000 volumes. Elle offre également une collection de tissus de toutes les époques dans des cartons ou des caisses. La salle de travail est ouverte tous les jours (sauf le dimanche, le lundi et les jours fériés) de 9 h à 11 h 30 et de 13 h 30 à 16 h en hiver ou 17 h en été.
La bibliothèque du muséum, comptant 10.000 volumes, est exclusivement consacrée à l'histoire naturelle.

Archives

• **Archives municipales**
Du XIVᵉ siècle au XVIIᵉ siècle, les archives de la cité ont accompagné l'assemblée municipale dans les lieux où elle s'est successivement installée. Lorsque l'hôtel de ville est achevé, au milieu du XVIIᵉ siècle, elles prennent place dans une pièce qui leur est spécialement dédiée. Épargnées par l'incendie qui frappe l'édifice dans la nuit du 13 septembre 1674, elles seront par la suite dotées d'un archiviste, reliées, inventoriées... Malheureusement, le 26 décembre 1825, un nouvel incendie détruit certains des registres concernant les paroisses de Saint-Nizier et d'Ainay. Les déboires des archives ne sont pas terminés : suite au décret du 24 mars 1852, la mairie est supprimée, les administrations municipale et départementale dépendant désormais du seul préfet. Des appartements préfectoraux étant installés dans l'hôtel de ville, la salle des archives étant transformée en salle à manger, les précieux documents, réunis à ceux du département, sont relégués dans les combles où, on l'imagine, les conditions de conservation sont beaucoup plus précaires. Et si les archives ont retrouvé leur indépendance en 1890, elles n'ont pas encore quitté les combles.

• **Archives départementales**
Crées pendant la période révolutionnaire, les archives du département du Rhône ne sont réellement organisées, classées et mises en valeur que dans la seconde moitié du XIXᵉ siècle. Longtemps conservées dans de mauvaises conditions, fréquemment déménagées et ce, sans guère de précautions, elles rejoignent, en 1859, les archives municipales dans les combles de l'hôtel de ville. En 1878, une bonne partie est transférée à la cave ; en 1890, elles sont transportées dans un dépôt situé près de la nouvelle préfecture. Ces locaux se révélant finalement insuffisants, un dernier déménagement est opéré en 1907 : les documents sont installés dans l'ancien couvent des Carmes déchaussés, sur les pentes nord de Fourvière.

Universités

Université de Lyon

Adresse : quai Claude Bernard

• **Histoire**. Lyon est l'une des dernières grandes villes de France à avoir été dotée d'une université, sans doute à cause de la crainte de détourner les jeunes gens des activités commerciales. Ce n'est qu'au XIXᵉ siècle qu'apparaissent les facultés de Science (1834), des Lettres (1838), de Droit (1875) et enfin de Médecine (1877). Il faut encore attendre la loi Liard de 1896 pour que ces quatre facultés soient rassemblées sous le nom d'Université de Lyon. La même année, elles sont également réunies dans des locaux communs, sur la rive gauche du Rhône.

• **Locaux**. Les Facultés des Lettres et de Droit, qui donnent au nord sur la place Ollier, ornée de la statue du célèbre chirurgien (1825-1900), occupent un monument rectangulaire bâti par Hirsch et au centre duquel est un vaste amphithéâtre. Séparée des précédentes par la rue de l'Université, la Faculté des Sciences (entrée à gauche) et de Médecine (entrée à droite) est la plus vaste et la plus belle de France, construite d'après les plans de Hirsch de 1880 à 1890. La cour possède une statue de Claude Bernard, par P. Aubert. Il faut également mentionner le monument aux professeurs Antonin Poncet et Jaboulay, inauguré en mars 1925.

L'université comprend un jardin botanique et un curieux musée pratique de médecine légale, crée par le docteur Lacassagne et visible seulement pour les médecins.

Université catholique de Lyon

Adresse : 25 rue du Plat et 30 rue Sainte-Hélène

• **Histoire**. Lorsque la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur du 12 juillet 1875 est promulguée, des Lyonnais décident de créer, sous la protection des évêques des 25 diocèses du centre-est de la France, une université catholique. Cette année-là naît la Faculté de Droit ; les facultés de Lettres et de Science sont fondées en 1877 ; l'année suivante est créée l'école de Théologie qui devient faculté en 1886. En 1919, pour répondre aux besoins de l'industrie chimique qui se développe dans la région, apparaît une première école de chimie.

• **Aujourd'hui**. L'université catholique comprend des facultés de Droit, des Sciences, de Théologie et des Lettres. Elle abrite également un musée de zoologie et de géologie, des collections de physique et de chimie.



Institut franco-chinois de Lyon

Si prudent dans sa vie privée et dans ses affaires domestiques, le Lyonnais est cependant fort entreprenant à l'extérieur. Les ressources actuelles de la Chine, par exemple, nous sont bien connues parce que l'initiative de la Chambre de Commerce de Lyon a, en 1905, envoyé dans ce pays une mission d'études purement privée dont les rapports constituent un monument de science et de documentation.

Géographie Universelle Quillet

Adresse : ancien fort Saint-Irénée

Cette école supérieure, disposant d'une intéressante bibliothèque, compte parmi ses plus célèbres étudiants le communiste Chou En-Lai.

- **Histoire**. Les relations entre Lyon et l'Extrême-Orient sont anciennes et nombreuses. Les missions commerciales ou religieuses se sont multipliées au cours des siècles. En 1900, la Chambre de Commerce dispense des cours de chinois aux industriels et aux commerçants ; en 1913, une chaire de chinois est créée à l'université. À cette époque, un groupe d'intellectuels chinois prend contact avec Édouard Herriot et le milieu universitaire en vue de créer un établissement destiné à recevoir leurs compatriotes souhaitant se familiariser avec la culture française et les techniques occidentales. C'est chose faite en 1921.
- **Locaux**. L'Institut est installé dans le fort Saint-Irénée, construit de 1831 à 1841 et à l'époque intégré à une nouvelle enceinte destinée à protéger la ville.

Journaux

Le Progrès

Adresse : 83 rue de la République

- **Présentation**. Ce quotidien de gauche, dont le premier numéro date du 12 décembre 1859, a remplacé le *Progrès industriel*, un journal commercial, agricole et manufacturier. Il est devenu l'un des plus grands journaux du sud-est de la France.
- **Locaux**. Jusqu'en 1875 s'élevait ici un café chantant. Deux ans après sa destruction par un incendie, Jules Chartron (architecte attitré de l'un des commanditaires, Émile Guimet), construit le théâtre Bellecour, doté d'une façade très ouvragée où l'on remarque une mosaïque de Mora et deux caryatides sculptées par Savoye. Sous cet établissement, on ouvre une boîte de nuit, l'Assommoir, qui accueille les fêtards jusqu'à ce qu'une bombe déposée par l'anarchiste Antoine Cyvoct y explose en 1882. En 1894, après que l'édifice ait été réhabilité par l'architecte Prosper Perrin (qui conserve la façade), *Le Progrès de Lyon* s'y installe.

Le Nouvelliste

Adresse : 12-18 rue de la Charité

- **Présentation**. Paru pour la première fois le 15 mai 1879, c'est un quotidien politique conservateur, proche des milieux catholiques et de l'Église. Connu pour la rapidité et la fiabilité des informations qu'il transmet, ses articles font autorité et ont de l'influence sur la bourgeoisie.
- **Locaux**. Construit pour le journal en 1893, ce bâtiment se distingue par sa statue de Jeanne d'Arc en armure, yeux levés vers le ciel et épée brandie, par son lion sculpté (dû à Millefaud) et par la devise du *Nouvelliste* gravée dans la pierre : « Dieu et Patrie ».

Autres titres

• Le Salut Public
Il a succédé au journal *Le Rhône* après les événements de février 1848 : son premier numéro paraît le 13 mars de cette année-là. C'est un quotidien politique, commercial et littéraire qui se vend surtout à Lyon et dans sa banlieue.

• Le Lyon-Républicain
C'est un quotidien politique de gauche. Sa première édition remonte au 14 juillet 1878. Rapidement, il prend place parmi les plus importants journaux d'information du sud-est de la France.

• Le Tout-Lyon
C'est un hebdomadaire littéraire et artistique dont la parution a débuté le 10 mars 1895. Se voulant chic et mondain, il couvre les spectacles ainsi que les événements sportifs et hippiques.

Sociétés savantes et publications érudites

La Société littéraire, historique et archéologique de Lyon rassemble depuis sa création, en 1807, les meilleurs historiens et chercheurs de la cité dont les travaux sont présentés dans un *Bulletin*. Parmi ces savants, on a trouvé – et on trouve encore – des ecclésiastiques de renom, même s'ils ont fondé une autre organisation, la Société Gerson, plus spécifiquement tournée vers l'histoire religieuse. Depuis 1912, le *Bulletin historique du diocèse de Lyon* est son organe officiel.
En matière de publications savantes, un titre est incontournable pour quiconque s'intéresse à l'histoire de Lyon et de sa région : il s'agit de la *Revue du Lyonnais*. Née en 1835, parfois interrompue

et relayée par d'autres revues (la *Revue de Lyon* de 1849 à 1850, la *Revue lyonnaise* de 1881 à 1885 et la *Revue d'histoire de Lyon* de 1902 à 1914), elle n'a disparu que très récemment, en 1924. Œuvre d'imprimeurs érudits et de membres des sociétés savantes, c'est une véritable mine d'or rassemblant des articles sur l'histoire, l'archéologie, les mœurs et les coutumes mais aussi des biographies, des bibliographies, des documents jusqu'alors inédits...

Particularités lyonnaises

Fêtes religieuses

La basilique de Fourvière est ouverte tous les jours de l'année et il s'y déroule, chaque matin, de nombreuses messes. C'est pendant le mois de mai et aux fêtes de la Vierge qu'il y a le plus d'affluence. Les cérémonies les plus intéressantes sont celles du 8 septembre (Nativité) où l'archevêque bénit la ville du haut de la colline, et surtout celles du 8 décembre (Immaculée Conception), une des grandes fêtes lyonnaises les plus caractéristiques : le soir, la basilique et la ville entière sont illuminés et la foule parcourt les principales rues où les magasins inaugurent leurs étalages de Noël et du Jour de l'an.

La Foire de Lyon

Une autre conséquence intéressante de la guerre a été cette « offensive économique », que la France et le monde connaissent aujourd'hui sous le nom de « Foire de Lyon ». On en examinera ailleurs le rayonnement économique ; au point de vue régional, elle a pour résultat d'amener à Lyon, deux fois l'an, des foules de marchands et d'acheteurs venus de tous les coins du monde. Les immenses quais du Rhône, toutes les grandes places de la ville se couvrent de longs alignements de baraques de bois démontables, ces « échoppes » dont se moquait l'Allemagne lorsqu'en 1916 les foires ont commencé. Elles seront bientôt remplacées par un « Palais de la Foire », actuellement en construction, qui sera le plus grand édifice du monde. Nous aurons l'occasion de voir que les foires de Lyon ont été imitées en d'autres villes, ce dont il ne convient pas de se louer entièrement, mais ce qui du moins prouve l'excellence de l'idée et le succès de sa réalisation.

Géographie Universelle Quillet

Lyon a été le site de trois expositions universelles en 1872, 1894 et 1914. La dernière connaît une conclusion catastrophique à cause de la déclaration de guerre. Toutefois, et malgré le contexte peu favorable, le Suisse Georges-Louis Arlaud, installé depuis longtemps dans la cité, ne renonce pas aux initiatives commerciales et propose d'y organiser une grande foire internationale. Il finit par obtenir l'accord du maire Édouard Herriot et la Foire de Lyon nait en 1916. Le succès est au rendez-vous : en 1921, le président de la République Alexandre Millerand l'honore de sa présence et promet, afin de lui garantir la prospérité, qu'elle sera la seule de France.

Ce grand événement a lieu chaque année, du 1er au 15 mars. C'est une foire d'échantillons où sont conviés tous les fabricants de monde. Elle se tient dans le vaste palais du quai de la Tête-d'Or et dans des stands édifiés sur les quais ou certaines places de la ville (ils sont loués aux participants).

Les vogues

Désignant à l'origine une fête de village coïncidant avec la fête patronale, le terme de « vogue » s'est étendu aux fêtes des faubourgs et des quartiers. Elles sont nombreuses et très courues, donnant l'occasion à des réjouissances et particulièrement à des bals. Les plus célèbres de la ville sont celles de Perrache et de la Croix-Rousse.

Le théâtre de Guignol

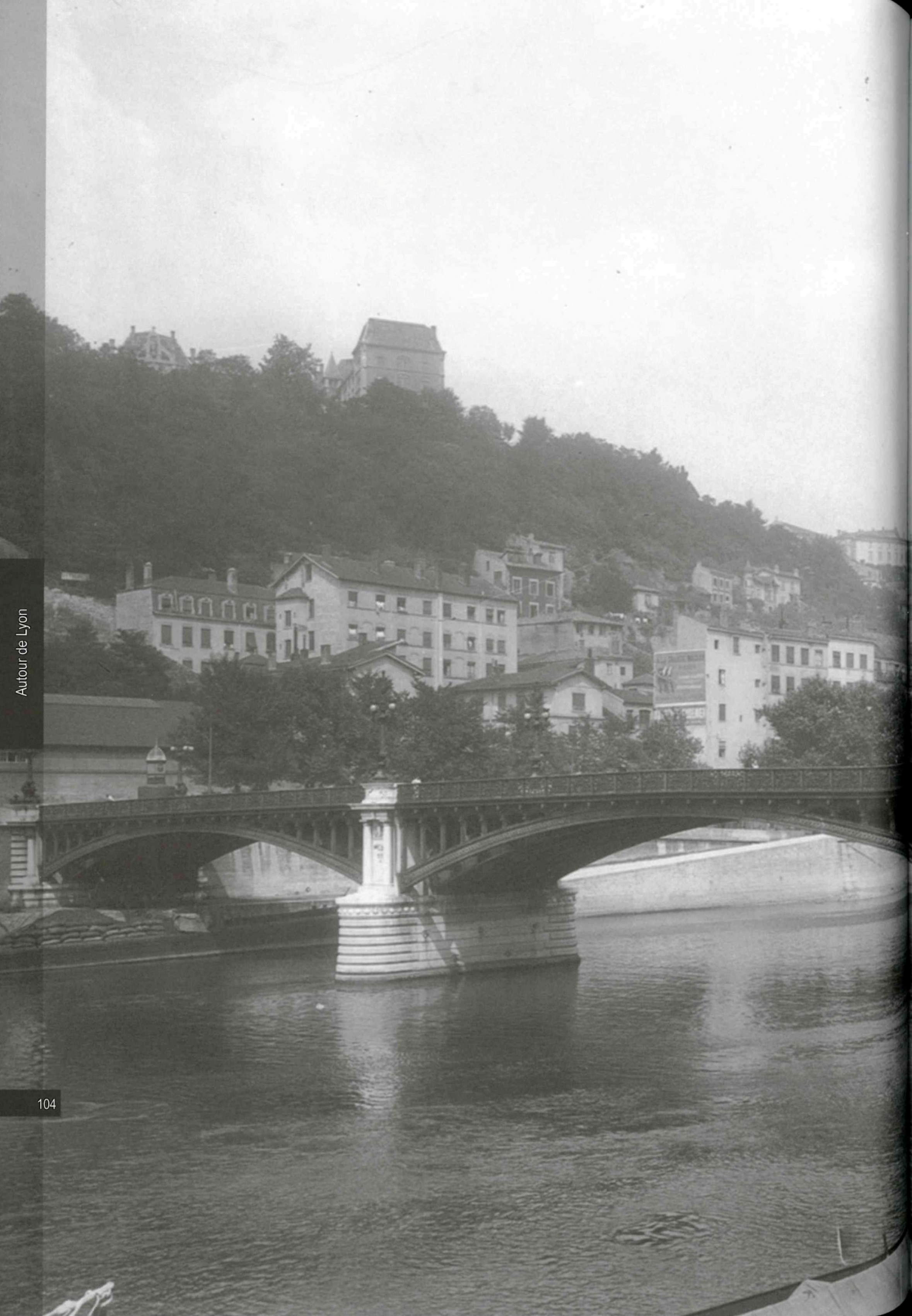
On peut assister à des représentations au 30 quai Saint-Antoine (théâtre subventionné) et au passage de l'Argue.

Le type désormais célèbre de Guignol a été créé à Lyon, au début du XIXe siècle, par Laurent Mourguet. Guignol incarne le canut lyonnais, narquois, railleur et philosophe ; il en a l'accent l'allure, le costume et le caractère, Parmi ses principaux partenaires, il faut citer sa femme, Madelon, économe, bavarde, querelleuse et son ami Gnafron, « cordonnier en vieux », ivrogne, sentimental et sentencieux. Guignol excelle aux parodies d'opéras et mêle avec verve l'actualité aux plus vieilles pièces de son immense répertoire.





Autour de Lyon





Les communes voisines de Lyon

Tous ceux qui ont vécu à Lyon savent combien il est honorable d'avoir une résidence d'été à Ecully. Ce village, que les hauts murs de ses propriétés rendent mystérieux au promeneur, est, sans contredit, l'un des plus distingués de la campagne environnante. L'élite de la société y villégiature. Saint-Cyr, Saint-Genis-Laval, Collonges-au-Mont-d'Or, sont également des villages du meilleur ton. On ne saurait en dire autant de la Demi-Lune, de Tassin, de Charbonnières, qui, malgré de grandes prétentions, dissimulent mal la société mêlée de leurs villas modernes. Quant à Brindas, à Genas et à quelques autres, n'en parlez jamais dans un salon lyonnais : vous feriez sourire. J'étais donc très fier d'aller faire ma cour à Ecully.

Jean Dufourt,
Calixte *ou l'introduction à la vie lyonnaise*

Bron : (2.900 habitants) : on y trouve une vieille forme fortifiée avec tour et tourelle, un aéroport (cf. page 76) ainsi que l'Asile départemental d'Aliénés (cf. page 79).
Caluire et Cuire (10.000 habitants) : le château des Brosses y a été restauré.
Collonges (500 habitants) : on peut y voir la maison forte de Chavannes et le château de Tourvéon.
Dardilly (cf. page 114)
Écully (cf. page 131)
Fontaines-Saint-Martin (650 habitants) : l'ancien fief de Buisson du Soleil est délabré ; la porte principale, qui demeure intéressante, est surmontée d'un écusson aux armes de Borne de Gagères (XVIIIe siècle) avec casque et lambrequin.
Francheville (2.000 habitants) : le pan de muraille du Chaster est tout ce qui subsiste du château fort construit au XIIIe siècle par Renaud de Forez, archevêque de Lyon ; à 30 m au-dessus du nouveau pont sur l'Yzeron, on voit le vieux pont (XIVe siècle) ; enfin, une niche avec baie à rinceaux datée de 1506 rappelle l'ancienne église.
La Mulatière (3.420 habitants) : le château de Bellerive, de style Louis XV, possède des terrasses sur arcades surmontées de balustres ; le château des Tournelles, lui, est flanqué de quatre pavillons carrés à fenêtres à rinceaux. Plus récent (il a été construit en 1881 par les Ponts et Chaussées), le barrage situé au niveau du confluent du Rhône et de la Saône n'en vaut pas moins le coup d'œil : il est long de 186 m et large de 16 m ; l'écluse est divisée en deux sas (longs de 80 m) par trois paires de portes.
Oullins (cf. page 108)
Pierre-Bénite (cf. page 111)
Rilleux (2.400 habitants) : installé de superbe manière, dominant le Rhône, le château de la Pape est un ancien fief restauré construit aux XVIIe et XVIIIe siècles ; au fronton monumental du portail d'entrée, on découvre les armoiries de Jean Pillehote, échevin lyonnais, qui fit bâtir l'édifice actuel vers 1643.
Rochetaillée (340 habitants) : cette commune où l'on jouit d'une très belle vue sur la vallée de la Saône possède un château moderne bâti sur les fondations d'un édifice plus ancien. Pierre Dupont (1821-1870) a vécu dans ce village quand il était enfant ; son buste est installé sur une petite place près de la rivière.

Promenades dans les environs de Lyon

Parmi les excursions offertes par la banlieue lyonnaise, quatre sont vivement recommandées : celle de l'île Barbe, généralement effectuée par tous les touristes, l'ascension du mont Ceindre (cf. page 107), qui offre un superbe panorama, la visite des aqueducs de Bonnant (cf. page 108), particulièrement intéressante pour les amateurs d'archéologie, et enfin celle de Charbonnières (cf. page 109), à réserver de préférence comme promenade du soir en été. On peut aussi se rendre dans les communes de la rive droite du Rhône (cf. page 109).
Des excursions en autocar vers les localités les plus pittoresques des environs sont également organisées. Les programmes, les horaires et les tarifs sont disponibles auprès du syndicat d'initiative (cf. page 141).

L'île Barbe

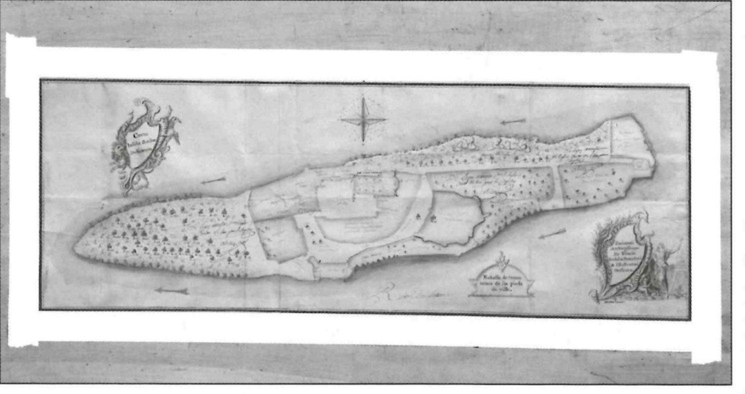
Trajets

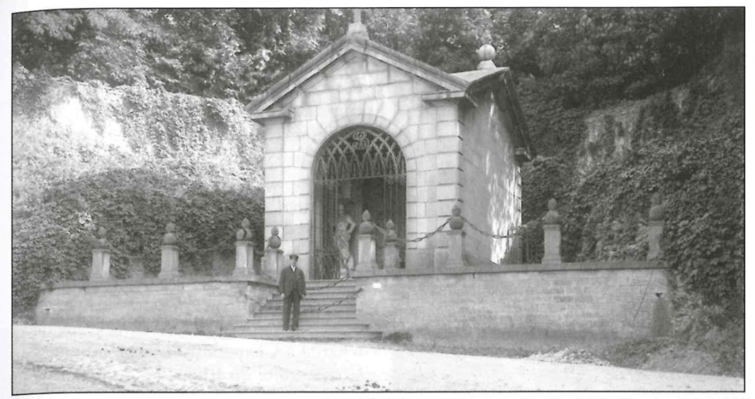
On peut se rendre à l'île de quatre manières différentes. Par la route, d'abord : le trajet, long de 6 kilomètres à partir de Bellecour, emprunte les quais de la rive droite de la Saône, le pont Mouton puis les quais de la rive gauche. Par le tram, ensuite : soit avec celui de Vaise à l'île Barbe, qui part du pont Mouton (il s'agit d'une prolongation d'une ligne du réseau urbain de Lyon), soit, et c'est préférable, avec celui de Neuville qui part du quai de la Pêcherie (près des Terreaux) et remonte la rive gauche de la Saône. Par le chemin de fer, enfin : des trains disponibles aux gares de Perrache, de Vaise et de Saint-Paul vont jusqu'à la station de l'île Barbe.
Sur le trajet, quelques points intéressants sont à signaler. Après Vaise, on découvre sur la gauche la gare d'eau du même nom puis une belle vue sur des coteaux verdoyants et, en amont, sur les sommets du mont d'Or ; sur la droite, à flanc de coteau, apparaît la tour de la Belle-Allemande. Vient ensuite la station de la Caille, près d'un grand établissement hydrothérapique. Sur le rebord du plateau, à droite, se dresse la petite église de Cuire et, à gauche, à mi-côte, le petit lycée de Saint-Rambert. On voit enfin la station de Saint-Rambert, en face du pont suspendu de l'île Barbe que la pointe sud de celle-ci partage en deux sections. Au-delà de ce pont, on peut trouver bon nombre de restaurants installés dans un paysage champêtre.

L'île et ses environs

L'île Barbe (*insula Barbara*), située au nord-ouest de Lyon, dépend de la commune de Saint-Rambert qui s'étage en face sur la rive droite de la Saône. Sa longueur et sa largeur maximales sont respectivement de 560 et de 125 mètres ; ses abords sont parfois rocheux et escarpés mais, pour l'essentiel, elle est couverte d'une belle végétation. Enveloppée par la rivière, encadrée par les collines de la vallée, elle offre aux regards un très beau paysage – même si l'on peut regretter, aux jours de fête, une trop grande affluence de visiteurs.
Depuis le pont, des escaliers descendent jusqu'à une promenade ombragée par de vieux arbres : elle occupe la partie sud de l'île. Là, les lundis de Pâques et de Pentecôte, se tiennent deux vogues très populaires. En prenant au nord à partir de cette esplanade, on découvre à droite la petite chapelle de Notre-Dame-de-Grâce dotée d'un beau clocher roman. Ce sont ensuite plusieurs propriétés privées : elles abritent les derniers vestiges de l'abbaye détruite sous la Révolution, ruines intéressantes mais, malheureusement, difficiles à visiter. On remarque enfin, sur un rocher à pic de la rive, un ancien château qu'occupe encore l'administration militaire.
Outre les promenades, l'île offre plusieurs restaurants. On peut également louer des barques sur le quai de Saint-Rambert pour en faire le tour : celui-ci dure en général 40 minutes et s'avère très pittoresque.

Carta Insulae Barbae delineata © Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 401





Le tombeau du maréchal de Castellane © Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 1287

En quittant l'île, si l'on suit, à partir du pont, le quai de la rive gauche puis, à droite, la montée des Soldats (cette jolie route en corniche offre un superbe point de vue sur l'île, la vallée et les monts d'Or), on arrive au bout de 16 minutes dans un vallonnement. C'est là que se trouve le tombeau de Castellane, une chapelle funéraire construite en 1857 à la demande du maréchal lui-même. Il y repose sous une brève épitaphe : « Ci-gît un soldat ».

Si l'on continue la montée sur un kilomètre, on atteint le village de Caluire. De là, on peut retourner à Lyon par un tram électrique amenant à la Croix-Rousse.

Le mont Ceindre

Saint-Cyr

Pour mener la facile ascension du mont Ceindre (ou Cindre), situé au nord-ouest de Lyon, on doit emprunter le tram de Vaise-

Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (cf. page 108)
Saint-Didier-au-Mont-d'Or (2.415 habitants) : si le château de Fromente possède des tourelles d'angle plutôt bien conservées, celui de Chantermerle n'en garde qu'une seule, tronquée de surcroît. Quant au manoir de Rochecardon, possédé autrefois par le riche imprimeur Horace Cardon, il n'est pas sans allure avec sa tourelle d'escalier à six pans et ses fenêtres à croisillons. Il faut enfin mentionner les restes d'une belle chapelle du XV[e] siècle, au hameau de Saint-Fortunat, et des carrières de pierre avec un curieux pont monolithe.
Sainte-Foy-les-Lyon (3.000 habitants) : on peut admirer un clocher du XII[e] siècle avec un passage sous quatre arcades ouvertes et, au dessus, quatre arcatures aveugles couplées deux à deux, sur chaque face ; l'architecte Bissuel, qui a mené la restauration, a conservé l'appareil de briques et de moellons.
Saint-Genis-Laval (cf. page 134)
Saint-Rambert (2.215 habitants) : dans l'église moderne, édifiée par l'architecte Benoit, une porte a été conservée. Sur le chemin, dans le mur de la terrasse de l'église, on voit un tombeau romain : c'est celui d'un soldat de la 35[e] légion.
Saint-Romain-au-Mont-d'Or (cf. page 114)
Vénissieux (11 506 habitants) : il s'agit d'une commune où se développe l'industrie, notamment avec les usines Berliet.
Villeurbanne (63 775 habitants) : on peut y voir l'église Saint-Julien-de-Cusset et l'hôtel de ville ; la cité des Gratte-Ciel et le palais du Travail sont en cours de construction.

Légendes de l'île Barbe

L'île Barbe est indéniablement le lieu le plus mystérieux aux environs immédiats de Lyon. Depuis l'Antiquité, des rumeurs et des légendes courent à son propos.

• Des cultes druidiques
Certains auteurs écrivent que, avant même les temps gallo-romains, des druides donnèrent à l'île le nom d'Hoya, à cause de sa forme qui leur rappelait celle d'une oie dont on aurait coupé la tête. Cet oiseau était semble-t-il considéré par les Celtes comme le messager de l'autre monde et faisait l'objet d'un interdit alimentaire.
Après l'installation des Romains, on aurait continué à parler de rites gaulois sur l'île, célébrés dans des grottes ou sous de grands chênes.

• Le Graal, le cor de Roland et les autres trésors de l'abbaye
L'abbaye de l'Île Barbe, dont les bâtiments ont été presque entièrement détruits sous la Révolution, aurait abrité de nombreuses reliques, à commencer par le Graal.
Cette légende découle d'une autre selon laquelle Longin, le centurion ayant percé de sa lance le flanc du Christ, serait le fondateur de l'établissement religieux. Même s'il est beaucoup plus probable que le Longin en question ait été un riche gallo-romain ayant permis la fondation, vers le III[e] siècle, de l'oratoire primitif, cela n'a pas empêché les rumeurs de circuler... On disait ainsi que, le jour de l'Ascension, de rares fidèles avaient le privilège de contempler le Graal et un autre objet légendaire, le cor de Roland.
Celui-ci aurait été confié à l'abbaye par les sires du Mont-d'Or qui prétendaient descendre du fameux compagnon de Charlemagne. Presque aussi incroyable que l'histoire touchant au Graal, celle-ci serait néanmoins un peu plus consistante. Léopold Niepce la confirme dans son ouvrage de 1890, *L'Ile-Barbe, son ancienne abbaye et le bourg de Saint-Rambert*.

Parmi les autres reliques conservées en ces lieux, il y avait celles de saint Florent. La légende raconte qu'après son martyr près de Dijon, vers l'an 260, sa tête fut jetée dans la Saône et transportée jusqu'à l'île où on la recueillit pieusement.
Outre ces objets sacrés et une magnifique bibliothèque qu'on dit donnée par Charlemagne lui-même, les moines possédaient des richesses beaucoup plus matérielles : l'opulence de leur domaine est attestée. Et de là est née une autre légende. On raconte qu'en 1562, alors que le baron des Adrets saccageait les établissements religieux autour de Lyon, le trésor de l'abbaye, un monceau d'or et de pierreries, fut dissimulé dans des salles souterraines. Il y dormirait toujours, puisqu'aucune des recherches entreprises pour le retrouver n'a jusqu'ici abouti.

• La légende d'Ébroïn et les lavandières nocturnes
L'île Barbe fut longtemps considérée comme un lieu dangereux où se mêlaient faits et êtres surnaturels.
On dit qu'au VII[e] siècle, le maire du palais de Neustrie, Ébroïn, fit assassiner Dauphin, gouverneur de Lyon, son frère saint Ennemond, archevêque de la ville, et même le successeur de celui-ci, saint Genis. Mais, retirée sur l'Île Barbe, une autre de ses victimes à laquelle il avait fait crever les yeux entendit d'étranges voix nocturnes en l'an 681. À ses questions, elles répondirent qu'elles menaient en enfer l'âme d'Ébroïn. Il s'avéra effectivement que le maire du palais venait d'être assassiné.
Si certains ont écrit qu'on pouvait, toutes les nuits, entendre les nautoniers conduisant les mauvais princes en enfer, l'île est surtout connue pour d'autres entités. On raconte en effet qu'autrefois, le soir venu, de belles lavandières abordaient le voyageur attardé : elles lui demandaient de les aider à tordre leur linge. Mal en prenait à qui acceptait, car ce n'est pas le linge qui était tordu, mais bien le corps de l'individu trop serviable. Au mieux, on pouvait s'en tirer avec les poignets brisés. À moins que l'on ne soit entraîné au fond de la Saône...



Vue des aqueducs de Bonnant

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3007

Pont Mouton à Saint-Cyr. Son terminus est situé sur une terrasse d'où, déjà, l'on bénéficie d'une belle vue.
À 5,3 kilomètres du Pont-Mouton. Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (310 mètres d'altitude) est un lieu de villégiature pour les Lyonnais. On y remarque une église récente et, au nord de la place, l'ancien donjon du château fort bâti au XII[e] siècle par le sénéchal Girin. On peut également y trouver deux hôtels-restaurants (Moyne, au terminus du tram, et la Ferme, à 10 minutes du bourg) ainsi qu'une pension de famille (Bellevue).

Le mont Ceindre et le mont d'Or

En prenant, à gauche de l'église de Saint-Cyr, le chemin de la Forge, on rejoint la route du génie qui conduit jusqu'au sommet du mont Ceindre, à 467 mètres d'altitude. Au fil de la montée qui prend environ 30 minutes, la vue s'étend progressivement sur un magnifique panorama. Les pentes sont plantées de vignes ; plusieurs cafés-restaurants s'y sont installés. L'éminence abrite de surcroît un ermitage encore occupé et une chapelle de pèlerinage décorée d'ex-voto.
Le mont Ceindre est à la fois le moins élevé et le plus accessible des trois sommets du mont d'Or, un massif de roches triasiques et liasiques aux chaudes couleurs dont la hauteur varie de 467 à 625 mètres. Dressé entre la rive droite de la Saône et la vallée de l'Azergues, il est nettement séparé des granitiques monts du Lyonnais. Les deux autres sommets principaux de ce massif peuvent également faire l'objet d'excursions. Pour gravir le mont Toux (613 mètres), il faut prendre le tram allant de Vaise-Pont-Mouton à Saint-Didier-au-Mont-d'Or ; à pied, la montée dure environ une heure. Pour le mont Verdun (625 mètres), on doit emprunter le tram de Vaise à Limonest ; atteindre le fort qui couronne l'éminence nécessite 45 minutes de marche.

Bonnant

Trajets

Pour gagner, au sud-ouest de Lyon, les restes de l'aqueduc romain du mont Pilat, on peut utiliser le tram qui mène de la place de la Charité à Chaponost. Il longe les quais de la rive droite du Rhône ; à droite, on peut voir les Étroits dominés par les coteaux de Sainte-Foy où se dressent jardins et maisons de campagne. Á 3 kilomètres, et cette fois sur la gauche, on découvre le nouveau pont Pasteur ; puis, si les eaux sont fortes et le barrage de la Mulatière baissé, on aperçoit le confluent. Le tram passe ensuite au-dessus de la Saône, traverse la Mulatière puis franchir l'Izeron.
Si l'on opte pour l'automobile, on suit le quai Jean-Jacques Rousseau ou « chemin des Étroits », en aval du pont métallique de la Quarantaine (sur lequel passe le chemin de fer de Paris à Lyon) et sur la rive droite de la Saône. Il s'agit d'une très belle promenade recouverte de macadam et bien entretenue. Elle s'est substituée au vieux sentier serpentant entre les roches morainiques, les lianes et les arbustes où Rousseau vint jadis écrire et penser. On y trouve le restaurant Guy qui propose notamment des matelottes.

Oullins

À 5 kilomètres, on atteint Oullins (14.089 habitants). Station sur le chemin de fer de Saint-Étienne, cette ville est l'un des faubourgs industriels de Lyon avec de grands ateliers de la compagnie P.-L.-M., des tanneries ou encore une verrerie.
Le château d'Oullins, bâti au XVIII[e] siècle par le cardinal de Tencin, devint par la suite l'école Saint-Thomas-d'Aquin ; c'est désormais un séminaire. Avec son portail monumental, sont haut perron et ses terrasses, l'édifice n'est pas sans caractère. On peut visiter la chapelle (par Bossan) où sont exposés de remarquables tableaux-fresques de Paul Borel.
Le château de la Bussière, construit au XVI[e] siècle, possède une cheminée Renaissance. Quant à l'église d'Oullins, on peut y voir les plaques commémoratives de l'académicien Thomas (mort en 1785), de Jacquard et du peintre Orsel (mort en 1850).

L'aqueduc de Bonnant

Depuis Oullins, on prend le boulevard de l'Izeron, le boulevard Émile-Zola puis on entre dans la verdoyante vallée de l'Izeron.

Enfin, à 2 km de la ville, on atteint le hameau de Bonnant.
La vallée est franchie par l'aqueduc de Bonnant (ou Beaunant) qui forme le pont-siphon de l'Izeron. Cette construction romaine particulièrement hardie (123 mètres de flèche) se composait de 10 tuyaux de plomb soutenus, au milieu, par un pont de 30 arches (16 sont encore debout) long de 268 mètres, large de 7,35 mètres et haut de 16 mètres. Le réservoir de chasse, situé à Chaponost, était à 313 mètres d'altitude ; le réservoir de fuite, à Sainte-Foy, à 305 mètres.
Près de l'aqueduc, on trouve de petits cafés-restaurants ou guinguettes.

Vers Chaponost

Ce village possède près de cent arcades du magnifique aqueduc romain du Pilat, à Saint-Just. Á certains endroits, le canal où coulaient les eaux subsiste presque intact. Leur profil austère se détache sur l'horizon comme un témoignage, bientôt plus de vingt fois séculaire, de la puissance de Rome, et, en contemplant ce travail colossal, on se sent peu à peu envahi par le sentiment de grandeur, de force et de persévérance dont furent doués les conquérants du monde, pour mener à bien une telle entreprise.

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

Des aqueducs de Bonnant, le tram remonte au sud un pittoresque vallon. Á 4 km, on trouve la Chapelle-de-Bonnant, son hameau, sa petite église sise au milieu de la verdure.
La voie emprunte ensuite la vieille route de Chaponost (s'y trouvent des gisements de baryte), franchit la voie du chemin de fer de Lozanne à Givors et, via une dérivation à droite (à noter la superbe vue sur le mont d'Or, Fourvière, Sainte-Foy et les Alpes si le temps s'y prête), elle rejoint la nouvelle route de Chaponost qui vient, dessinant des lacets, des aqueducs de Bonnant.
À 6 km, on découvre le Plat-de-l'Air. Là, les arcs de Chaponost, avec leurs 76 arcades en séries plusieurs fois interrompues, constituent l'une des parties les plus remarquables de l'aqueduc du mont Pilat.
Depuis Chaponost-le-Plat-de-l'Air, on peut descendre à pied, en longeant les aqueducs vers le nord. Après deux kilomètres et demi, on atteint Francheville d'où un tram ramène à Lyon-Pont Tilsitt.

Charbonnières-les-Bains

Trajets

Les moyens de rejoindre Charbonnières-les-Bains, à 9 km à l'ouest de Lyon, sont nombreux. On peut le faire par le train, au départ de la gare de Lyon-Saint-Paul (25 minutes environ) ou par le tram depuis Lyon-Bellecour (15 minutes). En automobile, divers trajets sont possibles : par le quai Fulchiron, la montée de Choulans, Saint-Just, la Demi-Lune et le Méridien ; plus court, par la voie nouvelle passant par Vaise, la Demi-Lune et le vallon de Charbonnières ; plus recommandé mais rallongeant le trajet de 5 kilomètres, par Oullins, Bonnant et la Demi-Lune. On peut enfin emprunter des autocars : ils partent de Bellecour, devant le café Riche, et rentrent à Lyon après la clôture des jeux, vers 2 heures du matin.

Le village de Charbonnières

Le charmant village de Charbonnières, situé dans le verdoyant vallon où coule la rivière du même nom, est à la fois une station thermale et un but de promenade très apprécié des Lyonnais.
Près du ruisseau, sous de beaux marronniers, jaillissent deux sources d'eau minérale froide (leur thermalité est factice), d'un débit de 70.000 litres par jour, qu'on utilise entre autres contre l'anémie et la chlorose. L'établissement qui les emploie a 100 mètres de façade et 11 mètres de profondeur. Sa grande piscine, de 8 mètres sur 40, reçoit 3.000 litres par jour pour son renouvellement ; l'eau y atteint de 28 à 30°. Il possède également une piscine froide (10 à 11°) de 3 mètres sur 7.
Près de l'établissement thermal, au milieu d'un beau parc, sont installés un restaurant et surtout un casino. Celui-ci, ouvert du 25 juin au 1er septembre, offre des concerts, du théâtre et bien sûr des jeux. Le premier dimanche de juillet s'y déroule la fête des fleurs. Tous les autres dimanches donnent lieu à des fêtes, à des illuminations et à des feux d'artifice.
Pour se loger à Charbonnières, on peut se rendre à l'hôtel des Bains (ouvert de mai à octobre, il a été remis à neuf en 1925), au Grand Hôtel (ouvert toute l'année) ou louer des villas et des appartements meublés. Pour manger, on peut notamment aller aux restaurants Neptune et de la Rivière.
Les environs du village, très boisés, comptent de nombreuses villas. Ils méritent qu'on leur consacre quelques promenades.

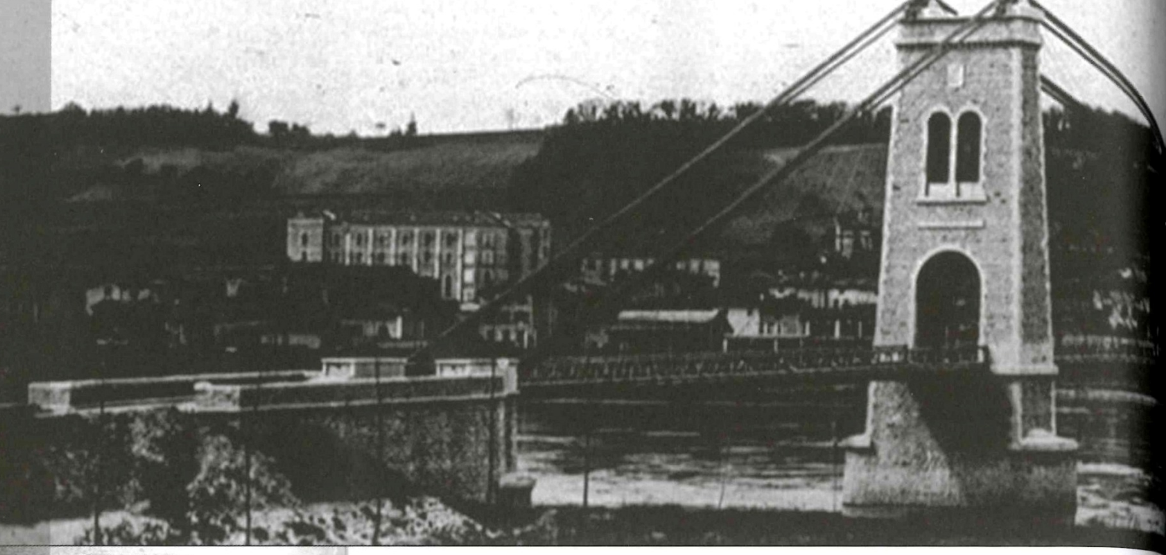
La rive droite du Rhône

[Au-delà de Lyon] *la* vallée du Rhône *fut longtemps une grande voie d'aventures et de guerre. Il suffit de voir ses coteaux hérissés de châteaux en ruines, ses vieilles villes fortifiées, ses bourgs qui escaladent des pitons rocheux, pour revivre cette ancienne histoire. Jadis toute la population était cantonnée sur les hauteurs. Dans la plaine sans défense, il n'y a guère que des choses d'hier, maisons disséminées, usines, quelques bourgades neuves.*

Vidal de la Blache

Histoire et légende des eaux de Charbonnières

Une légende dit que les vertus des eaux de Charbonnières ont été découvertes grâce à un âne. Son maître l'avait chassé à cause d'une maladie éruptive mais voici qu'un beau jour il le retrouve, fringant, en train de s'ébattre dans un vallon d'où s'échappent les eaux froides d'une source laissant, sur les rochers, des taches de rouille. L'affaire de la source miraculeuse est soumise au curé de Tassin dont dépend alors le territoire de Charbonnières. Ce curé, l'abbé de Marsonnat, constate que les eaux sont des plus ferrugineuses et qu'elles s'avèrent très efficaces en tant qu'agent dépuratif et reconstituant. Sur ses conseils, des personnes commencent à les utiliser et ne peuvent que s'en féliciter.
L'histoire est peut-être moins pittoresque que la légende mais elle reste malgré tout intéressante. En 1773, une épizootie sévit dans nombre de provinces françaises. L'abbé de Marsonnat remarque alors que les animaux ayant bu l'eau minérale de Charbonnières sont épargnés par le mal. En 1788, le directeur de la diligence de Paris à Lyon envoie à la source, chaque matin, les chevaux affectés du farcin : avec ces eaux comme seule boisson, les équidés guérirent. Le liquide miraculeux, analysé, se révèle assez riche en principes ferrugineux, sulfureux ou encore alcalins. Suite à la parution d'opuscules le présentant comme souverain contre les affections cutanées, quelques cabanes sont construites sur la source : des malades vinrent s'y soigner, des promeneurs s'y rendent par curiosité. Et bientôt succède aux cabanes un premier établissement. Il a bien grandi depuis.



Pont de Vernaison
© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3066

Les routes et trains qui s'y faufilent serpentent entre des vergers splendides. Au printemps, la campagne est noyée de fleurs multicolores ; l'été et l'automne, elle fournit tant de pêches, de prunes, d'abricots, de cerises, que Lyon, l'Europe du Nord et jadis l'Europe centrale y trouvent leur principal centre d'approvisionnement. Mais, au milieu des vergers parfumés, des fleurs et des fruits, il y a quelques intermèdes de vie industrielle ; un peu avant Vienne, *dans un coude brusque de la vallée et du fleuve, apparaissent au milieu des fumées, comme des tours noires, les hauts fourneaux et les architectures métallurgiques de* Givors *(14.932 hab.) et de* Chasse, *terme extrême jusqu'aujourd'hui de la ligne d'usines stéphanoise, au point même où s'ouvre vers le Massif Central la double vallée conjuguée du* Furens *et du* Gier. *Plus bas, la vallée du Rhône commence, depuis la guerre, à se garnir d'usines nouvelles dont quelques-unes, pour les fabrications chimiques notamment, apparaissent de première grandeur.*

Géographie Universelle Quillet

La route passe par Givors (22 km), Loire (26 km), Saint-Romain-en-Gal (31 km), Sainte-Colombe (33 km), Saint-Cyr (35 km), Anpuis (39 km) et Condrieu (44 km). Le chemin de fer, que nous décrirons ici, suit sensiblement le même trajet.

De Lyon à Givors

En quittant la gare de Perrache, le train va jusqu'au pont de la Saône pour aiguiller puis repart en sens inverse et traverse l'extrémité de la presqu'île. Il franchit la Saône près du confluent, sur le pont de la Mulatière, avant de passer sous ce village par un tunnel. Il longe ensuite la rive droite du Rhône jusqu'à Givors.

À 5 km, Oullins (cf. page 108). On a ensuite de belles vues sur le fleuve (à gauche) et sur les collines dont on côtoie le pied (à droite). À 7 km, on entre à Pierre-Bénite (165 m d'altitude), au bord d'un ancien lit du Rhône, où une pierre granitique servait à déposer les cadavres des noyés venus s'échouer en ce point (cf. encadré). On admirera également, avec profit, les châteaux du Grand et du Petit Perron (cf. marge).

À 10 km, Irigny (163 m d'altitude ; restaurant Vial sur les bords du Rhône), étagé à droite sur le coteau ; on y trouve une église du XVIII[e] siècle donnant sur une esplanade plantée de tilleuls d'où on a une belle vue. Au bord du fleuve, le château de la Damette, une habitation du XVII[e] siècle, possède un escalier monumental, de belles boiseries et de remarquables plafonds peints attribués à Thomas Blanchet. Le château d'Yvours, de la même période, comporte quatre pavillons et des terrasses à balustres. Enfin, au hameau de la Sellette, se dresse une belle croix de chemin du XIV[e] siècle.

À 14 km, Vernaison (161 m), avec un pont suspendu sur le Rhône et, dans une propriété privée, un ancien pavillon de repos de la Renaissance, magnifique édicule doté d'une porte monumentale à claveaux, pilastres et boules. À 1,8 km à l'ouest est installé Charly, surtout intéressant pour son imposant château doté de tours à mâchicoulis et d'un donjon carré : le pape Innocent IV y logea à plusieurs reprises pendant son séjour à Lyon (1244-1251) et, aujourd'hui, on y trouve un pensionnat de jeunes filles dirigé par les sœurs Saint-Charles.

À 16 km, la Tour-de-Millery (160 m). À 2 km à l'ouest, c'est Millery : s'y dresse



une église du XV[e] siècle en partie reconstruite qui contient une statue de la Vierge en bois doré (XVII[e] siècle) et un Christ peint par Saint-Jean ; le buste en bronze de ce peintre orne d'ailleurs la fontaine installée sur la place de la Mairie. Au carrefour d'un chemin, on remarque une baie cintrée fermée d'un grillage et surmontée d'une croix : c'est le Saint Sépulcre, avec mise au tombeau, œuvre du XV[e] siècle dont les sculptures sont en mauvais état. Au hameau des Raves, on peut voir la maison Scarron : datée de 1695, c'est un bon exemple de demeure rurale lyonnaise. Enfin, le château de Gallée vaut le détour : c'est un fastueux édifice du XVII[e] siècle, fort bien conservé, avec terrasses et jardins ; c'est l'ancienne possession de la famille consulaire des Moulceau. En réponses à ceux qui l'accusaient de gaspiller l'argent public, Thomas du Moulceau fit simplement graver, autour du mascaron d'une fontaine de ses jardins : *Rugitus leonis abit in undas nitidas* (les rugissements du lion s'en vont en eau claire).
À 17 km de Lyon, Grigny (160 m), surplombé par un donjon gothique du XIV[e] siècle ; on y trouve aussi un château du XVII[e] siècle. À 18 km, le Sablon (159 m). À gauche part la ligne de raccordement qui franchit le Rhône et va rejoindre à Chasse la grande ligne de la rive gauche. On traverse ensuite un pont sur le Garon dont la vallée s'ouvre à droite. À 21 km de Lyon, on entre en gare de Givors-Canal (161 m; buffet). Une bifurcation de la voie ferrée part à droite : il s'agit de la ligne de Saint-Étienne et de celle de Tassin-Lozanne. Givors est également desservi par la gare de Givors-ville.

La légende de Pierre-Bénite ou « Pierre-Benoîte »

Au bas des petites crêtes rocheuses hautes au plus de cinq ou six pieds qui existent en ce lieu, là où on ne voit plus aujourd'hui qu'une lône paisible, c'est le Rhône qui coulait autrefois. La navigation y était dangereuse, les eaux se brisaient sur une grève, lieu de maints naufrages. On raconte que, pour empêcher de nouveaux drames, un ermite habitant aux environs creusa un trou dans le plus dangereux des rochers, le remplit d'eau (qu'il bénit par la suite tous les matins) puis installa une petite croix de bois. C'est de là que vient le nom de la commune, jadis « Pierre-Benoîte », aujourd'hui « Pierre-Bénite ».
On dit qu'à partir de ce moment, les mariniers passant dans les parages mettaient pied à terre, se prosternaient devant le rocher et trempaient la main dans l'eau bénite avant de se signer. Ils pouvaient alors continuer leur périple sans rien redouter. Mais, selon la légende, malheur à ceux qui se seraient abstenus de déposer une offrande sur la pierre ! Le ciel n'aurait pas manqué de les frapper.
Depuis, le Rhône s'est déplacé, son ancien lit ne compte plus que des lônes marécageuses et la tradition s'est perdue. Toutefois, le cours du fleuve et les remous se produisant à la pointe d'une île ont longtemps agi de telle sorte qu'en ce point venaient s'échouer les restes des bateaux naufragés, les épaves charriées par le Rhône et les corps des noyés. Ce qui valut à l'emplacement mauvaise réputation. On dit qu'y furent retrouvés les cadavres de cent quarante Lyonnais mitraillés dans la plaine des Brotteaux en 1793 puis jetés dans le fleuve ; ils auraient été ensevelis dans les environs.
De nos jours, le rocher de l'ermite est caché au milieu de terres sableuses couvertes de broussailles et d'herbes folles. Seul apparaît encore son sommet arrondi : l'image d'une croix y a été gravée au ciseau.

Pierre-Bénite : le Grand Perron et le Petit Perron

On remarque dans ce village, érigé en commune le 24 avril 1869, l'ancien château du Grand Perron construit au XVI[e] siècle par Ant. Gondi. Il est percé de nombreuses fenêtres à croisillons ; c'est le type de l'habitation rurale de ces riches banquiers étrangers qui avaient acquis droit de cité à Lyon.
La cour intérieure est intéressante et d'une belle ordonnance malgré qu'elle n'ait conservé qu'une aile ancienne.
C'est aujourd'hui la propriété des Hospices de Lyon qui, en 1844, y ont installé un asile de vieillards ; une cheminée monumentale du château a été transportée dans le réfectoire actuel.
La maison forte du Petit-Perron, dépendance du Grand-Perron, présente une galerie de sept arcades au rez-de-chaussée qui en supporte deux autres soutenues par de légères colonnes. C'est un intéressant spécimen de construction italienne, transportée à Lyon par les Gadagne, les Gondi, les Mascrani, et que nous retrouvons souvent dans la région. Une tour avec escalier à vis présente également quelque intérêt.

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

Chassagny et le fief de la Vorre

375 h., à 6 kilom. de Givors. – L'église du XV[e] siècle a été récemment restaurée. Le vieux château qui date du XIII[e] siècle a conservé une certaine allure avec ses tours, et la vue intérieure de la cour entourée d'un cloître du XVII[e] siècle complète cette impression. Au-dessus de l'entrée, une inscription datée de 1570 : Porta patens esto, nulli claudatur honesto *(Que cette porte soit ouverte pour tout honnête homme).*
À quelque distance, au nord, les étangs de la Vorre, au bord desquels s'élève une ancienne maison forte à tourelle de guet, jadis fief du même nom. Le paysage offre ici un caractère de tristesse et de mélancolie bien spécial, les blocs de granit parsèment un gazon maigre mêlé d'ajoncs et d'anémones noires.

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

Givors

Givors (159 m d'altitude), chef-lieu de canton, est une ville industrielle de 14.143 habitants installée sur la rive droite du Rhône, au confluent du Gier et du canal de Givors qui forme à son débouché un vaste bassin. On y trouve d'importants hauts-fourneaux, des verreries, des poteries et des briqueteries mais aussi des industries liées à la soierie ou à la métallurgie. On peut y loger notamment à l'hôtel de Provence (place Carnot) et y manger, entre autres, dans une brasserie-restaurant située quai du Château.
Sur la colline qui domine Givors, on voit une Vierge et les restes de l'ancienne ville détruite en 1594 par les Ligueurs du Dauphiné. À 2,5 km, on trouve Bans, site d'une église ancienne et d'un pèlerinage.
De Givors, il est possible de prendre une ligne du réseau P.L.M. qui mène à Tassin (après 23 km) et à Lozanne (après 41 km). Elle se détache de celle de Lyon à la gare de Givors-Canal et remonte au nord le beau vallon du Garon. Elle passe par les gares suivantes : à 6 km, Millery-Montagny ; à 9 km, Vourles-Charly ; à 11 km, Brignais (tram pour Lyon ; restes de l'aqueduc romain du mont Pilat). La voie s'élève ensuite par le vallon du Merdaret sur le plateau de Chaponost, à 14 km. Suivent la gare de Francheville (cf. page 108), à 18 km, puis des viaducs sur les verdoyantes vallées de l'Yzeron et du ruisseau de Charbonnières. À 23 km, Tassin, où on croise la ligne de Lyon à Montbrison. Il y a 18 km de Tassin à Lozanne (cf. page 123).

De Givors à Condrieu

Après Givors, on franchit la vallée industrieuse du Gier où l'on voit la ligne de Saint-Étienne. Un tunnel long de 1.074 mètres mène ensuite le chemin de fer dans la vallée du Rhône où il court, sur la rive droite, à travers des vergers très réputés.
À 26 km de Lyon, on atteint Loire (158 m d'altitude). On trouve dans cette commune un restaurant réputé, Dumas, et de belles saulaies. On y jouit également d'une jolie vue sur Vienne (rive gauche du Rhône). Une curiosité de ce bourg est l'étonnante inscription figurant sur la cloche de l'église : « Je suis, et sans *Rostan*, je ne serai pas » ; ledit Rostan était curé de Loire lorsque la cloche fut fondue.
À 33 km, on entre à Sainte-Colombe (158 m), reliée par un pont suspendu à la même ville de Vienne (cf. page 139). À droite, on voit l'église

La vouivre aux environs de Lyon

En 1851, par une belle soirée d'automne, un jeune homme descendait de l'omnibus, à Saint-Genis-Laval ; il se disposait à prendre le chemin de Vourles, joli village à quelques kilomètres plus loin dans la traverse, lorsqu'il s'aperçut qu'un cultivateur, sorti comme lui de l'omnibus, se mettait en route pour la même destination. Le jeune citadin, curieux, cette fois, d'étudier les mœurs si peu connues des paysans du Lyonnais, adressa la parole à son compagnon de voyage, fit les avances, et, déployant toutes ses séductions, eut bientôt le plaisir – la première glace rompue – de se trouver en pleine conversation campagnarde, piquante, railleuse, mais surtout méfiante. Au moindre signe d'étonnement, le conteur rentrait sa langue comme un escargot eût fait de ses cornes : il fallait une prudence extrême pour manier cette sensitive, et l'empêcher de se clore et de se fermer.
Après avoir politiqué, on en vint à, parler de l'Angleterre et de l'Exposition universelle dont le grandiose faisait travailler l'imagination de notre agriculteur.
- Est-il vrai, Monsieur, dit-il, qu'on voit à cette exposition un diamant gros comme un œuf, et qui vaut des millions ?
- Oui ; on l'a surnommé la *Montagne de lumière*. C'est un petit caillou qui vaut une belle fortune.
- J'en ai vu un, il y a un mois, qui valait bien autant, pour ne pas dire plus.
- Où çà ?
- Un peu plus loin, à dix minutes d'ici. Je revenais de Lyon, il était dix heures du soir. Tout à coup une grande clarté se fait autour de moi ; je regarde... et j'aperçois un Dragon qui vient du côté de Saint-Genis... Vrai, un instant j'ai eu un peu peur.
-Mais, à Saint-Genis, ce sont des cuirassiers qui sont cantonnés dans ce moment.
- Oh ! ce n'est pas un dragon-soldat que j'ai vu, c'est un Dragon de l'air. Vous ne croyez pas aux Dragons, vous, Monsieur ?
- Ah ! oui ; un Dragon-volant ?
- Oh ! des bêtises, j'en conviens, mais, que sait-on?
- En voyez-vous dans ce pays-ci ? Je croyais que la Vouivre, qui a un diamant sur la tête, ce que vous appelez un Dragon, ne se faisait voir que dans les montagnes de la Franche-Comté, du Bugey, du Dauphiné... c'est singulier... !
Il y eut un moment de silence ;... après quelques pas, le bonhomme reprit : Vous n'en avez jamais vu ?
- Si ; deux fois dans le Bugey, pendant la nuit, j'ai vu des traînées de feu passer assez près de moi, au-dessus de ma tête. Des vignerons avec qui je me trouvais m'ont bien dit que c'était des Dragons-volants ; mais je n'ai pu m'en assurer.
- Beaucoup de gens n'y croient pas. Les bourgeois rient et se moquent, quand on leur parle de cela, et les curés !... C'est le nôtre qui crierait si on lui disait ce qu'on voit : il dirait qu'on a bu. Ce soir-là, je n'avais rien pris, et j'avais bien faim. Après cela, on se trompe peut-être... N'en parlez pas à monsieur le curé, quand vous le verrez ce soir, je vous prie ; cela ferait toujours des tracasseries... Est-ce méchant, çà ?
- Je l'ignore. Ce que j'ai vu, quoique passant près de moi, ne m'a fait aucun mal.
- Et si on lui prenait son diamant, quand il boit à la fontaine, que ferait-il ?
- Que puis-je vous dire ? ce sont des choses qu'on ne peut pas savoir. Il faudrait avoir essayé.
- Quand le mien a passé, je me suis jeté dans le buisson ; puis, quand je n'ai plus eu si peur, j'ai bien regardé pour voir où il allait. Il se dirigeait du côté d'une fontaine que je sais ; et je me disais : si tu pouvais arriver à temps ta fortune serait faite. J'ai bien un peu couru, puis je me suis dit : bah ! c'est peut-être mauvais. Je n'arriverai pas à temps. Mais, si je lui ravis son diamant, qu'en ferai-je ? À qui pourrai-je le vendre ? Que ferait le Gouvernement ? me le laisserait-il ? et Monsieur le curé ? Ces choses-là ça s'entend peut-être avec le malin esprit ? À mesure que j'y pensais, je courais un peu moins vite. Puis enfin j'ai dit : bah ! j'ai assez de bien comme çà. On n'est pas très riche, mais on vit : restons tranquilles. Je suis rentré chez moi tout doucement... Eh bien ! vous me croirez si vous le voulez, pendant plusieurs jours, j'ai été triste de penser quelle fameuse fortune j'avais peut-être manquée... Vous n'en parlerez pas, hein ?
Le bourgeois promit tout; mais il ne tint qu'à moitié sa promesse. Le soir, en faisant la partie d'échecs de M. le curé, il lui dit :
- Vos paroissiens de Vourles ont-ils quelques croyances populaires ; croient-ils au follet, au servant ? croient-ils à la Vouivre ? ce qu'on appelle le dragon-volant, qui a un diamant sur la tête ?
- Ah bien oui ! ils sont trop près de la ville. Beaucoup ont de la peine à croire en Dieu. Quant aux drôleries dont vous parlez, ils en riraient. Vous aurait-on dit par hasard...
- Non, je vous demande cela... pour mon instruction personnelle.
- Ils n'ont aucune de ces idées superstitieuses. La plupart lisent le journal. Quelques-uns, malheureusement, sont très-avancés, beaucoup plus que nous ne voudrions, nous autres. -Pourquoi m'avez-vous fait cette question ?
Il fallut reprendre bien vite la partie d'échecs pour endormir la susceptibilité éveillée du pasteur, et lui persuader que la demande n'avait aucune portée.

Monnier et Vingtrinier,
Croyances et traditions populaires recueillies dans la Franche-Comté, le Lyonnais, la Bresse et le Bugey



Village et campagne environnante dans le Haut-Beaujolais © Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3103

de Saint-Cyr-sur-Rhône, dominée par le château de Mont-Lys ; c'est vers Saint-Cyr que commence le célèbre vignoble de Côte-Rotie. À 39 km de Lyon, on passe à Ampuis (153 m) où sont produits des abricots réputés ; le château d'époque Louis XIV, installé sur les bords du fleuve, a de l'allure malgré son toit qui l'écrase quelque peu.
À 44 km, on arrive à Condrieu (150 m ; hôtels Fournier et du Commerce ; garage d'automobiles). Ce chef-lieu de canton, connu pour son important marché aux fruits et surtout pour ses vins blancs, est une ville ancienne de 2.022 habitants située à 500 mètres du Rhône sur un coteau qui porte les ruines de l'ancien château. On y voit une église avec un porche gothique dont les statues sont mutilées ; en face se trouve la maison de la Gabelle, datant du XVe siècle, avec de remarquables boiseries. Le quartier du Port est relié par un pont suspendu aux Roches-de-Condrieu (rivé gauche du Rhône).

Le Beaujolais

On désigne, sous le nom de Beaujolais, la région située entre Villefranche et Crêches, sur la rive droite de la Saône. Elle s'étend sous le nom de « Haut-Beaujolais » jusqu'à la ligne des Cévennes : Chênelette, Monsols, Tramayes, etc. Le Beaujolais est célèbre par ses excellents crus. C'est le pays de la vigne ; cette monoculture rend ses coteaux un peu monotones pour les touristes, mais, dès qu'il s'élève vers Avenas, Vauxrenard, dans le Haut-Beaujolais, à la cote 7, à 800 mètres, le paysage se modifie. À la vigne, succèdent le pin et le châtaigner. L'air devient vif et les horizons merveilleux du haut des cols (Avenas, Dure Bise, Crise, Champjuin, etc.) soulèvent l'admiration. Des routes bien tracées facilitent partout l'accès de ce massif montagneux et la visite des petits villages aux aspects pittoresques, blottis au coin de sites verdoyants.

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

Les monts du Beaujolais forment une région de moyenne montagne dont il est ardu de déterminer les frontières tant celles établies par l'histoire correspondent mal aux limites tenant à la seule géographie. Le massif du Saint-Rigaud (1.012 mètres d'altitude) est relié aux monts du Charolais par le col de Champ Juin (747 m) et aux monts de Tarare par le col des Echarmeaux (718 m). Il se prolonge, à l'est et au nord-est, par les monts du Mâconnais. Enfin, au sud, au col de Chénelette (environ 700 m), se détache la chaîne du Beaujolais que limitent à l'ouest la vallée de l'Azergues, au nord-est la vallée de Beaujeu et à l'est la Saône.

De Lyon à Monsols par Beaujeu

Moyens de transport

- **Chemin de fer**

Via le réseau P.-L.-M., il faut compter 34 kilomètres de Lyon à Villefranche et 49 kilomètres jusqu'à Belleville. On peut également aller de Lyon à Beaujeu (61 km) avec un changement à Belleville (43 km de Lyon).
Des trains pour Villefranche partent des gares de Perrache et de Saint-Paul. Les premiers suivent directement la grande

Le Trou des Fées

Selon une légende, les fées venaient autrefois se baigner dans un bassin creusé dans la roche, à quelque distance de l'église de Saint-Romain-en-Gal. Aujourd'hui plein d'eau saumâtre, il aurait autrefois contenu une eau fraîche et limpide renouvelée en permanence par le Rhône... dont le lit actuel se situe pourtant quinze mètres plus bas. On raconte également qu'en ce point, nombre de bateaux firent naufrage car les mariniers, envoûtés par le chant des fées, oubliaient de tenir le gouvernail.
Aux légendes païennes s'en ajoute une autre, chrétienne celle-là. Les cendres des martyrs de 177, dispersées dans le Rhône, se seraient réunies avant d'arriver en face de Saint-Romain, retrouvant leur forme originelle. Les corps ainsi reconstitués auraient lentement flotté sur l'eau, chantant les louanges de Dieu. On les aurait reconnus, repêchés à Saint-Romain, puis le clergé de Vienne les aurait cérémonieusement conduits en sa ville. De là serait née la Fête des Merveilles.

Les vins du Beaujolais

Le célèbre vignoble du Beaujolais est localisé sur des avant-monts granitiques en espalier, au sud-est, à une centaine de mètres au-dessus de la plaine de la Saône. Les meilleurs cépages sont fournis par le Gamai Nicolas (il s'agit de grands rouges précoces et corsés) et les meilleurs crus sont les Julienas, Chenas, Fleurie, Thorins, Morgon ou encore Moulin-à-Vent. Dans le sud, en face de Trévoux, on produit des vins de moindre qualité (Vaux, la Chassagne, Blacé) mais dont le plant (la Personne) est très productif.



Carrefour devant l'hôtel-restaurant de la Terrasse, à proximité de l'asile de vieillards d'Albigny-sur-Saône

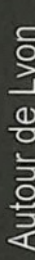
Légendes de Poleymieux

Au XIX[e] siècle, dans *Autour de Lyon*, le baron Achille Raverat conseillait aux amateurs de légendes de venir à Poleymieux pour y interroger les vieilles gens : les récits merveilleux, en effet, étaient abondants dans la commune. Les bois environnants étaient réputés pour les fantômes qu'ils abritaient. La prairie des Charlettes passait pour être le lieu de prédilection des revenants : accourus de tous les coins de l'horizon, les lutins, les farfadets, les loups-garous et les dragons s'y donnaient rendez-vous, à l'instar des sorcières du canton qui y célébraient leurs sabbats. L'atmosphère ambiante se prêtait à ces scènes : la bise soufflait à travers les bruyères, de sinistres plaintes et des sifflements aigus se faisaient entendre ; la lune et les feux follets nimbaient le lieu de leur clarté blafarde…

On affirmait que, sur le chemin menant de Poleymieux à la ferme de la Glande, « la vieille Marguerite aux grandes dents » avait installé sa demeure au fond d'une crevasse de rocher appelée, en patois, la « Grand'Gula ». Les bergers s'en tenaient éloignés ; les villageois attardés s'abstenaient de passer à proximité. À mi-voix, tremblants, les paysans racontaient que des animaux et des enfants avaient disparu, dévorés par la vorace créature. Ils prétendaient même, pour certains, l'avoir aperçue.

Ils disaient aussi avoir vu, par les sombres nuits, le spectre décapité du dernier seigneur de Poleymieux errant autour de son château. Menaçant du geste les voyageurs, il était accompagné de son serviteur noir Zamor, tombé à ses côtés et toujours armé d'un tromblon ; quant à ses dogues, leurs hurlements sinistres étaient présages de mort pour quelqu'un du village.

Ce seigneur, personnage historique, a réellement existé. Il se nommait Marie-Aimé Guillin du Montet. Il fut corsaire avant d'être admis dans la marine royale et de devenir, plus tard, gouverneur du Sénégal. Il avait acheté la terre et la seigneurie de Poleymieux en 1786. Certains écrivent qu'il était connu pour sa dureté, son avarice et sa violence, qu'il terrifiait les villageois dont il exigeait une soumission absolue. Pendant la Révolution,



ligne de Paris. En revanche, les seconds s'engagent dans un tunnel sous la colline de Pierre-Seize et de Loyasse, s'arrêtent à la station de Gorge-de-Loup et ne rejoignent la grande ligne qu'à Lyon-Vaise. Via le réseau des Chemin de fer du Beaujolais, on peut aller de Villefranche à Beaujeu (32 km) ou à Monsols (48 km).

• Route

En automobile, Monsols est distant de 69 kilomètres. On suit la route N. 6 jusqu'à la croisée de Belleville puis, au-delà, la route G. C. On rencontre des pentes de 5 à 7 % au passage du col de Crie, ainsi que de nombreuses sinuosités avec quelques virages très serrés.

Si l'on manque de temps, on peut passer par la croisée de Belleville et la route de Beaujeu. Mais il vaut mieux, pour le coup d'œil, prendre à la bifurcation de Mongré le chemin de Grande Communication au travers des monts du Beaujolais. Ainsi, on profite d'un trajet fort pittoresque qui débute le long de la Saône et se conclut, si l'on désire pousser plus loin que Monsols, par la descente du Charolais.

• Autobus

Les autobus du Beaujolais permettent notamment d'aller de Belleville-sur-Saône à Tramayes.

De Lyon à Villefranche

On quitte Lyon par la rive droite de la Saône (ce sens est interdit sur la rive gauche) en suivant les quais de la Bibliothèque, Bondy et de Pierre-Scize.

• Petit détour vers les abords du mont d'Or

À Vaise, si l'on ne craint pas le détour, on peut abandonner la route N. 6 et remonter la rive gauche de la Saône jusqu'à l'île Barbe (7 km de Lyon) où l'on passe sur la rive droite. À 10,5 km, on arrive à Collonges. On voit, sur la rive gauche, Roche-taillée et ses beaux rochers. On laisse à gauche, à la sortie d'une gorge qui descend du mont Ceindre, le village de Saint-Romain-au-Mont-d'Or (200 habitants). Sa modeste église, dont les plus anciennes parties datent du XII[e] siècle, est fort intéressante ; elle donne sur une petite place ou un peuplier, arbre de la Liberté planté en 1848, a été ingénieusement travaillé afin que, de son tronc, coule une fontaine jaillissante. Non loin de là, la Bessée est un ancien manoir reconverti en exploitation agricole, ce qui n'a pas été sans le défigurer ; toutefois, la cour offre encore des arcatures aveuglées et des fenêtres à croisillons.

À 13 km, c'est Couzon-au-Mont-d'Or, avec son église moderne et originale, construite par Bossan grâce à la belle pierre jaune de Couzon extraite de grandes carrières sur les flancs du mont d'Or. Au tympan de la grande porte figure une statue équestre de saint Maurice (par Fabisch). À l'intérieur, on admire des sculptures (par Dufraîne), des vitraux (par Lobin) et des fresques (par Fournereau). Près de Couzon, on peut visiter la commune d'Albigny (1.505 habitants), avec son donjon mutilé que l'on voit de loin, sa mairie installée dans l'ancienne église coupée en deux dans sa hauteur, sa nouvelle église renfermant une statue en noyer de la Vierge qui remonte peut-être au XIV[e] siècle, sa croix de chemin du XV[e] siècle ; dans l'enclos ayant autrefois appartenu au célèbre médecin Rast-Mapas, une maison de retraite accueille, depuis 1860, 600 pensionnaires des deux sexes originaires du Rhône.

À 17 km, on arrive à Villevert, au pied du mont d'Or ; on laisse Neuville sur la rive gauche. À 4 km au sud-ouest, on trouve Poleymieux (450 m d'altitude ; hôtel Pasquet), sur les pentes du massif du mont d'Or. C'est la patrie du grand physicien Ampère et, outre la maison qu'il habita durant son enfance, (aux Gambins), on peut voir les vestiges de l'ancienne église et du château, une tour du XV[e] siècle et une vieille croix.

À 23 km, on arrive à Quincieux, en face de Trévoux. Puis, à 29 km, au pont d'Anse, on rejoint la route N. 6.

• La route directe par la N. 6

À Vaise, il faut prendre à gauche la rue de Vaise qui se poursuit par la montée de Champagne (route N. 6). La route contourne le vieux fort de la Duchère (265 mètres d'altitude) avant de se diriger vers un large seuil. À 12 km de Lyon, on dépasse, à gauche, Dardilly (348 m ; 1.140 habitants). Cette commune où naquit le curé d'Ars, située sur une hauteur entre deux vallons, domine un vaste panorama. En plus d'une église moderne, elle abrite la ferme de Parsonge : avec ses arcades

qui soutiennent deux étages de galeries à colonnes de pierre et chapiteaux cubiques, elle constitue un bon exemple des anciennes demeures rurales du Lyonnais.

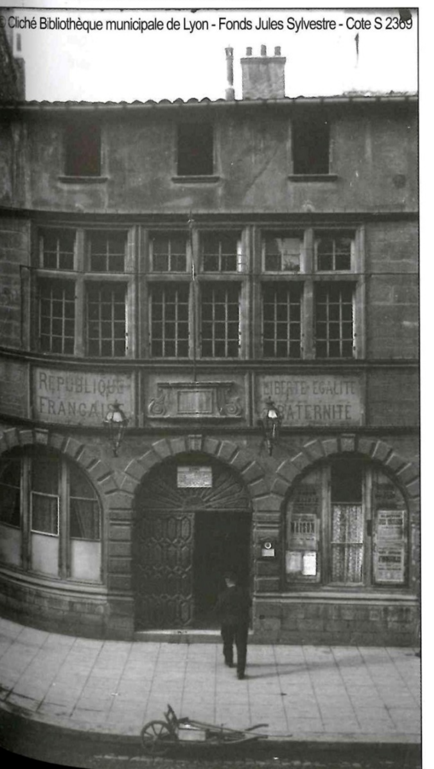
À 9 km, on arrive à une bifurcation. On laisse à droite une voie plus directe mais en très forte pente : elle mène, à 13 km de Lyon, à Limonest (450 m), chef-lieu de canton comptant 910 habitants. Située sur le versant ouest du mont d'Or, cette commune constitue un bon point de départ pour l'ascension du mont Verdun ; on y trouve une belle église moderne et un tram pour Lyon. Sur une haute terrasse, au-dessus du village, on découvre le château de la Barollière avec son grand corps de logis et ses quatre pavillons. Ici, en 1790, mourut Jean Maritz, deuxième du nom ; son souvenir est maintenu grâce à deux petits canons, ses premiers essais.

Par la suite, on laisse à gauche le fort du Paillet (380 m d'altitude) ainsi qu'un vaste seuil (300 m) s'étendant entre le mont d'Or (à droite) et les monts du Lyonnais (à gauche). À 17,7 km, nouvelle bifurcation menant à Limonest. En continuant la route principale, on descend vers la vallée de l'Azergues dont on suit la rive droite.

À 19,8 km, on atteint les Chères. À 2,5 km au sud-est de ce point est situé Chasselay, 1.016 habitants, qui a conservé plusieurs maisons du Moyen Âge et, à l'est et au sud, deux portes des anciens remparts transformés en promenade. À l'ouest, on peut trouver le château de Belle-Scize. Au sud, c'est le château du Plantin, doté d'une belle vue et d'un beau parc. On peut faire, dans les environs, d'agréables marches sur le revers nord du mont d'Or.

En continuant sur la route, on franchit l'Azergues. À 25,6 km, on trouve Anse (176 m d'altitude), chef-lieu de canton comptant 1.748 habitants. Situé sur l'Azergues, à 800 mètres de son confluent avec la Saône, le bourg possède entre autres : les restes de fortifications gallo-romaines ; une chapelle du XVe siècle (transformée en sacristie) et l'église Saint-Cyprien (fin du XIe siècle) ; un château fort du XIe siècle dont il subsiste deux énormes tours découronnées, avec corps de logis et tourelle d'escalier ; l'hôtel Fétan (il date du XVIIe siècle mais sa tour est plus ancienne) et quelques maisons anciennes dotées de fenêtres à croisillons. Au nord-ouest de la gare, le château de la Fontaine, des XVIe et XVIIe siècles, a encore belle allure avec ses tours d'angle, ses fenêtres à meneaux et sa façade sur cour (avec trois étages de galeries soutenues par des colonnes).

Mairie de Villefranche-sur-Saône



• Villefranche

À 31,4 km de Lyon, on arrive à Villefranche (190 m d'altitude). Installée sur le Morgon, à 2 km à l'ouest de la Saône, cette sous-préfecture du Rhône où vivent 16.588 habitants fut jadis la capitale du Beaujolais. Fondée au milieu du XIIe siècle, dotée par la suite de nombreux privilèges, Villefranche fut assiégée en 1412 et en 1465 au cours de guerres locales, puis en 1562 par le baron des Adrets. Ses fortifications ont été abattues au commencement du XIXe siècle. Aux abords de l'église, un lieu dallé appelé « Calade », où les habitants se réunissaient fréquemment, est à l'origine de leurs noms de Caladois. Aujourd'hui, Villefranche est une cité industrielle (centre parmi les plus importants dans l'industrie du coton, on y fabrique également des automobiles, des wagons, de l'outillage agricole et viticole) et commerciale (notamment pour les vins).

On peut s'y loger, entre autres, à l'hôtel de l'Europe (37 rue Paul-Bert) ou à l'hôtel de Provence (245 route Nationale) ; au port de Frans se trouve le restaurant le plus réputé. Pour se déplacer, on trouve des omnibus à la gare ainsi que des autobus pour Thizy. L'hôpital civil comporte 100 lits et une intéressante Apothicairerie du XVIIIe siècle.

La route nationale de Paris à Lyon traverse Villefranche en ligne droite et en forme la rue Nationale. Accusant, en son milieu, le creux du vallon du Morgon, elle offre une perspective fort pittoresque. Quant à la Grande-Rue, à son entrée du côté de Lyon, sur la place Carnot, elle jouxte l'esplanade appelée le Promenoir. Au fond de

le procureur du district reçut l'ordre de prendre les armes et la poudre gardées dans son château. Assisté par la garde nationale, le procureur fit cerner l'édifice mais le seigneur refusa d'obtempérer et fit même feu. Le combat éclata, l'incendie prit dans le château. L'ancien corsaire périt. On dit que son corps fut décapité et mutilé.

Le tumulus du Crêt du Py

À Ville-sur-Jarnioux, on racontait autrefois que la nuit de Noël, une pierre tournait, libérant l'entrée du tumulus du Crêt du Py et permettant aux courageux d'aller y chercher des trésors enfouis. Cependant, le passage se refermait au douzième coup de minuit, aussi fallait-il être prompt... Cette légende est commune à bien des lieux ; néanmoins, en l'occurrence, la tradition lui a ajouté une péripétie particulière. On dit que des individus accompagnés par un bouc tentèrent l'aventure mais qu'ils furent dispersés par une soudaine tempête. Quant au bouc, il fut transporté dans un pré qui porte son nom, entre les villages voisins de Sainte-Paule et de Letra. Pour certains, ce pré serait un lieu de sabbat.

Les ruines maudites de Cogny

Le village de Cogny se trouve à 9 kilomètres de Villefranche, dans la vallée du Morgon. Selon une tradition, cette localité aurait été très anciennement peuplée et un oppidum romain aurait occupé le revers de la montagne de Molandry. Après sa destruction, ses matériaux auraient été réemployés pour construire Cogny.
On trouve en tout cas sur la montagne de nombreux blocs de pierre : pour les géologues, ils proviendraient de roches séparées par les agents atmosphériques ; pour les savants, ils constitueraient des vestiges romains. Et pour les habitants du village, il s'agirait des ruines d'une cité maudite.
On dit en effet que ce lieu est hanté par les fées et les revenants ; que chaque année, au milieu de la nuit de Noël, on entend le son de cloches provenant des profondeurs de la ville ruinée ; que de longs cortèges d'êtres sortis de leurs tombeaux gravissent en silence les sentes de l'éminence pour se rendre à des cérémonies lugubres dont aucun humain ne peut être témoin sans se voir aussitôt frappé de mort...

Le château de Bagnols

*Le château, encore entouré de fossés, forme un pentagone flanqué de cinq grosses tour[s] découronnées ; dans la cour un puits avec son ancienne ferronnerie ; au rez-de-chaussée, dans la salle des gardes, se trouve une cheminée monumentale du XV*e *siècle vraiment remarquable et qui mérite une visite ; à l'étage au-dessus, dans une salle identique, ornée de peintures décoratives du XVI*e *siècle, se trouve une belle cheminée Henri III, en pierre blanche incrustée de marbres noirs, le tout en bon état de conservation.*

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

celui-ci, on voit le monument des Défenseurs de 1870-1871, un bronze par Millet de Marcilly. Plus loin, la Grande-Rue est bordée de plusieurs maisons anciennes dont les cours valent le coup d'œil. Au 202 se dresse une demeure de la Renaissance avec les armoiries de Pierre II et d'Anne de Beaujeu. L'hôtel de ville présente une petite façade de 1660. Dans la cour du numéro 184, on remarque un puits du XVIe siècle. Les numéros 150 et 144 sont des constructions de la Renaissance tandis qu'aux numéros 142, 116 et 75 se trouvent des maisons du XVe siècle.
Vers le milieu de la Grande-Rue, en son point le plus creux qui correspond à l'ancien « marais » du Morgon, s'élève l'église Notre-Dame des Marais. Remaniée et agrandie vers 1450, elle fut achevée au XVIe siècle. Une légende – qu'on retrouve attachée à d'autres églises des environs – veut que des bergers aient découvert en ce lieu une Madone. Placée dans l'ancienne église de la Madeleine, elle serait revenue d'elle-même dans le marais et c'est pour obéir à sa volonté qu'on aurait construit la chapelle primitive. L'édifice actuel offre une riche façade flamboyante percée de belles portes en bois sculpté. À droite, elle est flanquée d'une tour carrée de 1518 surmontée par une flèche moderne. Sur le chœur s'élève une tour du XVe siècle. Si l'on entre dans la ruelle qui longe le flanc gauche de l'église, on peut admirer de curieuses gargouilles. À l'intérieur, l'étroite nef est couverte de voûtes à nervures multiples ; elle est bordée de bas-côtés et de chapelles. On remarque plusieurs verrières du XVIe siècle et de beaux fonts baptismaux.

De Villefranche à la vallée de l'Azergues

• Par le col de Saint-Cyr

Vers l'Ouest, une belle route mène dans la vallée de l'Azergues via Rivolet (à 10 km de Villefranche), point d'où l'on aperçoit, à droite, la colline et le château de Montmelas ainsi que la haute vallée du Nizeraud. Là, on monte en lacets jusqu'à Saint-Cyr-le-Chatoux (à 16 km), dressé à 692 m d'altitude sur la crête entre la Saône et l'Azergues. On y a une très belle vue sur les deux versants. Une fois la crête franchie, la route redescend par de grandes sinuosités au flanc d'un beau vallon et rejoint la vallée de l'Azergues à Altières (à 24 km), situé un peu en aval de la gare de Grandris-Altières.

• Par Frontenas

Une route mène, au sud-ouest, dans la vallée de l'Azergues. Elle permet de revenir à Lyon en traversant la partie sud des monts du Beaujolais, offrant de belles vues sur le mont d'Or et les monts du Lyonnais. Elle est desservie par le chemin de fer du Beaujolais (gare boulevard Louis-Blanc).
On remonte la vallée du Morgon. Après 6 km on arrive à Liergues (310 m d'altitude) ; à 1 km à droite, sur le Merlou, se trouve une église des XVe et XVIe siècles ; à gauche, on peut visiter le charmant village de Pommiers dont l'église du XVe siècle renferme d'intéressantes représentations animalières (un coq assistant au combat d'un renard et d'une poule qui, juchée sur celui-ci, lui crève les yeux ; une libellule poursuivant un escargot ; une grenouille attaquant un lézard).
À 7 km de Villefranche, on atteint Pouilly-le-Monial : on y trouve des vins « bons ordinaires » et la place est ornée d'une intéressante croix de chemin en pierre du pays.
À 9 km, voici Jarnioux (390 m), avec un remarquable château gothique et Renaissance restauré et un viaduc sur le village.
À 12 km : Ville-sur-Jarnioux. On avance ensuite sur une forte pente d'où l'on a une belle vue sur l'ensemble du Beaujolais mais aussi sur le Jura et les Alpes.

À 15 km, sur le versant est du signal de Bancillon (606 m), on entre à Theizé, commune de 815 habitants. Outre la belle vue, on peut découvrir un château du XVIIe siècle à présent divisé en plusieurs habitations et, sur une place, une croix de 1565. Au sud se trouve le Clos de la Platière où vécut, avec son épouse, le ministre girondin Jean-Marie Roland de la Platière (1734-1793) ; à 800 mètres au sud-ouest se dresse le château de Rapetour, du XVe siècle, qui a conservé une partie de son aspect féodal (mâchicoulis, tours, fenêtres à croisillons) bien qu'il ait été transformé en exploitation agricole.
À 18 km de Villefranche : Frontenas. À 1,5 km au sud de cette localité se dresse le château de Bagnols (cf. marge) où l'on peut voir la chambre occupée par Mme de Sévigné pendant sa visite au comte de Rochebonne.
On laisse à droite, de l'autre côté du ruisseau de Légny, le Bois-d'Oingt. À 21 km : Pont-Nizi. Peu après, à un kilomètre en aval de la station de Légny, on rejoint la route de la vallée de l'Azergues.

De Villefranche à Beaujeu par Belleville

Il s'agit de la route que l'on emprunte si l'on est pressé ; c'est également celle suivie par le chemin de fer.
Depuis Villefranche, on remonte la vallée de la Saône. On passe par Saint-Georges-de-Reneins (situé à 39,8 km de Lyon), centre viticole de 2.196 habitants : formant une longue rue sur la route de Lyon à Paris, il comporte une intéressante église romane et de belles demeures, dont le château de Vallières (datant du XVIe siècle, il se remarque par ses beaux communs, son grand

escalier avec rampe en fer forgé, son grand salon au mobilier couvert en Aubusson).
À 46,3 km de Lyon, on arrive à la bifurcation de Belleville. Si l'on ne désire pas visiter cette commune, on prend à gauche et on remonte la vallée de l'Ardière. À 50,5 km, on atteint Cercié (avec le château de la Terrière, du XIV[e] siècle, qui possède encore ses douves et ses tours) puis, à 52,5 km, on rejoint la route venant de Villefranche. À 58,3 km, on arrive à Beaujeu (cf. page 118).

• Un détour par Belleville

Si on veut visiter Belleville, il faut prendre à droite quand on atteint la bifurcation. On arrive dans cette localité après 1,3 km. Belleville (190 m d'altitude), chef-lieu de canton, abrite 2.671 personnes. Installée sur l'emplacement probable de la station romaine de Luna, c'est une bastide qui fut construite sur un plan régulier, en 1168, par Humbert III le Vieux, sire de Beaujeu. Quinze princes ou princesses de la maison de Beaujeu y furent inhumés.
À présent centre vinicole du Beaujolais, la commune est traversée d'une longue rue orientée d'est en ouest. Dans cette artère (coupée vers son milieu par une voie perpendiculaire ombragée de platanes), on voit à gauche l'Hôtel-Dieu. L'avant-dernière rue à droite mène à l'église romane, construite de 1168 à 1179. On trouve également un monument aux Morts (par Poquet) et, dans l'hôpital du bourg, une très belle collection de pots de pharmacie du XVIII[e] siècle.
Pour manger, on trouve notamment le restaurant Genillon, près du pont de la Saône. Pour se loger, il existe deux établissements : l'hôtel de l'Ange-Couronné et l'hôtel du Commerce, près de la gare.
S'attarder dans les parages est d'ailleurs recommandé pour les amateurs de vieilles pierres. À 7 km de Belleville, au village de Charentay, le château de Sermezy abrite les sculptures de M[me] Noyel de Sermezy (1767-1850), justement réputée. Non loin, l'ancien fief d'Arginy (XV[e] siècle) garde malgré son délabrement un certain caractère, avec sa porte monumentale, ses douves et son pont à deux arches ; le château-lui-même, avec ses trois hautes tours, offre une silhouette intéressante.
Également à 7 km de Belleville, le village de Corcelles se remarque d'emblée grâce aux toitures pointures de son ancien fief émergeant d'entre les arbres. Sa façade principale, dotée d'un donjon massif dont la porte est surmontée de mâchicoulis, relie des bâtiments flanqués de pittoresques tours. Dans la cour intérieure, on voit des galeries de bois de la Renaissance et un puits avec une belle ferrure du XV[e] siècle ; dans la chapelle, au premier étage du donjon, une magnifique boiserie porte les armoiries de la famille Madelaine Ragny.
De Belleville, on peut prendre des autobus pour Tramages, Chauffailles et Roanne. Si l'on est en automobile, une bifurcation mène vers Beaujeu (cf. page 118).

De Villefranche à Monsols par Beaujeu

• Saint-Julien-en-Beaujolais et ses environs

En quittant Villefranche, il faut prendre à gauche à 800 mètres de l'église. À gauche, se dresse le château de Mongré (manoir du XVII[e] siècle) qui abrite un célèbre collège de Jésuites. Au-delà, c'est le château de Vauxrenard, dont la chapelle a été restaurée par Desjardins.
À 39,7 km de Lyon, on arrive à Saint-Julien-en-Beaujolais, commune natale du physiologiste Claude Bernard (1813-1878). C'est là qu'il écrivit, en 1865, *l'Introduction à la Médecine expérimentale*. Son buste (par Arthur de Gravillon) est installé sur la place.
Près de Saint-Julien, on peut visiter, sur un promontoire rocheux dominant le village de Montmelas-Saint-Sorlin, le superbe château gothique de Montmelas. Il est situé à l'ouest-sud-ouest ; il faut compter 1 heure 15 pour y monter et une heure pour en redescendre. Il possède un grand parc, deux enceintes crénelées avec portes, poternes et tours carrées, ainsi qu'une chapelle ogivale. Montmelas fut cédé aux Bourbons par les sires de Beaujeu ; vendu en 1515, il finit, par alliance, par devenir propriété des marquis de Tournon-Simiane dont la famille le possède toujours.
Depuis Montmelas, on peut monter au signal de Saint-Bonnet (680 m). Avec sa chapelle, c'est un but de pèlerinage qui offre par ailleurs une magnifique vue sur le Jura, le mont-blanc, les Alpes de Savoie et du Dauphiné ainsi que sur le mont Pilat. L'excursion dure moins d'une heure. Il est enfin possible, via Denicé (12 km), de retourner directement à Villefranche.

• De Saint-Julien à Beaujeu

À 41,9 km de Lyon, on passe à Salles : on y trouve un ancien prieuré clunisien (cf. marge). À 43,4 km, on atteint la bifurcation de Perréon. Cette commune, située à 3 kilomètres à l'ouest, compte 1.087 habitants ; un important commerce de vin s'y exerce. On peut y dormir à l'hôtel Large. Il est également possible de mener l'ascension du sommet de l'Auguel (il faut compter 2 h 30 pour la montée et 2 heures pour la descente).
À 44,8 km, on arrive à Saint-Étienne-des-Oullières (1.028 habitants) ; à 48,4 km, c'est Odenas, au pied du Saburin (656 m) et du Crêt de Molière (636 m), deux sommets couverts de sapins et de chênes. On voit, à

Salles et son prieuré

Ce petit village, agréablement situé à 10 kilomètres de Villefranche, à l'altitude de 320 mètres environ, possède un des monuments les plus intéressants du Beaujolais : une église romane de la période de transition du XII[e] siècle et les restes d'un cloître fort remarquable. Vers 1260, il y avait un prieuré de Bénédictins de Cluny qui, en 1300, cédèrent la place aux Bénédictines de l'île de Grelonges sur la Saône. En 1782, celles-ci obtinrent du roi le titre de Chanoinesses comtesses ; elles étaient à cette époque au nombre de quarante ; elles portaient une croix d'or suspendue par un ruban violet liséré d'or. Cette croix, émaillée de blanc et de vert, à huit pointes égales, les flammes en or ornées de quatre fleurs de lys, une dans chaque angle, surmontée d'une couronne de comte ayant au centre une médaille qui représentait saint Martin, patron du prieuré, avec ce titre : « Comtesse de Salles ». Sur le revers, la médaille représentait la Vierge avec cette légende : Virtutis nobilitatisque decus. *Il fallait faire preuve de neuf degrés de noblesse du côté paternel, la mère « demoiselle ».*
L'entrée du prieuré est encadrée de deux élégants pavillons. Elle précède une vaste cour d'honneur bordée par les maisons des chanoinesses. L'église, M. H., avec clocher carré, a été restauré par Desjardins en 1840. C'est le type de la région lyonnaise et beaujolaise. La porte principale est ornée de colonnettes surmontées de bandes lombardes, décoration assez rare dans nos régions ; l'abside en cul-de-four ; voir à l'entrée du chœur la belle stalle du prieur, M. H. ; la salle capitulaire, avec voûtes en croisée d'ogive, est remarquable, ainsi que la seule galerie du cloître qui subsiste encore.

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

La légende de Beaujeu

Selon une tradition bien ancrée et que la topographie – le fond d'une gorge resserrée entre de raides montagnes – ne paraît pas démentir, l'endroit où s'allonge de nos jours le couloir de Beaujeu était, avant le douzième siècle, un petit lac.
La légende raconte qu'un fils du seigneur Guichard disparut dans ses eaux, soit au cours d'une partie de chasse, soit en se baignant, soit en pêchant, soit encore en faisant boire ses chevaux. L'issue du drame est aussi sujette à variations. On parle parfois de la mère éplorée accourue sur la rive et faisant vœu de bâtir une église là où reparaîtrait son fils, et dudit fils reparaissant au-dessus de l'emplacement de l'actuelle église Saint-Nicolas. D'autres fois, on avance que le malheureux ne fut pas retrouvé, que l'on rompit la chaussée naturelle existant au lieu-dit l'Etroit-Point, que les eaux s'écoulèrent et que le corps inanimé fut découvert gisant sur le sol de l'église actuelle. En tout cas, quelle que soit la version retenue, on dit que là où fut revu le disparu – mort ou vif – s'éleva le monument, monument d'actions de grâces selon les uns, d'expiation selon les autres.
La digue brisée, le lac disparu, l'Ardière se fraya son lit actuel. Guichard jeta les fondations d'une église sur la rive gauche, au territoire des Étoux. Autour de l'édifice béni par le pape Innocent II, le bourg de Beaujeu prit naissance et se développa.

Le spectre de Ganelon

Le mont Tourvéon est un point stratégique situé sur le passage de la Saône à la Loire et à la rencontre de plusieurs vallées. Aussi y bâtit-on très tôt une imposante forteresse. Rien, dans la tradition, n'évoque ses constructeurs et ses premiers propriétaires. Une seule légende lui est associée, mais elle est marquante. On dit que le prince Ganelon, celui-là même qui trahit Roland à Roncevaux, devint gouverneur de la région. Profitant de la faiblesse du successeur de Charlemagne, il se rebella et soumit cette partie du Beaujolais. Louis le Débonnaire leva des troupes contre le félon, le contraignant à se réfugier dans la forteresse du Tourvéon, réputée inexpugnable, où il continua à défier les armées impériales. Mais il fut capturé par ruse et, en punition de ses crimes, on l'enferma dans un tonneau dont l'intérieur était hérissé de clous, avant de précipiter celui-ci sur les pentes de la montagne. On raconte que le tonneau, malgré les éminences et les vallées, alla rouler jusqu'à Avenas où Louis le Débonnaire avait installé son camp. Pour remercier Dieu de la victoire qu'il lui avait offerte, le souverain fit détruire la forteresse du Tourvéon et ériger l'église et l'autel d'Avenas. Ce fait fut rapporté par le chanoine Sévert qui s'inspira de traditions fortement ancrées dans la contrée.
On a donc associé le seigneur de Tourvéon au traître Ganelon dont le nom devint, dans les environs, synonyme de monstre, de loup-garou et d'esprit diabolique. On dit que son fantôme hante les bois, les montagnes ; on l'aurait vu à d'innombrables reprises assis parmi les vestiges de son castel ruiné, proférant de terribles imprécations...

un kilomètre à l'ouest, le somptueux château de la Chaise avec sa terrasse et, à l'intérieur, la chambre du roi exposant un mobilier d'époque, brodé au petit point, représentant les Fables de La Fontaine. Il a été bâti en 1680 par François de la Chaise d'Aix, neveu du père de la Chaise, confesseur de Louis XIV.
On laisse à droite le mont de Brouilly (485 m) dont le sommet est couronné par une chapelle où les vignerons du Beaujolais se rendent en pèlerinage le 8 septembre. Sur les pentes sud de l'éminence se trouve le cru de Brouilly.
À 52,7 km de Lyon, on rejoint la route venant de Belleville. À 53,6 km, on atteint une bifurcation : la route de droite va vers les célèbres vignobles de Villé-Morgon (6 km) ; la route de gauche amène à Quincié (à 2 km, cru réputé), au château de Varenne (à 4 km ; il date du XVIe siècle et présente un aspect intéressant avec ses pavillons carrés flanqués de hautes tours circulaires qui précèdent la cour d'honneur), au col de Croix-Marchand (à 12 km, environ 720 m d'altitude) et aboutit enfin à la vallée de l'Azergues à 1,5 km en amont de Lamure.

• Beaujeu

En continuant tout droit on gagne, à 58,5 km de Lyon, la ville de Beaujeu (292 mètres d'altitude), première capitale du Beaujolais. Située sur l'Ardière, dans un couloir resserré entre la montagne de Gonty ou de Gontis (500 m) an sud et la montagne de Cornillon (500 m) au nord, c'est aujourd'hui un chef-lieu de canton de 2.521 habitants.
En suivant la longue rue de Beaujeu, bordée de maisons basses, on voit à gauche l'hôtel-Dieu puis l'église Saint-Nicolas consacrée en 1132 par le pape Innocent II : la belle tour romane ainsi qu'une partie du transept et du chœur sont classées monuments historiques ; à gauche de la nef, on découvre les chapelles des sires de Beaujeu. À proximité de l'église se dresse une maison d'époque Renaissance. Plus loin, on arrive au pied de la montagne Saint-Jean : recouverte de vignes, elle conserve les ruines d'un château démantelé en 1633 sur ordre de Richelieu. Un monument aux Morts est installé dans les jardins du nouvel hôtel de ville.
Parmi les hôtels de Beaujeu, on peut citer ceux du Cornillon (à 500 m d'altitude), du Parc, de la Gare ou encore du Rhône. On trouve, en cette commune, des cures de raisin et de lie myrtilles-airelles. Les gares C.-F.-B. et P.-L.-M. sont proches l'une de l'autre et comportent un buffet. On peut enfin emprunter les autobus Bruneaux pour gagner Mâcon et Chauffailles. Quant au syndicat d'initiative, il est situé place Clémentine.

• La bifurcation des Dépôts et ses environs

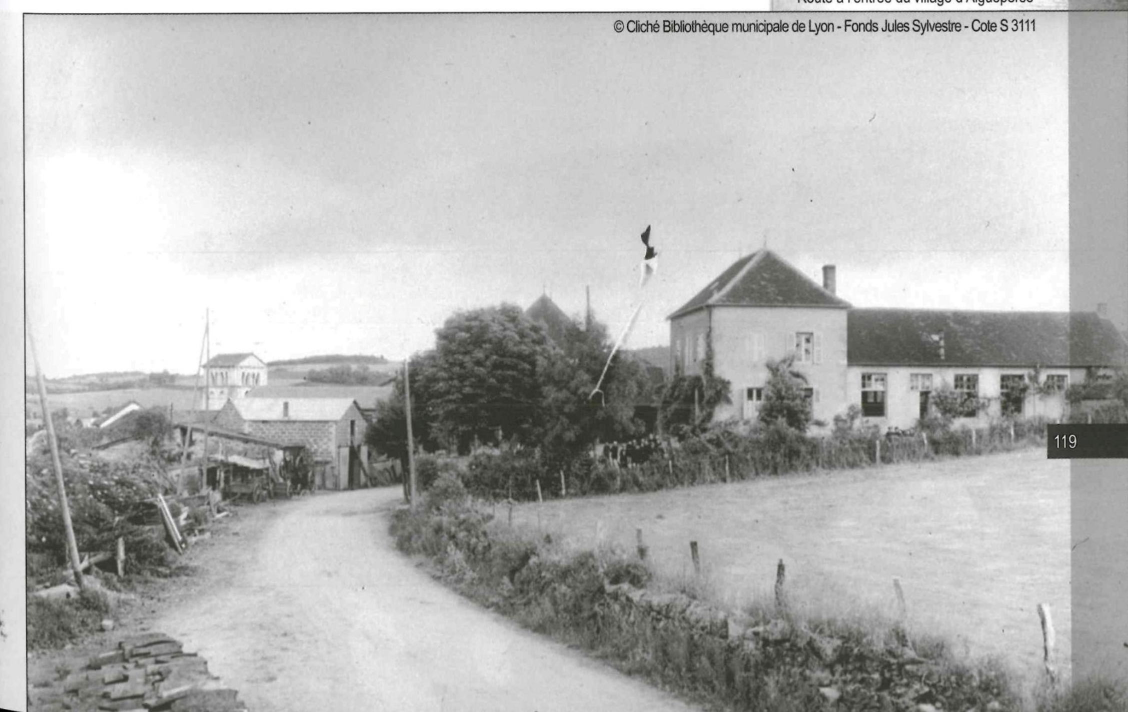
Au-delà de Beaujeu, la route poursuit sa remontée de la vallée de l'Ardière. À 61,4 km de Lyon, à la bifurcation des Dépôts, il faut prendre à droite.
À 2,5 km au sud-ouest de ce point, Saint-Didier-sur-Beaujeu domine un vallon pittoresque. Plus loin, la route conduit à Chenelette (8 km de la bifurcation des Dépôts) en contournant les bois et le sommet du Tourvéon.
À 2,7 km à l'ouest, on trouve les Ardillats (450 m), situés sur un mamelon. On peut y loger à l'hôtel du Val-d'Ardière et visiter la petite église dont l'abside date du XIIe siècle et qui renferme des fonds baptismaux de la même époque, constitués par une cuve de pierre prismatique avec quatre pilastres ornés de feuillages.
À 7 km à l'ouest, on atteint Chenelette (690 m environ). C'est l'un des principaux nœuds routiers des monts du Beaujolais. Installée dans un paysage pittoresque

La légende de Font-Bidon

Au sommet de la montagne d'Avenas, à l'orée d'un sombre bois de sapins, on trouve l'étang de Font-Bidon. Une légende lui est attachée. On dit qu'au temps où le christianisme s'imposait dans les campagnes, certains habitants demeuraient fidèles au druidisme, persistaient à vénérer les arbres, les pierres dressées et les sources. Fuyant les autres hommes, ils se retiraient sur les montagnes et dans les forêts pour y continuer leurs réunions au cours desquelles, parfois, ils auraient brûlé vifs de jeunes enfants enlevés aux familles chrétiennes. Pour mettre un terme à ces pratiques, on bâtit un couvent et son moutier au col du Fût, près de la montagne où s'assemblaient encore les païens. À force de labeur, moines et moniales parvinrent à les convertir ; les pierres dressées se couvrirent de croix, des oraisons furent prononcées sous les arbres géants, des ermites s'installèrent près des sources sacrées.
Un couple de sorciers, seul, se montra rétif. L'homme se nommait Colaud, déformation de « Nicolaos », l'évêque de Myre protecteur des enfants, et cette appellation était des plus ironiques puisqu'on le soupçonnait d'avoir enlevé et égorgé plusieurs bambins. Sa femme se nommait Berthe, en souvenir, pense-t-on, de la reine Berthe aux grands pieds. Ils vivaient dans une chaumière près de laquelle, à la base d'une pierre couchée, jaillissait un filet d'eau. Certains, en cachette, venaient encore les consulter : le couple prédisait l'avenir, attirait les sorts heureux et, à l'inverse, éloignait le mauvais œil en faisant brûler vive une chèvre noire. Mais on les accusait aussi de mener sabbat, de préparer, au clair de lune, des breuvages maléfiques et d'ensorceler troupeaux et récoltes.
Un religieux du monastère du Fût, Vincent, décida un jour de faire une dernière tentative pour convertir les sorciers. Il choisit de parler à Berthe, qu'on pensait sous l'emprise de son époux, et vint la voir alors qu'elle était seule en sa chaumière. Il la convainquit, la baptisa à la source voisine mais Colaud surprit la scène. Furieux, il se perdit en imprécations, appela à son aide les puissances infernales puis s'élança aux trousses de sa femme. Vincent le maudit, fit appel à Dieu. Alors, la montagne d'Avenas fut ébranlée par un immense fracas, la tempête souffla et le sol s'ouvrit sous les pieds du sorcier qui fut happé par une nappe d'eau. En se retournant, Berthe découvrit un étang ; le moine était prosterné ; au loin, la cloche du moutier tintait.
Ainsi disparut Colaud. Toutefois, les paysans des environs, qui l'avaient beaucoup craint, doutèrent de sa mort. Et quand les Sarrasins détruisirent le couvent du Fût, certains pensèrent le reconnaître sous les traits d'un vieux soudard au rire sardonique qui observait l'incendie avec une joie féroce.
Ceux qui rapportent cette légende ajoutent qu'en Beaujolais, il y a encore peu de temps, des gens croyaient entendre le sorcier lorsque le vent se déchaînait ; qu'à la veillée, quand la bise descendait de la montagne d'Avenas, de vieilles femmes se signaient en disant que le Colaud poursuivait la Berthe.
Ces mêmes auteurs écrivent enfin que l'étang de Font-Bidon, avec ses eaux noirâtres et maudites, reste dangereux. Il vaudrait mieux ne pas s'assoupir sur ses bords, en été, car les immondes reptiles qui y rampent se glisseraient dans le corps de l'endormi et y répandraient, avec leur venin, un froid mortel.

planté de châtaigniers, de sapins et de bruyères, la commune (où l'on peut dormir à l'hôtel Auray) est un excellent point de départ pour l'ascension du Tourvéon : haut de 853 m, découvert à son sommet, il est entouré de beaux bois de sapins. L'excursion (35 minutes de montée et 25 de descente) permet d'avoir une magnifique vue sur la Bresse, le Jura, le mont-blanc et les Alpes du Dauphiné. On peut également, en empruntant des sentiers, descendre vers la station de Poule (cela prend 1 heure, 20 minutes de plus en sens inverse) ou, au sud, vers le vallon des Champs et de

Route à l'entrée du village d'Aigueperse



Les rochers des Fées ou rochers des Sarrasins

Le sommet de la montagne des Eguillettes est jonché d'énormes blocs de pierre nommés rochers des Fées ou rochers des Sarrasins. On raconte que les prêtres gaulois y célébraient leurs cultes, puis que les sorcières y tinrent leurs sabbats. L'endroit fut par conséquent longtemps redouté : de nuit, les villageois venant à passer dans ses parages pressaient le pas en récitant des prières ; les bergers, eux, en éloignaient leurs troupeaux.

Une autre légende court à propos du mont des Eguillettes. Un jour, alors que Satan était occupé à transporter des pierres jusqu'à faîte de l'éminence, saint Martin se moqua de lui, arguant qu'elles n'étaient vraiment pas très grosses. Vexé, le diable s'en alla quérir dans la vallée un énorme rocher et entreprit à nouveau l'ascension. Il touchait presque au but lorsque, soudain, un faux pas lui fit lâcher sa charge.

Saint-Didier pour ensuite rejoindre (en 1 h 15, 45 minutes de plus en sens inverse) la bifurcation des Dépôts.

• De la bifurcation des Dépôts à Monsols

Après la bifurcation, la route serpente vers l'ouest sur les flancs du mont Monnet. À 67,2 km de Lyon, on atteint Crie, hameau situé un peu à l'est du col du même nom (679 m ; on y a une belle vue panoramique). À Crie, parmi les prés et les bois, se rejoignent cinq routes ; c'est un très bon point de départ pour des excursions.

Au-delà de ce hameau, la route descend sous les châtaigniers.

Monsols et ses environs

• Monsols

À 69 km de Lyon, sur un mamelon entouré par les sources de la Grosne occidentale, se trouve la commune de Monsols (587 m d'altitude). Ce chef-lieu de canton comptant 868 habitants est entouré par les montagnes de Charuge (environ 845 m) au nord, du Saint-Rigaud (1.012 m) à l'ouest et de Chormay (759 m) au sud. De façon plus large, il se situe entre les monts du Charolais (à l'ouest) et ceux du Mâconnais (à l'est).

Monsols est en passe de devenir un centre de villégiature estivale très populaire auprès des Lyonnais, sans doute parce qu'il constitue un excellent point de départ pour des excursions. Pour se loger, trois hôtels sont disponibles : l'hôtel du Nord, l'hôtel du Commerce et l'hôtel du Parc.

• Le château de la Carelle et Saint-Mamert

Le château est situé à 4 km, Saint-Mamert à 8 km ; si l'on va jusqu'à Saint-Point, il faut compter 20 km.

On sort au nord par la route de Saint-Christophe ; à 500 mètres, on prend à droite un chemin vicinal qui rejoint la route de Saint-Mamert au col de Crie en face du château de la Carelle. Par une route à gauche, on gagne Saint-Mamert (425 m d'altitude), commune dotée d'une église gothique bâtie par les moines de Cluny. Celle-ci, plantée sur un coteau, en plein milieu d'un vieux cimetière envahi par les mauvaises herbes, inspire au visiteur tristesse et mélancolie.

De Saint-Mamert, on peut aller à Tramayes (7 km) et à Saint-Point.

• Avenas et le col de Durbize

À 2,5 km de Monsols, on atteint le col de Crie. La route serpente sur de hauts plateaux d'où l'on a de belles vues. À 5,3 km à gauche, on atteint les sources de la Grosne orientale dont on contourne le cirque terminal.

À 9,8 km, on arrive à Avenas (635 m d'altitude) où l'on peut loger à l'hôtel Callot. Son église du XII[e] siècle, récemment restaurée par l'architecte Lenail, est un très bon exemple des édifices romans bâtis, sous influence clunisienne, dans la région lyonnaise. Elle renferme un remarquable autel de la même époque, en forme de sarcophage, décoré sur trois faces de curieuses sculptures : sur Is face latérale droite, le roi



Louis VII offrant l'église d'Avenas à Saint Vincent ; sur la face latérale gauche, des scènes de la vie de la Vierge ; sur la face antérieure, le Christ et les douze Apôtres. À noter aussi, dans ce secteur, les traces de la voie romaine qui menait de Lyon à Autun.

D'Avenas, on peut regagner Belleville par le col de Truges (500 m d'altitude, vue sur le Jura et le mont-blanc si le temps le permet), Villié-Morgon (cru célèbre) et enfin la route de Tramayes (desservie par un autobus). Toujours d'Avenas, on peut atteindre Beaujeu grâce à une route qui passe au Fût d'Avenas (à 1 km, très belle vue) ; le trajet total est long de 10,5 km.

Après Avenas, à 13,6 km de Monsols, on croise à droite la route de Villié-Morgon. À 14,6 km, on atteint le col de Durbize (550 m) d'où la vue est déjà belle. Mais elle l'est encore plus, à 4 km au nord de ce point, sur la montagne des Eguillettes (signal géodésique du 1er ordre de la Méridienne de Mézières), haute de 847 mètres. Du col, on peut rallier la station de Romanèche-Thorins (à 10,4 km).

• Montagne de Saint-Rigaud

La montagne de Saint-Rigaud, haute de 1.012 mètres, est située au sud-ouest : son ascension par un chemin muletier prend 1 h 20 et sa descente 50 minutes. C'est le point culminant des monts du Beaujolais, au milieu d'un cercle de forêts de 4 kilomètres de diamètre, au pied duquel naissent les plus importantes rivières de la région : la Grosne, le Sornin et l'Azergues de Claveisolles (la principale branche de l'Azergues).

C'est une excursion très appréciée des Lyonnais car elle offre, non loin de la capitale des Gaules, des paysages alpestres comprenant des sapins géants et quelques fleurs alpines. Son panorama, au nord, révèle des bois ; mais, vers le sud-est et le sud, il embrasse la Bresse, le Jura, le mont-blanc, le Pilat, l'Auvergne et le Charolais.

Pour mener l'ascension, il faut sortir de Monsols à l'ouest par la route de Saint-Igny. Après 15 minutes de marche, on atteint une scierie : on doit alors prendre, à gauche, un chemin muletier qui monte sous les sapins. Après une heure et quart, on arrive à la fontaine des Pèlerins, entourée de croix votives ; un pèlerinage y a lieu le 16 août. On se dirige alors à l'est et on débouche sur le sommet cinq minutes plus tard.

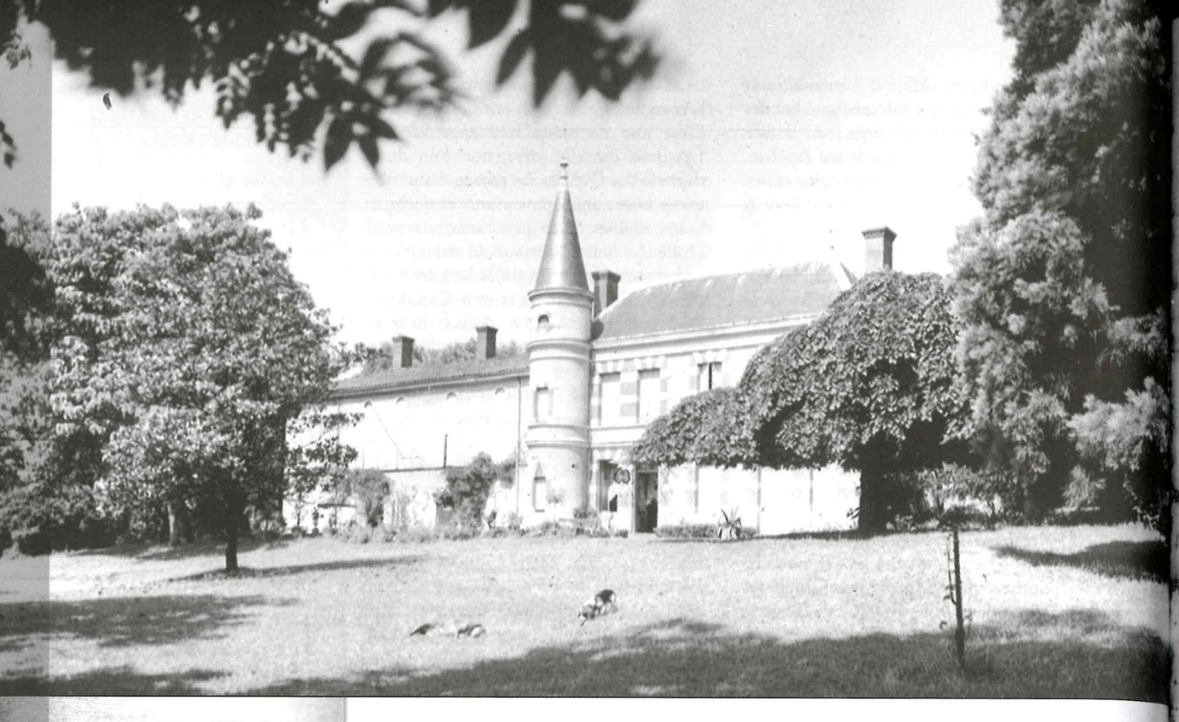
Il est possible de redescendre au sud sur un petit col (945 m) puis de remonter, toujours au sud, sur le mont Monnet (1.000 m) ; cela prend vingt minutes. De ce sommet, en revenant par l'est-nord-est, on rallie Crie en une heure, Monsols en une heure et demie.

On peut aussi descendre de la montagne de Saint-Rigaud, au nord, par celle de Teissonnière (892 m). En une heure, on gagne le col de Champ Juin d'où l'on peut prendre la route allant de la Clayette à Beaujeu. Monsols est à un kilomètre.

Il est enfin envisageable de ne faire que le tour du Saint-Rigaud, ce qui constitue déjà une agréable excursion sur une bonne

Village de Proprières, coteau et vignobles





Château de la Farge (XVIIIe siècle) à Proprières dans le Haut-Beaujolais

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3110

route et au milieu de superbes forêts de sapins. Pour cela, on monte au col de Champ Juin (atteint en une heure) puis on prend une route à gauche : elle passe par Ajoux (733 m) et Propières et mène finalement aux Echarmeaux (on les atteint en 4 h). De là, on revient par Chansaye (4 h 35), Chenelette (4 h 50) et Crie. On est de retour à Monsols après 6 h 30 d'excursion.

• Vers la Saône-et-Loire

À Monsols, la Saône-et-Loire est toute proche et l'on peut aisément rallier deux destinations intéressantes.

Cluny est ainsi situé à 28 kilomètres par la route et 34 par le train ; dans les deux cas, le trajet est pittoresque.

Quant à la Clayette, elle est à 30 kilomètres par le chemin de fer (le voyage dure 1 h 30). La voie, à quelques exceptions, suit le trajet que l'on emprunte en automobile.

Au-delà de Monsols, en longeant à gauche les bois du Saint-Rigaud, la route monte vers la ligne de faite par 3 lacets et quelques sinuosités. À 73 km de Lyon, on arrive au col de Champ Juin (747 m), dans la ligne de partage Méditerranée-Océan ; ce col sépare les monts du Beaujolais de ceux du Charolais. À droite, on voit le viaduc de Charuges utilisé par le chemin de fer du Beaujolais.

À 75 km de Lyon, à la bifurcation des Haies, il faut prendre à gauche. On dépasse, à gauche, Saint-Igny-de-Vers et, à droite, Aigueperse, village de 618 habitants possédant une ancienne église collégiale (dont les plus vieilles parties sont d'époque romane) et, sur la place, une croix dotée d'une base du XVe siècle, en granit noir, avec six pilastres et six petites niches. À 80 km, nouvelle bifurcation, celle de la Barre : on doit suivre en face. On laisse à gauche Saint-Racho et le mont Sous-Dun puis Châtenay-sur-Sornin. À 89 km, on atteint Varennes-sous-Dun ; à 91 km, c'est enfin la Clayette. Et en poussant un peu plus loin, à 111 km de Lyon, on arrive à Charolles.

De Lyon à la Clayette par la vallée de l'Azergues et le col des Echarmeaux

La vallée de l'Azergues est quasiment orientée nord-sud dans sa partie supérieure. Ensuite, elle tourne vers le sud-est, s'ouvre entre les monts du Beaujolais sur sa gauche et les monts de Tarare sur sa droite. C'est un lieu frais, verdoyant et pittoresque entre ses petites montagnes gazonnées ou plantées de grands bois de sapins. Elle est bien desservie par une route et par la ligne P.-L.-M. de Givors à Paray-le-Monial. L'été, elle est fréquentée en majorité par des Lyonnais. Mais ses villages, dont les plus élevés (entre 600 et 800 mètres) pourraient fort bien devenir de très bonnes stations d'altitude, ne disposent pour l'heure que de peu de ressources. De tous, la station estivale du col des Echarmeaux est la mieux organisée. L'Azergues, rivière dont la vallée tire son nom, se forme un peu en amont de Lamure par la réunion de deux branches supérieures qui arrosent des vallons aux dehors quasiment alpestres : l'Azergues de Claveisolles

qui naît au pied du Monnet dans le massif du Saint-Rigaud, à la fontaine d'Azergues (à environ 4 km au sud-ouest de Monsols), et l'Azergues de Poule qui descend des versants sud de la roche d'Ajoux, au-dessous du col des Echarmeaux. Par la suite, l'Azergues ne reçoit plus que le tribut de courts vallons latéraux, à l'exception du val assez développé du Souanan (rive droite), jusqu'à sa jonction avec la Brévenne à Lozanne.
C'est là que finit à proprement parler la vallée montagneuse de l'Azergues, après un parcours de 48 kilomètres. Désormais doublée par la Brévenne dont elle adopte la direction nord-est, elle rejoint la Saône à Anse après avoir traversé une plaine de plus en plus ouverte entre le massif du mont d'Or (au sud) et les dernières collines du Beaujolais (au nord).

Par le train

Il faut compter 90 km par le réseau P.-L.-M. Les trains directs qui desservent cette ligne partent de la gare de Lyon-Saint-Paul. Si l'on part de Lyon-Perrache, en empruntant les trains de la ligne de Tarare-Roanne, un changement est nécessaire à Lozanne. Malheureusement, on n'y trouve pas toujours de correspondance.
De la gare de Lyon-Saint-Paul, les trains allant à la Clayette et à Paray-le-Monial suivent la ligne de Montbrison jusqu'à Tassin (à 6 km) où ils rejoignent la ligne de Givors. À 12 km, on arrive à Dardilly (276 m d'altitude) ; on passe en tunnel à 302 mètres d'altitude sous le col de Limonest (entre le mont d'Or à l'est et les monts du Lyonnais à l'ouest). Ensuite, c'est la descente vers l'Azergues par le beau vallon du Semanet. À 17 km, on atteint Dommartin-Lissieu (267 m) : Lissieu, à 2,5 km au nord-est, possède encore deux portes fortifiées, vestiges d'un château et des anciens remparts. S'ensuivent de grandes courbes et des tunnels.
À 20 km, on arrive à Civrieux-d'Azergues (239 m d'altitude). On rejoint alors, sur la rive droite de l'Azergues, la ligne de Lyon par Saint-Germain-au-Mont-d'Or.
À 23 km, on arrive à Lozanne (202 m) : la ligne de Givors à Paray-le-Monial y croise celle de Lyon à Tarare-Roanne. On croise également la Brévenne puis on remonte, au nord-ouest, la vallée de l'Azergues. À 33 km, c'est le Bois d'Oingt-Légny (246 m) : cette station est placée à la bifurcation du Pont-Terret. À 49 km : Grandris-Allières (307 m). À 53 km : Lamure-sur-Azergues (388 m). À 57 km : Saint-Nizier. C'est là que débute la boucle dite de Claveisolles : la voie passe, via un tunnel, dans la vallée de Claveisolles (à 58 km) puis, par un autre tunnel, revient sur le versant gauche de l'Azergues de Poule où elle se développe en corniche à mi-côte, franchissant les ravins latéraux sur des viaducs à arcades et repassant au-dessus de la gare de Saint-Nizier.
À 67 km de Lyon, le train entre en gare de Poule (518 m) : l'été, l'express s'y arrête. C'est la station la plus élevée de la haute vallée de l'Azergues, à 1,5 km du village. En quittant Poule, on franchit la ligne de faîte par le tunnel des Echarmeaux qui est le 2e plus long de France avec 4.153 m. À 73 km : Belleroche-Belmont (511 m), situé à la sortie du tunnel. À 79 km, on entre à Chauffailles (440 m). On emprunte un nouveau tunnel, puis le viaduc de Mussy-sous-Dun : il est haut de 60 m. À 83 km, on atteint Mussy-sous-Dun (408 m).
À 90 km on arrive enfin à la Clayette (368 m) où la gare offre un buffet. De ce point, le chemin de fer, laissant Charolles sur la droite, se dirige directement vers Paray-le-Monial (à 119 km).

Par la route

En automobile, le trajet fait 112 kilomètres. La route s'avère plutôt bonne : elle présente quelques sinuosités jusqu'au col puis, après l'avoir franchi, quelques lacets. Une fois atteint Charolles, on trouve la route N. 79, laquelle va rejoindre, à Nevers, la N. 7.
À 16,5 km de Lyon, on arrive à la bifurcation de la Tour-de-Salvagny. Au-delà, il faut prendre à droite : on descend alors vers la vallée de l'Azergues que l'on franchit à droite de son confluent avec la Brévenne. À 23 km, on atteint Lozanne. On remonte ensuite, au nord-ouest, la vallée de l'Azergues jusqu'à un point situé avant Lamure.

• Châtillon-d'Azergues

À 26,5 km de Lyon, c'est Châtillon-d'Azergues (215 m d'altitude), situé sur la rive gauche de l'Azergues, au débouché du vallon d'Alix. On peut y dormir à l'hôtel Ferry. La commune est bâtie au pied d'un rocher où subsistent les importantes ruines d'un château construit et remanié entre les XIIe et XVIe siècles ; on voit encore les salles d'arme et de justice ainsi qu'une haute tour crénelée. À côté se dresse la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours : c'est un beau bâtiment roman à deux étages qui remonte au commencement du XIe siècle ; la façade, elle, est du XVe siècle. Son clocher, avec deux étages de fenêtres romanes, est surmonté d'une flèche en pierre à quatre pans. Accolée à l'église supérieure, une chapelle du XVe siècle abrite la tombe gravée de Geoffroi de Balsac (1510) ; sur le maître-autel, on voit une peinture d'Hippolyte Flandrin et, au-dessus du chœur, une fresque par Claude Lavergne.

• Chessy

À 30 km de Lyon, on gagne Chessy (224 m) : s'y trouvent des maisons anciennes, une église de 1485 de style flamboyant (elle abrite un bénitier Renaissance) et un château datant en partie du XVIe siècle avec tours et tourelle. On peut loger à l'hôtel du Val-d'Azergues : il offre l'eau

Sabbats à Prosny

On dit que le seigneur d'Oingt, en conflit avec les archevêques de Lyon et les sires de Beaujeu, accueillit les Vaudois sur ses terres, et que ceux-ci se réunirent souvent en un lieu appelé Prosny. Sachant les rumeurs diaboliques qui courraient au sujet des disciples de Valdo, abondamment répandues par leurs détracteurs, il n'est guère étonnant que cet endroit ait rapidement acquis une sinistre réputation. Longtemps, on parla de sabbats, de sorcellerie, d'apparitions de fantômes...

Les fées du Beaujolais

Dans le Beaujolais, on dit que le séjour des fées se trouve au fond des forêts obscures, Elles s'y promèneraient la nuit, vêtues de longues robes blanches, et il arriverait malheur à qui viendrait troubler leurs silencieuses promenades.
On les trouverait surtout dans le massif de l'Ajoux. La table des Fayettes couronnant la roche d'Ajoux serait leur lieu de réunion. Elles fréquenteraient également les vallons de Font-Buson et de Montaigu, plantés de sapins géants, ainsi que la combe d'Aroi où poussent les hêtres.
On raconte qu'au pied de la fontaine de Dième, sous la Pierre Fitte, dansaient toutes les nuits des fées aux robes blanches, rouges ou noires ; de ces toilettes, les savants des environs auraient tiré des prédictions plus ou moins rassurantes.
On trouvait aussi des Fayettes à Marchampt, vers un amas de rochers, au pied des roches de l'Avenas et des Fayulles de Vauxrenard, au crêt de Saint-Cyr qui domine Quincié. Au début du XIXe siècle, il y avait encore à Poule, dans le bois de Courroux, une série de lieux aux noms évocateurs – maison des fées, moulin des fées, cheminées des fées – situés au milieu de blocs gigantesques apportés là, dit-on, par Gargantua.
Selon une tradition, les habitants d'Ouroux auraient eu à se repentir d'une offense faite à une fée. Furieuse, celle-ci aurait versé du vif-argent dans l'étang qui dominait le bourg. La digue de la Croix-de-l'Étang aurait cédé, les eaux auraient emporté la ville d'Ouroux, bâtie au fond d'un étranglement de la montagne. C'est pour s'amender de leur faute, pense-t-on, que les habitants érigèrent sur le rocher défendant le passage la « croix des morts » que surmontent les armes des sires de Corcheval.
Près de Saint-Just-d'Avray, on trouve, au crêt de Néry, des roches étranges, creusées de petites cavernes, portant toutes des cupules remplies par l'eau de pluie. Si certains attribuent ces petits bassins à l'activité humaine, à cause de leur disposition symétrique, les gens du voisinage en faisaient des écuelles de fées. On contait d'ailleurs une intéressante légende à propos des fées de Néry. Les flancs du crêt étaient autrefois couverts de bois de chênes où les porcs allaient chercher des glands. Un jour, le plus beau d'entre eux revint avec une bourse bien remplie attachée au cou. Le lendemain, les cochons furent renvoyés au bois... mais celui qui avait rapporté la bourse ne reparut pas. Les fées, qui en avaient eu besoin pour leur cuisine, l'avaient généreusement payé d'avance. On ajoute parfois une autre conclusion à cette histoire : le cupide propriétaire du porc de Néry cacha la bourse au fond d'une armoire mais, quand il perdit son animal et voulut savoir combien les fées l'avaient payé, il ne trouva, à la place de la bourse, que quelques feuilles de chêne.

courante, des bains et un jardin.
Fondé par l'abbaye de Savigny, Chessy fut entouré au Xe siècle de murs et les abbés y construisirent un château qu'ils conservèrent jusqu'à la Révolution. Les mines de cuivre sulfaté de Chessy (il est possible de se procurer des échantillons dans le village) ont appartenu, au XVe siècle, au célèbre Jacques Cœur. Longtemps et fructueusement exploitées, ayant fourni de superbes échantillons minéralogiques (on les retrouve au muséum de Lyon), ces mines sont aujourd'hui abandonnées.
Chessy est la patrie d'Alphonse Dupasquier, médecin et chimiste mort à Lyon en 1848.

• De Chessy à Lamure

À 33,5 km : bifurcation de Pont-Nizi ; on laisse à droite la route de Villefranche. Un kilomètre plus loin, nouvelle bifurcation, celle des Ponts-Tarrets. Ce hameau (on y trouve les hôtels Chatard, Pinay et Dante) dépend de la commune de Légny ; il est situé au croisement de la petite ligne du Beaujolais, sur Villefranche à l'est et Tarare à l'ouest.
À 1,5 kilomètre au nord-est de ce point, on peut visiter le Bois-d'Oingt, chef-lieu de canton de 1.087 âmes. Installé à 361 mètres d'altitude sur une colline, desservi par la petite ligne de Villefranche, il constitue un agréable lieu de villégiature où l'on peut observer les restes importants du château de Tanay. À 2,5 km au nord-ouest de la gare, sur les hauteurs de la rive droite, se dresse le château de la Flachère, reconstruit par Viollet-le-Duc dans le style du XVe siècle. Il est entouré d'un superbe parc.
À 40,5 km de Lyon, on laisse à gauche Ternand, un ancien bourg fortifié situé, de manière très pittoresque, sur une colline escarpée (326 m d'altitude) de la rive droite. Sous son église, souvent remaniée, on trouve une très ancienne crypte remontant à la fin du XIe siècle : sombre, petite (4 m sur 5 m), elle est ornée de fresques en mauvais état. Près de Ternand, il faut mentionner des mines de plomb et le château de Ronzières. Celui-ci a appartenu à la veuve du célèbre chanteur Elleviou, décédée en 1871 à l'âge de 102 ans ; le corps de son époux, mort en 1842, y est conservé.
On passe ensuite d'un paysage de vignobles à un paysage de prairies. À 45 km de Lyon, on découvre Chamelet (309 m), un ancien bourg fortifié qui s'étage sur le versant gauche de la vallée. Près de l'église du XIIIe siècle, on voit la tour d'un ancien château. À l'intérieur de la mairie est exposé le portrait de l'ingénieur baron de Prosny (1755-1839) réalisé par Cornu. Chamelet est également la patrie du médecin naturaliste Gaspard Riche (1762-1797).
À 50,5 km, la route passe sur la rive droite qu'elle remonte désormais. Un kilomètre plus loin, c'est Pont-de-la-Feuilletière (l'hôtel Gonnard est installé près de la gare ; dans la commune, on peut pratiquer la chasse et la pêche). À 2,5 km au nord-ouest, on trouve Grandris (environ 450 m d'altitude ; on peut loger à l'hôtel Lacroix). Ce bourg industriel construit sur une colline compte 1.584 habitants. Une route remonte vers l'ouest le vallon de Grandris : en faisant de grands lacets, elle s'élève puis, après dix kilomètres, franchit la crête des monts de Tarare au col de Gourdras (761 m ; une auberge y est installée). Elle descend ensuite dans la vallée du Rhins en direction de Cublize (17 km) et d'Amplepuis (25 km).

• Lamure-sur-Azergues et ses environs

À 55 km de Lyon, on arrive à Lamure-sur-Azergues (388 m d'altitude), chef-lieu de canton de 958 habitants. Il est installé, fort pittoresquement, sur les rives de l'Azergues, dans un bassin dominé de tous côtés par des montagnes boisées. On peut y dormir à l'hôtel Chaumont. À 2 km à l'ouest, on peut voir le château de Pramenoux : il date des XVe et XVIe siècles.
Depuis Lamure, une route à l'est rejoint, à la station de Perréon-Vaux (13 km de distance), le chemin de fer du Beaujolais. Elle remonte le beau vallon de Byeonne dont les pentes sont boisées. Au bout de 4,5 kilomètres, on atteint le col de Montmin (environ 750 m d'altitude) ; à 30 minutes au sud de ce col, on atteint le sommet de l'Auguel (890 m) également appelé crête de Najoux. Celle-ci est occupée par une enceinte en pierre sèche de 92 m sur 84, un ancien retranchement dont il reste encore 140 mètres de développement. De ce point, la vue est magnifique sur la Bresse, le Jura, les Alpes savoyardes et dauphinoises. La route suit la crête au sud et descend la vallée de la Vauxonne. À 13 km de Lamure, on gagne Perréon-Vaux

• Claveisolles et ses environs

À 56 km de Lyon, on laisse à droite, à 2 km au nord, la station de Claveisolles (433 m d'altitude, hôtel de la Gare) ainsi que le village du même nom, un kilomètre au-delà. Ce village, à 485 m d'altitude, est situé sur l'Azergues de Claveisolles, dans un lieu agréable à proximité de bois de sapins et de mélèzes. C'est un modeste lieu de villégiature estivale.
À l'est-nord-est se trouve le mont Soubrant (893 m) placé sur la ligne de partage entre l'Azergues et la Saône. Son ascension s'effectue en suivant un sentier : elle prend une heure et demie. Du sommet, on a une belle vue sur le Jura et les Alpes. Redescendre prend 55 minutes.
Depuis Claveisolles, un chemin vicinal part vers le nord-est et mène, après 3,5 km, au col de la Casse-Froide (744 m d'altitude) puis, à 10 km, aux Dépôts (cf. page 118), à travers des paysages boisés et verdoyants.
Enfin, de Claveisolles, une belle route rejoint Chenelette après 8 kilomètres.



Route à l'entrée du village de Proprières

• Saint-Nizier-d'Azergues et le col de la Croix-Nicelle

À 57,5 km de Lyon, on atteint une bifurcation : on laisse à gauche (à 2 km au nord-ouest) Saint-Nizier-d'Azergues (418 m d'altitude, deux petits hôtels à la gare), commune de 1.012 habitants sise sur un mamelon verdoyant qui culmine à 500 mètres d'altitude. À droite, on laisse le chemin de fer qui commence à décrire la « boucle de Claveisolles » (cf. page 123).

De la bifurcation, une route en lacets de bonne qualité traverse le bourg, offre de belles vues sur la vallée puis, à 6 km, monte au col de la Croix-Nicelle (environ 800 m d'altitude ; auberge), lequel s'ouvre sur la crête principale entre la vallée de l'Azergues (bassin du Rhône) et le vallon du Ronson (sous-affluent de la Loire par le Rhins). De ce point, on bénéficie d'un très vaste panorama dominé au nord-est par la pyramide du Tourvéon.

Du col de la Croix-Nicelle partent deux routes. L'une suit la crête au nord-ouest, à travers de superbes bois de sapins, passe au col de Favardy et aboutit à Ranchal (à 7 km ; hôtel Champalle), un village de 723 âmes situé à 800 m d'altitude, à l'origine de la vallée du Rhins et au pied de la montagne de Ranchal (870 m) que coiffe une Vierge colossale. L'autre route descend dans le cirque du Ronson, atteint après 1 kilomètre et demi Saint-Bonnet-le-Troncy (environ 700 m d'altitude, hôtel Chavagny), village de 715 habitants dont la situation est très plaisante. De Saint-Bonnet, il est possible de rejoindre la vallée du Rhins en empruntant de belles routes : soit à Saint-Vincent-de-Rhins (6 km à l'ouest), tête de ligne du petit chemin de fer local menant à Amplepuis (cf. page 129), soit, en descendant le vallon du Ronson, à Magny (à 5 km au sud-ouest), halte du même chemin de fer.

• Le col des Echarmeaux

À 63 km de Lyon, on dépasse à droite un chemin vicinal. Il conduit, après 1,5 km, à la station puis, un kilomètre plus loin, au village de Poule (608 m d'altitude). À la gare, on peut loger à l'hôtel Ducharne-Bolton ; au village, à l'hôtel des Voyageurs et à l'hôtel Rampon. Sur cette commune, dans un site agréable situé au bord d'un étang, on trouve la maison forte de Fougères.

La route monte ; la pente est de 6 %. À 68 km de Lyon, on atteint les Echarmeaux (correspondances pour tous les trains de Poule-Gare, à 4 km ; en été, arrêt de l'express). Ce hameau dépend de la commune de Poule ; il est admirablement situé au col des Echarmeaux (718 m d'altitude), sur la grande ligne de partage Océan-Méditerranée. C'est devenu la principale station estivale du Haut-Beaujolais et de nombreux hôtels y sont disponibles : au col, le Nouvel-Hôtel et les hôtels Perras-Jugnet et Chanrion ; à mi-chemin sur la route de Poule, le Nouvel-Hôtel et l'hôtel de la Scierie.

Le hameau est constitué de quelques maisons, d'un bureau de poste et des hôtels déjà mentionnés. Il est bâti sur la grande crête séparant les versants du Rhône et de la Loire, au pied sud-sud-ouest de la roche d'Ajoux (973 m d'altitude ; l'excursion dure une heure

et demie aller et retour). À côté de la poste, on peut voir une statue de Napoléon Ier et un Christ en croix (avec les Évangélistes), œuvre d'un sabotier, J. Molette, qui vivait dans la première moitié du XIXe siècle. Le Christ, tout à fait « époque romane », a été béni en 1857 par le cardinal de Bonald. La maison de ce sabotier sculpteur, un peu plus bas, est ornée d'un lion en pierre. C'est également à Molette que l'on doit la statue de la Vierge qui se trouve sur la crête du versant ouest de la vallée (757 m ; 25 minutes aller et retour ; belle vue).
Les Echarmeaux sont environnés de superbes bois de sapins et se trouvent à un important nœud de routes qui rendent aisées les excursions dans toutes les directions. Au sud-sud-est, la grande route de Lyon descend dans la vallée de l'Azergues. À l'est, la route de Chenelette (à 5 km) et de Beaujeu (à 14,4 km) passe auparavant au hameau de Chansaye (à 2,8 km ; hôtel Bancillon-Batty), une modeste station estivale. Au nord, une route mène, après 2,8 km, à Propières (670 m d'altitude ; auberges). Au nord-ouest, une autre conduit à Chauffailles (à 11,3 km). Au sud-ouest, une autre encore amène à Ranchal (à 6 km) ; mais auparavant, au col des Alliers (à 2,8 km), une voie s'en détache, allant à Belmont (à 11 km) puis à Charlieu (28 km).
Des Echarmeaux, on peut débuter les ascensions du Tourvéon via Chenelette (cf. page 118), du mont Monnet et du Saint-Rigaud (cf. page 121).

• En Saône-et-Loire : Chaufailles et la montagne de Dun

Après les Echarmeaux, la route descend en lacets (on peut trouver de nombreux chemins de raccourci). Elle dépasse à gauche Belleroche-Belmont (511 m d'altitude ; village et station situés à 100 mètres de l'entrée ouest du tunnel des Echarmeaux), bourgade entourée de belles forêts, au pied du mont Pinay (881 m). À 6,5 km à l'ouest, on trouve Belmont (hôtels Béluze et Labrosse), chef-lieu de canton comptant 2.399 habitants et situé à 526 m d'altitude. Les Echarmeaux sont à 5 kilomètres à l'est. La route descend le vallon du Botoret entre des collines plantées de sapins.
À 80 km de Lyon, on arrive à Chauffailles (440 m d'altitude ; hôtels de la Poste et du Centre ; autobus pour Thizy), chef-lieu de canton habité par 3.554 personnes. Situé à 500 mètres au nord du Botoret, ce bourg industriel offre de nombreuses et agréables promenades.
À partir de ce point, la vallée s'ouvre largement. Sur la gauche, on dépasse successivement trois routes. Puis, à 3 km à l'est, sur la droite, on voit le village et la station P.-L.-M. de Mussy-sous-Dun (408 m d'altitude ; hôtel du Viaduc ; église avec un chœur du

La légende du Baboin

On raconte à Chazay qu'en l'an 1367, en pleine nuit, un violent incendie ravagea la demeure de Jean-Pol-Guillaume d'Albon, alors parti à la guerre. À la plus haute croisée de la seule tour encore épargnée par le sinistre parurent sa femme et sa fille Jeanne. Parmi la foule assemblée, un seul homme eut le courage de les secourir. C'était un certain Sautefort, l'un des nombreux forains présents en ville à l'occasion des vendanges. Il avait été remarqué pour sa belle allure, pour sa grande force, pour ses adroites acrobaties et comme, pendant celles-ci, il était fréquemment revêtu d'une peau d'ours lui donnant les dehors d'un singe, on l'avait surnommé le Baboin.
Plantant une échelle sous la croisée, trempant d'eau sa pelisse, le jeune homme s'élança, sauva d'abord l'enfant puis sa mère. Il s'en tira non sans graves brûlures et la noble dame veilla à ce qu'il soit soigné au mieux avant de l'attacher à son service. Lorsque le sire d'Albon, son époux, revint à Chazay, il fit du Baboin son écuyer et l'emmena avec lui dans les armées du roi combattant les Anglais. De la guerre où il s'illustra par sa bravoure, le Baboin revint chevalier. Jean-Pol-Guillaume d'Albon lui accorda alors la main de sa fille, lui confia la défense de Chazay en le désignant capitaine châtelain et le dota d'un riche domaine dont il prit le nom : ainsi le Baboin devint-il le chevalier Jehan du Mas (ou de Manso).
Dévoué, il veilla à protéger Chazay contre les Anglais et leurs alliés et remporta une victoire au nord de la ville, en un lieu qui a depuis gardé le nom de Culattes. Il en eut une si grande renommée que le bailli de Mâcon l'appela dans les troupes royales où il commanda à cent hommes d'armes. Il rentra à Chazay en 1425, abandonna la vie de soldat et s'attacha au bonheur de ses concitoyens, aidant les pauvres, dotant les filles pieuses... Il mourut vers 1435 après avoir légué de vastes terres à la paroisse pour qu'encore après son trépas l'on puisse secourir les malheureux. Ce fut alors deuil général à Chazay et, vers 1453, quand enfin les Anglais furent vaincus, on organisa une grande fête en sa mémoire, puis on lui éleva une statue sur les remparts de la cité. Lorsque son véritable nom fut oublié, on le prénomma Théodore, « don de dieu ». Jusqu'en 1789, les festivités en son honneur se poursuivirent chaque année. On les célébra encore en 1793 puis après la Révolution, quoi que moins régulièrement.
Vers 1839, constatant que la statue du Baboin menaçait ruine, les habitants de Chazay envoyèrent à Lyon deux conseillers municipaux afin qu'ils en achètent une autre (point trop chère). Ils optèrent pour une plaque de fonte servant de cible pour le tir au pistolet aux « Montagnes françaises », aux Brotteaux. Elle représentait un homme casqué portant lance et bouclier, ressemblant de loin à un chevalier mais étant en réalité un gladiateur. La plaque fut installée sur la principale porte de la ville, la seule qui subsiste encore.
Plaque et fête ont maintenu la légende vivante. Mais qu'en fut-il réellement du Baboin ? Impossible à dire. On sait juste que Jean-Pol-Guillaume d'Albon a bel et bien existé et qu'il eut une fille prénommée Jeanne.

XVe siècle), situés sous un impressionnant viaduc du chemin de fer long de 461 mètres et haut de 60.
Au nord de Mussy, on peut monter en une heure, en empruntant une petite route carrossable qui s'élève en circuits jusque près du sommet, à la belle montagne de Dun (709 m d'altitude), un belvédère bien découpé qui surplombe tout le pays dunois (les villages des environs portent le suffixe « sous-Dun »). Le sommet forme une terrasse gazonnée encore entourée d'épaisses constructions en granite rose, restes d'un ancien oppidum, chef-lieu du *pagus Dunensis* ; on y a trouvé des tombeaux gaulois. Au centre se dresse une chapelle romane construite au XIIe siècle par les Clunisiens. Elle dirigeait une paroisse jusqu'en 1705 et fut restaurée en 1809 par le comte de Rambuteau. Pour y entrer, on peut obtenir la clef à la ferme la plus proche (sur le versant est). À l'intérieur, on découvre de vieilles statues rustiques.
De la montagne de Dun, on peut redescendre au nord sur le village de Saint-Racho et la gare du même nom sur la petite ligne de Monsols à la Clayette.
La route, très sinueuse, voisine le chemin de fer. À 92 km de Lyon, on atteint la Clayette-Baudemont ; à 20 km de ce point (à 112 kilomètres de Lyon), c'est Charolles.

Les monts de Tarare

Sous le nom de monts de Tarare, on désigne la partie de la grande ligne de partage des eaux entre Océan et Méditerranée comprise entre, au nord, le col des Echarmeaux (718 m) où elle se soude aux monts du Beaujolais et, au sud, le col des Rampeaux (650 m) qui la relie aux monts du Lyonnais.
Les monts de Tarare sont bordés à l'ouest par la grande dépression de la Loire forézienne et à l'est par les dépressions de l'Azergues et de la Brévenne, affluents de la Saône. Anciennes, ces montagnes n'ont guère de relief, sauf au sud-ouest de Tarare avec les monts Boussivre (1.004 m) et du Crépier (935 m). Les parties les plus connues des monts de Tarare sont le col des Sauvages, franchi par la route directe de Tarare à Lyon, et le col de Pin-Bouchain, passage de l'actuelle route N. 7 rendu célèbre par une phrase de Mme de Sévigné (cf. page 130).

De Lyon à Tarare et à Roanne par le train

Par le réseau P.L.M., il faut compter 54 kilomètres jusqu'à Tarare et 96 jusqu'à Roanne. Cependant, les distances homologuées pour les tarifs et portées à l'indicateur sont de seulement 45 km pour Tarare et 87 km pour Roanne.

De Lyon à l'Arbresle

Il y a 20 kilomètres de Lyon-Perrache à Saint-Germain-au-Mont-d'Or où on laisse, à droite, la ligne de Mâcon, Dijon et Paris. La ligne de Roanne tourne au sud-ouest en contournant l'extrémité nord du mont d'Or puis entre dans la vallée de l'Azergues.
À 25 km : les Chères-Chasselay (203 m d'altitude), situées au pied du mont d'Or. À 27 km : Chazay-Marcilly (189 m). À 1 km à l'ouest de cette station, on trouve Chazay-d'Azergues, bâti sur une éminence qui domine la rive gauche de l'Azergues. Outre un pont suspendu, le bourg présente encore une partie de ses anciens remparts, notamment la porte du Baboin avec une statue légendaire, la Tête du Baboin, qui donne lieu à une cavalcade historique (cf. encadré). Dans l'ancien château, remanié au XIXe siècle, on admire une belle cheminée sculptée ainsi qu'une tourelle avec porte et élégant escalier.
À 31 km : Lozanne (202 m d'altitude), au confluent de l'Azergues et de la Brévenne. On y croise la ligne de Givors à Paray-le-Monial (cf. page 123). On remonte ensuite la vallée de la Brévenne.

L'Arbresle

À 38 km de Lyon (mais à seulement 23 km par Saint-Germain-au-Mont-d'Or, par la ligne de Lyon-Saint-Paul à Montbrison), on atteint l'Arbresle (232 m d'altitude ; hôtels du Lion-d'Or et Ducreux ; autobus pour Bully). Là naquit Barthélemy Thimonnier, l'inventeur de la machine à coudre, en 1793.
Ce chef-lieu de canton compte 2.692 habitants. C'est une ville industrielle (soieries) dont la position, au confluent de la Turdine et de la Brévenne, est fort pittoresque. À l'extrémité de la colline qui domine le confluent, sur une terrasse ornée d'un gros bloc erratique, deux ailes en retour d'équerre terminées par deux tours carrées constituent les vestiges d'un château fondé au XIe siècle par les abbés de Savigny. Quant aux portes Savigny et Ferrat, ce sont les restes des anciens remparts. L'église date des XIIIe et XVe siècles : elle possède des vitraux anciens (au chevet) et une cloche qui aurait été donnée par Fénelon alors qu'il était abbé de Savigny. L'hôtel de ville, installé dans un ancien château Empire, possède une salle de théâtre. Un monument aux Morts, par Jean Chorel, est installé dans un beau parc. Près de l'église, on trouve une maison flanquée d'une tour hexagonale Renaissance. On peut également admirer plusieurs habitations du Moyen Âge et du XVIe siècle.

De l'Arbresle à Tarare

Après l'Arbresle, le train franchit la Brévenne puis emprunte des tunnels et un viaduc. On laisse à droite de pittoresques moulins bordant le lit rocheux de la Turdine.

Naissance et développement de l'industrie à Tarare

Jusqu'au XVIIIe siècle, Tarare n'était qu'une pauvre bourgade connue seulement pour ses tanneries et ses quelques fabriques de toiles de fil assez grossières. Simonet, un fils de marchand toilier, commence à lui donner réputation et prospérité en y introduisant en 1756, pour la première fois, l'industrie de la mousseline qu'il avait étudiée en Suisse. Après sa mort
(15 août 1778), sa famille amène encore à Tarare les cotons filés suisses (1786) et les broderies au crochet (1788). En 1792, un prisonnier de guerre irlandais, Jean Moreau, apporte la navette volante, découverte facilitant la fabrication d'étoffes de toutes longueurs. Ce sont ensuite le grillage au four (1807), le blanchiment d'après la méthode de Berthollet (1808) et le lavage mécanique ; puis les brochés, les percales à jour et les zéphyrs (de 1810 à 1812), le régulateur appliqué en tissage (1818), le flambage au gaz des étoffes claires et enfin les apprêts et l'emploi de la vapeur comme moyen de chauffage (1822). Il y a quelques années, M. Martin a également apporté sa pierre à l'édifice : l'introduction de la fabrication des peluches de soie pour chapeaux et l'invention du tissage à deux pièces.
De nos jours, l'industrie dont Tarare est le centre (fabriques de mousselines, tarlatanes, gazes de pansement, tissus de coton légers, broderies – spécialement peur le rideau –, peluches, velours de soie, impressions, blanchiment) emploie plus de 60.000 ouvriers dans les montagnes de la Loire et du Rhône ainsi qu'en Saône-et-Loire.

À 45 km de Lyon, voici Saint-Romain-de-Popey (318 m d'altitude ; hôtel de la Gare). Comptant 1.012 habitants, la bourgade est pittoresquement installée à 2 km au sud-sud-ouest du mont Popey (606 m ; 1 h 40 aller et retour ; vue sur les vallées de la Turdine et du Trézoncle) qui la domine. On côtoie, à droite, le château d'Avauge et son superbe parc. La station de Saint-Romain dessert l'établissement de bains de vapeurs aromatiques de Sarcey, à 3 kilomètres environ au nord-est de la gare.

À 49 km, on arrive à Pontcharra-Saint-Forgeux (352 m) qui dessert Pontcharra-sur-Turdine (autobus pour Montrottier, Affoux, Villechenève, Longessaigne et Panissières) : on y trouve une fabrique de soieries. À 2 km au sud-est, on peut voir la chapelle gothique de Clévy (lieu d'un pèlerinage). À 12 km au sud-ouest, desservie deux fois par jour par un autobus, Villechenève (722 m) est installée près de la ligne de partage. On peut y loger dans des hôtels de villégiature (des Touristes, Gacon, de la Brioude).

De Pontcharra, il est possible, en empruntant le chemin de fer du Beaujolais, de rejoindre à 17 km Légny et la vallée de l'Azergues.

Tarare

À 54 km de Lyon, on arrive à Tarare (399-380 m d'altitude ; buffet à la gare ; autobus quotidiens pour Feurs et Valsonne).

Chef-lieu de canton occupant, pense-t-on, l'emplacement de l'oppidum gallo-romain appelé l'*Aratrum*, c'est une ville industrielle (cf. page 127) de 11.768 habitants. Elle est située sur la Turdine, dans une vallée étroite dominée par les montagnes de Bel-Air (un des groupes des monts de Tarare) au nord, du Bois-du-Four à l'est, de Chalosset au sud-est, et de Tarare (775 m d'altitude, placé sur la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Méditerranée) au nord-ouest.

Pour se loger, on peut aller à l'hôtel de l'Europe (17 rue de la République, chauffage central) ou à l'hôtel Tête-Noire (33 rue Burie). En matière de restaurants, on peut se rendre au Café Français (14 rue Étienne-Dolet). Le syndicat d'initiative se trouve au 51 rue de la République.

L'église Sainte-Madeleine présente un fronton sculpté par Bonnassieux. Le tribunal de Commerce est installé dans un ancien couvent des Capucins du XVII[e] siècle. Dans la rue du Château, on voit une tour du XVI[e] siècle. On trouve également une statue de Simonet (par Bailly, de Lyon) et un intéressant musée industriel de la chambre de commerce : pour le visiter, il faut s'adresser à M. Cherblanc, au numéro 1 de la place de la Madeleine.

Tous les ans, le 1[er] dimanche d'août, se déroule la fêle des Mousselines. Outre un cortège, on voit pendant celle-ci de très originales décorations : la rue principale de la ville est ainsi ornée de dômes de mousselines dont l'effet est charmant.

Excursions autour de Tarare

• Vers le col des Sauvages

Depuis Tarare, il est possible d'aller visiter le barrage de la Turdine (cf. page 130) où le col des Sauvages (situé à 7 km au nord). Pour le rejoindre à pied, il faut compter 1 h 45 par la route et 1 h 15 par le chemin vicinal des Sauvages (45 minutes à la descente). C'est une excursion très recommandée au milieu de belles forêts de sapins ; au sommet, une bonne auberge attend les voyageurs. Un autre itinéraire, long de 9 kilomètres et prenant 2 h 30, consiste à atteindre ce col via le barrage de la Turdine (à 3 km), le pont de Darcy (4,5 km) et, à droite, un chemin vicinal remontant au nord vers les crêtes.

• Notre-Dame de Bel-Air

La chapelle de Notre-Dame de Bel-Air est située à l'ouest, au sommet d'une colline de 580 m d'altitude (montée 40 minutes ; descente 25 minutes). La vue y est très belle, les Alpes se dévoilent par temps clair.

• Le signal de Boussivre

Le signal de Boussivre (montée 2 h 15 ; descente 1 h 40) se trouve au sud-ouest. Pour l'atteindre, on sort de Tarare au sud par la route de Saint-Marcel que l'on remonte. Après 1 h 45, on atteint Affoux (environ 830 m d'altitude ; 329 habitants). On prend alors à droite (à l'ouest) un vicinal puis un chemin de desserte en bonne pente. Après 2 h 15, on gagne le sommet du signal de Boussivre. Haut de 1.004 mètres, c'est le point culminant des monts de Tarare. Il est surmonté de la Tour Matagrin bâtie en 1880 (signal géodésique du 1[er] ordre du parallèle moyen, correspondant aux signaux du Pilat, de la Charpenne et de Montellier). De ce sommet, la vue est magnifique. Pour en profiter au mieux et voir les Alpes, il convient d'effectuer cette promenade par temps clair, notamment quand souffle le vent du sud. Pour redescendre, on peut se diriger vers l'ouest sur Violay et la route de Tarare.

• Le circuit des Crêtes

Le circuit des Crêtes est une autre excursion chaudement recommandée. Longue de 76 kilomètres, elle se fait par des routes, des chemins de grande communication ou des vicinaux. Leurs côtes et leurs lacets interdisent la vitesse mais, en les parcourant, on découvre toute la physionomie des monts de Tarare. Pour ne rien gâcher, le trajet est ponctué de bons hôtels.

On emprunte, au sud, la route de Saint-Étienne ; on passe le col de Siget (854

m) sur la ligne de partage au sud de la Tour Matagrin. Après 13 kilomètres, on arrive à une bifurcation laissant à gauche Villechenève : il faut prendre à droite le chemin de Violay qui côtoie les crêtes de partage (versant Océan). À 19 kilomètres, voici Violay : on doit prendre en face. À 24 km, nouvelle bifurcation laissant à gauche Saint-Cyr-de-Valorges ; on suit encore en face. À 27 km, c'est Pin-Bouchain, sur la route N. 7. Un kilomètre avant le col, on prend à gauche, sur le versant nord, un vicinal qui suit la crête. À 31 km, on atteint les Sauvages (cf. page 130) ; on continue à suivre les crêtes. À 35 km : les Salles. On prend à droite la route de Villefranche puis, à gauche, celle de Saint-Apollinaire et de Saint-Just-d'Avray (à 44 km). On descend vers l'Azergues. À 52 km, Chamelet ; à 58 km, Ternand. On remonte vers Saint- Vérand (à 63 km) ; on franchit le vallon du Soannon et on rentre à Tarare par Dareizé, Saint-Loup et la route N. 7.

Amplepuis et ses environs

Après Tarare, la voie ferrée monte rapidement par le pittoresque vallon de la Turdine (on emprunte un tunnel et un viaduc) puis passe sous le col des Sauvages (cf. page 130) via un tunnel long de 2.926 m (altitude : 562 m). On quitte alors le bassin du Rhône pour entrer dans celui de la Loire.

À 68 kilomètres de Lyon, on arrive à Amplepuis, chef-lieu de canton habité par 5.693 personnes et situé à 430 mètres d'altitude. On peut y loger dans les hôtels Terminus (en face de la gare), du Centre ou du Commerce ; on y trouve une fabrique produisant des toiles, des mousselines, des foulards, des soieries ou encore des couvertures.

À 17 km au nord-est d'Amplepuis, par la route ou un chemin de fer à voie étroite, on peut se rendre à Saint-Vincent-de-Rhins, un bourg industriel de 1.403 habitants installé sur une colline de la rive droite du Rhins. En continuant à remonter la vallée du Rhins par la route, on atteint Ranchal, à 6,5 km. De là, à 13 km d'Amplepuis, on peut rallier les Echarmeaux (cf page 122).

De la gare de Saint-Victor-Thizy à Thizy

La voie descend la belle vallée du Rhins, affluent de la Loire. À 73 km, on entre à Saint-Victor-Thizy (378 m d'altitude), station qui dessert plusieurs bourgs.

Saint-Victor-sur-Rhins, à 200 mètres su nord, est une commune industrielle où subsistent les beaux vestiges d'une église romane.

Bourg-de-Thizy, à 6 km au nord via un chemin de fer à voie étroite, est une commune de 3.951 habitants dominée par une belle église du XI[e] siècle qui faisait partie d'un prieuré des Bénédictins de Cluny. Une fabrique de toile y est installée. On peut loger aux hôtels de la Vallée et Laffay.

Cours, à 14 km au nord par un chemin de fer à voie étroite, est une ville industrielle de 6.014 habitants où l'on produit des couvertures de coton. On peut y dormir à l'hôtel Sarrazin.

Quant à Thizy, à 7 km au nord-est par un chemin de fer à voie étroite, chef-lieu de canton de 4.266 habitants, il s'agit d'une ville très industrielle (production de toiles et de cotonnades) où naquit le ministre girondin Roland (1734-1793). Elle est pittoresquement bâtie sur la pente d'un mamelon qui, se détachant de la montagne de Marnand (658 m), s'avance en promontoire, à l'ouest, au-dessus de la vallée de la Trambouze. Sur la place de l'Église, on trouve le monument (par Soldi) de Claudius Chervin, le créateur de l'Institut des Bègues. On peut loger aux hôtels Central et du Midi ; des autobus mènent de Thizy à Charlieu, à Chauffailles et à Villefranche.

De la gare de Saint-Victor-Thizy à Roanne

La voie ferrée emprunte des tunnels et des ponts sur le Rhins. À 79 km, on arrive à Régny (327 m d'altitude), commune industrielle de 2.077 habitants où l'on trouve une église moderne (bâtie par l'architecte Bossan), des maisons du XVI[e] siècle, des restes de fortifications et une fabrique de crayons Conté.

À 87 km de Lyon, on atteint l'Hôpital (306 m) ; on débouche alors dans la vallée de la Loire. À 94 km, le Coteau ; la voie franchit la Loire. À 96 km, on aboutit à Roanne.

De Lyon à Tarare et à Roanne par la route

Il faut prendre la route N. 7 qui va de Lyon à Paris par le Morvan. Le trajet est long de 88 km et se révèle assez fréquenté.

De Lyon à l'Arbresle

On sort de Lyon par les quais de la Bibliothèque, de Pierre-Scize et Arloing ; on prend à gauche la route de Valse et, immédiatement à gauche, la rue du Bourbonnais.

À 7,5 km, à la bifurcation de Tassin-la-Demi-Lune, on prend à droite. À 8 km, nouvelle bifurcation : on laisse à droite la route d'Écully, à gauche celle de Tassin et on prend en avant et à droite. La route côtoie le chemin de fer de Montbrison. À 15 km, on atteint la Tour-de-Salvagny (351 m). À 17,5 km, nouvelle bifurcation : il faut prendre en face en laissant à droite la route de Lozanne. En pente douce, on descend vers la vallée de la Brévenne ; lorsque l'on a Fleurieux sur sa gauche, la route fait des tournants perpendiculaires à droite et à gauche, sous le chemin de fer ; on compte trois tournants perpendiculaires dans l'Arbresle, deux à droite, un à gauche.

De l'Arbresle à Tarare

À 25,6 km, on atteint l'Arbresle (cf. page 127). Pendant 27 kilomètres, la route remonte peu à peu jusqu'aux monts de Tarare.

Une propriété à Écully

La propriété Vernon est une des plus caractéristiques du village : six hectares de pelouses, bois et avenues centenaires dans une enceinte de murs de quatorze pieds de haut. On y pourrait soutenir un siège. D'épais rideaux de verdure la défendent par surcroît contre la curiosité des voisins. On ne voit personne et personne ne vous voit : c'est le principal. On se sent vraiment chez soi. On a, pour ainsi dire, son soleil, ses oiseaux et ses brises…

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

La mine de Sain-Bel

Au-dessus du village, sur le versant de la montagne, il existe une mine de pyrite exploitée aujourd'hui par la Société de Saint-GoBain ; une des particularités de cette exploitation consiste en des puits inclinés où l'on descend par des marches et des vagonnets munis de câbles, jusqu'à des profondeurs de 150 mètres. La mine produit environ, chaque année, 300.000 tonnes de minerai, pour la fabrication de l'acide sulfurique. Elle occupe en moyenne 700 ouvriers. Les couches ont de 4 à 8 mètres d'épaisseur, 52 % de soufre et 45 % de fer environ.

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

À 1 kilomètre au nord-ouest, les Molières ont d'immenses carrières de calcaire coquillier (muschelkalk), de calcaires compacts (choins) et de pierres à chaux.
À 30,1 km, on arrive à Bully-les-Bains, commune possédant des sources ferro-manganatées arsenicales, un château du XIVe siècle et de la Renaissance restauré et des vestiges de remparts des XIVe et XVe siècles. Par la suite et jusqu'à Tarare, la route côtoie le chemin de fer du Beaujolais. À 38 km, on arrive à Pontcharra-sur-Turdine.
À un kilomètre au nord de la station des Olmes, à la Varenne, on trouve une ancienne tour romane. En octobre 1793, les défenseurs de Lyon alors en fuite et commandés par Précy furent pour la plupart massacrés dans le vallon de la Varenne par les soldats et les paysans qui les poursuivaient. Seuls Précy et quelques-uns de ses hommes purent se réfugier dans les montagnes du département de la Loire.
À 43,6 km de Lyon, on gagne Tarare (cf. page 127). On y entre par la rue de Lyon, la rue Étienne-Dollet et la rue de la République.

De Tarare à Roanne par le col des Sauvages

Depuis Tarare, il est désormais possible de rejoindre Roanne en prenant la nouvelle route du col des Sauvages. De la rue de la République, il faut emprunter à droite les rues Bulle et Barronnat. La route, en montant, forme 10 lacets : deux sont serrés tandis que les derniers sont courts.
À 49,5 km de Lyon, on entre au hameau de Charpenay ; à 50,6 km, c'est le col des Sauvages (725 m d'altitude), situé sur la ligne de partage entre Océan et Méditerranée. À 300 mètres au sud, on trouve le village des Sauvages. À un kilomètre à l'est, au sommet de la crête (776 m d'altitude), on voit la statue colossale de Notre-Dame de la Roche, en pierre de Volvic. Précédée d'une chapelle et de deux petits couvents, c'est le but d'un pèlerinage fréquenté se déroulant le 16 août.
Du col, on descend par 5 lacets rapprochés et 2 assez durs ; plus loin, on rencontre de nombreuses sinuosités. À 58,4 km, on atteint Amplepuis. On y rejoint la vallée du Rhins que l'on va suivre, à l'instar du chemin de fer. On passe à Saint-Victor-sur-Rhins (à 64,1 km) et à Régny (70,8 km). À 79 km, on arrive à une bifurcation où l'on rejoint la route N. 7. À 88 km, c'est Roanne.

De Tarare à Roanne par la N. 7

On sort de Tarare par les rues de la République et Serroux, puis par la route N. 7. À 45,2 km de Lyon, on laisse une route en avant et à gauche et on prend en avant et à droite.
À 47 km, voici le barrage de la Turdine, épais de 4 à 20 mètres et haut de 22. Il forme un lac artificiel long de 1.100 mètres, large de 150 et contenant 850.000 mètres cubes d'eau. Il est entouré d'un paysage champêtre que bordent au sud les bois de sapins de la Veterine. On prend à droite et l'on contourne le lacet serré du pont de Darcy ; on s'élève alors au nord par 4 autres lacets.
À 52,5 km, c'est le col de Pin-Bouchain (725 m d'altitude), situé sur la ligne de partage entre Méditerranée et Océan. Ce col a été rendu célèbre par une phrase de Mme de Sévigné : « J'ai transi de vous voir passer de nuit cette montagne qu'on ne passe jamais entre deux soleils ». On traverse ensuite quelques bois (jadis, ils étaient réputés peu sûrs) et on descend en laissant à gauche Machezal (à 58,7 km de Lyon). La route fait un brusque lacet à une bifurcation : il faut prendre à droite. À 64 km : Fourneaux-sur-Gand ; à 3 kilomètres au nord de ce point, on trouve le château de Sarron (XVIe siècle) ; à 3 kilomètres au sud, c'est le château de l'Aubépin (également du XVIe siècle).
À 70,5 km de Lyon, on entre à Saint-Symphorien-de-Lay (hôtel Corlay), chef-lieu de canton de 2.133 habitants. Son église, datant en partie du XVe siècle, renferme de remarquables boiseries du XVIe siècle. On peut également admirer les anciens châteaux de la Cloistre, de Thélis et de Pesselay. La route descend ensuite en formant de multiples sinuosités. À 78,1 km, on rejoint la route N. 82 et on longe la voie de chemin de fer. On entre ensuite dans le Coteau, une commune séparée de Roanne mais qui en constitue une sorte de faubourg. On franchit la Loire et on entre à Roanne (88 km de Lyon).

Les monts du Lyonnais

Au nord, les monts du Lyonnais se soudent aux monts de Tarare par le col des Rampeaux (650 mètres d'altitude), près de Viricelles, qui sépare les bassins de la Brévenne et de l'Anzieux. Au sud, ils sont reliés aux Cévennes par le seuil de Terrenoire (480 m). De structure granitique, peu élevés (de 800 à 900 mètres), la proximité de la capitale des Gaules et l'extrême division de la propriété ont amené la disparition de leurs forêts. Toutefois, sur le versant de la Brévenne, plus humide, et au pied de la ligne de partage des eaux, on peut admirer un grand nombre de belles prairies et de grands châtaigniers ; sur la crête même on trouve quelques bois taillis de chênes (comme aux environs d'Yzeron) ou des bois de sapins et de mélèzes (comme à Saint-Bonnet-le-Froid) qui constituent des lieux d'excursion fort agréables.
Quand le temps s'y prête, la vue est magnifique et n'a d'équivalent que celle qui s'offre au sommet du mont Pilat. On y voit la quasi-totalité des Alpes savoyardes et dauphinoises, depuis l'extrémité nord-est du mont-blanc jusqu'à Rochecourbe dans le Diois.

De Lyon à Montrond par le train

Par le réseau P.-L.-M, il y a 64 kilomètres de Lyon-Saint-Paul à Montrond et 80 kilomètres si l'on va jusqu'à Montbrison.

De Lyon à Sain-Bel

Au sortir de la gare de Saint-Paul, la voie pénètre immédiatement dans le tunnel de Loyasse (1,4 km). À 2 km, on entre dans la station de Lyon-Gorge-de-Loup (187 m d'altitude). Après avoir croisé la ligne de Paris à Lyon, on traverse la colline de Montribloud dans le tunnel des Deux-Amants (305 m).
À 4 kilomètres, on atteint la station d'Écully-la-Demi-Lune (212 m d'altitude). À gauche, la Demi-Lune ; à droite, à un kilomètre au nord, sur une hauteur, Écully. Reliée à Lyon par un tram direct, c'est une commune de 3.612 habitants qui possède une école d'agriculture; une église romane moderne bâtie par Cl. Benoit (sous le porche, on remarque une inscription du IVe siècle), quelques édifices anciens (le « castel du prince » avec sa tourelle du XVIe siècle, le colombier de Jos, le très remanié domaine de Fontville) ainsi que de belles villas. La vue y porte sur Lyon, sur Fourvière et sur la vallée de la Saône.
À 5,7 km, Tassin (229 m) où l'on peut bifurquer sur Lozanne et Givors. La voie remonte le vallon du ruisseau de Charbonnières. À 9 km : Charbonnières-les-Bains, à 233 m d'altitude (cf. page 109).
À 12 km, la Tour-de-Salvagny (267 m d'altitude), située à 2 kilomètres au nord de la station, sur une hauteur (355 m) d'où l'on découvre le massif du mont d'Or et une partie des montagnes du Lyonnais.
À 16 km, Lentilly (302 m), avec le château de Cruzol datant du XVe siècle : on voit encore les deux hautes tours flanquant la porte d'entrée et, au-dessus des mâchicoulis, un écusson avec les armes des Henry, seigneurs de Cruzol et de Jarnioux. La voie ferrée passe sur un viaduc haut de 28 m. À 20 km, Fleurieux-sur-l'Arbresle (284 m d'altitude) ; à 23 km, l'Arbresle (233 m) avec sa bifurcation sur Roanne et Lyon. Laissant à l'ouest la vallée de la Turdine et la ligne de Tarare, le chemin de fer de Montbrison remonte la rive droite de la vallée de la Brévenne en direction du col des Rampeaux qui sépare les montagnes de Tarare (à droite) des monts du Lyonnais (à gauche). À gauche, on peut voir le château de la Tourette.
La vallée de la Brévenne est très resserrée entre le revers ouest des monts du Lyonnais et le revers est des monts de Tarare. Très fraiche, elle est bordée par des sommets plantés de grands bois, excellents lieux d'excursion.
Après le tunnel et le col des Rampeaux, la voie descend la jolie petite vallée de l'Anzieux et aborde la Loire.

Sain-Bel et l'abbaye de Savigny

À 26 km, Sain-Bel (245 m), ancien *sanum bellum*. Comptant 1.405 habitants, la commune est Installée sur un coteau. On y voit un château en ruine datant des XIIe et XVe siècles. Outre le tissage de soieries, y sont établies des mines de pyrite (cf. marge page 130).
À deux kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Sain-Bel, on trouve les vestiges de l'importante abbaye de Savigny qui fut fondée au début du Moyen Âge et dont, à partir du XIIe siècle, les moines prirent le titre de barons (ci-contre). On y voit une église en partie romane, des restes de deux autres églises, une chapelle transformée en grange, des fragments du cloître et une porte du XVIIe siècle.
À 6 kilomètres au sud-est, on peut gravir le col de la Croix-du-Ban, celui-ci étant franchi par un chemin vicinal mal entretenu. Il faut compter 1 h 30 pour la montée, 1 h 10 pour la descente. Ce trajet passe à 3 km par Saint-Pierre-la-Palud (mines de pyrite) et par ses bois.
Toujours de Sain-Bel, on peut gagner Chevinay, à 5 kilomètres.

Bessenay et ses environs

- **Bessenay**
  À 31 km, on atteint Bessenay (375 m ; autobus de la gare à Montrottier, Brullioles et Chambost), La gare se trouve au hameau de la Brevenne ; le bourg est à 1,8 km à l'ouest, en terrasse sur la rive gauche de la Brévenne. Cette commune qui compte 1.565 habitants et dont le territoire produit de bons vins est l'une des plus prospères de la région. L'église, comprise dans l'enceinte d'un ancien château, est un bâtiment moderne de style roman. Dans ses environs, on peut faire d'intéressantes excursions.

- **Brullioles**
  La commune de Brullioles est située à 7 km à l'ouest-sud-ouest de Bessenay, au pied du mont Pothu (821 m d'altitude). Il faut 40 minutes pour le gravir et 25 pour en descendre. Cette éminence est couronnée d'énormes blocs de rochers dont le plus gros, la pierre du Diable, est considéré par certains comme un autel druidique ; il fut en tout cas longtemps associé au culte de la fertilité et de jeunes couples viennent encore y danser pour s'attirer bonheur et prospérité. Enfin, on raconte qu'en ses lieux, Gargantua et Satan se disputèrent…

- **La chapelle de Notre-Dame**
  Située à 1,5 km de la station de Bessenay, sur la montagne de Ripan (418 m), la chapelle de Notre-Dame est un bâtiment moderne.

- **Montrottier**
  Montrottier se trouve à 12 kilomètres à

L'abbaye de Savigny

Ce village fut le siège d'une abbaye jadis célèbre, citée dans un écrit de 852 ; il ne reste aujourd'hui que quelques pierres de cette abbaye qui eut jadis tous les droits souverains, qui battait monnaie et dont les feudataires devaient le service à cor et à cri, qui lançait les foudres de l'église contre les récalcitrants et dont les abbés batailleurs, nommés à l'élection, devaient faire preuve de quatre ascendants nobles du côté paternel et de cent quarante ans de noblesse, la mère demoiselle ! Le dernier religieux de l'abbaye, Ponthus de Thy de Milly, *est mort à Savigny le 14 décembre 1824, âgé de 86 ans. Il subsiste la tour de l'Horloge et quelques sculptures du XIIe siècle recueillies par un habitant du pays. Une Vierge en bois du XIIIe siècle, chez les religieuses Saint-Charles ; le porche roman d'une chapelle transformée en cellier.*

Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois*

La pierre Mougy

Non loin de la forteresse de Vaudragon, au bas d'une courbe boisée, on trouve une grande table de pierre longue et large d'environ dix pieds. On l'appelle la pierre Mougy. Elle passe pour être un dolmen quoi qu'elle n'en ait guère l'allure : tout juste séparée du col par des blocs plus petits, on la dirait plutôt glissée de la cime du bois et arrêtée dans sa chute. Une pierre horizontale, de dimensions plus modestes, est située à côté ; une troisième se voit plus haut.
La tradition locale veut que cette pierre Mougy soit un autel antique où les druides pratiquaient jadis leurs sacrifices. D'aucuns se demandent même si on n'y aurait pas célébré, lors de sabbats, la messe du diable. Toutefois, nulle légende concernant la pierre ou la forteresse voisine n'a été conservée.

Les pierres Saint Martin

Il est probable que saint Martin, celui qui parcourut sans relâche les campagnes gauloises pour les évangéliser, soit passé par la région lyonnaise. Nombre d'églises y sont en tout cas placées sous son patronage. De plus, une légende veut que les pierres des chemins qu'il suivait aient conservé sa marque. Ainsi, l'on montre en beaucoup d'endroits, sur les rocs en bordure d'anciennes voies, de petits trous en forme d'empreinte de pieds. On les nomme, dans le pays, « pierres Saint Martin ».
On en trouve ainsi près de la Charbonnière, au bord du chemin conduisant de ce hameau au village de Chassagny, et à Saint-Martin-en-Haut, à proximité du chemin menant du hameau du Bayard à Thurins.

l'ouest. On peut s'y rendre en autobus et y dormir à l'hôtel Bissardon. Cette commune comptant 1.239 habitants est installée à 675 mètres d'altitude sur un sommet isolé, à 3 kilomètres au sud-est du mont des Bottières (853 m). C'est un modeste lieu de villégiature pour les Lyonnais (la capitale des Gaules est à 38 km par la route) où l'on peut observer des halles à charpentes en chêne du XVIIe siècle.

- **Chevinay, le col de la Luère et le château de Saint-Bonnet-le-Froid**

Chevinay est à 4,7 km ; le col à 7,3 km ; à pied, il faut compter une heure et demie pour rejoindre le château de Saint-Bonnet-le-Froid.
On sort de la station de Bessenay au sud-est par la route de la Luère. À l'est, après le pont, se détache un chemin plus recommandé pour les piétons. Après le hameau du Soupat, il rejoint la route ; par son entremise, on peut atteindre, à l'est, des crêtes boisées qui se rattachent au château de Saint-Bonnet.
En restant sur la route, après quatre kilomètres, on laisse à gauche (à 1 km de distance) le village de Chevinay où l'on peut dormir à l'hôtel de l'Union. Après la borne 11 km, on voit dans le fossé les restes de l'aqueduc romain appelé Thoues des Sarrasins. Un kilomètre plus loin, un sentier se détache à droite en direction du château. La route, elle, entre dans les bois de Saint-Bonnet. Encore un kilomètre et on laisse à droite un chemin pittoresque mais de mauvaise qualité : il conduit directement au château. La route continue vers le col de la Luère.

De Bessenay à Sainte-Foy-l'Argentière

À 35 km de Lyon, le train arrive à Courzieu-Brussieu (312 m d'altitude ; hôtel du Commerce ; une maison de Courzieu porte un cadran solaire avec cette devise : *Cours autant que tu voudras, la dernière t'attrapera*). Une belle et bonne route part au nord de la station (dans le hameau de la Giraudière) et, via Courzieu (à 2,8 kilomètre ; hôtel des Voyageurs), rejoint après 8,8 km le col de Malval.
La voie ferrée franchit la pittoresque gorge du Rossant. La vallée de la Brévenne devient ensuite un étroit défilé dans lequel se succèdent les travaux d'art (viaducs et tunnels). On franchit la Brévenne en face de Saint-Genis-l'Argentière où l'on trouve d'intéressants restes de remparts des XIIe et XIIIe siècles. À Bossoure, on voit le château des anciens seigneurs de Saint-Genis ; il date du XVIIe siècle.

Les cadets

Au XIXe siècle encore, la croyance aux esprits follets était très répandue dans les campagnes : ces lutins ou Servants s'occupaient des soins du ménage et, surtout, de ceux du bétail. Avec amour, ils l'étrillaient, le brossaient, le nourrissaient. Ils veillaient ainsi sur les bœufs et les vaches mais surtout sur les chevaux dont ils tressaient habilement la crinière. Il était déconseillé aux valets de ferme de défaire ces nœuds : les Servants, sous peu, leur auraient donné une bonne correction, car ils possédaient une force et une adresse sans commune mesure avec celles des humains.
Ces Servants, qu'autour de Lyon on nommait surtout « cadets », étaient le plus souvent invisibles. Mais il arrivait qu'ils se laissent apercevoir, à tel point que, dans les montagnes du Lyonnais, la plupart des paysans disaient les avoir vus sous une forme ou une autre ; au minimum, ils connaissaient quelqu'un ayant eu cette chance. Il était encore plus commun de les entendre : toujours dans le Lyonnais, rares étaient ceux qui n'avaient pas perçu, de jour ou de nuit, dans la cave, le grenier, le fenil ou l'écurie, un petit rire clair et moqueur, agaçant : c'était cadet qui avait ri et, en ce cas, il était probable qu'il soit en train de préparer un tour malicieux.
Monnier et Vingtrinier rapportent deux anecdotes concernant le cadet. La première a pour cadre la Renaudière, tout près du bourg de Thurins. Dans une grosse maison située à mi-côte, un lutin partagea longtemps, avec un domestique nommé Barthélemy, le soin du bétail. Et ce, au vu et au su de tout le village. La tâche était fort bien effectuée et, aux membres de la famille ou aux amis venus de Lyon qui prétendaient que Barthélemy, un peu ivrogne ou somnambule, s'acquittait seul de ce devoir, toute la domesticité protestait et affirmait l'existence du cadet avec tous les dehors de la bonne foi. Un incident sembla même confirmer l'authenticité de la croyance : un soir, de retour du cabaret un peu plus ivre que de coutume, Barthélemy tint en entrant dans l'écurie des propos peu amènes envers le cadet. Le lendemain matin, on le retrouva dans l'escalier de la maison, évanoui, roué de coups, la tête fendue. Comment expliquer qu'il ait pu sortir de l'écurie, traverser une vaste cour, pénétrer dans une maison fermée à clef et s'être trouvé battu, la tête en bas, dans un escalier où il n'avait rien à faire ? Tout le village pensa que le cadet s'était vengé. Barthélemy lui-même, réveillé, ne se souvint de rien sinon de ses injures à l'encontre du lutin ; lui aussi estima que son aventure était une vengeance de l'esprit et maintint sa version jusqu'à la fin de ses jours. Quoi qu'il en soit, à la Renaudière, plus aucun domestique ne tint de propos déplacés sur le lutin, par peur de subir semblables représailles.
La seconde anecdote se déroule à Thurins même ; Monnier et Vingtriner écrivent la tenir d'un témoin oculaire. À la veillée, une femme du bourg nommée Jeanneton Bernard avait fort mal parlé du cadet et essuyé, du même coup, les protestations de ses voisines. Cependant, la chose ne s'arrêta pas là : le lendemain, l'imprudente ne trouva pas sa chèvre à l'écurie. Elle sortit, demanda de l'aide. Alors on entendit un bêlement : toutes les têtes se levèrent et l'on découvrit l'animal attaché sur le toit avec une branche d'osier. L'assemblée reconnut la vengeance du cadet ; Jeanneton le supplia de lui rendre sa chèvre, promit de ne plus dire de mal de lui... Ce furent toutefois de jeunes gens robustes qui, munis d'échelles, allèrent délivrer la malheureuse bête. L'incident se déroula devant deux cents spectateurs.

Sainte-Foy-l'Argentière et ses environs

À 43 kilomètres de Lyon, le train entre en gare de Sainte-Foy-l'Argentière (426 m d'altitude ; autobus pour Saint-Laurent-de-Chamousset et Panissières). Entourée de belles prairies, c'est une commune de 1.271 habitants installée sur la rive droite de la Brévenne. Elle possède une église romane moderne, un portail et un clocher constituant les vestiges d'une église du XV[e] siècle et un manoir datant de la même époque. Une mine de houille y est exploitée.
À 3 km au sud-ouest de Sainte-Foy-l'Argentière se trouve l'ancien petit-séminaire : aujourd'hui désaffecté, il fut fondé par le cardinal Fesch. Au sud-ouest, le Châtelard (746 m d'altitude) peut constituer l'objectif d'une agréable promenade en forêt. L'aller-retour prend deux heures ; au sommet, on jouit d'une belle vue.

Vers Montrond

À 51 km de Lyon, on entre à Meys (478 m) puis on passe dans le tunnel de Viricelles, long de 625 m, qui constitue le point culminant de la ligne (514 m). Il est creusé dans la montagne de la Croix-des-Rampeaux (650 m), une arête étroite qui forme ici la ligne de partage des eaux du bassin de la Méditerranée par la Brévenne à l'est et des eaux du bassin de l'Océan par l'Anzieux, affluent de la Loire, à l'ouest.
À 54 km, on atteint la station de Viricelles-Chazelles (516 m; buffet à la gare). De ce point, un tram dessert Chazelles, à 2,5 km (cf. page 134) et Saint-Symphorien-sur-Coise, à 10 km au sud-sud-est.
La voie parcourt la pittoresque gorge de l'Anzieux puis, après le tunnel de Lory, pénètre dans la large plaine de la Loire ; on bénéficie d'une belle vue vers l'ouest. À 61 km, on arrive à Bellegarde-Saint-Galmier (392 m) où jaillissent des sources minérales. À 64 km, Montrond-les-Bains (361 m), situé sur la ligne de Paris à Saint-Étienne. 16 kilomètres séparent Montrond de Montbrison (situé à 80 km de Lyon).

De Lyon à Montrond par la route

Par la vallée de la Brévenne

Le trajet est long de 65 km par la route qui franchit les monts du Lyonnais et redescend dans le haut de la vallée de la Brévenne. Si l'on souhaite visiter cette vallée sur toute sa longueur, ce qui rallonge l'itinéraire de 3 kilomètres, il faut quitter Lyon par la route N. 7, rouler 26 km jusqu'à l'Arbresle (cf. page 127) puis prendre à gauche. On passe par Sain-Bel (29 km) Bessenay (33,5 km) et Sainte-Foy-l'Argentière (49 km) où l'on rejoint la route N. 89 de Lyon à Bordeaux.
Il y a 44 km de Lyon à Sainte-Foy-l'Argentière par la route N.89. Après Sainte-Foy, laissant à droite la route 89, on remonte la rive gauche de la Brévenne.
À 50 km on arrive à Viricelles (574 m), sur le col de la Croix des Rampeaux, à 1 km au sud-sud-est de la source de la Brévenne.
À 52,5 km, on trouve la bifurcation de Viricelles-Chazelles. On descend la gorge de l'Anzieux et l'on gagne Bellegarde (60 km), Montrond (65 km) et Montbrison (79 km).

Par les monts du Lyonnais : Saint-Martin-en-Haut et Saint-Symphorien-sur-Coise

• Vue d'ensemble sur l'itinéraire

Le trajet, long de 65 km, passe par Oullins (5 km) puis Brignais (13 km). À la fin de ce village, une route prend à droite. Elle est en montée jusqu'à Saint-Martin, avec une pente maximale de 7 %. À 18 km, Soucieu ; à 22,5 km, Thurins ; à 32,5 km, Saint-Martin-en-Haut ; à 44 km, Saint-Symphorien ; à 54,5 km, bifurcation de Viricelles ; à 65 km, Montrond et, à 79 km, Montbrison.
On peut également prendre un chemin de fer à voie étroite qui, après 48 km, atteint Saint-Symphorien ; on prend ensuite un tram à vapeur jusqu'à Viricelles-Chazelles-P.-L.-M., à 10 km de là.

• De Lyon à Saint-Martin-en-Haut

À 11,5 km de Lyon, on trouve la bifurcation du Grand-Buisson. On passe sous le chemin de fer puis on descend et l'on franchit l'Yzeron. À 15 km, voici Brindas, 1.030 habitants, un village industriel et agricole doté d'une église romane et, sur la place, d'une tourelle où s'est installée la mairie. À 17,5 km, Malataverne : on laisse à gauche Messimy et on oblique vers le vallon du Garon. À 22,5 km, on entre à Thurins, d'où l'on peut rallier Yzeron, à environ 7 km au nord-ouest (cf. page 136). En s'élevant, la route décrit 7 grands lacets.
À 32,5 km de Lyon, on entre à Saint-Martin-en-Haut (737 m ; hôtel du Soleil), situé sur l'arête de partage entre Coise et Garon. C'est un bourg de 2.236 habitants et un agréable lieu de villégiature. À 2,5 km au nord-est, on peut voir les ruines du château de Rochefort. À 3 km à l'est-sud-est, on trouve le château de la Bâtie et le bois du même nom, dans un paysage âpre et sauvage.
De Saint-Martin, des routes mènent à Sainte-Foy-l'Argentière, à 12 km au nord-ouest) et à Yzeron, à 7,5 km au nord-est.
Un tram descend vers la Coise par un vallon latéral. En l'empruntant, on gagne Larajasse-Vézel (environ 570 m d'altitude), à 41 km de Lyon. Près de la gare, on découvre les ruines couvertes de lierre de la forteresse de Vaudragon : elle date du XVI[e] siècle. À 3 km au sud-ouest, c'est la commune de Larajasse.

Les reliques de Saint Symphorien

On raconte que la ville occupe l'emplacement d'un oppidum romain sur les vestiges duquel les rois burgondes auraient bâti un château. Ni la tradition ni les historiens n'avancent de nom pour cette antique implantation, même si, parfois, on évoque le *Forum Segusiavorum*. Cependant, c'est d'une autre légende que le bourg tient son actuelle appellation.
Saint Symphorien fut martyrisé à Autun. Par la suite, des miracles se seraient produits sur son tombeau, à tel point que nombre de cités et d'abbayes voulaient posséder une partie au moins de ses reliques. Selon la tradition, un jour que lesdites reliques étaient envoyées vers un monastère, le mulet qui les transportait s'arrêta près du bourg sans que rien ne puisse le décider à repartir : c'était comme si une barrière invisible l'empêchait de continuer. Alors, les cloches se mirent à carillonner sans que personne ne les ait actionnées. Les habitants se rassemblèrent et, devant la volonté manifeste de Dieu, les restes du martyr furent transportés dans la ville qui, désormais, fut placée sous son patronage et prit le nom de Saint-Symphorien.

Le loup de Mornant

Au nord-est de Saint-André-la-Côte et au nord-ouest de Mornant, Chaussan est une commune agricole surtout connue pour ses fruits et particulièrement ses marrons. Elle est installée au flanc d'un coteau dominé, au nord et à l'ouest, par des hauteurs plantées de bois relativement vastes.
À la fin du XVIIIe siècle, ceux-ci abritaient toujours des loups qui attaquaient les troupeaux et même, parfois, des habitants de la contrée. Le 7 décembre 1785, l'un de ces fauves, tenaillé par la faim, mordit grièvement deux personnes et vola une brebis. Un jeune homme de 22 ans, Jacques Peyzaret, l'attaqua et, sans armes pourtant, parvint à le tuer. Son courage lui valut une grande estime, journaux et brochures parlèrent de l'événement et l'intendant de la généralité lui accorda une belle récompense.

• Saint-Symphorien-sur-Coise

La route franchit le vallon et reste à hauteur sur la rive droite. À 44 km de Lyon, on arrive à Saint-Symphorien-sur-Coise (environ 600 m d'altitude ; hôtels du Sud et Combe ; autobus pour Lyon). Au milieu d'un paysage de montagnes rocheuses et boisées, ce chef-lieu de canton de 2.277 habitants est installé en amphithéâtre sur une sorte de promontoire abrupt qui domine la rive droite de la Coise (au nord) et la rive gauche de l'Orzon (à l'est). Petite ville aux rues tortueuses et escarpées, elle a en partie gardé sa physionomie médiévale. De ses anciens remparts du XIVe siècle, il reste notamment la porte de Riverie, dotée de mâchicoulis en encorbellement. Les Tard-Venus s'emparèrent du bourg en 1362 ; en 1562, grâce au courage de ses femmes, il repoussa à plusieurs reprises l'attaque des protestants.
Au sommet du rocher qui surplombe Saint-Symphorien, où l'on peut accéder grâce à de belles rampes d'escalier, se dresse l'église. Elle fut rebâtie en 1407 par le cardinal Girard. Elle présente une façade et un clocher du XIe siècle. À l'intérieur, on trouve une cuve baptismale avec une inscription gothique ; quant à la crypte, elle abrite la tombe du cardinal Girard (mort en 1415).
Ville natale de celui-ci, Saint-Symphorien est également la patrie du jurisconsulte Benoit Court (XVe siècle) et du médecin Symphorien Champier.
À 7 km au sud-est, le château de Châtelus constitue un intéressant objectif de promenade, comme le château de la Thénaudière, à 3,5 km à l'est. Ce dernier date du XVIIIe siècle.

• Chazelles-sur-Lyon

Après Saint-Symporien, la route descend vers la Coise avant de remonter, tandis qu'un vicinal plus court de 3 km et suivi par le tram se dirige vers Chazelles.
À 52 km : Chazelles-sur-Lyon (620 m d'altitude ; hôtel de France). Cette commune de 5.425 habitants est le siège de nombreuses usines de chapellerie. On y voit des restes de remparts, deux maisons du XVIe siècle, un château flanqué de tours, les vestiges d'une commanderie de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et une église en partie romane.
Au-delà de Chazelles, la route descend, laisse à droite Viricelles puis rejoint, à 54 km de Lyon, la bifurcation de Viricelles-Chazelles.

Par Mornant, Larajasse et Chazelles

• Par le train

Un chemin de fer à voie étroite dessert la zone située à l'ouest de la route. Il passe par le Tupinier (10 km, bifurcation) puis par Soucieu-en-Jarrest (19 km). Cette commune de 1.135 habitants présente une église du XVIIIe siècle dont les boiseries proviennent, dit-on, de l'ancienne abbaye de Cluny. Le pays de Jarez (*Giarensis pagus*) correspond à peu près au bassin du Gier.
Le train passe ensuite à Orliénas (20 km) et à Saint-Laurent-d'Agny (24 km), village de 779 habitants qui abrite des ateliers de cordonnerie. À 1,5 km de ce point, on trouve la chapelle de Saint-Vincent (environ 520 m d'altitude ; belle vue), patron des vignerons. On vient ici en pèlerinage le 22 janvier et aux Rogations.

• Vu d'ensemble sur l'itinéraire routier

Le trajet fait 77,5 km. Il passe d'abord par Brignais (à 13 km). Suivent quatre bifurcations : celle des Sept-Chemins (à 15 km ; sur Soucieu, à droite), celle du Bâtard (à 18 km ; sur Taluyers, à droite), une troisième (à 22 km ; sur Mornant, à droite) et enfin celle de Belleville (24 km) où il faut prendre en avant et à droite. On passe ensuite à Saint-Maurice (26 km), à Saint-Didier (28 km), à Riverie (31 km) et à Sainte-Catherine (33 k). À 39 km, c'est la bifurcation de Larajasse ; à 44 km, Saint-Symphorien. De là, il y a 35 km jusqu'à Montbrison.

• Saint-Genis-Laval, Brignais et Orliénas

Au sortir de Lyon, la route suit le quai Courmont, le quai Perrache et le pont de la Mulatière (on y voit le confluent du Rhône et de la Saône). À 3 km, on passe à la Mulatière. À 5 km, voici Oullins. À 8 km, Saint-Genis-Laval. Ce chef-lieu de canton de 3.435 habitants ne manque pas de curiosités. Le château de la Tour, avec ses trois pavillons, fut restauré en 1613 par Jérôme de Villars, archevêque de Vienne, qui ajouta le magnifique perron que l'on peut toujours admirer. Le château de Beauregard, possédé au XVIe siècle par Thomas de Gadagne, présente les restes de superbes terrasses et une intéressante nymphée. Sur la côte de Beauregard se dresse l'observatoire d'astronomie dont l'édification fut financée par la ville de Lyon et l'État. Sur la route menant à Charly, on peut visiter une demeure Louis XIII qui fut autrefois la propriété de Fr. Lumagne, banquier et échevin de Lyon en 1663-1664 : on y remarque une cheminée monumentale de 1631 avec des incrustations de marbre noir, des fresques en camaïeu encadrant des toiles de l'école de Poussin avec, au milieu, les armoiries des Lumagne, et enfin un très beau plafond à la française. Sur la route d'Oullins, on voit la monumentale barrière de Longchêne, ancienne résidence d'agrément des Bullion ; en 1866, l'impératrice Eugénie en fit don aux Hospices de Lyon pour qu'ils y



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3104

établissent un hospice destiné aux convalescents. Tout près, au nord, est installée la fondation Michel Perret, un asile récemment ouvert.

À 13 km, on atteint Brignais (desservi par le tram numéro 10 de Lyon), où les Tard-Venus battirent en 1362 les troupes royales. À 2,5 km, on peut admirer les beaux vestiges de l'aqueduc romain du mont Pilat qui franchit le gracieux vallon du Garon où est installé un petit restaurant.

À 2 kilomètres et demi à l'ouest, on trouve Orliénas (hôtels des Eaux, de la Poste, de l'Hermitage) commune possédant des eaux ferrugineuses et sulfatées employées contre l'anémie et les maladies de la peau. Il est possible d'y visiter les restes d'un ancien château fortifié.

• Taluyers

À 15 km, les Sept-Chemins : il faut prendre à droite la route où se déroule la course dite « Grand Prix de l'Automobile Club de France ». À 18 km, c'est la bifurcation du Bâtard : à 1 km au nord-ouest se trouve Taluyers. Les restes d'un prieuré fondé en 999 et restauré au XIVe siècle y forment, malgré leurs tours découronnées, un ensemble pittoresque propre à séduire les artistes. Quant à l'église paroissiale, son sanctuaire, son transept et son clocher datent du XIIe siècle. Enfin, l'ancien château de Taluyers est désormais un pensionnat ; il est entouré d'un jardin où l'on bénéficie d'une belle vue sur les environs.

• Mornant et Saint-André-la-Côte

À 22 km de Lyon, on arrive à Mornant (à 2,5 km au nord-ouest de Taluyers, à 400 m d'altitude ; autobus pour Sainte-Catherine et l'Aubépin ; hôtels de la Poste et du Commerce). C'est un chef-lieu de canton rassemblant 1.614 habitants. Son centre est occupé par la place des Terreaux, avec une église des XIIIe et XIVe siècles. À gauche, enclavée dans les maisons, la tour de la Dîme, très haute et carrée, faisait probablement partie du prieuré ; elle sert désormais de prison. L'hôtel de ville porte, au fronton, les armes du bourg : deux fifres en sautoir rappelant qu'en 1362, les habitants allèrent; fifres en tête, rejoindre l'armée royale que les Tard-Venus battirent à la bataille de Brignais. D'un point de vue industriel, Mornant possède de nombreux métiers de velours.

Une voie ferrée relie la ville à Rive-de-Gier, mais elle n'est pas encore exploitée. En revanche, on peut rallier Saint-André-la-Côte, à 10 kilomètres à l'ouest-nord-ouest, par un chemin vicinal bien entretenu : on sort au nord ouest, on passe à Saint-Sorlin (4 km) ; à 6 km, on doit laisser la route à droite. Le chemin vicinal monte en lacets. À 10 km, on est à Saint-André-la-Côte (773 m d'altitude). À un kilomètre et demi de ce point, au nord-ouest, on trouve le signal de Saint-André (937 m d'altitude), point culminant des monts du Lyonnais (signal géodésique du 1er ordre du parallèle moyen correspondant aux signaux de Sury-le-

Le Grand Quinson

On se souvient encore, dans la région de Mornant, d'un homme fort célèbre au début du XIXe siècle. Celui que l'on surnommait « le Grand Quinson » était né dans le hameau de la Fillonnière qui dépend de la commune de Saint-Didier-sous-Riverie. On le considérait comme un peu simple d'esprit ou un peu fou : il avait en effet l'habitude de prêcher à la sortie de la messe, le dimanche, sur le porche des églises ou sur les places publiques de Saint-Didier et des environs. Il se fendait de prédictions et, semble-t-il, nombre d'entre elles se sont réalisées : il aurait ainsi dit que les femmes porteraient un jour des fleurs à leurs chapeaux (alors qu'elles ne possédaient à l'époque que des coiffes), que les diligences rouleraient toutes seules en crachant du feu (chemin de fer), que les voitures avanceraient sans chevaux (automobiles)...

Mais sa prophétie la plus surprenante et dont des témoins attestent l'authenticité concerne la guerre de 1914. Bien avant que celle-ci n'ait commencé, le Grand Quinson aurait déclaré que lorsqu'une grande croix s'élèverait sur le crêt de Saint-André-la-Côte, un conflit éclaterait, que nombre d'hommes seraient mobilisés et qu'ils feraient défaut dans les campagnes à un point encore jamais vu. Or, quand on érigea en juillet 1914 la croix monumentale en fer qui marque le sommet du signal de Saint-André-la-Côte, la bénédiction et l'inauguration du monument avaient été fixées au dimanche 2 août. La déclaration de guerre et la mobilisation rendirent impossible la cérémonie. Elle n'eut lieu qu'une fois la guerre terminée.

Les habitants de Saint-André-la-Côte donnent à cette croix le nom de « croix de la Guerre » et nombreux sont ceux à se souvenir de la prédiction du Grand Quinson.

Comtal, Boussivre, mont Verdun, Tour de Chandieu et de l'Œillon). La vue y est magnifique : elle porte sur le mont-blanc, par temps clair, et sur les Alpes.

• **De Mornant à Sainte-Catherine-sous-Riverie**

Au-delà de Mornant, la route continue à monter. À 24 km, c'est la bifurcation de Bellevue (355 m d'altitude). Laissant en face la route de Rive-de-Gier et de Saint-Étienne, on prend à droite. À 26 km, on atteint Saint-Maurice-sur-Dargoire (440 m), commune de 1.019 habitants possédant une église du XIII[e] siècle. À 28 km, Saint-Didier-sous-Riverie, 807 habitants, bourgade où jaillit une source bicarbonatée ferrugineuse. Ravagé par les flammes en 1590, pendant les guerres de religion, le village conserve quelques restes de l'aqueduc du Pilat.

À 31 km, on entre à Riverie (750 m ; hôtel Dupré), très pittoresquement installée sur un promontoire détaché à l'est de la ligne de partage ; la vue y est fort belle ; par sa superficie, c'est la plus petite commune du Rhône. À 33 km, voici Sainte-Catherine-sous-Riverie (670 m ; autobus pour Mornant, Lyon et Rive-de-Gier ; hôtel Beau-Séjour), bourgade de 657 habitants sise sur la grande ligne de partage Océan-Méditerranée, au-dessus de la Coise naissante (affluent de la Loire) et du Bozançon (affluent du Gier). Au milieu des prés et des bois, Sainte-Catherine est devenue un lieu de villégiature fréquenté. Les promenades y sont belles et nombreuses.

• **De Sainte-Catherine-sous-Riverie à Larajasse**

À un kilomètre de Sainte-Catherine, on laisse à droite la route (plus directe et meilleure) de Sainte-Foy-l'Argentière et l'on en prend une autre, à gauche. À 36,5 km, l'Aubépin (829 m ; hôtel des Monts-Lyonnais), hameau dépendant de la commune de Larajasse devenu, grâce à son climat assez frais, un lieu de villégiature estivale.

À 39 km, on atteint Larajasse (720 m ; hôtel Fléchel ; à 3 km au nord, station du tram de Mornant à Saint-Symphorien). C'est un bourg de 1.794 habitants installé à proximité de vallons et de croupes boisées. À un kilomètre et demi, on trouve le château de la Fay, de style Louis XIII, flanqué de quatre tours et entouré de sapins et de mélèzes séculaires.

La route descend vers la Coise qu'elle franchit. À 44 km, Saint-Symphorien-sur-Coise (cf. page 134) : de là, il y a 34 kilomètres jusqu'à Montbrison.

De Lyon à Feurs par Vaugneray et Yzeron

Vue d'ensemble des itinéraires routiers et ferroviaires

En automobile, le trajet fait 67 km. On suit la route N. 89, de bonne qualité mais « à montagnes russes ». Au sortir de Lyon, plutôt que l'itinéraire ordinaire, il est possible d'en emprunter un autre, plus étroit mais moins encombré : il consiste à prendre le pont de la Bibliothèque, le quai Fulchiron (à gauche) puis, avant le pont du chemin de fer, la montée de Choulans (à droite) et ensuite le chemin de la Demi-Lune. On rejoint enfin la route directe. Il est également possible de sortir de Lyon par le quai des Étroits, les aqueducs de Bonnant (cf. page 108) et, de là, de poursuivre sur la Demi-Lune.

Par le chemin de fer (à voie étroite), il faut d'abord prendre le funiculaire de Lyon-Saint-Jean à Saint-Just. On emprunte ensuite le Chemin de fer Ouest-Lyonnais de Lyon-Saint-Just à Vaugneray-Gare. Pour s'y rendre, on peut aussi prendre un autobus (l'été) ou un autocar direct de Lyon (pendant la saison). Les renseignements sont disponibles au syndicat d'initiative de Lyon. Enfin, Vaugneray-Gare est relié par un tram électrique à Vaugneray-Ville (à 2 km).

De Lyon à Grézieu-la-Varenne

• **De Lyon à la Demi-Lune**

La route N. 89 sort de Lyon-Bellecour par le pont puis, à droite, le quai de la Bibliothèque et la suite des quais de la rive droite de la Saône : quais de Bondy, de Pierre-Scise, Arloing et, à gauche, la rue de Vaise. À 3,7 km, on arrive à la bifurcation de la route N. 6 : il faut prendre à gauche la rue Marietton et sa suite la route N. 7. À 6,2 km, bifurcation de la route N. 7 : on doit prendre à gauche la route N. 89.

À 6,5 km, on arrive à la Demi-Lune, commune dotée d'une jolie église moderne (par Bossan). À 9 km, Pont-d'Alaï, sur le ruisseau de Charbonnières, en amont du point où il se jette dans l'Yzeron (jolie vue). À la Tourette, on peut voir les restes d'un aqueduc ; à 400 mètres au nord, on trouve les ruines gallo-romaines du Tourillon : deux énormes piliers carrés de destination indéterminée.

• **Grézieu-la-Varenne et le col de la Croix-du-Ban**

À 10,5 km, à la bifurcation du Grand-Buisson, on laisse à gauche la route de Saint-Martin-en-Haut. On laisse à droite Grézieu-la-Varenne (332 m ; hôtel Vallon), commune de 1.034 habitants où subsistent des vestiges de l'enceinte fortifiée et, autour de l'église, des habitations an-

ciennes. L'une d'entre elles, datant du XVI[e] siècle, est appelée château de la Barge : très remaniée, elle conserve malgré tout des fenêtres à croisillons, des plafonds à la française et, au premier étage, une belle cheminée monumentale.

Le col de la Croix-du-Ban se trouve à 7 km au nord-ouest. En empruntant un bon chemin vicinal, on peut le gravir à pied en 1 h 40. On peut ensuite descendre sur Saint-Pierre-la-Palud et Sain-Bel ou bien rejoindre le col de la Luère et descendre ensuite soit sur Bessenay soit sur Vaugneray.

Pour gagner le col de la Croix-du Ban depuis Grézieu, on laisse à gauche la route de la Luère puis on sort, au nord-ouest de l'église, pour descendre vers le ruisseau du Mercier. À 3,5 km, on atteint Pollionnay (474 m d'altitude ; auberges), sur un plateau cultivé un peu dénudé mais situé à proximité de bois et bénéficiant d'une très belle vue ; y subsistent, de surcroît, les restes d'un château fort. On en sort à l'ouest. À 5 km, le chemin s'engage dans les bois et forme des lacets. À 7 km, on atteint le col de la Croix-du-Ban (640 m), dans l'arête entre le ruisseau de Charbonnières et la Brévenne, entre deux sommets de 665 et 789 m.

Si l'on souhaite rejoindre le col de la Luère, à une vingtaine de minutes, on doit prendre, au sud du col, un sentier qui suit sensiblement la crête.

Vaugneray et ses environs

• Vaugneray

À 16,5 km de Lyon, on gagne la Maison-Blanche. À un kilomètre et demi, c'est Vaugneray (430 m d'altitude ; hôtels de la Poste et du Midi). Desservi par le chemin de fer à voie étroite de l'Ouest Lyonnais, départ d'un courrier reliant la gare à Yzeron, c'est un chef-lieu de canton comptant 1.942 habitants. Il possède une belle- église moderne en granite du pays et le château de Bénévent datant des XIV[e], XV[e] et XIX[e] siècles. Vaugneray a donné son nom à la *vaugnerite* de Fournet, granite amphibolite, véritable kersanton gneissique.

Aux alentours, de multiples excursions sont réalisables. Le paysage s'y prête : les vallons secondaires sont charmants et les montagnes du versant sud du chaînon d'Yzeron sont fort belles avec leurs forêts, leurs rochers et les vues qu'elles offrent, lesquelles s'étendent jusqu'aux Alpes lorsque le temps est propice.

• Le col de la Luère

Le col de la Luère se trouve à 8 kilomètres au nord-ouest de Vaugneray.

Pour le rejoindre directement en automobile depuis Lyon (il en est distant de 23 km), il faut suivre la route de Bordeaux jusqu'à la bifurcation de Tupinier, prendre à droite par Grézieu (la route à une pente de 6 % et est bien entretenue).

Depuis le village, il faut remonter à gauche de l'église. Après avoir franchi une crête (raccourci à gauche), on redescend un peu et l'on trouve la route de la Luère (prendre à gauche). Cette route se développe à flanc de coteaux à travers des bois de châtaigniers, des taillis de chênes et enfin des bois de pins ou de sapins.

Après 8 kilomètres, on atteint le col de la Luère (680 m d'altitude) où s'est installé un nouveau chalet-hôtel qui, sur demande, peut envoyer une auto à la gare de Grézieu. Le dimanche, des autobus sont disponibles. L'un est direct depuis Lyon : il part de la place des Cordeliers vers 9 h 20 ; le trajet prend 1 h 10 ; le soir, il repart pour Lyon vers 19 h. De Grézieu-gare, d'autres se rendent au col vers 10 h 10 et I1 h 10 ; le trajet se fait en 30 minutes ; le soir, ils rentrent vers 18 h 10.

Le col de la Luère se trouve entre deux sommets de 737 m (au nord) et de 778 m (au sud), sur la ligne de partage entre la Brévenne et l'Yzeron. Sa situation, au milieu des bois, est particulièrement pittoresque.

Du col, on peut descendre, en profitant d'une jolie vue sur le château de Saint-Bonnet, vers Chevinay, à 3 km, puis rejoindre Bessenay. Toutefois, la plus belle excursion est celle du château de Saint-Bonnet. Du col, on peut emprunter une route privée passant entre deux tours et où les voitures ne doivent rouler qu'avec prudence. Elle se développe au sommet de la crête avec une vue très pittoresque sur les bois et la prairie verdoyante qui entourent le château ainsi que sur les montagnes du massif de Tarare (dans le fond). À 20 minutes du col, on arrive au château de Saint-Bonnet, une mauvaise copie d'un château du XIII[e] siècle. Ce n'est donc pas pour lui que vaut la promenade, mais bien pour son cadre : ce site, ancien passage de la voie d'Aquitaine, est le plus beau de tous les environs de Lyon avec ses admirables vues sur la vallée de la Brévenne et un magnifique panorama dont on profite le mieux depuis le petit hémicycle, actuellement fermé, appelé le banc des Alpes. À proximité du château, on peut loger dans une modeste auberge établie chez le fermier voisin ou bien à Chevinay, à l'hôtel.

Les marcheurs n'ayant pas peur des efforts peuvent, en 1 h 20, monter au château directement depuis Vaugneray (la descente prendra 50 minutes). Il leur faudra emprunter un mauvais chemin qui se détache de la voie précédemment décrite au hameau de Recret et qui, se continuant par de belles sentes (malheureusement mal entretenues), aboutit entre le château et le banc des Alpes. Si l'entrée de celui-ci est fermée, on

La maison hantée de Seyssuel

Le 7 juin 1930, le *Savoyard de Paris* fait état des étranges phénomènes qui se produisent depuis peu dans la ferme de M. et Mme Rozier, à Rochepiquet, sur le territoire de Seyssuel. Assiettes, verres et objets divers se déplacent sans qu'on en connaisse la raison, tandis que les enfants que le couple a à sa garde tombent malades. Sollicités par M. Rozier, des habitants de Vienne et de Seyssuel sont venus sur les lieux pour observer ces manifestations : ils ont constaté que le récipient dans lequel leur hôte avait préparé du café au lait à leur intention s'était mystérieusement vidé ; ils ont vu une assiette, posée sur la table et contenant une motte de beurre, choir inexplicablement et se briser sur le sol ; enfin, percevant du bruit à l'étage, l'un des visiteurs a gagné une chambre au milieu de laquelle il a trouvé un vase ; il l'a remis en place mais, quelques instants plus tard, on a pu remarquer que l'objet, de lui-même, était retourné sur le plancher.
Ces événements ont un grand retentissement dans les environs. D'après certains témoignages (que ne mentionne pas le *Savoyard de Paris*), ils seraient à imputer au *Petit Albert*, ce fameux grimoire largement répandu dans les campagnes françaises...

Chronologie

- 3000-2000 av. J.-C. : premières installations humaines sur le site de Vienne
- Début du IVe siècle av. J.-C. : arrivée des Allobroges
- 121 av. J.-C. : suite à la défaite des Allobroges, Vienne devient romaine
- 62-61 av. J.-C. : sous la conduite de Catugnat, les Allobroges se soulèvent
- Vers 50 av. J.-C. : Vienne reçoit le titre de colonie latine
- Vers 46 av. J.-C. : des citoyens romains s'installent à Vienne
- 44 av. J.-C. : expulsés de la cité, les citoyens romains gagnent le futur site de Lyon
- 16-15 av. J.-C. : Vienne reçoit le titre de colonie romaine
- 36-41 : Vienne reçoit le droit italique
- 68 : Vindex se révolte contre Néron ; prenant son parti, les Viennois assiègent Lyon
- 69 : Vienne doit livrer ses armes, son or et des vivres à Valens, lieutenant de Vitellius
- Début du IIe siècle : le Conseil impérial interdit la célébration des Jeux grecs à Vienne
- Milieu du IIIe siècle : création de l'évêché de Vienne
- 275-276 : invasion des Alamans ; destruction de Vienne
- Fin du IIIe siècle-début du IVe siècle : Vienne devient chef-lieu de la province de Viennoise et du diocèse de Viennoise (ou des sept provinces)
- 316 : l'empereur Constantin fait étape à Vienne
- 355-356 et 360-361 : séjours de Julien à Vienne
- Vers 386-389 : saint Martin vient à Vienne et baptise l'une de ses habitantes, Fœdula
- 391-392 : Valentinien II séjourne à Vienne. Il est assassiné par un Franc, Arbogast

peut accéder, depuis le chemin, aux prairies qui sont en dessous et d'où la vue est identique : magnifique panorama des Alpes par temps clair (vent du sud) depuis le mont-blanc jusqu'à Rochecourbe (Diois) par les Alpes de Savoie et du Dauphiné.
Au-delà du château, une allée horizontale carrossable, bordée de mélèzes et de prairies puis de taillis, passe par la crête et mène, à 25 minutes du château, au col de Malval.

• Le col de Malval

Le col de Malval, situé à 6,9 km à l'ouest-nord-ouest, est un très bon objectif d'excursion pour pique-niquer. C'est également le point de départ pour la descente sur Courzieu et la Giraudière et, surtout, pour Bessenay via les bois de Saint-Bonnet. On peut également gagner les cols de la Luère et d'Yzeron.
La route de Malval, en excellent état et accusant une pente de 6 %, est la continuation de celle qui traverse Vaugneray. Elle forme des lacets dans un vallonnement ingrat (mal-val) quoique pittoresque, sur la rive gauche du ruisseau Dronand, rive bordée de genêts et de bois ; on y profite d'un beau panorama sur l'ensemble de la plaine du Lyonnais et sur les Alpes (par temps clair).
Après 6,9 km, on arrive au col de Malval (700 m), positionné dans la crête séparant la Brévenne et l'Yzeron, entre le signal de Saint-Bonnet (787 m) au nord et les Jumeaux (882 et 893 m) au sud. Deux sources jaillissent à proximité : l'une à 2 km avant le col, sur la droite, l'autre à gauche, à 400 mètres à l'ouest du col.
Depuis celui-ci, en empruntant un sentier remontant vers le nord, on peut rejoindre en 25 minutes le château de Saint-Bonnet. Si, sur ce chemin, on suit le premier sentier à gauche, on descend à travers bois jusqu'au hameau du Soupat d'où l'on peut ensuite rallier Bessenay.
Il existe encore d'autres moyens de poursuivre l'excursion : en continuant à descendre par la route, on peut rejoindre Courzieu et la Giraudière ; en prenant le sentier qui, du col, remonte vers le sud, on peut atteindre en une heure et demie, via les crêtes des Jumeaux, le village d'Yzeron (cf. page 136). Si, toujours du col, on choisit le sentier qui descend vers le sud-est, on retourne en une heure à Vaugneray par le vallon du Dronand.

Yzeron et ses environs

• De la Maison-Blanche à Yzeron

Après la Maison-Blanche, la route devient très sinueuse et la visibilité sur l'avant s'en ressent fortement. Elle court sur le flanc droit de la vallée où coule l'Yzeron, formant des lacets que coupent de nombreux raccourcis. À 21,5 km de Lyon, on découvre le village d'Yzeron que domine son clocher dressé sur un rocher qui barre le vallon. On aperçoit également la petite cascade des Tournelles dont le faible débit estival est compensé par un cadre agréable. Par un nouveau lacet, on revient sur le roc qui, précédemment, surplombait la route.

• Yzeron

À 28 kilomètres de Lyon, on entre à Yzeron (737 m d'altitude). Ce village de 572 habitants, avec sa situation pittoresque sur les pentes rocheuses qui dominent la rive droite de l'Yzeron, est devenu un intéressant lieu de villégiature. Une table d'orientation du T.C.F. est installée sur la terrasse de l'église. Pour se loger, les possibilités sont nombreuses : hôtel Beau-Site, hôtel du Parc (à 500 m du village et à 765 m d'altitude, doté du chauffage central et permettant la pratique des sports d'hiver), hôtel Berger (avec un jardin) ou encore hôtels du Nord, de la Paix et des Touristes. En matière de transports, on y trouve un courrier pour Vaugneray, un autobus pour Lyon (quatre fois par semaine), des autocars directs de Lyon (informations auprès du syndicat d'initiative) ainsi que des autobus pour Vaugneray-gare.

• Promenades près d'Yzeron

On peut effectuer de nombreuses promenades autour d'Yzeron.
Notre-Dame d'Yzeron se trouve au nord, à 860 mètres d'altitude, un peu au sud du signal de la Roue (904 m). Il faut 30 minutes pour y monter, 20 pour en descendre ; on y profite d'une belle vue englobant les Alpes si le temps est propice.
La station de Courzieu-Brussieu est à 10 km par la route de Montromand puis un vicinal qui rejoint à Courzieu la route de Malval. Saint-Martin-en-Haut est à 7,5 km par une belle route qui contourne le vallon du Garon sur des crêtes boisées. La station de Sainte-Foy-l'Argentière se trouve à 15 kilomètres ; pour l'atteindre, on passe par Duerne (à 9 km). On peut également se rendre à la station Messimy-Malataverne (réseau de l'Ouest-Lyonnais).
Enfin, il faut mentionner l'excursion qui mène à Py-Froid (le Puy Froid), situé au sud-est et haut de 803 mètres. La montée se fait en 30 minutes, la descente en prend dix de moins. Si on parvient à atteindre le sommet – le sentier qui y mène, sur le revers sud, est malaisé à trouver –, on profite d'une très belle vue. Mais, en général, on monte, grâce à un sentier facile sur la crête, à un premier sommet (688 m d'altitude) où la vue est moins complète.

D'Yzeron à Feurs

Après le village d'Yzeron, la route s'enfonce dans le haut vallon de l'Yzeron et le contourne à gauche ; sinueuse, elle décrit notamment un brusque lacet. À 32 km de Lyon, on franchit le col de Montromand (864 m) entre Brévenne et Yzeron, affluents de la Saône et du Rhône.

La route va vers le sud-ouest. Après un kilomètre, elle commence à longer la grande ligne de partage Océan-Méditerranée. Elle le fait ju6squ'à Duerne (824 m), à 37 km de Lyon. Là, on rejoint la route venant de Saint-Martin-en-Haut. On descend ensuite vers la Brévenne.

À 44 km, on arrive à Sainte-Foy-l'Argenlière. Au-delà du chemin de fer, il faut prendre à droite. La route, en montée, s'avère encore très sinueuse et fait un nouveau lacet brusque.

À 48 km, on gagne les Halles. On y trouve le château de Fenoyl, érigé en marquisat en 1720 et reconstruit au XIX[e] siècle, ainsi que le château de Tourville qui a appartenu au célèbre marin du même nom. À 49 km, on passe le col du Bief (962 m), situé sur la ligne de partage Océan-Méditerranée. On descend ensuite vers la Loire.

À 53 km de Lyon, on quitte le département du Rhône pour pénétrer dans celui de la Loire. À 55 km, Saint-Martin-Lestra, sur un pittoresque mamelon, puis Saint-Barthélemy, dominant la large plaine du Forez. À 61,5 km, Salt-en-Donzy. On laisse à gauche les étangs du Forez, riches en sauvagine. À 67 km, on entre à Feurs.

Vienne, l'antique rivale

Vienne n'est plus la Vienna pulchra *dont les applaudissements charmaient l'oreille de Martial et des lettrés de Rome, mais si elle ne peut plus se glorifier, comme au temps des Césars, de ses temples, de ses théâtres et de ses palais de marbre, elle est toujours reine de beauté, dans sa ceinture de riantes collines, au milieu de ses jardins de fleurs, rêvant dans la tiède chaleur et la fine lumière de son ciel méridional, pendant que le Rhône la berce du murmure de ses flots caressants.*

Marcel Reymond

Les trains rapides ne font pas à l'ancienne capitale des Allobroges, l'honneur de quelques minutes d'arrêt. Mais, en revanche, le grand fleuve lui forme depuis Givors une magnifique avenue naturelle largement ouverte, presque en ligne droite, semée de longues îles d'oseraies qui émergent à peine et semblent flotter au-dessus de l'eau comme des radeaux de verdure. Sur les deux rives, des collines boisées et des pentes doucement inclinées et en pleine culture se déroulent avec une harmonieuse variété de couleur et de contour. Le coude très brusque que le Rhône dessine à Vienne même permet à la ville de se présenter de face comme un véritable décor de fond ; et on embrasse d'un seul coup d'œil l'amoncellement de ses vieilles maisons étagées aux différents niveaux de la rive gauche, sa basilique, ses églises anciennes et modernes, les ruines de son acropole, le pont suspendu qui la relie à la rive opposée, la tour et le faubourg de Sainte-Colombe.

Charles Lenthéric

Vienne (150 m d'altitude à la cathédrale) est une sous-préfecture du département de l'Isère. Forte de 25.092 habitants, serrée contre les collines de la rive gauche du Rhône et s'étendant au nord jusqu'à Estressin, cette ville aux rues étroites et sinueuses mérite amplement une visite : elle eut une grande importance dans l'histoire des Gaules et présente aujourd'hui de très nombreuses antiquités. On peut également se rendre à Sainte-Colombe (cf. page 144), sur la rive droite du fleuve : bien que dépendant du département du Rhône, cette commune constitue un véritable faubourg de Vienne.

De Lyon à Vienne

Par la route

En automobile, le trajet jusqu'à Vienne est long de 27 kilomètres. La route fait de fortes ondulations à la Bégude-Feizin et à Saint-Symphorien-d'Ozon ; ce sont là des passages dangereux. Après Saint-Symphorien, la route est bonne et plate mais, en arrivant vers Vienne, elle accuse une forte descente : le sol y est raviné.

Par le train

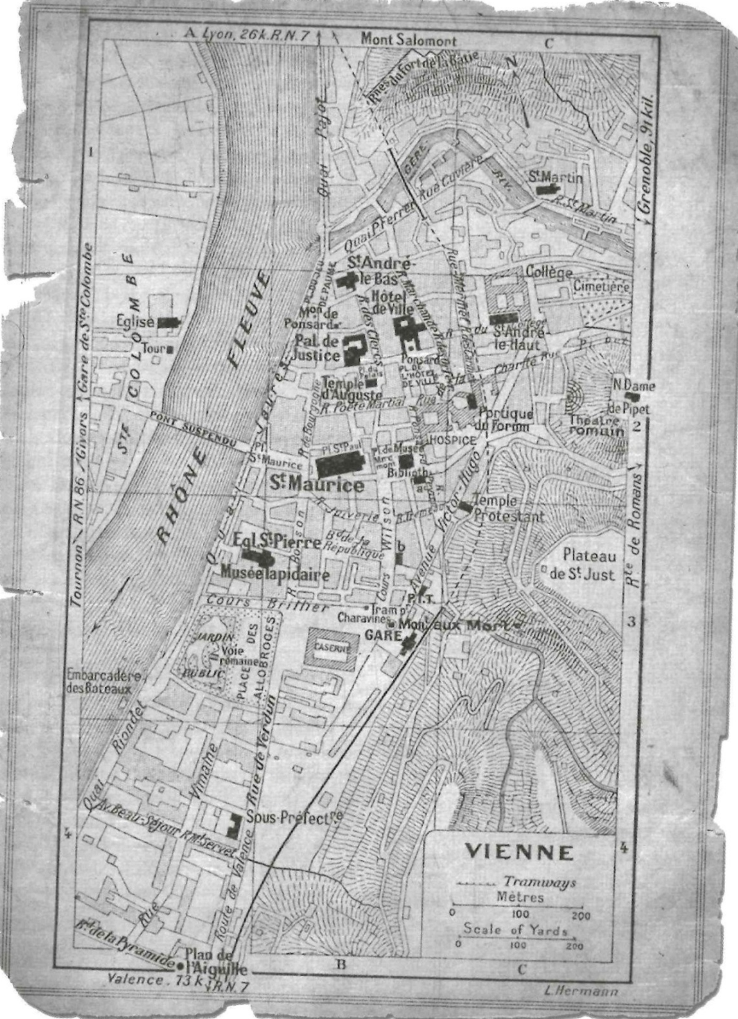
Par le chemin de fer P.L.M., il faut compter 32 kilomètres jusqu'à Vienne.

Parti de Perrache, le train traverse le Rhône – permettant d'admirer le panorama de Lyon dominé par la colline de Fourvière – puis se dirige vers le sud. À gauche, on aperçoit la gare de marchandises de la Mouche ; à droite, de l'autre côté du fleuve, on voit Sainte-Foy, la Mulatière puis Oullins.

À 5 kilomètres, on arrive à Saint-Fons, important centre usinier ; on découvre le flanc ouest des Balmes viennoises où des molasses sont exploitées. À 11 km, c'est Feyzin (168 m d'altitude) : on y trouve des bains gallo-romains et une église bâtie sur une hauteur dominée par le fort de Feyzin ; sur la droite, on voit le Rhône et ses saulaies. À 18 km, voici Ternay, son église du XII[e] siècle, son cloître en ruine et ses anciens remparts. Au nord-est de cette commune, on trouve celle de Solaize où l'on peut admirer une église avec crypte, une borne militaire classée, une poype gauloise et un grand tumulus.

À 21 kilomètres de Lyon, on entre à Chasse. Là est installée une importante gare régulatrice pour les primeurs de la vallée du

- 468 : les Burgondes s'emparent de la ville
- 468-533 : Vienne est la résidence des rois burgondes
- 542 : fondation de l'abbaye de Saint-André-le-Bas
- Vers 730 : invasion des Sarrasins
- 798 : des envoyés de Charlemagne inspectent l'Église de Vienne
- 855 : le Dauphiné est intégré au royaume de Provence
- Vers 855-870 : Girard de Vienne administre le royaume de Provence
- 15 octobre 879 : Boson est élu roi de Provence à Mantaille
- 924 : les Hongrois ravagent la vallée du Rhône
- 937 : le royaume de Provence est rattaché à la Bourgogne
- 993 : Conrad, roi de Bourgogne, est enterré à Saint-André-le-Bas
- 1029-1030 : Burchard, archevêque de Vienne, inféode le Dauphiné aux contes d'Albon
- 1119 : Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, devient pape sous le nom de Calixte II
- 1157 : Frédéric Barberousse accorde à l'archevêque de Vienne les droits régaliens et la justice
- Vers 1225 : Jean de Bernin accorde une charte aux Viennois ; ils élisent des consuls
- 1311-1312 : concile de Vienne ; l'ordre du Temple est supprimé
- 1335 : Philippe VI de Valois s'empare de Sainte-Colombe
- 1349 : le dauphin Humbert II vend le Dauphiné à la France
- 1378 : l'empereur renonce à ses droits sur le Dauphiné
- 1447-1456 : le dauphin Louis II (futur roi Louis XI) réside en Dauphiné
- 1450 : traité de Moras ; l'archevêque de Vienne reconnaît le dauphin comme suzerain
- 1541-1553 : Michel Servet séjourne à Vienne
- 1562 : le baron des Adrets occupe Vienne
- 1589 : les Ligueurs occupent Vienne
- 22 avril 1595 : Vienne fait sa soumission à Henri IV
- 1638 : édit de Louis XIII créant une cour des Aides
- 1651 : le Rhône, en crue, renverse définitivement le pont de Vienne (bâti par les Romains)
- 1721 : installation de la première fabrique de draps viennoise
- 1790 : suppression du diocèse de Vienne
- 1829 : création d'un nouveau pont sur le Rhône (la future passerelle)
- 1852-1865 : restauration du temple d'Auguste et de Livie
- 1920 : au coteau Sainte-Hélène, dans le quartier d'Estressin, première découverte d'un habitat datant du Néolithique


Carte de Vienne

Rhône ; un embranchement mène sur la rive droite du fleuve et rejoint la ligne ferroviaire de Saint-Étienne. À droite, on voit de grands hauts-fourneaux ; à gauche, sur la colline, se trouve la commune de Seyssuel où subsistent les ruines d'un important château féodal.
Après Chasse, on commence à découvrir Vienne. À 29 km, on entre à Estressin (159 m d'altitude) où sont installées de grandes usines. De ce point, on a un beau coup d'œil sur la ceinture de collines qui entoure Vienne, les ruines de son vieux château, ses maisons en amphithéâtre et son pont suspendu. On passe ensuite sous un premier tunnel, puis l'on franchit la Gère ; à droite et à gauche, l'on découvre ses rives tortueuses bordées d'usines et de fabriques. Enfin, on traverse un second tunnel qui passe sous la majeure partie de la ville et on arrive en gare de Vienne (à 32 km de Lyon).

Histoire de Vienne

Vienne qui s'offre à toi n'est pas Vienne. Une ville est ensevelie sous une autre ville, et Vienne au tombeau est bien plus grande que Vienne vivante. Dans cette ville tu ne peux faire un pas sans fouler aux pieds une ville ; sous toi, le sol est plein d'armes et de trophées. Mais c'est peu : cette colline où tu passes recouvre des temples des dieux et des dieux même. Ce tertre te cache Mars ; ici Jupiter vit enseveli ; là, Pallas... Admire les jardins de cette ville : ils sont suspendus comme ceux de Babylone ; l'art les éleva sur des ruines. Ils s'accroissent des débris des citadelles et des temples.

Nicolas Chorier

Vienne est l'une des plus anciennes villes des Gaules. Elle fut d'abord la capitale des Allobroges, un peuple gaulois établi entre le Léman,

le Rhône et les Alpes, puis devint colonie romaine et capitale d'une province de l'Empire (*Vienna senatoria*). Sa position stratégique, à l'un des points les plus resserrés de la vallée du Rhône, décida les rois burgondes à y établir leur résidence. Trois siècles environ après la défaite du dernier roi burgonde face à Clovis (534), Vienne devint capitale du nouveau royaume de Bourgogne fondé par Boson.
L'église de Vienne est l'une des plus anciennes de l'Occident. En 1032, l'archevêque établit sur Vienne et son territoire, sous la suzeraineté nominale de l'empereur comme roi de Bourgogne et d'Arles, une souveraineté effective. Par la suite, il dut la partager avec le dauphin de Viennois. Des conflits de juridiction aboutirent au traité de pariage conclu entre l'archevêque Jean de Poitiers et le dauphin Louis, devenu ensuite roi de Fiance sous le nom de Louis XI. Ses successeurs, peu à peu, assurèrent leur autorité sur la ville.
Dans l'antiquité et au Moyen Âge, Vienne fut le siège d'une grande activité artistique dont les monuments abondent encore de nos jours. Au XVI[e] siècle, la cité souffrit beaucoup des guerres de religion ; puis, à la fin du XVII[e] siècle, elle se ressentit des épidémies et de la misère provoquée par les incessantes guerres de Louis XIV. Elle sut toutefois se relever de toutes ces épreuves en développant, dans les derniers siècles, une industrie considérable. Celle-ci est principalement tournée vers la filature et le tissage de laines, domaines qui occupent actuellement la majeure partie de la population. 200.000 pièces de drap sont ainsi produites chaque année, ce qui équivaut à une longueur d'environ 8.000 kilomètres. De plus, Vienne possède une École pratique de Commerce et d'Industrie.

Guide de la ville

Vienne pratique

• Hôtels
L'hôtel du Nord compte 45 chambres ; l'hôtel de la Poste, 25. Tous deux sont dotés du chauffage central.

• Bains
Les bains du Rhône sont installés quai Jean-Jaurès.

• Cafés
Le principal café de la ville, Glacier, est situé en face de la gare.

• Cinémas
Le cinéma Gaumont est aménagé dans les bâtiments du musée, face est.

• Syndicat d'initiative
Pour obtenir des indications sur la cité, il faut s'adresser à la Société des Amis de Vienne (12 place du Palais). Les renseignements sont gratuits.

Les souterrains de Vienne

Une tradition veut qu'un tunnel passant sous le Rhône relie le château de la Bâtie, sur la rive droite, à la tour des Valois, sur la rive gauche. Au-delà de cette rumeur, il semble en tout cas que le sous-sol viennois soit bel et bien truffé de passages creusés à des époques différentes.
Le fils d'un cordonnier a ainsi révélé à ses proches que la cave de sa maison, située rue du 4-Septembre, ouvre sur des catacombes. Il a raconté qu'un jour, lui et certains de ses amis ont entrepris de les visiter. Mais la bougie qu'ils avaient emportée s'est rapidement éteinte et, attribuant le phénomène au manque d'air, ils ont jugé plus prudent de rebrousser chemin.

La cathédrale Saint-Maurice

L'église Saint-Maurice (fermée de 12 à 14 h), autrefois cathédrale, domine le Rhône du haut de son perron de 29 marches. La plus grande partie de la nef (exception faite de sa voûte), la partie correspondante des latéraux et le mur nord de la place Saint-Paul sont du XII[e] siècle ; le chœur est du XIII[e] siècle ; au XIV[e] siècle, l'édifice fut très habilement remanié : de cette époque datent les nefs des quatre travées ouest, le triforium et la chapelle des latéraux. Concernant la façade, si la partie inférieure remonte aux XIV[e] et XV[e] siècles, la partie supérieure ne fut terminée qu'en 1532.
Extérieur. La façade, haute de 30 mètres et large de 38, est surmontée de deux tours. Sa partie supérieure, par souci d'économie ou à cause de l'épuisement des matériaux romains, a été construite en molasse ; très dégradée, elle ne présente plus guère d'intérêt aujourd'hui. En revanche, la partie inférieure, les trois portails et le tympan, malgré les mutilations faites en 1567 par les troupes du baron des Adrets, donnent une idée de la richesse de sculptures qu'offrait autrefois Saint-Maurice. La décoration des portails (XIV[e] et XV[e] siècles) est jugée capitale pour l'originalité de la conception et la qualité des détails : on admire ainsi de remarquables figures d'anges et des têtes de moines à l'expression très fine. Le grand portail, de la fin du gothique (il présente déjà la colonne torse), est orné de dentelles de pierre aussi nettement sculptées que du bois.
Intérieur. La partie intérieure de l'église est construite en forme de basilique avec trois nefs sans transept. La nef est haute de 27 m, longue de 96 et large de 36 ; 48 piliers de 2,5 mètres de diamètre, décorés de pilastres cannelés et rudentés, soutiennent la voûte ; des colonnes engagées supportent les retombées des arcades. Les chapiteaux romans et les arcades faiblement brisées de la nef indiquent une époque de transition (1150). Autour de la nef et du chœur règne une galerie ou tribune percée d'arcades en ogive. Dans le chœur et sous les fenêtres au-dessus de la galerie court une suite d'ornements rouges composés de palmettes, de figures et d'arabesques ; leur dessin est très varié.
En entrant par le grand portail, dans la grande nef, à droite, on voit le tombeau de saint Léonien, une pièce capitale du VII[e] siècle (l'épitaphe est du X[e] siècle) décorée de simples traits gravés d'une belle ornementation. À gauche, c'est un sarcophage de 1245 avec une inscription gothique.
Dans le bas-côté sud, (à droite), la porte sud présente un grand haut-relief : l'Adoration des Bergers ; au niveau du chœur, une toile de Desgoffes est exposée : Saint Maurice. Enfin, à l'extrémité du latéral sud, on voit un beau vitrail du XVI[e] siècle, l'Adoration des Mages.
Dans le chœur sont présentées des tapisseries figurant la vie de saint Maurice ainsi qu'un important mausolée : c'est une œuvre magnifique tant au niveau des proportions que de l'ordonnancement, réalisée par Michel Ange Slodtz, élève du Bernin. Elle fut élevée en 1714, à la demande du cardinal Oswald de la Tour d'Auvergne, pour son prédécesseur, le cardinal A. de Montmorin. Enfin, on peut voir de belles lampes veilleuses Louis XIV.
Dans le bas-côté nord, on remarque diverses épitaphes anciennes dont Humbert le Charitable (1145-1147) et Robert de la Tour-du-Pin (1174-1195). Les verrières modernes sont de bonne facture. À l'intérieur de la porte nord, on trouve deux colonnes torses et cannelées à chapiteaux du XVI[e] siècle. À côté, ce sont de curieux bas-reliefs de la fin du XII[e] siècle ou du commencement du XIII[e]. Au-dessus du petit portail, on voit un zodiaque commençant au Verseau.

Les « renaissances » viennoises

Aujourd'hui, sur les deux rives abruptes de la Gère s'accroche, comme à la Croix-Rousse, un faubourg noir de maisons ouvrières et d'usines.

Géographie Universelle Quillet

À Vienne, sont les manufactures de draps dont la spécialité est de faire, avec de vieux haillons, des étoffes neuves qu'on appelle des renaissances. C'est un procédé curieux que l'épaillage à l'aide duquel on sépare la laine du coton dans un vêtement hors d'usage, crasseux, troué, décoloré ; il est traité par des vapeurs d'acide chlorhydrique ; le coton tombe en poussière, la laine résiste ; on la secoue, on l'effiloche, on la carde, on la déteint, et voilà une matière première dont on fera les culottes à 3f 50.

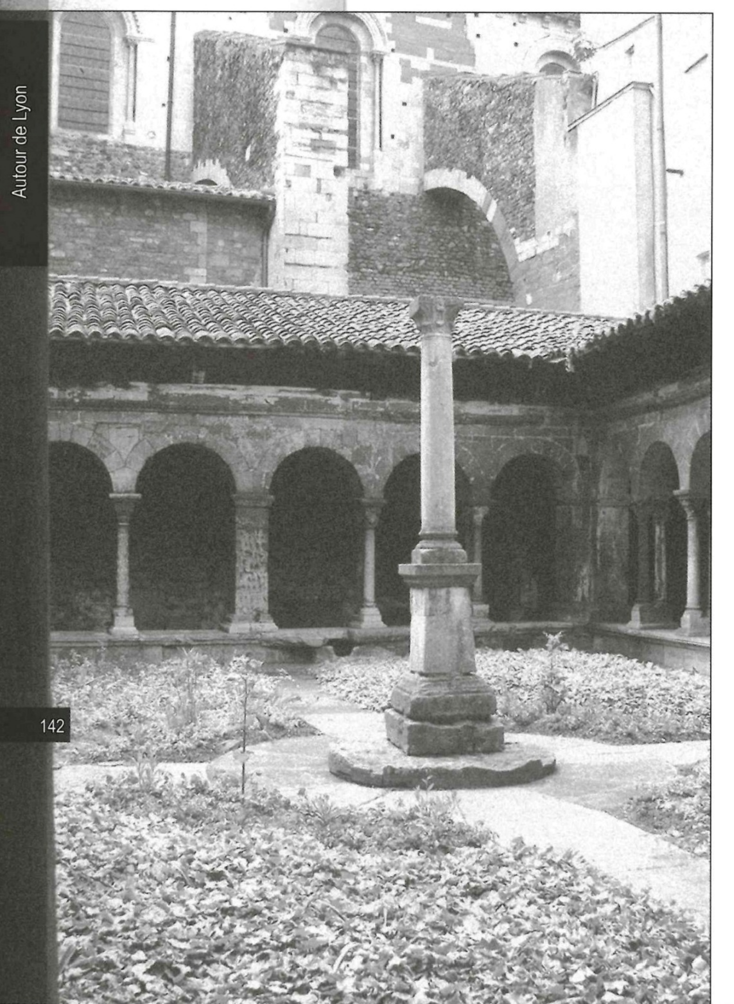
V. Cambon

• Poste et télégraphe
On trouve la poste et le télégraphe rue Victor-Hugo, près de la gare.

• Se déplacer
On peut trouver des autos de place et des taxis devant la gare.
Des autobus conduisent à Beaurepaire-gare (par Eyzin-Pinet), à la Côte-Saint-André (par Saint-Julien-la-Rosière) et à Heyrieux (par Luzinay, Vilette et Chuzelles).
On peut enfin louer des automobiles au garage Barbier (14 quai Jean-Jaurès) ou au garage Lafond.

Visiter Vienne

• Détour par la Pyramide
En face de la gare, on prend le cours Brillier qui descend vers le Rhône. On passe alors près du monument aux Morts réalisé par deux Viennois, Cl. Grange et Forest. Au-delà de la caserne, à gauche, s'ouvre la rue de Verdun : si on l'emprunte, on arrive en 7 minutes au boulevard de la Pyramide au milieu duquel, à droite, sur une éminence, se dresse le monument du même nom. Il s'agit d'un portique carré (8 mètres de haut sur 7 mètres de côté), percé de quatre arcades avec des colonnes corinthiennes aux angles, surmonté d'une pyramide de 16 mètres de haut sur 4 mètres de base. Si la tradition l'a longtemps considéré comme le tombeau d'Hérode ou, surtout, de Ponce Pilate, il est admis aujourd'hui que cet édifice décorait la *spina* du cirque romain. Ce cirque, dont le tracé a pu être déterminé grâce aux travaux de M. Bizot, mesurait 450 mètres de long et 120 mètres de large.



• Le jardin public
En continuant sur le cours Brillier, on gagne la place des Allobroges. On traverse le jardin public (ouvert de 7 h à 20 h). Au centre de celui-ci, on trouve le monument (par J. Bernard, élève de Rodin) à Michel Servet (1511-1553). À gauche, on voit un morceau, mis à nu et encore en place, de la voie Aurélienne qui menait de Rome à Lugdunum ; son nucleus est encore en parfait état. On peut également admirer une statue en marbre, l'Espoir vaincu (par J. Bernard), ainsi que des fragments de sculptures romaines (dont une colonne milliaire) autour de la pièce d'eau.

• L'église Saint-Pierre
Le cours Brillier aboutit sur la rive du Rhône. En remontant, à droite, le quai Jean-Jaurès, la première rue (à droite) que l'on croise est la rue Delorme. Elle conduit à l'église Saint-Pierre, une basilique dont les parties les plus anciennes remonteraient au VIe siècle. L'une de ses tours, datant du XIIe siècle, a été restaurée de 1860 à 1895. En 1861 et en 1864, des fouilles pratiquées dans l'église permirent la découverte de 128 sarcophages provenant de l'ancienne abbaye. Les murs latéraux présentent une double rangée d'arcatures caractéristiques de la première période chrétienne ; leurs colonnes de marbre proviennent des monuments romains. L'abside et les deux étages du clocher sont particulièrement remarquables pour la pureté de leur style. L'église renferme par ailleurs le musée lapidaire (cf. page 144).

• Vers la cathédrale
De l'église Saint-Pierre, il est conseillé de revenir sur le quai Jean-Jaurès et de le suivre jusqu'au pont suspendu qui relie Vienne à Sainte-Colombe. De ce point, on profite d'une bonne vue d'ensemble sur la cathédrale Saint-Maurice. Sur l'autre rive, on voit la tour de Philippe de Valois.

• Vers Saint-André-le-Bas
En revenant sur le quai Jean-Jaurès et en continuant à le remonter, on atteint le ruisseau de la Gère : de cet endroit, on

jouit d'une pittoresque vue sur le mont Salomon, les ruines du château de la Bâtie et l'étroite vallée de la Gère où sont concentrées les industries viennoises.
De l'extrémité sud de la place du Jeu-de-Paume, via la rue de la Table-Ronde, on accède à l'église inachevée de Saint-André-le-Bas qui est peu à peu dégagée par des travaux. Elle appartient au style roman du XIIe siècle et la base du pilier engagé sous la chaire porte la date de 1252. Le clocher présente un élégant ensemble. On entre dans l'édifice par une porte latérale : il faut observer l'arc hardi qui forme le porche. La voûte de la nef repose sur des colonnes doriques ; les colonnes du chœur, en marbre blanc avec des chapiteaux corinthiens, sont étonnantes par leur disproportion avec l'édifice. Celui-ci abrite en outre un cadre Renaissance, trois grands cadres Louis XIV, des fonts baptismaux formés d'une ancienne cuve romaine (sous le clocher), une urne en vernis Martin et une représentation du baptême de saint Jean en stuc, de style Louis XIV. On peut enfin noter, dans l'abside, à droite de l'autel, l'épitaphe de Conrad le Pacifique.

• Vers l'hôtel de ville

De Saint-André-le-Bas, on prend à droite la rue des Clercs : les maisons des numéros 14 à 18 offrent une belle façade et des arcs romans au deuxième étage, au-dessus de la deuxième cour. On prend la première rue à gauche, à l'entrée de laquelle se trouve, à gauche, la maison où naquit Ponsard (1814-1867), ce que rappelle une plaque commémorative. On prend ensuite à droite la rue Marchande et sa suite, la rue des Orfèvres : au numéro 7, on voit une façade, une allée voûtée à caissons et une cour intérieure des XVe et XVIe siècles ; au numéro 11, dans la deuxième cour intérieure, on découvre un ensemble du XVe siècle comprenant des façades, des galeries couvertes et une remarquable tourelle d'escalier. De là, on entre dans la rue de la Perouillière (à droite) qui mène (à droite) à l'hôtel de ville, un bâtiment moderne donnant sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Là s'élève la statue en bronze de Ponsard, œuvre de Geoffroy-Dechaume.

• Vers le temple d'Auguste et de Livie

À l'ouest de l'hôtel de ville, la rue de la Chaîne conduit à la place du Palais. Là, près du palais de justice qui occupe l'emplacement de l'ancien palais des Préteurs, s'élève le temple d'Auguste et de Livie. D'ordre corinthien et de forme rectangulaire, il est long de 27 mètres, large de 15 mètres et haut de 17,36 mètres. Il ressemble beaucoup à la Maison Carrée de Nîmes. Des fouilles ont mis à jour douze marches et les dalles romaines qui pavaient le forum. Sur la façade, six colonnes cannelées supportent un entablement surmonté d'un fronton triangulaire ; sur chaque côté se trouvent six colonnes semblables à celles de la façade, plus deux pilastres formant le fond du temple. Autour de ce monument, sur trois de ses faces, règne un péristyle large de 2,43 m. Les murs latéraux de l'ancienne enceinte sacrée, la *cella*, joignent le mur du fond du temple jusqu'à la hauteur du premier pilastre, de chaque côté. La frise de la façade principale portait deux inscriptions en bronze, relevées par l'incision différente des trous qu'on y voit encore. La première, datant du vivant d'Auguste : ROMAE ET AUGUSTO (couronne de chêne) CAESARI DIVI F ; la seconde, postérieure à la divinisation de Livie : DIVO AUGUSTO (aigle) et DIVAE AUGUSTAE.
Du sud de la place du Palais, via la rue Clémentine, on aboutit au musée-bibliothèque dont l'entrée est au sud.

• Vers le théâtre romain puis Saint-André-le-Haut

De l'hôtel de ville, par la rue Ponsard, la rue de l'Hôpital, on peut atteindre les ruines du forum puis, plus haut, celles du théâtre antique. En effet, des fouilles menées depuis 1922 sous la direction de MM. Formigé et Vassy ont révélé l'emplacement, sur le haut des pentes de la colline de Pipet, d'un théâtre romain de 112 mètres de diamètre, sensiblement plus grand que celui d'Orange, avec 36 gradins larges d'un mètre pour ceux du bas et de 70 centimètres pour ceux du haut. Les voûtes des vomitaria sont doublées de canaux voûtés pour l'évacuation des suintements des eaux entre terre et granite. Les gradins sont en réfection : ils révèlent déjà la physionomie de cet important monument antique. Pour le visiter, il faut s'adresser au concierge des musées.
Enfin, on peut également monter à l'église Saint-André-le-Haut, de style Louis XIV – bien que la façade soit datée de 1725 –, dont les six chapelles latérales forment un bel ensemble avec autels à colonnades et attique ; au centre, on voit un beau tableau de l'école de Mignard et un cadre Louis XIV ; dans le chœur, on découvre des tableaux et des cadres-à-paquets, des croix et des chandeliers Louis XIV. Là promenade peut encore se poursuivre par la visite du mont Pipet.

Les environs

• Le mont Pipet

C'est une impression vraiment exquise que le spectateur ressent lorsque, du haut des collines viennoises, il contemple la courbe gracieuse et puissante que le Rhône décrit autour des premières assises des Cévennes, au milieu d'îles verdoyantes et de prairies couvertes de ver-

L'étendard de la légion thébaine

Par un arrêt de justice du Parlement de Paris daté du 14 octobre 1400, l'Église de Vienne fit confirmer que Charlemagne lui avait offert un cadeau des plus somptueux : il s'agissait de la lance de saint Maurice, que le monarque aurait portée pendant ses combats en Espagne. Cette lance fut également appelée l'étendard de la légion thébaine, et on lui associa un bouclier ainsi qu'un casque. Mais ces objets, reliques prestigieuses s'il en est, furent perdus au XVIe siècle, pendant les guerres de religion.

gers. [À ses pieds*] s'étend assise, comme un autel, sur les contreforts du noble Dauphiné, l'antique Vienne, où, dans la lumière limpide qui l'inonde, les clochers et les tours et les temples écrivent l'histoire auguste du passé.*

Frédéric Mistral

L'excursion vers le mont Pipet, à l'est, prend seulement une heure aller-retour. Il faut d'abord emprunter, à l'est de l'hôtel de ville, la rue Pérouillière puis, à droite, la rue des Orfèvres, la rue de l'Hôpital et la rue Pipet ; en haut de la montée, on doit enfin suivre le premier chemin à droite. On passe auprès des restes du château de Pipet, rebâti au XIIIe siècle sur des substructions romaines : la tour quadrangulaire est surmontée d'une statue colossale de la Vierge. De la terrasse, on bénéficie d'une belle vue panoramique sur la vallée du Rhône, la ville de Vienne, le mont Saint-Just (au sud) et le mont Salomon (au nord ; 273 m d'altitude) qui supporte les restes du fort de la Bâtie, construit sur les ruines d'une tour romaine et démoli sur ordre de Richelieu.
Une fois descendu sur la place Jouvenet, si l'on prend la rue des Ursulines, la rue puis la place du Collège et enfin la rue puis la montée des Épies, on arrive à un escalier par lequel on peut descendre vers la Gère. Par la rue Cuvière, on traverse le quartier le plus industrieux de Vienne, comptant de nombreuses fabriques, et l'on retourne sur le quai du Rhône.

• Sainte-Colombe
Sainte-Colombe (hôtels de la Gare et du Rhône) se trouve à 500 mètres à l'ouest, sur la rive droite du Rhône. C'est une commune industrielle de 1.570 habitants qui doit son nom à un monastère de Bénédictins du VIIIe siècle. Elle a dépendu de Vienne dès l'Antiquité et durant une grande partie du Moyen Âge et n'en fut détachée qu'en 1335 lorsque Philippe de Valois s'en empara. Pour défendre la frontière française, il fit ériger la tour carrée que l'on voit encore aujourd'hui : elle se trouve à la tête de l'ancien pont romain qui traversait le fleuve à 100 mètres environ en amont du pont actuel.
Les Romains avaient couvert cette partie de la rive droite de palais, de villas et de thermes. On y a fait de multiples découvertes archéologiques dont une des belles mosaïques conservées au musée de Lyon (cf. page 95) et celles du musée de Vienne (ci-contre). De nombreux vestiges antiques sont aujourd'hui encastrés dans des maisons particulières.
L'église de Sainte-Colombe est celle d'un ancien couvent de Cordeliers où Philippe le Bel résida pendant le concile de Vienne (1312) qui aboutit à la disparition des Templiers. On peut y voir un très beau groupe en marbre de la fin du XVe siècle.

Musées

Le musée lapidaire

L'église Saint-Pierre (entrée à gauche) abrite le musée lapidaire, ouvert normalement le jeudi et le dimanche mais accessible tous les jours pour les étrangers ; le pourboire est de rigueur. Il abrite de magnifiques morceaux des arts romain, roman et gothique. Il est à noter que le musée est actuellement en remaniement.
Contre le mur sud, on peut voir à droite des peintures à fresque, spécimen de la décoration d'une maison romaine en Gaule, et des inscriptions.
Dans l'abside, dont l'arc est supporté par deux colonnes antiques de marbre cipolin, on admire une Vénus assise (fragment de bas-relief en marbre), un Phœbus Apollo descendant dans le sein de la mer (fragment de bas-relief en marbre), un énorme chapiteau corinthien orné de figures, des mosaïques avec des médaillons représentant une perdrix et un canard, des fragments de corniches de monuments romains, le torse d'une statue colossale de femme (marbre) et un buste de jeune homme coiffé du bonnet phrygien (s'agit-il de Pâris?).
Dans la grande nef, on voit trois grandes mosaïques : vers l'abside, Orphée charmant les animaux au son de sa lyre ; vers la tour, décor géométrique ; au milieu, le Châtiment de Lycurgue.
Au sud de la grande nef, on découvre : le fragment d'une superbe corniche en marbre blanc, d'une seule pièce, long de 3,05 m ; une tête colossale (Hercule ?) ; un Enfant tenant une amphore sur l'épaule gauche ; des masques tragiques ; une statue d'Apollon Pythien ; des tombeaux et divers fragments décoratifs ; d'énormes dés de pierre décorés de scènes d'animaux en bas-relief.
Du côté nord, on peut voir : un dé de pierre avec bas-reliefs représentant l'enlèvement de Ganymède (sur l'avant) et deux sphinx (sur l'arrière).
À droite de l'abside, à la suite du latéral sud, la chapelle de Poisieu, construite du XIVe au XVe siècle par la famille de ce nom (dont deux membres furent archevêques de Vienne au XVe siècle) contient les antiquités du Moyen Âge et du XVIe siècle.
À droite de la coupole centrale, on voit le tympan de l'ancienne porte de Saint-Pierre (XIIe siècle) et des plaques décoratives en pierre ornées de pampres et d'entrelacs.

Le musée-bibliothèque

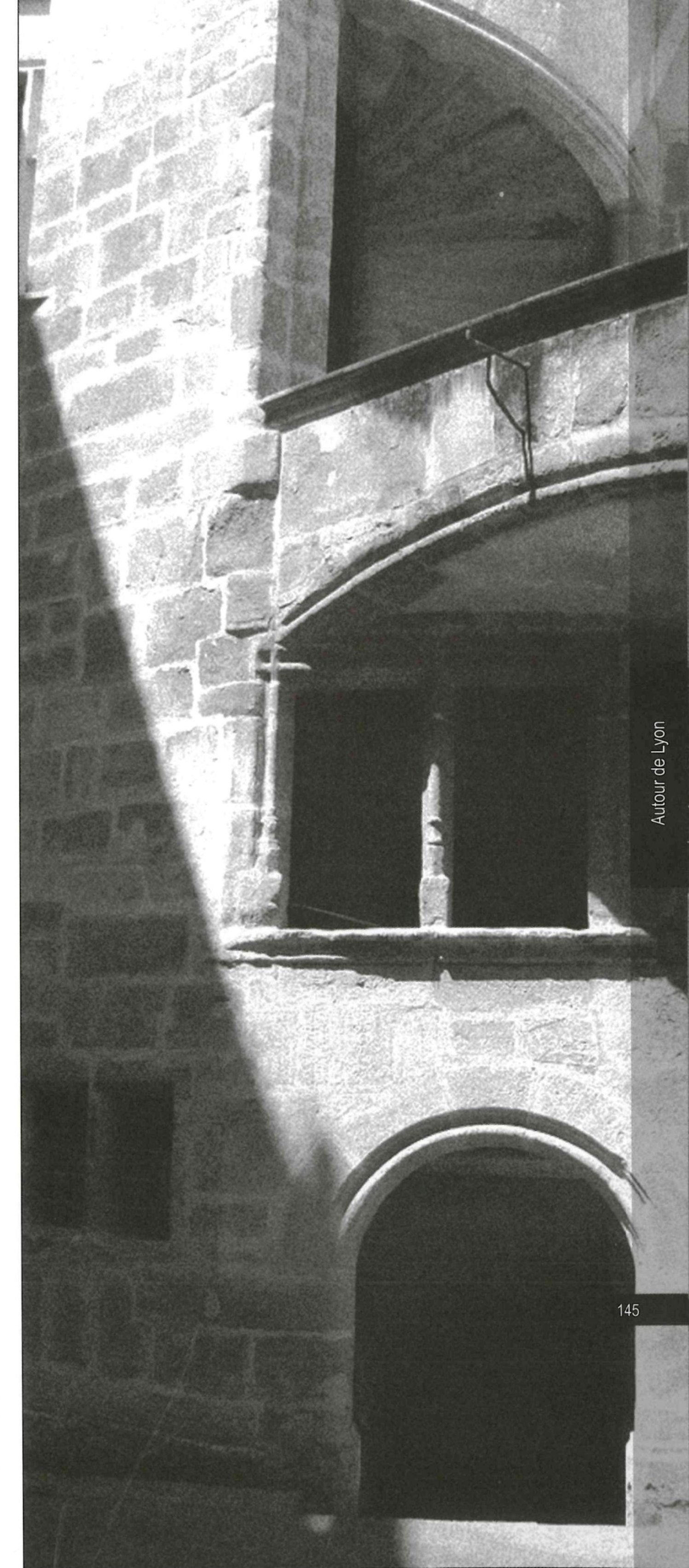
Le musée des tableaux, bronzes, statues et objets d'art est ouvert le dimanche et le jeudi de 10 h à midi et de 14 h à 16 h (hiver) ou 17 h (été). Cependant, il est accessible tous les

jours pour les étrangers : il faut s'adresser au concierge dans le vestibule du rez-de-chaussée. Le conservateur se nomme Albert Vassy.
Dans le vestibule, au rez-de-chaussée, on voit le Pleureur, un marbre d'Émile Hébert. Les salles du musée sont situées au premier étage.
La première salle, consacrée à la peinture, présente notamment des tableaux de Guétal dont *Le Plan du Lac*, l'une de ses meilleures toiles même si elle est inachevée dans sa partie droite, et *le Bout-du-Monde*, l'une de ses premières œuvres.
La deuxième salle est dédiée aux antiquités. On y voit entre autres : la statue de C. Julius Pacatianus, Viennois, chevalier romain ; une plaque commémorative en bronze, à la mémoire de L. Aquilio, édile, decemvir viennois, par les Fabri Tignarii, les charpentiers de Vienne ; une tête de femme trouvée en 1878 (un des plus beaux éléments du musée), sculpture sur ivoire de la bonne époque romaine ; des Enfants se disputant un oiseau, plâtre dont l'original a péri dans l'incendie du musée en 1854 ; une reproduction du beau Faune riant, marbre grec trouvé à Vienne en 1820 et donné au Louvre ; des dauphins en bronze de l'époque romaine, pièces curieuses pour l'histoire de l'introduction du dauphin dans les armes du Dauphiné ; une collection de vases, de lampes et de poteries avec médaillons et près de 800 noms de potiers ; de nombreux objets d'époque gallo-romaine (haches, lances, tuiles, miroirs, fibules, bagues, etc.).
La troisième salle présente des faïences. On peut y voir la collection Bizot, composée de pièces de choix (Aprey, Marseille, Meillonas, Montpellier, Moustiers, Nevers, Rouen, Sinceny, Strasbourg, etc.) et la collection Vassy rassemblant 166 pots de pharmacie.
Dans la grande salle sont exposés des tableaux et des sculptures dont une levrette en marbre blanc antique et une reproduction en plâtre de la célèbre Vénus accroupie (fin de l'époque grecque) trouvée vers 1830 à Sainte-Colombe et achetée en 1877 par le Louvre (pour 25.000 francs). On voit aussi 6.000 pièces de monnaies de toutes les époques et 60 pièces de l'âge du bronze issues d'une cachette de fondeur mise au jour à Ternay vers 1860.
Dans le même bâtiment que le musée, on trouve la bibliothèque municipale de Vienne (porte à gauche). Elle est ouverte tous les jours de 10 h à midi et de 14 à 18 h, lundis et vacances universitaires exceptés. Elle renferme 30.000 volumes et 433 manuscrits ; ses archives sont riches en documents sur l'histoire de Vienne.

Légendes viennoises

L'origine de Vienne

S'il semble aujourd'hui avéré que l'histoire de la cité commence véritablement avec l'arrivée des Allobroges, au début du IVe siècle avant J.-C., bien des versions ont autrefois existé à propos de la fondation de Vienne.



Dans le premier tome de son *Histoire générale de Dauphiné*, paru en 1661, le Viennois Nicolas Chorier rapporte quelques-unes de ces théories. Pour Adon, Vienne a été construite à l'époque où Amasias régnait dans Jérusalem, par Venerius, chassé d'Afrique ; la ville doit son nom au fait qu'elle a été édifiée en moins de deux ans. Pour le dominicain Lavinius, le fondateur serait Allobrox, roi des Celtes au moment où Ascatade régnait en Assyrie ; Vienne, antérieure à Rome de plus de cinq cents ans, serait ainsi l'une des plus anciennes villes du monde. Enfin, pour le Grec Étienne (qui vivait sous Justinien le Grand), la cité doit sa naissance à des Crétois qui, confrontés à une sécheresse exceptionnelle, avaient été contraints de quitter leur île. Auparavant, ils avaient consulté un oracle, lequel leur avait ordonné de ne s'arrêter qu'en un endroit très marécageux. Certains Crétois, arrivés en Italie, peuplèrent la ville de Trente ; les autres atteignirent les côtes françaises et remontèrent le Rhône jusqu'à ce qu'ils trouvent l'endroit promis par l'oracle. Alors, ils s'y installèrent, et comme l'une de leurs filles tomba dans un précipice alors qu'elle dansait, ils donnèrent son nom à la ville qu'ils étaient en train de bâtir : Bianne.

Quant à Chorier, il réfute toutes ces théories : pour lui, ce sont bien les Allobroges qui ont créé sa ville natale.

Ponce Pilate

Durant l'Antiquité, Vienne abritait une ancienne et importante communauté juive. C'est sans doute ce qui, en l'an 6, détermina Auguste à choisir la cité comme lieu d'exil pour Archélaüs (ou Archélaos), ethnarque de Judée et fils d'Hérode. On pense que la présence de ce personnage est à la source d'une légende bien vivace : l'exil de Ponce Pilate.

En 36, après la sévère répression de leur rassemblement au mont Garizim, les Samaritains dénoncent Pilate à Vitellius, légat de Syrie. Il est alors rappelé à Rome : jugé pour ses actes de cruauté et d'oppression, il est destitué. D'après l'Évangile apocryphe de Nicomède (IV[e] siècle), il se serait tué en 39 sur les ordres de Caligula.

En dehors de la période où il exerce ses fonctions de procurateur romain de Judée (26-36), on ne sait quasiment rien de la vie de Pilate : aussi les légendes ont-elles foisonné. Celle qui concerne Vienne est née à la fois de traditions populaires et de textes rédigés par des ecclésiastiques (notamment saint Adon, évêque de Vienne mort en 875). Au fil du temps, selon les plumes rapportant le récit, s'y sont ajoutées bien des péripéties différentes. À tel point qu'aujourd'hui, on peut relever une multitude de variantes.

Celles-ci s'accordent seulement pour dire que Pilate fut condamné par l'empereur à être exilé à Vienne et qu'il s'y donna la mort. De quelle façon ? Certains avancent qu'il se pendit dans la tour où il était enfermé et que son corps fut jeté dans le Rhône ; d'autres expliquent qu'il mourut en se précipitant lui-même dans le fleuve. La présence du cadavre maudit aurait provoqué des bouillonnements, mais si ceux-ci ont bel et bien été constatés, ils étaient simplement dus à l'affleurement, à basses eaux, des piles de l'ancien pont romain effondré. Quant à la tour, des auteurs écrivent qu'on put en voir les vestiges jusqu'à ce que l'aménagement du quai du Rhône les fasse définitivement disparaître.

Bien d'autres rumeurs ont couru sur Pilate : on dit parfois, entre autres versions, que les Viennois repêchèrent son corps, cause de tant de malheurs, et qu'il fut jeté dans un gouffre au sommet du mont Pilat. Quoi qu'il en soit, en se revendiquant comme la cité choisie par Dieu pour être la prison le tombeau de ce personnage ayant causé la mort du Christ, Vienne renforçait son prestige et s'offrait un atout de poids dans la rivalité ecclésiastique qui l'opposait à Lyon.



Girart de Vienne

L'histoire de la cité ne manque pas de figures illustres. Parmi elles, au premier rang, on trouve le comte Girart de Vienne (aussi appelé Girart de Roussillon ou encore Girart de Fraite). Ce grand personnage impliqué dans les guerres des successeurs de Charlemagne soutint Lothaire 1er (dont il devint le beau-frère) et ses fils, entretint de bonnes

relations avec l'Églises (il fonda notamment l'abbaye de Vézelay) et fut comte de Paris, duc de Lyonnais et de Viennois ainsi que régent du royaume de Provence. En 870, il affronta Charles le Chauve à Vienne et dut capituler.

Longtemps, Girart fut surtout connu au travers des trois chansons de geste (*Aspremont*, *Girart de Roussillon*, *Girart de Viane*) qui, au Moyen Âge, le prirent comme héros et le firent entrer dans la légende. Elles le décrivent orgueilleux, indomptable et puissant ; transformant la réalité des faits, elles le montrent guerroyant inlassablement contre Charlemagne ou contre Charles Martel. Dans Girart de Viane, l'auteur, Bertrand de Bar-sur-Aube, transpose l'affrontement avec Charles le Chauve (870) à l'époque de Charlemagne ; le siège de Vienne, qui dans les faits n'a duré qu'un mois, est décrit ici comme se prolongeant depuis sept ans (la cité possède des murs indestructibles). Les combats se multiplient entre les Viennois placés sous la bannière de saint Maurice, patron de la Bourgogne, et les Francs invoquant saint Denis ; pour mettre un terme à l'indécision, Roland, champion de Charlemagne, propose d'affronter en combat singulier Olivier, neveu de Girart. Le duel à lieu à « l'Isle-sous-Vianne » (emplacement actuel de Notre-Dame-de-l'Isle) ; il se prolonge incroyablement, tandis que s'entrechoquent les épées présentées comme de véritables personnages (Hauteclere pour Olivier, Durandal pour Roland). Les deux héros ne pouvant triompher l'un de l'autre, ils décident de se réconcilier, d'unir leurs forces contre les Sarrazins. Olivier propose même à Roland d'épouser sa sœur Aude.

Victor Hugo s'est inspiré de cette épopée dans « Le mariage de Roland » (*La légende des siècles*) : Charlemagne refuse l'accord, s'en va chasser dans le bois de Clermont où Girard le rejoint près d'une fontaine et se met à son service. Cette fois, la guerre est finie, tous partiront pour l'Espagne combattre les infidèles.

Ces légendes ont eu des conséquences bien réelles à Vienne : on trouve encore la fontaine de Charlemagne et le bois de Clermont fut longtemps désigné comme « bois du Roi ». Puis le lieu où elle se situait prit tout simplement le nom de l'empereur.

Le diable de Malissol

Sur le territoire viennois, au fond du plateau de Sainte-Blandine, Malissol fut longtemps considéré comme le repaire du Diable. Un sentier traversant autrefois cette zone pour aboutir au vallon de Pipet était le théâtre de bien curieux phénomènes : on parlait de formes humaines fuyant à l'arrivée des passants, de lueurs semblables à des feux-follets s'accompagnant de cris sauvages, de bruits étranges et inquiétants… On disait aussi que, parfois, Satan s'y montrait aux femmes dans une tenue propre à choquer leur pudeur.

D'après les rumeurs, le soir de Noël, les bois de Malissol se peuplaient de lumières : le diable se moquait de l'Église et des croyants. Et, selon certains, il arrivait qu'il pousse plus loin l'outrecuidance : sous les traits d'un étranger ou d'un mendiant, il participant au réveillon chez les généreux hôtes qui avaient accepté de lui ouvrir leurs portes. S'il ne se comportait pas plus mal que les autres convives, il avait disparu au matin, emportant avec lui un objet de la maison sur lequel, jamais, on ne remettait la main. On peut enfin noter que ses activités s'étendaient à tout l'arrière-pays viennois : il produisait des bruits étranges dans les écuries et les fenils, pansait les chevaux quand les valets étaient absents et, parfois, emmêlait si bien leurs crinières qu'il était impossible d'y remédier. Ces tours rappellent fortement ceux des êtres qu'on nomme folletons dans cette partie du Dauphiné et cadets dans la région lyonnaise.

Longtemps, des noms de lieux situés aux environs de Malissol témoignèrent de ces croyances : il y avait ainsi, outre le sentier du diable décrit plus haut, un rocher du diable, un moulin du diable, un cabaret du diable et même une maison du diable dont la sinistre réputation s'étiola au point qu'une famille vint y passer chaque année la belle saison … sans avoir à le regretter.

Le veau d'or

« Quand le Rhône sèchera, le Veau d'Or on trouvera ». Voilà un dicton qui, longtemps, a circulé dans le pays viennois.

Il y a peu encore, beaucoup de gens croyaient à son existence. Vers le milieu du XIX[e] siècle, des rumeurs circulent après qu'une personne magnétisée ait révélé l'emplacement de l'idole que les Gaulois, chassés par les romains, auraient dissimulée pour qu'elle ne soit pas profanée ; les témoins de ces révélations auraient même fondé une société pour acheter le terrain désigné et mener des fouilles.

En juillet 1882, le maire de Vienne reçoit une lettre d'André Thomas, garçon boulanger travaillant dans la Loire. Celui-ci écrit que, lors d'un long séjour en Amérique, il a rencontré un Anglais, ancien employé du gouvernement, qui connaissait l'histoire du veau d'or. Mieux : il en savait l'emplacement et le lui a appris, puisqu'il ne pouvait se rendre personnellement en France. Aussi André Thomas se propose-t-il de révéler ce secret… en échange d'une récompense.

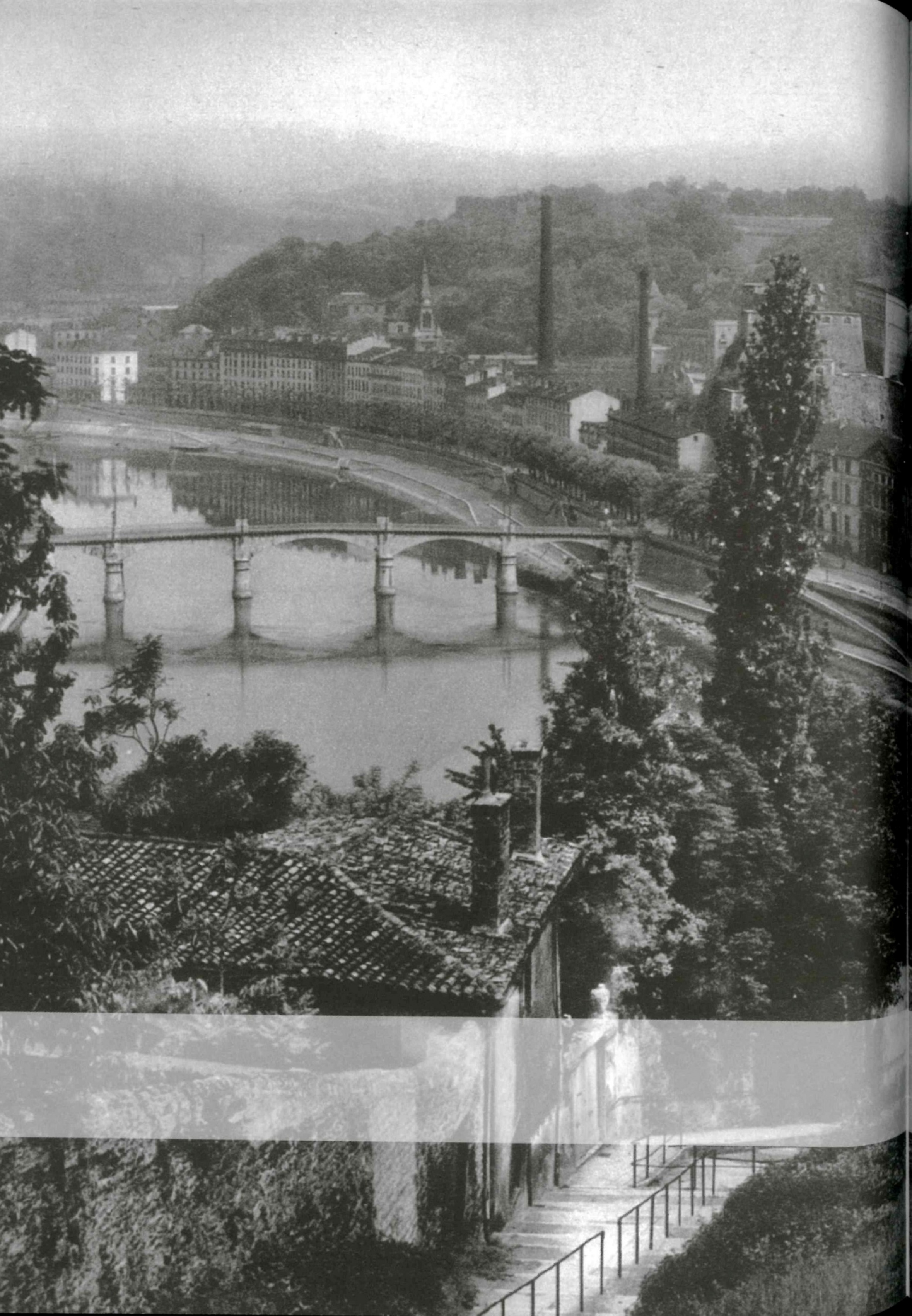
On ne sait pas si le maire donna suite à l'affaire. Quoi qu'il en soit, le veau d'or n'a jamais été trouvé, sans que cela fasse disparaître la légende. De surcroît, l'origine de l'objet fait débat : certains auteurs, réfutant l'idée d'une déité gauloise, penchent plutôt pour le veau d'or mentionné dans la Bible, celui qu'adoraient les Hébreux et que détruisit Moïse.

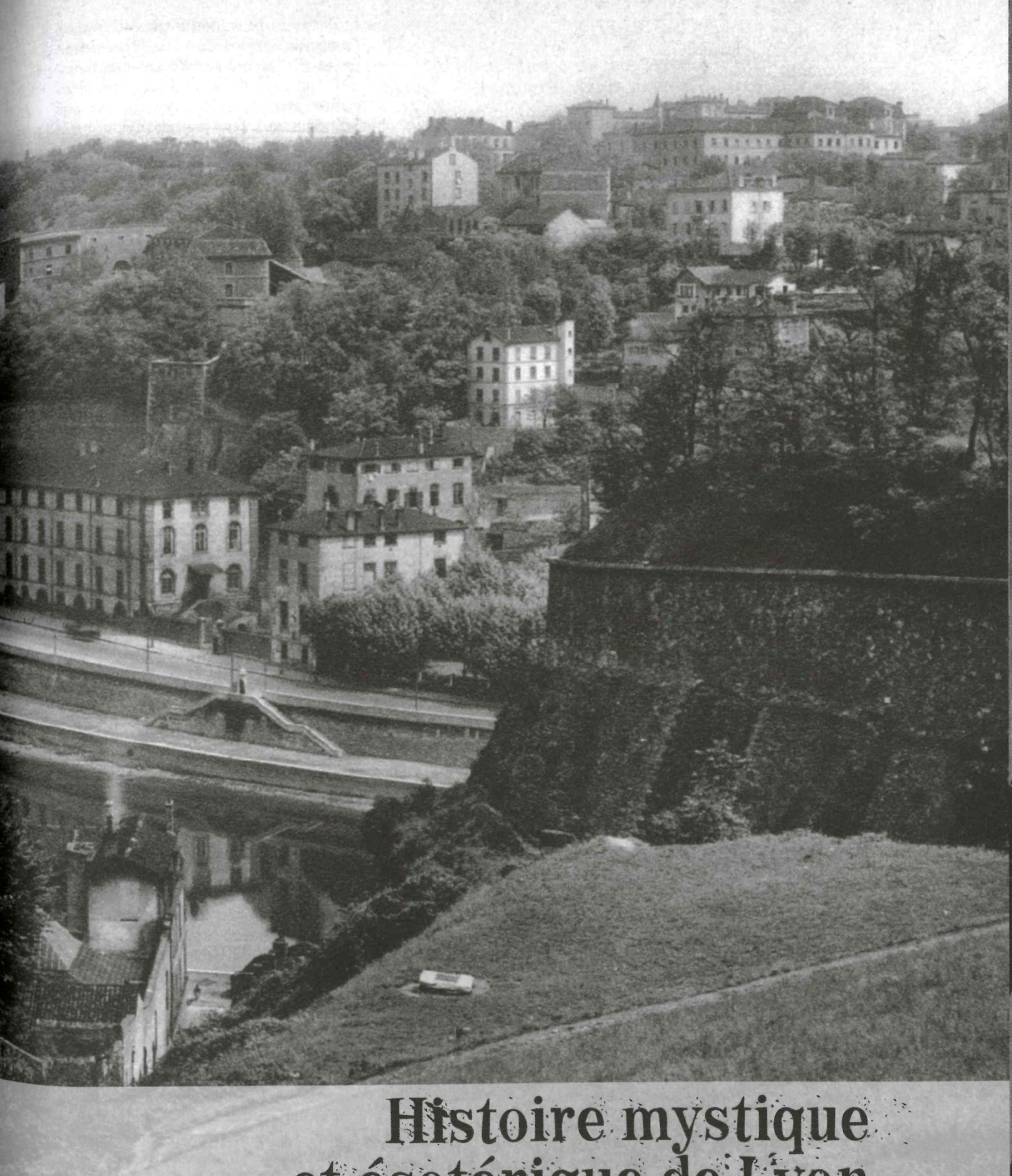
Les Guides Bleus

A
C
D
Jonage. Anthon
Crémieu 36 k.
Hippodrome
Tribunes
Arènes
Lyonnaises
Av. Thiers
Dépôt des Tramways
Gare des Brotteaux
Gare Part Dieu
Viaduc
Bac
Usine des Eaux
Lycée
Bd du Lycée
Brotteaux
Boulevard
Cas. Margaron
Casernes de la Part-Dieu
Place Juliette Récamier
RHÔNE
Palais de la Foire
DE LA
TÊTE D'OR
Ile du Cygne
Ile des deux Ponts
Jardin Botanique
Grand Chalet
Faubourg de Bresse
Pl. Puvis de Chavannes
Place Morand
Quai des Brotteaux
Cours d'Herbouville
Av. du Parc
Pont St Clair
Quai St Clair
Place Tolozan
Pl. Com. Arnaud
Belfort
Colbert
Ligne
Ston de Cuire
Rue de Cuire
Rue de Dombes
Hospice St Denis de la Cx Rousse
Gare P.V.
LA CROIX ROUSSE
Rue de l'Infance
Rue Philippe
Nouveau Cimetière de la Croix-Rousse
Étabt Hydrothér.
Tour de la Belle Allemande
Orphelinat
École Normale d'Instituteurs
Couvt des Trinitaires
les Chartreux
Manutention Militaire
Gare de St Paul
Les Lazaristes
Tour métallique
N.D. de Fourvière
Gare
Dames du Calvaire
Champ de manœuvres de la Sarra
SAÔNE
SERIN
Quai du Commerce
Pl. de Serin
St Charles
École Vétérinaire
Fort de Vaise
Fort de Loyasse
Cimetière de Loyasse
Embarct de l'Ile Barbe
Roche Cardon
La Fantaisie
Gare de Vaise
Pl. de Paris
Pl. St Didier
Rue du Tunnel
VAISE
Gare Gorge-Loup
Usine à Gaz
Abattoir
Route de Bourgogne
Chambéry
vers Montbrison
vers Vaugneray
vers Genève
vers Bourg 61 k. Ambérieu 49 k.
vers Caluire
vers Bourg
Trévoux 27 k.
vers Mâcon
Villefranche 31 k.
1
2
3
4
5
6
A
B
C
D

L. Thuillier, Delt


LIBRAIRIE HACHETTE
LÉGENDE.
Edifices Religieux:
1 Cathédrale St Jean et Bibliothèque E. 4
2 Eglise St Martin d'Ainay F. 4.
3 id. St Nixier D. 3.
4 id. St Pierre D. 3.
5 id. St Bonaventure D. 3
6 id. St Georges E. 4.
7 id. St Paul D. 4.
8 id. N.D. St Vincent C.D. 3. 4.
9 id. St Polycarpe C. 3.
10 id. St François de Sales E. 3.
11 id. du Bon Pasteur C. 3. 4.
12 id. Ste Blandine G. 4.
13 id. St André F. 2.
14 id. St Bruno des Chartreux D. 2.
15 id. de la Rédemption C. 2.
16 Monument élevé aux victimes du siège de 1793 D. 2.
17 Chapelle Evangélique D. 3.
18 id. Anglicane C. 2.
19 id. Protestante (Loge du Change) D. 4.
20 Synagogue E. 4.
20bis Eglise St Augustin B. 4
Edifices Civils:
21 Hôtel de Ville D. 3.
22 Palais des Arts, Musées: lapidaire, de peintures, de sculptures Archéologique et Ecole des Bx Arts D. 3.
23 Palais du Commce et de la Bourse (Musée historique des tissus) D. 3.
24 Banque de France D. 3.
Suite de la Légende:
25 Palais de Justice D. 4.
26 Hôtel de la Division militaire C. 2.
27 Mont de Piété E. 2.
28 Facultés des Sciences et de Médne F. 3.
28bis id. de Droit et des Lettres F. 3.
29 Hôtel Dieu (Eglise) E. 3.
30 Hospice de la Charité (Eglise) E. 3.
31 Hôpital homéopathique F. 3.
32 Musée Guimet et Muséum C. 2.
33 Musée industriel de l'Ecole de la Martinière C. D. 3. 4.
34 Musée de la Propagation d. l. Foi E. 4.
35 Bibliothèque de la Ville D. 3.
36 Hopl Desgenette E. 3.
37 Caserne Franceschi C. 4.
38 Monument du Sergent Blandan C. 3.
39 Statue de Jacquart B.C. 3.
40 Palais Rameau D. 3.
41 Grand Théâtre D. 3.
42 Théâtre des Célestins E. 3.
43 Syndicat d'initiative E. 3.
44 Théâtre de Guignol E. 3.
45 id. du Gymnase D. 3.
46 Monument Gailleton F. 3.
47 Casino des Arts (Café-concert) E. 3.
48 Scala-Bouffes id D. 3.
49 Cinema E. 2.
50 Poste et Télégraphe E. 3.
51 Monument Soulary C. 3.
52 id Pierre Dupont C. 4.
53 id Carnot E. 3.
54 id Burdeau C. 3.
55 Hôtel de la Mutualité E. 2.
Principaux hôtels:
h1 Terminus Hôtel F. 4
h2 Gd Hôtel de Lyon et Continental D. 3
h3 Hôtel de l'Europe et Métropole E. 3
h4 Royal Hôtel E. 3
h5 Nouvel Hôtel et des Négociants D E. 3
h6 Hôtel d'Angleterre et des deux Mondes F. 4
h8 Grand Hôtel du Globe E. 3
h9 Hôtel de l'Univers F. 4
h10 de Bordeaux et du Parc F. 4
h11 des Beaux Arts D E. 3
Gare de l'Est Part-Dieu
Boulevard des Hirondelles
Nouvelle Caserne
Fort de la Motte
Pl. de Abondance
Gare de la Mouche
La Mouche
Prison St Joseph
Gare de Perrache
Pl. de l'Hippodrome
Gare des Marchandises
Fort de la Vitriolerie
R H Ô N E
S A Ô N E
Les Rivières
Emplacement des nouveaux Abattoirs
Digue des Rivières
Digue Séparative
Cours Charlemagne
Quai Rambaud
Quai Jean-Jacques-Rousseau
La Mulatière
St Irénée
Fort St Irénée (Ft Dubois-Crancé)
Hospice Debrousse
1000 Mètres
Imp. Dufrénoy, Paris





Histoire mystique et ésotérique de Lyon

Chronologie

- ? : fondation mythique de Lyon par Momoros et Atepomaros
- 43 av. J.-C. : Lucius Munatius Plancus pratique le rite de fondation hérité des Étrusques
- Entre 43 av. J.-C. et 160 : le culte de Cybèle s'installe à Lyon
- IIe siècle : implantation probable du culte de Mithra
- 177 : persécutions contre les chrétiens
- Fin du IIe siècle : Lyon est touché par le gnosticisme, le marcionisme et le montanisme
- Ve siècle : le culte de Mithra tombe dans l'oubli

L'Antiquité

Une fondation gauloise sous le signe du corbeau

À l'instar de beaucoup d'autres villes, Lyon possède une légende, un mythe lié à sa fondation. C'est un auteur antique, le Pseudo-Plutarque, qui en fait mention dans un texte intitulé *Des noms des fleuves et des monts et des choses que l'on y trouve*. Loin d'apparaître avec les Romains, Lyon aurait existé dès les temps celtiques.

Selon lui, après avoir été chassés du pouvoir par un certain Seseroneos, deux frères, Momoros et Atepomaros, vinrent sur une colline située près de la Saône (alors appelée l'Arar). Obéissant à un oracle, ils devaient y créer une nouvelle cité. On en était à creuser les fondations lorsque, tout à coup, des corbeaux firent leur apparition, volant de toutes parts, couvrant les arbres environnants. Alors Momoros, versé dans la science des augures, décida d'appeler la ville Lougdounon, car dans sa langue, « lougos » désignait le corbeau, et « dounon » un lieu élevé. Mais cette étymologie semble douteuse… (ci-dessous).

Peu d'historiens prêtent foi à ce récit. Mais des auteurs, sans forcément se référer à ces deux princes gaulois légendaires, affirment que la colline de Fourvière était sacrée avant que les Romains n'y installent leurs temples. Elle aurait ainsi été le site d'un important sanctuaire dédié à Lug.

Ce dieu est objet de controverses. Héros des épopées irlandaises, appelé Llud ou Nudd en Grande-Bretagne, il aurait, selon certains, donné son nom à Londres. Mais en Gaule, son existence n'est que rarement attestée. Il sera associé au dieu solaire Apollon, puis « fondu » dans le Mercure romain, héritier de l'Hermès grec. Aux temps gallo-romains, on le représentera sous les traits d'un éphèbe avec, à ses pieds, des animaux symboliques comme le bouc, la tortue ou le coq.

Lugdunum, montagne de Lug ou montagne de la lumière ?

Evoquant la fondation mythique de Lyon par Momoros et Atepomaros, le Pseudo-Plutarque cite un autre auteur antique, Clitophon, qui, dans le livre XIII de ses *Fondations*, traduit Lugdunum par « éminence du corbeau ». Mais cette étymologie, comme beaucoup d'autres, est jugée fantaisiste par les historiens.
En effet, si ceux-ci s'accordent pour dire que « dunum » est un mot gaulois signifiant « montagne », « Lug », loin d'évoquer le corbeau, renverrait soit à la divinité celtique Lug, dieu du soleil, soit à la lumière. Dans ce dernier cas, Lugdunum serait l'équivalent des nombreux Clermont, « colline éclairée », que l'on trouve en France.

Si le coq est lié à Mercure, le corbeau, en revanche, reste attribué à Lug. Or, on le retrouve très souvent sur des pièces de monnaie romaines frappées à Lyon. Considéré comme sacré par les Celtes, apparaissant dans nombre de leurs légendes qui lui attribuent un rôle prophétique, il apparaît également dans la mythologie gréco-romaine où il est l'oiseau d'Apollon et des augures. C'est enfin le symbole d'un lieu béni des dieux, même s'il arrive qu'on le considère comme un messager des ténèbres.

Une fondation romaine selon le rituel étrusque

Lorsqu'ils fondaient une cité, les Romains respectaient une coutume qu'ils avaient héritée des Étrusques. Ils traçaient le *decumanus*, axe reliant l'orient à l'occident, et le *cardo*, joignant le septentrion au midi. Ces deux voies se croisaient perpendiculairement, leur point de jonction étant le cœur de la future cité. On y creusait le *mundus*, une fosse circulaire où les âmes des morts trouvaient refuge. Trois fois par an, la pierre couvrant le trou était ôtée, permettant à ces âmes de regagner temporairement la ville. Cette coutume est à l'origine de l'institution de la fête des mânes.

C'est ainsi que procéda Lucius Munatius Plancus, en l'an 43 avant J.-C., lorsqu'il fonda Lugdunum sur la colline de Fourvière. La date précise de cette cérémonie fait débat : peut-être a-t-elle eu lieu aux alentours du 10 octobre ? Le soleil se lève ce jour-là dans l'axe de la rue Cléberg, et c'est justement la visée du soleil levant qui déterminait l'emplacement du *decumanus*… Quant au *mundus*, s'il fut creusé, aucune trace n'en a jusqu'ici été repérée.

Les Romains apportèrent avec eux leurs cultes, et Fourvière se couvrit de nouveaux temples. L'ancien sanctuaire de Lug, s'il a existé, disparut alors. Mais pour certains auteurs, il aurait d'une certaine manière été transféré à la Croix-Rousse : l'autel de Rome et d'Auguste aurait été bâti à son image. Les fêtes du dieu, le 1er août, y auraient également été déplacées… après avoir été romanisées. Les représentants de toute la Gaule qui se réunissaient autrefois à Lyon pour célébrer Lug continuaient ainsi à s'y retrouver, le même jour, mais désormais pour manifester leur fidélité à Rome.

Bientôt, d'autres cultes firent leur apparition à Lyon. Des cultes venus d'Orient.

Cybèle, la Grande Mère

On ne sait quand le culte de Cybèle arriva à Lyon. Il est avéré que son temple existait en 160 après J.-C. Mais sans doute était-il là auparavant.

Originellement vénérée à Pessinonte en Phrygie et sur le mont Ida, Cybèle, la

grande mère des dieux, était la déesse de la terre et la maîtresse des fauves. Le lion restera d'ailleurs comme l'un de ses principaux symboles.

Contrairement aux autres divinités orientales, souvent introduites à Rome par des étrangers, des esclaves ou des soldats revenus de lointaines expéditions, c'est de manière officielle qu'elle entra dans la cité. En 205 avant J.-C., en pleine deuxième guerre punique, les *Livres sibyllins* conseillèrent aux Romains, pour chasser leurs ennemis, de ramener en leur capitale le bétyle, la pierre noire représentant Cybèle et conservée à Pessinonte. Le conseil est suivi, le bétyle rapporté. Conservé d'abord dans le temple de la Victoire, il est déposé en -191 dans le sanctuaire de la Grande Mère inauguré sur le Palatin.

Cybèle, par son adoption officielle, par la coïncidence de son arrivée avec la victoire contre les Carthaginois, suscitait le respect. Mais ses cérémonies exotiques, ses fêtes souvent bruyantes et sauvages, son clergé formé d'eunuques (les « galles ») rendirent le culte suspect aux autorités qui prirent des mesures pour limiter son essor.

Les choses changent sous l'empire. Auguste, généralement hostile aux cultes orientaux, est attaché à celui de Cybèle dont il fait reconstruire le temple romain. Claude et les Antonins introduisent d'importantes transformations : Attis, le parèdre de Cybèle, est doté d'un culte officiel ; de nouveaux prêtres non-eunuques, les « archigalles », sont recrutés parmi les citoyens romains ; enfin, de nouvelles fêtes sont instituées.

Celles-ci se déroulent entre le 15 et le 27 mars. Elles symbolisent la mort et la résurrection d'Attis, la renaissance de la végétation. Le premier jour est marqué par une procession de cannophores (porte-roseaux) et par le sacrifice d'un taureau. S'ensuit une semaine de privations. Le 22 mars, les dendrophores amènent au sanctuaire un pin entouré de bandelettes et de violettes, représentation d'Attis mort. Le 24 mars, jour du *sanguis*, ses funérailles donnent lieu à des cérémonies ponctuées de mutilations (les prêtres se saignent, certains vont même parfois jusqu'à s'émasculer). Le lendemain, les *hilaries* célèbrent la résurrection du dieu. Le 27, enfin, on purifie la Grande Mère lors d'un ancien rite agraire destiné à attirer la pluie.

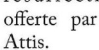
À ces fêtes, il faut ajouter le rituel du taurobole, introduit à Rome par Antonin. Il s'agit de la purification et de l'initiation par le sang d'un taureau égorgé. D'abord recueilli dans un vase, on finit, à partir du IVe siècle, par en asperger le fidèle lors d'une sorte de baptême.

Cybèle, vénérée dans tout l'Empire, l'est particulièrement à Lyon et à Vienne. Sur la colline de Fourvière, elle remplace une autre déesse : Rosmerta, divinité celtique



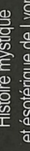
Sculpture en remploi dans le mur nord, basilique Saint-Just de Valcabrère, Haute-Garonne

de l'abondance, parèdre de Mercure. Cette succession explique peut-être la réussite rencontrée par la Grande Mère dans la capitale des Gaules, même si elle tient sans doute davantage à l'exubérance des cérémonies mêlant joie et douleur, à la magnificence des cortèges et à la promesse de résurrection et de salut éternel offerte par Attis.





Mithra et le taureau, fresque de Marino



Mithra, le dieu tauroctone

De manière générale, là où existait un temple de la Grande Mère, on trouvait non loin un sanctuaire dédié à une autre divinité, Mithra. Lyon n'a pas dû faire exception à cette règle mais les archéologues n'ont pu, à l'heure actuelle, retrouver la localisation du *mithraeum*, comme on appelle ces lieux de cultes. Pas davantage d'informations dans les archives : elles sont étrangement muettes à ce sujet. Un seul auteur, Emmanuel Vingtrinier, émet une hypothèse : le temple se serait situé à l'emplacement de l'actuelle rue des Farges.

Mithra, très ancien dieu indo-iranien dont l'existence serait attestée au IIe millénaire avant notre ère, a subi de profondes transformations avant de faire son entrée dans l'Empire romain. Il a été occidentalisé dans le monde hellénistique, influencé par l'astrologie et la philosophie grecques. Le culte issu de cette transposition est appelé mithraïsme.

Si Plutarque situe au Ier siècle avant J.-C. l'introduction en Italie des mystères mithriaques, par l'intermédiaire des pirates ciliciens, les premiers témoignages de cette importation apparaissent au siècle suivant, à l'époque flavienne : elle est alors le fait de soldats.

Au IIe siècle, le mithraïsme se développe à Rome, en Italie, dans des ports méditerranéens. Mais il fleurit surtout dans les colonies militaires et les garnisons, en Afrique, en Bretagne, en Gaule, sur les bords du Rhin et du Danube… L'empereur Commode se fait initier pour satisfaire les soldats ; dans l'entourage des Sévères, au Palatin, les fidèles se multiplient ; Tertullien, fils de militaire, donne les mithraïstes en exemple aux chrétiens.

Au IIIe siècle, dans l'armée et l'administration, le mithraïsme concurrence le christianisme pourtant en plein essor. Il manque devenir religion officielle de l'Empire à plusieurs reprises (sous Aurélien puis avec les tétrarques Dioclétien, Galère et Licinius). Mais les chrétiens l'emportent malgré les dévotions de l'empereur Julien et des sénateurs païens. Le culte de Mithra finit par tomber dans l'indifférence et l'oubli après 400, faute d'avoir suffisamment séduit le peuple.

Le mithraïsme était en tout cas resté une religion de petits groupes, comme en témoigne la taille réduite des mithraeum. Ils étaient le plus souvent situés dans des grottes ou en des lieux aménagés pour leur ressembler. On y prenait des repas confraternels au cours desquels on partageait du pain, de l'eau, et probablement du vin. Des cérémonies quotidiennes s'y déroulaient matin, midi et soir. Le septième jour de la semaine était particulièrement sanctifié ; le 25 décembre, on célébrait l'anniversaire du Soleil mais aussi celui de Mithra, né de la pierre.

Le sacrifice du taureau est fréquemment représenté dans ces sanctuaires. C'est l'un des éléments centraux du culte : en domp-

tant et en immolant cet animal associé à la Lune, laquelle passait pour être source de vie, réservoir des âmes, Mithra commémore et réactualise l'acte de création. C'est, en quelque sorte, un accoucheur d'âmes.
Le mithraïsme était enfin un culte à mystères, un culte initiatique. Sur les épreuves auxquelles étaient soumis ses membres, bien des rumeurs ont couru, souvent affreuses. Mais sans doute étaient-elles le fait d'adversaires de cette religion... On sait en tout cas qu'il existait sept grades pour les initiés, chacun associé à des masques, à des insignes et à des rôles particuliers. Ils correspondaient également à un astre. Le Corbeau, protégé par Mercure, avait pour fonction de servir à boire. L'Époux (nymphus) était sous la protection de Vénus. Le Soldat, sous celle de Mars, était consacré par une sorte de baptême et probablement marqué au fer rouge. Le Lion, sous le signe de Jupiter, brûlait l'encens et purifiait les mystes par le feu. Le Perse était protégé par la Lune, le Courrier d'Hélios (heliodromus) par le Soleil. Et en dernier lieu le Père, sous l'égide de Saturne, veillait sur la communauté.

Le sang des martyrs

Le christianisme vint lui aussi d'Orient et, à Lyon, c'est surtout parmi les Orientaux, pour la plupart de langue grecque, qu'il commença à se développer. Le premier évêque de cette communauté, Pothin, mais aussi son successeur, Irénée, furent envoyés en Gaule par Polycarpe, lui-même évêque de Smyrne, qui avait reçu l'enseignement de saint Jean l'Évangéliste. Cela explique la filiation johannique dont l'Église de Lyon a toujours été dépositaire et dont le rite lyonnais gardera la trace.
On raconte parfois que Pothin avait des pouvoirs de guérisseur. Si ces talents sont avérés, ils n'ont pu qu'accroître l'hostilité et la jalousie de ses ennemis. Il n'en manquait pas.
C'est une lettre des églises de Vienne et de Lyon, peut-être écrite par Irénée et adressée aux communautés d'Asie et de Phrygie, qui nous informe sur les persécutions de 177. Elle nous a été transmise par Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique* (V, 1-4), à la fin du III[e] siècle. Les supplices subis par les martyrs y sont dépeints, notamment ceux infligés à Blandine : ligotée à un poteau, elle fut abandonnée aux lions... qui l'épargnèrent. Alors les Romains, furieux, l'enfermèrent dans un filet, la livrèrent à un taureau, puis l'égorgèrent.
Cette lettre mêle sans doute vérité et légendes. Ces événements font débat et la date retenue n'est qu'approximative. Les interrogations sur les causes de ces persécutions sont également nombreuses. Le refus de la religion impériale, l'opposition aux autres cultes valaient aux chrétiens une grande hostilité du peuple qui, de plus, en ces temps de crise économique, était peut-être en quête d'un bouc émissaire. On les accusait en tout cas de crimes odieux (anthropophagie, infanticides...). Mais il est aussi possible qu'à l'origine de ces événements, il y ait un conflit entre les chrétiens et les fidèles de Cybèle. Les premiers voyaient dans la déesse la grande prostituée de l'apocalypse : on imagine ce que devaient en penser ses disciples. Pour empirer les choses, à en croire certains auteurs, le Vendredi Saint coïncida en 177 avec la fête de la résurrection d'Attis. La tristesse des chrétiens contrastait donc avec la joie exubérante de leurs adversaires...
De ce possible affrontement, Cybèle sortit victorieuse. Du moins temporairement. Après avoir été exposés à la vindicte populaire, les corps furent brûlés, leurs cendres dispersées dans le Rhône. Mais Grégoire de Tours rapporte qu'elles échappèrent aux eaux et qu'après une révélation surnaturelle, elles furent retrouvées sur les lieux mêmes des supplices.

Les hérésies

Attaquée de l'extérieur, l'Église est également troublée, à l'intérieur, par le développement de nombreux mouvements hérétiques. La communauté lyonnaise n'est pas épargnée : la ville est ainsi, semble-t-il, touchée par le gnosticisme et le marcionisme. Mais, pour certains auteurs, c'est le montanisme qui y laisse le plus de traces.
Montanus (ou Montan) est à l'origine d'un courant spirituel, prophétique et eschatologique qui fait son apparition en Phrygie au II[e] siècle (vers 156-157 si l'on en croit Épiphane, en 172 si l'on se réfère à Eusèbe). Montanus, peut-être ancien prêtre de Cybèle, prétend être l'organe du Paraclet (identifié par la tradition chrétienne comme l'Esprit Saint) voire le Paraclet lui-même. Accompagné par deux prophétesses, Priscilla et Maximilla, il annonce un nouvel âge de l'Église, celui de l'Esprit, ainsi que l'imminence de la fin des temps : la Jérusalem nouvelle descendra du ciel, le Seigneur régnera avec ses élus pendant mille ans... Afin de s'y préparer, il est nécessaire de pratiquer une ascèse des plus sévères faite de jeûnes, d'abstinence, de continence. De surcroît, pour Montan, les remariages sont inacceptables, et ceux qui se sont rendus coupables de graves péchés ne peuvent compter sur le pardon de l'Église.
Le mouvement se répand rapidement en Asie mineure. Face à l'agitation qu'il suscite, les évêques réagissent vivement, ce qui n'empêche pas son développement en Occident. Pourtant, malgré quelques soutiens fervents (dont celui de Tertullien), il ne tarde pas à s'émietter. Les empereurs Constantin (en 331) et Honorius (en 407) répriment dure-

Chronologie

- 681 : à l'Île Barbe, des voix apprennent à un aveugle qu'elles conduisent en enfer l'âme d'Ébroïn
- IXe siècle : Agobard sauve quatre personnes accusées par la foule d'être tombés d'aéronefs
- 1173 : Pierre Valdo commence à prêcher
- 1184 : les Vaudois sont excommuniés par le concile de Vérone
- 1305 : à Lyon, Philippe le Bel et Clément V discutent de la suppression de l'Ordre du Temple
- 13 octobre 1307 : les Templiers sont arrêtés à Lyon comme partout ailleurs en France
- 3 avril 1312 : au concile de Vienne, Clément V, par la bulle *Vox clamantis*, supprime l'Ordre du Temple
- 1447-vers 1463 : l'astrologue espagnol Louis de Langle est établi à Lyon
- 1488 : Simon de Phares s'installe définitivement à Lyon
- 1er novembre 1490 : Charles VIII consulte Simon de Phares
- 26 mars 1494 : condamnation définitive de Simon de Phares
- 1495 : épidémie de suicide parmi les jeunes Lyonnaises

ment les montanistes dont on retrouvera cependant des traces en Orient au VIe siècle et à Rome à l'époque de Grégoire le Grand (début du VIIe siècle).
À Lyon, le montanisme fait quelques adeptes. Mais, au-delà de cette séduction passagère, c'est ailleurs que se cache peut-être son véritable héritage. D'abord, le primat accordé au culte de l'Esprit Saint se retrouvera dans bien des hérésies postérieures s'étant développés en France. Ensuite, d'aucuns suggèrent que le montanisme a influencé la sorcellerie locale. Les détracteurs de ce courant affirmaient en effet qu'il s'accompagnait de pratiques magiques…

Le Moyen Âge

Des aéronefs dans le ciel lyonnais ?

Il se serait passé des choses bien étranges à Lyon, alors qu'Agobard en était l'archevêque.
Dans son traité *De la grêle et du tonnerre*, celui-ci dénonce les superstitions de son époque… et les extrémités auxquelles elles peuvent mener.

Nous avons vu et entendu beaucoup de gens assez fous et assez aveugles, pour croire et pour affirmer qu'il existe une certaine région appelée Magonie, d'où partent, voguant sur les nuages, des navires qui transportent, dans cette même contrée, les fruits abattus par la grêle et détruits par la tempête, après toutefois que la valeur des blés et des autres fruits a été payée par les navigateurs aériens aux tempestaires, de qui ils les ont reçus. Nous avons vu même plusieurs de ces insensés qui, croyant à la réalité de choses aussi absurdes, montrèrent à la foule assemblée quatre personnes enchainées, trois hommes et une femme, qu'ils disaient être tombés de ces navires. Depuis quelques jours ils les retenaient dans les fers, lorsqu'ils les amenèrent devant moi, suivis de la multitude, afin de les lapider ; mais, après une longue discussion, la vérité ayant enfin triomphé, ceux qui les avaient montrés au peuple se trouvèrent, comme dit un prophète, aussi confus qu'un voleur lorsqu'il est surpris.

Agobard, *De la grêle et du tonnerre*,

Agobard montre bien le peu de cas qu'il fait de ces rumeurs de sorciers provoquant les tempêtes et pillant les récoltes pour les vendre à des êtres mystérieux venus, sur leurs aéronefs, d'une non moins mystérieuse Magonie. Mais d'autres, par la suite, seront moins catégoriques que l'archevêque.
Son récit est repris à plusieurs reprises, et notamment par Montfaucon de Villars dans un ouvrage paru en 1670 et intitulé *Le comte de Gabalis, ou entretiens sur les sciences secrètes*. Pour lui, ces créatures aériennes sont des sylphes. S'ils survolent les terres, c'est pour se montrer, pour qu'on les craigne moins. Toutefois, face à une hostilité qui ne va pas en diminuant, ils sont passés à une nouvelle étape, enlevant des humains pour leur montrer des merveilles inouïes et ce, afin qu'ils en fassent le récit à leurs concitoyens. Telle était la mission de ces quatre personnes que la foule aurait massacrées sans l'intervention d'Agobard. Mission qu'ils tentèrent de mener à bien une fois tirés d'affaire.
Les interprétations de Montfaucon de Villars peuvent certes prêter à sourire. Mais il faut noter, le concernant, un événement tragique : en 1673, alors qu'il se rend à Lyon, il est assassiné dans de mystérieuses circonstances. Certains disent que ce n'est pas là simple attaque de brigands, mais qu'il a été puni pour avoir, dans son ouvrage, divulgué trop de secrets… D'aucuns accusent même les Rose-Croix.
Enfin, il existe des auteurs pour relier les événements lyonnais à d'autres, relativement proches dans le temps. Ils soulignent que des


Agobard de Lyon sauvant des accusés

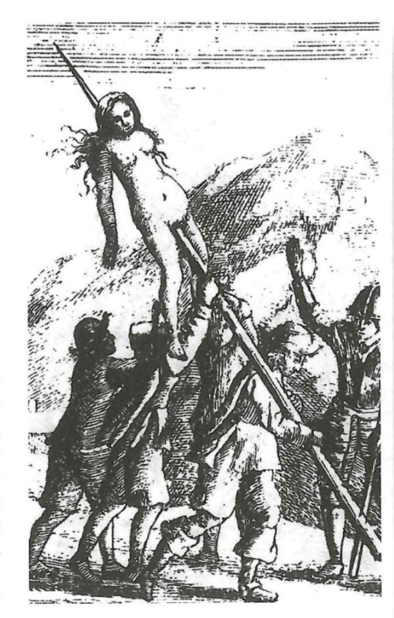
chroniques, dont celles de Flodoard, relatent pour les IX[e] et X[e] siècles de très nombreuses apparitions d'« armées de feu » dans le ciel. Le règne de Charlemagne aurait été, sur ce plan, particulièrement bien doté.

Les Vaudois

On ignore bien des choses du fondateur de ce mouvement qui fut considéré par l'Église comme une hérésie. On le nomme généralement Pierre Valdo, bien que son prénom ne soit pas certain et que son nom ait pu être Valdès ou Vaudès. Ce riche marchand lyonnais, né vers 1250 et mort vers 1205-1210 en Italie, habitait probablement l'actuelle rue de la Poulaillerie où il tenait commerce. Mais, vers 1173, il se repent, peut-être après avoir entendu un jongleur chanter la complainte de saint Alexis (le fils d'un noble Romain ayant choisi de vivre dans la pauvreté), peut-être après s'être fait traduire l'Évangile en langue vulgaire. À moins que sa transformation n'ait été provoquée par la mort de l'un de ses amis. Toujours est-il que Valdo demande à sa femme, avant de la quitter, de choisir entre ses biens fonds et ses biens mobiliers (elle opte pour les premiers) et qu'il divise les seconds en trois parts : la première sert à doter ses filles (qu'il a confiées à l'ordre de Fontevrault), la deuxième à restituer leurs biens à ceux qu'il avait spoliés, la troisième à faire des aumônes.

Habité par un désir sincère de pauvreté évangélique (très à l'honneur à cette époque), peut-être aussi par la volonté de prêcher une réforme sociale, Valdo est écouté parmi les pauvres venus se réfugier à Lyon dans l'espoir d'y trouver des secours. Les premiers temps, l'archevêque Guichard, un cistercien également acquis à l'idéal de pauvreté, se montre bienveillant. En 1179 pourtant, pour prévenir une éventuelle sanction (à moins qu'il ne l'ait déjà reçue), Valdo se rend à Rome où le pape Alexandre III l'approuve et l'autorise à prêcher... sous le contrôle de son archevêque. L'année suivante, Valdo accepte une profession de foi où il se démarque des Cathares. Mais sa situation va devenir critique : certains de ses disciples pénètrent chez des particuliers et s'emparent de leurs possessions au motif que tout est commun. Face à ces excès, le nouvel archevêque, Jean Bellemains, excommunie et bannit les Vaudois (1182-1183). En 1184, c'est au tour du pape de prononcer une condamnation.

Les « Pauvres de Lyon » n'en disparaissent pas pour autant. Ils s'installent et font des émules en Dauphine, en Provence, en Languedoc, en Italie... L'hérésie connaîtra une longue histoire – et une grande ère d'extension –, bien que certains de ses membres, parmi lesquels Pierre Valdo, semble-t-il, soient revenus dans l'Église.



Si les Vaudois ont attiré beaucoup de fidèles, ils se sont également fait beaucoup d'ennemis. Leur doctrine (le retour à l'Église primitive, les Saintes Écritures comme seule règles de la foi, le prêche autorisé aux laïcs et le culte pratiqué en langue vulgaire, la condamnation de la violence...) ne plaît pas à tout le monde. Ceux que l'on surnomme d'abord les « ensabotés » deviennent bientôt, pour leurs adversaires, des « ensabbatés » accusés de sorcellerie, de commerce avec le Diable... Quant à la rue où a vécu Pierre Valdo, elle prend le nom fort explicite de « rue Maudicte ».

Le destin des Templiers

Dans les archives lyonnaises, très rares sont les documents à faire mention des Chevaliers du Temple. À tel point que certains n'hésitent pas à parler de subtilisation volontaire de la part des pouvoirs séculier et régulier... Il n'est donc guère étonnant que le souvenir de l'ordre se soit presque effacé dans la capitale des Gaules.

Pourtant, on sait qu'il y possédait une importante commanderie, située semble-t-il à l'emplacement des actuels quais et place des Célestins. De surcroît, des historiens pensent que c'est à Lyon que s'est joué le destin des Templiers. En 1305, à l'occasion du couronnement de Clément V, Philippe le Bel rencontre le tout nouveau pape. Ils se seraient entretenus au sujet de la suppression de l'ordre ; on avance même que le roi aurait remis au souverain pontife un épais dossier préparé par Guillaume de Nogaret. Mais Clément V hésite, craint les conséquences qu'entraînerait une telle décision.



dans ses *Otia Imperialia*, Gervais de Tilbury mentionne le cas d'une femme volant sur son balai et qui, s'étant trompée de direction, plonge tout droit dans le Rhône et s'y noie. Jean Bodin, dans sa *Démonomanie* (publiée en 1580 et fréquemment rééditée par la suite) évoque une autre sorcière lyonnaise :

Il se trouva aussi à Lyon une Damoyselle depuis peu d'annees, laquelle se leva la nuict, & allumât de la chandele print une boüette, & s'oignit, puis avec quelques paroles elle fut transportee. Son paillard estant couché avecques elle, voyant joüer ce mistere, prend la chandele, & cerche par tout, & ne la trouvant point, ains seulement la boüette de gresse, par curiosité de sçavoir la force de l'onguent, fit comme il avoit veu faire, & soudain fut aussi transporté, & se trouva au pays de Lorraine avec la compagnie des Sorciers, où il eut frayeur : mais si fort qu'il eut appellé Dieu en son aide, toute la compagnie disparut, & luy se trouva seul tout nud, qui s'en retourna à Lyon, où il accusa la Sorciere, qui confessa, & fut condamnee à estre bruslee.

Jean Bodin, *De la démonomanie des sorciers*

Sans cet onguent, il serait impossible aux sorcières de rejoindre le sabbat. En témoigne le récit du Benoît Maillard, grand prieur de l'abbaye de Savigny en Lyonnais entre 1460 et 1506. Une dénommée Claudine, enfermée dans l'abbaye, tente de s'enfuir le jeudi 25 novembre 1479, vers la septième heure de la nuit. Elle saute du sommet d'une tour mais, loin de s'envoler, elle tombe dans le vide, atterrit sur le toit de la maison du célérier, avec pour seule conséquence un mal de reins qui persiste durant quelques jours. D'après l'auteur, cette heureuse conclusion vient du fait que Claudine, en sautant, a demandé l'aide de la Vierge et de saint Michel… Peut-être est-ce aussi à cette prière qu'elle doit de ne pas avoir été inquiétée par l'inquisition.

À ces rares exemples – Lyon semble avoir été relativement épargné par la chasse aux sorcières, contrairement à la province voisine du Dauphiné –, il faut ajouter un phénomène étrange. Des chroniqueurs rapportent qu'en 1495, une épidémie de suicide sévit parmi les jeunes Lyonnaises. Celles-ci se pendent ou vont se jeter au fond des puits. Pour expliquer le phénomène, des auteurs du XVIe siècle parleront d'insatisfaction sexuelle ; plus tard, l'historien Steyert, lui, évoquera des chagrins d'amour : les jeunes femmes étaient désespérées suite à la perte de leurs amis, partis avec la cour de France qui quitta Lyon à cette époque. Sans doute la contagion de l'exemple joua-t-elle aussi son rôle. Ce n'est cependant aucune de ces explications que retient l'Église au moment des faits. Non, elle voit là la marque du Malin, et, pour mettre un terme à l'épidé-

C'est finalement le vendredi 13 octobre 1307, à l'aube, que les Templiers, accusés d'hérésie et d'idolâtrie, sont arrêtés et jetés en prison. Cela dans toute la France, Lyon y compris. Quant à leurs biens, ils sont mis sous séquestre. Il faut cependant attendre plusieurs années avant que Clément V, finissant par céder aux pressions de Philippe le Bel, ne donne le coup de grâce. Le 3 avril 1312, à l'ouverture de la deuxième session du concile de Vienne (dans le Dauphiné), le pape fait lire la bulle *Vox clamantis*. L'Ordre du Temple est supprimé par provision, dans l'attente du jugement définitif d'un prochain concile. Lequel ne se réunira jamais.

Partout – à l'exception de l'Aragon et du Portugal –, les Hospitaliers de Saint-Jean héritent des biens du Temple. Ils ne conservent pas la commanderie de Lyon : en 1315, ils la vendent au comte de Savoie. En 1407, elle est à nouveau cédée, cette fois aux Célestins.

La sorcellerie

On raconte que les premières sorcières se réclamaient de la déesse Cybèle et que, dès le haut Moyen Âge, c'est dans les ruines de son temple, sur la colline de Fourvière, que se réunissaient les sectes antichrétiennes et les adeptes lucifériens. Par la suite, des sabbats s'y seraient tenus, de même que dans les plaines et les landes de la Guillotière.

Ce n'est qu'à partir du XIIIe siècle que quelques cas de sorcellerie sont explicitement cités concernant Lyon et sa région. En 1212,

La fête des Merveilles

La fête des merveilles fut la plus fameuse fête lyonnaise du Moyen Âge. Elle fut instituée en l'honneur des martyrs, mais certains voient surtout en elle la christianisation des antiques fêtes solsticiales. Se déroulant en juin, elle mêlait, entre autres réjouissances, des messes, des processions dans la ville et une procession nautique sur la Saône. Mais elle fut finalement interdite, à cause de débordements que les autorités jugeaient trop païens. En effet, des taureaux étaient amenés sur le pont de Pierre puis précipités dans la Saône et finalement égorgés. On a considéré cette pratique comme une persistance du culte de Cybèle, jadis très populaire à Lyon, qui accordait une large place au sacrifice du taureau.

L'Elucidaire de Simon de Phares

En réaction à ce qu'il considère comme une injustice, Simon de Phares se lance, entre 1494 et 1498, dans la rédaction d'un ouvrage qu'il intitule *Elucidaire*. Il devait originellement s'agir d'une défense et d'une illustration de l'astrologie, afin de totalement la démarquer des arts superstitieux avec lesquels l'Église entendait l'amalgamer. Phares avait prévu trois parties : la première serait une liste exhaustive, depuis la nuit des temps jusqu'au XVe siècle, des personnages ayant pratiqué l'astrologie ; la seconde évoquerait les influences célestes et l'art de l'astrologie proprement dit ; la dernière porterait sur les arts magiques et divinatoires que l'auteur, à l'instar des autorités ecclésiastiques et judiciaires, considérait comme superstitieux.

Toutefois, face à l'énorme quantité de documents à sa disposition, peut-être

mie, les Lyonnaises qui n'ont pas réussi à se donner la mort sont conduites tout droit au bûcher. Peut-être la peur des flammes et de l'enfer est-elle efficace ? En tout cas, les suicides cessent.

Des astrologues « royaux »

L'astrologie commence à s'implanter à Lyon au XVe siècle, à partir de 1440 et, surtout, de 1470. Ceux qui s'intéressent à cette discipline sont souvent étrangers à la ville. Fréquemment, aussi, ils sont versés dans l'art de la médecine. Leur présence contribue à développer un marché des ouvrages scientifiques qui n'existait guère auparavant, à cause de l'absence d'université.

Parmi ces astrologues, au moins deux ont eu pour clients les rois de France.

Du premier, Louis de Langle, on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il est d'origine espagnole, que sa présence en ville est attestée pour la première fois en 1447 et qu'il y meurt en 1463 ou 1464. Pratiquant ouvertement l'astrologie judiciaire (branche de l'astrologie dévolue à la prédiction du futur), il aurait été consulté à plusieurs reprises par Charles VII.

Le second, Simon de Phares, n'est guère mieux connu. Complètement oublié aujourd'hui, il jouissait pourtant, de son vivant, d'une grande réputation.

Né en 1444 dans l'Orléanais, il étudie à la Faculté des arts de Paris, puis entre au service de grands personnages, sans doute d'abord comme simple clerc. À la cour de Jean II de Bourgogne, il fait une rencontre cruciale pour lui : celle de Conrad Heingarter, astrologue et médecin, dont il est l'élève pendant trois ans (1469-1472). Par la suite, il entreprend une série de voyages qui l'auraient (rien n'est certain) mené en bien des lieux : à l'université d'Oxford (vers 1472-1474), en Écosse puis en Irlande (vers 1474-1475), à Montpellier (1475-1478), en Italie et en Egypte (1478-1481 ou 1482). Enfin, il passe quatre années dans les Alpes suisses et savoyardes (vers 1481/1482-1485/1486). Ces voyages, Simon de Phares les met à profit pour accroître son savoir et pour acquérir des livres.

Après cette vie d'aventure, il s'installe définitivement à Lyon en 1488, dans une demeure où il a fait aménager une remarquable bibliothèque forte de plus de 200 volumes d'une grande rareté. Cette période est un tournant, puisqu'il s'établit officiellement comme astrologue. C'est d'ailleurs probablement lui qui est à l'origine de la symbolique astrologique (« le Soleil dans le signe du Lion ») que revêt l'entrée royale de Charles VIII à Lyon le 7 mars 1490.

Peu après cet événement, sa carrière atteint ses sommets : le 1er novembre, le roi, de nouveau de passage dans la capitale des Gaules, vient le consulter.

Mais à la gloire vont succéder les ennuis judiciaires. Il les doit sans doute en grande partie au chancelier Guillaume de Rochefort. Celui-ci serait à l'origine de l'accusation selon laquelle Simon posséderait un démon familier qui lui soufflerait ses réponses divinatoires. Il serait également à l'origine d'une ordonnance publiée en octobre 1490 et prenant pour cible les enchanteurs, les devins, les nigromanciens et les invocateurs d'esprits malins. On peut enfin penser que le chancelier craignait, de la part de l'astrologue, des conseils politiquement orientés : n'aurait-il pas été enclin à suggérer au souverain d'épouser Marguerite d'Autriche plutôt qu'Anne de Bretagne ?

Incarcéré à la prison de l'official de Lyon, Simon voit ses livres confisqués et n'est libéré qu'après avoir promis d'abandonner son métier. En rien résigné, il fait appel auprès du Parlement de Paris et, dans un premier temps, les choses semblent tourner favorablement : en 1491-1492, il acquiert dans la capitale une nouvelle respectabilité. Mais le 20 juillet 1493, une ordonnance prend pour cible magiciens, devins et blasphémateurs. Le 19 février 1494, la Faculté de théologie de Paris, qui avait reçu pour mission d'examiner les volumes confisqués, amalgame la majeure partie des jugements astrologiques (dont les élections et les interrogations) à de la divination.

Le 26 mars 1494, Simon de Phares est condamné aux dépens. On le remet alors à l'official de Paris. Après 1499, on ne dispose plus d'aucune information le concernant.

La Renaissance

Symphorien Champier et la critique de l'occultisme

Né en 1471 ou 1472 à Saint-Symphorien-sur-Coise, dans le Lyonnais, mort vers 1539, Symphorien Champier commence ses études à Paris puis, s'étant orienté vers la médecine, les poursuit à Montpellier où il obtient ses diplômes. Il commence à

aussi arrêté par la mort de Charles VIII – ou par la sienne –, Simon de Phares ne paraît pas avoir eu le temps d'écrire les deuxième et troisième parties de son ouvrage. L'unique manuscrit qui soit parvenu jusqu'à nous (et que conserve la Bibliothèque nationale de Paris) ne comporte en effet que le prologue, l'exorde et la première partie de l'*Elucidaire*, intitulée *Des clers astrologiens*.

En 1929, dans une édition malheureusement très confidentielle, le docteur Ernest Wickersheimer publie pour la première fois ce manuscrit, sous le titre de *Recueil des plus célèbres astrologues et quelques hommes doctes, faict par Symon de Phares du temps de Charles VIII*^e.

Chronologie

- Vers 1500 : Symphorien Champier publie le *Dialogus in magicarum artium destructionem*
- 1517 : manifestations surnaturelles au palais Saint-Pierre
- 1524-1527 : Cornelius Agrippa à Lyon
- 1527 : l'esprit d'Alis de Télieux hante une religieuse du palais Saint-Pierre avant d'être exorcisé et apaisé
- 5 avril 1528 : un météore passe dans le ciel de Lyon
- 1533 : Cornélius Agrippa publie une édition complète de *De occulta philosophia*
- 1535 : Cornelius Agrippa est arrêté à Lyon ; libéré, il meurt à Grenoble quelques mois plus tard
- 1547 : Nostradamus médecin à Lyon
- 1555 : la première édition des *Prophéties* de Nostradamus paraît à Lyon
- 1568 : l'édition parachevée des *Prophéties* de Nostradamus paraît à Lyon
- 1562 : publication du *Microcosme* de Maurice Scève

La légende de Maître Jean

Une légende veut que le roi Louis XII, au début du XVIe siècle, ait rencontré à Lyon un alchimiste italien nommé Jean. Celui-ci, résidant peut-être rue du Bœuf, aurait initié le souverain à la magie. Il lui aurait même offert une épée d'évocation dotée d'un petit miroir magique. On dit que dans celui-ci se reflétaient les entités infernales, entités que la pointe de l'épée était à même de maintenir à distance.

Ouvrage de médecine de Symphorien Champier daté de 1516

exercer à Lyon, puis devient médecin du duc de Lorraine qu'il accompagne durant les guerres d'Italie. Figure de la vie politique dans la capitale des Gaules (il sera consul), il occupe également, par ses nombreux ouvrages, une place de premier plan dans l'humanisme lyonnais. Jouissant d'une renommée internationale, il fait partie de la cour de Louise de Savoie (il est son médecin), entretient des relations amicales avec Lefèvre d'Étaples et influence Michel Servet dans les domaines médicaux et occultes. Champier s'est en effet intéressé de très près à l'occultisme. Il se veut critique à son égard mais ses positions se révèlent très ambiguës. D'abord parce que, manifestant vigoureusement son souci de rester fidèle à la pensée chrétienne, il en reflète les contradictions, luttant à la fois contre le rationalisme naturaliste d'Avicenne et contre les superstitions de Pierre d'Abano. Ensuite parce que sa pratique de la médecine, à l'instar de celle de nombre de ses confrères, s'appuie sur tout un arrière-fond occulte. Enfin parce qu'il est profondément marqué par les idées de Marsile Ficin, par sa cosmologie néoplatonicienne et sa magie hermétique. Il fait beaucoup pour les diffuser en France, quitte à en atténuer les aspects les plus visiblement hétérodoxes : la vision du monde développée par Ficin s'appuie en effet sur des traditions propices aux divers courants occultes. Les avis de Symphorien Champier sont donc fréquemment ambigus, sinon contradictoires. Sa critique de la médecine occulte, partielle, ne s'appuie que peu sur des motifs scientifiques : elle tient davantage à des raisons religieuses et au souci d'écarter la concurrence des magiciens. Les phénomènes sont, selon les cas, liés à des causes



naturelles, aux démons, aux miracles de Dieu et des anges… Les cas de possession et de magie commencent à être étudiés sous l'angle de la médecine et de la psychologie, sans que l'auteur remette en cause l'existence du diable et de ses pouvoirs.
En matière d'astrologie, il préfère l'influence générale des astres sur les régions et l'histoire à leurs effets sur les individus (contraires à l'idée d'une divine providence et à la doctrine du libre arbitre), mais ne dédaigne pas totalement l'astrologie judiciaire. Face à l'alchimie, il est d'abord bienveillant avant de changer brusquement d'avis. Quant à la kabbale, enfin, qu'il est l'un des premiers à évoquer en France (dès 1509), il approuve son usage pour l'étude des textes saints mais est hostile à ses applications magiques.
Au-delà de cette critique de l'occultisme, l'abondante œuvre de Champier est précieuse car elle cite abondamment un grand nombre de sources occultes, tant arabes qu'occidentales.

Cornelius Agrippa, source de l'occultisme moderne

Á deux reprises, de mai 1524 à décembre 1527 d'abord puis en 1535, Lyon vit passer un homme sur lequel courent bien des rumeurs mais qui fut, indéniablement, l'une des sources de ce courant qu'Éliphas Lévi



contribuera à diffuser, au XIXe siècle, sous le nom d'occultisme.
Heinrich Cornelius Agrippa von Nettesheim est né à Cologne le 14 septembre 1486. Il obtient ses premiers diplômes à l'université de la ville, en 1499 et 1502, et c'est sans doute à cette époque qu'il commence à s'intéresser à la philosophie occulte. On ne trouve pas trace de diplômes postérieurs à celui de 1502, bien qu'Agrippa pré-

Le Dialogus in magicarum artium destructionem de Symphorien Champier

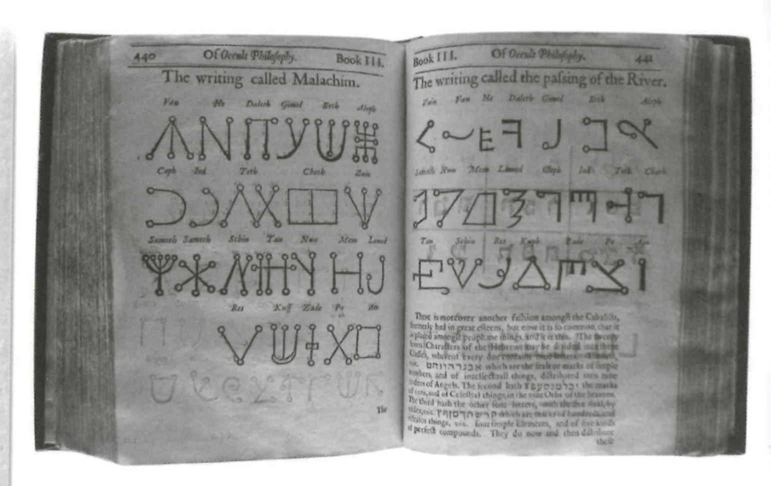
Ce livre, paru vers 1500, est composé de trois petits traités présentés sous forme de dialogue entre Symphorien Champier et un dénommé André Botin. Dans le premier traité, l'auteur décrit la pyromancie, l'aéromancie, la chiromancie et l'hydromancie. Dans le deuxième, il évoque la magie considérée comme science et ses rapports avec la théologie. Dans le dernier, enfin, il donne un aperçu de l'opinion des philosophes et des théologiens concernant les devins et les sorciers. Il explique également ce qu'il faut entendre par fascination ou sorcellerie.

La légende noire de Cornelius Agrippa

D'inquiétantes rumeurs ont couru sur Agrippa, propagées par ses ennemis. L'ouvrage de l'historien italien Paolo Giovio, *Elogia doctorum virorum*, est à l'origine de beaucoup d'entre elles.

On raconte qu'il usait d'arts magiques pour donner la victoire aux armées de l'empereur ; afin d'éviter que l'on sache qu'un homme était décédé en sa demeure, il aurait demandé à un démon d'entrer dans le cadavre et de le faire marcher jusque dans la rue ; lui-même, réduit à la misère, serait mort à Lyon dans une auberge de sinistre réputation. Dans ces établissements, il aurait eu l'habitude de payer avec de l'argent qui, après son départ, se révélait être de la fausse monnaie… ou du fumier.

On disait aussi qu'un chien noir nommé Monsieur l'accompagnait partout où il allait. Juste avant de trépasser, Agrippa aurait demandé à ce qu'on lui ôte son collier orné de talismans, puis aurait maudit l'animal. Celui-ci, désespéré, serait allé se noyer dans un cours d'eau voisin. Car Monsieur n'aurait été autre que l'incarnation du diable.



tende être docteur en droit et en médecine. Mais, au regard des fonctions officielles qu'il exerça comme juriste et médecin, la chose est plausible. Il va ensuite étudier à l'université de Paris ; en 1508, il se lance dans une mystérieuse expédition (probablement militaire) en Espagne ; ses lettres de l'époque (la première qui soit parvenue jusqu'à nous date de 1507) mentionnent les Français auxquels il se lie et qui, comme lui, s'intéressent aux sciences occultes. Parmi eux, on trouve Symphorien Champier et le peintre Jean Perréal, auteur du poème alchimique *La Complainte de Nature*.

En 1509, Agrippa donne des conférences à l'université de Dôle. Consacrées au livre kabbalistique de Johannes Reuchlin, *De verbo mirifico*, elles lui valent d'être accusé d'hérésie par les franciscains. Il proteste contre ces accusations mais doit finalement quitter Dôle.

Fin 1509 ou début 1510, il séjourne à Würzburg où il discute de ses études occultes avec un expert en la matière, Jean Trithème. Auteur de la *Steganographia*, il a hérité de son maître, le mystérieux Libanius Gallus, la bibliothèque magique de l'ermite de Majorque, Pelagius (dont Jean Pic de la Mirandole parle dans son *De rerum praenotione*). Enthousiasmé par leurs entretiens, Agrippa aurait terminé et présenté à Trithème une première version de son ouvrage majeur, *De occulta philosophia*.

Peu après, il serait entré au service de l'empereur Maximilien 1er et a probablement accompagné une mission diplomatique en Angleterre. Par la suite, ses obligations militaires le mènent en Italie où il arrive sans doute en 1511.

Il y reste jusqu'en 1518, réside surtout à Pavie, Casale Monferrato et Turin. Il baigne dans une culture humaniste très influencée par les néoplatoniciens, les hermétistes et les textes kabbalistiques. Á pavie, en 1515, il donne des conférences sur le traité hermétique *Pimander* (comprenant les livres I à XIV du *Corpus Hermeticum* attribué à Hermès Trismégiste). Il enseigne également à Turin où il fait la connaissance d'une famille d'influents banquiers lyonnais, les Laurencin, sans doute attirés par ses connaissances magiques et alchimiques. Grâce à leurs relations, il est nommé avocat et orateur de la ville de Metz.

Durant ses deux années dans cette ville impériale (1518-1520), Agrippa prend la défense d'une vieille femme accusée de sorcellerie et, dans les débats de la Pré-Réforme, il intervient en faveur de Lefèvre d'Étaples. Cela lui vaut les foudres des ordres mendiants. Face à cette hostilité, il quitte la cité. Dans les années qui suivent, il exerce des fonctions de médecin à Genève (1521-1523) et à Fribourg (1523-1524).

En mai 1524, il rejoint Lyon, devient médecin de la mère de François 1er, Louise de Savoie, alors régente. Proche du pouvoir, au milieu d'humanistes français qu'il a connus autrefois, Agrippa semble satisfait de son sort. Toutefois, il échoue à obtenir les faveurs de la sœur du roi, Marguerite de Navarre et peine à obtenir la pension qu'on lui avait promise. En 1526, il écrit l'un de ses deux livres les plus célèbres, *De incertitudine et vanitate scientiarum declamatio invectiva* (il s'agit d'une critique de tous les domaines de la connaissance humaine, magie et sciences occultes comprises), reflet, peut-être, de sa triste situation. La même année, celle-ci s'aggrave encore puisqu'il s'attire le courroux de Louise de Savoie en refusant d'établir l'horoscope de François 1er. Il jugeait la pratique superstitieuse. Finalement, ayant perdu espoir de voir sa position s'améliorer, il quitte la capitale des Gaules.

Installé à Anvers à partir de 1528, il obtient auprès de Marguerite d'Autriche un poste d'archiviste et d'historiographe. C'est dans cette ville qu'il décide de publier ses ouvrages. En 1530 parait la première édition

De occulta philosophia : la réforme de la magie par Agrippa

• À la redécouverte de l'ancien savoir

Le but d'Agrippa est de redonner à la philosophie occulte sa respectabilité et sa grandeur d'antan. Pour lui, la magie de son époque, jugée mauvaise, condamnée comme diabolique, n'est qu'un fatras d'enchantements, de formules obscures que ne comprennent même pas ceux qui les utilisent, de cérémonies qui, bien souvent, n'ont abouti qu'à l'invocation de démons. Or, autrefois, il en allait tout autrement.

Agrippa est en effet persuadé que Dieu, tout comme il a offert la vérité révélée aux patriarches juifs, a donné des vérités secrètes aux fondateurs d'autres grandes traditions religieuses de l'Antiquité. Ces vérités seraient contenues dans des écrits dont il est persuadé de l'authenticité : les traités attribués à Hermès Trismégiste représentant la sagesse des prêtres égyptiens, les textes zoroastriens celle des Perses, les Oracles chaldaïques celle des Babyloniens, les hymnes orphiques et la tradition pythagoricienne celle des premiers Grecs. Ces sources de savoir constituent ce que les néoplatoniciens et les érudits modernes ont nommé *prisca theologia* (ancienne théologie) ; elle aurait été transmise par des pythagoriciens à Platon et à ses disciples.

C'est ce savoir perdu que veut retrouver Agrippa. Pour y parvenir, il s'appuie – d'aucuns disent qu'il pille – les auteurs anciens et modernes, notamment Louis Lazzarel, Pic de la Mirandole, Johannes Reuchlin, Paul Rici ou François Georges de Venise.

• Un savoir à ne pas mettre en toutes les mains

Cette magie réformée offrirait à ceux capables de la comprendre des pouvoirs extraordinaires situés bien au-delà des capacités normales des êtres humains : ses détenteurs seraient en mesure de contrôler les hommes et la nature. Ce savoir est donc dangereux, et il convient de le réserver aux sages, aux gens bien intentionnées.

Ainsi était fait dans l'antiquité : tous les textes, qu'il s'agisse de la kabbale juive, de la *prisca théologica* ou des œuvres des néoplatoniciens, s'exprimaient par énigmes ou paraboles. Un sens occulte y avait été dissimulé, un sens que seule une personne dûment formée devait pouvoir saisir dans son entièreté.

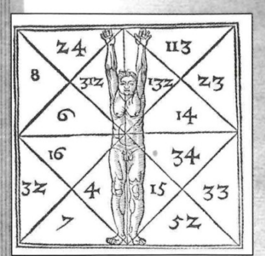
Agrippa procède de même. Il reste souvent vague, ne donne pas de recettes ou de formules. Mais il prévient son lecteur : il a écrit de façon à ce que le sens véritable de son ouvrage soit dispersé. L'homme ignorant ou corrompu ne le comprendra donc pas, tandis que le sage, prudent et intelligent, saura repérer et rassembler les fragments dissimulés dans le texte.

• La magie selon Agrippa

L'univers magique d'Agrippa est divisé en trois parties : le monde élémentaire (matériel), le monde céleste (astrologique et mathématique) et le monde spirituel (composé d'intelligences partagés entre d'un côté les bons démons ou les anges, obéissant à Dieu, et de l'autre les mauvais démons, les anges qui ont suivi Satan dans sa rébellion). Dans cet univers à la fois hiérarchisé et vivant, il existe des relations harmonieuses au sein de chacun des trois niveaux, mais aussi entre eux. Le pouvoir de Dieu s'y exerce, touche d'abord les anges purement spirituels (les êtres les plus élevés dans la création), lesquels influencent les corps célestes (surtout les planètes) qui, à leur tour, influencent les êtres matériels animés ou inanimés. Seule l'expérience contenue dans les ouvrages anciens permet de découvrir ces connexions. Des signes (lettres, mots, chiffres, images) peuvent être utilisés pour symboliser les relations dans les mondes spirituel, céleste et élémentaire. Renfermant le pouvoir des êtres qu'ils représentent, ces signes peuvent être employés par les mages pour influencer les choses dans le monde naturel.

Agrippa, de manière assez traditionnelle, divise également l'univers entre les quatre éléments (l'eau, la terre, l'air, le feu) que l'on retrouve à tous les niveaux : chez l'homme et les choses matérielles, dans les planètes, dans les êtres spirituels. Mais certaines propriétés (l'aimant attirant le métal, l'estomac transformant la nourriture, le pouvoir du phénix se régénérant dans les flammes) ne peuvent s'expliquer par l'analyse des quatre éléments : elles sont donc occultes, et, à nouveau, elles ne peuvent être appréhendées que grâce à la sagesse ancienne. Beaucoup de ces propriétés sont la conséquence de l'esprit du monde (*spiritus mundi*) ou quintessence (le cinquième élément dont se servent les alchimistes pour leurs transmutations).

À l'image de l'univers, la magie est divisée en trois parties : la magie naturelle (liée notamment aux forces élémentaires), la magie céleste ou astrale (utilisant l'influence des étoiles sur les objets terrestres, dont les humains) et enfin la magie spirituelle ou cérémonielle (basée sur l'aide d'êtres comme les anges ou les démons). Les trois livres constituant *De occulta philosophia* abordent ces différentes formes.



de *De vanitate* ; en 1531, c'est au tour d'une édition partielle de *De occulta philosophia*. Le premier ouvrage, contenant des critiques visant les ordres mendiants et beaucoup de pratiques de l'Église, lui vaut attaques et condamnations. Loin de se soumettre, Agrippa riposte par des écrits virulents qui affaiblissent encore sa position à la cour.

Il cherche alors un nouveau protecteur. Il le trouve en la personne d'Hermann von Wied, archevêque de Cologne. Membre de sa cour de 1532 à 1534, il poursuit ses efforts pour imprimer et défendre ses livres. Et, malgré de nouvelles attaques, il publie l'édition complète de *De occulta philosophia* en juillet 1533.

Après un séjour à Bonn, Agrippa revient à Lyon. Arrêté pour ses critiques envers Louise de Savoie, libéré grâce à l'intervention de ses amis, il meurt à Grenoble quelques mois plus tard, probablement toujours en 1535. Il est possible que certains de ses ouvrages, restés inédits, lui aient survécu.

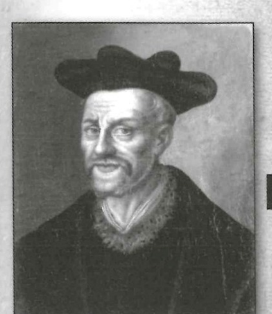
Par la suite, des archives montrent que trois de ses enfants résident, sous le nom de famille Corneille Agrippa, à Saint-Antoine-de-Viennois, dans le Dauphiné.

Grands écrivains... et grands initiés ?

François Rabelais

François Rabelais (vers 1483-1553) n'est pas Lyonnais. Mais cet ancien moine – qui a étudié les auteurs grecs puis abandonné les ordres pour se tourner vers la médecine – a fait de nombreux séjours dans la capitale des Gaules : il est notamment nommé médecin à l'Hôtel-Dieu en 1532. De plus, beaucoup de ses ouvrages y ont été imprimés.

Polymorphes, donnant à rire et à penser, débattant de tous les sujets, les écrits de Rabelais ont suscité maintes interprétations. Selon certains, dont Papus et le sâr Péladan, ils seraient même ésotériques. Ces auteurs



François Rabelais

L'Agla

On dit qu'à Lyon, sous l'influence de la kabbale juive, les apprentis, les compagnons et les maîtres de la corporation du livre se rassemblèrent et fondèrent une société secrète appelée Agla. Ce nom grouperait les initiales de mots empruntés à l'hébreux, Aieth Kadol Leolam Adonaï, signifiant « Le seigneur sera grand dans l'éternité ». Cette société aurait propagé un ésotérisme kabbalistique des noms et des chiffres qui aurait notamment influencé Rabelais. On dit d'ailleurs qu'il fit partie de l'Agla.

Maurice Scève

comparent la quête de Panurge à une quête alchimique, ils soulignent, dans les textes, le symbolisme des nombres, des couleurs, des lettres : le G par lequel commencent beaucoup de noms de personnages pourrait ainsi renvoyer à l'idéogramme alchimique du sel, lequel symbolise également le Nombre d'Or.

Mais d'autres auteurs leur opposent la violente critique que Rabelais fait d'un certain Her Trippa, praticien des arts occultes (*Tiers Livre*, Chapitre XXV), personnage qui paraît renvoyer à Cornélius Agrippa. Ils mettent également en évidence son scepticisme de plus en plus marqué au fil des ouvrages, et avancent que le « plus haut sens » évoqué dans le prologue de *Gargantua* n'est pas une interprétation symbolique ou une sorte de message, mais, simplement, une invitation à voir le pour et le contre, à lire entre les lignes, à ne rien prendre au sérieux. Bref, à exercer un esprit critique.

Malgré tout, les tenants d'un Rabelais ésotériste pensent qu'il aurait été lié aux « Gaults », comme on nommait alors les maçons opératifs, lesquels acceptaient déjà, à cette époque, des personnes étrangères au métier et donc maçons « spéculatifs ». Certains avancent que sa qualité de moine aurait fait de Rabelais le chapelain, sinon même le Grand Maître des Gaults. D'autres évoquent une loge lyonnaise, « La société Angélique », à laquelle il aurait appartenu. Comme il aurait appartenu à une société secrète, l'Agla (cf. marge).

Maurice Scève

Un autre écrivain de l'époque, bien lyonnais celui-là, est parfois présenté comme un initié.

La vie de Maurice Scève (né vers 1500 et mort vers 1560) est mal connue. Il a certainement fait de solides études. En 1533, il est à Avignon où il dit avoir découvert le tombeau de Laure, celle qui inspira la poésie de Pétrarque. À Lyon, il fréquente les cercles érudits, débute comme traducteur de la *Flamete* de Juan de Flores, compose cinq blasons pour le concours organisé par Clément Marot et participe au tombeau bilingue du Dauphin, mort en 1536. En 1548, il contribue à l'organisation de l'entrée royale d'Henri II.

C'est de ces deux textes les plus connus que certains ont déduit son intérêt pour l'ésotérisme. La *Délie* (publiée en 1544 puis éditée à nouveau en 1562), considérée comme le premier cycle amoureux de la Renaissance française, est marquée par le néo-platonisme et emprunte des références à la mythologie, à la science, aux saintes Écritures. Surtout, elle compte 449 dizains organisés par groupes de 9 et séparés par 50 emblèmes : on y a vu un sens numérologique. S'il est avéré que Scève s'intéressait à la mathématique, la possibilité que la *Délie* ait été composée avec de telles considérations fait débat. Quant au *Microcosme* (paru en 1562), il appartient au courant de la poésie scientifique et loue les réalisations humaines depuis les origines. L'auteur y évoque, entre autres, l'astrologie.

Nostradamus

Né à Saint-Rémy-de-Provence (1503), Michel de Nostredame commence ses études à Avignon puis va à Montpellier pour y faire sa médecine. En 1526, il l'interrompt afin d'aller combattre la peste qui se déclenche alors dans le Languedoc. Après s'être réinscrit à Montpellier (1530), il séjourne à Agen où il se marie et côtoie l'érudit Jules César Scaliger, à l'époque où celui-ci commence à être suspect de sympathies protestantes. Après la mort de sa femme et de ses deux enfants, Nostradamus voyage beaucoup en France, puis se fixe vers 1545 à Salon-de-Provence, ville où il se marie à nouveau en 1547. Toujours occupé de médecine, il est appelé à Aix en 1546, à Lyon en 1547 ; il produit sa « pharmaceutie » qui suscite la jalousie des apothicaires. Dans la décennie 1550, il commence une activité qu'il poursuivra jusqu'à sa mort : l'écriture d'almanachs.

De moins en moins médecin (même s'il fait éditer des recettes de « fardements » et de « confitures »), Noastradamus se tourne de plus en plus vers les prophéties, qu'il rédige sous forme d'énigmatiques quatrains rassemblés par groupe de cent (les Centuries). En 1555, leur première édition (publiée à Lyon) contient trois centuries complètes et cinquante-trois quatrains de la quatrième. Toujours publiée à Lyon, l'édition parachevée de 1568 (soit deux ans après la mort de l'auteur) en compte 942 sur les 1000 annoncées. Mais Nostradamus lui-même en restera là, ce qui n'empêchera pas que d'autres présages soient inclus dans les parutions ultérieures

Ses prophéties valent à Nostradamus une renommée immédiate. En juillet 1556, Catherine de Médicis l'appelle à la cour : elle veut qu'il établisse l'horoscope de ses fils. En 1559, la mort d'Henri II lors d'un tournoi paraît confirmer la véracité de ses dires. Car il avait décrit avec précision l'événement dans le trente-cinquième quatrain de la première centurie :

Le lyon jeune, le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duelle :
Dans cage d'or les yeux lui crèvera
Deux classes une, puis mourir, mort cruelle.

Sa renommée encore accrue, Nostradamus devient en 1564 médecin ordinaire du roi Charles IX. Mais, si certains, comme Ronsard, le soutiennent, il compte nombre de

détracteurs, parmi lesquels Étienne Jodelle et Jules César Scaliger. Et les discussions ne s'arrêtent pas avec sa mort en 1566, loin s'en faut : bien des prédictions ont été débattues au fil des siècles.

LES
PROPHETIES
DE M. MICHEL
NOSTRADAMVS.

Dont il y en a trois cens qui n'ont encores iamais esté imprimées.

Adiouſtées de nouueau par ledict Autheur.



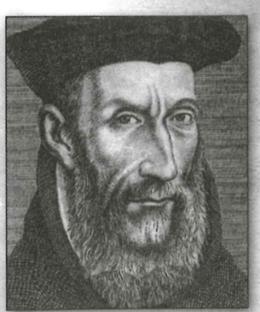
A LYON,
PAR BENOIST RIGAVD.
1568.
Auec permiſſion.

Gilles Garnier, un loup-garou lyonnais qui terrorise le Jura

1573. Dans cette région du Jura qu'on appelle la vallée des Anges, l'heure est à l'effroi. Des enfants sont enlevés, on retrouve leurs corps atrocement mutilés et comme dévorés par une bête. Pour les habitants, il n'y a pas de doute : le responsable de ces méfaits ne peut être qu'un loup-garou. Avertie qu'un tel monstre sévit sur les territoires d'Amange, de Vriange, de Châtenois ou encore de Romange, la cour du parlement de Dole autorise les habitants à mener battue pour le capturer.

Les meurtres se font plus fréquents et se produisent sur un périmètre plus restreint. On pense que le loup-garou se terre dans la forêt de la Serre ; rapidement, les soupçons se portent sur Gilles Garnier. Celui-ci est Lyonnais. Il a quitté sa ville natale bien des années auparavant, fuyant l'animation citadine, et est venu s'installer dans l'ermitage de Saint Bonnot, tout près du village d'Amange. Mais la solitude n'est probablement pas tout à fait à son goût puisqu'il finit par prendre pour compagne une dénommée Apolline qui lui donne de nombreux enfants.

Bien qu'on ne l'ait pas pris en flagrant délit, Garnier est interpellé et conduit à Dole pour y être interrogé. Là, il avoue tout, se



Nostradamus

Arrest Memorable de la cour du parlement de Dole

Extraict des registres du greffe de la Court de Parlement de Dole,

L'an mil cinq cens soixante & quatorze. En la cause de messire Henry Camus, docteur és droicts Conseiller du Roy nostre Sire en sa cour souveraine de parlement à Dole, & son procureur general en icelle, impetreur & demandeur en matiere d'homicide commis aux personnes de plusieurs enfans devorement de la chair d'iceux sous forme de loup garou, & autres crimes & delictz, d'une part. Et Gilles Garnier, natif de Lyon, detenu prisonnier en la conciergerie de ce lieu, deffendeur d'autre part.

Pour par ledit defendeur tost apres le jour de faicte sainct Michel dernier luy estant en forme de loup garou, avoir prins une jeune fille de l'aage d'environ dix ou douze ans en une vigne pres le bois de la Serre, au lieu dict [des] Gorges, vignoble de Chastenoy, pres Dole un quart de lieue : & illec l'avoir tuee & occise tant avec ses mains senblans pattes, qu'avec ses dents : & apres l'avoir trainée avecques lesdictes mains & tigres de dens jusques aupres dudict bois de la Serre, l'avoir despouillée, & mangé pourtant de la chair des cuisses & bras d'icelle, & non content de ce, en avoir porté à Apolline [s]a femme en l'hermitage de sainct Bonnot pres Amenges en laquelle luy & ladicte femme faisoyent leur residence.

Item par ledit deffendeur huit jours apres la feste de Toussaincts aussi dernier estant semblablement en forme de loup, avoir pris une autre fille au mesme lieu, pres du pré de la Ruppe, territoire d'Authume, qui est entre ledit Authume & Chastenoit, peu de tems avant le midy dudit jour, & l'avoit estranglée & meurdrie de cinq plaies avec ses mains & dens en intention de la manger, n'eust esté la recousse qui en fut faicte par trois personnes, selon qu'il à recogneu & confessé par maintes fois.

Item pour par ledit deffendeur environ quinze jours apres ladite feste de Toussainctz estant comme dessus en forme de loup, avoir prins un autre enfant masle de l'aage d'environ dix ans, pres une lieue dudit dole, entre Gredisans & Menoté en une vigne sise au vignoble dudit Gredisans, & apres l'avoir estranglé & occis ainsi que les precedens, & mangé de la chair des cuisses, jambes & du ventre dudict enfant, avoir demembré une jambe du corps d'iceluy.

Et pour par ledict defendeur avoir le vendredy avant le jour de feste sainct Barthelemy aussi dernier passé, print un jeune garco de l'aage de douze à treze ans estant souz un gros poirier pres le bois du village de Perrouze, du coustel de Cromary, l'avoir emporté & trainé dedens ledict bois, ou il l'estrangla comme les autres enfans cy dessus mentionnez, en intention d'en manger. Ce qu'il eust faict n'eust esté qu'il vint tost apres des gens pour le secourir, mais l'enfant estoit gea mort, estant lors ledit defendeur en forme d'homme & non de loup. En laquelle forme il eust mangé de la chair dudict garçon, sans ledit secours nonobstant qu'il fust jour de Vendredy selon qu'il à par reiterees fois confessé.

Veu le proces criminel dudict Procureur general, mesmes les responces & confessions reiterées & spontaneement faictes par ledit deffendeur, ladicte Cour par arrest le condamne à estre ce jourd'huy conduict & trainé à renvers sur une claye par le maistre executeur de la haulte justice dois ladicte conciergerie jusques sur la terre de ce lieu : & illec par ledict executeur estre brusle tout vif, & son corps reduict en cendres, le condemnant en outre aux despens & frais de justice.

Donne & prononce judiciairement audict Dole en ladicte cour, le dixhuitiesme jour du mois de janvier, l'an mil cinq cens septante trois.

Et depuis, le mesme jour prononce audit deffendeur en ladicte conciergerie es presence de messires Claude Belin, & Claude Musy, Conseillers en ladicte Cour, par Jacques Janter jure au greffe d'icelle.

Arrest Memorable de la Cour de parlement de Dole, donné à l'encontre de Gilles Garnier, Lyonnois pour avoir en forme de loup garou devoré plusieurs enfans, & commis autres crimes : enrichy d'aucuns points recueillis de divers autheurs pour esclarcir la matiere de telle transformation,

À Paris, pour Pierre Des-Hayes
Imprimeur, 1574

Chronologie

- 1608 : suite à l'intervention d'un tailleur nommé Jérôme Ratel, un énorme barrage sur la Saône fond sans causer de dommages ; certains y voient une coïncidence, d'autres parlent de magie.
- 12 octobre 1621 : durant la nuit, des signes effroyables sont aperçus dans le ciel lyonnais
- 1692 : Jacques Aymar-Vernay résout un crime grâce à sa baguette de coudrier
- 1742-1745 : affaire dite « des sorciers de Lyon »
- 1753 : Willermoz fonde la loge de la Parfaite Amitié
- 1767 : à Versailles, Jean-Baptiste Willermoz rencontre Martinez de Pasqually
- 1773 : à Lyon, première rencontre entre Willermoz et Saint-Martin
- 1777-1778 : Willermoz crée le Rite Écossais Rectifié
- 1782 : le convent maçonnique de Wilhelmsbad reconnaît le Rite Écossais Rectifié
- 1784 : fondation de la société de magnétisme « La Concorde »
- 1784-1785 : Cagiostro à Lyon
- 5 avril 1785 : Alexandre de Monspey remet à Willermoz les cahiers de l'Agent inconnu
- 10 octobre 1788 : Willermoz trahit l'Agent inconnu

Les documents sur l'affaire

La bibliothèque du château de Grosbois-en-Montagne (Côte-d'Or) renferme l'exemplaire original d'un rapport intitulé *Procès des sorciers de Lyon 1742*. Rédigé par Jean-Claude Perreney de Vellemont, conseiller-commissaire de l'instruction, il porte sur un procès ayant duré de 1742 à 1745. Épais de milliers de pages, il relate un très grand nombre d'interrogatoires, décrit de mystérieuses cérémonies au cours desquels on tentait d'invoquer un ange.
La bibliothèque du château abrite également deux autres in-quarto confisqués à un inculpé au moment de son arrestation : ils ont pour titre *Clavicula Salomonis* et *Hic est liber vivi.*

rend même responsable de crimes similaires mais plus anciens dont on ne l'accusait pas. Le 18 janvier 1374, la cour rend son verdict : le loup-garou sera brûlé vif.
La même année, l'arrêt du tribunal est publié à Sens. L'éditeur, dans une lettre au doyen de l'église de cette ville, dépeint l'origine des pouvoirs de Garnier. Selon lui, le Lyonnais a fait la rencontre d'un fantôme à figure humaine qui, parmi de nombreuses promesses, propose de lui enseigner la façon de se changer en lion, en loup ou en léopard. Garnier opte pour le loup et opère ses métamorphoses en se frottant avec un onguent. L'*Arrest mémorable de la cour du parlement de Dole* ne laisse pas indifférent : peu de temps après sa parution, des imprimeurs parisiens le reproduisent, donnant encore davantage de notoriété à cette sinistre affaire (cf. encadré).

L'époque moderne

Jacques Aymar-Vernay et la radiesthésie

En 1692, un marchand de vin et sa femme sont assassinés. On pense dans un premier temps que les meurtres ont été commis par un client aviné, mais l'enquête ne donne rien et l'opinion publique commence à accuser une bande sévissant à cette époque dans le Dauphiné. C'est alors qu'intervient Jacques Aymar-Vernay, paysan jouissant d'une réputation de sourcier aux alentours de Grenoble. Face à l'échec des recherches policières, le lieutenant-général accepte son aide.

Armé de sa baguette de coudrier, accompagné de magistrats, Vernay visite les lieux du crime puis part en direction du Rhône qu'il remonte sur la rive droite jusque dans les faubourgs. Parvenu dans le jardin d'un cabaretier, il montre une table portant trois bouteilles dont l'une est vide, affirmant qu'elle a été bue par les meurtriers. Le propriétaire de l'établissement reconnaît que des individus à la mine patibulaire viennent juste de partir. On se lance à leur poursuite : on retrouve des traces de pas sur le bord du Rhône et on prend place dans une barque jusqu'au camp des Sablons. Malheureusement, le monde y est tel que la baguette s'affole. Il faut rebrousser chemin, reprendre les recherches.
Aymar et les magistrats se remettent en route le lendemain, de bonne heure. Leur traque les mène dans la prison de Beaucaire, jusqu'à un bossu qui reconnaît être le complice des meurtriers : lui-même n'a pas tué, mais il faisait le guet. Les recherches se poursuivent. On atteint finalement la frontière de la Savoie : les criminels l'ont franchie, affirme Aymar, ce qui est vérifié. Il est cependant impossible de les appréhender à présent qu'ils sont en terre étrangère.
Suite à ces événements, le sourcier atteint une telle célébrité que le prince de Bourbon, fils du Grand Condé, le mande à Paris pour l'attacher à son service… et le soumettre à des tests. Aymar semble perdre son don dans la capitale et il est renvoyé. D'aucuns disent qu'il parut retrouver ses pouvoirs une fois rentré dans le sud-est, qu'il aida à nouveau la justice, permettant fréquemment d'identifier des criminels mais, toujours,

Le miracle de la Chandeleur

Les archives consulaires de la ville relatent, pour l'année 1608, de bien curieux événements.
À cette époque, il n'était pas rare que, lors d'hivers particulièrement rudes, les glaces déversées dans la Saône par ses affluents s'accumulent dans son lit resserré et constituent un véritable barrage s'étendant de l'île Barbe jusqu'à l'entrée de la cité. Au dégel, lorsque les eaux qu'il retenait l'emportaient brusquement, les conséquences étaient souvent catastrophiques.
Or, l'hiver 1608 fut des plus rigoureux. À la fin du mois de janvier, des pluies abondantes firent grossir la Saône dont la surface était gelée. Une barrière de glace, haute par endroits de six mètres, se forma à quelque distance en amont du pont de Pierre. Fort heureusement, elle ne progressa pas davantage, sans quoi elle eût causé l'effondrement de l'édifice et des maisons qu'il supportait, puis l'inondation de Lyon, puisque les eaux de la Saône, bloquées par l'éboulement, se seraient répandues sur ses rives. Cependant, la menace restait latente : la muraille de glace était toujours là. Les tentatives du consulat pour la détruire furent vaines et, bientôt, on s'en remit à Dieu ; le grand vicaire ordonna que l'on prie dans toutes les églises, et des processions furent décidées pour le dimanche suivant, qui s'avérait être celui de la chandeleur.
C'est alors qu'un jeune tailleur, Jérôme Ratel, fit un rêve troublant : il vit Sidoine Apollinaire, revêtu de ses ornements épiscopaux, s'avancer sur le barrage, allumer quatre fagots disposés de manière à former une croix, puis réciter une prière en latin ; bientôt, la glace fondit, la rivière s'écoula paisiblement. À son réveil, Ratel nota l'oraison puis s'en alla trouver le consulat pour proposer son aide : on le prit d'abord pour un simple d'esprit mais, face à son instance, face au mécontentement croissant de la population, on le laissa libre d'agir et on lui promit même une récompense si d'aventure il parvenait à ses fins. Aussi, à la Chandeleur, gagna-t-il la barrière de glace et procéda-t-il comme son rêve le lui avait indiqué.
Trois jours plus tard, la dangereuse muraille n'était plus, les blocs de glace, inoffensifs, s'écoulaient sans causer aucun dommage. Ratel réclama son dû aux autorités lyonnaises : on lui répondit qu'il n'était pour rien dans cet heureux dénouement puis, comme il se défendait, comme la chose semblait malgré tout extraordinaire, on commença à l'accuser de magie. Toutefois, on ne l'inquiéta pas et on lui donna quatre-vingt écus : n'avait-il pas, somme toute, rendu un grand service à la cité ? Mais le tailleur, se jugeant floué, assigna le Consulat devant la Sénéchaussée. Il fut débouté, ne se découragea pas, porta l'affaire devant le Parlement de Paris. Finalement, il n'accepta de se désister que lorsqu'on lui offrit cent livres « à titre d'aumône », indique le procès-verbal.

Des signes effroyables dans le ciel lyonnais

En 1621, d'abord à Lyon puis à Paris et à Rouen, paraît un texte anonyme intitulé *Les signes effroyables nouvellement apparus en l'air ; sur les villes de Lyon, Nîmes, Montpellier, et autres lieux circonvoisins. Au grand étonnement du peuple.*

Cette publication intervient à un moment où, dans la capitale des Gaules, s'avivent les tensions entre communautés catholique et protestante et où se multiplient les ouvrages polémiques dont certains veulent ranimer la lutte contre l'hérésie. Ici, l'auteur fait de Lyon le théâtre de manifestations célestes qui étaient communes aux temps troublés du siècle précédent et avec lesquelles il ne manque pas d'établir un parallèle.

D'après ce document, les phénomènes ont lieu dans la nuit du 12 octobre 1621, alors que la lune est à son dernier quartier. Aux environs de huit heures du soir, le ciel commence à s'illuminer à l'est, au point que, pendant une heure et demie, on se serait cru en plein jour. Sortis de chez eux pour observer cette inquiétante manifestation, les Lyonnais découvrent, sur la place Bellecour, une sorte de montagne dont le sommet est illuminé d'éclairs ; elle paraît couvrir les quartiers de la porte du Rhône et de Saint-Michel mais aussi la Saône et le quartier Saint-Georges. .Sur la place des Terreaux, plus de cinq cents témoins voient, au-dessus d'eux et à hauteur des nuages, ce qui ressemble à des gendarmes à cheval ; ils sont précédés et comme conduits par une étoile plus grande et plus lumineuse que toutes les autres, laquelle illumine la ville tout entière. Les habitants, pris de panique, croyant assister aux prémices de l'Apocalypse, fuient de tous côtés tandis qu'apparaissent d'autres prodiges, comme cette lance de feu projetant ses flammes sur la cité jusqu'au moment où, enfin, le jour se lève...

De cette nuit d'épouvante survenue alors que les troupes royales assiègent Montauban, l'auteur tire une interprétation qui lui semble imparable : par ces signes, Dieu a manifesté sa colère envers les hérétiques dont, bientôt, le roi triomphera.

après qu'ils se soient enfuis. La raison en serait fort simple : pour certains, Aymar n'aurait été autre que le chef d'une bande, ce qui expliquerait son savoir. On affirme parfois que, démasqué, il finit à la potence.

L'affaire des sorciers de Lyon

Enquête et procès

Le 21 juillet 1742, deux cavaliers de la maréchaussée, de passage à Caluire (commune située près de la Croix-Rousse), apprennent de certains habitants que des hommes accomplissent des choses étranges dans une cabane. Les cavaliers se rendent jusqu'à celle-ci et y trouvent un individu ayant en sa garde des grimoires, des ustensiles sacerdotaux (dont une soutane et un missel), un couteau, deux cierges, deux chandeliers...

L'individu est un Lyonnais de dix-neuf ans, Benoît Michalet, exerçant la profession de dessinateur. Aussitôt emprisonné, interrogé le 23 juillet par un prévôt, il s'explique sur ses activités. Quelque temps plus tôt, il aurait rencontré un certain Claude-François Charbonnier, lequel lui aurait conseillé de rejoindre une « société » ayant pour but de retrouver des trésors grâce à l'aide de l'ange Uriel. Il s'agit donc là de théurgie (le recours à des entités pures) et non de goétie (l'invocation d'esprits malins). Benoît Michalet donne par ailleurs tous les détails du rituel auquel ils procédaient. Il dénonce des complices (outre Charbonnier, il cite les dénommés Bernard et Tissot, ainsi que d'autres dont il ignore l'identité) ; il reconnaît qu'il tenait le couteau lors des conjurations de l'ange, que les cahiers manuscrits découverts sont de sa main, que les dix-neuf figures en parchemin également retrouvées sont les sceaux de Salamon et appartiennent à la société. Société qui a également loué la fameuse maison de Caluire. Après ses révélations, neuf personnes sont incarcérées. Mais les procédures s'éternisent et les prisonniers, un à un, sont libérés. On a alors tout lieu de croire que les choses vont en rester là mais, le 14 février 1743, le lieutenant général condamne Michalet à subir la question ordinaire et extraordinaire.

L'affaire connaît un autre rebondissement avec l'arrestation d'un prêtre, Bertrand Guillaudot. Déjà condamné par le passé, il s'était soustrait à la sentence et officiait à Lyon sous une fausse identité. Torturé, il déclare qu'à la fin d'une messe, deux magiciens, Guillaume Janin et Jean Feroussat, sont venus le voir pour lui parlent d'une organisation cherchant à se procurer des trésors anciens en recourant à des esprits aériens. Pour mener à bien ces invocations, ils recrutent des ecclésiastiques. Guillaudot, cédant à l'appât du gain, accepte de les aider. Il aurait ainsi, lors d'une opération magique, sanctifié une hostie avec l'aide de Jean Feroussat. Il a aussi volé des ornements sacerdotaux dans divers sanctuaires.

Après une fort longue instruction et un appel, Guillaudot est condamné, le 3 avril 1743, à Dijon : il devra demander pardon pour ses sacrilèges, ses impiétés et ses pratiques superstitieuses, verra ses livres et ses écrits brûlés, avant d'aller lui-même au bûcher.

Avant de subir sa peine, le prêtre, dans son testament de mort, dénonce ses complices. Ceux-ci sont bien sûr arrêtés. Une nouvelle instruction est lancée, cent vingt témoins sont entendus... Commencée en avril 1743, l'enquête aboutit le 10 novembre 1744 à la mise en accusation de vingt-neuf personnes.

Les aveux

Interrogés, torturés, les accusés ont décrit leurs pratiques magiques. Les témoignages divergent les uns des autres mais une trame commune est

Les grimoires confisqués

Cornélius Agrippa

Benoît Michalet possédait un ouvrage intitulé *Cornélius Agrippa*. Selon lui, toutes les planètes y figuraient et, en dessous, était indiqué l'esprit qu'il convenait d'invoquer chaque jour, ainsi que des explications sur sa puissance. Certains de ces esprits pouvaient aider à trouver des trésors.

L'exemplaire dont il est question ne nous est pas parvenu. Peut-être s'agissait-il de ce *Quatrième Livre de Philosophie Occulte* publié en 1559 et présenté comme l'œuvre d'Agrippa. Mais cet ouvrage est apocryphe : en 1564, Jean Wier écrit dans son *De praestigiis daemonum* que son maître n'est pour rien dans la rédaction de ce traité de magie assurément démoniaque.

Clavicula Salomonis

Parmi les ouvrages que possédait Bertrand Guillaudot, l'un portait comme titre *Clavicula Salomonis*. Salomon, fils de David, roi des Hébreux, fit construire le temple de Jérusalem ; d'après certaines traditions ésotériques, il aurait été magicien, aurait été capable d'invoquer des démons, de les soumettre à sa volonté, de les utiliser pour nombre de constructions... Inspirés par ces rumeurs, bien des livres attribués à Salomon sont parus, sous le nom exact de *Clavicula Salomonis* ou sous des dérivés. Le plus souvent, ils diffèrent beaucoup les uns des autres.

Celui de Bertrand Guillaudot a sans doute brûlé en même temps que les autres grimoires en sa possession. Si c'est le cas, l'exemplaire conservé à Grosbois-en-Montagne appartenait donc à l'un de ses complices.



Willermoz

repérable. Grâce à leurs livres, les magiciens savaient où et quand l'on pouvait invoquer un esprit particulier. Cela se faisait presque toujours la nuit, soit dans une chambre, soit dans un bois appartenant à Feroussat. On traçait un cercle d'environ cinq pieds de circonférence, puis des pentacles, les sceaux-de-salomon, destinés à détruire les démons et, au contraire, à attirer les anges. Une fois ces précautions prises (il fallait respecter scrupuleusement les règles, sous peine d'être tourmenté ou possédé par l'esprit), la cérémonie proprement dite commençait. Durant généralement une heure, elle était menée par un prêtre dont la présence était nécessaire pour purifier les divers instruments, dire les messes et prononcer les incantations. Au terme de celles-ci, l'ange devait apparaître et obéit aux commandements des magiciens. Malheureusement, en l'occurrence, il semble ne jamais avoir répondu à leur appel.

Les condamnations

En février 1745, les condamnations tombent. Elles sont terribles : le prêtre Debaraz est brûlé vif ; Janin, Feroussat (celui-ci après avoir eu le poing tranché) ainsi que les pères Carat et Lambert sont pendus, leurs corps livrés aux flammes et leurs cendres dispersées. Philibert Tissot est condamné aux galères à perpétuité, Claude-François Charbonnier et Benoît Michalet pour neuf ans. Auparavant, tous trois auront l'épaule flétrie par les lettres G.A.L. D'autres enfin sont condamnés au bannissement perpétuel ou à des amendes.

Tant de sévérité étonne au XVIII[e] siècle. Mais pour Jean-Claude Perreney de Vellemont, conseiller-commissaire de l'instruction, il y a une recrudescence de sorciers mettant le royaume en danger. Il faut donc, pour juguler cette épidémie, des sentences exemplaires. Et, se référant à la jurisprudence des XVI[e] et XVII[e] siècles, il déclare que les mêmes crimes doivent mener aux mêmes châtiments, non pas excessifs mais seulement proportionnels à l'ampleur des fautes commises.

Les condamnés sont désignés sous le nom de sorciers, mais il semble davantage être question de magiciens. En effet, une distinction subtile s'est peu à peu affirmée au fil des siècles : les sorciers – le plus souvent des sorcières – sont ignorants et ne font qu'obéir aux démons. Les magiciens, eux, sont des érudits usant de grimoires. Ce savoir leur permet de contrôler les démons, de les soumettre à leur volonté. Enfin, ce sont presque exclusivement des hommes.

Willermoz, fondateur du Rite Écossais Rectifié

Premiers pas dans la franc-maçonnerie et l'ésotérisme

Considéré comme l'une des plus grandes figures de l'histoire franc-maçonne, Jean-Baptiste Willermoz est né à Lyon, dans le quartier de Saint-Nizier, en 1730. Issu d'une famille franc-comtoise, il travaille dans le domaine de la soierie et est bientôt établi comme maître fabricant près de la rue de l'Arbre-Sec. À peine âgé de vingt ans, il s'enthousiasme pour la franc-maçonnerie et s'y investit avec énergie : en 1753, il fonde la loge de la Parfaite Amitié ; en 1760, il contribue largement à la formation de la grande loge des Maîtres réguliers de Lyon – il en devient d'ailleurs le grand maître.

En 1763, en compagnie de son frère Pierre-Jacques, médecin influencé par l'alchimiste dom Pernety, il crée le chapitre rosicrucien des chevaliers de l'Aigle noir dont les rituels empruntent à toute la gamme des sciences hermétiques, mêlant ésotérisme chrétien, mystique hébraïques et magies cérémonielles. En effet, au début de la décennie 1760, les loges lyonnaises rassemblent un grand nombre d'hermétistes, le grade le plus élevé y est celui de chevalier de Saint-André (le patron des initiés), les révélations alchimiques et cabalistiques y sont considérées comme le meilleur de la science maçonnique. Willermoz et des maçons comme Baron de la Chevalerie, l'abbé Rozier ou Paganucci semblent mener une manière de quête encore hésitante. Ils vont être unis et marqués par l'enseignement d'un théurge : Martines de Pasqually.

Willermoz, Martines de Pasqually et Saint-Martin

À Versailles, en 1767, Bacon de la Chevalerie met Willermoz en rapport avec Martines de Pasqually : le Lyonnais est alors initié aux premiers degrés de son ordre des Élus-Cohens. Peu après, il représente Martines à la province de Lyon. En 1768, il est initié Rose-Croix. Par la suite, il se lie avec un autre élu-cohen, Louis Claude de Saint-Martin. Ils correspondent abondamment à partir de 1771 ; en 1773, Saint-Martin vient à Lyon et réside chez lui durant d'un an. Il tente de modérer Willermoz qui, pour lui, confond la voie mystique (laquelle n'a pas forcément besoin de preuves) et la méthode. Il insiste sur la liberté de la « Chose » évoquée par Martines de Pasqually : elle décide seule de se manifester ou non aux hommes, ceux-ci ne peuvent, dès qu'ils le désirent, en obtenir des signes. Or, Willermoz cherche une science expérimentale des esprits et de l'invisible ; il veut des preuves tangibles.

Même s'il lui a fallu attendre longtemps avant d'obtenir celles annoncées par Pasqually, même s'il doit contribuer à pensionner celui-ci après 1769, Willermoz restera toute sa vie attaché à son maître. À lui et à son enseignement à la fois théosophique et théurgique appelé martinésisme.

Lorsque Martines part pour Saint-Domingue (6 mai 1772), ses disciples lyonnais, quelque peu orphelins, organisent de nombreuses réunions au cours desquelles

ils discutent et approfondissent sa doctrine dont certains points leur semblent obscurs. Témoin l'épais recueil de notes manuscrites rédigé par Willermoz de 1774 à 1777 : les *Instructions aux élus-cohens*, également appelées *Conférences de Lyon*.

Willermoz et la Stricte Observance Templière

En 1772 et 1773, Willermoz est entré en contact avec Karl von Hund, fondateur avec von Weiler d'une importante obédience allemande, la Stricte Observance Templière (S.O.T.), dont l'objectif est de rétablir l'ordre du Temple. Perdant son intérêt pour la Grande Loge des maîtres de Lyon (qu'il avait contribué à fonder et qu'il continuait à animer jusqu'ici), il rejoint la S.O.T. et crée la loge de la Bienfaisance où il rassemble quelques maçons lyonnais. Saint-Martin n'est pas du nombre : résidant alors chez lui, occupé à rédiger son livre *Des erreurs et de la vérité*, le philosophe veut rester fidèle à Pasqually et reproche à Willermoz de trop se disperser.
La Stricte Observance Templière crée bientôt trois « directoires » en France. Cependant, cette nouvelle appartenance ne satisfait toujours pas Willermoz, par ailleurs désireux d'occuper une place encore plus éminente dans la franc-maçonnerie mystique. Il veut donc créer un nouveau rite en y incluant la doctrine de Martines de Pasqually.

Naissance du Rite Écossais Rectifié

Martines de Pasqually avait voulu fonder un ordre ésotérique indépendant de la franc-maçonnerie ; il n'avait pas décrit la manière dont il avait acquis ses connaissances, à l'inverse des rituels maçonniques inspirés des systèmes écossais qui tous, à cette époque, comprennent le récit touchant à la transmission d'un antique savoir.
Cela n'empêche pas Willermoz de reprendre sa doctrine et de s'en inspirer pour réformer (avec l'aide d'autres maçons) les rituels de la Stricte Observance Templière en 1777-1778, créant ainsi le Rite Écossais Rectifié dont l'enseignement symbolique est une illustration de la théosophie de Martines de Pasqually.
En 1778, Willermoz réunit à Lyon le « convent des Gaules » où les trois directoires français dépendant de la S.O.T. homologuent son rite et deviennent dès lors presque indépendants. En juillet 1782, le Grand Convent maçonnique international tenu à Wilhelmsbad (Hesse) le reconnaît. Willermoz y initie Charles de Hesse (avec lequel il a abondamment correspondu) au système de Pasqually, tandis que lui-même est initié, par le prince, au système de Gottorp.
Le Rite Écossais Rectifié, outre la France, a touché la Suisse, l'Italie (où ses progrès seront limités par des mesures antimaçonniques), l'Allemagne (dans quelques loges seulement) mais aussi la Russie où il rencontre un certain succès. Et si, à la mort de Willermoz (1824), ses membres se dispersent et disparaissent lentement, cela n'empêche pas d'autres maçons de reprendre le rite. Aujourd'hui, ils sont encore nombreux à le pratiquer.


Cagliostro

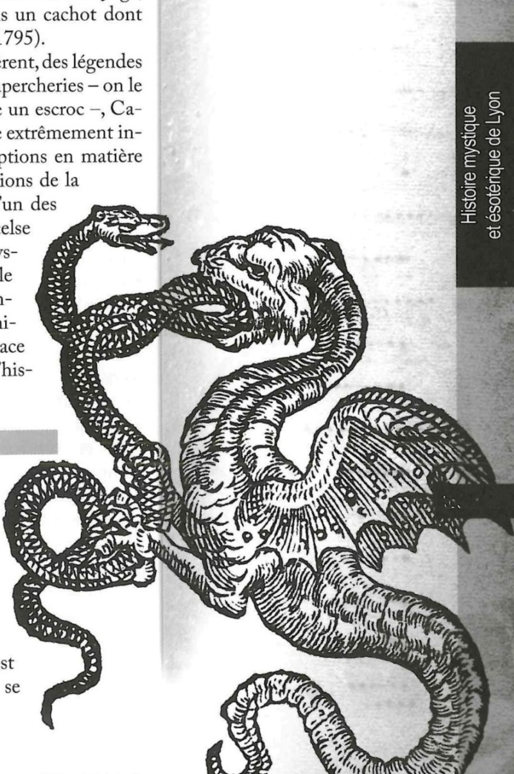
Cagliostro et son rite égyptien

Vie de Cagliostro

Joseph Balsamo, plus connu sous le nom de comte de Cagliostro (1743-1795), a impressionné l'Europe entière grâce à ses démonstrations de mage, d'alchimiste et de guérisseur. Il fait sensation à Londres (1777), à Mitau et à Saint-Pétersbourg (1779), à Varsovie (1780). En 1780, à Strasbourg, l'un des centres du mysticisme à la fin du XVIII[e] siècle, il trouve des amis et des protecteurs, à l'image du cardinal de Rohan. En 1784, il est à Lyon. L'année suivante, il gagne Paris où il essaie vainement de séduire les membres de la loge des philalèthes qui tiennent alors convent en la capitale. En 1786, il est impliqué dans la célèbre affaire du collier de la reine mais en sort innocenté. Cagliostro est alors au faîte de sa gloire. Par la suite, il retourne en Angleterre, puis rejoint Bâle en 1787 où il est accueilli par de nombreux disciples. Cependant, son voyage en Italie, entrepris en 1788, sera le dernier de sa vie d'aventurier. En 1789, à Rome, les inquisiteurs mettent la main sur lui. Jugé, condamné, il est jeté dans un cachot dont seule la mort le libérera (1795).
Au-delà de son côté exubérent, des légendes qui l'entourent et de ses supercheries – on le considère souvent comme un escroc –, Cagliostro est un personnage extrêmement intéressant. Pour ses conceptions en matière de chimie et ses observations de la nature, certains en font l'un des continuateurs de Paracelse et d'Agrippa. Pour son système maçonnique (dont le symbolisme mérite l'attention) et ses projets d'organisations, il occupe une place non négligeable dans l'histoire de la théosophie.

Cagliostro à Lyon

Son passage à Lyon a été bref, tout juste quelque mois entre fin 1784 et début 1785. Mais il a laissé une empreinte indéniable. Cagliostro a pour but de conquérir le Rite Écossais Rectifié de Willermoz : c'est un échec, car celui-ci se



montre méfiant, sinon hostile. Qu'importe : d'autres maçons, notamment ceux de la loge de la Sagesse, sont enthousiastes à son égard. D'autant plus enthousiastes qu'il leur aurait démontré ses pouvoirs, notamment par des guérisons miraculeuses et, dit-on, en faisant apparaître le fantôme d'un de leurs frères, Prost de Royer, magistrat de la ville récemment décédé.

Grâce à d'anciens vénérables comme Magneval et Saint-Costard, Cagliostro fonde à Lyon la Sagesse triomphante, la loge-mère de son rite égyptien. Il se donnait en effet le titre de « Grand Cophte » et prétendait être doué d'immenses pouvoirs hérités des prêtres de l'ancienne Égypte. Il était en tout cas franc-maçon et désirait créer son propre rite.

S'il doit quitter Lyon sitôt après la fondation de la nouvelle loge, il ne s'en serait pas moins manifesté pour la consacrer le 27 février 1785 : on raconte que, retenu à Paris, il serait malgré tout apparu à ses fidèles, entouré des prophètes Isaïe et Ézéchiel.

Pour ceux qui ont étudié la question – leurs indications sont parfois contradictoires –, la décoration de la Sagesse triomphante, riche et compliquée, comprenait le serpent enroulé autour de l'Arbre de Vie ainsi que l'Ouroboros, le dragon qui se mord la queue. Quant au cérémonial instauré en ces lieux, il différait beaucoup de ceux employés ordinairement par les francs-maçons : on y trouvait de nombreuses références à la kabbale et à l'alchimie, de complexes rituels de purifi6cation et de consécration. Un enfant – le plus souvent une petite fille – intervenait en tant que médium. On l'appelait « la Colombe ».

Du mesmérisme au somnambulisme

Mesmer et le magnétisme animal

Le médecin allemand Franz Anton Mesmer (1734-1815) inaugure une nouvelle forme de soins. Il pense qu'il existe un fluide universel, comparable au magnétisme par son influence et par l'impossibilité pour les sens humains de le percevoir ; il relierait les hommes à l'univers comme le magnétisme relie entre eux les objets aimantés. Les maladies seraient causées par la mauvaise répartition de ce fluide à l'intérieur du corps et on pourrait les guérir en rééquilibrant cette répartition. Procédant d'abord avec un aimant puis par le simple touché – il passe alors à la théorie du « magnétisme animal » –, il suscite chez ses patients (des femmes, surtout) des crises convulsives qui s'accompagnent de guérisons.

À Vienne où il officie, les autorités autrichiennes s'inquiètent de ses expériences. Aussi Mesmer s'installe-t-il à Paris en 1778. Poursuivant ses réflexions, il pratique désormais ses séances en groupe, car il pense que cela amplifie la puissance du fluide. Autour d'un baquet rempli d'eau et de limaille de fer magnétisée, il rassemble les participants reliés entre eux par une corde, afin que le fluide puisse circuler ; chacun dirige alors une tige de fer sortant du baquet sur les parties malades de son corps, tandis que Mesmer, circulant autour de ses patients, les touche avec ses mains ou une baguette de fer aimanté.


Franz Mesmer

Le mesmérisme obtient un succès retentissant, devient une véritable mode et, quand les médecins de la Faculté parviennent à faire interdire les séances, la colère est immense. À tel point que Louis XVI crée des commissions de savants qui devront statuer sur la réalité du magnétisme animal. Leurs rapports concluent à l'inexistence du fluide et attribuent certains des effets physiologiques ou curatifs au pouvoir de l'imagination, préfigurant ainsi la psychologie.

Face à ce verdict, face à l'interdiction qui lui est faite d'utiliser le magnétisme, Mesmer renonce à sa pratique et quitte la France en 1784. Ce qui n'empêche pas ses élèves de poursuivre leurs recherches.

C'est le cas à Lyon, dès 1784. Des médecins comme le docteur Bonnefoy ou le chirurgien Dutrech sont séduits par le procédé. Avec d'autres, comme le chevalier de Barberin, le commandeur de Monspey ou l'avocat Bergasse, ils se regroupent dans une société de magnétisme appelée « La Concorde » où s'élaborent des méthodes dérivées du mesmérisme. Jean-Baptiste Willermoz y adhère également et en profite pour initier à son système ceux qui ne l'avaient pas encore rejoint.

Le somnambulisme

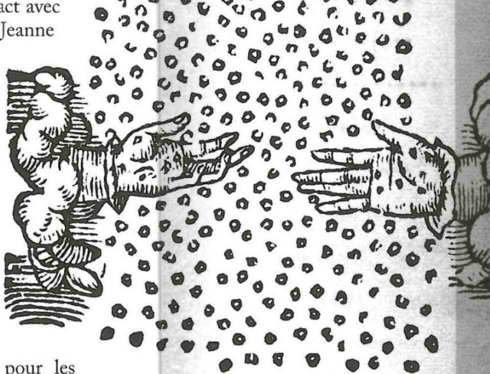
En 1784, alors même que le débat sur le magnétisme animal fait rage, le marquis de Puységur, disciple de Mesmer, mène des expériences sur le somnambulisme provoqué : ne s'accompagnant pas d'une crise convulsive, il permet de parler avec le patient.

Ses travaux font grand bruit et beaucoup se tournent alors vers le somnambulisme. Parmi ceux travaillant sur le sujet, trois tendances se dégagent. Les matérialistes, fidèles de Mesmer ou médecins comme le docteur lyonnais Pétetin, se démarquent du fluide, évoquent plutôt une « électricité vitale » ; ils mettent l'accent sur les causes matérielles du somnambulisme. Les psycho-fluidistes, eux, reconnaissent le rôle d'un fluide mais insistent surtout sur la volonté de celui qui le met en œuvre ; ils pensent aussi que le somnambulisme révèle une partie cachée de la conscience humaine et réfutent toute intervention d'entités extérieures. Les magnétiseurs spiritualistes, enfin, se divisent en plusieurs groupes. Certains, à l'image du chevalier de Barberin, sont d'accord avec les psycho-fluidistes sur l'absence d'entités ; mais ils pensent intervenir sur leurs

patients sans recourir au fluide, par la seule force de la volonté et de la prière. D'autres s'accordent pour dire que les somnambules sont bel et bien en contact avec des esprits, mais leur rôle fait débat : selon les interprétations, ces entités ne feraient que seconder l'âme humaine demeurée prééminente ou, au contraire, occuperaient la première place, l'âme du somnambule étant un simple canal au travers duquel elles s'expriment.
Lyon est bien sûr touché par ces courants. En ses murs, l'engouement pour le magnétisme est tel qu'il marque les contemporains : les nouvelles de ce qu'on y accomplit sont colportées de ville en ville ; Orelut, maître chirurgien à Saint-Chamond, publie en 1784 son *Détail des cures opérées à Lyon par le magnétisme animal, selon les principes de Mesmer*. Des expérimentateurs, nombreux et issus de bien des milieux (médecins, architectes, militaires, chimistes, ecclésiastiques…) y emploient tantôt la méthode du baquet, tantôt celle de Puységur. Ils ouvrent également des voies nouvelles : Flandrin, ancien directeur de l'École vétérinaire, magnétise les chevaux ; le chevalier de Barberin invente le magnétisme à distance et envoie le fluide d'un bout à l'autre de la cité. Évidemment, dans le même temps, la littérature magnétique est prolifique.
Toutefois, Lyon va surtout devenir le principal centre des magnétiseurs spiritualistes. Ils provoquent le somnambulisme principalement chez des femmes, lesquelles, croit-on, deviennent alors de véritables intermédiaires avec l'au-delà.

Jeanne Rochette

Au sein de la société « La Concorde », des maçons comme Barberin et Monspey avaient d'abord développé leurs propres techniques de soin avant d'adopter celles de Puységur (Saint-Martin les leur communique fin septembre 1784). Et, bientôt, ils ne se préoccupent plus seulement de guérir… À l'automne 1784, quatre jeunes Lyonnaises viennent se faire soigner par les membres de la société. Elles retrouvent peu à peu leur santé, tandis que les maçons perfectionnent leurs techniques et contrôlent mieux le sommeil de leurs patientes. Bientôt, deux d'entre elles commencent à avoir des visions.
La plus célèbre est Jeanne Rochette. À partir de mars 1785, elle voit de plus en plus précisément les âmes des morts ainsi que les autres mondes. Rochette finit même par arriver à s'endormir seule, sans l'intervention d'un magnétiseur, et déclare que ce « sommeil de volonté » est bien plus vrai, bien plus élevé que le somnambulisme provoqué. Dans cet état, l'âme se détache de la matière, à accès à des secrets jusqu'alors cachés ; le somnambule devient une sorte de guide à cheval entre les mondes, capable de voyager dans l'invisible et de transmettre ses révélations à ceux qui l'entourent. Entre 1785 et 1787, Willermoz ou encore Millanois notent soigneusement, dans des cahiers, toutes ses déclarations où s'élabore peu à peu un système très hiérarchisé dépeignant les enfers et les différents maux qu'on y subit, les lieux heureux et l'organisation des êtres qui les peuplent. Willermoz et ses compagnons, qui ne sont plus directement en contact avec l'invisible et pour qui Jeanne Rochette est devenue une intermédiaire, pensent découvrir, au travers de son enseignement, la véritable doctrine magnétique. Pour eux, le sommeil somnambulique est la voie vers l'état que connaissait l'homme avant la Chute. Il convient donc, pour bien mener cette doctrine, d'établir des règles d'ascèse pour les membres de l'assistance et de pureté pour le médium, afin qu'il ne soit pas pris de « mauvais sommeils », que le Démon ne l'abuse pas par de fausses visions.



L'Agent inconnu

Le 5 avril 1785, Alexandre de Monspey, commandeur de l'ordre de Malte et franc-maçon, remet à Jean-Baptiste Willermoz d'étranges cahiers où se mêlent écritures, signes, dessins et hiéroglyphes. Il lui révèle également que ces messages viennent du ciel, qu'ils ont été transmis par des esprits purs à l'Agent inconnu (en réalité sa sœur Marie-Louise de Monspey, dite Madame de Vallière, qui désire garder l'anonymat). Ces entités prennent le contrôle de sa main, lui font rédiger des textes dont l'Agent ne découvre le sens qu'en les relisant. Or, il pense que leur véritable destinataire est Willermoz : les esprits désignent celui-ci comme un pasteur qui doit diffuser cet enseignement à ses disciples et, pour ce faire, fonder une nouvelle organisation secrète : la Société des Initiés.
Willermoz, enthousiaste, obtempère et transmet les cahiers à ceux que l'Agent lui indique progressivement, dont beaucoup d'Élus Coens et de membres de la Bienfaisance : Paganucci, Millanois, Monspey, Grainville, le duc de Brunswick, Charles de Hesse… Pour rassembler les initiés, Willermoz fonde la Loge Élue et Chérie de la Bienfaisance » dont les membres se

Les Cahiers de l'Agent inconnu

L'Agent inconnu a écrit ses cahiers de 1785 à 1799. Nombreux – il en exista peut-être 200 –, leurs titres témoignent de la diversité des sujets abordés : *La Doctrine de la vérité, La Connaissance des êtres dans la nature, Histoire des ordres monastiques anciens et modernes, De la justice criminelles, Les plantes et leurs propriétés*...
Cependant, la majeure partie des originaux a été brûlée sur ordre de leur auteur. Les fragments de textes qui subsistent ont pour la plupart été recopiés par Louis-Claude de Saint-Martin.
L'essentiel se trouve à la bibliothèque de Lyon. Néanmoins, on a découvert, dans les papiers du franc-maçon grenoblois Prunelle de Lière, un manuscrit intitulé *Livre des Initiés*. Lui aussi écrit de la main de Saint-Martin, ce document de cent seize pages renferme une partie des écritures de l'Agent produites entre 1785 et 1796. Il était sans doute destiné à instruire les membres de la loge qui ne résidaient pas à Lyon.
Les écritures de l'Agent inconnu, outre les nombreux signes et dessins qu'elles comportent, sont rédigées dans un français complexe et obscur, mêlé de mots étranges et incompréhensibles dont certains présentent une ressemblance frappante avec des termes hébraïques ; pour décrypter ce qu'ils considèrent comme la langue « primitive », les initiés ont dû élaborer des lexiques.
Les textes consacrent les Élus Coens comme prêtres sans sacerdoce, leur ouvrent une voie nouvelle, une voie d'amour placée sous le signe de Marie ; le Christ, « maître des initiés » au nom de qui on évoque les esprits purs, prend place dans une longue aventure, celle des initiés dont la chaîne débute dans les temps les plus reculés et aboutit aux Élus Coens. L'histoire de cette odyssée est relatée, et on y apprend que l'initiation, malheureusement, est trop souvent tombée dans de mauvaises mains.
L'Agent inconnu reprend une bonne partie du système de Pasqually ; il emprunte aussi des éléments à Saint-Martin, notamment ses réflexions sur la numérologie sacrée. Sa mythologie initiatrice accorde une place inédite à la femme qui, coresponsable de la Chute, doit jouer un grand rôle dans le travail de Réintégration. Sa cosmogonie fait des planètes la résidence des premiers êtres et inclut l'« air principe », le premier souffle répandu sur tout ce qui fut créé, le véhicule soutenant les éléments. Présentant des similitudes avec le fluide mesmérien, cet air principe fait partie de l'initiation mais serait mal employé par Mesmer et ses disciples. Selon l'Agent, le magnétisme requiert en effet l'ascèse, il doit être pratiqué par des hommes de vérité et en l'occurrence par les Élus Coens, présentés comme de véritables sauveurs.

réunissent pour la première fois le 10 avril 1785. Trois mois plus tard, Saint-Martin vient à Lyon afin d'y adhérer : lui aussi a été désigné par les écritures de l'Agent.
Mais, progressivement, celles-ci entrent en conflit avec les messages de Jeanne Rochette. La somnambule parle de manière relativement simple, n'émet ni critiques ni promesses. L'Agent inconnu, lui, donne des descriptions de plus en plus complexes, ses écrits demeurent obscurs et difficiles à comprendre. De surcroît, il émet des prophéties qui ne se réalisent pas. Ce qui irrite Willermoz, en quête de résultats concrets.
Ses relations avec madame de Vallière se dégradent réellement lorsqu'il veut l'associer avec Jeanne Rochette. Il désire que la somnambule apprenne à l'Agent à contrôler sa plume, à moins s'égarer. La rencontre a lieu en avril 1787, contraignant madame de Valière à révéler son identité. Et, malgré les conseils qu'elle reçoit, sa manière d'écrire ne change pas.
Willermoz ne publie pas ces nouveaux textes, les jugeant trop mystiques. Il finit par trancher définitivement en faveur de Jeanne Rochette Le 10 octobre 1788, il convoque les initiés, révèle la manière dont sont produites les écritures et met en doute leur aspect miraculeux.
Trahie, madame de Vallière gardera longtemps rancune à Willermoz. En 1790, elle le relève d'ailleurs de ses fonctions dans l'Initiation secrète et choisit un nouveau destinataire, le frère Paganucci. Elle continue à rédiger ses messages jusqu'en 1799.

Des convulsionnaires aux Fareinistes

Histoire du mouvement convulsionnaire

En 1713, le pape Clément XI publie une constitution dogmatique, *Unigenitus*, condamnant cent une propositions extraites des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament* de Pasquier Quesnel, défenseur du jansénisme. Mais cette condamnation n'est pas facilement acceptée en France : le 1er mars 1717, quatre évêques interjettent un appel, ce qui vaudra le nom d' « appelants » à ceux qui s'opposent à la constitution papale et soutiennent Quesnel.
Or, le 1er mai 1727, meurt l'un d'entre eux, le diacre François de Pâris, qui jouissait parmi les « appelants » d'une réputation de sainteté. Sa tombe, dans le cimetière situé près de l'église de Saint-Médard, à Paris, devient un lieu de réunion et de pèlerinage ; on parle de plus en plus de miracles provoqués par le contact avec le tombeau. Le gouvernement, face aux troubles provoqués par ces rassemblements populaires, ferme le cimetière en 1732. Les reliques de Pâris continuent cependant à se diffuser et les miracles se poursuivent, souvent accompagnés de violentes convulsions et de scènes d'extase collective. D'où le nom de « convulsionnaires » donné à partir de 1735 aux partisans du diacre. Leur mouvement se répand en province, principalement dans les milieux populaires et, bien qu'on le connaisse mal après 1750, il paraît s'être prolongé jusqu'au début du XIXe siècle. Aux débats doctrinaux de l'origine s'était depuis longtemps substitué un besoin de surnaturel et d'extraordinaire, besoin que ne satisfaisait plus le rationalisme religieux du temps.

Les déviances convulsionnaires à Lyon et dans sa région

Lyon est touché par le phénomène convulsionnaire. Cela aurait même été le cas avant la mort du Pâris. Le 28 mars 1727, un fidèle du diacre, le père Céleron, aurait rendu la vue à un enfant presque aveugle, fils d'un tisserand nommé Pierre Coussinet. Plus tard, après le décès de Pâris cette fois, un jeune ouvrier en soie, ayant invoqué son âme, aurait été guéri de ses écrouelles. Dans les décennies suivantes, alors que le courant convulsionnaire est touché par des déviances, que se créent un peu partout des sectes plus ou moins secrètes (Margouillistes, Discernants, Vaillantistes...), d'étranges cérémonies se seraient déroulées rue de la Poulaillerie, la « rue Maudicte » où avait vécu Pierre Valdo. Des « sœurs », devenues pour certaines prophétesses, se faisaient infliger des « secours » de plus en plus violents allant jusqu'à la crucifixion.
Interdites, ces pratiques se seraient poursuivies clandestinement. Mais c'est dans un petit village de l'Ain qu'une secte issue de cette mouvance défraye la chronique à la fin du XVIIIe siècle. Deux ecclésiastiques, les frères Claude et François Bonjour, auraient obtenu sur leurs paroissiennes des guérisons miraculeuses après les avoir fouettées ; l'une d'entre elles aurait même été crucifiée mais, loin de s'en tirer sans dommages, elle se serait fortement ressentie de ce traitement. Ces pratiques font scandale et les Bonjour sont exilés. Ils retrouvent toutefois leur pleine liberté sous la Révolution.
Par la suite, François aurait prédit que le fils d'une de ses maîtresses lyonnaises serait le Paraclet, l'Esprit Saint. Mais l'enfant en question, prénommé Élie, aura un destin moins mystique : on dit qu'il fut nommé colonel de la garde nationale par Louis-Philippe.

L'époque contemporaine

Si Lyon demeure une cité mystique au XIXe siècle, cela n'est plus lié à la franc-maçonnerie. Ses cercles ont été décimés et la plupart de ses temples détruits sous la Révolution. Pendant que les sociétés savantes comme l'Athénée lyonnais ou l'Académie voient

leurs effectifs augmenter (grâce surtout à des hommes de science et à des médecins), les loges ne rouvrent que progressivement, sous l'impulsion de Napoléon. De plus, les préoccupations n'y sont plus les mêmes qu'auparavant : il n'est plus question de métaphysique mais de distraction et d'ascension sociale. La noblesse et le clergé n'en font plus partie ; il reste beaucoup de militaires mais l'on voit surtout affluer les gens de droit, les nouveaux fonctionnaires, des chefs d'ateliers et des politiciens. C'est donc désormais l'esprit bourgeois qui anime ces cénacles.

Les Lyonnais férus de spiritualisme se retrouvent ailleurs. Ils forment parfois de petits groupes marginaux que la police essaie de disperser, comme pour les adeptes de Saint-Simon qui se retrouvent dans le quartier de Perrache et qui, bien plus qu'à Paris, font vivre sa pensée. On voit apparaître des figures du mysticisme chrétien tandis que s'épanouit le magnétisme puis, dans la seconde moitié du siècle, le spiritisme dont le Lyonnais Allan Kardec (cf. page 176) est le véritable créateur. D'autres personnages, natifs de la cité où s'y étant installés, marquent cette époque : Vintras et l'abbé Boullan (cf. page 179), Maître Philippe (cf. page 181) ou encore le sâr Péladan contribuent à faire de Lyon une sorte de capitale occulte.

Les mystiques chrétiens

Ballanche

Pierre Simon Ballanche (1776-1847) est un théosophe lyonnais. S'il paraît ne pas avoir eu de contacts avec les « illuministes », il a malgré tout lu les œuvres de Jacob Boehme, de Joseph de Maistre, de Saint-Martin ou de Charles Bonnet. Il reprend d'ailleurs sa palingénésie (terme philosophique désignant la renaissance, la régénération) individuelle et la transpose à l'échelle de l'humanité. D'autres de ses conceptions semblent inspirées par Saint-Martin : ses idées sur la chute originelle, l'homme régénéré régénérant la Terre, les morts de la Révolution comme victimes d'expiation, le monde matériel en tant que hiéroglyphe du monde spirituel... Ces influences ne l'empêchent pas de se montrer méfiant face à l'occultisme, au mesmérisme, à Joseph de Maistre. Son mysticisme à lui est essentiellement intérieur. Son humanisme laïque, appuyé sur la croyance en la réincarnation, fait de Ballanche un partisan du progrès social. L'heure est venue de tourner ses regards vers le ciel où les astres, loin d'être uniquement des objets inanimés, sont les lieux d'une migration des âmes. Pour lui, pluralité des mondes et pluralité des vies mènent l'homme vers une élévation, un perfectionnement. Les êtres sont purifiés par la grande initiation que constituent leurs voyages successifs ; après l'avoir vécue, ils retourneront à Dieu.

Ballanche s'intéresse aux utopies socialistes, aux fondements du platonisme et au néo-pythagorisme ; influencé par Fabre d'Olivet et par les doctrines orientales, il a une véritable passion pour l'Égypte ancienne et les initiations antiques. Il ne devient pas pour autant polythéiste (contrairement à Fabre d'Olivet) et, malgré ses critiques à l'égard de l'Église officielle, il reste fidèle au christianisme. Il fait ainsi partie des fondateurs de la Société chrétienne de Lyon (cf. marge).

L'abbé Lacuria

Paul Lacuria (1806-1890), frère des peintres Jean-Louis et Louis-Clément Lacuria, est parfois surnommé le « Pythagore français ». C'était un mystique, un occultiste à la fois expérimenté et pratiquant, et un théosophe dont on peut penser que les idées reflètent un courant ésotérique lyonnais important mais méconnu.

Formé au séminaire de Lyon, il contribue à la fondation du collège d'Oullins (Rhône) en 1833 et est ordonné prêtre en 1836. Il entre en conflit avec Oullins en 1844, à l'occasion de la parution de son livre, *Les harmonies de l'Être exprimées par les nombres*, où il fait des références à Lamennais. Les choses ne s'arrangent pas avec la seconde édition de l'ouvrage (1847), alors qu'il ajoute au titre « *Ou les lois de l'ontologie, de la psychologie, de l'éthique, de l'esthétique et de la physique expliquées les unes par les autres et ramenées à un seul principe* ». L'hostilité plus ou moins explicite de l'Église a contribué à son installation à Paris. Là, sans ressources, il vit dans la misère. À partir de 1853, il rédige des carnets mystiques. À la fois passionné de musique (il écrit sur Beethoven) et d'occultisme, sa personnalité hors du commun séduit des poètes (à l'image de Péladan), des peintres (comme Odilon Redon, Janmot, Berthe de Rayssac) et des occultistes. Après sa mort, René Philipon (lui-même lié aux occultistes) réalise une nouvelle édition des *Harmonies de l'Être* ; Félix Thiollier, pour sa part, publie les contes narrés par Lacuria.

Chronologie

- 1818 : Jean-Marie Vianney est nommé curé d'Ars
- 1824 : mort de Willermoz
- 1834 : les Lyonnais fêtent le centenaire de la naissance de Mesmer par un grand banquet
- 1840 : une Dame Blanche apparaît à la Croix-Rousse
- 1843 : à Lyon, Possin crée *Le Somnambule, journal de magnétisme*
- 1844 : l'abbé Lacuria publie *Les harmonies de l'Être exprimées par les nombres*
- 1855 : fouilles pour retrouver le trésor du parc de la Tête d'Or
- 1856 : le R.P. Jandel interrompt une messe noire montée du Gourguillon
- 1857 : Allan Kardec publie le *Livre des Esprits*
- 1859 : mort du curé d'Ars
- 1860 : Deprêle et Chevalier créent la Société Spirite Lyonnaise
- Décembre 1862 : à Lyon, l'évêque du Texas prononce un sermon contre le spiritisme
- 22 février 1863 : premier numéro de *La Vérité*, revue spirite lyonnaise
- 1869 : mort d'Allan Kardec
- 1872 : disparition de la revue *Le Spiritisme à Lyon*
- 1872 : Maître Philippe ouvre un cabinet de consultations magnétiques
- 1873 : le préfet Ducros prend des mesures contre les associations
- 1875 : mort de Vintras
- 1876 : l'abbé Boullan se proclame le successeur de Vintras et s'installe à Lyon
- 1882-1883 : Annette Coste voit la Vierge à deux reprises
- 1883 : création de la Fondation Spirite Lyonnaise
- 1885 : création de la Société d'études psychiques et spirites
- 1890 : Péladan fonde l'Ordre de la Rose-Croix, du Temple et du Graal
- 1890 : M. Bouchet fonde « Les Indépendants lyonnais, groupe d'études ésotériques »
- Septembre 1890 : mort de Noël Deprêle
- 1891-1893 : la « guerre des mages »
- 1893 : mort de l'abbé Boullan
- 1895 : fondation de l'École magnétique de Lyon, dirigée par Maître Philippe
- 1905 : mort de Maître Philippe

La Société chrétienne

En 1804. Claude-Julien Bredin (fils de l'ancien directeur de l'École vétérinaire), le physicien Jean-Marie Ampère et Pierre Simon Ballanche créent à Lyon la Société chrétienne. Prenant à contre-pied le rationalisme du siècle des Lumières, les membres de ce groupe empruntent une voie influencée par l'illuminisme, la théosophie et le romantisme allemand. Ils relisent les textes des prophètes, s'élèvent contre le dogme de l'éternité des peines et en appellent à un renouveau du christianisme. Ils se penchent sur la pensée d'auteurs tels que Goethe, Fichte, Schelling ou Novalis : avec eux, ils interrogent les émotions, les sentiments et le lien qui unit l'homme à la nature. Ils font enfin de l'intuition la véritable source de la connaissance.



Pauline Jaricot

Quelques cas de possession

Pour le XIXe siècle, les chroniqueurs ont retenu, à propos de Lyon ou des Lyonnais, un certain nombre de cas de possession.
Le plus ancien concerne un menuisier originaire de la capitale des Gaules, Antoine Gay. En 1843, alors qu'il est entré à la Trappe d'Aiguebelle, le père abbé découvre que, depuis environ quinze ans, il est habité par des démons : par Isacaron, premier des anges maudits de l'impureté, ainsi que par deux autres, l'un lié à la médisance, l'autre à l'avarice. Ces esprits, qui contrôlent son corps mais, apparemment, n'ont pas accès à son âme, poussent le malheureux à d'étranges comportements qui varient selon le démon alors dominant : tantôt il aboie comme un chien, tantôt il hurle comme un loup, tantôt il grogne comme un porc. Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, charge deux médecins (Putet et Berlioz) d'examiner Gay : ils concluent à la possession, car le menuisier leur a raconté, dans le détail, leur vie depuis l'âge de douze ans, et leur a fait part de choses dont personne, en dehors d'eux-mêmes – et de leurs confesseurs – n'avait normalement connaissance. Par la suite, nul ne parvient à chasser les démons, et Antoine Gay s'éteint en 1871 après une vie de retraites et de pèlerinages (notamment à la Salette). On dit même qu'il aurait été mené auprès du curé d'Ars.
Les autres cas de possession, plus récents, sont liés au père Chevrier, le fondateur du Prado. Certains écrivent qu'il procéda à un nombre impressionnant d'exorcismes. Toutefois, deux seulement sont devenus célèbres. Le premier concerne une certaine Marguerite, pauvre fille trouvée à la Guillotière et recueillie au Prado par charité. Lors de ses crises, elle parait beaucoup souffrir, présent un aspect effrayant et se livre à d'étonnantes intempérances de langage. Après plusieurs séances au cours desquelles il essuie bordées d'injures et menaces, le père Chevrier parvient à contraindre le démon, à la forcer à restituer un billet signé avec le sang de Marguerite et par lequel elle se vouait à lui, promettait de ne jamais se confesser. Le second exorcisme est celui d'un homme incarcéré à Saint-Joseph. Le père Chevrier a été appelé par l'aumônier de la prison, M. Boulachon, qui assiste à la séance en compagnie d'une certaine Mlle Chapuis. Bientôt, le possédé demande au père de ne plus cacher un

Pauline Jaricot et le curé d'Ars

Deux autres figures ont marqué le christianisme lyonnais au XIXe siècle.
Née à Lyon, septième enfant d'un négociant en soie enrichi sous le règne de Napoléon, Pauline Jaricot (1799-1862) décide de se vouer à Dieu après avoir entendu un sermon de l'abbé Jean Würtz, vicaire de Saint-Nizier, pendant le carême de 1816. Elle fait vœu de chasteté et apporte son aide aux œuvres charitables. Pour les Missions étrangères de Paris, elle imagine une organisation qui se révèle si efficace qu'elle aboutit, en 1822, à la naissance de l'œuvre de la Propagation de la foi. Celle-ci existe encore aujourd'hui. Pauline Jaricot, qui en a immédiatement quitté la direction, fonde en 1826 le Rosaire vivant. Là encore, le succès est au rendez-vous. Mais ses projets suivants vont être moins heureux : après les révoltes des canuts en 1831 et 1834, elle essaie, pour aider les ouvriers, de créer une œuvre de prêts gratuits puis unc entreprise métallurgique. Celle-ci est un échec. Ruinée, Pauline Jaricot termine sa vie dans l'isolement et la misère, ce qui n'altère en rien sa foi. On dit aussi qu'elle fut proche du curé d'Ars.
Jean-Marie Vianney (1786-1859) est né à Dardilly, dans le Rhône. Fils d'agriculteur, il est admis au séminaire de Verrières puis à celui de Lyon. Il en est renvoyé en décembre 1813 : il ne parvient pas à apprendre le latin, ce qu'on attribue parfois, à tort, à de la simplicité d'esprit. Charles Balley, curé d'Écully chez qui il a étudié par le passé, entreprend néanmoins de le former et, grâce à son prestige personnel, obtient qu'il soit ordonné prêtre le 13 août 1815, à Grenoble. En 1818, Vianney est nommé curé du village d'Ars, dans l'Ain. Sa vie de prière et de mortification lui vaut l'estime de ses ouailles et des prêtres des environs. Il embellit et agrandit son église, ouvre des écoles. Après 1830, sa réputation est sans cesse grandissante : on vient de loin pour être confessé par lui, et il consacre jusqu'à quatorze heures par jour à cette mission. Malgré ses problèmes de santé et l'ascèse à laquelle il s'astreint, le curé d'Ars surprend par son endurance, par sa constante activité ; il marque aussi par sa force de caractère, sa clairvoyance, son franc-parler, son indépendance... Accablé de soucis, en butte aux mesquineries de son entourage, il tente plusieurs fois de fuir mais revient toujours. L'argent qu'il reçoit en abondance des fidèles, il n'en garde rien et l'emploie tout entier pour les œuvres qu'il juge les plus urgentes. Mort en 1859, il a été béatifié en 1905 et canonisé en 1925.
Le curé d'Ars aurait réalisé des miracles. On raconte aussi qu'il aurait été persécuté par le diable... Bien des rumeurs circulent à ce propos.

Le magnétisme, entre science et religion

Vers le progrès social

En 1834, les Lyonnais célèbrent le centenaire de la naissance de Mesmer par un grand banquet. Le magnétisme, qui connaît un grand succès dans cette première moitié du XIXe siècle en Europe comme en Amérique, n'a en effet pas disparu de la ville. Et il n'est pas près de le faire : c'est même tout le contraire puisque le monde ouvrier lyonnais va lui conférer toute sa force sociale.
À l'instar de l'homéopathie et du courant initié par Raspail (cf. page 26), le magnétisme est l'un des moyens utilisés par le peuple pour s'émanciper et manifester sa critique envers la médecine officielle.
Ces trois méthodes servent d'appui aux revendications populaires : les ouvriers désirent acquérir un savoir qui soit également charité et solidarité. C'est pour l'instant ces chemins – et, à Lyon, particulièrement celui du magnétisme – que suivent ceux qui rêvent d'un changement social, d'un monde fraternel. Témoin l'accueil chaleureux que Marius Chastaing, militant de la cause ouvrière, animateur de *L'Écho de la Fabrique* et rédacteur en chef de la *Tribune de Lyon*, réserve au directeur du *Journal du magnétisme* en 1846.

Contre le matérialisme

Il faut dire aussi que les aspects mystiques de ce courant rejoignent les préoccupations de bien des contemporains. Souvent, pour ceux qui s'adonnent au magnétisme, l'industrialisation, le machinisme, les visions mécanistes du corps et le matérialisme font partie d'un même mouvement qu'il faut combattre. Certains refusent qu'on ne puisse envisager le progrès que sous son aspect technique : ils défendent à l'inverse un projet social et moral tentant d'unir science et métaphysique. Sur ce plan, il est révélateur que *Le Somnambule, journal de magnétisme* mette en exergue une phrase attribuée au magnétiseur Deleuze : « Le magnétisme démontre la spiritualité de l'âme et son immortalité. »
Ce journal lyonnais créé par Possin en 1843 veut à la fois apporter les preuves des guérisons opérées par le magnétisme et diffuser les théories du docteur Billot et des magnétiseurs spiritualistes. Ce courant, jugé accessible à tous sans qu'il soit nécessaire de mener de longues études, est à mi-chemin entre la science et la religion ; critique envers le matérialisme, il affirme au contraire que les somnambules sont guidés par des agents spirituels, que le somnambulisme révèle des vérités sur lesquelles les scientifiques n'acceptent pas de se pencher. La spiritualité fait son grand retour mais, à présent, elle emprunte la voie du posi-

tivisme, s'appuie sur des expériences, des observations qui doivent apporter la preuve des idées religieuses. Le magnétisme est envisagé comme un moyen de ramener les hommes vers la croyance.

L'aspect mystique du somnambulisme, très en vogue au XVIII[e] siècle, n'a donc pas disparu. Les différentes écoles contribuent plus que jamais à le diffuser ; en la matière, le rôle pédagogique des « cours de magnétisme » (Lyon, comme les autres villes françaises, possède le sien) et des journaux est important. Ces écoles arrivent à des résultats qui leur sont propres, qui tiennent à leurs préoccupations particulières : on peut citer l'exemple du célèbre somnambule Ferdinand Cuny qui, à Villeurbanne, en août 1842, partage ses visions de la Vierge avec une certaine M[me] Georges, après que celle-ci soit, comme lui, entrée en transe.

Un mouvement foisonnant

De manière générale, les divers courants nés à la fin du XVIII[e] siècle continuent à se développer, les hypothèses à se multiplier sans qu'un modèle de pensée commun soit proposé et adopté : cet émiettement tient autant à la complexité du phénomène qu'au refus des académies françaises de prendre en compte le rapport Husson, déposé à l'Académie de Paris en 1831 et favorable au magnétisme.

Les magnétiseurs, férus d'occultisme et de phénomènes étranges, s'intéressent à tout ce qui semble dépasser l'homme : la possession, l'extase, les rêves, les stigmates, les perceptions extraordinaires (dès 1785, le médecin lyonnais Pététin avait signalé la capacité des somnambules à voir par l'épigastre), les fous entretenant des conversations avec des êtres invisibles…

L'aspect thérapeutique du magnétisme garde toujours son importance et suscite bien des conflits : tandis que se multiplient guérisons et procès pour exercice illégal de la médecine, la *Gazette médicale de Paris* et *Le Somnambule* de Lyon entrent en conflit sur la question de l'anesthésie magnétique. Des médecins, à l'instar de L.P. Gauthier, officiant à l'hospice de l'Antiquaille, font part de leurs observations favorables au magnétisme. Parmi les exemples marquants, on trouve celui d'un aliéné, J.-François Michaud : soigné par le magnétiseur Leroux et M[lle] Tonine, sa somnambule, il est victime d'une formidable éruption de boutons qui laissent, sur sa peau, des marques semblables à celles de la petite vérole. Mais ce n'est pas la seule conséquence : après cet incident, le malade a retrouvé la raison, ce qu'atteste une déposition signée par des témoins.

À Lyon comme dans les autres villes françaises, le magnétisme n'est donc pas unifié, les groupes et leurs orientations sont nombreux ; comme ailleurs, on tente d'unir science et foi, avec les mêmes exigences. Mais, depuis l'époque du chevalier de Barberin, on continue à voir en cette cité le principal centre français du magnétisme mystique. *Le Somnambule* souligne d'ailleurs le nombre de ses adeptes et ses grands progrès parmi la classe travailleuse tandis qu'on le néglige dans les classes dites « éclairées ». Le journal ne manque pas non plus de se faire l'écho d'importantes révélations du docteur Billot, lequel compte beaucoup de

crucifix sous son manteau (élément qu'il était pourtant censé ignorer) ; il prend un aspect effrayant et profère d'inquiétantes menaces. Le religieux, pour le forcer à se tenir tranquille, lui lie les mains avec un cordon béni qu'il rompt aussitôt. Il rompt de même une solide corde (également bénie) et une forte chaîne de fer. M. Boulachon propose de recourir au saint ciboire : il l'apporte, on demande au possédé de se coucher et on pose sur sa poitrine les saintes espèces contenues dans le Ciboire. Alors l'homme se calme, paraît anéanti. Le père Chevrier parvient à convaincre le démon de restituer le pacte signé par le prisonnier. C'est chose faite le soir même. M[lle] Chapuis affirme avoir souvent vu ce document écrit sur un parchemin ressemblant à une peau de porc ; selon elle, M. Boulachon l'a longtemps conservé et ne s'est décidé à le brûler qu'au moment où il s'est senti proche du trépas.

« Du surnaturel et du mysticisme »

En 1861, dans son discours intitulé « Du surnaturel et du mysticisme », le président de l'Académie de Lyon, Gilardin, entend faire le point sur les événements. Il s'interroge sur ce qu'on appelle le surnaturel, se demandant s'il s'agit de phénomènes naturels que la science est encore impuissante à expliquer ou s'il est question de manifestations d'un autre ordre. Il en appelle à une classification des faits propre à dissiper le désordre du XIX[e] siècle.

Car, pour lui, si la Révolution avait fait disparaître l'ancien monde surnaturel et permis l'avènement de la raison, on est en train d'assister à une « épidémie renaissante du mysticisme ». L'académicien ne s'en prend pas véritablement au magnétisme : s'il regrette l'attrait de ses adeptes pour le merveilleux, il lui reconnaît un « certain air de science ». Les phénomènes liés au fluide ne sont somme toute pas plus étonnants que ceux appartenant à la chimie ou à l'électricité et, en ces temps où le savoir avance à grands pas, il est normal qu'ils suscitent l'intérêt. Malgré tout, le Lyonnais s'en remet au verdict de la science en la matière : dans le magnétisme, point de surnaturel. Juste les lois du système nerveux. Gilardin se réjouit que, grâce à la science, « la contrebande sur la frontière du surnaturel soit incessamment réprimée ». Il faut séparer le savoir qui est le domaine des académies et des sociétés savantes (et non du peuple féru de somnambulisme) et le surnaturel qui n'est pas un objet de connaissance ou d'études scientifiques mais de foi. S'il refuse l'ambiguïté du magnétisme à ce niveau, l'académicien n'en ajoute pas moins : « Je n'outragerai point la pierre du foyer, et ce n'est pas à Lyon que je voudrais médire du mysticisme. »

Gilardin a cependant un important motif d'inquiétude : le spiritisme alors en plein essor. Dans son *Livre des esprits*, Kardec le définit comme la science des esprits, de leurs manifestations et de leur enseignement ; or, Gilardin n'admet pas que ce courant qu'il juge mystique prétende au statut de science. De surcroît, le spiritisme lui pose un problème moral car il est tout entier tourné vers l'au-delà. Il s'émeut de la multiplication des livres incitant les hommes à converser avec les morts ; pour lui, cette pratique en rappelle d'autres, bien plus anciennes : il fait le parallèle entre les tables tournantes et les « trépieds d'Homère qui se rendaient tout seuls à l'assemblée des dieux », il évoque la théurgie égyptienne grâce à laquelle les morts se présentaient sitôt qu'on les sommait. C'est comme si un tabou était levé et lorsqu'il décrit le spiritisme, l'académicien n'est pas loin de parler de nécromancie : « Je souffre de ces tentatives de soulever la pierre funèbre et d'arracher à la dépouille sacrée des morts des lambeaux suspects tachant de simuler la vie ». Plus loin, il s'interroge : « qui donc peut se croire permis de descendre dans les tombes ? »


Allan Kardec

disciples dans la capitale des Gaules. Selon des témoignages qui lui sont arrivés d'Avignon, de Montpelier, de Toulouse ou encore de Paris, des somnambules prétendent posséder un guide, un « mentor spirituel » qui leur apparaît, répond à leurs questions et est à la source de leur savoir apparemment spontané. Billot ajoute que, depuis qu'il a diffusé ces révélations, la plupart des somnambules se sont fendus d'aveux similaires. Au sein du magnétisme est ainsi né un spiritualisme qui, désormais, ne craint plus d'appeler « anges » ces entités rencontrées lors des transes somnambuliques.

Allan Kardec et le spiritisme

Allan Kardec

Si le spiritisme fut conçu aux États-Unis, à Hydesville, en ce jour de 1847 où les sœurs Fox prétendirent être entrées en communication avec un fantôme, c'est en France qu'il naquit véritablement. Grâce à un Lyonnais : Allan Kardec.
Mais avant qu'il n'adopte ce nouveau nom, Hyppolyte Léon Rivail (1804-1869) était connu pour tout autre chose. Né au numéro 76 de la rue Sala, il reste à Lyon jusqu'à l'âge de dix ans, moment où ses parents, membres de la petite bourgeoisie libérale, l'envoient dans le nouvel établissement ouvert en Suisse, à Yverdon, par le franc-maçon Pestalozzi : l'enseignement qu'il y reçoit, inspiré des écrits de Rousseau, le marquera et contribuera à faire naître son intérêt pour les pédagogies démocratiques. Installé à Paris, âgé de vingt ans, il ouvre un cours privé dans lequel il applique les méthodes de son ancien maître. Républicain libéral, convaincu que la solution aux problèmes sociaux passe par la pédagogie, il publie plusieurs ouvrages sur ce thème, dont un *Plan proposé pour l'amélioration de l'éducation publique* (1828).
Sa vie va changer en 1854. Bien avant, il s'était intéressé au magnétisme animal. Mais cette année-là, l'un de ses amis, Carlotti, veut le convaincre de l'intérêt des « tables tournantes ». Cette technique, qui a remplacé les claquements de doigts utilisés par les sœurs Fox, est alors très à la mode : parti des États-Unis, l'engouement pour la communication avec les esprits a atteint l'Europe en 1852.
D'abord réticent, Rivail finit par se laisser tenter et assiste à des séances. Pendant l'une d'entre elles, un médium lui révèle qu'il était, dans une vie intérieure, un druide du nom d'Allan Kardec. Rivail, convaincu, reprend le pseudonyme et l'idée de réincarnation qui sera au cœur de ses théories. Par la suite, on lui apporte une cinquantaine de cahiers : en effet, comme les magnétiseurs, les spirites mènent des expériences, font des observations, transcrivent soigneusement les messages venus de l'au-delà et délivrés par les médiums. Dans ces cahiers, Kardec trouve de quoi bâtir un nouvel enseignement susceptible d'apporter aux hommes la consolation. En effet, les médiums parlent du progrès éternel des âmes et incitent tout un chacun à s'améliorer moralement.
En 1857 paraît son ouvrage le plus célèbre, *Le Livre des Esprits*, qui contient la doctrine de ce que le Lyonnais nomme spiritisme : il explique ce que sont les êtres incorporels et le monde dans lequel ils évoluent, la façon dont ils se manifestent et les rapports qu'ils entretiennent avec les hommes ; il évoque aussi les questions morales, l'avenir du genre humain... Kardec crée par la suite la *Revue spirite* et publie bien d'autres ouvrages : *Qu'est-ce que le spiritisme* (1859), *Instruction pratique sur les manifestations spirites* (1860), *Le Livre des médiums* (1861), *L'Évangile selon le spiritisme* (1864), *Le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine* (1866) et enfin *La Genèse* (1868).
Le succès rencontré par le spiritisme est immense, en France comme à l'étranger.

L'essor du spiritisme à Lyon

Lyon se passionne pour la doctrine élaborée par Kardec. Plusieurs cercles spirites y existent déjà en 1860 – c'est cette année-là que se crée le groupe Chevalier-Deprêle qui deviendra par la suite la Société Spirite Lyonnaise (cf. encadré) –, lorsque celui-ci séjourne dans sa ville natale. Un banquet est organisé en son honneur et on raconte qu'en manière de conclusion, le chef du groupe des Brotteaux, Djoud, convoque l'esprit d'un martyr chrétien qui compare leur repas aux agapes de son époque. C'est un symbole : le spiritisme s'affirme comme une nouvelle religion.
En 1861, le courant prend encore de l'ampleur : le nombre des spirites se multiplie et des groupes importants font leur apparition dans tous les quartiers de la ville : à Vaise, à Saint-Just, à la Croix-Rousse, à Perrache et à la Guillotière. Sur dix cercles nés pendant cette décennie, quatre voient le jour dans ce quartier populaire et jugé mal famé, là ou affluent des milliers de Dauphinois en quête de travail. En 1862, de retour à Lyon, Kardec note d'ailleurs que si le spiritisme fait des adeptes dans toutes les classes sociales, c'est dans la classe ouvrière que ses progrès sont les plus importants (ci-contre). Les chefs d'ateliers, les artisans et les ouvriers sont en tout cas les plus actifs ; viennent ensuite les petits commerçants et les employés, auxquels il faut ajouter les professions libérales et quelques militaires.
Les années 1860 sont donc celles de la formation des groupes, sous la surveillance de la police qui exige qu'il n'y soit pas question de politique ou d'économie. La ma-

Les ouvriers lyonnais et le spiritisme

Le spiritisme ne progresse pas parmi tous les ouvriers. Du moins, il ne les touche pas tous de la même façon.
Le monde des travailleurs lyonnais est toujours divisé en deux. D'une part, il y a sa frange éduquée, menée par les chefs d'ateliers qui aspirent à l'ascension sociale et qui ont donné son impulsion à un mouvement coopératif sans équivalent caractérisé par le souci d'éduquer ses membres ; c'est une pacification d'inspiration libérale que veut ce groupe. D'autre part, on trouve la majorité des ouvriers qui, désirant un changement politique radical, se sont tournés vers le socialisme : les révolutionnaires lyonnais sont les premiers, en France, à avoir répondu à l'appel pour une association internationale des travailleurs, lancé depuis Londres en 1864 ; en 1868, la section lyonnaise de l'Internationale radicalise encore sa position et affirme son option politique anti-impérialiste. L'année suivante ont lieu de vastes grèves tandis que débutent les mouvements syndicaux ; la section locale de l'Internationale socialiste prend son essor.
Cette opposition entre les travailleurs aurait pu déboucher sur un affrontement. Mais les chefs d'ateliers, partisans d'un socialisme modéré, vont trouver un appui dans le spiritisme dont la base morale est la charité et la solidarité : rejoignant les pédagogues de son temps, Kardec veut donner un cadre aux populations déracinées qui ont récemment quitté leurs terres pour s'installer en ville. Il souhaite éduquer le peuple, le rassembler dans un mouvement pacifique, lui donner l'impulsion nécessaire à une amélioration générale. Prenant comme valeur le travail, il met l'accent sur le mérite personnel, lequel détourne des critiques envers le pouvoir établi.
Le succès que rencontre le spiritisme auprès des travailleurs s'explique également par un autre de ses aspects. À l'instar du magnétisme lyonnais, quoiqu'en offrant un cadre mieux établi aux nouveaux citadins, la doctrine de Kardec diffuse les idées spiritualistes. Son œuvre sociale se base sur une idée, celle de la régénération du christianisme. Elle va ainsi réussir à s'implanter dans les quartiers de la Croix-Rousse et de la Guillotière, lieux où la Congrégation de Lyon avait échoué : car, depuis les années 1840, bien plus que dans les autres villes françaises, les ouvriers de Lyon sont hostiles au catholicisme. Ce sentiment aidera le spiritisme à s'étendre dans la cité. Il critique le cléricalisme, nie l'éternité des peines et affirme au contraire la multiplicité des vies permettant de racheter ses fautes. Autant de points qui séduisent des chefs d'ateliers se définissant comme libres penseurs. Avec eux, les spirites lyonnais vont refuser aux prêtres le droit d'absolution des péchés, au clergé son monopole sur les âmes ; plus généralement, ils rejettent tout le dogme catholique. On considère même le Christ non pas comme un être divin, mais comme l'un des esprits élevés.
Le spiritisme n'en est pas pour autant antichrétien. Au contraire : l'importance qu'il accorde à la charité est en accord avec cette religion. De surcroît, le mouvement est envisagé, comme c'était le cas pour le magnétisme, comme un moyen de ramener les hommes à la croyance. Et il n'est pas rare que les esprits que l'on appelle et dont on reçoit des messages soient des figures du christianisme : saint Augustin, saint Paul, Jeanne d'Arc...Enfin, les fidèles de Kardec veulent se rapprocher de deux grands personnages spirituels entre lesquels ils oscillent. Le père Chevrier, d'abord, auquel les spirites de la Guillotière demandent d'être leur chef ; celui-ci, depuis 1850, s'est installé dans le quartier pour y prêcher. Le curé d'Ars, ensuite, que le père Chevrier a rencontré sept ans après s'être installé à la Guillotière : on pense de lui qu'il est à la fois un saint, un médium et un faiseur de miracles. On dit même qu'il est assailli par le diable et les mauvais esprits.
Tout cela n'empêchera pourtant pas une réaction des autorités catholiques. En décembre 1862, en l'église Saint-Nizier, l'évêque du Texas prononce un sermon contre le spiritisme. Peu à peu, des ecclésiastiques vont juger démoniaque la doctrine de Kardec.

nière dont on évoque les esprits s'élabore peu à peu, empruntant à la fois au modèle prôné par Allan Kardec et à l'inventivité des spirites. Certains utilisent l'alphabet spirite et la méthode américaine du « oui-ja », d'autres fréquent les « écoles de médiums » : communiquer avec les entités invisibles est une chose qui s'apprend.

Les cercles se forment autour d'hommes actifs. On peut citer M. Edoux, l'un des pionniers du spiritisme lyonnais et lui-même médium, qui est le fondateur de la Société d'études spirites et le directeur de la revue *La Vérité* créée en 1863. M. Bertrand, de son côté, forme un groupe où l'on repousse systématiquement les esprits souffrants. Au contraire, M. Finet, tailleur retraité qui utilise sa rente pour aider à la diffusion du spiritisme, cherche à les évoquer afin de leur apporter l'apaisement. Les séances de son groupe ont lieu chez lui, le mardi soir : au centre d'une assistance fournie où l'on trouve très souvent un prêtre, les nombreux médiums sont assis autour d'une table ; l'ambiance est grave, religieuse, chaque évocation s'accompagne d'une prière.

Le spiritisme, entre science, religion et politique, renferme en lui les ferments de divisions à venir. Mais, à cette époque, alors que le mouvement se structure, il apparaît comme une réponse aux maux et aux inquiétudes des hommes. Il s'allie au magnétisme qui lui sert de socle, de moyen d'exploration. Les deux courants se rejoignent rapidement en matière thérapeutique : les somnambules ont leur place dans les cercles spirites et, dès 1865, de nombreux malades se rendent au numéro 7 de la rue Terraille pour profiter de séances de soins magnétiques. Si le fluide peut soigner, il est aussi le lien qui unit à l'invisible. Les figures du somnambule et du médium vont se confondre : endormi par des passes magnétiques, le second devient dans son sommeil une passerelle entre les mondes, il transmet des visions, des messages et, guidé par les esprits, il écrit ou dessine (même s'il n'a aucune connaissance en ce domaine). On évoque ainsi un certain M. Joubert dont les œuvres sont d'une grande finesse : il souffre d'un tremblement qui disparaît lors des séances et continuera ses travaux jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Autre médium dessinateur : le sergent Destip. Rien ne semblait pourtant le destiner à une telle activité : en poste cours Charlemagne, il se met progressivement à participer aux réunions de la Société spirite ; c'est là qu'il découvre ses capacités médiumniques, ce qui ne manque pas de l'étonner grandement.

Le groupe Chevalier-Deprêle

Noël Deprêle est né en 1811 dans le Rhône. Instituteur pendant quinze ans, il est renvoyé en 1851 après le bref emprisonnement que lui ont valu ses sympathies républicaines. Il s'installe à Lyon en 1855, devient manouvrier et, dès 1860, il se lance dans le spiritisme et fonde un groupe qu'il animera pendant trois décennies. On décrit Deprêle rédigeant sa correspondance spirite tôt le matin, avant de se rendre à son travail, s'occupant de la bibliothèque qu'il a ouverte le soir, à son retour, et animant les séances de spiritisme le jeudi et le dimanche.
Son groupe est remarquable tant au point de vue de l'organisation que de l'esprit coopératif qui l'anime. La salle où se réunissent les membres, cours Charlemagne – elle peut accueillir une centaine de personnes – est financée grâce à une collecte. L'assistance y prend place sur des bancs de bois, tandis que les médiums s'installent autour d'une grande table carrée. Les dessins qu'ils réalisent sous la conduite des esprits sont accrochés aux murs. Enfin, les livres sont soigneusement rangés dans une bibliothèque.

Henri Sausse et le groupe L'Espérance

Le biographe lyonnais d'Allan Kardec, Henri Sausse, a observé les travaux du groupe Amitié. Mais il est déçu des résultats qui y sont obtenus : c'est pourquoi il en crée un nouveau, L'Espérance, et adopte une nouvelle stratégie dès 1910. Pour que se produisent les phénomènes, il multiplie les précautions : ne sont admises dans le cercle que des personnes acceptées par les guides spirituels (Esther et Cyclamen) ; le médium, Mlle Bedette, est cantonné dans ce qu'on appelle le « cabinet spirite » et, une fois endormie par Sausse, elle n'esquisse plus le moindre mouvement ; les participants, eux, se tiennent la main pour forme une chaîne.

Le sommeil dans lequel est plongée Mlle Bedette est jugé bon. Des esprits se manifestent et s'expriment par son entremise. Il y a Justin, être tourmenté au langage fruste, qui espère l'apaisement ; on priera pour lui. Il y a également le Grand Vicaire, d'abord pontifiant et très critique envers le spiritisme (il réclame même l'arrêt de ces « incantations médiumniques ») ; il s'adoucira progressivement, finira par amener un « ami » qui a besoin d'aide.

Malgré ces présences, malgré celles, aussi, des guides célestes qui aident les spirites dans leur travail, on en reste, en matière de résultats, aux « apports » : il s'agit désormais d'émeraudes, de rubis... C'est donc surtout de ces cadeaux qu'il est question dans la brochure que rédige Henri Sausse : *Des preuves ? En voilà !*. Il y mentionne également un cas de « médiumnité polyglotte » : lors d'une séance se déroulant en 1911, par l'entremise de Mlle Bedette plongée dans le sommeil magnétique, un défunt ecclésiastique récite deux prières en latin avant d'en donner la traduction.

L'éclipse

La mort de Kardec en 1869 inaugure une période difficile pour le spiritisme. La guerre contre la Prusse, en 1870-1871, cause la mort de bien des chefs de groupes ; en 1873, les mesures contre les associations prises par le préfet Ducros, de sinistre mémoire, affectent les cercles spirites étrangement assimilés aux anarchistes et considérés comme suspects. Seule la Société Spirite Lyonnaise se maintient grâce aux efforts de MM. Chevalier et Deprêle : elle se réunit cours Charlemagne, dans une sorte de cave, parmi une assistance encore nombreuse malgré les risques de poursuites. Les autres groupes, eux, semblent avoir disparu ; en 1872, la revue *Le Spiritisme à Lyon* s'est éteinte. Dans les journaux ou les archives de police, il n'est plus fait mention du mouvement.

Celui-ci doit par ailleurs faire face aux critiques de l'Église et des académies. Et il est affecté par un autre phénomène. Car si le magnétisme permet au spiritisme de faire des découvertes, il va également faire naître bien des questions. Pendant les transes, pour permettre aux entités de se manifester, une part du médium s'absente. Rejoint-elle une autre dimension, l'au-delà peut-être, ou ne s'agit-il que d'un voyage intérieur ? Et d'où proviennent réellement les messages délivrés lors des séances ? On retrouve ici, avec ces interrogations sur la nature encore mystérieuse de l'esprit humain et sur ses étonnantes capacités, les préoccupations d'une science naissante : la psychologie. Les phénomènes médiumniques vont êtres observés, interprétés et constitueront enfin l'enjeu d'un affrontement : les psychiatres verront dans chaque médium une pathologie personnelle tandis que les spirites n'admettront pas que l'inconscient soit la source des manifestations.

Dans ces conditions, le spiritisme connaît une phase de repli qui dure environ dix ans. Ses membres se réunissent chez eux, formant des petits groupes désormais informels où les esprits, souvent ceux des morts de la guerre franco-prussienne, se montrent consolateurs. On interprète aussi les événements récents et l'on pense que de tous ces malheurs naîtra bientôt une ère nouvelle.

Renouveau et divisions

La situation s'améliore au début des années 1880 : se créent de nouveaux groupes (comme la Société d'études psychiques et spirites, en 1885) et de nouvelles revues. Les liens avec le magnétisme persistent : à la fin des années 1890, le directeur de la revue spirite *La Paix universelle*, lui-même magnétiseur, crée un cours mensuel de magnétisme. Par la suite, chaque vendredi soir, une centaine de malades pourront se rendre dans une grande salle pour bénéficier des bienfaits du fluide.

Mais le spiritisme n'est plus aussi soudé qu'autrefois, et le décès de Noël Deprêle, en septembre 1890, est considéré comme le premier symbole de la fin d'une ère d'unité. Par sa tentative même d'allier science et religion, le mouvement est propice aux dissensions. Deux voies sont possibles. D'un côté, le sentiment religieux et la possibilité de prouver l'existence et l'immortalité de l'âme. De l'autre, l'étude des phénomènes qui va aboutir à la naissance d'une nouvelle discipline : la métapsychique. Cette seconde voie est généralement considérée par les spirites comme une déviance, et l'antagonisme ira croissant tandis que s'affirmeront les deux tendances.

On cherche toujours les gestes susceptibles d'attirer au mieux les esprits : le rituel continue à se mettre en place. Certains en restent à la méthode traditionnelle, les mains posées sur une table où se concentrent les énergies ; d'autres privilégient la prière, car elle permettrait de condenser le fluide, faciliterait le passage des entités. C'est le cas dans le groupe Amitié, dirigé par M. Moissonier. Les séances commencent par une prière composite qui en appelle à Dieu et aux guides spirituels ; on s'exerce ensuite à développer sa médiumnité. Les résultats de ces travaux sont soigneusement répertoriés : il est ainsi question d'« apports » ou matérialisations de fleurs (le médium, Mlle Louise, raconte que ses guides, pendant son sommeil magnétique, la mènent en de merveilleux jardins), de quelques messages en « écriture directe » imprimés sur des plis cachetés, des pierres « mystérieusement projetées »... Henri Sausse, qui assiste aux réunions, est déçu par les résultats : pour en obtenir de meilleurs, il fonde son propre groupe, L'Espérance (cf. marge).

À la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, le spiritisme continue à séduire. Georges Mélusson, qui dirigera à partir de 1919 la Société d'études psychiques et spirites, fait partie des convertis. Il explique qu'il était à l'origine un sceptique désireux d'étudier les phénomènes magnétiques mais que tout a changé quand la somnambule avec laquelle il travaillait lui donne la description d'un homme qu'elle voit derrière lui : en cet homme, Mélusson reconnaît son père, récemment décédé. Par la suite, il va écrire un mémoire rassemblant les preuves qui l'ont amené à rejoindre le spiritisme : il s'agit de *Pourquoi je suis spirite. Comment je le suis devenu. Comment je comprends le spiritisme*, publié à Lyon, aux éditions de la Société d'études psychiques et spirites, en 1931.

Les expériences menées au sein de ce mouvement se veulent scientifiques, mais elles reflètent une vision particulière de l'homme. Ce qu'on nomme à cette époque la « doctrine spiritualiste » s'oppose au développement du matérialisme dont les spirites pensent qu'il sape les fondements de la morale.

L'influence de Papus

Compliquant encore la situation, Papus s'invite dans le débat et va être écouté, notamment dans la capitale des Gaules avec laquelle il a des liens profonds. Pour lui, la terre natale de Willermoz est le lieu où les théories de Martines de Pasqually et de Saint-Martin ont accouché de l'ordre des Élus Coens. C'est à Lyon que se situe sa filiation spirituelle, filiation qui le conduit à créer l'Ordre martiniste en 1891.

L'année précédente, à Paris, il a fondé le Groupe indépendant d'études ésotériques afin d'y poursuivre les travaux d'Éliphas Lévi en accentuant sensiblement leur aspect expérimental. Il veut rapprocher le spiritisme (qu'il considère comme une résurrection de la magie antique) des sciences occultes et plus particulièrement de la tradition des évocations. La science des esprits que cherche à développer Papus se situe donc à mi-chemin entre celle de Lévi et celle de Kardec. Il cite en exemple Gabriel Delanne : à Paris, autour de celui-ci, se groupent des « positivistes » considérant le spiritisme comme une science devant se tourner vers l'expérimentation.

En 1890, Papus donne une conférence à la Société spirite. La même année, après avoir publiquement critiqué le cercle dirigé par Henri Sausse, M. Bouchet entreprend de créer une organisation qui se veut vraiment scientifique : elle est baptisée « Les Indépendants lyonnais, groupe d'études ésotériques ». Cette société, dont le nom est une référence directe à Papus (c'est le même que celui du groupe qu'il vient de créer à Paris), les travaux vont porter sur les phénomènes magnétiques, magiques et théurgiques.

L'émergence de ce nouveau courant va sérieusement accroître les divisions. En 1891, le journal parisien *Le Spiritisme* affirme que Lyon est le plus grand centre spirite de province avec ses treize groupes (Marseille n'en possède que cinq et Bordeaux tout juste deux) seulement) ; la Guillotière, la Croix-Rousse et Perrache sont es quartiers les plus actifs en ce domaine. Mais désormais, les Indépendants (ils revendiquent 456 membres en 1903) souhaitent fonder une fédération des Spiritualistes Modernes pour faire face à la Fédération spirite lyonnaise, créée en 1883, qui rassemble la Société fraternelle d'Henri Sausse, le cercle Amitié et le groupe Chevalier-Deprêle.

Vintras, Boullan et la « guerre des mages »

L'hypothèse qui se présentait alors à moi était la suivante : le manuscrit Voynich était un fragment ou un résumé d'un ouvrage beaucoup plus important intitulé Necronomicon *et peut-être d'origine cabalistique. Des copies complètes de ce livre existaient ou avaient existé et une tradition orale s'était peut-être perpétuée à son propos, grâce à des sociétés secrètes du type de l'Église du Carmel de Naundorff, si tristement célèbre, ou de la Fraternité de Tlön, telle qu'elle a été décrite par Borges. Machen, qui avait passé quelque temps à Paris vers 1880, était presque certainement entré en relation avec le disciple de Naundorff, l'abbé Boulan, dont on sait qu'il pratiquait la magie noire. (Il apparaît dans* Là-Bas, *de Huysmans.) Quant à Lovecraft, il était possible qu'il eût trouvé cet ouvrage ou connu la tradition orale s'y rapportant, soit de lui-même, soit même par l'intermédiaire de Machen.*

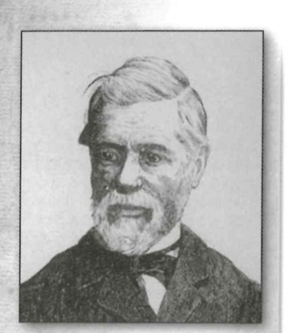
Colin Wilson, *Le retour des Lloigors*

Vintras

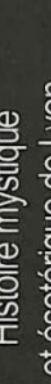
Pierre-Eugène-Michel Vintras (1807-1875) est d'origine Normande. Il naît à Bayeux, exerce divers métiers et s'installe finalement à Tilly-sur-Seulles. Il raconte que le 6 août 1839, il fut témoin d'une apparition de saint Joseph, de saint Michel, de la Vierge elle-même ? Les versions divergent) au cours de laquelle lui est annoncé l'avènement prochain du Saint-Esprit. Pour le préparer, Vintras crée l'Œuvre de miséricorde. Il aurait été l'objet d'extases, de visions ; on dit qu'il célèbre la messe dans une pièce tapissée de rouge, que des gouttes de sang tombent du plafond, qu'il fait communier ses disciples avec des hosties sanglantes. Il paraît avoir eu des relations avec Naundorff, le pseudo-Louis XVII : dans sa quête pour récupérer le trône, celui-ci semble avoir fondé des espoirs sur certaines sectes occultes. Ces implications politiques ont sans doute contribué aux ennuis judiciaires de Vintras. En tout cas, accusé d'escroquerie – il aurait soutiré de l'argent à certains fidèles –, il est arrêté en 1842 et condamné à cinq ans de prison. Libéré, il recommence à officier, mais doit s'exiler en Angleterre de 1852 à 1862 ; là, il publie son *Évangile éternel.* Rentré en France, il va habiter à Lyon où il poursuit son œuvre sous le nom de Carmel d'Élie (il pense en effet être la réincarnation du prophète), au 55, route d'Heyrieux. S'il reste attaché à Lyon, Vintras n'en mène pas moins, ailleurs, une activité missionnaire : en Lorraine, il convertit ainsi trois prêtres, les frères Baillard, que Maurice Barrès évoque dans *La colline inspirée.* Il suscite aussi l'intérêt des occultistes : Éliphas Lévi, examinant certaines de ses hosties sanglantes, y aurait vu des pentacles inversés, signe de diabolisme. Vintras meurt en 1875. Lui vient alors un successeur qu'il a rencontré en deux occasions cette année-là, à Bruxelles et à Paris : l'abbé Boullan.

L'abbé Boullan

Né à Saint-Porquier, Joseph-Antoine Boullan (1824-1893) est ordonné prêtre à Montauban en 1848. Deux ans vicaire dans la ville, il se rend ensuite à Rome où il est nommé docteur en théologie et reçu parmi les missionnaires du Précieux Sang. En 1853, il publie son premier livre, une traduction de la *Vie divine de la Très Sainte Vierge Marie* inspirée de la *Cité Mystique* de Marie


L'abbé Boullan


Joseph Péladan



d'Agreda. Installé à Paris en 1854, il contribue à la rédaction d'une revue liturgique, *Le Rosier de Marie*. Quelques années plus tard, il est nommé directeur de conscience d'Adèle Chevalier, une religieuse belge du couvent Saint-Thomas-de-Villeneuve (Soissons) qu'on disait miraculée et qui se fendait de prédictions, Ensemble, ils décident de fonder un nouvel ordre : sollicité, le pape Pie IX ne prend pas vraiment position, et l'autorisation est finalement donnée par l'évêque de Versailles. La première maison de l'Œuvre de la réparation ouvre à Sèvres en 1859, tandis qu'une revue, *Les Annales du Sacerdoce*, est créée.
Rapidement, Boullan fait scandale. Des rumeurs disent que, pour soigner les nonnes de son ordre, il use d'étranges pratiques : selon les cas, il leur aurait craché dans la bouche, leur aurait fait boire son urine mélangée à celle d'Adèle, aurait confectionné des emplâtres à base d'excréments... En 1860, alors que la congrégation a quitté Sèvres pour Triel, les rumeurs s'amplifient : au cours de cérémonies rappelant de plus en plus des messes noires, Boullan aurait possédé Adèle sur l'autel, en présence des sœurs dénudées. Il aurait sacrifié, sur le même autel, le fruit de leur union ; plus tard, pour sa défense, il aurait dit que l'enfant était né d'un incube... Mais, s'il est bien condamné à trois ans de prison en 1861 (Adèle subit la même peine), c'est pour une tout autre accusation : celle d'escroquerie, puisqu'il aurait extorqué des sommes importantes à des fidèles. Libéré en 1864, réintégré dans ses fonctions de prêtre en 1867, il séjourne un temps parmi les bénédictins de la Pierre-qui-Vire puis, à Paris, collabore à la revue *Les Annales de la Sainteté*. Cependant, en 1875, il finit par être exclu – cette fois définitivement – de l'Église.
Boullan entre alors en contact avec Vintras : il lui écrit, ils se rencontrent en deux occasions et, après la mort du second, l'abbé, se proclamant son successeur, vient s'installer à Lyon pour diriger le Carmel. Mais il ne fait pas l'unanimité (seuls trois des dix-neuf pontifes nommés par Vintras l'auraient rejoint). Il reprend les rituels non sans les infléchir sensiblement : la sexualité paraît y avoir occupé une grande part. Considérant que le péché primordial, celui d'Adam et Ève, était l'acte d'amour, il pensait qu'il fallait le racheter par des actes d'amour accomplis religieusement ainsi que par des « relations » avec les entités célestes ou, au moins, avec leurs représentants terrestres. De plus, l'abbé disait avoir reçu de Dieu le pouvoir de combattre les maux d'origine diabolique. Il se prétendait aussi la réincarnation de saint Jean-Baptiste.
Quelques années plus tard (peut-être en 1883), Boullan abandonne les locaux de la route d'Heyrieux et, flanqué de deux voyantes (Mme Thibault et Mme Laure), il s'installe chez un ancien disciple de Vintras, Pascal Mime, au 7, rue de la Martinière.

La « guerre des mages »

Je raccompagnai le frère Carter au prieuré, près de Sevenoaks ; tout en conduisant sa petite Austin à un modeste cinquante à l'heure, il me parla longuement de Machen. Je finis par lui demander si, à sa connaissance, Machen n'avait jamais été en relation avec des sociétés secrètes ou s'il s'était intéressé à la magie noire.
« Oh, cela m'étonnerait », dit-il.
Le désespoir m'envahit. Encore une fausse piste.
« Je le soupçonne, reprit-il, d'avoir exploité quelques-unes des traditions curieuses qui se maintenaient encore autour de Melincourt, le village où il était né. À l'origine, ce village était l'Isca Silurum des Romains.
- Des traditions ? Je m'efforçai de garder un ton détaché. Quelles sortes de traditions ?
- Oh, vous savez bien. Ce qu'il décrit dans La Colline des Rêves. *Des cultes païens et ce genre de choses.*
- Je croyais que tout cela n'était que pure imagination.
- Oh non. Il a fait allusion une fois à un livre qu'il avait vu et dans lequel se trouvaient révélées toutes sortes de choses horribles qui se seraient produites dans cette région du pays de Galles.
- Où ? Quelle sorte de livre ?
- Je n'en ai aucune idée. Je n'y ai guère prêté attention. Je crois qu'il l'avait vu à Paris – à moins que ce ne soit à Lyon. Je me souviens pourtant du nom de l'homme qui le lui avait montré. Stanislav de Guaita.
- Guaita ! »
Je n'avais pu m'empêcher d'élever la voix et il faillit nous mener dans le fossé. Il me jeta un regard où perçait un doux reproche.
« C'est ça. Cet homme était en relation avec je ne sais quelle absurde société de magie noire. Machen semblait prendre tout cela au sérieux, mais je suis sûr qu'il se moquait un peu de moi... »
Guaita était en rapport avec le cercle de magie noire de Boulan et Naundorff. C'était là une pierre de plus à mon édifice.

Colin Wilson, *Le retour des Lloigors*

Boullan intrigue les occultistes et les ésotéristes parisiens. Par l'entremise d'Oswald Wirth, son jeune secrétaire, Stanislas de Guaïta est informé des pratiques curieuses de l'abbé. Elles ne sont pas à son goût. L'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix que Guaïta a fondé en 1889 – et auquel ont aussitôt adhéré Papus et Péladan – décide de juger Boullan, qui, s'il ne comparaît jamais devant ses juges, n'en est pas moins condamné.
Débute alors ce que Huysmans appelle la « guerre des mages ». Maurice Barrès, ami de Stanislas de Guaïta, affirme l'avoir vu

modeler une figurine de cire à l'image de Boullan et la percer d'une aiguille. Il dit aussi que la victime, pour se venger, jeta un sort sur les yeux de Guaïta. Mais celui-ci ayant pris des précautions, le maléfice, par choc en retour, aurait frappé son lanceur…
Boullan, cependant, n'est pas sans soutien. L'écrivain Huysmans prend son parti : il avait rencontré le prêtre et, séduit, il l'avait dépeint d'une façon très positive, sous les traits du docteur Johannès, dans son roman *Là-bas* (1891).
Lorsque Boullan meurt brusquement en janvier 1893, Huysmans accuse l'Ordre de Gaïta d'avoir provoqué ce trépas. L'affaire va aller jusqu'au duel : Huysmans et Jules Bois (qui porte des accusations similaires aux siennes) s'opposent à Papus et à Guaïta. Les protagonistes en sortent sans mal, et c'est sans doute là le dernier acte de cette guerre des mages qui défraya la chronique au point que la presse lyonnaise s'en fit l'écho. Certains, cependant, y ajoutent une ultime péripétie : lorsque Guaïta meurt en 1897, les adeptes de Boullan interprètent la chose comme une vengeance post-mortem de leur maître.

Le sâr Péladan

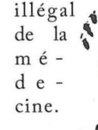
Joséphin – en réalité Joseph – Péladan (1859-1918), né à Lyon mais installé à Paris, s'attribue le titre de sâr : il prétend l'avoir hérité de l'un de ses ancêtres, un roi babylonien. Amateur d'ésotérisme, il partage l'intérêt de Stanislas de Guaïta pour Fabre d'Olivet. Lorsque Guaïta, en 1889, crée son Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, il le rejoint aussitôt. Mais c'est pour le quitter dès l'année suivante : il a alors créé une organisation concurrente, l'Ordre de la Rose-Croix, du Temple et du Graal, également appelé Rose-Croix catholique. Débute entre les deux groupes ce qu'on nomme la « guerre des Deux-Roses » : Pélandan est soutenu par des esthètes (Gary de Lacrose, Élemir Bourges, Saint-Pol Roux) ; Guaïta par de purs hermétistes (Papus, Barlet, Paul Adam, Oswald Wirth). De part et d'autre, les anathèmes fusent.
Péladan cherche dans la tradition rosicrucienne (ou ce qu'il croit être tel) les traces d'un antique savoir oublié. Mais, à l'instar de Guaïta, ses travaux ne sont ni assez sérieux, ni assez profonds pour que s'élabore une nouvelle doctrine. Il souhaite également réformer (sinon refonder) le catholicisme en se basant sur l'ésotérisme contenu dans cette religion.
Si Péladan tombe fréquemment dans le ridicule à cause de ses excentricités et de ses provocations, il est malgré tout reconnu. Il est en bonne position au sein de la littérature symboliste française, où il introduit les thèmes du mage et de l'androgynat. Ses écrits sont jugés de grande qualité : *Le Vice suprême* (1884), *Comment on devient fée* (1893), *De Parsifal à don Quichotte* (1906), *Les Amants de Pise* (1912), *Les Dévotes d'Avignon* (1922). Enfin, dans le domaine des idées, c'est en partie à lui qu'on doit la naissance d'un profond engouement autour des sciences traditionnelles.

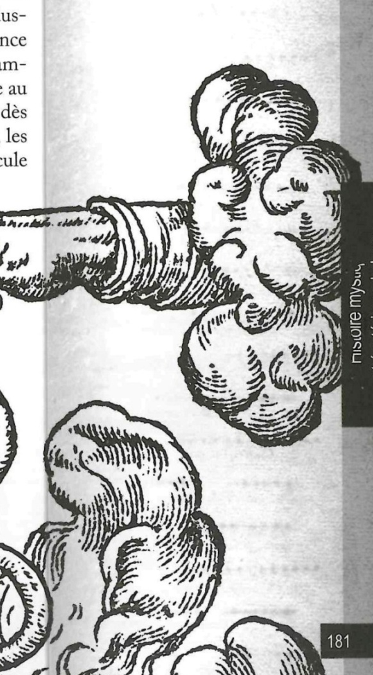

Maître Philippe

Maître Philippe

Nizier Anthelme Philippe (1849-1905), davantage connu sous le nom de Monsieur Philippe et, plus souvent encore, de Maître Philippe de Lyon, est né en Savoie, dans le hameau de Loisieux. Issu d'une famille de paysans, celui que Philippe Encausse, le fils de Papus, décrira par la suite comme « thaumaturge et homme de dieu » gagne Lyon en 1861 et y travaille comme commis pour un oncle boucher. Il étudie parallèlement à l'institution Sainte-Barbe où il obtient un certificat de grammaire. Par la suite, il entre à la Faculté de Médecine, mais l'inscription en cinquième année lui est refusée : on l'accuse de pratiquer une médecine occulte et d'être un charlatan. Ses défenseurs, au contraire, évoquent des guérisons miraculeuses.
En 1872, Philippe ouvre un cabinet de consultations magnétiques au 4, boulevard du Nord. Il épouse la fille d'un riche industriel, ce qui lui donne une grande aisance financière. Il possède une résidence de campagne à l'Arbresle et une maison de ville au 35, rue Tête-d'Or. C'est là qu'il officie dès 1885. Il y reçoit de nombreux malades, les invite à se recueillir, à prier Dieu ; il circule entre eux, leur prodigue des paroles et des encouragements, pratique des passes magnétiques. Il procède ainsi plus de deux décennies et on lui attribue un grand nombre de guérisons miraculeuses. Mais il suscite également, chez d'autres, l'hostilité, et on lui intente plusieurs procès pour exercice illégal de la médecine.







Condamné en 1887, 1890 et 1892, il doit payer des amendes. Il s'en sort néanmoins sans grands dommages, sans doute parce qu'il demande seulement à ses patients, en échange de ses services, de ne plus dire de mal d'autrui pendant un certain temps et, s'ils le peuvent, de faire des dons aux pauvres.

Papus (le docteur Gérard Encausse), occultiste grandement influencé par les théories de Saint-Martin, considère Philippe comme son maître spirituel ; il qualifie son travail de « haute théurgie ». Deux ans après la fondation de l'École magnétique de Paris dont il est le directeur adjoint, Papus propose la création d'une antenne lyonnaise de cet établissement. Celle-ci ouvre en 1895 : Philippe en est nommé directeur tandis que son disciple Jean Chapas y donne des conférences.

Jean Bricaud, Paul Sédir et d'autres encore décrivent les multiples pouvoirs de Philippe : selon eux, outre le « magnétisme occulte » qu'il employait, Philippe contrôlait les éléments, lisait dans les pensées, pouvait se trouver en plusieurs endroits en même temps, savait se rendre invisible... Féru de chimie, possédant quatre laboratoires dont le plus célèbre est installé au 6, rue du Bœuf, il invente des médicaments dont l'héliosine, une poudre qu'on dit capable de rajeunir et de prolonger la vie.

S'il est ardu de démêler réalité et légende, un point en tout cas est indéniable : la réputation de Philippe dépassa les frontières. Entre 1900 et 1905, il se rend à deux reprises en Russie auprès de Nicolas II qui le nomme médecin militaire avec le grade de général. Ses détracteurs avancent que l'influence qu'il gagne sur la cour tient à des pratiques de nécromancie et de spiritisme (certains prétendent que son ami Papus et lui évoquèrent, devant le tsar, le fantôme de son père Alexandre III). À l'inverse, ses partisans soutiennent que cette influence, bénéfique, tient à ses guérisons et à son ascendant spirituel. Ils se prennent à se demander ce qu'il serait advenu si le maître n'avait pas quitté la Russie et si Raspoutine ne lui avait pas succédé.

Maître Philippe meurt en 1905. Pour avoir trop abusé de l'alcool et du tabac, selon ses ennemis. À cause du chagrin que lui avait valu la mort de sa fille, disent les autres.

Dans les années 1920

Le spiritisme

Les organisations lyonnaises

À Lyon, le spiritisme est resté bien présent et la Fédération Spirite Lyonnaise poursuit ses activités. En 1918, elle a choisi pour emblème une étoile à cinq branches, bleue avec des bords dorés, placée sur un soleil d'or au centre duquel apparaît la lettre S.

La Fédération rassemble neuf groupes dont les principaux sont la Société Fraternelle, la Société Spirite Lyonnaise, le Groupe Allan Kardec, la Société d'Études Psychiques et Spirites de Lyon et le groupe spirite Jeanne d'Arc. Celui-ci, installé au 26 bis, rue de Saint-Antoine, a été ouvert en 1906 pour répondre à la demande contenue dans un message reçu en écriture automatique par Mme Combes, médium spirite lyonnaise ; suivant l'enseignement de Maître Philippe (mort un an plus tôt), on y soigne par le magnétisme et la prière ; selon sa devise, le groupe est ouvert, « sans distinction de race, de pays, de religion et de philosophie », à tous ceux qui souhaitent prier, soigner et méditer.

Gustave Geley et la métapsychique

Après la guerre de 1914, la tendance « scientifique » du spiritisme s'affirme.

Si certains considèrent que les spirites et les magnétiseurs, par leurs travaux, sont dans un certain sens des précurseurs de la psychologie expérimentale, ceux qui entendent développer un spiritisme rationnel ne se préoccupent pas de cette science-là : ils veulent prouver la survie de l'âme par l'étude des médiums et des phénomènes qu'ils sont seuls à pouvoir provoquer. En la matière, la métapsychique est aux premières loges.

L'une des grandes figures de ce mouvement, le Parisien Jean Meyer (il vient de reprendre la direction de la *Revue spirite* et a créé l'Union spirite française avec Gabriel Delanne) accroit son engagement après avoir rencontré un Lyonnais : le docteur Gustave Geley. En 1899, ce médecin a publié un livre intitulé *L'Être subconscient* ; puis il est devenu spirite et a mené des expériences avec des médiums. Elles séduisent Meyer qui, pour permettre leur approfondissement, crée l'Institut Métapsychique International. Geley y poursuit ses travaux et, en 1924, il publie ses résultats dans *L'Ectoplasme et la clairvoyance*.



Gustave Geley

Ce courant du spiritisme cherche désormais à attirer l'attention des savants. Cela réussit, puisque, parmi une littérature plus fournie que jamais, aux côtés de livres rédigés par des spirites, on trouve nombre d'ouvrages émanant de scientifiques connus et décrivant leurs expériences sur les phénomènes médiumniques.

Des activités caritatives

Apparu dans un XIX[e] siècle où la question sociale était criante, le spiritisme a d'emblé revêtu une dimension de charité et de solidarité. À Lyon, ces activités basées sur l'idée d'un socialisme humaniste sont particulièrement importantes jusque dans les années trente. À partir de 1890 ont été créées des sociétés de secours destinées aux pauvres et aux vieillards. En 1904 est fondée une crèche spirite à la Croix-Rousse : agrandie une première fois en 1924, elle l'est encore en 1926 avec l'ouverture de l'Orphelinat Allan Kardec. On peut également mentionner l'apparition de l'École spirite lyonnaise (1917) et de la Fondation pour les nécessiteux, née à l'initiative d'Alphonse Bouvier, magnétiseur et directeur de la Société d'études spirites.

Ces activités sont bien distinctes de celles, apparentées, menées par les catholiques. Dans le domaine des pratiques éducatives et populaires, le mouvement laïque de la Chronique Sociale (dirigé par Marius Gonin) prend même le relai : organisation chrétienne militante soutenue par la bourgeoisie lyonnaise, elle se veut l'héritière de l'esprit du Prado. Mais il n'est plus question, désormais, d'établir des liens amicaux avec le spiritisme.

Vers le déclin

Mais le mouvement doit affronter de nombreuses difficultés.

D'abord, l'Église, face au développement du spiritisme, a radicalisé sa critique. Les catéchismes publiés entre 1860 et les années d'après-guerre sont de plus en plus sévères. Les spirites sont accusés d'avoir travaillé pour séparer l'État et l'Église, d'avoir participé à un complot diabolique : le résultat de leurs expériences est jugé bien réel mais envisagé comme le travail de Satan. Des pamphlets sont diffusés, tel le texte de l'abbé Vallier, paru à Lyon en 1911, où il décrit des tables s'agitant sauvagement et s'attaquant aux objets saints qu'on approche d'elles... Depuis 1890, le spiritisme, la magie noire et l'occultisme sont mis dans le même panier et considérés comme autant de témoignages du retour de la Bête. Le 24 avril 1917, le tribunal du Saint-Office interdit l'évocation des esprits et condamne même ceux qui, simplement, assistent aux séances. Toutefois, dans la capitale des Gaules où les évêques n'ont jamais vraiment voué aux gémonies le phénomène des tables tournantes, des critiques différentes se font entendre. Dans le catéchisme de l'abbé Sifflet, le spiritisme est jugé dangereux pour les nerfs : ici, la vision est naturaliste, ce sont le fluide nerveux et la force psychique qui sont en cause. Ce danger pour la santé figure également dans le catéchisme de l'abbé Ollanier, qui y ajoute toutefois un danger pour la morale.

Ensuite, beaucoup de grands spirites français disparaissent durant les années 1920. En 1924, Gustave Geley se tue dans un accident d'avion, alors qu'il rentre de Varsovie où il a effectué des expériences avec le médium Franck Kluski. Meurent ensuite Camille Flammarion en 1925, Gabriel Delanne en 1926 et Léon Denis en 1927. Le spiritisme ne peut que s'en ressentir, d'autant que les jeunes générations semblent beaucoup moins s'intéresser au mouvement.

Enfin, de nombreuses fraudes vont être dévoilées : tombent ainsi des médiums célèbres comme Florence Cook, Eusapia Palladino, Franck Kluski ou Éva Carrière. La découverte de ces impostures va sonner le glas de la grande époque des matérialisations, amener l'Église à atténuer ses critiques (puisqu'il est question d'illusionnisme et non de véritables évocations) et pousser les scientifiques qui s'étaient intéressés au sujet à se détourner, par prudence, des phénomènes médiumniques. Ceux-ci seront désormais étudiés par les parapsychologues.

Les adeptes de Kardec, eux, se feront discrets. Leurs groupes se fragmenteront mais ne disparaîtront pas : les « écoles de médiums » demeureront et si, progressivement, l'amélioration des conditions de vie rendra moins impératives la charité et la solidarité longtemps portées par le spiritisme, le mouvement continuera d'être, pour certains, un moyen de répondre aux questions qu'ils se posent, d'atténuer les maux dont ils souffrent.

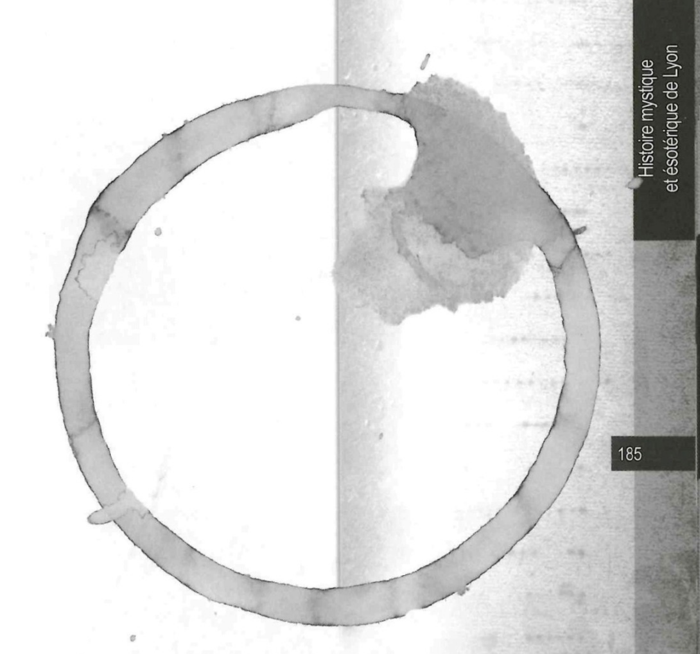
Les guérisseurs

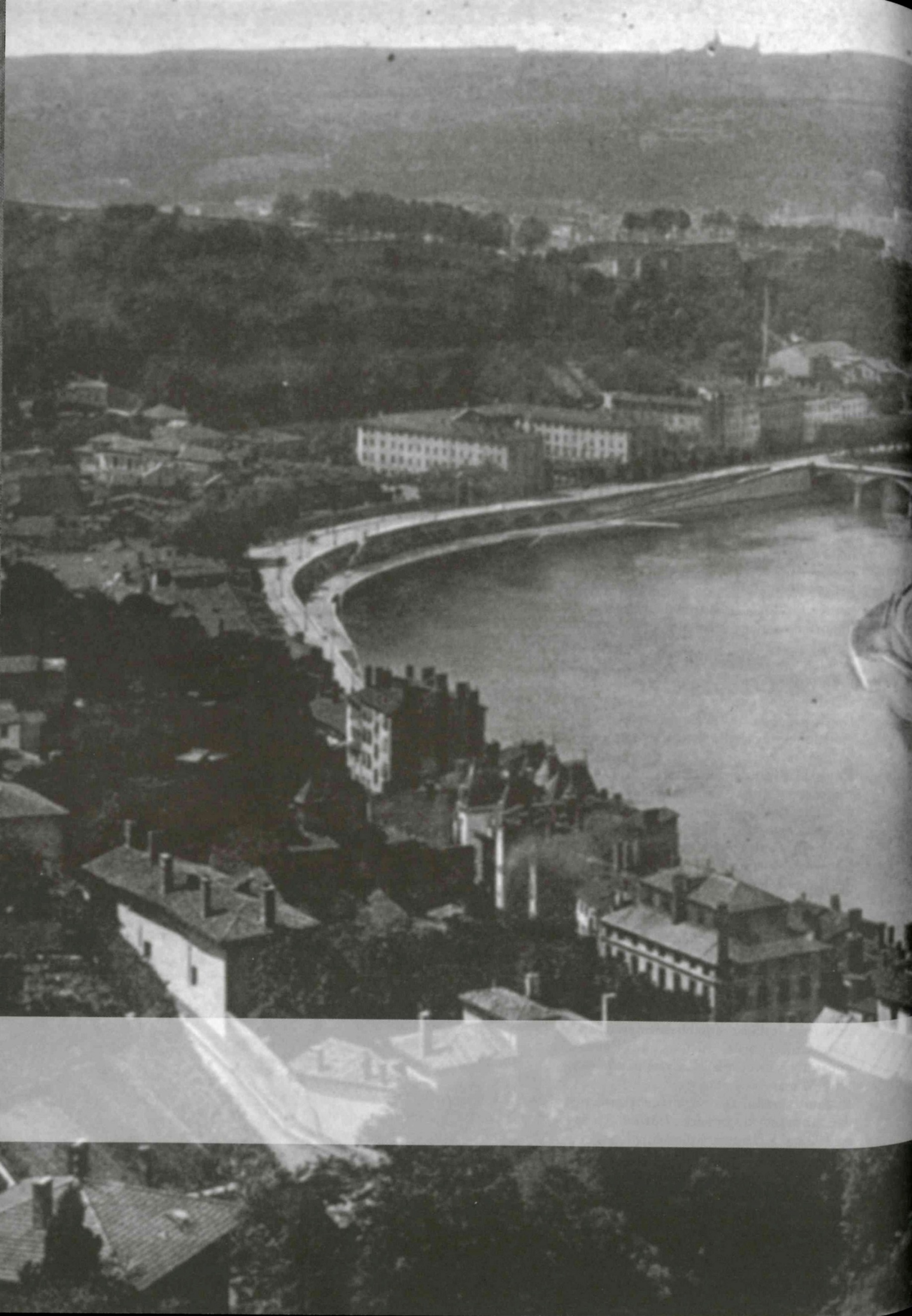
Même s'ils n'ont pas la renommée qu'eut jadis Maître Philippe, on trouve toujours de nombreux guérisseurs à Lyon.
Au 319 rue Paul Bert réside, depuis 1902, celle qu'on appelle « la Pauline ». De son vrai nom Pauline Gualla, veuve Teillon, elle est née en 1853 à Trivero, en Italie. Très chrétienne, à la fois voyante et guérisseuse, elle invoque la Vierge puis donne à ceux qui viennent la consulter recettes et prières à réciter. On lui attribue des guérisons miraculeuses et sa popularité est importante.
Au 44 rue Franklin officie Johannès Gaillard. Il se dit qu'il possède des dons, que ses mains peuvent guérir blessures et brûlures, supprimer les kystes mais aussi empêcher la viande de se putréfier. En 1928, on le surnomme « l'homme à la main qui stérilise ».

Jean Bricaud

Jean – ou Joanny – Bricaud (1881-1934), employé de banque au Crédit Lyonnais mais surtout important occultiste, a fréquenté dans sa jeunesse bien des personnalités lyonnaises, à commencer par le maître Philippe. Il occupe des fonctions importantes dans trois domaines : les Églises gnostiques, l'Ordre martiniste et la franc-maçonnerie.
En 1901, il est nommé évêque dans l'Église gnostique de Fabre des Essarts. En 1907, il la quitte et fonde l'Église gnostique universelle dont il est nommé patriarche.
En 1911, l'Église gnostique universelle signe un traité d'amitié avec l'Ordre martiniste de Papus. Or, Bricaud fait partie de cet ordre : il a reçu l'initiation de « supérieur inconnu » en 1903. En 1914, il l'implante à Lyon. Après la mort de Papus (en 1916), Bricaud aide son successeur, Charles Détré, à développer l'Ordre mais aussi des rites maçonniques marginaux. Enfin, lorsque Détré meurt en 1918, il devient grand maître de l'Ordre martiniste. Il procède à sa réorganisation, l'associe à l'Ordre de la Rose-Croix kabbalistique et gnostique (qui se veut issu de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix) mais, surtout, à l'Église gnostique universelle et au rite de Memphis-Misraïm.
Bricaud s'est en effet également investi dans la franc-maçonnerie. Initié à Lyon en 1907, il a fréquenté plusieurs loges et a même contribué à fonder l'une d'entre elles. Il a également rejoint l'Ordre de Memphis-Misraïm (introduit en France par Papus) qu'il dirige à partir de 1918.
À la tête de l'Ordre martiniste, de l'Ordre de Memphis-Misraïm et de l'Église gnostique universelle, Bricaud développe ces trois organisations en France mais aussi à l'étranger où il désigne des délégués. Ne s'en tenant pas là, il ressuscite le Groupe indépendant d'études ésotériques fondé par Papus, l'intitule Société occultiste internationale et nomme des correspondants dans beaucoup de pays étrangers.
Jean Bricaud à également écrit de nombreux livres : *J.K. Huysmans et le satanisme d'après des documents inédits* (1912), *Huysmans, occultiste et magicien, avec une notice sur les hosties magiques qui servirent à Huysmans pour combattre les envoûtements* (1913), *La guerre et les prophéties célèbres, étude historique et antique* (1916) ; *Le mysticisme à la cour de Russie (de Mme de Krudener à Raspoutine)* (1921), *La messe noire ancienne et moderne* (1924), *L'Abbé Boullan, sa vie, sa doctrine et ses pratiques magiques* (1927), *Les illuminés d'Avignon, étude sur Dom Pernety et son groupe* (1927). Il participe à des revues comme *L'Initiation* et *Le Voile d'Isis*, crée sa propre publication en 1920, *Les Annales initiatiques*. Il a également écrit sur le gnosticisme, sur le martinisme, sur Maître Philippe…


Jean Bricaud







Campagne : Noces lyonnaises

En résumé

L'histoire passée

Fourvière, colline sacrée des déesses mères

Depuis des millénaires, la colline de Fourvière est vouée au culte des déesses mères. On dit que le nom du plateau de la Sarra provient d'une divinité préhistorique ; les Gaulois consacrèrent l'éminence à Lug, mais l'on avance que Rosmerta n'en était pas absente ; en l'an 43 avant notre ère, fondant Lugdunum, les Romains inclurent dans son nom celui de leur propre déesse de l'abondance, Copia. Bientôt, le culte de Cybèle s'épanouit dans la capitale des Gaules, et d'aucuns prétendent que, durant le Haut Moyen Âge, c'est parmi les ruines de son temple que les sorcières célébrèrent leurs premiers sabbats. Dans les siècles suivants, une chapelle fut bâtie au sommet de la colline, dédiée à saint Thomas Becket et à la Vierge : cette dernière, dont le culte visait originellement à christianiser celui des déesses mères, s'est vite imposée, et sa basilique domine désormais la cité tout entière.

Shub-Niggurath, Grande Mère cachée

Cette puissance immuable d'une divinité féminine n'est pas un hasard. Des rumeurs circulent concernant l'existence d'un vaste lac souterrain au cœur de l'éminence sacrée : elles ne sont qu'un pâle reflet de la réalité. Il y a bel et bien un lac, mais aussi un sanctuaire remontant à des temps immémoriaux et consacré à Shub-Niggurath. Au cours des âges, certains l'ont vénérée sans le savoir, au travers de ses plus respectables masques. D'autres l'ont servie en toute connaissance de cause : von Junzt n'a-t-il pas décrit, dans le deuxième chapitre de ses *Unaussprechlichen Kulten*, un culte de la fertilité installé dans le sud de la France et adorant le Signe de la Chèvre à Trois Têtes, symbole sacré de la Déesse extérieure ?
L'influence de Shub-Niggurath, insidieuse, s'exerce en premier lieu sur Lyon, nourrissant sa prospérité, dévoyant, aussi, certaines des petites religions qui s'y multiplient, semblables à ses Mille Chevreaux. Mais il n'est pas impossible que cette pernicieuse influence s'étende beaucoup plus loin : Lyon, par bien des aspects capitale française de l'ésotérisme, est aussi envisagée par divers auteurs comme une sorte de capitale occulte, cachée. Après tout, nombre de grands événements, nombre d'individus hors du commun s'y sont développés avant d'exprimer ailleurs leur plein potentiel.

Des cultes rivaux

Les adeptes de la Chèvre Noire, on le comprend, se satisfont de cette situation et font tout pour la maintenir, voire pour l'améliorer. Au contraire, d'autres, à l'instar des Celtes qui dédièrent Fourvière à Lug ou des chrétiens qui y installèrent la Vierge, tentent d'y mettre un terme. D'autres encore nourrissent des projets bien moins louables : plutôt que renverser la déesse, ils entendent la soumettre ou l'unir aux sombres divinités qu'ils révèrent. Ainsi, depuis l'Antiquité, a-t-on vu s'implanter à Lyon bien des sectes rivales ; dans le plus grand secret, elles complotent et s'affrontent, cherchent à croître en pouvoir et en fidèles.
Parmi celles-ci, on trouve les groupes des Ophites et des Mopses. Le premier, présent dès l'époque romaine, fut recréé en 1867 par Bernard Guivre, un serviteur dévoué de Yig. Le second fut implanté à Lyon en 1886 par deux sorciers allemands, Helena et Hans Hörner, serviteurs zélés de l'Homme cornu, un avatar de Nyarlathotep.
Yig, dieu de la fertilité ; l'Homme cornu, bouc des sabbats : quels meilleurs prétendants pour s'unir à la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux ?

L'Elucidaire

Les chefs des Ophites et des Mopses savent que l'année 1930 leur offrira l'opportunité tant attendue ; mais ils ne connaissent ni la date précise à laquelle l'Union pourra être célébrée, ni les modalités exactes de la cérémonie. Or, l'ouvrage susceptible de contenir ces précieuses informations reparaît opportunément : l'*Elucidaire*, écrit par l'astrologue Simon de Phares à la fin du XVe siècle mais depuis tombé dans l'oubli. Les fidèles de Shub-Niggurath y ont veillé, notamment en subtilisant les chapitres du livre les plus dangereuses pour leur culte.

En 1929, le docteur Ernest Wickersheimer publie pour la première fois la seule partie de l'*Elucidaire* conservée par la Bibliothèque nationale de Paris : un catalogue des personnalités ayant pratiqué l'astrologie au fil des âges. Des deux suivantes, pourtant annoncées par Simon de Phares dans son prologue – l'une contenant une description de l'influence des astres et les prédictions de l'astrologue, l'autre décrivant les arts divinatoires et des rituels magiques –, nulle trace. Cependant, à l'automne 1930, une conférence exceptionnelle est organisée par l'historien André Morin : il promet d'y faire d'extraordinaires révélations sur l'*Elucidaire*. Ne porteraient-elles pas sur ces fameux chapitres perdus ? Mopses et Ophites, bien décidés à le savoir, n'ont pas attendu la réunion pour agir. Dans le même temps, Jean Cabrillon, chef du culte de Shub-Niggurath, cherche un moyen d'identifier ses rivaux et de les mettre hors d'état de nuire.

Les scénarios en résumé

Scénario 1 : Les écrits perdus de Simon de Phares

Lors de sa conférence très attendue, en lieu et place des révélations promises, André Morin affirme que les chapitres manquants de l'*Elucidaire* n'ont jamais été écrits puis s'esquive rapidement. En enquêtant sur cet étrange comportement, les investigateurs vont rassembler des indices troublants : durant la semaine précédant la conférence, Morin n'avait plus donné signe de vie ; après celle-ci, il s'est volatilisé ; enfin, tout laisse à penser qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait mais qu'il se sentait surveillé, sinon menacé. Ils vont ensuite parvenir jusqu'à Jean Cabrillon, un riche notable qui admet être le propriétaire des fameux chapitres. Malheureusement, ils ont disparu en même temps que le professeur et, craignant que des sectes ne tentent d'utiliser à mauvais escient le savoir occulte qu'ils contiennent, Cabrillon demande aux investigateurs de se lancer aux trousses des coupables. Bientôt, leurs soupçons se portent sur deux mystérieuses organisations : les Ophites et les Mopses.

Scénario 2 : Ouroboros

Si diverses sources écrites décrivent les Ophites du début de l'ère chrétienne, les présentant comme les adorateurs du serpent, aucune, excepté un roman intitulé *Cherchons l'Hérétique !*, ne mentionne leur présence à Lyon. Toutefois, deux événements vont mettre les investigateurs sur la bonne voie. D'abord l'enlèvement de Pierre Corbin, un jeune médium aux pouvoirs extraordinaires, qui a laissé comme indice un dessin significatif où figure un énorme reptile. Ensuite, l'invitation reçue par Jean Cabrillon, qui émane de Bernard Guivre, un antiquaire spécialisé dans les objets amérindiens, et qui mentionne un petit-fils dont, jusqu'ici, personne ne soupçonnait l'existence. Enquêtant sur ce centenaire résidant dans un immeuble sur lequel courent bien des rumeurs, les investigateurs vont identifier les Ophites et le lieu où ils pratiquent leurs rites, et Il leur faudra intervenir rapidement pour les empêcher de sacrifier Pierre Corbin au cours d'une effroyable cérémonie.

Scénario 3 : Sabbats mondains

Les Mopses, présents à Lyon depuis des décennies, sont sortis de la clandestinité quelques mois plus tôt, ouvrant un club où se pressent désormais de nombreux représentants de la bonne société lyonnaise. Après avoir obtenu un parrainage, les investigateurs y sont à leur tour admis et commencent par constater que les réunions sont aussi agréables qu'innocentes. Mais, une sinistre vérité se cache derrière ces si plaisants dehors : des soirées privées, réservées aux Mopses ayant atteint le rang de Compagnon, sont l'occasion d'excès et de débauches, tandis qu'un dernier degré, celui de Maître, demeure bien mystérieux. De plus, deux Mopses ont quitté le groupe quelques mois auparavant, l'un mourant peu après dans d'étranges circonstances, l'autre vivant depuis en reclus. En suivant ces pistes, les investigateurs vont découvrir que les chefs de l'organisation vénèrent l'Homme cornu et célèbrent en son honneur de terribles sabbats. Ils devront alors trouver le moyen de mettre un terme à leurs agissements.

Scénario 4 : Devant l'autel de la Grande Mère

En démantelant les sectes des Ophites et des Mopses, les investigateurs ont mis un terme à leurs crimes et récupéré les chapitres perdus de l'*Elucidaire*. Cependant, le pire reste encore à venir car ils ont servi sans le savoir les intérêts de Jean Cabrillon et du culte de Shub-Niggurath. Heureusement, des indices vont leur permettre de découvrir ce qui se trame : les écrits de Simon de Phares et des cauchemars révèlent l'existence, dans les entrailles de la colline de Fourvière, d'un lac souterrain et d'un sanctuaire voué à la Chèvre à Trois Têtes ; surtout, ils annoncent qu'un rituel sanglant va y être accompli dans la nuit du 12 au 13 novembre, juste après qu'aient été célébrées les noces de Blanche Cabrillon, et qu'il entraînera une terrible catastrophe. Pour les investigateurs, l'ultime épreuve consistera donc à localiser le sanctuaire et à empêcher que Shub-Niggurath n'y soit invoquée.

La part du vrai, la part du faux

Cette campagne s'inspire de plusieurs éléments authentiques : dans le prologue de son *Elucidaire*, publié pour la première fois en 1929 par le Dr Wickersheimer, Simon de Phares annonce bel et bien trois parties dont il décrit le contenu, mais les spécialistes s'accordent à dire qu'elles n'ont jamais été rédigées ; dans le roman intitulé *Cherchons l'Hérétique !*, publié en 1903 et contenant des informations réelles sur l'ésotérisme lyonnais, J. Esquirol mentionne la présence de Mopses et d'Ophites dans la capitale des Gaules ; concernant les Mopses, le texte de leur engagement sur l'honneur et la description de leur cérémonie d'admission ont été relevés dans des sources existantes ; enfin, la terrible catastrophe de Fourvière s'est effectivement produite dans la nuit du 12 au 13 novembre 1930.

L'aventure repose également sur des légendes ayant circulé à Lyon et dans sa région, comme les sabbats au sommet de la montagne des Eguillettes, les cryptes à sacrifices de la presqu'île et, surtout, le lac sous Fourvière. Concernant ce dernier, certains l'ont même jugé responsable de la catastrophe de 1930, ce qui a entraîné des recherches pour tenter de le découvrir. Elles se sont révélées vaines, mais les rumeurs à son sujet n'ont pas cessé pour autant.

Les autres éléments – les personnages, les événements, les liens des Mopses et des Ophites lyonnais avec des divinités du Mythe ou encore les prédictions et les rituels contenus dans les chapitres manquants de l'*Elucidaire* – ont été inventés pour donner corps à ces scénarios.

Les écrits perdus de Simon de Phares

Où les investigateurs découvrent que Lyon est une ville encore plus secrète qu'on ne le prétend.

En quelques mots...

Assistant à une conférence du professeur André Morin, historien à la réputation sulfureuse, les investigateurs sont tout aussi stupéfaits que le reste du public lorsque l'universitaire, au lieu des révélations promises, procède à un incroyable mea culpa : contrairement à ce qu'il avait laissé entendre au cours des semaines précédentes, il affirme que ses recherches concernant les parties manquantes de l'Elucidaire, ouvrage écrit à la fin du XVe siècle par l'astrologue Simon de Phares, n'ont jamais existé. Puis, sans répondre à la moindre question, il s'esquive rapidement. Son assistant, Claude Lemaître, ne cache pas son inquiétude et demande de l'aide aux investigateurs. S'ils échouent à rencontrer le professeur, qui a quitté la ville pour une destination inconnue, leur enquête les conduit jusqu'à un notable lyonnais, Jean Cabrillon, lequel admet avoir autorisé Morin à consulter les chapitres perdus de l'Elucidaire, conservés par sa famille depuis des siècles. Mais l'un, traitant de rituels impies, s'est volatilisé en même temps que l'historien ; l'autre, contenant des prédictions, lui a été volé peu après lors d'un cambriolage. Redoutant qu'une secte tente d'exploiter ce savoir occulte et de s'en prendre à sa fille, il engage les investigateurs à poursuivre leurs recherches. Bientôt, leurs soupçons se portent sur deux mystérieuses organisations : les Ophites et les Mopses.

Implication des investigateurs

Lorsque commence le scénario, les investigateurs se trouvent dans une salle de conférence lyonnaise pour écouter le professeur André Morin dévoiler ses découvertes concernant l'Elucidaire de Simon de Phares. Il a personnellement invité au moins l'un d'entre eux, de préférence un universitaire. Les raisons pouvant expliquer la présence des autres sont d'autant plus nombreuses que le professeur n'a pas ménagé ses efforts pour annoncer l'événement :

- Un amateur d'histoire a vu sa curiosité piquée par le thème de la conférence
- Un passionné d'occultisme a saisi cette opportunité d'en apprendre davantage sur le mystérieux Simon de Phares, astrologue accusé en son temps de posséder un démon comme familier
- Un journaliste a été envoyé sur place par son rédacteur en chef car les révélations promises par Morin sont susceptibles de donner lieu à un intéressant article
- Une personne désirant faire des affaires à Lyon voit dans la conférence une occasion de rencontrer ses possibles partenaires, puisque semblables événements sont très en vogue parmi les notables locaux

Enjeux & Récompenses

- **Enquêter sur André Morin**
  Il s'agit de l'enjeu initial du scénario : l'attitude d'André Morin n'est pas normale et l'enquête des investigateurs va les renforcer dans cette conviction. Mais elle va surtout leur faire comprendre que les recherches du professeur l'ont conduit à se mêler d'affaires qui le dépassent… et qui ont causé sa perte.
- **Rencontrer Jean Cabrillon**
  Identifier puis approcher Jean Cabrillon sera une tâche aussi difficile qu'indispensable, car c'est lui qui poussera les investigateurs à se mettre en quête des chapitres disparus de l'Elucidaire et de ceux qui les ont dérobés. Le moyen le plus sûr de rencontrer Cabrillon est de rencontrer le père d'un jeune médium aux étonnants pouvoirs que Morin avait lui-même consulté.
- **S'intéresser aux Mopses et aux Ophites**
  C'est la dernière étape du scénario. Dans une ville qui compte une foule de spirites, de voyantes, de guérisseurs et de groupes s'intéressant à l'occultisme, les personnes ayant pu s'intéresser à l'Elucidaire sont nombreuses. Mais un livre, Cherchons l'Hérétique !, mettra les investigateurs sur la piste des véritables coupables.

Ambiance

L'automne s'installe peu à peu. Les journées raccourcissent, la température baisse, les brumes font leur apparition. À l'instar de ce climat qui change le visage de Lyon, les recherches des investigateurs vont modifier leurs impressions sur cette ville trop tranquille où l'on travaille beaucoup et où l'on s'amuse peu, où l'on se soucie sans cesse des apparences et de sa respectabilité. Ils vont découvrir que les maisons lyonnaises, de même qu'elles cachent fréquemment dans leurs cours intérieures des merveilles architecturales insoupçonnées, dissimulent bien souvent entre leurs murs des organisations secrètes et des groupes mystérieux s'adonnant à des activités parmi lesquelles l'occultisme n'est pas, et de loin, la plus étrange.

À l'affiche

André Morin

Au moment où débute ce scénario, André Morin n'est déjà plus de ce monde. Son manque de discrétion quant à ses découvertes lui a été fatal. Lorsqu'il a voulu faire machine arrière – il se sentait menacé et était terrifié par ce qu'il avait lu dans les chapitres perdus de l'*Elucidaire* –, il était déjà trop tard : les Mopses l'ont enlevé et assassiné, puis ont envoyé un imposteur jouer son rôle, afin de ne pas éveiller les soupçons. Les Ophites, eux, ont dû se contenter de cambrioler la résidence du professeur et celle de Jean Cabrillon.

Claude Lemaître

L'assistant d'André Morin est dérouté par le comportement du professeur qu'il juge anormal : persuadé qu'il a bel et bien découvert quelque chose, il craint qu'il ne se soit également attiré de graves ennuis. S'ils ne le font pas de leur propre chef, c'est lui qui demandera aux investigateurs d'enquêter ; de plus, il fera de son mieux pour les aider dans cette tâche.

Jean Cabrillon

Chef du culte de Shub-Niggurath, gardien des manuscrits de Simon de Phares, Jean Cabrillon avait passé un accord avec André Morin : celui-ci pourrait présenter des preuves de l'existence passée des chapitres perdus de l'*Elucidaire* mais, en contrepartie, devrait affirmer qu'ils ont depuis longtemps été détruits. Le professeur disparu, sa propre demeure cambriolée, Cabrillon sait que des sectes rivales veulent s'en prendre à son culte. Il considère donc les investigateurs comme des alliés temporaires susceptibles d'éliminer ses adversaires et de lui rapporter les textes volés.

Cherchons l'Hérétique !

Présenté comme un roman, cet ouvrage de J. Esquirol n'en contient pas moins de nombreuses et précieuses informations sur l'ésotérisme et l'occultisme à Lyon. Surtout, c'est l'unique source écrite à mentionner les Ophites et les Mopses.

FICHE TECHNIQUE



Investigation	●●●●●
Action	●
Exploration	●●●●
Interaction	●●●●
Mythe	●
Style de jeu	Horreur lovecraftienne
Difficulté	Débutant
Durée estimée	
Nombre de joueurs (pré-tirés)	
Époque	automne 1930

L'invitation

Cher ami.

J'espère que vous vous portez bien et que vous ne m'en voulez pas trop pour ce long silence. Mais vous me connaissez : lorsque je suis plongé dans mes recherches, j'ai une fâcheuse tendance à oublier tout le reste. Je vous prie de bien vouloir m'en excuser, tout en étant persuadé que ce qui suit vous rendra enclin à la clémence.
En effet, une fois n'est pas coutume, j'ai obtenu des résultats dépassant toutes mes espérances. Je m'étais mis en tête de découvrir les chapitres manquants de l'*Elucidaire* de Simon de Phares – vous savez, l'ouvrage dont le Dr Wickersheimer a publié la première partie l'an dernier. Comme vous vous en doutez, mes collègues m'ont prédit un échec cuisant, et ils ont failli avoir raison. Cependant, l'un d'entre eux, bien malgré lui, m'a donné un coup de pouce inespéré : en voulant se moquer de moi, il m'a mis sur une piste qui, si elle paraissait des plus farfelues, s'est avérée payante. Vous comprendrez comme la chose est ironique lorsque je vous la raconterai de vive voix !
À ce propos, je compte organiser une grande conférence pour rendre publics mes premiers résultats, et je serais ravi si vous pouviez y assister. Je vous promets que vous ne regretterez pas le déplacement ! Ces informations sont susceptibles de vous intéresser, et je suis prêt à vous en dire davantage après la réunion, en privé.

Bien à vous.

André

Annexe 1 - l'invitation

La conférence du professeur Morin

Une salle comble

Les investigateurs sont réunis au palais municipal des Expositions. (29 quai de Bondy) pour assister à une conférence du professeur André Morin touchant à Simon de Phares, astrologue du XVᵉ siècle, et à son livre, l'*Élucidaire*, publié pour la première fois l'année précédente. Celle-ci doit débuter dans une heure mais, déjà, il ne reste plus une place de libre dans la grande salle. Parmi une assistance où beaucoup de monde semble se connaître (cf. encadré), les investigateurs risquent de se sentir un peu isolés – à moins d'être eux-mêmes lyonnais : c'est donc une bonne occasion pour eux de faire connaissance. Toutefois, s'ils observent les personnes présentes et écoutent les conversations, ils se rendront vite compte que l'événement est très attendu et qu'il a attiré un public plus large que d'ordinaire : on trouve des représentants de la presse lyonnaise et parisienne, des universitaires dont plusieurs sont venus de loin, des individus aux tenues parfois excentriques discutant avec animation d'astrologie ou d'ésotérisme… Plus les minutes passent, plus l'impatience de chacun devient tangible, d'autant que le conférencier se fait attendre.

Le scandale

Avec vingt minutes de retard – ce qui provoque quelques murmures indignés dans l'assistance –, le professeur Morin (en réalité Wolfgang Hörnër, cf. marge) fait son apparition. Sans s'excuser le moins du monde, et après tout juste quelques mots de remerciement pour son auditoire, il entre dans le vif du sujet. Il rappelle en premier lieu que l'année précédente, le docteur Ernest Wickersheimer a publié pour la première fois un ouvrage aussi méconnu que son auteur : le *Recueil des plus célèbres astrologues* de Simon de Phares. Il évoque alors brièvement la vie de ce dernier, son installation à Lyon en 1488, sa rencontre avec le roi Charles VIII venu le consulter en 1490, ses ennuis avec l'Église désireuse de condamner l'astrologie au même titre que la magie, sa condamnation définitive en 1494 (pour plus de détails, cf. page 211). Jugeant cette décision injuste, Simon de Phares a écrit un livre qu'il a intitulé *Elucidaire*, lequel visait à défendre l'astrologie en la différenciant des arts superstitieux. Dans le prologue, l'auteur annonce que son œuvre comprendra trois parties : une liste des personnalités ayant pratiqué l'astrologie au fil des siècles, une description de cette science et de l'influence des astres et enfin une présentation des arts magiques et divinatoires dénoncés par Simon de Phares comme superstitieux et dangereux. Or, l'édition de 1929 ne comprend que la première de ces parties. Que sont devenues les autres ?
Le conférencier explique alors que, depuis des mois, ses recherches ont eu pour seul but de les retrouver. Il décrit longuement – trop longuement, au goût de bien des membres de l'assistance – ses démarches : voyages, examen d'archives, contacts avec de nombreux universitaires… Lorsque vient enfin le moment des révélations, il entretient le suspense par un long silence, puis se lance : ses travaux lui ont permis de découvrir que ces chapitres perdus… n'ont jamais été écrits ! Morin enchaîne aussitôt sur un véritable mea culpa : il s'est montré sourd aux sages conseils de ses confrères, son obstination l'a conduit à se fourvoyer, et il espère que son échec aura au moins une utilité, qu'il servira d'exemple aux chercheurs qui, comme lui, seraient tentés de pourchasser des chimères. Sur ces mots, il tourne les talons et quitte la salle sans se soucier des nombreuses personnes qui l'interpellent.

Un assistant désemparé

Au sein du public, la stupeur cède bientôt la place à l'incrédulité et à l'indignation. Dans le brouhaha des conversations enfiévrées, les investigateurs peuvent saisir certaines réactions :

- « C'est pour ça que je suis venu de Paris ? Je vais écrire un article salé, vous allez voir ! »
- « Il n'avait pas l'air dans son état normal. Vous croyez qu'il avait bu ? »
- « D'habitude, quand ses recherches

L'ambiance d'une conférence lyonnaise

Après un repas léger, je passai la Saône et entrai au Conservatoire. On se pressait au vestiaire ; déjà, la grande salle était comble. Je compris aussitôt que je me trouvais dans une société d'élite et, tout bas, je remerciai Calixte. Je n'entendais autour de moi que des : « Bonjour, mon oncle ! Bonjour, ma tante ! Comment vous portez-vous, ma cousine ? — Avez-vous amené Francisque ? — Où est donc Auguste ? — Voici Marguerite. — Madame, je vous présente mes hommages. — Grand-père est parti dans le Midi. — Bonjour, mon cousin. » Partout on se saluait, on s'inclinait, on se congratulait. On se serait cru dans une vaste réunion de famille. Tout le monde semblait se connaître ; et ceux qui demeuraient assis à leur fauteuil, sans saluer, avaient l'air de pauvres égarés…

Jean Dufourt,
Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise



André Morin/ Wolfgang Hörner
Sorcier métamorphosé

C'est un homme de quarante-cinq ans, de taille et de corpulence moyennes, dont les cheveux noirs, coupés courts, commencent à grisonner sur les tempes. Il est professeur d'histoire à l'université de Lyon et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne fait pas l'unanimité parmi ses confrères. S'il est irréprochable en matière d'enseignement, si personne ne remet en cause ses compétences, on lui reproche souvent de perdre son temps à mener des recherches sur des thèmes jugés peu sérieux, peu académiques. D'aucuns avancent que sa passion pour les mystères, laquelle n'aboutit la plupart du temps qu'à des échecs, finira par lui faire perdre tout crédit.
En fait, elle lui a coûté la vie : il a été assassiné quelques jours plus tôt par les Mopses. Pour dissimuler sa disparition et ainsi éviter une enquête de police potentiellement dangereuse pour l'organisation, Wolfgang Hörner (cf. page 224) a pris sa place. Grâce à un sortilège lui conférant l'apparence de Morin et à ses talents d'imitateur, il joue parfaitement son rôle. De plus, la situation lui plaît tant qu'il s'amuse aux dépens du public, cherchant d'abord à susciter son impatience puis, au moment du mea culpa, son indignation.



Claude Lemaître

Assistant dévoué.

Âgé de trente-deux ans, il est grand et mince, presque maigre. Ses gestes gauches et son attitude empruntée laissent assez voir à quel point il est timide et manque de confiance en lui. Sans doute pour se rassurer, il est toujours tiré à quatre épingles : ses cheveux bruns sont soigneusement peignés et sa mise toujours impeccable.
Docteur en histoire, il est devenu l'assistant du professeur Morin quelques années auparavant, et une solide amitié n'a pas tardé à se nouer entre les deux hommes. En admiration devant son aîné, qui s'est toujours montré bienveillant à son égard, Lemaître l'a secondé dans ses recherches et, surtout, constamment défendu face aux moqueries dont il était victime. C'est d'ailleurs seulement quand il parle du professeur – ou d'histoire – qu'il abandonne sa réserve maladive pour faire montre d'une certaine assurance.
La conférence le laisse complètement décontenancé, car il était persuadé que Morin avait réellement découvert quelque chose. Pour lui, il y a anguille sous roche et, une fois remis de ses émotions, il mettra tout en œuvre pour aider les investigateurs à comprendre de quoi il retourne.

Statistiques
Universitaire expert (75%). Timide, amical et vaillant.
Se rongerait les ongles s'il en avait encore.

Connaissance	50%
Savoir-faire	25%
Sensorielle	50%
Influence	25%
Action	10%.



n'aboutissent pas, il fait plutôt profil bas. Mais là… Peut-être était-ce l'échec de trop ? »
- « C'est un scandale ! Cet homme n'a plus sa place à l'université ! »
- « Quel gâchis ! Il aurait pu avoir une brillante carrière s'il ne s'était pas épuisé à poursuivre des chimères… »

Au bout de quelques minutes, la salle commence à se vider. En sortant du bâtiment, les investigateurs remarquent un attroupement : plusieurs personnes se massent autour d'un jeune homme, le pressant de questions : il s'agit de Claude Lemaître, l'assistant du professeur Morin. En écoutant la discussion ou en interrogeant eux-mêmes Lemaître, ils obtiennent les informations suivantes (elles sont toutes vraies) :
- Lemaître a été aussi surpris que tout le monde par les déclarations de Morin, car il s'attendait à l'entendre faire part de ses découvertes
- Il n'avait plus vu le professeur depuis une semaine
- Il n'a pas pu rattraper Morin : un taxi l'attendait devant le bâtiment et il s'y est engouffré sans répondre à ses appels

Il n'en dira pas davantage, par crainte de nuire à Morin avec des réponses maladroites. Toutefois, il est aisé de le faire changer d'avis. Cela se produit si les investigateurs expliquent qu'ils veulent l'aider, qu'ils ne cherchent pas à se venger de la mauvaise farce qui leur a été jouée mais, au contraire, à comprendre ce qui s'est passé. Une autre solution consiste à lui montrer l'invitation personnelle qu'a reçue l'un des investigateurs, ce qui le convainc qu'il a affaire à des personnes bien intentionnées. Dans les deux cas, il leur donne rendez-vous le lendemain, dans le bureau qu'il partage avec le professeur à l'université : peut-être l'affaire sera-t-elle déjà éclaircie. Sinon, il sera toujours temps de réfléchir à des moyens d'action.

À l'université

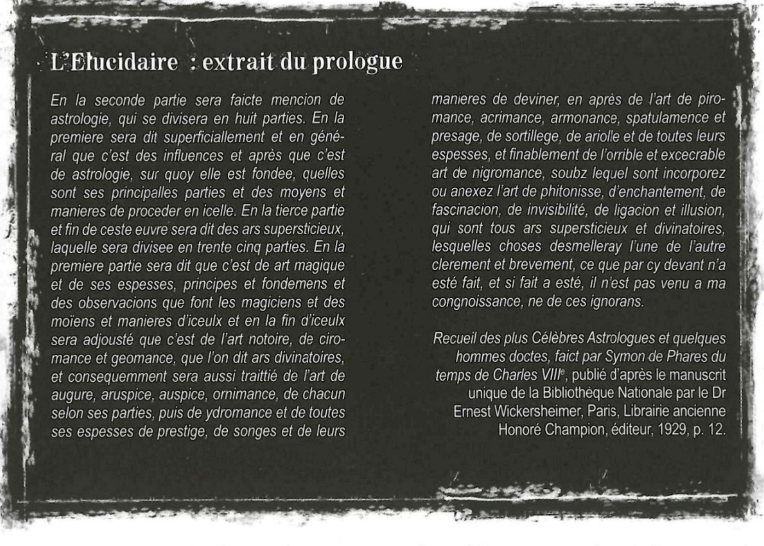
Un établissement sous tension

Le lendemain, en arrivant à l'université (quai Claude Bernard), les investigateurs sont abordés par des appariteurs qui leur demandent le motif de leur présence. S'ils déclarent venir enquêter sur l'affaire Morin, ils sont poliment mais fermement éconduits : on leur explique que les responsables de l'établissement feront une déclaration dans la journée pour condamner les agissements du professeur. S'ils déclarent qu'ils ont rendez-vous avec Claude Lemaître, l'un des appariteurs va vérifier l'information auprès de l'intéressé puis revient. Il s'excuse de ces précautions mais les justifie par la nécessité d'éviter que les lieux ne soient envahis de curieux Il les conduit ensuite jusqu'au bureau. En chemin, les investigateurs croisent certains des enseignants qu'ils ont vus à la conférence et peuvent constater que celle-ci est l'unique objet de discussion au sein des petits groupes qui occupent les couloirs. Les voix baissent d'un ton sur leur passage ; néanmoins, il est possible de saisir des bribes de phrases à propos d'une démission.

Dans le bureau du professeur Morin

La pièce où Claude Lemaître reçoit les investigateurs comporte deux bureaux, plusieurs sièges et de nombreux rayonnages. Livres, dossiers et documents divers recouvrent la moindre surface disponible, non par manque d'ordre – ils semblent parfaitement





L'Elucidaire : extrait du prologue

En la seconde partie sera faicte mencion de astrologie, qui se divisera en huit parties. En la premiere sera dit superficiallement et en général que c'est des influences et après que c'est de astrologie, sur quoy elle est fondee, quelles sont ses principalles parties et des moyens et manieres de proceder en icelle. En la tierce partie et fin de ceste euvre sera dit des ars supersticieux, laquelle sera divisee en trente cinq parties. En la premiere partie sera dit que c'est de art magique et de ses espesses, principes et fondemens et des observacions que font les magiciens et des moïens et manieres d'iceulx et en la fin d'iceulx sera adjousté que c'est de l'art notoire, de ciromance et geomance, que l'on dit ars divinatoires, et consequemment sera aussi traittié de l'art de augure, aruspice, auspice, ornimance, de chacun selon ses parties, puis de ydromance et de toutes ses espesses de prestige, de songes et de leurs manieres de deviner, en après de l'art de piromance, acrimance, armonance, spatulamence et presage, de sortillege, de ariolle et de toutes leurs espesses, et finablement de l'orrible et excecrable art de nigromance, soubz lequel sont incorporez ou anexez l'art de phitonisse, d'enchantement, de fascinacion, de invisibilité, de ligacion et illusion, qui sont tous ars supersticieux et divinatoires, lesquelles choses desmelleray l'une de l'autre clerement et brevement, ce que par cy devant n'a esté fait, et si fait a esté, il n'est pas venu a ma congnoissance, ne de ces ignorans.

Recueil des plus Célèbres Astrologues et quelques hommes doctes, faict par Symon de Phares du temps de Charles VIIIe, publié d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque Nationale par le Dr Ernest Wickersheimer, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, éditeur, 1929, p. 12.

classés – mais faute de place suffisante.

L'assistant, qui semble à la fois plus troublé et plus décidé que le soir précédent, apprend à ses visiteurs que la direction de l'université vient de recevoir une lettre de démission du professeur Morin dans laquelle il annonce également son intention de quitter rapidement Lyon. Si les investigateurs le lui demandent, Lemaître peut se la procurer. Un examen révèle que :

- La lettre est datée de la veille [Évident]
- Elle ne porte pas de cachet de la poste : Morin a dû la dépos er lui-même dans la boîte aux lettres de l'université [Évident]
- Elle est tapée à la machine à écrire, ce qui correspond aux habitudes de Morin [Évident]
- La signature manuscrite diffère légèrement de celles figurant sur d'autres lettres envoyées par le professeur [Caché] : Wolfgang Hörner est un bon imitateur, mais un œil très averti peut noter de légères dissemblances ; toutefois, elles peuvent s'expliquer par l'état anormal dans lequel semblait être Morin

Lemaître, avant même d'apprendre la démission de son mentor, a cherché à le joindre au téléphone : en vain. Il est plus inquiet que jamais et estime qu'il faut essayer de le retrouver. Pour ce faire, il est prêt à répondre à toutes les questions des investigateurs. Il peut leur fournir les éléments suivants, dès à présent ou plus tard s'ils reviennent lui poser des questions :

- L'universitaire s'est procuré la première partie de l'Elucidaire dès sa parution, l'année précédente ; d'emblée, le passage de l'introduction mentionnant les deux autres parties l'a intrigué et il s'est aussitôt lancé à leur recherche ; Lemaître possède

L'Elucidaire

Première partie :
Des clercs astrologiens

En français, écrit par Simon de Phares entre 1494 et 1498. Le manuscrit original, conservé à la Bibliothèque nationale de paris sous le numéro 1357, comporte 167 feuillets de papier de 290 sur 200 millimètres, protégés par une reliure de veau au chiffre de Napoléon Ier. Au XVIe siècle, un anonyme lui a donné le nom de *Recueil des plus Célèbres Astrologues et quelques hommes doctes, faict par Symon de Phares du temps de Charles VIIIe*. C'est sous ce titre qu'en 1929, le Dr Ernest Wickersheimer publie pour la première fois l'ouvrage.

Celui-ci se compose d'une introduction, d'un exorde et de la première partie de l'Elucidaire : 1093 fiches bio-bibliographiques constituant une énumération des « hommes clers, grans et excellans personnages » qui, depuis la nuit des temps jusqu'à l'époque de l'auteur, ont « pratiqué, usé et experimenté la science de astrologie ». Il semble que Simon de Phares n'ait pas hésité à inventer certains de personnages, ou à attribuer à d'autres des prédictions ou des activités astrologiques qu'ils n'ont jamais eues. Les informations de ce livre sont donc à prendre avec circonspection. À moins, bien sûr, que l'auteur n'ait eu accès à des sources encore inconnues aujourd'hui.

Complexité : Ardu (50 %)
Durée : semaines
Occultisme : 1
SAN : 0
Sortilèges : aucun



Edmond Langlois
Professeur jaloux

Avec sa forte stature et son imposante barbe noire, Edmond Langlois peut impressionner ceux qui le rencontrent pour la première fois. Mais cette aura se brise sitôt qu'il commence à parler : agressif, médisant et prétentieux, il a tendance à susciter l'antipathie, ce qui le dessert notamment sur le plan professionnel. Professeur sans chaire, il désire plus que tout obtenir celle d'André Morin : c'est là l'origine de leur inimitié. La passion de son rival pour les thèmes mystérieux a constitué, pour Langlois, un angle d'attaque parfait, et il ne s'est pas privé de l'utiliser à de nombreuses reprises. Un mois plus tôt, en lisant le *Lyon Républicain*, il est tombé sur un article évoquant un jeune médium aux capacités étonnantes ; hilare, il l'a aussitôt apporté à Morin en lui disant que les spirites pourraient peut-être lui apporter la lumière.
La conférence puis la démission de son ennemi ont suscité en lui des sentiments contradictoires. De la jubilation, d'abord, car il pense désormais pouvoir obtenir le poste tant convoité. De l'inquiétude, ensuite, car il craint qu'on le juge en partie responsable de l'attitude de son rival. Aussi ne parlera-t-il pas facilement de l'épisode de l'article.

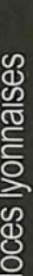
Statistiques
Universitaire expert (75%). Exubérant, hostile et agressif.
Imbu de sa personne.

Connaissance	50%
Savoir-faire	25%
Sensorielle	25%
Influence	10%
Action	50%.



Léonie
Concierge appliquée.

La cinquantaine, petite et replète, Léonie est une femme joviale et bienveillante. Elle a son métier très à cœur, veillant avec soin à la bonne tenue et à la tranquillité



un exemplaire du livre et peut leur faire lire le fameux passage (cf. page 192)
- Pendant près d'un an, Morin n'a rien trouvé, comme en témoignent les nombreuses lettres négatives qu'il a reçues d'universités, de bibliothèques ou de fonds d'archives français ou étrangers : aucun de ces établissements ne conserve ces chapitres perdus
- Un mois plus tôt, alors que Morin était sur le point de jeter l'éponge, il a dû se passer quelque chose car, un matin, il a déboulé dans son bureau, l'air surexcité ; il a déclaré être à l'aube d'une découverte sensationnelle et a demandé à Lemaître de l'aider à organiser une conférence
- Les semaines suivantes, il est resté à travailler chez lui ; les rares fois où Lemaître l'a vu, il lui a semblé de plus en plus tendu, de plus en plus agité ; mais, contrairement à ses habitudes, le professeur n'a rien voulu lui dire de ses travaux ou de ses inquiétudes
- Au cours de la semaine précédente, Morin n'a plus donné le moindre signe de vie : il ne répondait pas au téléphone et ne semblait pas être chez lui

Si les investigateurs interrogent Lemaître à propos des rapports du professeur Morin avec ses confrères, le jeune homme leur donne ces informations :
- Morin est respecté pour ses compétences et le sérieux de son enseignement, mais critiqué pour les thèmes de recherche qu'il affectionne ; ses travaux les plus polémiques concernent le premier livre imprimé à Lyon ; pour Morin, il ne s'agirait pas du *Reverendissimi Lotharii Compendium breve*, en 1473, comme généralement admis, mais d'un ouvrage obscur intitulé *Necronomicon*, en 1472 ; toutefois, il n'a jamais pu le prouver de manière définitive
- Morin est en conflit permanent avec le professeur Langlois ; celui-ci convoite le poste de son rival, qu'il cherche à piéger en montrant que ses folles lubies nuisent à la qualité des cours qu'il dispense ; faute d'y être parvenu jusqu'ici, il passe son temps à se moquer du professeur, à essayer de le ridiculiser ; un mois plus tôt, l'une de ses plaisanteries a particulièrement vexé Morin, mais Lemaître n'en connaît pas la nature

Rencontre avec le professeur Langlois

Les investigateurs ont pu entendre parler de lui en discutant avec Claude Lemaître ou en lisant les fragments du journal de Morin (cf. page 196). Lorsqu'il les reçoit dans son bureau, il est sur la défensive et répond aux questions avec réticence :
- Lui et Morin ne se sont jamais entendus ; il trouve que son confrère se laisse trop prendre par ses « lubies » et craint que cela ne nuise, d'une manière ou d'une autre, à la qualité de son enseignement (il est sincère)
- Il confirme les assertions de Lemaître sur sa rivalité avec Morin et le fait qu'il envie son poste ; « Qui ne rêverait pas d'être nommé titulaire de cette chaire ? » (vrai)
- Il reconnaît ses moqueries mais déclare que son rival les lui rendait bien (vrai)
- Il n'a jamais cru que Morin ait fait une découverte ; il pense qu'il s'est enthousiasmé à cause d'une fausse piste (il est sincère, même si, avant la conférence, il craignait de s'être trompé)
- Il ne sait pas ce qui a poussé Morin à donner cette rocambolesque conférence, mais il suppose que son nouvel échec l'a fait tomber en dépression ou, au moins, a entraîné chez lui une profonde remise en question (il est sincère)

Si, en se basant sur l'invitation envoyée par Morin, sur les fragments de son journal ou sur les affirmations de Lemaître, les investigateurs l'interrogent à propos de la plaisanterie à laquelle il s'est livré un mois plus tôt, Langlois commence par nier : il ne voit pas de quoi ils veulent parler. Ce n'est que s'ils insistent beaucoup, voire le menacent, qu'il évoque l'article du *Lyon Républicain* : il concernait un jeune médium particulièrement doué.

À la recherche du disparu

Le service des réclamations des voitures de place

Claude Lemaître a expliqué aux investigateurs qu'après la conférence, Morin est monté dans un taxi qui semblait l'attendre. Pour le retrouver, il faut s'adresser au service des réclamations des voitures de place (20 rue Gentil, halle des Cordeliers). L'employé qui les reçoit hésite à leur répondre, mais s'ils avancent une raison valable, il promet de se renseigner.
Il les recontacte quelques heures plus tard : il a retrouvé le chauffeur qui les attendra au même endroit, après son service. L'homme se souvient très bien de cette course :
- Il a pris en charge Morin à la station située côté Rhône de la place Bellecour ; il portait une grosse valise
- Il l'a d'abord emmené à l'université, où le professeur a déposé une lettre, puis au palais municipal des expositions, devant lequel il l'a attendu ; enfin, il l'a conduit à la gare de Perrache
- Morin s'efforçait d'avoir l'air impassible sans vraiment y parvenir ; avant la conférence, il paraissait impatient, sinon joyeux, mais pas du tout tendu ; après, il avait l'air très fier de lui ; en revanche, il n'était guère bavard et n'a rien dit de particulier ni sur la conférence, ni sur sa destination

La gare de Perrache

Il faut un bon moment aux investigateurs avant de trouver un employé se souvenant d'avoir vu Morin : celui-ci courrait pour ne pas manquer son train (Wolfgang Hörner a un peu trop pris son temps lors de la conférence) et il y est grimpé juste avant le départ. « Vu comme il trimballait sa grosse valise, elle devait pas être bien lourde, ou alors il était plus costaud qu'il en avait l'air. ». Ce train était à destination de Paris.
C'est à ce point que les investigateurs perdent la trace du professeur : s'ils contactent la gare de Lyon, à Paris, personne ne l'a vu descendre. Et pour cause : Hörner s'est discrètement esquivé à un arrêt situé peu après Lyon, a repris son apparence normale puis a regagné son domicile.

Chez le professeur Morin

Une concierge bavarde

S'ils la lui ont demandée, Claude Lemaître a donné l'adresse du professeur Morin aux investigateurs : il habite un petit appartement dans un immeuble du quartier des Écoles. En y entrant, ils sont interpellés par Léonie, la concierge. Elle les prend pour des journalistes, car plusieurs se sont déjà présentés pour essayer de rencontrer Morin ; or, elle entend préserver la quiétude des résidents. Elle commence donc par leur dire qu'ils n'ont rien à faire là et que, de toute façon, le professeur n'est pas chez lui. De bons arguments peuvent cependant l'amener à livrer quelques informations :

- Elle n'a pas croisé Morin depuis une semaine et s'en étonne : « D'habitude, il me prévient toujours quand il doit s'absenter… »
- Il a dû venir au moins une fois durant cette période car, un matin, elle a trouvé sa porte entrouverte ; « Ça lui arrive parfois : il est tellement tête en l'air quand il est lancé dans ses recherches ! »
- Les derniers temps, il lui a paru tendu et inquiet ; la dernière fois qu'elle l'a vu, il a scruté la rue avant de sortir de l'immeuble

Si les investigateurs lui demandent la permission de visiter l'appartement, elle refuse catégoriquement : ce serait une intrusion illégale ! Il faudra être très persuasif pour la faire changer d'avis, ou se faufiler au premier étage alors qu'elle a le dos tourné.

de l'immeuble. De plus, elle a tendance à considérer les résidents comme ses protégés. Elle connaît beaucoup de choses à leur sujet et s'inquiète facilement pour eux. Aussi, si elle est en confiance, Léonie peut se révéler très bavarde. Par contre, si ses interlocuteurs ne lui plaisent pas, elle reste muette comme une carpe.

Statistiques

Concierge professionnelle (50%). Débonnaire, amicale et prolixe.



Le journal du professeur Morin

C'est à désespérer. Pourtant, je suis persuadé qu'ils existent. Mais ce genre de certitude m'a déjà mené à bien des échecs. Sera-ce encore...

...nglois pensait se moquer de moi avec son article ; en fait, il m'a donné la clef. Qui l'aurait cru ? Pas étonnant que les spirites considèrent ce gamin comme...

...comprends mieux ses réticences à rendre ces textes publics : leur contenu est littéralement eff...

Je n'aurais pas dû me précipiter à organiser cette conférence et faire tant de publicité. C'est la deuxième personne bizarre à venir me trouver pour me proposer d'acheter...

...suivi. Et ce n'est pas de la paranoïa. Je vais rendre les man...

Annexe 2 - le journal du professeur Morin

L'appartement

Faute d'avoir la clef, la concierge n'a pu verrouiller l'appartement : les investigateurs peuvent donc y entrer sans mal. S'ils examinent la porte, ils peuvent découvrir que la serrure a été crochetée par quelqu'un de très habile [Caché].

Doté d'un mobilier de bonne facture mais sans décorum, le logement ne compte que quelques pièces : une cuisine, une salle à manger, une chambre, une salle de bain et un bureau-bibliothèque. C'est seulement dans cette pièce que des indices sont disponibles :

- De l'argent et une montre de valeur portant les initiales A. M. se trouvent dans un tiroir du bureau [Évident]
- La cheminée a été utilisée quelques jours plus tôt [Évident] ; de petits morceaux de papier sont disséminés parmi les cendres [Dissimulé] ; il s'agit des fragments du journal que Morin a brûlé juste avant de sortir pour rapporter la troisième partie de l'Elucidaire à Jean Cabrillon – et de se faire capturer par les Mopses sur le trajet (cf. encadré)
- Sur un rayonnage consacré à l'ésotérisme, il manque des livres [Évident] ; ceux qui restent sont relativement courants [Dissimulé]
- Quelqu'un a fouillé la pièce en essayant de ne pas trop laisser de traces [Dissimulé]



L'enfant prodige

Le petit monde des spirites lyonnais est en ébullition. La cause ? Un enfant. Mais pas n'importe quel enfant ! Ce fils de canut, à en croire les amateurs de Ouija et de tables tournantes, serait doté de capacités médiumniques hors du commun. « *Nous sommes déconcertés par l'ampleur de ses talents, certes, mais il y a autre chose*, confie un spirite. *D'ordinaire, le don de médium fait son apparition au moment de la puberté. Ensuite, ce sont souvent les femmes qui en sont gratifiées.* » Or, ici, nous avons à faire à un garçon de neuf ans. De ces particularités, certains n'hésitent pas à tirer d'audacieuses conclusions : ne pourrait-il s'agir de la réincarnation tant attendue d'Allan Kardec ou, plus encore, de celle de Maître Philippe ? Après tout, ce dernier faisait aussi montre, dès son plus jeune âge, de pouvoirs qui étonnaient le curé de son village... Les parents du garçon, toutefois, refusent d'aller aussi loin et songent avant tout à le protéger. « *Il a un don, c'est certain*, reconnaît sa mère, *mais nous ferons tout pour qu'il ait une enfance la plus normale possible.* » « *S'il peut rendre service dans des cas exceptionnels, pourquoi pas*, ajoute son père. *Par contre, qu'on vienne l'ennuyer pour tout et n'importe quoi, c'est hors de question.* » Voilà qui est dit : inutile donc d'aller déranger cette famille pour connaître les résultats des prochaines courses hippiques !

Marcel Renard

Annexe 3 - article - L'enfant prodige

La piste spirite

Trouver l'article

Les investigateurs ont appris l'existence de l'article traitant du petit médium en lisant les restes du journal de Morin. S'ils ont convaincu le professeur Langlois d'avouer sa mauvaise plaisanterie, ils savent que c'est un texte du *Lyon Républicain* : il leur suffit alors de consulter les numéros de ce quotidien conservés à la bibliothèque municipale. S'ils n'ont pas réussi à faire parler Langlois, ils disposent malgré tout d'assez d'éléments pour retrouver l'article : cela leur prendra juste davantage de temps.

Reste alors à identifier l'enfant, puisque le texte ne mentionne pas son nom. Pour ce faire, deux options s'offrent aux investigateurs.

Une rencontre à double tranchant

Le moyen le plus évident est de contacter l'auteur de l'article. Marcel Renard, en appelant par téléphone le siège du *Lyon Républicain*. Le journaliste propose de rencontrer les investigateurs dans un café de la place Bellecour : s'étant engagé à ne pas divulguer l'identité du médium, il tient à jauger leurs motivations. Ils peuvent essayer de lui mentir, mais ils devront inventer un motif plausible. S'ils lui disent la vérité, Renard accepte plus facilement de fournir l'adresse de la famille Corbin mais demande en contrepartie des informations sur André Morin : pourquoi est-il allé consulter l'enfant ? Les révélations de celui-ci pourraient-elles expliquer son comportement ? Bref, il est à la

recherche d'un scoop, et cette affaire lui paraît plus prometteuse que jamais. Toutefois, si les investigateurs acceptent de collaborer avec lui, il s'engage à ne rien publier tant que leurs recherches n'ont pas abouti. S'ils refusent, il n'hésitera pas à les recontacter, voire même à enquêter sur eux.

Enquête à la Croix-Rousse

S'ils ne veulent pas entrer en contact avec le journaliste, où s'ils ont refusé de lui livrer des informations en échange de l'adresse de la famille Corbin, les investigateurs devront enquêter seuls. L'article du *Lyon Républicain* précise que le petit médium est fils de canut. Ils peuvent donc en déduire que sa famille habite à la Croix-Rousse. Dans ce quartier, nombreux sont les habitants qui connaissent la réputation de l'enfant, mais ils hésiteront à donner des indications précises à des étrangers : ils ne veulent pas que les Corbin soient ennuyés. Mais certains peuvent malgré tout révéler leur adresse, pour peu qu'ils soient convaincus qu'il s'agit d'une affaire sérieuse et non de questions futiles.

Chez les Corbin

Les Corbin habitent au quatrième étage d'un « immeuble canut » typique, boulevard de la Croix-Rousse. Leur appartement est également typique : son plafond est haut, tout comme ses fenêtres ; près de celles-ci sont installés deux métiers à bras. Dans le côté opposé de la pièce se trouve le coin cuisine, surmonté d'une soupente où est installée la chambre.

C'est Étienne Corbin qui ouvre la porte aux investigateurs. Il les toise d'un air maussade puis, sans leur laisser le temps de parler, leur demander de partir : il se doute qu'ils viennent à propos de son fils. Mais il s'adoucit en apprenant les véritables raisons de leur présence et accepte de les laisser entrer. Ni sa femme ni son garçon ne sont présents : ils sont partis chez des amis, à la campagne. Il est toutefois en mesure de répondre aux questions :

- Un mois plus tôt, André Morin est bien venu les voir et ils ont eu pitié de lui ; « Il avait l'air si désespéré, il a tellement insisté... »
- Il a montré un livre à leur fils en disant qu'il avait absolument besoin de savoir où étaient les chapitres manquants ; Pierre est presqu'aussitôt entré en transe et a commencé à dessiner
- Il s'est rapidement interrompu ; il paraissait effrayé sans pouvoir dire pourquoi ; Morin l'a supplié de reprendre, ce qu'il a fini par faire
- Son dessin représentait une belle maison, avec un grand parc dans le fond ; on voyait également deux personnages, une femme en robe de mariée et un vieil homme courbé sur une canne ; enfin, trois animaux complétaient le tableau : une chèvre, un serpent et une sorte de chien
- Quelques jours plus tard, Morin est revenu : il était radieux, a dit que grâce à l'enfant, il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait ; il s'est confondu en remerciements et a promis qu'il trouverait un moyen de leur rendre la pareille

Le propriétaire des chapitres perdus

Si l'un des investigateurs est lyonnais et d'un milieu aisé, il n'aura aucun mal à déchiffrer le dessin ; sinon, Claude Lemaître, qui remplit ces conditions, peut aisément le faire. Il semble désigner Jean Cabrillon, riche négociant en vins habitant boulevard des Belges, juste à côté du parc de la Tête d'Or. Il est de notoriété publique que sa santé n'est pas au mieux et que sa fille, Blanche, est très courtisée.

Il est difficile de passer devant la résidence Cabrillon sans la remarquer : il s'agit d'un magnifique hôtel particulier de style bourgeois, à deux étages, précédé d'une cour fermée par une grille. C'est un employé de maison qui ouvre aux investigateurs : il commence par leur demander s'ils sont attendus puis, si ce n'est pas le cas, s'enquiert des raisons de leur visite. « À moins qu'il ne s'agisse d'une affaire importante, je vous prierai de prendre rendez-vous par téléphone : Monsieur Cabrillon est très occupé. « De fait, il les éconduit sauf s'ils mentionnent le professeur Morin, auquel cas il part consulter son employeur avant de revenir pour leur annoncer qu'ils vont être reçus. L'employé les conduit jusqu'au bureau de Jean Cabrillon, au premier étage : durant le trajet, ils ont tout lieu d'admirer les boiseries, les parquets cirés et tout le luxe que recèle l'intérieur de la résidence. Dans le bureau, ils remarquent de nombreux livres de compte et autres documents de travail, mais rien sortant de l'ordinaire. Le maître des lieux, aimable, leur demande d'abord



Marcel Renard

Chasseur de scoops

Quoi qu'encore jeune – il a à trente-cinq ans –, Marcel Renard est déjà un journaliste chevronné Sa tenue élégante, ses manières distinguées et sa prestance naturelle font de ce grand rouquin un interlocuteur agréable auquel les gens ont tendance à se confier. Par ailleurs perspicace et excellent observateur, il sait trouver les mots pour amener les autres à se livrer alors même qu'ils n'en avaient pas l'intention.

Ces atouts lui sont des plus utiles dans un métier qui le passionne et où il excelle. S'il préserve l'anonymat de ses sources, c'est autant par morale que par souci professionnel : « Qui se confierait à un journaliste qui ne sait pas tenir sa langue ? » En revanche, il a tendance à ne plus lâcher ceux qui refusent de collaborer avec lui, estimant qu'ils ont quelque chose à cacher.

Les rumeurs concernant Pierre Corbin, le jeune médium, l'ont immédiatement intéressé, et il est le seul à avoir pu interviewer sa famille, en échange de la promesse de ne pas divulguer son identité. Mais son intérêt pour l'affaire Morin est autrement plus grand, et il espère en tirer nombre d'articles à sensation. Il est donc prêt à tout pour obtenir des informations avant ses confrères.

Statistiques

Journaliste expert (75%). Curieux, neutre et conciliant.

« Je sens que vous ne me dites pas tout... »

Connaissance	25%
Savoir-faire	25%
Sensorielle	50%
Influence	50%
Action	10%





Étienne Corbin

Père préoccupé

C'est un homme de vingt-neuf ans, aux cheveux clairs et aux traits tirés à cause de la fatigue et des soucis. Il fait partie des rares tisseurs indépendants encore présents à la Croix-Rousse et produit des « façonnés », des tissus de luxe. Il aime son métier, quoique celui-ci lui cause du tracas : en effet, la crise économique ne favorise pas ses affaires.

Il a cependant un sujet d'inquiétude beaucoup plus immédiat. Depuis que se sont diffusées les rumeurs de réincarnation – qu'il juge dangereuses – et qu'est paru l'article du *Lyon Républicain* – dont il regrette la publication –, des inconnus se présentent sans cesse pour consulter son fils. Souhaitant préserver la tranquillité de l'enfant, craignant qu'on tente d'exploiter ses capacités à mauvais escient, il renvoie la plupart de ces visiteurs, surtout ceux qui lui proposent de l'argent.

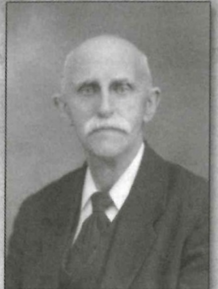
Malgré tout, Étienne Corbin est convaincu qu'utilisés pour de justes motifs, ces dons peuvent être source de bienfaits. Aussi permet-il à certaines personnes d'interroger le garçon. Ce fut le cas pour André Morin. Heureux que Pierre ait réussi à lui rendre service, il aura un choc en apprenant que son dessin a pu causer la perte de l'universitaire.

Statistiques

Canut expert (Artisan 75%). Anxieux, neutre et nerveux.

Le cœur sur la main et la main sur le métier

Connaissance	10%
Savoir-faire	50%
Sensorielle	50%
Influence	25%
Action	25%



Jean Cabrillon

Hiérophante de la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux

Aux yeux de tous, ce négociant en vins de cinquante-quatre ans est l'un des notables lyonnais les plus riches et les plus respectés. Ces dehors irréprochables dissimulent cependant une autre facette, puisqu'il dirige, dans le plus grand secret, le culte de Shub-Niggurath.

Description

Jean Cabrillon était autrefois un homme grand et vigoureux. Mais, depuis peu, la maladie le ronge et lui donne l'apparence d'un vieillard. D'une inquiétante maigreur, il a le dos voûté et ne peut se déplacer sans l'aide d'une canne. Ses cheveux sont devenus entièrement blancs, tandis que son visage s'est creusé d'un entrelacs de rides profondes. Ses yeux, eux, n'ont rien perdu de leur acuité : ils se fixent sur les hommes et les choses avec une curieuse intensité. De plus, malgré sa décrépitude physique, Cabrillon conserve un indéniable charisme, ce que vient renforcer le fait qu'il ne se laisse pas aller, refusant de rester cloîtré chez lui et continuant à se vêtir avec goût.

Psychologie

Intelligent, réfléchi, calculateur, Jean Cabrillon ne laisser rien au hasard et conduit ses affaires, qu'elles soient publiques ou secrètes, avec le même soin et la même efficacité. Sa préoccupation première est de préserver les apparences : à Lyon plus qu'ailleurs, on se doit d'afficher sa respectabilité. Aussi agit-il de telle manière qu'on ne puisse jamais médire de lui : il va à la messe, donne généreusement aux bonnes œuvres, se rend à des concerts ; bref, il fait tout ce qu'on attend d'un membre éminent de la bonne société lyonnaise. Il consacre beaucoup de temps au négoce du vin, son métier et sa couverture la plus efficace. Connu pour ses talents de négociateur et sa ténacité, il a engrangé de gros bénéfices, s'érigeant ainsi en digne héritier de sa dynastie. On le dit cependant honnête et juste, avec ses partenaires commerciaux ou avec ses employés.

Jean Cabrillon est un interlocuteur affable et prévenant qui sait dissimuler ses émotions sans en donner l'impression. Il cherche à faire parler ses visiteurs, à leur faire expliciter leurs motivations pour mieux s'en servir à son profit : c'est en effet un manipulateur hors pair. Mêlant vérité et mensonge, il essaie, quand il le peut, de transformer ses ennemis potentiels en alliés, même temporaires. Si cela fonctionne, il fait en sorte qu'ils n'aient pas à regretter leur accord, qu'ils ne trouvent rien à lui reprocher. Par contre, si cela échoue, il prend des mesures pour se débarrasser d'eux, discrètement mais définitivement. En cas d'extrême nécessité, si ses hommes de main ne peuvent régler le problème, il utilise l'un des nombreux sortilèges qu'il a appris au fil de ses lectures occultes.

Motivations

Le principal objectif de Jean Cabrillon est de préserver et faire prospérer le culte de Shub-Niggurath. Il en est le chef, charge qui se transmet dans sa famille depuis des siècles et qui échoit à l'aîné de chaque génération.

Jusqu'à présent, sa tâche a surtout consisté à garder son organisation secrète. Mais l'heure du renouveau approche, et il sait que ce sera à lui de le mener : il l'a appris lorsque son père l'a initié au culte, trente ans plus tôt. Il sait aussi que dans la nuit du 12 au 13 novembre, il devra invoquer Shub-Niggurath en son sanctuaire souterrain et lui rendre hommage en procédant au sacrifice de l'homme que sa fille aura épousé le jour même. De cela dépend tout le reste : l'accroissement de l'emprise de la déesse sur Lyon, l'épanouissement de l'organisation, la fortune de sa famille, sa propre santé... Depuis des années, il prépare ce grand moment, consacrant ses nuits à l'étude d'ouvrages impies pour renforcer ses pouvoirs et ses connaissances.

Tout allait bien jusqu'à ce qu'André Morin vienne le trouver. S'il lui a permis d'étudier les chapitres perdus de l'*Elucidaire*, c'est uniquement pour que l'universitaire accepte de proclamer publiquement qu'ils ont été détruits, afin que personne d'autre ne se lance à leur recherche. Il soupçonnait en effet l'existence de sectes rivales désireuses d'assurer la suprématie de leurs propres dieux sur Lyon. La disparition du professeur et le cambriolage de son domicile ont confirmé ses craintes. Inquiet, hésitant à agir par peur de trop se dévoiler, il est ravi de voir les investigateurs arriver jusqu'à lui : ceux-ci vont pouvoir faire le travail à sa place, éliminer ses ennemis et lui rapporter les manuscrits volés, le tout, du moins l'espère-t-il, sans se douter qu'ils servent ses intérêts. Et ceux de sa déesse.

Caractéristiques

APP	14	Prestance	70 %
CON	10	Endurance	50 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	14	Corpulence	70 %
EDU	16	Connaissance	80 %
INT	18	Intuition	90 %
POU	20	Volonté	99 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Magie	20
Points de Vie	12
Santé Mentale	55 %

Catégories de compétence

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	50 %
Influence	**75 %.**
Action	25%

Spécialités

Sciences occultes	90 %
Mythe de Cthulhu	45 %

• Sortilèges

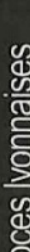
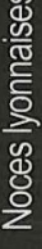
Tous les sorts disponibles

Cherchons l'Hérétique !

Écrit par J. Esquirol (de son vrai nom Adolphe Berthet), publié en 1903, *Cherchons l'Hérétique !* mêle fiction et réalité. C'est Joris-Karl Huysmans qui a donné l'idée à l'auteur de s'intéresser aux hérésies lyonnaises, ce que ce dernier retranscrit dans les premières pages du livre où l'on voit Savère, illustre écrivain, donnant ce conseil à son disciple et ami Jacques Dalin. La suite de l'ouvrage décrit les recherches du jeune homme et, quoi qu'il s'agisse d'un roman, offre un grand nombre d'informations réelles sur les organisations et les personnalités lyonnaises s'intéressant à l'ésotérisme au début du XX[e] siècle. Esquirol a toutefois pris soin de changer quelques noms.

si c'est également Pierre Corbin qui les a conduits jusqu'à lui, puis répond volontiers à leurs questions. Pour l'essentiel, il dit la vérité. Les seules choses qu'il cache concernent son culte.

- André Morin est venu le trouver un mois plus tôt, affirmant savoir qu'il possédait les chapitres perdus de l'*Elucidaire* ; il l'a autorisé à les étudier, et même à donner des preuves de leur existence passée lors d'une conférence ; en contrepartie, il lui a demandé d'affirmer publiquement que ces textes ont été détruits depuis longtemps
- Les chapitres perdus se transmettent dans sa famille de génération en génération, avec pour consigne de les garder secrets, car ils contiennent un savoir occulte susceptible d'être employé à mauvais escient ; s'ils n'ont pas été simplement détruits, c'est parce qu'ils contiennent aussi des contre-sortilèges et de moyens de combattre le mal ; il reconnaît que tout cela peut paraître saugrenu, surtout

pour des esprits rationnels, mais explique que pour sa part, croyant en dieu, il croit aussi au diable et à ses maléfices
- Le professeur Morin, horrifié par ses lectures, a compris la nécessité du secret et a regretté la grande publicité donnée à sa conférence : en effet, il a été approché par plusieurs personnes voulant acheter les manuscrits et, les derniers temps, il se sentait même surveillé
- Morin ne lui a plus donné de nouvelles depuis plus d'une semaine ; il avait en sa possession la troisième partie de l'*Elucidaire*
- Trois jours avant la conférence, l'hôtel particulier a été cambriolé ; la seule chose qu'on lui ait dérobée est la deuxième partie de l'*Elucidaire*, rendue quinze jours plus tôt par Morin
- Cabrillon estime que des sectes peuvent être derrière l'étrange comportement de l'universitaire (provoqué sans doute par un envoûtement ou par un autre sortilège néfaste) et le cambriolage
- Il craint que ces organisations ne tentent de s'en prendre à sa fille : d'une part, vu sa santé, il est probable qu'elle hérite avant peu de sa fortune et de tous ses biens ; d'autre part, certains rituels dépeints par l'*Elucidaire* impliquent qu'un homme fraîchement marié sacrifie sa nouvelle épouse

À la fin de la discussion, Jean Cabrillon demande aux investigateurs de se mettre en quête de ces sectes et de récupérer les textes volés. Il explique que s'il n'a pas contacté les autorités, c'est parce que celles-ci ne croiraient pas à l'existence de cultes secrets, de rituels et de sortilèges.

Cherchons l'Hérétique !

La seule source écrite mentionnant les ennemis de Jean Cabrillon est un livre paru vingt-sept ans plus tôt : *Cherchons l'Hérétique !* (cf. marge).

Les investigateurs peuvent le trouver à la bibliothèque municipale, à condition d'y passer du temps ou de demander conseil au bibliothécaire : puisque c'est un roman, il ne figure pas dans les sections dédiées à l'histoire ou aux religions. Une autre solution est de consulter Claude Lemaître : il se souvient que son mentor, un temps intéressé par les organisations secrètes présentes à Lyon, s'était procuré ce volume et l'avait décrit comme contenant des informations inédites.

En le lisant, les investigateurs sont intrigués par un passage mentionnant deux sectes étranges : les Ophites et les Mopses (cf. encadré). Outre le fait qu'aucun autre document ne mentionne l'existence de ces groupes dans la capitale des Gaules, celles-ci ont la particularité d'arborer comme symbole des animaux présents dans le dessin que Pierre Corbin a réalisé pour le professeur Morin.

Une fois convaincus que ces deux groupes peuvent constituer des suspects sérieux, les investigateurs peuvent s'intéresser plus précisément à l'un d'entre eux : soit aux Ophites (Scénario 2 : Ouroboros), soit aux Mopses (Scénario 3 : Sabbats mondains). S'ils tentent de mener de mener de front les deux enquêtes, le gardien peut leur remettre l'ensemble des textes disponibles à la bibliothèque, puis faire intervenir l'enlèvement de Pierre Corbin afin de les orienter vers les seuls Ophites.

Récapitulatif

Au cours de ce premier scénario, les investigateurs ont découvert les éléments suivants :
- Un mois avant la conférence, André Morin a découvert les chapitres perdus de l'*Elucidaire* chez un riche notable, Jean Cabrillon, qui l'a autorisé à les étudier
- Après cette découverte, plusieurs personnes ont approché le professeur pour lui acheter les manuscrits ; les derniers temps, il se sentait surveillé
- Au cours de la semaine précédant la conférence, Morin n'a plus donné signe de vie ; durant cette période, son appartement a été visité, et la maison de Jean Cabrillon cambriolée : on lui a pris le manuscrit qu'il conservait encore
- Pendant la conférence, l'universitaire a eu un comportement inhabituel ; de surcroît, il a menti de manière éhontée, avant de quitter Lyon sans laisser de traces
- Jean Cabrillon pense que des sectes se cachent derrière toute cette affaire ; le dessein du jeune Pierre Corbin paraît désigner deux mystérieuses organisations, les Ophites et les Mopses

Les Mopses et les Ophites

À propos de ce « cercle d'initiés » néfaste à feu de Villars, Guivre remarque ensuite, spontanément, que deux sectes religieuses très particulières comptent à Lyon quelques adhérents.
— Ou plutôt, rectifie-t-il : comptent peut-être. Car j'ignore si l'une a réussi à se propager, et je ne peux parler de l'autre que par ouï-dire. La première est la secte des Mopses. Elle a pour emblème l'Anubis à tête de chacal des anciens Égyptiens. La seconde est la secte des Ophites. Elle a pour emblème l'effigie d'un serpent.
— Allons donc ! s'écrie Jacques. Mais alors – à un détail près… qui, du reste, a son importance – ce que certain abbé racontait naguère aux parents d'un de mes amis était exact ! Il affirmait en effet qu'il y avait à Lyon des gens qui adoraient des serpents. Seulement, voilà, il parlait carrément de serpents vivants, lui !… Dois-je ajouter que mon ami et sa famille se refusèrent toujours à avaler semblables… couleuvres ?
Guivre se met à rire. Du reste, il ne sait rien de précis sur les Ophites. À peine en a-t-il entendu parler une fois ou deux – et voici de cela des années et des années. Même jeu pour les Mopses. Il n'en a rencontré qu'une seule et unique fois – et ce, quinze ans auparavant :
— Un soir, dit-il, comme je traversais l'avenue de Saxe, je fus abordé par deux hommes qui, sans prononcer un mot, me firent de la main des signes analogues aux signes de ralliement qu'emploient entre eux les francs-maçons. Puis, voyant que je n'y répondais pas, ils se décidèrent à parler. Ils m'apprirent alors qu'ils étaient venus d'Allemagne dans le dessein d'introniser à Lyon la secte des Mopses, qui, là-bas, était florissante, et sur laquelle ils me donnèrent quelques aperçus. « Nous savons, conclurent-ils, que vous avez l'âme religieuse ; Aidez-nous donc à réaliser notre projet. »
Mais cette invite n'ayant pas eu l'heur de sourire à Guivre, il s'était récusé. Et depuis lors oncques il n'avait plus rien su des Mopses… et de leur Anubis à tête de chacal.

J. Esquirol, *Cherchons l'Hérétique !*, Paris, P.-V. Stock, 1903, pp. 239-240

A l'affiche

Pierre Corbin

Les étranges capacités que possède l'enfant lui valent déjà une solide réputation : d'aucuns murmurent d'ailleurs qu'il serait la réincarnation d'Allan Kardec ou de Maître Philippe. Malheureusement pour lui, ses aptitudes en font une victime toute désignée pour le rituel que Bernard Guivre veut accomplir.

Les goules

Les goules auxquelles vont être confrontés les investigateurs ont été chassées de leur tanière par les adeptes de Shub-Niggurath et aspirent à s'y réinstaller. Si la rencontre ne débouche pas sur un affrontement, elles peuvent donc se révéler de précieux alliés pour les investigateurs, leur livrant informations utiles ou soutien lors de combats difficiles.

Les Ophites

Reconnaissables à l'anneau qu'ils portent au doigt – il représente un serpent qui se mord la queue –, les Ophites sont dévoués corps et âme à Yig et à son grand prêtre, Bernard Guivre. Ils savent que l'heure est proche où leur secte moribonde pourra de nouveau s'épanouir, et ils ne laisseront personne se mettre en travers de leur chemin.

Bernard Guivre

Depuis des décennies, ce sorcier guette l'opportunité d'accroître l'influence de Yig sur Lyon. Mais maintenant qu'elle se présente, son âge avancé est un obstacle à l'accomplissement de ses plans – dont un mariage avec la fille de Jean Cabrillon. C'est pourquoi il désire procéder à la Mue Sacrée du Serpent, rituel lui permettrait de rajeunir considérablement.

La deuxième partie de l'Elucidaire

Volé par les Ophites au domicile de Jean Cabrillon, dissimulé depuis dans l'appartement de Bernard Guivre, ce manuscrit consacré à l'astrologie contient les prédictions de Simon de Phares. L'une d'elle annonce la date à laquelle Shub-Niggurath pourra être convoquée en son sanctuaire souterrain.

FICHE TECHNIQUE



Investigation	●●●●○
Action	●●●○○
Exploration	●●●○○
Interaction	●●●○○
Mythe	●●○○○
Style de jeu	Horreur lovecraftienne
Difficulté	Débutant
Durée estimée	
Nombre de joueurs (pré-tirés)	
Époque	automne 1930

Ouroboros

Où les investigateurs affrontent les Sectateurs du Serpent

En quelques mots...

Lancés sur les traces des Ophites, les investigateurs vont peiner à rassembler des informations les concernant, tant ces adorateurs de Yig ont veillé à demeurer discrets au fil des ans. Toutefois, le temps pressant, ceux-ci vont devoir agir et, ce faisant, se dévoiler quelque peu. D'abord, ils enlèvent Pierre Corbin, le jeune médium aux étonnantes capacités. Si personne n'a été témoin de la scène, l'enfant, le matin précédant l'événement, a laissé un intriguant dessin représentant une crypte où se love un gigantesque serpent. Malheureusement, les lieux souterrains sont légion dans la ville, et une fausse piste mènera les investigateurs dans un nid de goules situé sous la colline de la Croix-Rousse.
Dans un second temps, Jean Cabrillon reçoit une lettre d'un riche antiquaire de la presqu'île, Bernard Guivre, l'invitant, lui et sa fille, à rencontrer son petit-fils lors d'une prochaine réception ; or, jusqu'ici, personne ne lui connaissait d'héritier… L'enquête des investigateurs à son sujet finira par les mener dans une crypte du quartier d'Ainay : là, ils devront affronter les Ophites pour les empêcher de sacrifier le petit médium lors d'un effroyable rituel.

Résumé de l'épisode précédent

Depuis des semaines, le professeur André Morin annonçait qu'il ferait, lors d'une conférence, d'extraordinaires révélations concernant l'*Elucidaire*, un ouvrage écrit à la fin du Moyen Âge par l'astrologue Simon de Phares. Présents pour entendre lesdites révélations, les investigateurs, comme le reste du public, n'ont eu droit qu'à une déconcertante autocritique, Morin reconnaissant l'échec complet de ses travaux et niant l'existence des chapitres manquants du manuscrit. Mais son assistant n'en a rien cru : convaincu que l'universitaire a menti pour un motif qui lui échappe, il a demandé aux investigateurs de mener l'enquête. Celle-ci, outre révéler la disparition de Morin juste après la conférence, les a conduits jusqu'à Jean Cabrillon, notable respecté, qui a avoué qu'il possédait encore peu de temps auparavant les parties disparues de l'*Elucidaire* et qu'il avait autorisé Morin à les consulter. Malheureusement, l'une a disparu en même temps que le professeur, et l'autre lui a été dérobée lors d'un cambriolage. Chargés de découvrir les responsables de ces méfaits, les Investigateurs ont appris l'existence de deux mystérieuses organisations : les Ophites et les Mopses.

Enjeux & Récompenses

• Sauver Pierre Corbin
La disparition du jeune médium met les investigateurs sur la piste des Ophites et transforme le scénario en course contre le temps : ils devront se hâter s'ils veulent épargner au garçon un funeste destin. Ils peuvent bien sûr échouer : la principale conséquence sera qu'ils se verront privés d'une précieuse source d'informations.

• Rencontrer les goules
Aboutissement d'une fausse piste, cette rencontre n'est pourtant pas Inutile. D'abord, elle fera réaliser aux investigateurs que la capitale des Gaules abrite bien des horreurs. Ensuite, s'ils n'attaquent pas les créatures à vue, celles-ci pourraient bien devenir des alliés aussi ambivalents qu'utiles.

• Éliminer les Ophites
En détruisant ce culte, les investigateurs empêcheront pour longtemps que l'emprise de Yig sur Lyon se développe ; mais ils rendront également un fier service aux fidèles de Shub-Niggurath. Un échec influencerait grandement le quatrième scénario de cette campagne.

• Retrouver la deuxième partie de l'*Elucidaire*
Mettre la main sur ce manuscrit permettra aux investigateurs de comprendre qu'un terrible événement doit se produire à Lyon, dans la nuit du 12 au 13 novembre 1930.

Ambiance

Alors que chaque heure qui passe réduit leurs chances de retrouver vivant l'enfant disparu, les investigateurs vont découvrir qu'à la cité bâtie à la surface de la terre répond celle dissimulée dans ses profondeurs. Le Lyon souterrain, avec ses dizaines de kilomètres de galeries enchevêtrées, son humidité suintante et ses draperies de concrétions calcaires est un dédale recelant de nombreux périls. On peut bien sûr s'y perdre, disparaître dans la gueule béante d'un puits profond ou se noyer dans l'une des multiples tunnels inondés ; mais on peut également y croiser des monstres de nature différente, dont les pires ne sont pas forcément ceux que l'on croit...

La secte des Ophites

Tout a commencé en 1864 lorsque Bernard Guivre, combattant au Mexique dans les rangs de l'armée française, fut capturé par des Indiens vénérant Yig. Le Grand Ancien; apparu à l'issue d'une horrible cérémonie, lui apprit qu'il avait jadis compté des fidèles à Lyon puis lui proposa d'avoir la vie sauve s'il jurait de ressusciter son culte et, en temps opportun, de soumettre la capitale des Gaules à son influence. Guivre accepta : rentré dans sa ville natale, il acheta l'immeuble construit au-dessus de l'antique crypte des adorateurs de Yig puis fonda la secte des Ophites. Il passa les décennies suivantes à tenter de la maintenir en vie et crut bien ne pas y arriver : ses rares recrues moururent avant que ne soit venu le moment d'accomplir la volonté de son maître. Heureusement, début 1930, alors qu'il ne comptait plus aucun allié, le hasard lui vint en aide : grâce à sa rencontre avec Jacques Panneton venu cambrioler sa boutique, il a pu regonfler les rangs de son organisation. Juste à temps.

Les membres de la secte

Faute de grives, on mange des merles : Bernard Guivre rêvait sans doute de fidèles d'un autre acabit mais, dans sa situation, il ne pouvait se permettre de faire la fine bouche et de négliger les opportunités qui se présentaient. C'est en mêlant promesses et menaces qu'il a recruté Jacques Panneton et les frères Artoupan, puis en jouant sur sa rancœur qu'il s'est attaché la mère du jeune cambrioleur. Il n'a pas eu à le regretter car, au fil des mois, entre ces individus aux aspirations diverses, une véritable solidarité s'est développée. Rassemblés autour d'un chef qu'ils craignent et respectent, conscients que la chute d'un seul d'entre eux amènera celle du groupe tout entier, ils sont persuadés que les avantages déjà obtenus ne sont qu'un avant-goût de ce qui les attend le jour où Yig régnera sur Lyon. Ils ne reculeront donc devant rien pour parvenir à leurs fins.

Les Ophites sont au nombre de cinq (cf. les encadrés correspondants) :
- Bernard Guivre, chef du culte, grand prêtre de Yig
- Jacques Panneton, le cambrioleur
- Adèle Panneton, la veuve revancharde
- Raoul et Roger Artoupan, les hommes de main

Signe de reconnaissance

Pour symboliser leur dévotion à Yig, les Ophites portent tous au doigt un anneau d'or représentant l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue. Discret, ce bijou ne se remarque pas aisément et se révèle encore plus difficile à identifier [Dissimulé].

Objectif

Alors que Lyon est sous l'influence occulte de Shub-Niggurath, les Ophites entendent lui substituer celle de Yig en célébrant l'Union du Père des Serpents et de la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux dans le sanctuaire souterrain de Fouvrière. Pour y parvenir, il leur faut les deux parties perdues de l'*Elucidaire*, afin de connaître la date et les modalités précises du rituel. De surcroît, Bernard Guivre doit épouser Blanche Cabrillon, ce qui implique qu'il rajeunisse en procédant à la Mue Sacrée du Serpent.

Actions engagées

Avant que ne débute le scénario, Bernard Guivre a confié à Jacques Panneton plusieurs missions :
- Il a rencontré André Morin pour lui proposer d'acheter les chapitres perdus de l'*Elucidaire* et a essuyé un refus
- Durant la semaine précédant la conférence du professeur, alors que celui-ci s'était volatilisé, il a cambriolé son appartement ; Morin ayant brûlé son journal et ses notes, il n'a découvert que le dessin de Pierre Corbin représentant la belle maison près d'un parc
- Bernard Guivre ayant reconnu l'hôtel particulier de Jean Cabrillon, Panneton s'y est introduit, mettant la main sur la deuxième partie de l'*Elucidaire*

Points faibles

La secte des Ophites souffre de plusieurs points faibles susceptibles d'aider les investigateurs dans leur enquête :
- De sinistres rumeurs courent sur l'immeuble où est installé Bernard Guivre ; la figure du serpent y est omniprésente
- L'architecte Eugène Trusquin soupçonne l'existence de la crypte
- Le docteur Albert Prévost a été témoin de la Malédiction de Yig
- Guivre a récemment recruté beaucoup d'« employés », ce qui n'est pas passé inaperçu
- Si les investigateurs manquent de discrétion, Bernard Guivre leur tendra un piège ; mais improvisé à la hâte, cette machination risque de se retourner contre lui

Dernier emploi du temps

Durant les trois jours que dure ce scénario, les Ophites ont prévu d'agir selon l'emploi du temps suivant, que les Investigateurs peuvent éventuellement bousculer :
- **Premier jour** : en fin d'après-midi, Jacques Panneton enlève Pierre Corbin et l'enferme dans la crypte des Ophites
- **Deuxième jour** : Bernard Guivre envoie une lettre à Jean Cabrillon pour le convier, ainsi que sa fille, à rencontrer son prétendu petit-fils
- **Troisième jour** : au cas où sa lettre ait mis la puce à l'oreille de Jean Cabrillon, Jacques Panneton est envoyé pour surveiller sa résidence et suivre ses éventuels visiteurs
- **Troisième soir** : les Ophites se réunissent dans la crypte pour procéder à la Mue Sacrée du Serpent

Frise chronologique

Premier jour
À partir des indications trouvées dans *Cherchons l'Hérétique !*, les investigateurs mènent des recherches sur les Ophites à la bibliothèque. En fin d'après-midi, alors qu'il revient de l'épicerie où l'ont envoyé ses parents, Pierre Corbin est enlevé par Jacques Panneton qui emprunte les égouts pour le ramener jusqu'à Ainay. Dans la soirée, Bernard Guivre tente de soutirer des informations au jeune médium.

Deuxième jour
La presse rend publique la disparition de Pierre Corbin. Comme la police peine à trouver des indices, sa mère demande aux investigateurs de mener l'enquête. S'ils prennent au sérieux les assertions de Maurice Garenne, ils vont être confrontés à un groupe de goules dans les souterrains de la Croix-Rousse. Bernard Guivre passe la soirée à interroger vainement Pierre Corbin.

Troisième jour
Jean Cabrillon contacte les investigateurs : il a reçu une invitation de Bernard Guivre qui l'intrigue beaucoup. Il leur demande donc d'enquêter dans le quartier d'Ainay ; Jacques Panneton, qui surveille l'hôtel particulier, les suit pour découvrir l'endroit où ils résident. S'ils ne se montrent pas très discrets en interrogeant les habitants d'Ainay, Guivre leur tend un piège en les faisant accuser de l'enlèvement de Pierre Corbin. Au soir, les Ophites se rassemblent dans leur crypte pour sacrifier le jeune médium lors de la Mue Sacrée du Serpent.

Que se passe-t-il si...

...les investigateurs ont déjà démantelé l'ordre des Mopses ?

Les Mopses ayant attiré au sein de leur organisation bon nombre de notables lyonnais, qui par ailleurs ne savaient rien des sabbats, la police a fait en sorte de ne pas ébruiter l'affaire. Mais des rumeurs ont malgré tout filtré, car la fermeture d'un club aussi couru ne passe pas inaperçue : Bernard Guivre sera donc particulièrement sur ses gardes et hésitera moins avant d'essayer de piéger les investigateurs. Mais ce traquenard aura davantage de chances de se retourner contre lui, car l'inspecteur Vernet, parfaitement au courant du rôle qu'ils ont joué dans l'affaire des Mopses, croira plus facilement en leur innocence.

À la bibliothèque

Les Ophites au début de l'ère chrétienne

Les sectes ophiolâtres, si nombreuses dans l'antiquité, se prêtaient surtout à ces folles associations. Sous le nom de nahassiens ou d'ophites se groupèrent quelques païens adorateurs du serpent, à qui il convint à certain jour de s'appeler chrétiens. C'est d'Assyrie que vint, ce semble, le germe de cette Église bizarre ; mais l'Égypte, la Phrygie, la Phénicie, les mystères orphiques y eurent leur part. Comme Alexandre d'Abonotique, prôneur de son dieu-serpent Glycon, les ophites avaient des serpents apprivoisés (agathodémons) qu'ils tenaient dans des cages ; au moment de célébrer les mystères, ils ouvraient la porte au petit dieu et l'appelaient. Le serpent venait, montait sur la table où étaient les pains et s'entortillait à l'entour. L'Eucharistie paraissait alors aux sectaires un sacrifice parfait. Ils rompaient le pain, se le distribuaient, adoraient l'agathodémon et offraient par lui, disaient-ils, un hymne de louange au Père céleste. Ils identifiaient parfois leur petit animal avec le Christ ou avec le serpent qui enseigna aux hommes la science du bien et du mal.
Les théories des ophites sur l'Adamas, considéré comme un éon, et sur l'œuf du monde, rappellent les cosmogonies de Philon de Byblos et les symboles communs à tous les mystères de l'Orient. Leurs rites avaient bien plus d'analogie avec les mystères de la Grande Déesse de Phrygie qu'avec les pures assemblées des fidèles de Jésus. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils avaient leur littérature chrétienne, leur Évangiles, leurs traditions apocryphes, se rattachant à Jacques.

Ernest Renan, *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, Paris, Calmann-Lévy, 1882, pp. 132-133.

Annexe 1 - extrait

Le seul endroit où les investigateurs peuvent trouver des informations à propos des Ophites est la bibliothèque de la ville ou celle de l'université. Deux ouvrages retiennent particulièrement leur attention :

- *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, d'Ernest Renan, présente brièvement leurs croyances et leurs pratiques (cf. encadré) ; le livre ne mentionne pas leur présence dans la capitale des Gaules mais évoque « L'espèce de courant qui unissait Lyon à l'Asie » : que des Ophites s'y soient installés n'est donc pas invraisemblable
- *Les origines de l'alchimie*, de Marcellin Berthelot, dépeint la symbolique de l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue (cf. encadré page 203)

En revanche, excepté *Cherchons l'Hérétique !*, aucun document ne mentionne l'existence d'un groupe d'Ophites à Lyon au cours des années précédentes.

L'enlèvement de Pierre Corbin

Le jour suivant leurs premières recherches sur les Ophites, alors que les investigateurs n'ont trouvé aucun témoignage de leur actuelle présence à Lyon, les journaux annoncent la disparition de Pierre Corbin (ci-dessous). Si les investigateurs vont interroger la famille du petit médium, c'est sa mère, Louise, qui leur répond – son mari est trop effondré et se sent trop coupable pour le faire. S'ils ne se déplacent pas d'eux-mêmes, la jeune femme vient les trouver pour demander leur aide. Dans les deux cas, elle confirme les informations des journaux et ajoute un certain nombre d'éléments :

- Son fils et elle sont rentrés à Lyon seulement deux jours plus tôt ; la nuit suivant leur retour, le garçon a fait un horrible cauchemar et, comme à son habitude, a dessiné ce dont il se souvenait
- Ce dessin, Louise peut le montrer aux investigateurs : exécuté avec une adresse étonnante pour un enfant aussi jeune, il représente ce qui semble être une crypte, dont le centre est occupé par un autel de pierre ; autour de celui-ci se love un gigantesque serpent ; un serpent qui se mord la queue
- Pierre n'a ensuite pas voulu sortir de la journée ; mais son père, très occupé à cause d'une commande urgente et refusant par ailleurs qu'il reste cloîtré, a insisté pour qu'il aille faire quelques courses (c'est pour cela qu'Etienne Corbin est rongé par la culpabilité)
- Si au moment de la disparition de Pierre, le temps était brumeux, certains riverains se sont étonnés de l'intensité de la nappe de brouillard qui, durant quelques minutes, s'était répandue dans la partie de la rue située entre le domicile des Corbin et l'épicerie
- Un voisin, Maurice Garenne, cordonnier de son état, s'est spontanément présenté aux policiers pour accuser « les créatures des égouts », mais ils n'ont pas tenu compte de ses remarques, à cause de sa réputation d'alcoolique
- Interrogée au sujet de Maurice Garenne, Louise Corbin explique que c'est un brave homme, mais que la guerre paraît l'avoir quelque peu ébranlé : il passe ses soirées dans un bouchon des environs, à vider pot sur pot ; il était donc sans doute ivre quand il a cru voir des créatures ; « Pourtant, il devait être sûr de lui pour aller ainsi en parler à la police » ; si on veut le rencontrer, mieux vaut aller le trouver en journée dans sa boutique, alors qu'il est sobre

Annexe 3 - article

Inquiétante disparition

La Croix-Rousse est en émoi après la disparition d'un enfant du quartier, survenue hier en toute fin d'après-midi. Inquiets de ne pas voir revenir leur fils qu'ils avaient envoyé acheter des provisions dans une épicerie située à moins de cinq minutes du domicile familial, M. et Mme Corbin l'ont vainement cherché avant d'alerter la police. L'enquête privilégie la piste de l'enlèvement même si, pour l'heure, aucun témoin de la scène n'a été trouvé : « La nuit était tombée et le temps était brumeux », déclare l'un des enquêteurs avant d'ajouter que « certains riverains ont cru entendre un cri mais n'en sont pas certains ». Quant à l'épicier, la dernière personne à avoir vu l'enfant, il a pour sa part expliqué que Pierre Corbin « *avait l'air rudement pressé de rentrer chez lui* ».

Les créatures des égouts

Dans la boutique de Maurice Garenne

La cordonnerie est située à deux pas de l'immeuble où habitent les Corbin. Bien tenue, elle ne manque pas de clients, et les investigateurs devront attendre leur tour. Lorsqu'il apprend les motifs de leur présence, Maurice Garenne va déposer un écriteau « Fermé » sur sa porte : « Comme ça, on sera tranquilles. ». Puis il commence son histoire :

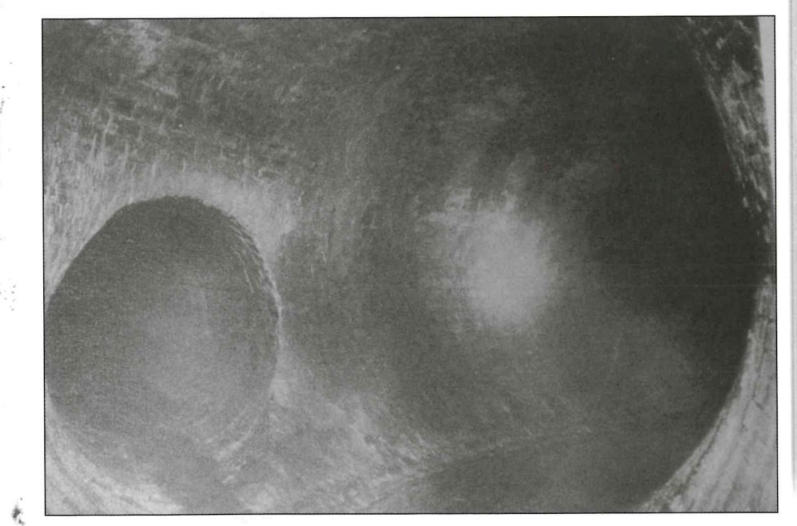
- Quelques jours plus tôt, vers minuit, alors qu'il rentrait chez lui, il a entendu des bruits étranges provenant d'une petite rue transversale : une sorte de grognement et un son métallique ; en s'approchant, il a vu deux silhouettes près d'une bouche d'égout dont la plaque avait été déplacée : l'une était apparemment en train de sortir du trou, l'autre se tenait debout juste à côté, avec l'air de surveiller les alentours ; celle-ci l'a remarqué et s'est tourné vers lui en grognant de façon menaçante ; avant de s'enfuir sans demander son reste, Maurice Garenne a eu un bref aperçu de ses traits : « C'était horrible, pas humain… J'sais pas pourquoi, ça m'a un peu fait penser à une sorte de chien… »
- Il est certain de ne pas avoir rêvé : « Il faisait rudement sombre. Et oui, j'avais bu. Mais j'ai pas eu la berlue, oh non ! Je les ai vues, ces choses. Je les ai vues comme je vous vois ! » ; de plus, ce spectacle lui a rappelé des souvenirs de guerre : « Des copains parlaient de choses comme ça, qui vivaient dans de vieilles tranchées abandonnées et qui sortaient la nuit pour bouffer les cadavres ou les blessés qu'on avait pas pu récupérer. »
- Il pense que ce sont ces créatures qui s'en sont prises à Pierre Corbin, car le garçon est forcément passé devant la rue où il les a vues ; mais la police n'a rien voulu entendre et il songeait à enquêter par lui-même avant que les eaux de ruissellement coulant dans les tunnels n'aient effacé toute trace

Si les investigateurs déclarent qu'ils vont se lancer à la poursuite des monstres, il propose de leur prêter deux de ses trois fusils de chasse : « Vaut mieux être prudent, pas vrai ? ». Il offre même de les accompagner : « Traquer la bête, ça m'connaît. Et là, elles me prendront pas au dépourvu. »

Sous la Croix-Rousse

Conduits par Maurice Garenne ou sur ses indications, les investigateurs parviennent près de la bouche d'égout : effectivement, elle se trouve dans une petite artère à une dizaine de mètres de l'avenue qu'a emprunté Pierre Corbin. Une fois la plaque soulevée (TAI 8) apparaît un puits de quatre mètres de profondeur, muni d'une échelle métallique. En la descendant, ils pénètrent dans un dédale obscur où les eaux de ruissellement qui envahissent constamment les lieux ont laissé sur le plafond, les murs et le sol des concrétions calcaires ; des voûtes pendent des stalactites de type « macaroni » (en forme de tubes très fins), tandis que, sur les parois suintantes, des champignons blancs poussent en éventail. Il y fait en permanence environ treize degrés : par conséquent, s'il fait beaucoup plus froid à l'extérieur, le changement de température provoque l'apparition d'une buée épaisse sur les surfaces de verre (lunettes, objectifs d'appareils photos…).

Au pied de l'échelle s'ouvrent deux galeries maçonnées : l'une est plane (il n'y a rien à découvrir dans cette direction), l'autre descend en pente rapide et contient plusieurs indices :



Le serpent qui se mord la queue

Le serpent qui se mord la queue était adoré à Hiérapolis en Phrygie, par les Naasséniens, secte gnostique à peine chrétienne. Les Ophites, branche importante du gnosticisme, comprenaient plusieurs sectes que se rencontraient en un point, l'adoration du serpent, envisagé comme le symbole d'une puissance supérieure ; comme le signe de la matière humide, sans laquelle rien ne peut exister ; comme l'âme du monde qui enveloppe tout et donne naissance à tout ce qui est, le ciel étoilé qui entoure les astres ; le symbole de la beauté et de l'harmonie de l'univers. Le serpent Ouroboros symbolisait donc les mêmes choses que l'œuf philosophique des alchimistes. Le serpent était à la fois bon et mauvais. Ce dernier répond au serpent égyptien Apophis, symbole des ténèbres et de leur lutte contre le soleil.

Marcellin Berthelot,
Les origines de l'alchimie,
Paris, Georges Steinheil, 1885, pp. 62-63.

Annexe 2 - extrait



Louise Corbin

Mère déterminée

Si cette jolie jeune femme de trente ans ne manque pas de charme, avec ses traits délicats et ses longs cheveux châtains, elle manque encore moins de ressources. Alors que son mari passe son temps à s'inquiéter pour leur avenir, elle bouillonne d'idée pour l'assurer. Douée pour le dessin, encouragée par son amie Élisabeth Tixier, elle a réalisé des motifs pour les tissus réalisés par son époux et les a montrés aux maisons de soieries pour lesquelles il travaille. Celles-ci se sont montrées intéressées, et Louise Corbin espère signer bientôt un premier contrat.
Lorsque le don de son fils a éclaté au grand jour, elle ne s'en est pas inquiétée : ayant grandi dans un milieu ou le spiritisme était très répandu, elle croit aux capacités médiumniques qu'elle considère comme une bénédiction. En revanche, que le garçon soit devenu une telle source d'intérêt et de rumeurs ne lut plaît pas, d'autant qu'elle veut avant tout lui assurer une enfance normale.
Après la disparition de Pierre, elle s'est très vite ressaisie : convaincue qu'il est encore en vie mais que le temps presse, elle entend ne pas rester les bras croisés, examiner toutes les pistes et obtenir toute l'aide possible pour le retrouver.

Statistiques

Dessinatrice experte (Artiste 75%). Opiniâtre, amicale et calme.
« Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. »

Connaissance	25%
Savoir-faire	50%
Sensorielle	25%
Influence	50%
Action	10%.



Maurice Garenne
Poilu tourmenté

C'est un solide gaillard de quarante ans, trapu et musculeux ; son visage, mangé par une épaisse barbe brune, porte les stigmates de la Grande Guerre : une longue cicatrice qui lui barre la joue gauche, du menton à la tempe. En dehors de cette blessure, les combats l'ont relativement épargné sur le plan physique. Psychologiquement, par contre, ils l'ont irrémédiablement traumatisé. Persuadé qu'une nouvelle guerre finira par éclater, il vit dans la crainte de ne pas être prêt, comme ce fut le cas en 1914. Par conséquent, il pratique des exercices physiques, conserve des armes à son domicile et s'en sert lors de longues parties de chasse.

Le soir, lorsqu'il ferme sa cordonnerie et se retrouve seul, ses souvenirs de tranchées reviennent le hanter et, pour les fuir, il va se saouler dans un bistrot. C'est au retour d'une de ces beuveries qu'il a vu les goules. Pour lui, ce n'est pas une hallucination due à l'ivresse, et il sera reconnaissant aux investigateurs de prêter attention à son récit. S'ils déclarent vouloir enquêter dans les égouts, il proposera même son aide. Une aide à double tranchant, compte tenu de sa fragilité psychologique et de sa propension à avoir la gâchette facile.

Statistiques

Soldat vétéran (75 %). Obsessionnel, neutre et sanguin.

« Quand ça r'commencera, j'serai prêt ! »

Connaissance	10 %
Savoir-faire	50%
Sensorielle	25 %
Influence	25 %
Action	50 %

Combat

• Fusil de chasse 65%
2D6 points de dégâts

• Un sac rempli de provisions a été abandonné à une vingtaine de mètres de là, à l'entrée d'une petite galerie transversale, ce qui empêchait de le voir depuis le pied de l'échelle [Évident]
• Par endroits, des traces entremêlées et difficilement visibles montrent que le tunnel a été récemment utilisé [Dissimulé]
• Certaines empruntes ont été laissées par des bottes, d'autres par ce qui ressemble à des sabots [Caché]

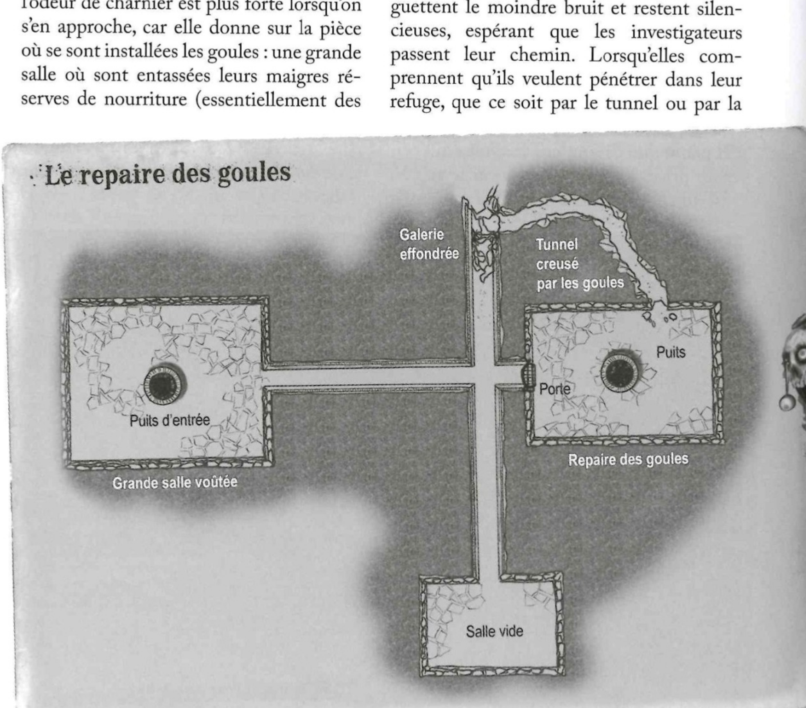
Cette piste est le seul moyen de trouver son chemin dans le véritable labyrinthe que constituent les égouts : elle longe le couloir sur une trentaine de mètres, bifurque à gauche dans un passage latéral puis à droite dans un troisième couloir. Là, des rats s'enfuient à l'approche des investigateurs : ils étaient en train de se disputer un morceau de viande inidentifiable. Juste au-dessus s'ouvre un puits qu'une échelle permet de remonter.

Le repaire des goules

Le puits débouche sur une vaste salle voûtée d'apparence très ancienne. Dans l'un des murs s'ouvre un couloir d'où émane une vague odeur de charnier. Il se termine à un croisement :

• Sur la droite, un tunnel menant à une nouvelle salle, vide et sans issue
• En face, une volée de marche conduit à une porte de bois vermoulue (Solidité 5) ; l'odeur de charnier est plus forte lorsqu'on s'en approche, car elle donne sur la pièce où se sont installées les goules : une grande salle où sont entassées leurs maigres réserves de nourriture (essentiellement des cadavres de chats à demi dévorés) et au centre de laquelle s'ouvre un puits profond d'une vingtaine de mètres
• Sur la gauche, un couloir en partie effondré où l'odeur de charnier est également plus forte ; caché derrière un tas de gravats [Dissimulé], un tunnel bas et étroit (TAI 7) a été creusé par les goules pour atteindre la salle fermée par la porte en bois (elles se sont gardées de l'endommager pour ne pas attirer l'attention d'éventuels visiteurs)

Les goules, craignant d'être découvertes, guettent le moindre bruit et restent silencieuses, espérant que les investigateurs passent leur chemin. Lorsqu'elles comprennent qu'ils veulent pénétrer dans leur refuge, que ce soit par le tunnel ou par la





porte, elles essaient de les faire fuir, d'abord par des grognements, ensuite par des menaces verbales (il est alors possible d'entamer un dialogue). Enfin, s'ils persistent à vouloir entrer, elles se positionnent de part et d'autre de l'entrée choisie par les investigateurs (ou des deux, le cas échéant) et tentent de saisir le premier qui apparaît, afin de le maîtriser et de contraindre les autres à la négociation.

Si les investigateurs les attaquent, les goules essaient de les éliminer, mais fuient dès que l'une d'entre elles succombe : elles veulent assurer la pérennité de leur groupe. Si les investigateurs acceptent de discuter, elles leur livrent les informations suivantes en échange de la promesse qu'ils les laisseront tranquilles :

- Elles ne sont pour rien dans la disparition de Pierre Corbin ; de manière générale, elles ne s'en prennent que rarement aux vivants
- Son ravisseur est bel et bien passé par les égouts et elles l'ont entendu menacer le garçon de le faire dévorer par des serpents s'il ne se tenait pas tranquille ; d'après elles, il semblait se diriger vers le sud, vers la presqu'île
- Elles ne sont installées ici que depuis quelques semaines ; avant, elles vivaient sous la colline de Fourvière, près du « lac souterrain » où gît le « sanctuaire de la Grande Mère » ; mais des hommes se rendant là-bas les ont attaquées ; ils étaient armés et portaient une amulette représentant une chèvre à trois têtes

En revanche, elles refusent de donner l'emplacement précis de leur ancien refuge. Mais elles pourraient changer d'avis durant le quatrième scénario, si les investigateurs ont montré qu'ils savaient tenir parole et s'ils affirment vouloir combattre les fidèles de Shub-Niggurath.



Une étrange invitation

Au lendemain de leur discussion avec Louise Corbin – et de leur expédition dans les souterrains de la Croix-Rousse s'ils ont enquêté sur les goules –, les investigateurs sont contactés au téléphone par Jean Cabrillon : il a peut-être une nouvelle piste à leur soumettre mais préférerait qu'ils se rendent chez lui pour leur en parler. En fait, il vient de recevoir une lettre de Bernard Guivre, riche antiquaire résidant dans le quartier d'Ainay (ci-dessous). Celle-ci est d'apparence anodine, puisqu'il s'agit d'une simple invitation à une réception. Malgré tout, certains points le chiffonnent, à commencer par le fait que personne, jusqu'à présent, ne savait que Guivre avait une famille. Qu'un héritier surgisse pile au moment où d'étranges événements se produisent, que lui-même et sa fille soient conviés à le rencontrer, alors même qu'ils n'ont quasiment aucun contact avec Guivre, n'est-ce pas quelque peu étrange ? Sans compter que l'antiquaire est une personnalité pour le moins atypique : centenaire mais toujours bon pied bon œil, il est réputé ne guère aimer les mondanités… Cabrillon reconnaît qu'il peut paraître paranoïaque ; néanmoins, il aimerait que les investigateurs se renseignent à son sujet. Il leur recommande toutefois d'agir discrètement : il ne faut pas causer de scandale, surtout s'il s'agit d'une fausse piste. Mieux vaut sans doute commencer par poser quelques questions dans le quartier : Ainay étant en quelque sorte un village où tout le monde se connaît, il ne devrait pas être difficile d'y obtenir quelques informations.

La lettre de Bernard Guivre

Monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer l'arrivée à Lyon de mon petit-fils Gabriel, qui sera bientôt amené à prendre ma succession. Il vivait jusqu'à présent au Mexique, son pays natal, mais il a depuis toujours marqué un grand intérêt pour la patrie de ses ancêtres et, à présent que ses études sont terminées, il a décidé de venir s'établir dans notre belle cité.

Pour fêter l'événement, je donnerai une réception à mon domicile, samedi prochain. Ce sera en outre, pour Gabriel, l'occasion de faire en quelque sorte son entrée dans le monde, de lier connaissance avec les estimables personnes qu'il aura désormais le privilège de côtoyer au quotidien. Aussi serais-je très honoré si votre fille et vous-mêmes acceptiez d'être des nôtres.

Dans l'attente de votre réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

Bernard Guivre

Annexe 4 - Lettre de Bernard Guivre

Rumeurs dans le quartier d'Ainay

Le restaurant « Chez Tony »

Le café-restaurant « Chez Tony » se trouve presque en face du magasin d'antiquités de Bernard Guivre. C'est un petit établissement bien tenu et généralement bondé, surtout fréquenté par les employés des commerces environnants et les habitants du voisinage. Son patron, Tony, reçoit les in-

Que se passe-t-il si...

...les investigateurs rebroussent chemin sans avoir combattu ou négocié avec les goules ?

Quelle qu'en soit la raison (aller chercher la police par exemple), le départ des investigateurs signifie qu'ils perdront toute trace des créatures. Sitôt qu'ils auront tourné les talons, elles quitteront à leur tour les lieux – en emportant leurs réserves de nourriture – et se mettront en quête d'un nouvel abri. Seuls des ossements rongés, tout au fond du puits, témoigneront de leur passage.

Les goules

Cinq goules hantent les égouts de la Croix-Rousse. Elles sont les dernières survivantes d'un groupe qui, encore quelques semaines plus tôt, vivait dans les tunnels creusés sous la colline de Fourvière, près du cimetière de Loyasse – leur principale source de nourriture – mais aussi à proximité du sanctuaire de Shub-Niggurath. Elles en ont été chassées par les adorateurs de la déesse venus sécuriser l'accès au temple afin que la cérémonie prévue dans la nuit du 12 au 13 novembre puisse se dérouler sans incident. Les goules ont donc été contraintes de se trouver un nouvel abri, mais il ne leur convient guère : faute d'avoir découvert un réseau menant au cimetière de la Croix-Rousse, et n'ayant pas encore eu le temps de le creuser elles-mêmes, elles en sont réduites à des expédients pour se nourrir : la morgue de l'hôpital voisin et, plus encore, des chats et des chiens errants.

Regagner leur ancien domaine constitue par conséquent l'une de leurs principales préoccupations, de même qu'assurer la survie de leur clan. C'est pourquoi elles se montrent discrètes et évitent la confrontation avec les humains. Elles ne combattront les investigateurs que si elles y sont obligées, car elles craignent les recherches qu'entraînerait leur disparition. Si possible, elles préféreront tenter de négocier avec eux, proposant de leur livrer des informations sur l'enlèvement de Pierre Corbin et sur les individus qui s'en sont pris à elles. En dernière extrémité, elles peuvent même offrir de combattre à leurs côtés, ce qui leur permettrait soit de se venger de leurs ennemis, soit de se procurer une pitance bienvenue.

Description

Les goules sont d'horribles créatures humanoïdes dont le faciès est vaguement canin et dont le corps, caoutchouteux et grisâtre, est couvert de la terre récoltée dans les tombes qu'elles ont visitées. Leurs pattes sont munies de griffes, tandis que leurs pieds présentent la forme de sabots.

Statistiques

CON	13
DEX	13
FOR	16
INT	13
POU	13
TAI	13
Mouv	9
Points de Vie	13
Impact	+2

Combat

- Griffes 30%
  1D6 points de dégâts + Impact
- Morsure 30 %
  1D6 points de dégâts + harcèlement automatique (1D4)

- **Morsures et griffures** : au cours d'un même round, une Goule peut à la fois mordre et attaquer avec ses deux pattes griffues. Quand elle parvient à mordre un adversaire, elle s'accroche de toute la force de ses mâchoires et s'acharne sur lui. Sa morsure inflige automatiquement 1D4 points de dégâts au cours des rounds suivants. Pour se débarrasser de la goule et ne plus subir de dégâts de cette manière, la victime doit opposer sa FOR à celle de la créature sur la Table de Résistance.
- **Protection**. Les armes à feu ne leur infligent que la moitié de leurs dégâts normaux. Arrondissez les fractions à l'unité supérieure.

Compétences

Creuser	75 %
Discrétion	80 %
Écouter	70 %
Athlétisme	85 %
Repérer la Putréfaction	65 %
Se Cacher	60 %
Trouver Objet Caché	50 %

Perte de SAN : 0/1D6 points





Tony
Patron discret

À bientôt soixante ans, Tony a le crâne complètement chauve, le teint rubicond et un début d'embonpoint. Ses clients apprécient la qualité de ses plats, sa bonhomie mais aussi sa discrétion. En effet, s'il est amené à entendre beaucoup de choses touchant aux affaires comme aux individus, il ne les répète pas, et s'il parle de ses voisins, c'est uniquement de façon positive. Il est en revanche beaucoup plus loquace sur le quartier d'Ainay, dont il aime à souligner l'histoire et le pittoresque.

Statistiques
Restaurateur professionnel (50 %). Débonnaire, neutre et exalté.

vestigateurs avec amabilité, mais la manière dont il répond à leurs questions dépend du comportement qu'ils adoptent. S'ils lui donnent l'impression d'être des fouineurs en mal de rumeurs croustillantes, des journalistes voire des personnes envoyées par des concurrents de Bernard Guivre, il en dit le moins possible ; les choses tournent plus mal s'ils essaient de le soudoyer, car il les renvoie sans douceur et tente de prévenir Guivre que des « individus louches » enquêtent sur lui. À l'inverse, s'ils lui apparaissent comme des amateurs d'histoire, des personnes désireuses de mieux connaître Lyon et ses personnalités importantes, il est beaucoup plus bavard :

- Bernard Guivre est le seul qui, à Lyon, vend des antiquités provenant d'Amérique
- C'est une figure du quartier : âgé de cent ans, il a jadis été soldat dans l'armée de Napoléon III et a participé à l'expédition au Mexique ; par la suite, il a fait de nombreux voyages dans ce pays
- Certains trouvent Bernard Guivre un peu excentrique, mais ce sont des médisants : « C'est normal, à son âge, de ne plus beaucoup sortir ! » ; de plus, il a le cœur sur la main : depuis quelques mois, il a pris sous son aile un jeune homme du quartier, un « bon gone » qui aurait pu mal tourner à cause de mauvaises fréquentations « qui voulaient profiter du fait qu'il est habile de ses dix doigts » ; il s'appelle Jacques Panneton, travaille désormais pour Guivre et habite dans le même immeuble que lui, tandis que sa mère réside dans un appartement situé non loin d'ici
- Guivre a également embauché, depuis quelques mois, deux gardiens pour surveiller son magasin et son immeuble : « Il a peut-être été cambriolé… Si c'est le cas, ça se reproduira plus : ils ont pas l'air commodes, ces nouveaux employés ! »
- L'antiquaire est le plus vieil habitant de l'immeuble où est installée sa boutique, et cela ne tient pas qu'à son âge : le bâtiment a mauvaise réputation, des choses étranges s'y seraient produites et des résidents ont parlé de cauchemars, de bruits étranges… « Et il y a eu d'autres trucs, je crois… Mais si vous voulez en savoir plus, allez voir Monsieur Trusquin : c'est son grand père qui a construit l'immeuble, et il s'y est toujours intéressé… »

Rencontre avec Eugène Trusquin

Eugène Trusquin habite un bel appartement du quartier d'Ainay. Les investigateurs ont pu entendre parler de lui en s'entretenant avec le patron du restaurant « Chez Tony » ; si celui-ci a refusé de répondre à leurs questions, il y a 20 % de chances qu'ils trouvent l'architecte arrêté devant la boutique de Bernard Guivre, en train d'examiner l'immeuble. Dans les deux cas, il ne fait aucune difficulté pour leur répondre :

- En 1842, c'est son grand-père qui a dessiné les plans et supervisé la construction du bâtiment
- Juste avant de mourir, son grand-père a avoué qu'il y avait eu un incident durant la construction : en creusant les fondations, les ouvriers ont fait une découverte que le commanditaire des travaux les a obligés à garder secrète, afin que le chantier ne prenne pas de retard ; le moribond n'a rien dit sur la nature de cette découverte, précisant seulement qu'elle n'avait pas été détruite, qu'il était possible de la voir « en passant par la cave » ; Eugène Trusquin suppose qu'il s'agit de vestiges archéologiques, d'autant qu'il se souvient avoir



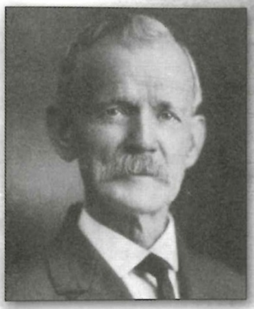
entendu parler d'antiques cryptes situées sous la presqu'île

- Bernard Guivre, propriétaire de tout l'immeuble, dit qu'il n'a jamais rien remarqué de spécial dans ces caves ; il a autorisé Trusquin à les visiter en une occasion, mais certaines parties étaient si encombrées de caisses qu'il n'a pu procéder à un examen en règle ; Guivre a promis de le contacter le jour où il ferait déplacer lesdites caisses, ce qui n'est pas encore arrivé
- Trusquin connaît la mauvaise réputation du bâtiment ; elle le chagrine mais force est de constater que les témoignages qu'il a pu collecter auprès d'anciens résidents convergent : une dame se disant médium a évoqué une « atmosphère malsaine », une « présence détestable » ; d'autres ont parlé de cauchemars, de bruits étranges dans les murs ou les cheminées : dans ces récits, il est souvent question de « sifflements de serpents », de « choses qui rampent » ; la plupart des gens se contentent toutefois de décrire une atmosphère pesante qu'ils ne savent expliquer
- Le fait le plus étrange concerne le vieux docteur Prévost : il n'habitait pas l'immeuble mais y avait été appelé pour un accouchement difficile, qui s'est mal terminé pour la mère comme pour son enfant ; l'événement l'a apparemment beaucoup choqué : non seulement il refuse d'en parler, mais en plus, il n'a plus jamais voulu mettre les pieds dans le bâtiment

Le secret du docteur Prévost

C'est en discutant avec Eugène Turquin que les investigateurs ont obtenu des informations concernant Albert Prévost. Lui aussi réside à Ainay, dans un vaste appartement au mobilier ancien, assombri par de lourds rideaux toujours tirés. Dans le salon, où le vieux docteur reçoit ses rares invités, de grandes bibliothèques débordent de livres touchant à la médecine mais aussi à l'anthropologie et au folklore. Enfoncé dans son fauteuil, près de la cheminée, Prévost paraît d'abord hésitant, mal à l'aise face aux questions qu'on lui pose à propos de ce qu'il a vécu dans l'immeuble de Bernard Guivre. Pourtant, il finit par se décider : il avait juré le secret, mais tous les autres sont morts et il ne tardera pas à les rejoindre ; de plus, évoquer ce drame ne pourra que soulager sa conscience.

- En février 1880, un homme est venu le trouver au milieu de la nuit : l'accouchement de son épouse se révélait extrêmement compliqué, et la sage-femme désirait son renfort. Deux heures après s'être rendu dans le fameux bâtiment, il a vu naître un bébé horriblement déformé, une sorte d'hybride présentant de nombreuses caractéristiques ophidiennes. Juste avant de rendre son dernier souffle, la mère agonisante a murmuré quelques mots : « Il se venge… Yig… ». La créature était également très mal en point ; il aurait peut-être été possible de la sauver, mais la sage-femme et lui-même étaient trop horrifiés pour tenter quoi que ce soit. Le père ne les a pas poussés à agir et, quand tout a été terminé, il leur a fait jurer le silence. S'il avait compris les propos de sa défunte épouse, il n'en a rien dit et a emporté ce secret dans la tombe : il s'est en effet suicidé deux jours plus tard.
- Bourrelé de remords, se maudissant de n'avoir rien fait pour secourir le malheureux nouveau-né, Albert Prévost a mené des recherches : il espérait découvrir des



Eugène Turquin

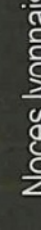
Héritier respectueux

De sa tenue stricte et démodée en passant par ses favoris et son attitude guindée, tout, chez cet homme de soixante-dix ans, respire un certain conservatisme. De fait, Eugène Turquin juge sévèrement l'époque à laquelle il vit. C'est particulièrement vrai en matière d'architecture : les innovations de ses confrères ne lui plaisent guère, et lui-même, tout au long de sa carrière, est resté fidèle à un certain classicisme. Ce qui explique sans doute que ses affaires aient été difficiles au cours des dernières années.
Cela le rend quelque peu amer et ne fait que renforcer l'importance qu'il accorde aux réalisations de son grand-père, pour lui source de fierté. Il vit donc très mal les rumeurs circulant à propos de l'immeuble possédé par Bernard Guivre : certains avancent qu'elles viennent simplement d'un défaut de construction entraînant une atmosphère insalubre. Il ne peut accepter semblable explication, véritable insulte à la mémoire de son aïeul. Aussi s'est-il efforcé de collecter les témoignages des occupants, afin de comprendre d'où vient leur malaise. Il n'est pas loin de croire qu'il est lié, d'une façon ou d'une autre, à ces ruines dissimulées sous le bâtiment.

Statistiques

Architecte expert (Architecte 75 %). Taciturne, neutre et froid.
« C'était mieux avant ! »

Connaissance	50 %
Savoir-faire	50 %
Sensorielle	25 %
Influence	25 %
Action	10 %





Albert Prévost

Médecin traumatisé

C'est un vieillard de quatre-vingt-trois ans au corps et à la santé fragiles : sa peau est parcheminée ; ses cheveux, encore denses, forment une crinière d'un blanc de neige tombant sur ses épaules voûtées ; ses mains noueuses, enfin, sont parfois agitées de tremblements. Ne sortant quasiment plus de chez lui – c'est un garçon d'épicerie qui lui amène ses provisions –, il reste le plus souvent assis dans un grand fauteuil, emmitouflé dans une épaisse robe de chambre. Il sent la mort approcher et il l'attend sans crainte : au contraire, ce sera pour lui une libération.

Car, et il le regrette, ni sa mémoire ni ses capacités mentales n'ont subi les affres du temps. Il se souvient parfaitement de cette nuit où il a été confronté aux conséquences de la malédiction de Yig et où il a laissé mourir l'horrible créature nouvellement née. Le choc ne s'est pas atténué avec les années, non plus que la culpabilité, et les recherches qu'il a entreprises pour comprendre ce qui s'était produit n'ont rien arrangé. Terrifié par ce qu'il a découvert sur le Père des Serpents, il aimerait cependant agir contre lui. C'est pourquoi il fera tout son possible pour aider les investigateurs.

Statistiques

Médecin expert (Médecin 75 %). Anxieux, amical et vaillant.

« Heureux les ignorants… »

Connaissance	50 %
Savoir-faire	50 %
Sensorielle	25 %
Influence	25 %
Action	10 %



Adèle Panneton

Veuve revancharde

Même si sa beauté commence lentement à se faner, cette petite femme brune de quarante-trois ans conserve un charme



rapports sur des malformations similaires. Cependant, s'il a trouvé quelques informations, ce n'est pas dans les écrits de médecins mais dans ceux d'anthropologues américains. De rares textes mentionnent en effet Yig, le Père des Serpents, sorte de prototype du dieu aztèque Quetzalcóatl, et surtout sa malédiction : selon certains Indiens, quiconque tue un grand nombre de serpents risque de s'attirer le courroux de la divinité, d'être transformé en une créature nommée « Élu de Yig » ou, plus souvent encore, de voire ce funeste destin réservé à l'un de ses futurs enfants

- Depuis qu'il a fait ces lectures, le docteur vit dans la crainte qu'il ne s'agisse pas là de simples légendes ; il se demande même si certaines des antiquités mexicaines importées par Bernard Guivre ne sont pas liées au culte de Yig ; par ailleurs, la longévité et la santé de l'antiquaire l'ont toujours étonné

Chez Adèle Panneton

C'est le patron du restaurant « Chez Tony » qui a mentionné la veuve Panneton. Son appartement n'a rien de luxueux : petit, situé au quatrième étage d'un immeuble quelconque, il est en grande partie meublé de façon simple et fonctionnelle. Toutefois, certains éléments du mobilier, certaines décorations tranchent dans ce décor : ils sont récents et plutôt luxueux, signe que les finances de l'occupante se sont améliorées depuis peu.

Face aux investigateurs, Adèle Panneton est polie mais froide et, surtout, elle les prend de haut. Elle ne cache pas que leurs questions lui paraissent déplacées et elle leur répond en mentant de manière systématique :

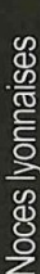
- Bernard Guivre a engagé son fils car celui-ci est très habile de ses mains, et il lui a appris à restaurer des antiquités
- D'autres avant lui avaient voulu profiter de cette habileté, mais à des fins beaucoup moins louables, et son fils n'a jamais accepté
- Bernard Guivre a fondé une famille au Mexique, et c'est pour la voir qu'il se rendait fréquemment dans ce pays
- La longévité de Bernard Guivre s'explique par la vie très saine qu'il mène ; « Et puis, ce n'est tout de même pas le premier centenaire au monde ! »
- Elle n'a jamais entendu parler de Yig, ni des rumeurs concernant l'immeuble
- Sa bague ? « C'est un cadeau de mon défunt mari. Le motif est étrange, c'est vrai, mais c'est l'un des seuls souvenirs que j'ai pu conserver de lui. »

Sitôt les investigateurs partis, elle téléphone à Bernard Guivre pour lui parler d'eux. Il va alors tenter de les piéger (cf. ci-dessous)

Le traquenard

Le deuxième jour, en fin d'après-midi, Bernard Guivre peut tenter de mettre les investigateurs hors-jeu. Il sait qu'ils sont en contact avec Jean Cabrillon (dont il a mis l'hôtel particulier sous surveillance) et, par acquit de conscience, il les a fait suivre. Mais il n'agit contre eux que s'il est convaincu qu'ils sont sur ses traces, ce qui se produit si au moins deux des conditions suivantes sont remplies :

- Ils se sont montrés maladroits en interrogeant Tony
- Ils sont allés voir Adèle Panneton
- Ils se sont rendus dans la boutique d'antiquités





• Ils ont pénétré dans l'immeuble « hanté »
Sur les ordres de Guivre, Jacques Panneton s'introduit alors dans leur hôtel (où dans tout autre logement qu'ils occupent) pour y déposer le manteau du petit médium ; puis il appelle la police pour les dénoncer.

Peu après, muni de leur signalement, l'inspecteur Vernet et deux policiers accostent les investigateurs pour leur demander de les conduire à leur logement (dont la porte n'est plus fermée à clef suite au passage de Jacques Panneton). À l'intérieur, bien visible, se trouve le manteau de l'enfant, sale et sentant encore l'égout. L'inspecteur déclare que ses informations étaient fondées mais leur laisse toutefois une chance de s'expliquer.

S'ils révèlent que Louise Corbin les a chargés d'enquêter sur la disparition de son fils (information qu'il vérifiera) et étayent les soupçons qu'ils nourrissent à propos de Bernard Guivre par des arguments rationnels (les indices qu'ils ont pu trouver dans l'immeuble, les sacrifices représentés sur les bas-reliefs, les rumeurs concernant la crypte...), Vernet sera convaincu qu'ils ont été victimes d'un coup monté : lui et ses hommes accompagneront les investigateurs pour fouiller le bâtiment.

En revanche, s'ils ont trop recours à des arguments liés au surnaturel (les phénomènes étranges dans l'immeuble, la malédiction de Yig...), et à moins qu'ils ne soient très convaincants, il les prendra pour des illuminés, les fera conduire dans les locaux de la sûreté et ne les libérera que le lendemain matin, après avoir procédé à des vérifications les concernant ; Bernard Guivre aura alors eu le temps de procéder à la Mue Sacrée du Serpent (cf. encadré).

Que se passe-t-il si...

...le piège de Bernard Guivre fonctionne ?

Improvisé dans l'urgence, le plan de l'antiquaire comporte des failles : Étienne et Louise Corbin prennent la défense des investigateurs, tandis que l'inspecteur Vernet reste dubitatif face à l'appel anonyme et à au fait que le manteau soit l'unique indice tangible les accusant. Toutefois, si le piège devait malgré tout fonctionner, sa principale conséquence serait la mort de Pierre Corbin, dont les Ophites feront disparaître le corps. En revanche, les autres indices subsisteront, et il sera donc toujours possible de prouver la culpabilité de Bernard Guivre, qui, durant les trois jours suivants, portera les stigmates de la Mue Sacrée du Serpent.

L'immeuble hanté

Un bâtiment surveillé

Rien ne distingue ce bâtiment de ceux qui l'entourent : construit vers le milieu du XIXe siècle, haut de quatre étages, il offre une façade plutôt sobre. Même la devanture de la boutique d'antiquités est discrète.

Les investigateurs peuvent librement entrer dans le bâtiment, mais ils courent le risque d'attirer l'attention des frères Artoupan : installés dans un local du rez-de-chaussée dont la porte, donnant sur le hall d'entrée, reste ouverte en permanence, ils surveillent les allées et venues tout en jouant aux cartes. S'ils remarquent quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire – un groupe de plusieurs inconnus leur paraîtra forcément suspect –, ils abordent les visiteurs et, à moins d'une raison valable justifiant leur présence, les escortent jusqu'à la sortie avant d'aller informer Bernard Guivre. Enfin, dans tous les cas, ils ne laisseront personne accéder à la cave.

certain qu'elle prend d'ailleurs soin de cultiver grâce à un maquillage discret et à des tenues distinguées. Mais ce qui frappe le plus, c'est les airs importants qu'elle aime à se donner : d'origine modeste, Adèle Panneton s'est toujours rêvée en grande dame.

La guerre a cependant ruiné ses projets : mobilisé, le respectable commerçant qu'elle avait épousé mourut dans des circonstances troubles, et l'on murmura qu'il avait tenté de passer à l'ennemi. Quoiqu'infondée, cette rumeur alla bon train, jetant le déshonneur sur la veuve et lui claquant au nez les portes de la bonne société. Isolée, devant vivre chichement, elle a depuis ressassé sa haine pour ceux qui l'ont rejetée. Quand Bernard Guivre a engagé son fils, elle s'est liée à lui et n'a pas tardé à rejoindre les Ophites : le vieil antiquaire, en promettant richesse et rajeunissement à ses fidèles, lui offrait une formidable occasion de revanche. À l'heure où celle-ci semble proche, Adèle est plus que jamais prête à tout pour défendre le culte, préserver ses secrets et assurer l'accomplissement de ses desseins.

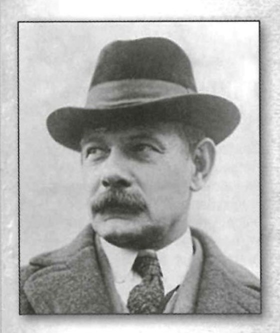
Statistiques

Baratin 75 %. Opiniâtre, hostile et froide.
« Un jour, mon heure viendra. »

Connaissance	25 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	50 %
Influence	50 %
Action	10 %

Sortilèges

Engendrer la Prospérité



Félix Vernet

Enquêteur cartésien

De taille moyenne, légèrement bedonnant, c'est un homme de quarante-sept ans, aux épaisses moustaches grises, qui porte un chapeau et un long pardessus sombres. Jovial et bon vivant, il est adepte de l'humour noir, manière de se défendre contre les horreurs qu'il côtoie au quotidien. Lors des interrogatoires, il joue en général le « gentil flic », ce qui correspond autant à sa nature qu'à la conviction qu'on obtient davantage d'aveux par ce biais

Ayant effectué toute sa carrière à Lyon, il sait que l'attrait pour l'occultisme y est répandu et que des groupes étranges y naissent ou s'y installent. Il sait aussi qu'on a trop vite tendance à leur imputer des crimes qui, la plupart du temps, n'ont rien à voir avec eux. De plus, il ne croit pas au surnaturel et pense que tout peut s'expliquer rationnellement.

Chargé d'enquêter sur la disparition de Pierre Corbin, il manquait d'indices jusqu'à ce coup de téléphone anonyme dénonçant les investigateurs. Circonspect, il cherchera aussi bien les preuves les accablant que celles pouvant les innocenter. De surcroît, il est prêt à prendre au sérieux la piste menant à Bernard Guivre, si tant est qu'on lui présente assez d'éléments crédibles.

Statistiques
Inspecteur chevronné (Policier 75 %). Intègre, neutre et exalté.
« Si vous faites preuve de bonne volonté, je suis sûr que tout va très vite s'arranger. »

Connaissance	10 %
Savoir-faire	50%
Sensorielle	50 %
Influence	25%
Action	25 %

Combat
• Revolver 50 %
1D10+2 points de dégâts

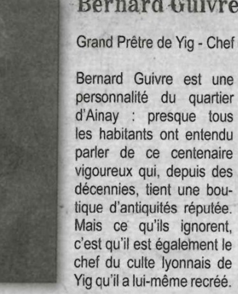


Philippe et Georges
Policiers disciplinés

Ces deux agents sont sous les ordres de l'inspecteur Vernet qui leur a demandé de l'accompagner au cas où les investigateurs tenteraient de s'enfuir ou de se battre. Collaborant avec eux depuis des années, il sait pouvoir compter sur leur calme et leur efficacité. À peine plus jeunes que lui, ce ne sont effectivement en rien des têtes brûlées : au contraire, ils appliquent les consignes à la lettre et, dans les situations difficiles, ils font montre de courage et de sang-froid.

Statistiques
Policiers aguerris (50 %). Flegmatiques, neutres et calmes.

Combat
• Revolver 55 %
1D10+2 points de dégâts



Bernard Guivre

Grand Prêtre de Yig - Chef des Ophites

Bernard Guivre est une personnalité du quartier d'Ainay : presque tous les habitants ont entendu parler de ce centenaire vigoureux qui, depuis des décennies, tient une boutique d'antiquités réputée. Mais ce qu'ils ignorent, c'est qu'il est également le chef du culte lyonnais de Yig qu'il a lui-même recréé.

Description
C'est un homme de haute telle et de forte carrure que le temps paraît avoir, sinon épargné, du moins ménagé. Sa peau est creusée de fines rides ; ses cheveux et sa barbe sont plus gris que blancs ; il se tient bien droit, n'éprouve aucune difficulté à se déplacer, et ses gestes sont toujours assurés et précis. Bref, il ne fait pas ses cent ans : on lui donnerait plutôt la soixantaine, impression encore renforcée par les costumes qu'il revêt, sobres mais en rien démodés.

Psychologie
« La fin justifie les moyens » est l'expression favorite de Bernard Guivre et, de fait, elle résume parfaitement sa pensée : il est prêt à recourir aux pires extrémités pour voir ses projets aboutir. Avec les personnes extérieures à son culte, il est courtois – il faut bien donner le change – mais ne peut généralement dissimuler un certain ennui, à moins bien sûr qu'il ne considère ses interlocuteurs comme des recrues potentielles : opportuniste, il essaie alors de tourner les aspirations des autres à son avantage, promettant richesse, jeunesse ou pouvoir à ceux qui les recherchent manifestement et n'hésitant pas à faire la démonstration de ses capacités magiques pour emporter leur conviction. Avec les Ophites, il met à profit son passé d'officier : il entend être obéi sans discussion mais sait remonter le moral des troupes dans les moments difficiles. À la fois craint et respecté, c'est un excellent chef qui, jusqu'ici, n'a guère commis d'erreurs. Cependant, cela fait près de soixante-dix ans qu'il attend de pouvoir accomplir ce qu'il considère comme son grand œuvre et, à présent que le moment est enfin venu, son impatience menace de lui faire confondre vitesse et précipitation.

Histoire
Sa vie a changé du tout au tout il y a près de soixante-dix ans, lorsqu'il faisait partie des troupes envoyées au Mexique par Napoléon III. À la tête d'un petit détachement, perdu au cœur des montagnes, il atteignit un village indien isolé où il décida de faire halte pour la nuit. Mal lui en prit car les habitants, des adorateurs de Yig, profitèrent du sommeil des soldats pour les capturer. Le lendemain, Guivre assista au sacrifice de ses compagnons lors d'une horrible cérémonie qui se conclut par l'apparition du Père des Serpents. Le Grand Ancien affirma alors à l'officier que ce n'était pas le hasard qui l'avait conduit en ces lieux et qu'il voulait lui confier une mission : restaurer son culte à Lyon, là où il était jadis florissant. Guivre, à la fois terrifié, soulagé de pouvoir échapper au sort de ses hommes mais aussi indéniablement flatté, accepta l'offre. Les jours suivants, il participa à un Festin de Vie qui accrut considérablement sa longévité et il suivit l'enseignement du shaman de la tribu. Quand il fut prêt, il rejoignit l'armée, rentra bientôt dans la capitale des Gaules et, grâce aux indications Yig, racheta l'immeuble bâti sur l'antique sanctuaire.

Motivations
Les actes et les pensées de Bernard Guivre sont tournés vers unique objectif : instaurer le règne de Yig à Lyon. Pour lui, c une mission sacrée, et avoir été choisi pour l'accomplir lui p cure une immense fierté. Il lui a d'abord fallu refonder un culte assurer sa pérennité, ce qui n'a pas été facile : comme ses ra recrues ne bénéficiaient pas de sa longévité, il a dû consta ment en chercher de nouvelles. Il a pourtant réussi, mais le p dur reste à faire : unir Yig à Shub-Niggurath. Jacques Panne ayant volé pour lui la deuxième partie de l'*Elucidaire* : il conr désormais, la date à laquelle doit se dérouler la cérémonie certaines de ses modalités. Il veut donc épouser la fille de Je Cabrillon, ce qui implique qu'il rajeunisse considérablement. D l'enlèvement du jeune Pierre Corbin, victime idéale pour la M Sacrée du Serpent. S'il ne procède pas immédiatement à celle c'est qu'il espère que le petit médium pourra lui indiquer l'emp cement de la troisième partie de l'*Elucidaire*, laquelle contien description exacte de l'Union.

Caractéristiques

APP	12	Prestance	60 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	55 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	16	Corpulence	80 %
EDU	15	Connaissance	75 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	18	Volonté	90 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Magie	18
Points de Vie	14
Santé Mentale	40 %

Catégories de compétence

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	50 %
Influence	75 %
Action	25%.

Spécialités

Sciences occultes	80 %
Mythe de Cthulhu	35 %

• Sortilèges
Arrêt Cardiaque, Atteindre, Contacter Yig, Déflagration Me tale, Enchanter un Couteau, Enchanter une Dague Sacrificiell Engendrer la Prospérité, Fascination, Festin de Vie (Nourritu de la Vie), Invoquer la Brume de Releh, Invoquer/Contrôler Enfant de Yig, La Mue Sacrée du Serpent, Mains de Colubr Voile d'Indifférence (Masque).

La boutique d'antiquités

De petite taille, la boutique de Bernard Guivre est encombrée d'innombrables antiquités reposant sur des tables ou des rayonnages. Il s'agit de pièces d'artisanat, d'armes et d'œuvres d'art provenant non seulement des Aztèques, mais aussi de beaucoup d'autres civilisations précolombiennes d'Amérique centrale. S'ils prennent le temps d'examiner cet ensemble hétéroclite, les investigateurs peuvent remarquer :

- Plusieurs statues de Quetzalcóatl
- Plusieurs sculptures en bas-relief représentant des sacrifices humains
- Deux statuettes figurant un homme à tête de serpent et au corps couvert d'écailles [Dissimulé] ; interrogé à son sujet, Guivre évoque les théories de certains anthropologues à propos d'une divinité nommée Yig, préfiguration de Quetzalcóatl

• Masqué par d'autres objets – au point que son propriétaire a complètement oublié qu'il l'avait laissé là –, un petit bas-relief figurant le sacrifice d'un enfant : debout à côté de l'autel, la dague sacrificielle toujours à la main, un homme semble muer, sa peau de vieillard déchirée laissant entrevoir un corps plus jeune, plus vigoureux [Caché] ; si on lui demande la signification de cette scène, Guivre laisse fugacement entrevoir son embarras, avant d'affirmer qu'il n'en sait rien, mais que ces horribles pratiques étaient probablement très répandues jadis en Amérique centrale

Si les investigateurs se comportent comme des acheteurs potentiels, Guivre les laissera examiner ses antiquités et répondra honnêtement aux questions touchant à son métier :

- Il s'est procuré la plupart de ces pièces avant la guerre, lors de ses voyages au Mexique
- Il les a acquises auprès d'autochtones, de collectionneurs ou d'archéologues
- Sa passion pour l'Amérique date de l'intervention française au Mexique ; il faisait partie des troupes de Napoléon III

S'ils l'interrogent sur d'autres thèmes, l'antiquaire n'hésitera pas à montrer que les questions lui paraissent incongrues et répondra par des mensonges :

- Il a connaissance des rumeurs concernant l'immeuble mais n'a jamais été témoin d'aucune manifestation sortant de l'ordinaire
- Eugène Trusquin lui a parlé d'une crypte qui serait située sous le bâtiment, mais il n'en a jamais vu la moindre trace
- Son petit-fils ? « Et bien, les nouvelles vont encore plus vite que je ne croyais ! Il n'est pas encore là : son arrivée est prévue dans quelques jours. »
- Sa bague ? « C'est un cadeau de mon petit-fils. Elles sont paraît-il très à la mode, là-bas. »

Une fois les investigateurs partis, et s'ils se sont montrés imprudents ou indiscrets, il contactera Jacques Panneton pour tenter de les piéger (cf. page 212).

L'appartement de Jacques Panneton

Depuis qu'il a rejoint les Ophites, Jacques Panneton bénéficie, entre autres avantages, d'un appartement situé au premier étage de l'immeuble, juste en face de celui de Bernard Guivre. Accaparé par les missions que lui confie l'antiquaire et par les cambriolages qu'il effectue pour son propre compte, le jeune homme ne vient guère que pour y dormir quelques heures ; de plus, il ne prend jamais la peine d'en verrouiller la porte.

Grand, le logement n'est pour l'instant meublé que du strict nécessaire. Dans la salle de bains, des vêtements sales et sentant les égouts sont abandonnés sur le sol [Évident]. Les autres indices se trouvent dans la chambre :

- Sur une commode, un passe-partout permettant d'ouvrir les portes de l'immeuble, à l'exception de celle de la cave [Évident]
- Dans un tiroir de la commode, un plan des égouts de la Croix-Rousse [Évident]
- Dans une armoire, sous une pile de vêtements, des outils de serrurier [Dissimulé]
- Sous une latte du plancher, des billets de banque et des objets précieux (montres, bijoux, bibelots...) issus de nombreux cambriolages [Caché]

L'appartement de Bernard Guivre

La prédiction de Simon de Phares

Au treizième jour du mois de novembre de l'an de grâce mil neuf cent trente, bien avant que ne sonnent matines, un grand malheur frappera la noble cité de Lyon. La course des astres les aura ramenés en la position qu'ils occupaient en l'an huit cent quarante, à la même période de l'année. Alors, au sommet de la colline de Fourvière, un effondrement s'était produit, jetant bas les fières colonnes de l'antique forum romain. Près de onze siècles plus tard, au même lieu, semblable drame se reproduira mais, cette fois, c'est le palais de la sainte Vierge qui sera menacé. Et, Dieu nous en préserve, il pourrait bien n'en plus rester pierre sur pierre. Car, cette nuit-là, Celle dont le signe sacré est la Chèvre à Trois Têtes pourra être invoquée en son sanctuaire jailli du lac que n'ont jamais baigné les rayons du soleil ; Elle pourra y être invoquée et, pour peu qu'on lui présente un Époux, s'unir à lui et engendrer ses enfants. Malheur aux Lyonnais si semblable appel devait être lancé, ou si semblables noces se voyaient célébrées. Car alors la Vierge, privée de sa demeure, ne pourrait plus les protéger.

Annexe 5

Il est situé au premier étage de l'immeuble, face au logement attribué à Jacques Panneton. Il y a 50 % de chances que la porte ne soit pas fermée à clef : Guivre fait confiance à la vigilance des frères Artoupan et, depuis l'enlèvement de Pierre Corbin, son impatience a tendance à le rendre négligent.

On pénètre d'abord dans un grand vestibule autour duquel sont distribuées de nombreuses pièces : un salon, une salle à manger, une cuisine, trois chambres, un bureau, une salle de bains... S'il n'avait pas choisi de vendre des objets amérindiens, Guivre aurait pu remplir sa boutique avec l'abondant mobilier qui occupe chaque salle : la majorité des éléments, de style Louis-Philippe et Second Empire, sont d'excellente facture.

Pour les investigateurs, la seule pièce intéressante est le bureau, qui comporte une bibliothèque bien garnie et qui est décoré d'un tableau en pied représentant un Guivre trentenaire revêtu de son uniforme d'officier de l'armée impériale (et offrant donc une image parfaite de son apparence s'il parvient à effectuer la Mue Sacrée du Serpent), ils peuvent y trouver :

Raoul et Roger Artoupan

Gros bras

De larges épaules, des bras musculeux, des mains comme des battoirs et une mine patibulaire : le physique des frères Artoupan, rien moins qu'engageant, est un reflet fidèle de leur tempérament. Âgés respectivement de vingt-huit et vingt-six ans, Raoul et Roger sont en effet des bagarreurs à qui il vaut mieux ne pas se frotter, ce que la plupart des gens comprennent d'instinct. Aussi les a-t-on souvent employés comme gardiens de nuit dans des entrepôts ou des usines. Mais ils n'ont jamais conservé ces places très longtemps : ils avaient tendance à causer du grabuge et, de toute façon, préféraient se tourner vers des activités plus lucratives... et moins légales.

Ce sont eux qui ont entraîné Jacques Panneton sur la voie de la délinquance, lui faisant commettre des cambriolages à leur profit. L'envoyer dans la boutique de Bernard Guivre se retourna contre eux : attrapé, Panneton dénonça ses commanditaires, et l'antiquaire alla aussitôt les trouver. Une petite démonstration de ses pouvoirs suffit à les terrifier et à les persuader d'entrer à son service. Depuis, ils tiennent les importuns à l'écart de l'immeuble ; peu fatiguant et grassement payé, ce travail leur convient parfaitement.

Statistiques
Hommes de main (75 %). Cupides, hostiles et sanguins.
Roulent des mécaniques.

Connaissance	10 %
Savoir-faire	25%
Sensorielle	50 %
Influence	25%
Action	50 %

Combat

• Bagarre 2 points de dégâts	60 %
• Couteau 1D4 points de dégâts + 2	30 %

L'Elucidaire

Deuxième partie :
De la science d'astrologie

En français, écrit par Simon de Phares entre 1494 et 1498. Le manuscrit unique de ce livre, conservé et gardé secret durant des siècles par la famille Cabrillon, comporte 305 feuillets de papier de 290 sur 200 millimètres, protégés par une reliure de cuir datant du XVII[e] siècle.

Cette deuxième partie de l'*Elucidaire*, subdivisée en huit sous-parties, dépeint en premier lieu l'influence des astres, puis l'astrologie, ses fondements, ses différentes composantes et la manière de l'utiliser. Enfin, Simon de Phares, pour illustrer l'efficacité de cette discipline qu'il présente comme une véritable science, retranscrit ses propres prédictions : celles qui se sont déjà vérifiées mais aussi celles portant sur le futur.

Complexité : Ardu (50 %)
Durée : semaines
Occultisme : 3
SAN : 0
Sortilèges : aucun

Que se passe-t-il si...

...les investigateurs tentent d'entrer dans les caves en journée ?

Le seul moment où ils peuvent y accéder librement est la soirée du deuxième jour, lorsque tous les Ophites sont rassemblés dans la crypte pour la cérémonie. Dans les heures précédentes, les frères Artoupan veillent au grain : ils ont pour consigne de ne laisser personne entrer dans les caves et, au besoin, ils sont prêts à user de violence. Un combat en règle alertera Bernard Guivre, qui téléphonera à la police : les investigateurs seront arrêtés pour violences volontaires et tentative d'effraction, puis devront s'expliquer avec l'inspecteur Vernet au sujet du manteau retrouvé dans leur logement.
Toutefois, s'ils réussissent l'exploit de mettre les hommes de main hors d'état de nuire sans attirer l'attention, ils pourront atteindre la crypte, affronter l'Enfant de Yig et libérer Pierre Corbin. Il ne leur restera alors plus qu'à prévenir les autorités pour que tous les Ophites soient interpellés.



Jacques Panneton

Délinquant juvénile

Mince, de taille moyenne, ce jeune homme brun de vingt ans a l'allure d'un honnête garçon. Mais il ne faut pas se fier aux apparences, car son rêve est de devenir un gangster, un rebelle face à cette société qui les a rejetés, lui et sa mère. S'étant mis en quête d'une bande à intégrer, il fit la connaissance des frères Artoupan qui, après avoir constaté son habileté et sa discrétion, le poussèrent à perpétrer des cambriolages. Il releva le défi et y prit goût.
Une nuit, alors qu'il visitait la boutique de Bernard Guivre, il fut surpris par l'antiquaire. Celui-ci offrit de ne pas le dénoncer à condition qu'il se mette à son service. Panneton accepta et s'il commença par le regretter – découvrir l'existence de Yig a de quoi terrifier –, il y trouva vite son compte : un appartement, un revolver, des sortilèges utiles, un rôle important dans une organisation secrète... Admirant Bernard Guivre, il lui obéit avec diligence, d'autant qu'il se croit désormais insaisissable. C'est lui qui a cambriolé les résidences d'André Morin et de Jean Cabrillon ; lui, aussi, qui a enlevé Pierre Corbin. Autant d'excitantes missions dont il s'est tiré haut la main... et dont il ne mesure pas vraiment les conséquences.

Statistiques
Cambrioleur (75 %). Insouciant, neutre et exalté.

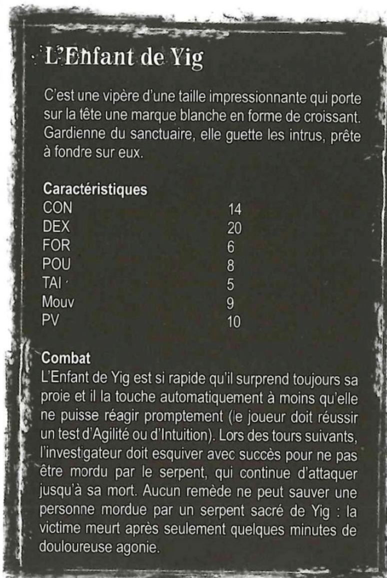
- Sur le bureau, le dessin réalisé par Pierre Corbin pour le professeur Morin ainsi que la deuxième partie de l'*Elucidaire* [Évident]
- Dans un tiroir du bureau, sous divers documents, un double de la clef permettant d'accéder à la cave [Dissimulé]
- Dans la corbeille à papier : des dessins déchirés et froissés représentant des serpents décapités [Dissimulé]
- Derrière le fond escamotable de l'un des rayonnages de la bibliothèque, un exemplaire des *Mystères du Ver* de Leggett, traduction anglaise de l'ouvrage de Prinn [Caché]

Sous l'immeuble

Les caves

Située dans le hall de l'immeuble, sous l'escalier, la porte massive (TAI 10) menant aux caves est toujours verrouillée, mais les investigateurs peuvent trouver un double de la clef dans l'appartement de Bernard Guivre. Après avoir descendu une longue volée de marches, on atteint un couloir de part et d'autre duquel s'ouvrent huit petites salles, une par appartement (mais Guivre ne les loue pas). Le sol est de terre battue, et il n'y a pas d'éclairage électrique.
Toutes les pièces sont vides, exceptée celle située tout au fond et à droite du couloir, qu'encombrent de grandes caisses de bois. Elles ont cependant été écartées, révélant une trappe que la terre battue devait originellement recouvrir : béante, elle révèle un puits de trois mètres de profondeur dans lequel on a installé unc échelle.

Combat dans la crypte



L'Enfant de Yig

C'est une vipère d'une taille impressionnante qui porte sur la tête une marque blanche en forme de croissant. Gardienne du sanctuaire, elle guette les intrus, prête à fondre sur eux.

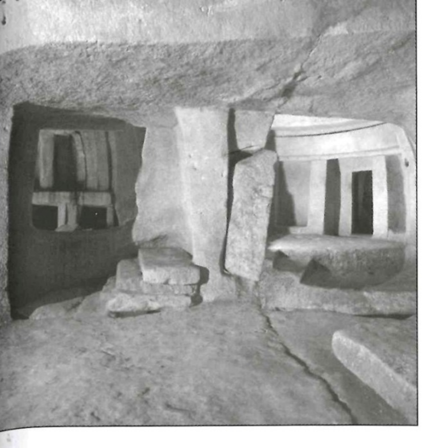
Caractéristiques

CON	14
DEX	20
FOR	6
POU	8
TAI	5
Mouv	9
PV	10

Combat
L'Enfant de Yig est si rapide qu'il surprend toujours sa proie et il la touche automatiquement à moins qu'elle ne puisse réagir promptement (le joueur doit réussir un test d'Agilité ou d'Intuition). Lors des tours suivants, l'investigateur doit esquiver avec succès pour ne pas être mordu par le serpent, qui continue d'attaquer jusqu'à sa mort. Aucun remède ne peut sauver une personne mordue par un serpent sacré de Yig : la victime meurt après seulement quelques minutes de douloureuse agonie.

Au fond du puits s'ouvre un tunnel creusé dans la roche où l'on ne peut progresser qu'en file indienne ; long d'une quinzaine de mètres, il débouche sur une caverne, De forme vaguement circulaire, occupant une surface d'environ cent mètres carrés, elle est d'origine naturelle mais a été aménagée par les hommes près de deux millénaires auparavant : sur les parois, d'antiques gravures en bas-relief représentent des cérémonies religieuses et des sacrifices humains organisés en l'honneur d'un dieu dont la représentation, l'Ouroboros, est omniprésente.





Au centre de la grotte se dresse un autel de pierre sculpté de motifs ophidiens.

Lorsque les investigateurs arrivent, ils découvrent, à la lueur de nombreuses bougies, les Ophites en pleine cérémonie. Pierre Corbin est ligoté sur l'autel ; à côté de lui, une dague à la main, Bernard Guivre récite des incantations tandis qu'à ses pieds rampe une énorme vipère ; non loin, tournant partiellement le dos à l'entrée de la caverne, les frères Artoupan, Adèle Panneton et son fils observent la scène.

L'affrontement est inévitable : les Ophites savent que s'ils n'éliminent pas les témoins, leurs projets seront réduits à néant et qu'ils passeront de nombreuses années en prison. Ils feront donc tout leur possible pour tuer leurs adversaires et ne se laisseront capturer que s'ils n'ont plus aucun moyen de se défendre.

- À moins que les investigateurs n'agissent immédiatement, c'est l'Enfant de Yig qui donne l'alerte en se dressant brusquement
- Si l'inspecteur Vernet et ses hommes sont présents, ils somment les Ophites de se rendre mais ripostent lorsqu'ils sont attaqués, tout en espérant pouvoir faire des prisonniers
- Bernard Guivre encourage ses fidèles à se battre, arguant que Yig les met à l'épreuve, et donne l'exemple en utilisant ses sortilèges
- Les frères Artoupan, Jacques Panneton et l'Enfant de Yig attaquent sans hésiter
- Adèle Panneton demeure près de l'autel ; si l'affrontement tourne mal, elle menace de tuer Pierre Corbin à moins qu'on ne la laisse partir avec lui ; si les investigateurs acceptent, elle abandonne le garçon dans la rue – il la ralentit – et tente de s'enfuir

Une fois le combat terminé, les investigateurs peuvent ramener Pierre Corbin à ses parents mais aussi fouiller les parties de l'immeuble qu'ils n'auraient pas encore visitées.

La Mue Sacrée du Serpent

Enseigné à l'origine à l'ancien peuple serpent par le dieu Yig lui-même, ce rituel a été longtemps après transmis aux cultes humains de la divinité reptilienne, partout dans le monde. Ce sortilège diminue l'âge de son lanceur, lui offrant potentiellement l'immortalité. Le sorcier doit d'abord trouver une « âme pure » (un individu sans compétence Mythe de Cthulhu) de moins de dix ans d'âge pour lui servir de sacrifice. Il offre ensuite rituellement la victime au cours d'une cérémonie d'une heure qui lui coûte 10 Points de Magie. Enfin, il égorge l'enfant avec une dague enchantée (voir le sortilège Enchanter un Couteau), puis le draine de tout son sang pour le boire. Le rituel tout entier coûte 1D8 SAN. La peau du lanceur commence peu à peu à peler et à partir – il perd un point d'APP par jour suivant la cérémonie. Après trois jours, il peut finalement ôter finalement son ancienne peau. Ce procédé répugnant prend trois heures et coûte 1/1D6 SAN au spectateur. Sous l'enveloppe, le corps du sorcier est visiblement plus jeune. Pour chaque point de POU que possédait le sacrifié, le lanceur réduit de deux ans son âge – ainsi, un sacrifié possédant un POU de 12 ferait rajeunir de 24 ans.

Conclusion de l'aventure

Cette aventure peut se conclure de trois manières :

- Les investigateurs ont sauvé Pierre Corbin et démantelé le culte des Ophites : ils peuvent désormais compter sur la reconnaissance des spirites lyonnais et de la police locale, et pourront bénéficier de l'aide du jeune médium pour les prochaines aventures ; cet exploit leur vaudra également les attentions de la presse, particulièrement celle de Marcel Renard, ce qui risque de s'avérer problématique s'ils n'ont pas encore affronté les Mopses
- Les investigateurs ont échoué à sauver Pierre Corbin mais démantelé le culte des Ophites : l'inspecteur Vernet, qui s'en veut de les avoir accusés à tort, leur fait désormais confiance et est prêt à les aider s'ils le lui demandent ; la presse et tout particulièrement Marcel Renard s'intéresse à eux, ce qui peut avoir des conséquences néfastes s'ils n'ont pas encore enquêté sur les Mopses
- Les Ophites n'ont pas été démasqués : un certain Gabriel Guivre fait son apparition et annonce la mort subite de son grand-père ; il a désormais toute latitude pour mener à bien ses projets, ce qui a une grande influence sur le quatrième scénario de cette campagne (cf. page 233)

Dans tous les cas, les investigateurs peuvent désormais s'intéresser aux Mopses (scénario 3 : Sabbats mondains), ou, s'ils l'ont déjà fait, passer au chapitre final (scénario 4 : Devant l'autel de la Grande Mère). S'ils ont mis la main sur la deuxième partie de l'*Elucidaire*, ils peuvent soit la rendre à Jean Cabrillon, soit ne rien lui en dire et la garder pour l'étudier ; dans ce dernier cas, il risque cependant de les contacter pour avoir des nouvelles.

Se prend pour un gangster de haute volée.

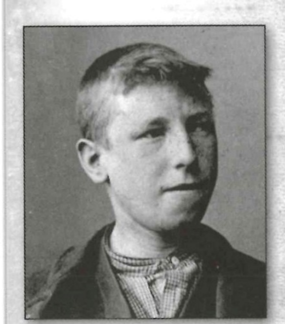
Connaissance	10 %
Savoir-faire	50 %
Sensorielle	50 %
Influence	25%
Action	25 %

Combat

• Revolver	30 %
1D6 points de dégâts	

Sortilèges

Atteindre, Invoquer la Brume de Releh, Voile d'Indifférence (Masque).



Pierre Corbin

Médium en herbe

De prime abord, ce garçon de neuf ans ne se distingue en rien des autres enfants de son âge. D'ailleurs, encore quelques mois auparavant, il était tout à fait « normal ». Mais les forces qui s'éveillent et s'agitent à Lyon ont stimulé son pouvoir latent. Cela commença par des rêves étranges, parfois terrifiants, souvent prémonitoires, qui se firent de plus en plus nombreux. Puis vinrent les transes. Que ce soit spontanément ou suite à une question, il s'est mis à réaliser des dessins déroutants : d'abord, ils étaient d'une qualité surprenante ; ensuite, ce qu'ils représentaient avait tendance à se produire, à se vérifier.

Rassuré par ses parents quant à la nature de son don, Pierre Corbin a fini par l'accepter et par se fier à ce qu'il lui permettait d'entrevoir. C'est pour cela qu'il ne voulait pas sortir, le jour de son enlèvement ; c'est pour cela, aussi, qu'il a gardé courage une fois aux mains des Ophites. Prémonitions ou simple reflet de ses espoirs, il n'a cessé de rêver de serpents décapités et ne s'est pas privé pour les dessiner lorsque Guivre le pressait de questions. Évidemment, ces « réponses » ne plurent guère au grand prêtre de Yig. Mais il n'en obtint pas d'autres.

Statistiques

Médium (50 %). Timide, amical et vaillant. Semble toujours un peu ailleurs.

Connaissance	10 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	50 %
Influence	25%
Action	10 %

À l'affiche

Les Mopses

Les véritables Mopses, ceux admis aux sabbats, sont des serviteurs dévoués de l'Homme cornu. Ne reculant devant rien pour obtenir ses faveurs, ils doivent cependant veiller à garder secrets leurs méfaits. C'est pourquoi ils useront de tous les moyens possibles, physiques comme magiques, pour éliminer les investigateurs s'ils se montrent imprudents.

Robert Duval et Catherine Thévenet

Horrifiés par ce qu'ils ont vu lors du sabbat de Walpurgis, ils ont quitté l'ordre des Mopses. Robert Duval s'était décidé à avertir les autorités lorsqu'il fut assassiné par ses anciens acolytes. Depuis sa mort, Catherine Thévenet craint de subir le même sort. Néanmoins, si les investigateurs trouvent les bons mots, il est possible qu'elle leur révèle ce qu'elle sait.

Helena et Wolfgang Hörner

Jouissant d'une réputation sans tache, Helena est pourtant une terrible sorcière qui dirige d'une main de fer l'ordre des Mopses. Elle entend marier son fils à l'héritière de Jean Cabrillon et diriger les sectes réunies de l'Homme cornu et de Shub-Niggurath. Wolfgang, également sorcier, n'est pas opposé au mariage, mais il veut devenir son propre maître.

L'Homme cornu

C'est cet avatar de Nyarlathotep que vénèrent les Mopses. Il leur apparaît aux sabbats de Walpurgis et de Samain. Il vaudrait mieux pour les investigateurs ne pas le rencontrer, mais s'ils tardent trop à agir lors du sabbat ou s'ils tombent dans le piège tendu par les Mopses, ils devront lui faire face.

La troisième partie de l'Elucidaire

Dérobé à André Morin, conservé dans la villa des Hörner, ce texte portant sur la magie et la sorcellerie donne des exemples de rites impies. Deux sont particulièrement intéressants : le premier permet d'obtenir les bienfaits de Shub-Niggurath, le second de la pousser à s'unir à une autre entité.

FICHE TECHNIQUE



Investigation	●●●
Action	●●●
Exploration	●●
Interaction	●●●●
Mythe	●●●
Style de jeu	Horreur lovecraftienne
Difficulté	Débutant
Durée estimée	
Nombre de joueurs (pré-tirés)	
Époque	automne 1930

Scénario 3 : Sabbat mondains

Où les investigateurs se mêlent à des notables en manque de sensations fortes

En quelques mots...

Les investigateurs découvrent rapidement que les Mopses, installés à Lyon depuis des décennies, ne sont que très récemment sortis de la clandestinité. Présentant leur organisation comme une sorte de club ouvert aux deux sexes, ils recrutent des personnes issues des élites locales et leur proposent bals et banquets. Mais un cercle plus restreint, celui des Compagnons, offre des distractions plus piquantes à ceux qui en ont le goût. Après y avoir été admis, les investigateurs apprendront qu'il existe un grade ultime, celui de Maître, sur lequel on ignore presque tout. Ils peuvent tenter de l'infiltrer ou préférer enquêter sur ceux qui ont quitté l'ordre pour d'obscures raisons. Quelle que soit leur approche, il leur faudra du temps et de l'habileté avant d'apprendre que, deux fois par an, les Maîtres célèbrent une cérémonie orgiaque et sanglante, un véritable sabbat auquel participe un mystérieux Homme cornu. Or, l'une de ces réunions impies doit se dérouler dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, au sommet de la montagne des Eguillettes, dans le Beaujolais. C'est pour les investigateurs la meilleure opportunité d'intervenir afin de mettre un terme aux agissements des Mopses.

Résumé de l'épisode précédent

Lors d'une conférence très attendue, l'historien André Morin a surpris ses auditeurs, parmi lesquels se trouvaient les investigateurs, en démentant tout ce qu'il avait pu laisser entendre au cours des semaines passées, affirmant que, contrairement à ce qu'il avait cru, les parties manquantes de l'Elucidaire, œuvre d'un astrologue du XVe siècle nommé Simon de Phares, n'ont jamais été écrites. D'entre toutes les personnes présentes, la plus décontenancée est l'assistant du professeur. Ne comprenant pas la cause d'un si étrange revirement, il a requis l'aide des investigateurs. Au fil de leur enquête, ils ont constaté la disparition de Morin à la suite de la conférence, puis sont arrivés jusqu'à Jean Cabrillon, un riche lyonnais. L'homme leur a appris qu'il était autrefois le possesseur des parties disparues de l'Elucidaire et qu'il avait permis à Morin de les consulter. Cependant, les précieux manuscrits ont disparu et, craignant que des groupes mal intentionnés soient à l'origine de ces vols, il a engagé les investigateurs à pousser plus loin leurs recherches. Celles-ci ont désigné comme coupables potentiels deux organisations fort étranges : les Ophites et les Mopses.

Enjeux & Récompenses

- **Infiltrer la secte des Mopses**
  Progresser au sein de l'organisation est, pour les investigateurs, le plus sûr moyen de découvrir sa véritable nature. Mais la surveillance des membres est étroite. Aussi devront-ils se montrer prudents s'ils veulent parvenir à leurs fins et s'éviter de graves ennuis.

- **Enquêter sur les anciens membres de l'organisation**
  Au mois de mai, pour une raison inconnue, deux Mopses ont quitté l'ordre : l'un est mort peu après dans d'étranges circonstances, l'autre vit chez lui en reclus. S'ils parviennent à le persuader de parler, les investigateurs en apprendront beaucoup sur les sabbats des Mopses.

- **Interrompre le sabbat de Samain**
  C'est la meilleure façon de démanteler l'organisation, puisque tous ses dirigeants seront présents. Encore les investigateurs devront-ils découvrir le lieu de la cérémonie et arriver à temps. Un échec modifierait sensiblement le quatrième scénario de cette campagne.

- **Retrouver la troisième partie de l'*Elucidaire***
  Récupérer ce manuscrit dans la maison de campagne des Hörner permettra aux investigateurs de découvrir deux rituels étroitement liés à Shub-Niggurath et requérant la participation d'un couple de jeunes mariés.

Ambiance

Deux atmosphères s'opposent. D'abord celle des rencontres organisées par les Mopses pour leurs nouveaux affiliés : dans les luxueux salons d'un opulent hôtel particulier, on discute, on mange, on s'amuse et on tisse des liens entre gens de bonne compagnie. Mais ce n'est qu'une façade et, une fois dépassées les apparences, les investigateurs vont découvrir la face cachée de l'organisation : des réunions en comité restreint où de riches lyonnais, protégés par le secret, s'abandonnent à la débauche. Et surtout, deux fois l'an, les rencontres en pleine campagne où, sous le regard ironique de l'Homme cornu, les Mopses oublieux de toute retenue se livrent à des sabbats dignes de ceux jadis dépeints par les chasseurs de sorcières.

L'Ordre des Mopses

Les rites du sabbat gnostique se sont transmis en Allemagne à une association qui a pris le nom de Mopses ; on y a remplacé le bouc cabalistique par le chien hermétique, et, lors de la réception d'un candidat ou d'une candidate (car l'ordre admet les dames), on l'amène les yeux bandés ; on fait autour de lui ou d'elle ce bruit infernal qui a fait donner le nom de sabbat à toutes les inexplicables rumeurs ; on lui demande s'il a peur ou si elle a peur du diable, puis on lui propose brusquement le choix entre baiser le derrière du grand maître et baiser celui du Mopse, qui est une petite figure de chien recouverte de soie, et substituée à l'ancienne grande idole du bouc de Mendès.

Éliphas Lévi, *Dogme et rituel de la haute magie*, T. 2 : *Rituel*, Paris, Chacornac frères, 1930, pp. 221-222

C'est en 1886 qu'un couple de sorciers allemands, Hans et Helena Hörner, implantent à Lyon ce qu'ils présentent comme l'ordre des Mopses. En réalité, ils n'en ont adopté le symbole et les rituels que par commodité, car ils semblent propices à amener en douceur des notables du sabbat civilisé au sabbat véritable, de la vénération du Mopse à celle du bouc : les Hörner sont en effet des adorateurs de l'Homme cornu. Après la mort de Hans, Helena a assumé seule la direction du culte ; puis elle y a associé son fils Wolfgang. En janvier 1930, l'heure de l'Union approchant, ils ont décidé de rendre publique une partie de l'organisation, afin d'accroître son recrutement. Est ainsi né le club des Mopses, dont le succès va grandissant.

Les membres de l'ordre

L'ordre, qui recrute surtout parmi les élites lyonnaises (industriels, négociants, artistes, dandys...), est subdivisé en trois grades distincts. D'abord les Apprentis : constituant la majorité des membres, ils ont adhéré au club et participent aux soirées ordinaires pour se distraire et y faire des rencontres. Ensuite les Compagnons : beaucoup moins nombreux et autrement plus délurés, ils ont accès à des soirées privées où la débauche est de mise. Enfin les Maîtres : tout juste une poignée, ils sont les seuls à connaître la vérité sur l'organisation ; ils vénèrent l'Homme cornu et participent aux deux sabbats annuels, lors des nuits de Walpurgis et de Samain.

Les membres les plus importants pour ce scénario sont (cf. les encadrés correspondants) :

- Helena Hörner, chef de l'ordre
- Wolfgang Hörner, son fils et son second, recruteur et pourvoyeur de victimes
- Auguste Bouvier, Maître, recruteur et président du club des Mopses
- Alexandre Jutet, Compagnon, possible parrain des investigateurs et futur maître
- Henri et Édith Gaillard, Compagnons
- Élisabeth Tixier, Apprentie et possible marraine des investigateurs
- Blanche Cabrillon, Apprentie

Signe de reconnaissance

Les Apprentis possèdent une carte de membre du club, et les Compagnons reçoivent une chaîne en or qu'ils portent lors des soirées ordinaires et privées. Les Maîtres, eux, n'ont aucun signe de reconnaissance particulier.

Objectif

Les dirigeants des Mopses veulent assoir la domination de l'Homme cornu sur Lyon, ce qui implique le recrutement de nouveaux adorateurs et, surtout, l'union du dieu avec Shub-Niggurath. Ils connaissent la date propice à cette cérémonie grâce à leur maître, et ses modalités grâce à la troisième partie de l'*Elucidaire*, qu'ils ont obtenu en enlevant André Morin. L'étape suivante est le mariage de Wolfang Hörner avec Blanche Cabrillon.

Actions engagées

Les Mopses se sont montrés très actifs au fil des semaines précédant ce scénario :

- Ils ont enlevé puis tué le professeur Morin une semaine avant qu'il ne donne sa conférence
- Au cours de celle-ci, pour donner le change, Wolfgang Hörner a revêtu son apparence
- Grâce au parrainage d'Élisabeth Tixier (qui a servi les intérêts des Maîtres sans le savoir), Blanche Cabrillon vient d'adhérer au club des Mopses ; depuis, Wolfgang Hörner la courtise assidûment et n'est pas loin de voir ses efforts récompensés

Points faibles

Aussi prudents soient-ils, les Mopses comment des erreurs dont les investigateurs peuvent profiter :

- Ils sont en quête de nouveaux Maîtres et pourront proposer aux investigateurs de le devenir, à moins que ceux-ci aient éveillé leur suspicion (ou qu'ils aient déjà démantelé la secte des Ophites)
- Des indices compromettants se trouvent dans le bureau d'Auguste Bouvier et la maison de campagne des Hörner
- Le recrutement de deux Maîtres lors du sabbat de Walpurgis s'est avéré un échec : si Robert Duval est mort, Catherine Thévenet est toujours susceptible de rompre son serment

Dernier emploi du temps

Pendant ce scénario, les Mopses ont prévu d'agir selon l'emploi du temps suivant, que les Investigateurs peuvent éventuellement bousculer :

- **À partir du 25 octobre** : Wolfgang Hörner s'absente de Lyon pour aller enlever un bébé dans une région éloignée du pays
- **Le 31 octobre** : Helena Hörner gagne sa maison de campagne ; Wolfgang lui apporte l'enfant
- **Nuit du 31 octobre au 1er novembre** : les Maîtres se réunissent sur la montagne des Eguillettes pour y célébrer leur sabbat

Que se passe-t-il si...

...les investigateurs ont déjà démantelé la secte des Ophites ?

La presse ayant largement couvert leurs exploits, les dirigeants des Mopses sont parfaitement au courant qu'ils ont mis un terme aux agissements d'un autre culte pratiquant des sacrifices humains. Par conséquent, ils ne leur proposeront en aucun cas de devenir Maîtres et se méfieront particulièrement d'eux. À l'inverse, obtenir le parrainage d'Alexandre Jutet ou d'Élisabeth Tixier sera plus aisé, tout comme convaincre l'inspecteur Vernet d'intervenir lors du sabbat.

À la bibliothèque

Le meilleur moyen pour les investigateurs d'obtenir des informations sur les Mopses consiste à se rendre à la bibliothèque de Lyon :

- *L'Histoire pittoresque de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes anciennes et modernes*, de F.-T. Bègue-Clavel, donne quelques informations sur les origines de l'organisation (cf. encadré)
- *L'Histoire de la magie*, d'Éliphas Lévi, traite brièvement de leurs cérémonies, les assimilant à une forme modernisée et policée de sabbat (cf. encadré)
- Un article du *Lyon Républicain*, daté du mois de janvier précédent et écrit par Marcel Renard, signale que les Mopses sont non seulement présents à Lyon, mais qu'ils ont aussi, désormais, pignon sur rue (cf. encadré)

La lecture de ce dernier texte indique également aux investigateurs la prochaine étape à franchir : s'ils veulent intégrer les Mopses, il leur faut se mettre en quête d'un parrainage.

Annexe 1,2 et 3 - Extraits et article

L'origine des Mopses

Lorsqu'on eut connaissance à Vienne de la bulle de Clément XII, la franc-maçonnerie y était en grande faveur parmi les personnes de la cour ; aussi l'expédition pontificale n'y fut-elle point publiée, communication pontificale n'y fut-elle point publiée, et l'empereur Charles VI se borna-t-il à motiver sur cette bulle l'interdiction qu'il prononça, dans la même année, de toutes les assemblées de maçons dans les Pays-Bas autrichiens. Toutefois quelques frères timorés se détachèrent des loges, en Autriche, et formèrent à la place une société séparée, qu'ils appelèrent l'ordre des Mopses. Les doctrines de cette nouvelle association, dans laquelle on admettait des femmes, étaient parfaitement insignifiantes et ne pouvaient donner d'ombrage au clergé, bien que les mopses s'assemblassent dans le secret comme les francs-maçons. Cette société se répandit dans toute l'Allemagne, dans les Provinces-Unies, dans la Flandre autrichienne et jusqu'en France. Mais elle n'y eut qu'une courte durée, et y fut remplacée par les loges d'adoption.

F.-T. Bègue-Clavel, Histoire pittoresque de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes anciennes et modernes, Paris, Pagnerre, 1844, p. 154.

Les Mopses selon Éliphas Lévi

Les sociétés secrètes de l'Allemagne avaient des cérémonies et des rites qui se rapportaient plus ou moins à ceux de l'ancienne magie ; dans la société des mopses, par exemple, on renouvelait avec des formes adoucies et presque plaisantes la célébration des mystères du sabbat et de la réception secrète des templiers. Le bouc baphométique était remplacé par un chien, c'était Hermanubis au lieu de Pau ; la science à la place de la nature, substitution équivalente, puisqu'on ne connaît la nature que par la science. Les deux sexes étaient admis chez les mopses comme au sabbat ; la réception était accompagnée d'aboiements et de grimaces, et, comme chez les templiers, on proposait au récipiendaire de baiser à son choix le derrière du diable, celui du grand maître ou celui du mopse ; le mopse était, comme nous venons de le dire, une petite figure de carton recouverte de soie, représentant un chien, nommé mops en allemand. On devait en effet, avant d'être reçu, baiser le derrière du mopse, comme on baisait celui du bouc Mendès, dans les initiations du sabbat. Les mopses ne s'engageaient pas les uns aux autres par des serments, ils donnaient simplement leur parole d'honneur, ce qui est le serment le plus sacré des honnêtes gens ; leurs réunions se passaient comme celles du sabbat, en danses et en festins, seulement, les dames restaient vêtues, ne pendaient pas de chats vivants à leurs ceintures et ne mangeaient pas de petits enfants : c'était un sabbat civilisé.

Éliphas Lévi, Histoire de la magie, Paris, Germer Baillière, 1860, pp. 459-460.

Un nouveau club ouvre ses portes à Lyon

Les Mopses, vous connaissez ? Il y a encore quelques mois, si vous répondiez oui à cette question, c'est que vous étiez incollable sur l'histoire de la franc-maçonnerie : comment savoir, sinon, que cette organisation est née dans le monde germanique après que le pape Clément XII ait fulminé, en 1738, sa fameuse bulle *In eminenti apostolatus specula* à l'encontre des adeptes du Grand Architecte ? Mais aujourd'hui, il en va tout autrement : si vous savez ce que sont les Mopses, c'est juste que vous faites partie de la bonne société lyonnaise.
En effet, cette loge a ouvert ses portes il y a quelques jours. Au sens propre du terme. « *Notre organisation, présente dans la capitale des Gaules depuis cinquante ans, restait jusqu'ici très confidentielle*, explique Auguste Bouvier, son président. *Aujourd'hui, nous avons décidé de nous adresser à un public plus large.* » Plus large, tout est relatif ! Si aucune profession n'en est formellement exclue, ce club privilégie malgré tout un recrutement élitiste et, pour y être admis, il faut bénéficier du parrainage de l'un de ses membres. Les heureux élus se voient régulièrement conviés au siège de l'organisation, un magnifique hôtel particulier du boulevard des Belges, pour participer à des banquets ou à des bals qui sont autant d'occasions de faire des rencontres : les Mopses entendent joindre l'utile à l'agréable, le tout dans une ambiance moins guindée que les habituelles mondanités. Autre particularité du club : il est ouvert aux messieurs comme aux dames. « *Dans nos sociétés modernes, les femmes occupent une place de plus en plus importante, et ce, à tous les niveaux*, constate Auguste Bouvier. *Alors, pourquoi les exclurions-nous ? Le monde change, il faut changer avec lui !* »

Marcel Renard

À la recherche d'un parrainage

Obtenir l'aide de Marcel Renard

L'attitude du journaliste dépend beaucoup des actions déjà menées par les investigateurs et des rapports qu'ils entretiennent avec lui :

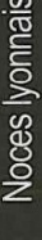
- Si c'est leur première rencontre, il déclarera d'abord qu'il ne peut pas les aider : « Depuis que ce club est à la mode, on n'arrête pas de me demander ça… Alors je vous dis la même chose qu'aux autres : je n'en fais pas partie, je ne peux donc rien pour vous. » ; toutefois, s'ils insistent, voire s'ils expliquent les raisons de leur intérêt pour l'organisation, il changera de discours : il verra ce qu'il peut faire à condition qu'ils s'engagent à lui livrer toutes les informations croustillantes qu'ils pourraient obtenir
- S'ils ont refusé de collaborer avec lui lors du premier scénario de cette campagne et n'ont pas encore démantelé la secte des Ophites, il les enverra promener, à moins qu'ils n'acceptent d'être plus coopératifs et donnent des gages de bonne volonté
- S'ils ont accepté de lui donner des informations au cours du premier scénario et/ou s'ils ont déjà mis un terme aux agissements des Ophites, il se montre enthousiaste : « Vous croyez qu'il y a une secte, là-dessous ? Qu'ils ne sont pas aussi inoffensifs que le dit Éliphas Lévi ? » ; bien sûr, il accepte de les aider et, de plus, il promet de ne rien divulguer de leurs recherches avant qu'elles n'aient abouti

À moins que les investigateurs n'aient pas réussi à s'entendre avec Marcel Renard, celui-ci les recontacte dès le lendemain. Il leur a arrangé un rendez-vous avec un Mopse : Alexandre Jutet. Ils doivent le retrouver dans un café de quartier de la Bourse (cf. ci-dessous).

Obtenir l'aide de Jean Cabrillon

Jean Cabrillon, par la position qu'il occupe dans la bonne société lyonnaise, semble tout désigné pour procurer aux investigateurs le contact dont ils ont besoin. Toutefois, leurs actions et leurs décisions ont pu influer sur son attitude à leur égard :

- S'ils ont déjà détruit le culte de Yig mais ne lui ont pas restitué la seconde partie de l'*Elucidaire*, il commence à se méfier d'eux : il se doute que les Ophites avaient le manuscrit en leur possession, puisque les articles que la presse consacre à l'affaire mentionnent la présence d'un cambrioleur chevronné dans leurs rangs. Aussi questionne-t-il les investigateurs à ce sujet, expliquant qu'il ne peut pas leur faire confiance s'ils ne jouent pas franc jeu et arguant que s'ils se font capturer par les Mopses, ceux-ci disposeraient des deux chapitres perdus ; « Dieu seul sait ce qu'ils seraient alors capables de tenter… » Rendre l'ouvrage est alors la seule façon d'obtenir son appui
- S'ils n'ont pas mené d'enquête au sujet des Ophites ou s'ils lui ont restitué la deuxième partie de l'*Elucidaire*, il accepte beaucoup plus facilement de les aider,





Alexandre Jutet
Séducteur impénitent

Un corps athlétique, des cheveux noirs et bouclés, des yeux bleus et un sourire étincelant : ce jeune homme de trente-trois ans est bien de sa personne. Et il en a pleinement conscience : toujours vêtu à la dernière mode, aimant briller en société par ses traits d'esprit ou par ses connaissances – faire des études est bien la seule chose que son père ait réussi à lui imposer –, il éprouve une véritable passion pour la gente féminine qu'il couvre de galantes attentions sitôt que l'opportunité se présente.
Troisième fils d'un riche banquier, possédant assez d'argent pour ne plus savoir qu'en faire, Alexandre Jutet n'a d'intérêt ni pour l'affaire familiale ni pour le mariage : il se définit comme hédoniste et met un point d'honneur à agir comme tel. Il a rejoint les Mopses dès qu'il l'a pu, escomptant faire parmi eux de nouvelles conquêtes, et est devenu Compagnon quelques semaines plus tard. Toutefois, même leurs soirées ont fini par lui paraître fades. Il s'est donc empressé d'accepter la proposition qui lui a été faite de devenir Maître, attiré par la perspective de nouveaux plaisirs. Il doit participer au sabbat de Samain au sujet duquel il ne connaît encore aucun détail.

Statistiques
Dandy (75 %). Obsessionnel, neutre et paniqué.
« Je vous en prie, appelez-moi Alex… »

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	25 %
Influence	50 %.
Action	10 %



Élisabeth Tixier
Styliste libérée

C'est une belle jeune femme de vingt-neuf ans qui, depuis des années, a adop-

leur conseillant toutefois de se montrer extrêmement prudents : la plupart des gens qui ont rejoint les Mopses – dont sa fille ! – n'ont rien à se reprocher ; de surcroît, comme ils sont pour l'essentiel des notables, mieux vaut ne pas causer de scandale
Dès qu'ils ont réussi à le convaincre, Jean Cabrillon révèle que sa fille a rejoint les Mopses depuis quelques jours, grâce à l'une de ses amies, Élisabeth Tixier. Il peut leur arranger un rendez-vous avec cette dernière pour le lendemain, dans un café du quartier des Brotteaux.

Rencontre avec Alexandre Jutet

À la demande de Marcel Renard, Alexandre Jutet a accepté de rencontrer les investigateurs. Mais ce n'est pas pour autant qu'il s'est déjà décidé à les parrainer. Attendant avec impatience son accession au rang de Maître, il ne veut surtout pas commettre d'impaire dans l'intervalle et souhaite donc s'assurer que ses interlocuteurs sont des candidats convenables: Toutefois, s'ils ont déjà anéanti le culte des Ophites, il aura un a priori positif les concernant : il pense que recruter de tels héros lui vaudra les bonnes grâces de la hiérarchie des Mopses.
Sur le ton de la plaisanterie, il demande d'abord aux investigateurs s'ils ne sont pas des « espions » du journaliste : après tout, Renard n'a pu rejoindre les Mopses, qui craignaient sans doute qu'il rapporte des potins dans ses articles… Il s'enquiert ensuite des raisons qui les poussent à vouloir rejoindre le club : si les investigateurs font part de leurs soupçons, l'entretien s'arrêtera là, car Jutet ne parrainera en aucun cas des personnes qu'il considère comme des fouineurs. De surcroît, il insiste sur le fait que les nouveaux membres doivent s'engager sur l'honneur à ne rien révéler de ce qui se dit ou se passe durant les réunions : « Beaucoup de gens, y discutent de leur travail, voire passent des accords commerciaux : ils ne le feraient plus si le secret n'était pas garanti ».
Enfin, et à moins qu'ils n'aient pas réussi à le convaincre, il promet aux investigateurs de leur obtenir une invitation qu'ils reçoivent dès le lendemain : elle les convie à une réunion débutant le soir même, à 19 h.

Rencontre avec Élisabeth Tixier

L'entretien avec Élisabeth Tixier décidera si, oui ou non, elle parrainera les investigateurs. Elle craint en effet que Jean Cabrillon ne les envoie pour surveiller sa fille, et elle ne le leur cache pas : « On ne fait rien de mal : on discute, on écoute de la musique, on danse… Mais je ne suis pas sûr que ça plaise beaucoup à Monsieur Cabrillon : il a beau être gentil, il me paraît quand même être de la vieille école. » Elle les questionne sur leurs motivations et insiste sur la règle du secret : « Avec leur fichu souci de la respectabilité, certains membres ne veulent pas qu'on sache qu'ils aiment les choses modernes. Sans parler de ceux qui sont là pour parler affaires et qui n'ont pas envie que des mouchards se baladent dans le coin. »
Si, au cours de la discussion, ils lui font part de leurs soupçons, elle se montre incrédule : « Rassurez-moi : ce n'est pas juste parce que le club est mixte que vous pensez qu'il y a anguille sous roche, hein ? ». Il est toutefois possible de la convaincre si les investigateurs ont déjà démasqué les Ophites et sauvé Pierre Corbin, auquel cas elle sera très favorablement disposée à leur égard.
Enfin, et sauf s'ils lui ont déplu, elle s'engage à leur obtenir une invitation. Ils la recevront dès le lendemain et seront conviés à une réunion prévue le soir même, à 19 h.

La loge

L'extérieur

Le siège des Mopses se situe dans la partie du boulevard des Belges qui longe le parc de la Tête d'Or. C'est un très bel hôtel particulier, comptant un étage en plus du rez-de-chaussée, dont le jardin est entouré de haies hautes d'environ deux mètres. Deux entrées permettent d'accéder à la propriété :
- L'entrée principale, sur le boulevard : il s'agit d'un portail en fer forgé, surveillé en permanence par un gardien, qui ouvre sur une cour où peuvent se garer plusieurs automobiles
- L'entrée secondaire, accessible depuis le parc de la Tête d'Or : c'est une petite grille toujours verrouillée

La résidence elle-même dispose de deux portes :
- Celle de devant, face au portail principal : elle donne accès au hall et n'est fermée à clef que quelques heures en fin de nuit, après que les soirées des Mopses se soient terminées
- Celle de derrière, face à la grille conduisant au parc ; elle ouvre sur les pièces réservées aux employés de maison et est fermée à clef durant la nuit

Les hautes fenêtres ne sont voilées que de fins rideaux ; aussi est-il possible, pour qui se serait introduit dans le jardin, d'avoir une bonne idée de ce qui se passe dans les salles du rez-de-chaussée.

Le rez-de-chaussée

Meublé et décoré avec goût, l'intérieur de l'hôtel particulier se caractérise par l'omniprésence du bois, la prédominance des tons bruns et verts et le thème global du décor, lié à la nature sous toutes ses formes : les murs lambrissés sont ornés de tableaux représentant des paysages campagnards ou



forestiers ainsi que des animaux sauvages, principalement des cerfs ; les parquets, impeccablement cirés, sont recouverts d'épais tapis aux motifs de fleurs ou de feuilles ; enfin, de nombreuses plantes en pot sont installées contre les cloisons

Le rez-de-chaussée se compose des pièces suivantes :

- Le hall d'entrée : faisant office de vestiaire, avec ses multiples porte-manteaux, porte-parapluies et autres porte-cannes, il donne accès aux principales salles du niveau ainsi qu'au premier étage, via un élégant escalier
- La salle à manger : trois longues tables de chêne massif, disposées en forme de « U », permettent d'accueillir simultanément une cinquantaine de convives ;
- Le grand salon : principalement dévolu à la danse, il est doté d'un phonographe dernier cri, d'un imposant piano à queue ainsi que de canapés et de fauteuils installés contre les murs
- Le bar : sur des étagères est alignée une impressionnante collection de vins et de spiritueux, que l'on peut consommer accoudé au long comptoir de bois ou installé autour de l'une des tables rondes disposées dans la pièce ; celle-ci fait également office

Le personnel

Il s'agit principalement des domestiques d'Auguste Bouvier qui, jouissant d'une fortune plus que conséquente, a toujours eu de nombreux employés à son service. Lorsque sa résidence est devenue le siège officiel des Mopses, il a seulement dû procéder à quelques recrutements supplémentaires.



Alfred, le majordome

Au service de la famille Bouvier depuis des décennies, cet homme de soixante-trois ans toujours tiré à quatre épingles dirige l'ensemble du personnel, gardes compris. Il habite dans l'hôtel particulier et exerce ses fonctions même lors des soirées réservées aux Compagnons : son rôle consiste alors principalement à leur fournir ce dont ils ont envie. S'il n'approuve pas forcément les débauches auxquelles on s'adonne durant celles-ci, il ne se permet jamais de le dire et, surtout, garde un secret absolu les concernant. En effet, il estime que son rôle de majordome n'est pas de juger, mais de servir loyalement et efficacement son maître. Il connaît aussi les liens de celui-ci avec les Hörner ; cependant, il ignore tout des sabbats : Bouvier a préféré ne prendre aucun risque. S'il surprend les investigateurs en train de fouiller la loge ou s'ils lui posent trop de questions, Alfred en informera immédiatement son employeur.

Statistiques
Majordome (90 %). Flegmatique, neutre et détaché



Hector, le barman

C'est un homme de trente-sept ans : l'air sympathique et avenant, il a des cheveux bruns coupés courts et porte un élégant costume dans lequel on le sent toutefois mal à son aise. Recruté au moment où les Mopses ont ouvert leur club, il ne réside pas sur les lieux mais est à son poste chaque soir, y compris lorsque la loge n'est ouverte qu'aux Compagnons. Il sait donc ce qui se passe en ses occasions, mais cela ne le choque pas : au contraire, il s'amuse beaucoup de voir ces notables, ordinairement si soucieux de leur respectabilité, s'abandonner en secret à la débauche. Sa fonction l'amène souvent à recueillir les confidences de certains de ses « clients » ; il sait donc beaucoup de choses à leur sujet, mais réserve ces informations à Auguste Bouvier. Grassement payé, il tient à son poste ; aussi se fera-t-il un devoir de dénoncer les investigateurs s'ils lui semblent trop curieux.

Statistiques
Barman (75 %). Curieux, neutre et conciliant.

Les gardiens

Quatre en tout, les gardiens chargés d'assurer la sécurité de l'hôtel particulier sont divisés en deux équipes, l'une travaillant le jour, l'autre la nuit. Pendant qu'un homme surveille le portail principal, le second fait une ronde dans le jardin et vérifie que personne n'essaie d'entrer par le parc de la Tête d'Or. Leur mission est bien sûr de surprendre d'éventuels cambrioleurs ; mais, lorsque les Compagnons se réunissent pour leurs réjouissances nocturnes, ils veillent à leur tranquillité en éloignant les curieux, y compris ceux s'attardant trop longtemps devant la résidence. Ils savent que l'on s'amuse beaucoup dans ces moments-là, mais ils n'en diront rien. « Monsieur Bouvier reçoit des amis », répondront-ils aux investigateurs s'ils leur posent la question. Et s'ils leur semblent vraiment trop curieux, ils le feront savoir à leur employeur.

Statistiques
Gardiens (75 %). Taciturnes, neutres et agressifs.

Les employés de maison

La loge emploie également un cuisinier et ses deux aides, deux serveurs, trois femmes de chambre et un jardinier. Compétents, ils s'acquittent de leurs tâches avec diligence et efficacité. Aucun d'entre eux ne loge sur place et n'est présent en soirée : même les serveurs et les cuisiniers quittent les lieux sitôt le dîner des Mopses terminé. Par conséquent, ils n'ont pas connaissance des activités auxquelles se livrent les Compagnons, même si les femmes de chambre, au matin, ont parfois relevé des traces de leurs frasques. Si les investigateurs arrivent à les persuader de parler, elles leur confieront que « ce beau monde a l'air de bien s'amuser » mais ne pourront cependant être plus précises.

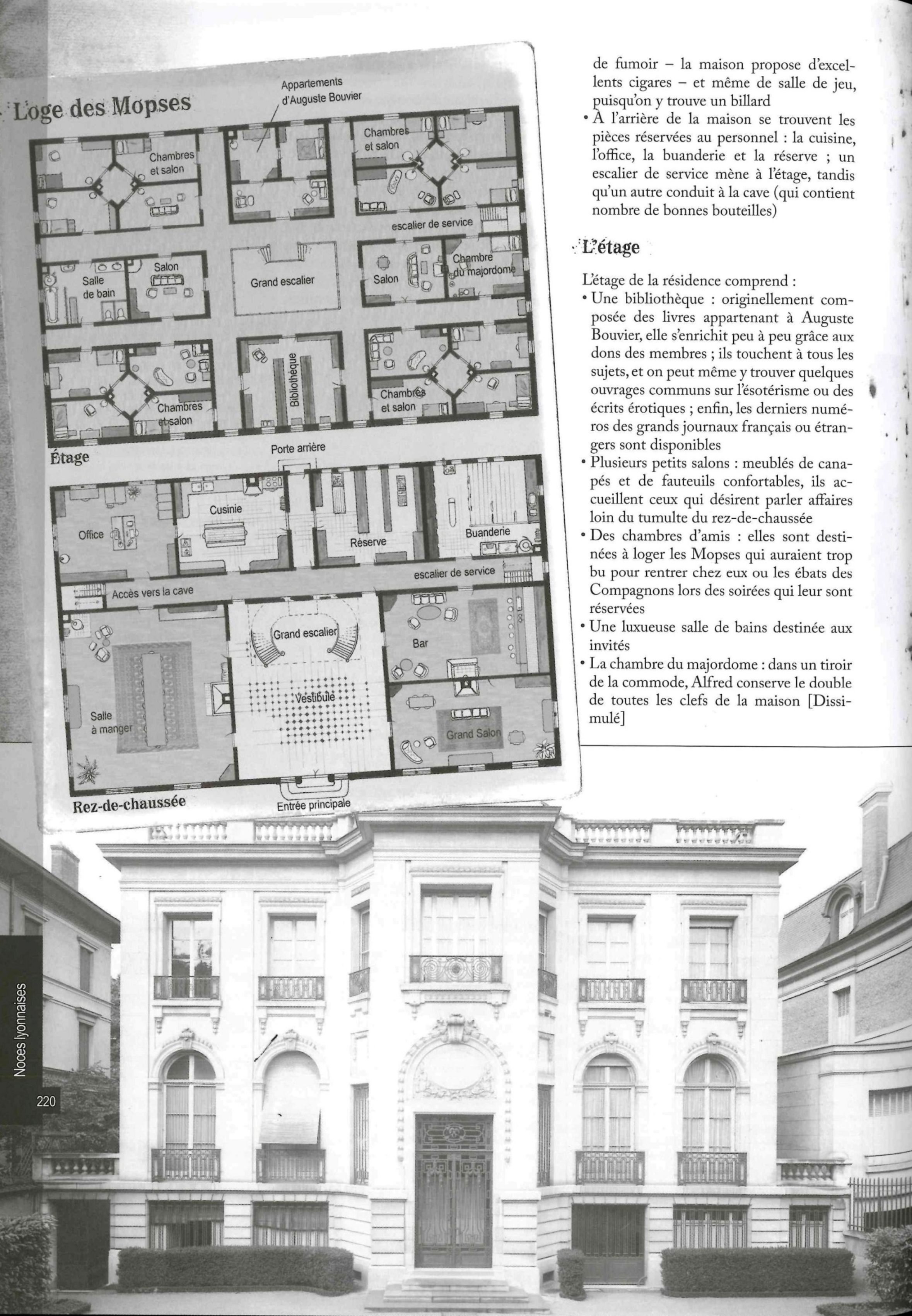
Statistiques
Employés de maison (75 %). Timides, neutres et désemparés.

té le style garçonne tant dans sa tenue que dans son comportement : le teint hâlé, les cheveux coupés courts, généralement vêtue d'un tailleur-jupe, elle fume, fait du sport et conduit sa propre automobile. Féministe convaincue, elle se moque des conventions sociales et regrette que les mœurs lyonnaises, par trop rigides à son goût, n'aient pas davantage été influencées par celles en vogue à Paris.

Admiratrice de Coco Chanel, Élisabeth Tixier essaie de fonder sa propre maison de haute-couture et aimerait collaborer avec Louise Corbin, qu'elle a d'ailleurs encouragée à soumettre ses dessins à son père, négociant en soie. Si elle a rejoint les Mopses, c'est à la fois parce que la mixité du club lui plaisait et parce qu'elle espérait bien y trouver des soutiens lui permettant de concrétiser son projet professionnel. Jusqu'ici, elle n'a pas regretté son adhésion et aime l'ambiance festive et détendue des réunions. Elle connaît l'existence du rang de Compagnon mais ne s'y est jamais intéressée. Elle ignore tout des spécificités des soirées qui leur sont réservées.

Statistiques
Artiste (75 %). Exubérante, neutre et exaltée.
Joue constamment avec son fume-cigarette.

Connaissance	25 %.
Savoir-faire	50 %
Sensorielle	25 %
Influence	50 %
Action	10 %.



de fumoir – la maison propose d'excellents cigares – et même de salle de jeu, puisqu'on y trouve un billard
- À l'arrière de la maison se trouvent les pièces réservées au personnel : la cuisine, l'office, la buanderie et la réserve ; un escalier de service mène à l'étage, tandis qu'un autre conduit à la cave (qui contient nombre de bonnes bouteilles)

L'étage

L'étage de la résidence comprend :
- Une bibliothèque : originellement composée des livres appartenant à Auguste Bouvier, elle s'enrichit peu à peu grâce aux dons des membres ; ils touchent à tous les sujets, et on peut même y trouver quelques ouvrages communs sur l'ésotérisme ou des écrits érotiques ; enfin, les derniers numéros des grands journaux français ou étrangers sont disponibles
- Plusieurs petits salons : meublés de canapés et de fauteuils confortables, ils accueillent ceux qui désirent parler affaires loin du tumulte du rez-de-chaussée
- Des chambres d'amis : elles sont destinées à loger les Mopses qui auraient trop bu pour rentrer chez eux ou les ébats des Compagnons lors des soirées qui leur sont réservées
- Une luxueuse salle de bains destinée aux invités
- La chambre du majordome : dans un tiroir de la commode, Alfred conserve le double de toutes les clefs de la maison [Dissimulé]

On y trouve enfin les appartements privés d'Auguste Bouvier. Toujours fermés à clef, ils se composent d'une chambre, d'une salle de bains et d'un bureau. Plusieurs indices sont disponibles dans celui-ci :

- Sur le bureau, le texte du serment des Compagnons (cf marge) [Évident]
- Dans un tiroir du bureau, sous divers documents, un épais dossier [Dissimulé] : il contient des fiches sur toutes les personnes ayant rejoint les Mopses, avec des informations comme leur état civil ou leur adresse ; les fiches concernant Robert Duval et Catherine Thévenet s'y trouvent, de même que celles des investigateurs (à moins qu'ils n'aient pas adhéré au club) ; s'ils ont déjà démantelé le culte des Ophites, tous les articles de presse consacrés à l'événement sont inclus
- Dans le double-fond du même tiroir, une enveloppe décachetée [Caché] : elle contient la lettre que Robert Duval comptait envoyer à la police, précédée de quelques lignes rédigées par une autre personne (ci-dessous)

La lettre de Robert Duval

Voyez où votre imprudence a failli nous conduire. J'espère que Thévenet, elle, respectera son serment…

H.
Poleymieux,
Le 10 août 1930

Monsieur.

Si je me permets de vous écrire aujourd'hui, c'est que j'ai d'importantes révélations à vous faire concernant une certaine organisation installée dans votre ville. Je la connais fort bien, puisque j'en faisais moi-même partie jusqu'à ce que, ayant atteint le plus haut rang parmi ses membres, je découvre l'effroyable réalité qui se dissimule derrière des dehors si plaisants. Cette réalité, j'ai longtemps voulu la garder pour moi, d'abord parce que je m'y étais engagé par serment, ensuite parce que j'avais terriblement honte d'y avoir eu ma part, aussi brièvement que ce soit. Mais voilà des mois que mes souvenirs me hantent, que ma conscience me taraude. J'en ai perdu le sommeil et j'en perdrai la raison si je ne peux me décharger, enfin, de cet horrible fardeau.
Malheureusement, il existe un préalable à ma délivrance, une condition à mes aveux : que vous acceptiez de me placer sous protection rapprochée. Sinon, je serai perdu, car au moment même où je romprai mon serment, Celui que servent ces gens en sera informé et me fera subir le destin qu'il réserve aux parjures. Je ne crains pas de mourir – sans doute l'ai-je mérité ; mais cette fin-là est autrement pire que la mort.
J'ai bien conscience de ce que mes propos ont de déconcertant et même d'inquiétant quant à ma santé mentale ; pourtant, je puis vous assurer que je ne suis pas fou – pas encore – et que mon seul désir est de lutter contre un danger bien réel. Mais déjà, ma volonté vacille ; je vais m'arrêter là et sortir immédiatement poster cette lettre, sans quoi je risque de la brûler, comme j'ai brûlé les précédentes. Si vous agréez à ma demande – et je prie de tout cœur pour que ce soit le cas –, téléphonez-moi à mon domicile lyonnais : j'y serai revenu lorsque vous lirez ceci.

Dans l'attente de votre appel, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes sincères salutations.

Robert Duv...

Annexe 4 - Lettre

Au sein de l'organisation

L'accueil des nouveaux membres

Lorsque les personnes ayant obtenu un parrainage se rendent pour la première fois à la loge, le gardien de faction au portail demande à voir leurs invitations, vérifie leurs noms sur une liste puis les autoriser à franchir les grilles. Auguste Bouvier, qui les attend sur le perron, leur souhaite chaleureusement la bienvenue avant de les entraîner dans l'un des petits salons du premier étage. Là, il leur présente le club et les règles qui y ont cours :

- Les Mopses ont pour objectif de permettre à ceux qui les ont rejoints de se distraire et de faire des rencontres, notamment professionnelles, dans un cadre moins formel que les rencontres mondaines
- Ce but ne peut être atteint que si une confiance absolue règne entre les membres : d'une part, certaines des activités se déroulant au club pourraient être jugées frivoles par des personnes trop conservatrices ; d'autre part, les rencontres et discussions professionnelles qui y sont tenues peuvent revêtir de gros enjeux financiers ; par conséquent, et même s'ils ne souhaitent pas rejoindre les Mopses à l'issue de cette soirée, les nouveaux venus doivent dès à présent s'engager sur l'honneur à ne jamais révéler ce qu'ils verront ou entendront
- Les inimitiés ou les rivalités, quelle qu'en soit la nature, doivent rester aux portes du club ; les Mopses doivent se rencontrer dans un esprit de concorde et, s'ils ont des opinions divergentes, discuter avec courtoisie ; les fauteurs de troubles sont immédiatement renvoyés, de même que les personnes au comportement inapproprié : « Vu le parrainage dont vous bénéficiez, je suis convaincu que cette dernière précision est superflue, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas de l'avoir donnée ; mais, dans une ambiance festive, certains ont tendance à oublier les règles de la bienséance. Surtout dans un milieu mixte… »
- Participer à cette soirée ne les engage à rien d'autre ; il les rencontrera à nouveau avant leur départ et, s'ils n'ont pas été conquis par l'ambiance du club, il leur suffira de dire qu'ils ne désirent pas y adhérer ; si, au contraire, ils souhaitent l'intégrer, il leur faudra seulement s'acquitter d'une cotisation de 500 francs

Les soirées ordinaires

Ces soirées ont lieu tous les deux jours et sont ouvertes à l'ensemble des adhérents du club. Les personnes présentes se réunissent d'abord dans la salle à manger : les nouveaux arrivants sont invités à se présenter et un toast est porté en l'honneur de chacun

Le serment des Compagnons

Pour les hommes :
Je promets à cette illustre assemblée et à toute société des Mopses d'observer exactement leurs lois et leurs statuts et de ne découvrir jamais, ni de vive voix, ni par signe, ni par écrit, leurs secrets et leurs mystères. Je m'engage, sur mon honneur, à tenir la promesse que je viens de faire, en sorte que si je la viole, je consens à passer pour un malhonnête homme, à être montré au doigt dans les compagnies, et à ne pouvoir jamais prétendre au cœur d'aucune dame.

Pour les femmes :
Je promets à cette illustre assemblée et à toute société des Mopses d'observer exactement leurs lois et leurs statuts et de ne découvrir jamais, ni de vive voix, ni par signe, ni par écrit, leurs secrets et leurs mystères. Je m'engage, sur mon honneur, à tenir la promesse que je viens de faire, en sorte que si je la viole, je consens à passer pour une malhonnête femme, à être montrée au doigt dans les compagnies, et à n'être estimée, ni belle, ni spirituelle, ni digne d'être aimée d'aucun homme, et à renoncer à tous les agréments que les femmes tirent de leur toilette.



Auguste Bouvier

Président prosélyte

C'est un quinquagénaire de petite taille, chauve et imberbe, auquel ses lunettes et son costume gris confèrent un air des plus sérieux qui sied à son travail : il est le patron d'une grande entreprise de chimie Mais, lors des réunions des Mopses, il révèle un tout autre visage, celui d'un individu jovial et débonnaire aimant festoyer, plaisanter et même danser. Encore n'est-ce qu'un reflet trompeur de sa personnalité, car les véritables passions d'Auguste Bouvier sont bien moins innocentes : son goût pour l'interdit l'a amené à explorer avec ferveur et assiduité tous les domaines réprouvés par la morale et la société.
Cela fait un quart de siècle qu'il vénère l'Homme cornu et participe aux sabbats. Lorsque Helena Hörner a décidé qu'ils devaient sortir de la clandestinité, il a accepté que sa demeure en devienne le siège officiel (il vit seul depuis la mort de sa femme et le départ de ses enfants). Son titre de président est purement formel : il ne dirige pas l'organisation. Son véritable rôle est de détecter, parmi les nouveaux membres, ceux susceptibles de devenir des Compagnons ou des

Maîtres ou, à l'inverse, ceux pouvant causer du tort à la secte.

Statistiques
Industriel (75 %). Vicieux, neutre et nerveux.
« On n'a qu'une vie, alors autant en profiter ! »

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	25 %
Influence	50%
Action	10 %

• **Sortilèges**
Contacter l'Homme Cornu (Contacter Nyarlathotep), Tourmenter, Trou de Mémoire.



Blanche Cabrillon
Objet de toutes les attentions

La fille unique de Jean Cabrillon vient d'avoir trente-deux ans. Au grand désespoir d'Élisabeth Tixier, elle n'a jamais adopté la mode garçonne : elle a des cheveux blonds noués en queue-de-cheval et porte des robes élégantes mais discrètes. Plutôt jolie, elle est de très bonne compagnie et aime discuter de tous les sujets, qu'ils soient professionnels (elle est associée aux activités commerciales de son père depuis des années), intellectuels (elle a fait des études universitaires) ou encore artistiques. Sérieuse quand il le faut, elle sait aussi s'amuser ; les réunions ordinaires des Mopses lui conviennent donc parfaitement, et elle n'a jamais cherché à en apprendre davantage sur le rang de Compagnon.
Très attachée à son père, profondément affectée par sa maladie, elle ignore qu'il est un sorcier et qu'il a des plans précis la concernant. Son désir de la voir mariée lui paraît naturel : elle pense que cela le rassurerait à l'heure où sa santé est si mauvaise. Désireuse de le réconforter, heureuse qu'il lui ait laissé le libre choix de son époux, elle est sur le point de se décider en faveur de Wolfgang Hörner, dont elle ne soupçonne nullement les intentions profondes.

Statistiques
Négociante experte (75 %). Vertueuse, neutre et calme.
S'inquiète continuellement pour son père.

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	25 %
Influence	50 %
Action	10 %



d'entre eux. Débute ensuite le repas, dont les mets, aussi copieux que délicieux, sont accompagnés de très bons vins. Celui-ci terminé, les Mopses, selon leurs goûts, se dispersent dans les différentes pièces de la loge. Dans le salon, on écoute du jazz, on danse le charleston ; parfois, l'un ou l'autre membre s'installe au piano. Au bar, on discute autour d'un verre ou l'on joue au billard. Enfin, dans l'intimité des salons de l'étage, de petits groupes parlent affaires. Partout, l'ambiance est détendue, bon enfant ; qu'ils soient là pour s'amuser ou pour servir leurs intérêts professionnels, les Mopses sont tout disposés à faire des rencontres.
En participant à plusieurs de ces soirées, les investigateurs peuvent découvrir les éléments suivants :

- Parmi les Mopses, on trouve quelques officiers de police
- Wolfgang Hörner fait une cour assidue à Blanche Cabrillon, et celle-ci n'est pas insensible à ses charmes
- Il existe un rang supérieur au sein de l'organisation, celui des Compagnons, qui offre pour principal avantage de pouvoir participer à des réunions dédiées, un soir sur deux ; ce n'est pas un secret, mais les Mopses ne font pas de prosélytisme, et si quelqu'un désire atteindre ce grade, c'est à lui d'aller trouver Auguste Bouvier pour en discuter
- Les soirées réservées aux compagnons offrent des divertissements différents [Dissimulé] : seules les personnes ayant atteint ce rang le savent et, tenues par leur serment, elles n'ont pas le droit de donner des détails aux Apprentis ; toutefois, ils le laisseront entendre aux investigateurs si ceux-ci gagnent leur confiance et leur semblent susceptibles d'apprécier les distractions plus « épicées » ; par ailleurs, si le groupe compte une femme avec une APP supérieure ou égale à 13, Alexandre Jutet ou Henri Gaillard l'approcheront ; s'il comprend un homme avec un score équivalent, Édith Gaillard aura envers lui la même démarche

Devenir Compagnon

Pour atteindre ce rang, il faut avoir participé à plusieurs soirées ordinaires, s'être bien comporté et, surtout, avoir manifesté un intérêt particulier pour des activités telles que la danse, la boisson ou les rencontres cour-

toises. S'être lié à un Compagnon facilite grandement cette promotion. À ceux qui abordent ce sujet avec lui sans avoir rempli les conditions requises, Auguste Bouvier répond qu'il est encore trop tôt, qu'ils doivent d'abord démontrer qu'ils partagent l'état d'esprit en vigueur au sein de l'organisation. Ceux qui, à l'inverse, présentent le profil adéquat se voient conviés dans un salon de l'étage où Bouvier, après avoir souligné que cet entretien devait rester confidentiel, leur délivre un certain nombre d'informations :

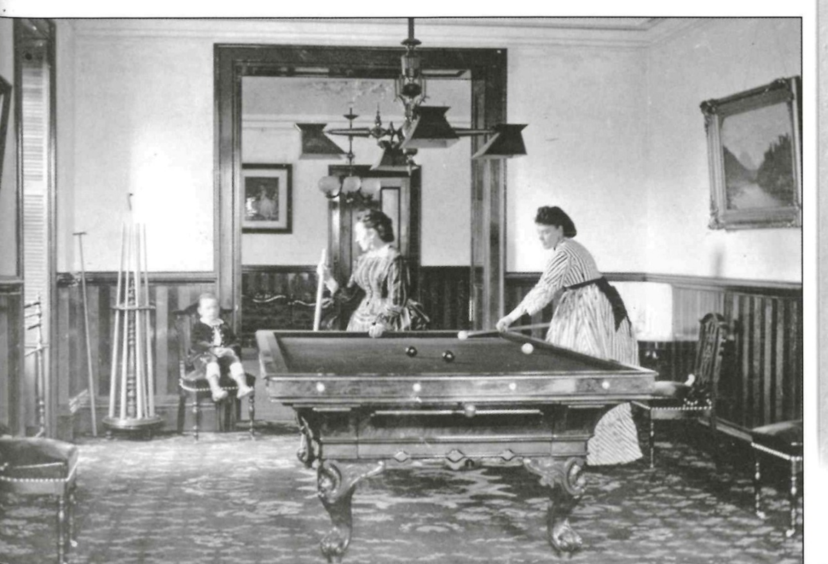
- En créant le club, les Mopses ont en fait rendu public le premier de leurs degrés, celui d'Apprenti ; le reste de la loge continue à fonctionner de manière traditionnelle
- L'accession au grade supérieur ne doit pas être prise à la légère : en devenant Compagnon, on rejoint une confrérie où, plus encore qu'au sein du club, la confiance est primordiale ; pour symboliser ce qui est un véritable engagement, une cérémonie est organisée, au cours de laquelle les postulants doivent réitérer leur promesse de ne jamais divulguer aucune information à l'extérieur du groupe
- Les Compagnons peuvent venir tous les soirs à la loge, que ce soit pour les réunions ordinaires ou les réunions qui leur sont réservées ; au cours de celles-ci, des distractions particulières leur sont proposées : « Je ne peux rien vous en dire. Sachez seulement que les Mopses ont toujours accordé une grande importance à la liberté et à l'amour »
- Dans le cas peu probable ou un nouveau Compagnon n'apprécierait pas lesdites distractions, rien ne l'obligerait à continuer à participer aux réunions ; en revanche, il serait toujours tenu par son serment

Si ses interlocuteurs désirent vraiment être élevés au rang de Compagnons, Bouvier leur demande de revenir à la loge le lendemain soir, à 19 h. La cérémonie d'initiation comporte les étapes suivantes :

- Dans le hall, Bouvier leur remet une chaîne en or puis leur bande les yeux
- Ils doivent gratter trois fois à la porte du grand salon puis, n'ayant obtenu aucune réponse, hurler tels des chiens ; c'est seulement alors que la porte s'ouvre
- On leur fait faire neuf fois le tour de la pièce, tandis que les Compagnons présents font un véritable tintamarre en frappant le sol avec leurs cannes et en poussant des hurlements
- Les tours terminés, Bouvier demande aux postulants s'ils ont peur du diable avant de les engager à tirer la langue : l'ayant examinée, il déclare qu'ils ont tout ce qu'on attend de Mopses
- Il leur demande ensuite : « Préférez-vous embrasser le cul du Mopse ou celui du Grand Maître ? » ; ceux qui n'ont rien lu sur l'organisation se récrient généralement et une dispute animée s'ensuit ; dans tous les cas, Bouvier finit par leur appliquer sur les lèvres une statuette de cire représentant un chien
- Autorisés à ôter leur bandeau, les postulants se voient remettre le texte du Serment des Compagnons (cf. page 221) ; après l'avoir récité, l'assistance les acclame et on les invite à embrasser chaque personne présente sur la joue

Les soirées privées

Elles ont lieu tous les deux jours, entre les réunions ordinaires, et seuls les Compagnons y sont admis. D'emblée, l'ambiance est différente, plus familière encore, puisque chacun s'y tutoie et s'y appelle par son prénom. Si tout commence également par un repas, il s'avère réellement pantagruélique et l'alcool coule à flots. Les convives, souvent bien éméchés, se séparent ensuite pour s'adonner aux plaisirs nouveaux qui s'offrent à eux. Au bar, on peut se faire servir de







Henri et Édith Gaillard

Mopses libertins

Henri est un petit homme brun de quarante ans au physique plaisant et aux manières distinguées ; Édith, plus jeune de trois ans, est une très belle femme aux cheveux auburn et à la silhouette plantureuse. Mariés depuis dix ans, ils constituent un couple particulièrement bien assorti : bons vivants, n'ayant guère de tabous, ils partagent la même conception du mariage qui, à leurs yeux, n'exclut pas les aventures extraconjugales du moment qu'elles sont purement physiques et passagères.

Dirigeant ensemble un café-concert lyonnais, ils ont adhéré au club des Mopses avec l'idée d'y faire la promotion de leur établissement et d'y recruter des artistes prometteurs, mais aussi avec l'espoir d'y faire des rencontres. Dans les deux domaines, leurs attentes ont été comblées. Devenus rapidement Compagnons, ils fréquentent assidûment toutes les soirées du club. Ils peuvent approcher les investigateurs du sexe opposé, leur glisser quelques sous-entendus à propos des avantages du rang supérieur et, une fois qu'ils l'ont atteint, leur livrer quelques informations utiles à propos de Robert Duval et de Catherine Thévenet. Toutefois, ils ne pourront rien leur apprendre sur les Maîtres.

Statistiques

Patrons d'un café-concert (75 %). Débonnaires, amicaux et paniqués.
En quête de partenaires.

Connaissance	25 %
Savoir-faire	50 %
Sensorielle	25 %
Influence	25 %
Action	10 %.



Wolfgang Hörner
Sorcier ambitieux

À trente-huit ans, sans être particulièrement beau, il possède un charme marqué qui, tenant à sa voix douce et à ses manières agréables, lui vaut généralement d'être très apprécié. Quant à ses origines allemandes flagrantes – il est blond aux yeux bleus, sans parler de son nom –, personne ne songerait à lui les reprocher : né à Lyon, combattant valeureux au sein des troupes françaises durant la Grande Guerre, on le connaît comme le futur héritier de l'important laboratoire pharmaceutique fondé par son père, position enviable s'il en est.
Il connaît parfaitement les projets de sa mère et est prêt à les soutenir. En partie du moins, car il espère qu'épouser Blanche Cabrillon et participer à l'Union lui permettra de se libérer de la tutelle maternelle et de devenir le seul maître des cultes unifiés de Shub-Niggurath et de l'Homme cornu. En attendant ce jour, il a développé ses pouvoirs de sorcier : ses sortilèges lui ont permis de prendre l'apparence d'André Morin lors de la conférence et d'enlever des nouveaux nés sans risque d'être reconnu, forfait qu'il doit perpétrer de nouveau en vue du Sabbat de Samain. Ils font aussi de lui un adversaire redoutable en cas d'affrontement.

Statistiques
Sorcier expert (75 %). Manipulateur, hostile et leader.
Dévoré par l'ambition

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	25 %
Influence	50 %
Action	10 %

Sortilèges
Altération Physique de Golgoroth, Arrêt Cardiaque, Contacter l'Homme Cornu (Contacter Nyarlathotep), Danse des Flammes, Domination, Fascination, Flétrissement, Instiller la Peur, Invoquer/Contrôler une Horreur Chasseresse, Invulnérabilité, Mauvais Œil, Tourmenter, Trou de Mémoire.

l'absinthe, pourtant interdite depuis 1915, mais aussi de la drogue, principalement du haschisch et de l'opium. Dans le grand salon, les danses se font plus frénétiques, plus suggestives, et bien des couples qui se forment sur la piste finissent par gravir les escaliers et par se retirer dans les chambres du premier étage. La danse n'est toutefois pas un préliminaire indispensable : bien des Compagnons, mariés ou non, profitent de ces réunions pour donner libre cours à leurs amours secrètes. Au fil des heures, tandis que les effets de l'alcool et des substances psychotropes ne cessent de croître, l'atmosphère se fait sans encore plus débridée. Ceux qui en ont toujours la force poursuivent les réjouissances jusqu'à l'aube ; les autres, souvent incapables de rentrer chez eux, vont dormir à l'étage – où y sont portés par des bras secourables.

S'ils ne veulent pas paraître en décalage et donc s'attirer la méfiance des fêtards, les investigateurs devront s'adonner à au moins certaines des réjouissances. Ce faisant, ils pourront se déplacer librement dans la loge, sympathiser davantage avec certains Compagnons et découvrir les éléments suivants :

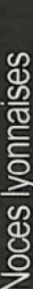
- Prétextant un voyage d'affaires, Wolfgang Hörner annonce qu'il sera absent quelques jours, à partir du 25 octobre
- La loge sera exceptionnellement fermée le soir du 31 octobre
- Il existe un troisième degré au sein des Mopses : les Maîtres ; de l'avis général, il s'agit simplement des dirigeants de la loge ; Bouvier en est assurément un, mais les autres pourraient être n'importe quel Compagnon ; dans tous les cas, la majorité des membres ignorent comment atteindre ce grade et ne s'en préoccupent guère
- Il est très rare qu'un compagnon ne fréquente plus la loge [Évident] ; cependant, les plus anciens membres se souviennent qu'en mai dernier, deux personnes pourtant très assidues aux réunions ont pris leurs distances : Robert Duval et Catherine Thévenet [Dissimulé]
- Duval est mort en août, apparemment dévoré par des chiens près de sa maison de campagne [Dissimulé]
- Thévenet a coupé tout lien avec ses amis mopses et, de ce que l'on en sait, elle ne quitte plus guère son appartement [Dissimulé]
- S'ils ne se privent pas pour s'amuser, Auguste Bouvier et Wolfgang Hörner font toujours en sorte de conserver une certaine lucidité et, surtout, ils paraissent observer, jauger les Compagnons [Dissimulé]

Devenir Maître

Le seul moyen d'atteindre le degré de Maître est d'être choisi d'un commun accord par Auguste Bouvier et Wolfgang Hörner. Durant les soirées réservées au Compagnons, ils observent les membres avec attention, cherchant à repérer ceux qui prennent le plus de plaisir à la débauche et aux excès et qui paraissent quelque peu frustrés de ne pouvoir se livrer à des activités encore plus débridées. S'ils décèlent une personne ayant ce profil et que la date d'un sabbat approche, Bouvier finit par lui proposer de le suivre dans son bureau pour un entretien privé qui, et il insiste sur ce point, doit rester absolument secret.

Une fois seul avec l'élu(e), Bouvier révèle que le rang de Maître n'est pas, comme le croient les Compagnons, réservé aux seuls chefs de l'ordre : il est au contraire ouvert à de très rares privilégiés qui se voient offrir la possibilité de participer à des assemblées secrètes où les plaisirs n'ont plus de limites. Il ajoute que l'organisation, qui n'a au final plus rien à voir avec les Mopses traditionnels, s'est fixé comme but ultime de libérer l'homme du carcan de règles que la société lui a imposé, de la morale qui







bride ses instincts et l'éloigne de la Nature. Les Apprentis et surtout les Compagnons sont déjà sur la bonne voie ; mais seuls les Maîtres atteignent la véritable liberté. Il n'en dit pas davantage. Si son interlocuteur est intéressé, il lui donne rendez-vous devant la loge au soir du prochain sabbat : il lui bandera les yeux et conduira lui-même sur les lieux de la cérémonie, ce qui limitera les risques de trahison en cas de nouveau recrutement manqué. Si, au contraire, il décline l'offre, Bouvier lui lance le sort Trou de mémoire.

Les anciens Mopses

L'étrange mort de Robert Duval

Les investigateurs peuvent obtenir des informations sur Robert Duval, son départ de la loge des Mopses et sa mort tragique en discutant avec les Compagnons ou en découvrant l'enveloppe cachée dans le bureau d'Auguste Bouvier. Une brève recherche dans une bibliothèque leur permet de mettre la main sur un article de journal daté du 12 août et décrivant les étranges conditions de son décès (ci-contre). Quant à l'adresse de son domicile, ils peuvent l'obtenir sans difficultés, notamment auprès de Jean Cabrillon ou de Marcel Renard.

S'ils vont voir Agnès, sa veuve, celle-ci accepte de leur parler, même si le sujet demeure pour elle très douloureux. Elle répond sincèrement à leurs questions ; malheureusement, elle ignore une grande partie de la vérité :

Découverte macabre à Poleymieux

Un cadavre atrocement mutilé. Voilà la sinistre découverte faite hier matin par un habitant de Poleymieux, sur le bord de la route menant au village. Méconnaissable, la dépouille a cependant pu être identifiée grâce aux papiers qu'elle portait toujours sur elle : il s'agit de Robert Duval, industriel bien connu de la région lyonnaise, qui était venu passer quelques jours dans sa maison de campagne. Il laisse derrière lui une femme et deux filles, demeurées à Lyon au moment du drame.

Selon un représentant de la gendarmerie, M. Duval aurait été littéralement dévoré, probablement par des chiens errants. Une première battue organisée hier n'a malheureusement permis ni d'abattre, ni même de localiser les bêtes meurtrières. Une deuxième opération doit avoir lieu aujourd'hui.

Annexe 5 - article



Agnès
Veuve effondrée

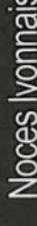
Agnès, femme de presque quarante ans au physique ordinaire, ne s'est pas encore remise de la mort de son mari dont elle porte toujours le deuil. Si elle essaie de tenir bon pour préserver ses deux petites filles, il en faut peu pour qu'elle laisse transparaître sa détresse. Elle sait que son époux faisait partie des Mopses mais elle n'a jamais rien soupçonné de ses tendances débauchées et le croyait sur parole lorsqu'il expliquait ses nombreuses nuits d'absence par des motifs professionnels.

Statistiques
Femme au foyer (50%). Timide, neutre et désemparée.

Que faire si...

... les investigateurs décident d'aller enquêter à Poleymieux ?

Les événements remontant déjà à plusieurs semaines et la police s'étant chargée de l'enquête, les investigateurs estimeront sans doute qu'il n'y a plus rien à découvrir. Toutefois, s'ils décident de faire le voyage, ils ne pourront que constater l'absence totale d'indice. Tout juste découvriront-ils que la maison de campagne des Duval, mise en vente, n'a pas encore trouvé d'acheteur. Il est également possible qu'ils apprennent, de la part d'une personne âgée, les légendes de Poleymieux, particulièrement celle touchant aux fantômes de Guillin du Montet, de son serviteur Zamor et de ses chiens. Bien qu'elle ne soit en rien liée à l'intrigue de ce scénario, le gardien peut tout à fait décider de lui donner vie.





Catherine Thévenet
Mopse repentie

Il y a encore quelques mois, c'était une ravissante jeune romancière dont les charmes faisaient tourner la tête de bien des hommes et dont les premiers livres rencontraient un succès grandissant. Mais, aujourd'hui, ce n'est plus que l'ombre d'elle-même. Avec ses joues creuses, son teint blafard, ses traits tirés, on lui donnerait la quarantaine, alors qu'elle n'a que trente ans. De surcroît, elle ne sort plus de chez elle et a abandonné toute activité professionnelle.
Catherine Thévenet a rejoint les Mopses dès leur première réunion publique et est rapidement devenue Compagnon : libertine et grande fêtarde, elle était à son aise parmi eux. Quand Auguste Bouvier lui a proposé de devenir Maître, elle a aussitôt accepté. Mais, bien qu'aimant les sensations fortes, elle n'a pas supporté le sabbat. Profondément choquée, elle a aussitôt quitté l'organisation. À partir de ce moment, elle a vécu partagée entre ses remords, sa haine pour les Mopses et sa peur de les trahir ; depuis la mort de Duval, elle est terrifiée à l'idée de partager le même sort. Il est toutefois possible de lui faire rompre son serment ; dans ce cas, elle se révélera une informatrice précieuse et même une alliée efficace.

Statistiques
Romancière brillante (75 %). Angoissée, neutre et sanguine.
« Mon Dieu, si j'avais su, si j'avais su... »

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	25 %
Influence	10 %
Action	50 %

Combat

• Revolver	45 %
1D6 points de dégâts	

- La police n'a jamais retrouvé les chiens qui ont tué son mari
- Il a rejoint les Mopses juste après l'ouverture du club ; il était ravi des relations professionnelles qu'il pouvait y nouer et s'y rendait très souvent, y passant parfois plusieurs nuits par semaine
- Tout allait bien jusqu'au début du mois de mai ; de radieux, il est alors devenu soucieux, inquiet, voire presque effrayé ; il a commencé à faire des cauchemars puis des insomnies ; il s'est même mis à boire beaucoup plus que de coutume ; il n'a jamais explicité les raisons de son malaise, mais Agnès pense qu'il était en rapport avec la crise économique ; en tout cas, durant cette période, il ne fréquentait plus du tout les Mopses
- Elle l'a surpris plus d'une fois en train d'écrire une lettre ; mais, systématiquement, il la froissait et la jetait au feu
- En août, son état était vraiment préoccupant ; c'est pourquoi il a décidé d'aller respirer l'air pur de Poleymieux

La réclusion de Catherine Thévenet

Les investigateurs ont obtenu des informations sur Catherine Thévenet s'ils ont discuté avec les Compagnons ou trouvé la lettre cachée dans le bureau de Bouvier. Ils peuvent aisément apprendre son adresse en interrogeant Marcel Renard et les Gaillard, ou en consultant le dossier constitué par Bouvier et dissimulé dans ses quartiers. Elle habite dans un immeuble de la rue Saint-Jean ; son coquet appartement, jadis impeccable, souffre désormais d'un cruel manque d'entretien.

La première fois qu'ils frappent à sa porte, ils n'obtiennent pas de réponse mais, s'ils sont attentifs, ils peuvent remarquer que quelqu'un se déplace discrètement de l'autre côté de l'huis et les observe au travers du judas. Frapper de nouveau leur vaut d'être sèchement congédiés par l'occupante des lieux. Un dialogue peut alors s'instaurer, mais il faudra qu'ils insistent et qu'ils se montrent très persuasifs avant que Catherine Thévenet les laisse entrer. Encore demeure-t-elle très méfiante et garde-t-elle la main crispée sur le revolver qu'elle garde en permanence dans la poche de sa robe de chambre.
Face à leurs questions, elle commence d'abord par affirmer qu'elle ne sait rien, qu'elle n'a rien à dire ; puis elle explique qu'elle ne peut pas parler : « J'ai prêté serment... Si je le romps, je mourrai. Ils me tueront. Il me tuera. Comme Il a tué Robert... » Si les investigateurs avancent de bons arguments (ils veulent l'aider, élucider la mort de Duval, combattre les Mopses...) et se montrent convaincants, elle finira par leur raconter ce qu'elle a vécu (cf. encadré).
Son récit la libère visiblement, et elle semble retrouver un peu d'allant et de courage. Disposant d'une automobile, elle propose de conduire les investigateurs sur les lieux du prochain sabbat qui, elle s'en souvient, doit avoir lieu durant la nuit du 31 octobre au 1er novembre ; elle précise toutefois qu'il est possible que, suite à sa défection et à celle de Duval, les Mopses se soient trouvé un nouveau site de réunion. Elle offre également de les aider lorsqu'ils combattront le culte : « J'ai un revolver et je sais m'en servir. Les balles seront sans doute inutiles contre Lui, mais eux n'y sont pas insensibles. »

Annexe 6 - Récit

Le récit de Catherine Thévenet

« Auguste m'avait donné une adresse. Une maison construite au pied de la montagne des Eguilettes, dans le Beaujolais. Comme ce n'est pas exactement à côté de Lyon, Robert et moi avons décidé de faire la route ensemble. Nous sommes partis le 30 avril en fin d'après-midi, et il faisait nuit quand nous sommes arrivés. Tous les autres nous attendaient : Auguste, Wolfgang, sa mère Helena... Il nous l'a présentée, a expliqué qu'elle dirigeait l'Ordre. Dire que nous pensions que c'était Auguste... Ensuite, sans perdre de temps, le groupe a suivi un chemin qui gravit la montagne ; Helena marchait en retrait, à quelques pas derrière nous ; je n'y ai pas prêté attention sur le moment – j'étais trop excitée pour cela – mais par la suite, je me suis souvenue qu'elle portait un sac, et qu'il m'avait semblé entendre une plainte en émanant... Au sommet, au milieu des gros blocs de pierre – je crois qu'on les appelle les Rochers des Fées –, il y avait des fagots de bois bien entassés : le feu a donc pris très rapidement. On a commencé à manger, à boire, à danser. À chanter, aussi : Helena nous faisait répéter des mots incompréhensibles... Bien sûr, les choses ont vite tourné à l'orgie, comme je m'y attendais. Et tout à coup, je me suis rappelée que nous étions la nuit de Walpurgis, et j'ai pensé que les sabbats qu'on y célébrait autrefois ne devaient pas être très différents. Ah, si j'avais su... Brusquement, sans que je comprenne pourquoi, il y a eu un grand silence, tout le monde s'est arrêté. En fait, quelqu'un nous avait rejoints. Un grand homme avec des cornes et des sabots, qui nous observait en souriant... Le voir m'a terrifiée, même si j'ai d'abord cru que ce n'était qu'un déguisement, une mise en scène pour nous rappeler les sabbats de jadis. Helena nous a interpellés, Robert et moi, nous demandant de nous prosterner devant Lui. Il nous a tendu un grand livre que nous avons dû signer. Puis la fête a repris, et l'Homme cornu ne s'est plus contenté d'observer. Quand il a dansé avec moi, je me suis étrangement sentie... plus forte. Envoûtée, aussi. C'est sans doute pour cela que je n'ai pas fui en hurlant quand j'ai compris qu'il n'était en rien déguisé, que c'était *vraiment* une créature inhumaine... Fuir, ç'aurait pourtant été le mieux à faire. Mais voilà, j'étais sous le charme. Je suis donc restée et... j'ai assisté à la suite. Est arrivé un moment où l'Homme cornu a demandé où était son offrande. Helena a pris son sac, l'a ouvert : à l'intérieur, il y avait un bébé. Et alors, alors... »





L'embuscade

Il y a de fortes chances pour que les Mopses essaient d'éliminer les investigateurs, surtout s'ils font preuve d'imprudence. Cela se produit à coup sûr dans les deux cas de figure suivants :

- S'ils ont déjà anéanti les Ophites et si Auguste Bouvier se rend compte qu'ils ont fouillé ses appartements
- S'ils poussent Catherine Thévenet à rompre son serment

Bouvier les contacte alors et leur propose de devenir Maîtres. Son discours est le même que quand il s'agit d'un recrutement sérieux ; il leur révèle aussi que le prochain sabbat aura lieu dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre. En revanche, il leur ment sur l'endroit où il va se dérouler, leur indiquant de rallier Tarare, d'emprunter le chemin vicinal des Sauvages, en direction du col du même nom, puis de bifurquer dans un sentier s'ouvrant au milieu de la forêt.

Si les investigateurs se rendent sur place à la date convenue, ils découvrent une clairière au bout du sentier. Bientôt, d'horribles aboiements se font entendre, de même que le bruit de nombreuses créatures courant dans le sous-bois. S'ils s'attardent, ils voient surgir la Chasse sauvage. Leur seule chance de survie sera de parvenir à s'enfuir en automobile, l'Homme cornu abandonnant la poursuite dès qu'elle le mène vers des secteurs trop peuplés. Pendant ce temps-là, sur la montagne des Eguilettes, les Mopses pourront tranquillement mener leur sabbat. S'ils apprennent que leurs ennemis ont survécu, ils feront disparaître les preuves pouvant servir à les incriminer.

Si les investigateurs ne tombent pas dans le piège et se rendent au véritable lieu du sabbat, il leur sera facile de surprendre les Mopses, ceux-ci étant en effet persuadés que leurs ennemis sont morts.

Le sabbat de Samain

La maison de campagne des Hörner



L'Homme cornu

Avatar de Nyarlathotep

C'est doté de cornes et de sabots de bouc qu'il a choisi de se montrer aux Mopses. Deux fois par an, lors des nuits de Walpurgis et de Samain, il apparaît durant leur sabbat, participe à leurs réjouissances et reçoit leur sacrifice. Mais il arrive également que l'Homme Cornu se manifeste en d'autres occasions, lorsqu'il est question de punir un Mopse ayant rompu son serment ou d'éliminer de dangereux adversaires menaçant les plans de ses fidèles.

Pouvoirs

L'Homme cornu a un contrôle total sur les bêtes sauvages et peut leur donner des ordres. Il a également une certaine influence sur la météo dans les alentours immédiats et peut la faire changer d'un geste de la main ou de la tête (capacité équivalente au sort Altérer le Climat, à ceci près que les effets se produisent instantanément). Lorsqu'il est invoqué par ses fidèles au cours de leurs rites, il danse parfois avec un adorateur (homme ou femme), lui accordant un point de POU supplémentaire permanent. Enfin, il peut appeler et diriger la Chasse sauvage.

Statistiques

CON	48
DEX	20
FOR	29
INT	86
POU	50
TAI	20
Mouv	9
Points de Vie	34
Impact	+2D6

Combat

- Poing 90 % 1D6 points de dégâts + Impact
- Cornes 75 % 2D6 points de dégâts + Impact
- Armure : aucune, mais l'Homme cornu peut guérir 1D10 points de dégâts par Point de Magie qu'il dépense

- **Sortilèges** : tous

- Perte de SAN : 1/1D6



La Chasse sauvage

Parmi les attaques les plus redoutées et terrifiantes de l'Homme cornu se trouve la Chasse sauvage. Elle est composée de chasseurs fantomatiques ou morts-vivants dont certains sont montés sur des chevaux squelettiques (1D6+3 chasseurs montés, 2D6+3 chasseurs à pied), de meutes de chiens spectraux (1D10+10 chiens) et, parfois, de Chiens de Tindalos, tous dirigés par l'Homme cornu. La Chasse sauvage parcourt les paysages isolés la nuit en quête de ses proies, les âmes que l'Homme cornu doit collecter : peut-être les mortels assez fous pour avoir inscrit leur nom dans le Livre d'Azatoth, peut-être ceux qui ont été assez stupides pour attirer sur eux l'attention des Dieux Extérieurs.

• **Chasseurs morts-vivants**

Statistiques

CON	16
DEX	7
FOR	16
INT	Aucune
POU	1
TAI	13
Mouv	6
Points de Vie	14
Impact	+2

L'Elucidaire

Troisième partie : *Des ars supersticieux*

En français, écrit par Simon de Phares entre 1494 et 1498. Le manuscrit unique de ce livre, conservé et gardé secret durant des siècles par la famille Cabrillon, comporte près de 600 feuillets de papier de 290 sur 200 millimètres, protégés par une reliure de cuir datant du XVIIe siècle.

Dans cette troisième et dernière partie de l'*Elucidaire*, elle-même subdivisée en trente-cinq sous-parties, Simon de Phares entend dénoncer les arts occultes et montrer qu'ils n'ont rien en commun avec l'astrologie, science respectable dont il a pris la défense dans les précédents chapitres de l'ouvrage. Aussi décrit-il en détail ces condamnables pratiques, abordant l'art magique, l'art notoire, les arts divinatoires (auspices, ciromancie, hydromancie, géomancie, pyromancie, pratiques des aruspices et des augures…), les sortilèges mais aussi la nigromancie (invocation des morts, des mauvais esprits et des démons) à laquelle il rattache l'art de la Pythonisse, les enchantements, la fascination, l'invisibilité ou encore les illusions. Pour étayer son propos, l'auteur n'hésite pas à décrire avec précisions certains rituels particulièrement horribles.

Durée : semaines

Mythe : 6

SAN : 1

• Sortilèges : Appeler / Congédier Shub Niggurath, Appeler la Fin de la Journée, L'Union, Obtenir les Faveurs de Shub-Niggurath. Regard dans le Futur, Rêve Prémonitoire.

Annexe 5 - L'élucidaire 3e partie



L'Union

Ce rituel ne peut être mené que dans un lieu voué à Shub-Niggurath depuis plusieurs millénaires, à un moment où les étoiles occupent une position adéquate. Il requiert la présence d'un couple dont on vient de célébrer les noces, le mari devant être un serviteur d'un Grand Ancien ou d'une Divinité Extérieure, l'épouse une adoratrice de la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux ou la descendante d'une famille étroitement liée à son culte. L'époux commence par contacter Celui qu'il vénère – lequel ne se manifeste que si l'Union lui agrée – puis sacrifie son épouse en récitant les paroles adéquates. Cela provoque l'apparition de Shub-Niggurath et l'encourage à s'unir à l'autre entité ; de plus, avant de disparaître, la Déesse donne naissance aux fruits de ces ébats. La dernière conséquence de ce rituel est de modifier la nature profonde du sanctuaire où il a été célébré : celui-ci est désormais voué aux deux entités qui s'y sont unies.

Elle est située dans le Beaujolais, à moins de 20 kilomètres de Monsols et à moins de 4 kilomètres du col de Durbize. Les investigateurs y sont conduits par Auguste Bouvier s'ils ont atteint le rang de Maîtres. Sinon, ils ont pu en obtenir l'adresse en interrogeant Catherine Thévenet.

La maison se dresse au pied de la montagne des Eguillettes, juste à l'entrée du chemin menant à son sommet. Construite il y a une quarantaine d'années – autrefois, personne n'aurait songé à s'installer ici tant la réputation de l'éminence voisine était mauvaise –, elle est cossue et relativement grande mais ne compte pas de véritable étage, seulement un grenier sous les combles. Généralement déserte (mais Helena et Wolfgang Hörner s'y trouveront le 31 octobre, avec le bébé enlevé par ce dernier), sa porte est toujours verrouillée ; en revanche, il est possible de casser une fenêtre pour s'introduire à l'intérieur. Celui-ci se compose d'un vestibule, d'une salle à manger, d'un salon, d'une cuisine, d'une réserve, de trois chambres et d'une salle de bains, pièces toutes confortablement meublées. On accède au grenier via un raide escalier de bois donnant sur une trappe ; il fait office de débarras mais aussi de salle de travail pour Helena Hörner, et c'est là que se trouvent tous les indices :

- Sur un bureau, la troisième partie de l'*Elucidaire* [Évident]
- Au fond d'une malle, sous de vieux vêtements, les papiers d'identité d'André Morin et la tenue qu'il portait lors de la conférence [Dissimulé]
- Dans une petite bibliothèque consacrée à l'occultisme, caché derrière d'autres livres, un exemplaire original des *Unaussprechlichen Kulten* de von Junzt [Dissimulé]

Combat
- Morsure 30 %
  1D3 points de dégâts
- Gros bâton 25 %
  1D8+1 points de dégâts + Impact
- Armure : aucune, mais les armes d'empalement ne font qu'un point de dégâts, et les autres ne font que la moitié des dégâts normaux

Compétences
Obéir aux ordres 99 %

• Chevaux squelettiques
Statistiques

CON	13
DEX	10
FOR	28
POU	10
TAI	26
Mouv	12
Points de Vie	20
Impact	+8

Combat
- Morsure 5 %
  1D10 points de dégâts
- Ruade 5 %
  1D8 points de dégâts + Impact
- Se cabrer et retomber 5 %
  2D8 points de dégâts + Impact
- Piétiner 25 %
  2D6 points de dégâts + Impact

Compétences
Athlétisme (Esquive) 45 %
Se cacher 25 %

• **Chiens spectraux**

Statistiques

CON	10
DEX	13
FOR	7
POU	7
TAI	5
Mvt	12
Points de Vie	7
Impact	-2

Combat
Morsure 30 %
1D6 points de dégâts

Compétences
Écouter 75 %,
Sentir quelque chose d'intéressant 9 0 %.

• **Perte de SAN** : 1/1D8 points pour avoir vu la Chasse sauvage (plus si elle comporte des créatures ou des entités du Mythe), 0/1D2 points pour l'avoir seulement entendue.

Que se passe-t-il si...

...les investigateurs préviennent les autorités ?

Ils auront alors à faire à l'inspecteur Vernet (cf. page 209). À moins qu'ils l'aient déjà croisé dans le scénario 2 – auquel cas il les croira plus facilement –, son attitude dépendra des éléments qu'ils pourront lui fournir. De simples soupçons seront largement insuffisants et il considérera les investigateurs comme des affabulateurs par trop imaginatifs. S'ils ont trouvé les effets personnels d'André Morin dans la maison de campagne des Hörner, le policier proposera de les faire arrêter ; mais cela empêchera la tenue du sabbat, et Auguste Bouvier prendra soin de faire disparaître toutes les preuves le reliant à eux ; le témoignage trop surnaturel de Catherine Thévenet ne pouvant être recevable par la justice, ni lui ni les autres Maîtres ne seront inquiétés, et les Mopses pourront poursuivre leurs activités. Enfin, si les investigateurs présentent à Vernet plusieurs preuves concrètes touchant aux sabbats (la lettre de Robert Duval, le témoignage de Catherine Thévenet...), ils pourront emporter sa conviction, même s'il doutera des aspects extraordinaires de l'affaire. Il proposera alors de prendre les Mopses sur le fait en intervenant lors de leur cérémonie avec plusieurs de ses hommes.

Au sommet de la montagne

En temps ordinaire, on ne peut trouver au sommet des Eguillettes que les Rochers des Fées et des traces d'un grand feu de camp. Mais il en va autrement durant les nuits de Walpurgis et de Samain.
Si Auguste Bouvier a proposé aux investigateurs de devenir Maîtres et s'ils ont accepté son offre, il les conduit lui-même sur les lieux, dans son automobile. À l'entrée du chemin conduisant en haut de la montagne attendent Helena et Wolfgang Hörner, Alexandre Jutet – qui vient lui aussi d'être promu Maître – et quelques autres personnes que les investigateurs ont pu croiser lors des soirées des Compagnons. Ensemble, ils empruntent le sentier. Une fois au sommet, le sabbat se déroule conformément au récit de Catherine Thévenet (cf. page 226) et, à moins qu'ils n'interviennent



Helena Hörner

Grande Maîtresse de l'Ordre des Mopses
Adoratrice de l'Homme cornu

« La bonne Allemande ». Voilà le surnom affectueux que les Lyonnais donnent à cette si généreuse vieille dame, veuve d'un industriel admiré, qui s'implique avec zèle dans une foule d'œuvres charitables et qui – mais comment le soupçonner ? – sacrifie des nourrissons en l'honneur d'un avatar de Nyarlathotep.

Description
Du haut de ses soixante-dix ans, Helena Hörnër a tout de l'adorable grand-mère que chacun rêverait d'avoir : c'est une petite femme rondelette et pleine de d'énergie, qui attache ses cheveux d'un blanc immaculé en chignon et qui porte de jolies robes aux couleurs gaies ; son visage, rond et ouvert, est souvent éclairé par un sourire jovial. Elle se déplace encore avec aisance, sans avoir le moins du monde besoin d'une canne ; sa vue est toujours bonne, et ses yeux bleus pétillent d'intelligence.

Psychologie
Selon les circonstances, elle adopte deux attitudes, présente deux visages si antinomiques que celui qui y est successivement confronté a du mal à croire qu'ils appartiennent bien à la même personne. D'abord, il y a la facette publique, celle qu'elle arbore aussi bien face à ses connaissances de la bonne société lyonnaise que face à ses voisins ou au tout-venant : celle d'une femme bienveillante, dévouée, compatissante, prête à dépenser beaucoup d'argent, de temps et d'efforts pour aider son prochain. Elle a dû l'adopter par nécessité : installée à Lyon une quinzaine d'années seulement après la fin de la désastreuse guerre franco-prussienne, il lui a fallu déployer de grands efforts pour que les Lyonnais l'acceptent et passent outre leur antipathie pour les Allemands. Ensuite, il y a la facette privée, réservée à son fils et aux Mopses ayant atteint le rang de Maître : celle d'une matriarche autoritaire qui mène ses troupes à la baguette et se montre impitoyable envers ses ennemis, d'une sorcière puissante et décidée ne reculant devant rien pour atteindre ses objectifs et accomplir la volonté de son maître. Entre ces deux visages opposés, il existe pourtant une constante : Helena est une adepte du plaisir sous toutes ses formes, des plus anodines aux plus ignobles.

Histoire
À l'origine, Helena et son mari Hans, chimiste de son état, étaient de « simples » passionnés d'occultisme. C'est d'ailleurs ce qui les avait rapprochés après qu'ils se soient rencontrés dans une loge mopse du sud de la Bavière. La découverte inespérée d'une édition originale des *Unaussprechlichen Kulten* fut, pour eux, une révélation : le contenu de l'ouvrage, loin de les terrifier, les poussa au contraire à franchir une nouvelle étape en expérimentant des rituels occultes. C'est ainsi qu'ils parvinrent à invoquer l'Homme cornu : la prime terreur passée, ils lui prêtèrent allégeance et s'efforcèrent de lui fournir d'autres fidèles. Ce fut un échec : en 1886, à deux doigts d'être démasqués, ils quittèrent l'Allemagne pour s'installer à Lyon, ville où ils entendaient remplacer l'influence de Shub Niggurath par celle de leur maître. Dans ce but, ils fondèrent ce qu'ils présentèrent comme une loge des Mopses. Mais Hans mourut plusieurs années avant que n'arrive le moment propice à l'Union ; Helena, bientôt secondée par son fils Wolfgang, poursuivit l'œuvre qu'ils avaient entreprise. En janvier 1930, sachant que l'heure tant attendue était sur le point d'arriver, elle décida de créer le club des Mopses, afin de faciliter le recrutement de nouveaux adorateurs.

Motivations
Helena souhaite par-dessus tout achever l'œuvre commencée avec son mari, au nom d'un dieu qu'elle sert d'autant plus fidèlement qu'elle y trouve son compte, en matière de pouvoir comme de plaisirs. Elle ne veut pas tant détruire l'influence de Shub-Niggurath que l'inféoder à celle de l'Homme cornu : quoi de plus naturel que d'unir la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux au bouc des sabbats ? Longtemps, elle a cherché à découvrir le culte de la déesse, dont elle connaissait l'existence grâce aux écrits de von Junzt. La capture d'André Morin, alors en possession de la troisième partie de l'*Elucidaire*, lui a fourni les informations qu'elle désirait et plus encore, puisqu'elle dispose désormais des modalités précises de l'Union. Ne reste plus qu'une étape à franchir : que son fils épouse Blanche Cabrillon, ce qui est en bonne voie. Il lui sera facile, ensuite, d'éliminer son père... Si proche du but, Helena ne laissera rien ni personne se mettre en travers de son chemin.

Caractéristiques

APP	14	Prestance	70 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	10	Corpulence	50 %
EDU	14	Connaissance	70 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	20	Volonté	99 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Magie	20
Points de Vie	11
Santé Mentale	42 %

Catégories de compétence

Connaissance	75 %
Savoir-faire	50 %
Sensorielle	25 %
Influence	50 %
Action	25%

Spécialités

Sciences occultes	90 %
Mythe de Cthulhu	50 %

• **Sortilèges**
Altération Physique de Golgoroth, Altérer le Climat (Altération Météorologique), Arrêt Cardiaque, Atrophie d'un Membre, Charmer un Animal, Commander à un Animal, Contacter l'Homme cornu (Contacter Nyarlathotep), Danse des Flammes, Domination, Estropier/Soigner un Animal, Fascination, Flétrissement, Instiller la Peur, Invoquer/Contrôler une Horreur Chasseresse, Invulnérabilité, Mauvais Œil, Tourmenter, Trou de Mémoire.

avant l'apparition de l'Homme cornu, les investigateurs devront l'affronter… ou accepter de signer le Livre d'Azatoth

S'ils sont parvenus jusqu'ici grâce à l'aide de Catherine Thévenet – et à moins qu'ils n'y viennent à un autre moment que la nuit du 31 octobre au 1er novembre –, ils pourront surprendre les Mopses en pleine orgie. La situation peut alors évoluer de trois façons différentes :

- Les investigateurs sont accompagnés par l'inspecteur Vernet et ses hommes : ceux-ci interviennent très rapidement, menaçant les Mopses de leurs armes et les sommant de se rendre, ce qu'ils font, hormis les Hörner et Auguste Bouvier qui choisissent l'affrontement
- Les investigateurs sont seuls et agissent aussitôt : horrifiés d'être découverts en pareille situation, la plupart des Maîtres, Alexandre Jutet en tête, ne songent qu'à s'enfuir ; seuls Helena Hörner, son fils et Auguste Bouvier restent pour combattre, en utilisant leurs sortilèges ; il est alors possible – mais difficile – d'annihiler complètement le culte
- Les investigateurs s'attardent à observer : l'Homme cornu fait son apparition, repère immédiatement les intrus et les attaque dans la foulée, épaulé par ses fidèles ; il est alors éventuellement possible d'éliminer quelques Mopses, mais non l'avatar de Nyarlathotep, et le seul moyen de survivre à l'affrontement est de réussir à prendre la fuite.

Conclusion de l'aventure

Il existe trois conclusions possibles pour ce scénario :

- L'ordre des Mopses a été démantelé : s'ils n'ont pas agi avec l'aide de la police, les investigateurs devront probablement s'expliquer à propos de la mort de plusieurs de ses chefs ; mais, puisqu'il s'agissait de criminels prêts à sacrifier des nouveaux nés, ils ne seront pas inquiétés et obtiendront même la confiance de l'inspecteur Vernet ; dans tous les cas, les autorités feront en sorte de garder l'affaire la plus secrète possible, pour ne pas nuire à la réputation des nombreux notables qui, en toute bonne foi, avait rejoint le club
- Seuls Helena et Wolfgang Hörner ont été démasqués : l'ordre des Mopses persiste, dirigé par le seul Auguste Bouvier qui tentera de continuer à le développer ; il lui faudra cependant un certain temps avant de pouvoir organiser de nouveaux sabbats
- Ni l'ordre des Mopses, ni ses dirigeants n'ont été démasqués : les plans d'Helena Hörner peuvent être menés à bien et son fils obtient la main de Blanche Cabrillon, ce qui a une grande influence sur le quatrième scénario de cette campagne (cf. page 233)

Quelle que soit la manière dont s'est conclu ce chapitre, les investigateurs peuvent désormais s'intéresser aux Ophites (scénario 2 : Ouroboros) ou, s'ils l'ont déjà fait, passer à l'aventure finale (scénario 4 : Devant l'autel de la Grande Mère). S'ils ont retrouvé la troisième partie de l'*Elucidaire*, ils peuvent soit la rendre à Jean Cabrillon, soit ne pas lui en parler et la conserver afin de l'étudier ; cependant, il y a de fortes chances pour qu'il les contacte à ce sujet.

Obtenir les faveurs de Shub-Niggurath

Variante du sortilège Appeler / Congédier Shub Niggurath, ce rituel en diffère sensiblement. D'abord, il doit être accompli dans un sanctuaire voué à la Déesse depuis plusieurs millénaires et à un moment où les astres sont dans une configuration favorable. Ensuite, il nécessite la participation d'un couple de jeunes mariés, l'un des époux devant vénérer Shub-Niggurath ou descendre d'une famille étroitement liée à son culte. Enfin, il impose que cette personne sacrifie son conjoint. Cet acte n'a pas besoin d'être volontaire : il demeure efficace même si celui qui le commet y est contraint par des moyens physiques ou magiques. Une fois le sacrifice perpétré et les paroles adéquates récitées, Shub-Niggurath apparaît et, pour récompenser ses fidèles, elle leur confère des pouvoirs, leur apprend des sortilèges et, surtout, les autorise à boire son lait, substances aux propriétés aussi incroyables que méconnues.

Scénario 4 :
Devant l'autel de la Grande Mère

Où les investigateurs tentent d'empêcher une divinité d'apparaître en son antique sanctuaire.

En quelques mots...

Les investigateurs ont démantelé ou affaibli les cultes de Yig et de l'Homme cornu ; ils ont aussi récupéré les chapitres perdus de l'Élucidaire. Pourtant, leur tâche est loin d'être terminée car, en débarrassant Jean Cabrillon de ses ennemis, ils ont ouvert la voie à l'accomplissement de ses desseins. Toutefois, des cauchemars et les écrits de Simon de Phares les mettent en garde : dans la nuit du 12 au 13 novembre, juste après la célébration du mariage de Blanche Cabrillon et de Mathieu Lagnelet, un rituel les impliquant de cruelle manière va être célébré par les adorateurs de la Chèvre à Trois Têtes, provoquant l'apparition d'une monstrueuse entité et l'effondrement de la basilique de Fourvière. Ils devront alors comprendre qu'ils ont été manipulés et, surtout, localiser le mystérieux lac souterrain d'où est en train d'émerger le sanctuaire de Shub-Niggurath. Enfin, à la date annoncée, et s'ils ont survécu au piège qui leur sera certainement tendu, viendra pour eux le moment d'empêcher Cabrillon et les siens de mener leur rituel. S'ils y parviennent, ils découvriront, en regagnant la surface, qu'une partie de la colline de Fourvière s'est effondrée. Mais le pire aura été évité.

Résumé de l'épisode précédent

Enquêtant sur l'étrange comportement du professeur Morin, les investigateurs ont rencontré Jean Cabrillon. Celui-ci leur a révélé qu'il possédait encore peu de temps auparavant les chapitres perdus d'un ouvrage intitulé l'Elucidaire, et qu'il avait autorisé l'universitaire à les consulter. Malheureusement, l'un de ces textes a disparu en même temps que Morin, tandis que l'autre lui a été dérobé pendant un cambriolage. Chargés de démasquer les coupables, les investigateurs se sont lancés sur les traces de deux sectes locales.

La disparition d'un jeune médium et l'étrange lettre reçue par Jean Cabrillon les a conduits jusqu'à une crypte du quartier d'Ainay où les Ophites, adorateurs de Yig, voulaient sacrifier l'enfant lors d'un effroyable rituel : la Mue sacrée du Serpent.

Les Mopses ont constitué l'autre cible des investigateurs : sous des dehors anodins, ils organisaient de véritables sabbats, dont l'un devait se dérouler dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, en présence de l'Homme cornu.

En éliminant – ou en affaiblissant – ces cultes, les investigateurs ont récupéré les écrits perdus de Simon de Phares, dont le contenu explique la convoitise qu'ils suscitaient.

Enjeux & Récompenses

- **Démasquer Jean Cabrillon**
  Qu'ils soupçonnent déjà leur existence ou qu'ils l'ignorent encore, les investigateurs vont se rendre compte que des adeptes de Shub-Niggurath sont présents à Lyon depuis des siècles. Mais, surtout, ils doivent découvrir que leur chef n'est autre que Jean Cabrillon dont ils ont servi les projets sans en avoir conscience.

- **Localiser le lac souterrain**
  L'*Elucidaire* et les cauchemars de Pierre Corbin – ou des investigateurs – révèlent l'existence d'un sanctuaire voué à Shub-Niggurath qui doit, sous peu, sortir des eaux d'un lac souterrain. Si les investigateurs se sont alliés aux goules, celles-ci peuvent leur en révéler l'emplacement. Sinon, il leur faudra enquêter dans le quartier de Fourvière et rencontrer le père Johannès.

- **Empêcher que Shub-Niggurath ne soit convoquée**
  Dans la nuit du 12 au 13 novembre, Jean Cabrillon conduira sa fille et son gendre dans le sanctuaire de la déesse, avec l'intention de procéder au rituel permettant de convoquer celle-ci et d'en recevoir des faveurs. Les investigateurs devront tenter d'interrompre la cérémonie qui, si elle aboutissait, aurait des conséquences dramatiques pour la capitale des Gaules.

Ambiance

Une aura de menace plane sur Lyon. D'horribles cauchemars hantent certains de ses habitants. Puis, dans les jours et les heures précédant immédiatement la date du rituel, l'imminence du danger se traduit par des signes tangibles : sur les pentes est de la colline, les oiseaux abandonnent leurs nids ; de l'eau filtre par certaines ouvertures et des murs se fissurent, provoquant même la fermeture préventive d'une rue. Couronnant l'éminence, la basilique aux dehors de forteresse paraît toujours inébranlable. Pourtant, elle semblera bien fragile aux investigateurs lorsqu'ils découvriront ce qui se trame sous ses fondations, dans l'autre sanctuaire, autrement plus ancien, qui est sorti des eaux du vaste lac souterrain dont parlent les légendes...

A l'affiche

Les adeptes du Signe de la Chèvre à Trois Têtes

Impatients de paraître devant leur déesse et d'en obtenir les faveurs, les adorateurs de Shub-Niggurath ne laisseront personne leur mettre des bâtons dans les roues. Quelques heures seulement après avoir fait leur connaissance lors du mariage de Blanche Cabrillon, les investigateurs devront les affronter s'ils veulent les empêcher d'accomplir leur terrible rituel.

Jean Cabrillon

Jusqu'ici allié des investigateurs – qui servaient ses intérêts sans le savoir –, Jean Cabrillon va révéler sa véritable nature. Calculateur, manipulateur, puissant sorcier, le chef du culte de Shub-Niggurath ne recule devant rien pour atteindre ses objectifs : prêt à utiliser sa fille lors du rituel qui doit lui redonner la santé et inaugurer une nouvelle ère pour Lyon, il tentera de faire éliminer les investigateurs dès qu'ils lui sembleront avoir découvert la vérité.

Blanche Cabrillon et Mathieu Lagnelet

S'aimant de longue date, ils viennent enfin de s'ouvrir l'un à l'autre. Leur mariage est prévu pour le 12 novembre et, en l'attendant, ils nagent en plein bonheur. Pas un instant ils ne soupçonnent la cérémonie secrète qui suivra les noces, ni le rôle central qu'on entend leur faire jouer : pour que Shub-Niggurath apparaisse et prodigue ses bienfaits, Blanche doit en effet assassiner son époux devant l'autel de la déesse.

L'Elucidaire

Les chapitres perdus de cet ouvrage offrent la plupart des clefs permettant de comprendre les agissements des Ophites, des Mopses et des adorateurs de Shub-Niggurath. Ils annoncent la date à laquelle la déesse pourra être invoquée dans son sanctuaire souterrain et la catastrophe qui pourrait s'ensuivre ; ils décrivent aussi les rituels permettant soit d'en obtenir les faveurs, soit de l'unir à une autre entité.

FICHE TECHNIQUE

Investigation	●●●○○
Action	●●●○○
Exploration	●●●○○
Interaction	●●○○○
Mythe	●●●●○
Style de jeu	Horreur lovecraftienne
Difficulté	Débutant
Durée estimée	◷◷◷◷
Nombre de joueurs (pré-tirés)	4
Époque	novembre 1930

Le culte de Shub-Niggurath

Les origines de ce culte plusieurs fois millénaire se perdent dans les brumes du temps. La seule chose certaine, c'est qu'à partir du moment où il y eut des hommes pour arpenter la région, certains se tournèrent vers Shub-Niggurath et célébrèrent des rites dans son sanctuaire souterrain. Lorsque le peuplement se fit plus dense, lorsque d'autres tentèrent de combattre son influence, ses adorateurs se réfugièrent dans la clandestinité, tentant toutefois de favoriser l'installation, sur la colline de Fourvière, de religions liées aux déesses mères ; ainsi soutinrent-ils avec force le culte de Cybèle, la Magna Mater adoptée par les Romains. Quand le christianisme s'imposa et dédia l'éminence à la Vierge, le pouvoir exercé à Lyon par la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux s'en trouva quelque peu diminué. Pourtant, des hommes lui restèrent fidèles : gardiens de ses rituels et de son temple secret, ils continuèrent à la vénérer, attendant le moment où, à nouveau, elle pourra régner sans partage sur la capitale des Gaules.

Les membres du culte

L'organisation a ceci de particulier qu'elle ne pratique aucune forme de prosélytisme. Au contraire, ses objectifs impliquant qu'elle demeure ignorée de tous, elle est l'apanage de quelques vieilles familles, voire d'une poignée seulement de leurs membres. Elle a ainsi pu se perpétuer de génération en génération sans jamais attirer l'attention. Le revers de la médaille, c'est qu'au fil des siècles, certaines lignées se sont éteintes. À présent, n'en subsistent plus que trois : les Cabrillon, les Claqueret et les Malval. Même s'ils évitent de se fréquenter de manière trop ostentatoire, tous les membres de la secte se connaissent parfaitement ; très solidaires, ils obéissent aveuglément à leur chef.
On compte huit adorateurs de Shub-Niggurath (cf. les encadrés correspondants) :
- Jean Cabrillon, sorcier, chef du culte
- Gaspard de Malval, sorcier et second de Cabrillon
- Les quatre fils Malval, bras armé de l'organisation
- Théodore et Adélaïde Claqueret, sorciers novices

Signe de reconnaissance

Tous les membres de l'organisation possèdent un pendentif en argent figurant le signe de la Chèvre à Trois Têtes, symbole sacré de leur déesse. Pour marquer leur dévotion, ils le portent lors des cérémonies où à l'approche de celles-ci.

Objectif

Des siècles durant, l'organisation a surtout veillé à se perpétuer, à demeurer secrète et à éviter qu'on ne s'intéresse de trop près au lac souterrain où gît le sanctuaire de la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux. Pour ce faire, elle a escamoté toute trace compromettante, comme les deuxième et troisième parties de l'*Elucidaire*. : Mais, en 1930, c'est une tâche autrement plus gratifiante qu'elle poursuit : la nuit du 12 au 13 novembre, dans le sanctuaire jailli des eaux, ses membres veulent pousser Blanche Cabrillon à sacrifier Mathieu Lagnelet, qu'elle viendra d'épouser ; alors, Shub-Niggurath pourra apparaître et leur prodiguer ses faveurs. Outre des gratifications personnelles, celles-ci doivent également se concrétiser par la destruction de la basilique de Fourvière, permettant ainsi à la déesse d'exercer sur Lyon une influence sans précédent.

Actions engagées

Durant les derniers mois, les fidèles de Shub-Niggurath ne sont pas restés totalement inactifs :
- Ils ont sécurisé les abords du lac souterrain, chassant les goules qui habitaient là
- Jean Cabrillon a conclu un accord avec André Morin, qui était autorisé à consulter les chapitres perdus de l'*Elucidaire* et à donner des preuves de leur existence passée à condition qu'il affirme, lors de sa conférence, que les manuscrits ont été détruits
- Après la disparition du professeur et le cambriolage de son hôtel particulier, Cabrillon a cherché un moyen de récupérer les manuscrits et d'éliminer les cultes rivaux ; il a trouvé des auxiliaires parfaits en la personne des investigateurs

Points faibles

Le plan élaboré par les fidèles de Shub-Niggurath souffre de plusieurs points faibles :
- Cinq goules ont survécu au combat près du lac souterrain ; à moins que les investigateurs ne les aient attaquées ou trahies, elles peuvent leur livrer de précieuses informations, voire les aider durant l'affrontement final
- Des cauchemars prémonitoires vont alerter Pierre Corbin – ou l'un des investigateurs – de la menace qui plane sur Lyon et sur Mathieu Lagnelet
- Les chapitres perdus de l'*Elucidaire* contiennent la date du rituel et sa description

Dernier emploi du temps

Les adorateurs de la Chèvre à Trois Têtes ont prévu d'agir selon l'emploi du temps suivant :
- **Le 2 novembre** : les bans du mariage de Blanche Cabrillon et de Mathieu Lagnelet sont publiés ; la presse s'en fait l'écho dès le lendemain
- **Avant le 11 novembre** : si Jean Cabrillon soupçonne que les investigateurs ont découvert la vérité, il essaiera de se débarrasser d'eux
- **Le 12 novembre** : le mariage de Blanche Cabrillon est célébré
- **Le 12 novembre, en fin de soirée :** les membres du culte mènent Blanche et son époux dans le sanctuaire souterrain afin de procéder au rituel

Que se passe-t-il si...

...les investigateurs ont échoué au cours des scénarios précédents ?

Certains éléments de cette aventure en sont alors modifiés :

- Si les dirigeants des Mopses n'ont pas été démasqués, le mariage de Blanche Cabrillon et de Wolfgang Hörner est annoncé dans la presse le 3 novembre ; le sorcier utilise ses sortilèges pour tuer Jean Cabrillon et faire passer sa mort pour naturelle ; les noces sont maintenues malgré ce drame, car Blanche pense que le plus cher désir de son père était qu'elle se marie ; il se déroule le 12 novembre, comme prévu et, durant la nuit, Hörner et les Mopses tentent de procéder à la cérémonie de l'Union dans le sanctuaire souterrain de Fourvière
- Si la secte des Ophites n'a pas été anéantie, Blanche Cabrillon doit épouser Bernard Guivre, qui se fait passer pour son petit-fils Gabriel ; les événements se déroulent comme dans le cas précédent, mais c'est à Yig que Guivre et ses fidèles tenteront d'unir Shub-Niggurath ; de plus, si les investigateurs ont joué le scénario 2 après le scénario 3, Guivre a dû user de sortilèges auprès des employés de la mairie pour passer outre le délai légal de publication des bans, et ce n'est que cinq jours avant le mariage que celui-ci est annoncé dans les journaux
- Si aucune des deux organisations n'a été démantelée, c'est Hörner qui l'emporte et qui épouse Blanche Cabrillon ; Guivre rumine sa défaite mais guette une autre opportunité (après tout, il n'est plus à quelques décennies près...)



Mathieu Lagnelet
Photographe contemplatif

C'est un homme de trente-deux ans, assez grand et plutôt mince, dont les cheveux, roux et indisciplinés, sont toujours un peu en désordre et dont le visage, aux traits fins mais ordinaires, est constellé de taches de rousseur. Mal à l'aise dans les rencontres mondaines où il se montre généralement très effacé, il préfère de loin les promenades en pleine nature, qu'il couple avec sa passion pour la photographie. Particulièrement doué en la matière mais manquant de confiance en lui, il hésite à en faire son métier et s'imagine davantage, le moment venu, reprendre la gestion des domaines viticoles possédés par ses parents.
Aimant Blanche Cabrillon depuis déjà fort longtemps, il n'a jamais trouvé le

Un mariage qui fait grand bruit

Une ville en ébullition

Le 3 novembre, plusieurs articles paraissent dans la presse locale pour annoncer le mariage de Blanche Cabrillon et de Mathieu Lagnelet, dont les bans ont été publiés la veille. Il s'agit d'un événement d'importance qui suscite l'intérêt à plusieurs niveaux. D'abord, il concerne deux des plus riches familles de la région, les Lagnelet étant propriétaires de vignobles très réputés. Ensuite, le délai entre la publication des bans et le déroulement du mariage est inhabituellement court, puisque celui-ci aura lieu dès le 12 novembre. Enfin, et malgré leur caractère quelque peu précipité, les noces s'annoncent comme particulièrement fastueuses : le mariage civil se tiendra à l'hôtel de ville, en présence du maire Édouard Herriot, et la cérémonie religieuse sera célébrée à la basilique de Fourvière ; il y a fort à parier qu'aucun membre de la bonne société lyonnaise ne voudra les manquer.
Dans les heures et les jours suivants, les investigateurs ne tardent pas à se rendre compte que la presse n'exagère en rien : en ville, l'événement devient vite un sujet de conversation incontournable. Ils peuvent également entendre les commentaires provoqués par la rapidité du mariage : les plus romantiques évoquent un coup de foudre subit entre les deux futurs époux, les plus réalistes suggèrent que la cérémonie a été hâtée à cause de la mauvaise santé de Jean Cabrillon, lequel serait plus mal en point que jamais.

Récompenses pour services rendus

Toujours le 3 novembre, et même s'ils ont eu des différends avec lui au sujet des parties volées de l'*Elucidaire*, Jean Cabrillon contacte les investigateurs : il aimerait les remercier pour toutes leurs bonnes actions et leur propose de venir le voir chez lui, dans la journée. Lorsqu'ils le retrouvent dans son bureau, ils remarquent immédiatement que la maladie dont il souffre a gagné du terrain : Cabrillon semble extrêmement fatigué, il a le souffle court et peine à se déplacer. Cela ne l'empêche pourtant ni de se lever pour les accueillir, ni de leur manifester sa gratitude avec chaleur : il leur est redevable pour avoir retrouvé les manuscrits perdus de Simon de Phares, mais aussi pour avoir évité que sa fille n'épouse un dangereux sorcier. Ses remerciements ne se limitent pas à de simples paroles : il insiste pour remettre à chacun d'entre eux un chèque de 5 000 francs et annonce qu'ils sont tous conviés au mariage de sa fille. S'ils ne lui ont pas encore rendu les parties manquantes de l'*Elucidaire*, il finit par aborder le sujet : il aimerait les récupérer et assure qu'il veillera à ce qu'aucune personne mal intentionnée ne puisse s'en approcher.
Cabrillon n'est pas le seul à vouloir parler aux investigateurs. Dès qu'ils sortent du bureau, Blanche et Mathieu Lagnelet s'approchent d'eux et, à leur tour, font part de leur gratitude. Radieux, ils sont prêts à répondre aux questions des investigateurs, dès à présent ou plus tard s'ils reviennent les voir ; tout ce qu'ils disent est vrai :

- Ils se connaissent depuis leur enfance, car Jean Cabrillon est en affaire avec les parents de Mathieu dont il commercialise les crus
- Cela fait des années que Mathieu est amoureux de Blanche, mais sa timidité l'avait jusqu'ici empêché de lui faire part de ses sentiments
- Blanche l'aime également depuis longtemps mais pensait que ce n'était pas partagé, ce qui explique qu'elle n'ait pas repoussé les avances de Hans Nörner
- Les événements récents les ont encouragés à s'ouvrir l'un à l'autre, et ils ont décidé de se marier sans tarder, sachant à quel point Jean Cabrillon craignait de mourir avant d'avoir pu assister aux noces de sa fille ;
- C'est Jean Cabrillon qui a proposé la date du 12 novembre, arguant que, ce jour-là, le maire était disponible

Une catastrophe annoncée

Cauchemars

Si Pierre Corbin est toujours vivant, ses parents contactent les investigateurs dans les jours suivant l'annonce du mariage de Blanche Cabrillon : leur fils est tourmenté par des cauchemars de plus en plus nombreux et de plus en plus horribles, et ils pensent important qu'il les leur raconte. Si certains investigateurs ont un POU supérieur ou égal à 15, ils sont également hantés par ces rêves : les forces qui s'agitent sous Fourvière sont en train de prendre une telle ampleur que toute personne disposant de capacités médiumniques en est affectée. Ils causent la perte de 0/1D4 points de SAN.

- Une immense caverne, plongée dans la pénombre, dont la majeure partie est occupée par un lac ; ses eaux, d'abord tranquilles, commencent à s'agiter, à monter, puis à déborder, s'écoulant sur les berges ; des profondeurs du lac, quelque chose semble s'élever, crevant bientôt la surface : peu à peu, une gigantesque statue émerge, arborant trois horribles têtes grimaçantes aux attributs caprins et un torse pourvu de nombreuses mamelles
- La même caverne, mais une île est apparue au milieu du lac ; s'y dressent l'horrible statue et, à ses pieds, un autel de pierre ; devant celui-ci se tient un couple de mariés ;

plus loin, des individus encapuchonnés psalmodient ; tout à coup, la mariée lève une dague – sa garde est ornée du signe de la chèvre tricéphale – et la plonge dans le cœur de son époux ; l'instant suivant, une brume vivante aux atroces contours commence à se matérialiser
- La place Saint-Jean, en pleine nuit ; tout paraît tranquille mais, bientôt, un sourd grondement se fait entendre en provenance de la colline de Fourvière ; il va crescendo et, soudain, un terrible craquement retentit : la terre se met à dégringoler depuis le sommet de l'éminence, entraînant avec elle la basilique qui se disloque ; l'éboulement dévale les pentes à une vitesse incroyable, détruisant tout sur son passage et ensevelissant finalement le rêveur

Des signes avant-coureurs

Dans les jours et les heures qui ont précédé la catastrophe de Fourvière, un certain nombre de phénomènes inquiétants se sont produits. La plupart interviennent trop tardivement pour être utiles aux investigateurs ; néanmoins, afin de rendre l'atmosphère plus étrange et plus oppressante, le gardien peut tout à fait réarranger et amplifier ces faits réels :
- **6 novembre** : alors qu'il balaie la montée du Chemin-Neuf, un cantonnier nommé Joseph Collus remarque qu'en face des maisons portant les numéros 7 et 9, de l'eau suinte par les barbacanes percées dans le mur de soutènement qui borde la rue ; il signale le fait à son surveillant, M. Simonet, qui le note mais n'en informe pas son supérieur : la chose lui paraît assez normale, puisqu'il a beaucoup plu dans les jours précédents
- **10 novembre** : Rémy Méjat, adjoint technique au service de la voie publique, remarque par hasard le phénomène ; bien que le mur de soutènement ne présente ni fissure, ni bombement, il demande à M. Simonet d'en informer son supérieur
- **11 novembre** : l'eau sort des barbacanes sous pression et plus abondamment ; Collus le signale à M. Montchal, cantonnier faisant office de surveillant
- **12 novembre** : en face du numéro 3, la façade de l'immeuble situé au-dessus du mur de soutènement présente un bombement inquiétant ; il est évacué et, en fin d'après-midi, la montée du Chemin-Neuf est interdite à la circulation des seuls poids lourds ; un peu plus tard, Madame Andrée (qui tient un magasin de souvenirs religieux près de la basilique) et sa jeune filleule Irène, se rendant à l'opéra, croisent un cheval fou au bas des escaliers des Chazeaux : l'animal, complètement paniqué, ne cesse de hennir et de se cabrer ; le soir, une habitante du Chemin-Neuf constate que les pigeons ont déserté leurs nichoirs installés dans les barbacanes ; vers 22 h 15, parvenus à mi-hauteur de cette rue au cours de leur ronde, deux gardiens de la paix constatent que les bordures de trottoir se sont disjointes et que de l'eau coule par les fissures apparues dans l'asphalte ; vers 23 heures, deux autres gardes, au même endroit, voient surgir un véritable torrent de boue ; enfin, en rentrant de l'opéra, Madame Andrée et sa filleule s'étonnent : plus aucun pigeon dans les montées Saint-Barthélemy et du Chemin-Neuf, plus aucune trace des nombreux chats de gouttière qui arpentent généralement le quartier

La prédiction de Simon de Phares

Si ce n'est déjà chose faite, les cauchemars de Pierre Corbin – ou les leurs – devraient pousser les investigateurs à étudier les chapitres perdus de l'*Elucidaire*. S'ils les ont restitués à Jean Cabrillon, il leur faut d'abord obtenir sa permission. Il commence par tenter de se défiler en usant de faux-fuyants : « Est-ce bien nécessaire ? Tenez-vous vraiment à vous infliger ces horreurs ? ». Mais il finit par accepter, surtout s'ils recourent à de bons arguments (ils pensent que sa fille est toujours menacée, ils veulent réhabiliter le professeur Morin en montrant que ses recherches ont abouti et qu'elles lui ont coûté la vie…) : Cabrillon craint en effet d'éveiller leurs soupçons en leur opposant un refus. Il insiste cependant pour que les manuscrits restent chez lui (« Je ne veux pas prendre le risque qu'ils tombent à nouveau entre de mauvaises mains ») ; de plus, il commence à réfléchir à un moyen de se débarrasser des investigateurs. En étudiant ces écrits, il est possible de découvrir :
- Dans la deuxième partie, la prédiction de Simon de Phares : elle annonce qu'une catastrophe se produira dans la nuit du 12 au 13 novembre et que, cette nuit-là, la Chèvre à Trois Têtes pourra être convoquée dans son sanctuaire caché de Fourvière, là où existe un lac souterrain ; ces événements doivent donc se produire seulement quelques heures après le mariage de Blanche Cabrillon
- Dans la troisième partie, la description du rituel de l'Union : puisque les investigateurs ont vaincu les Mopses et les Ophites, il ne pourra être réalisé ; toutefois, le texte mentionne la présence d'un couple de jeunes mariés, l'épousée devant être liée, d'une façon ou d'une autre, à un culte de Shub-Niggurath
- Dans la troisième partie, la description du rituel visant à obtenir les faveurs de Shub-Niggurath : pour être mené à bien, il nécessite également la participation d'un couple de jeunes époux, l'un ou l'autre devant être lié au culte de la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux

Si les investigateurs interrogent Jean Cabrillon à propos de ces éléments, il s'étonne et affirme qu'à sa connaissance, aucun adorateur d'une divinité païenne ne figure dans son ascendance, dans celle de sa femme ou dans celle de Mathieu Lagnelet ; il précise toutefois n'être ni historien, ni généalogiste. Évidemment, sa décision d'éliminer les investigateurs ne pourra qu'être renforcée par une telle discussion.

Trouver le sanctuaire

Pactiser avec les goules

Au cours de leur enquête sur la disparition de Pierre Corbin, les investigateurs ont pu rencontrer les goules qui se terrent dans les souterrains de la Croix-Rousse. S'ils ont parlé avec celles-ci, elles ont révélé avoir été chassées de leur tanière, située près du lac

courage de la demander en mariage, et c'est d'ailleurs elle qui a finalement fait le premier pas. Ignorant totalement le destin que lui réserve Jean Cabrillon, il lui est redevable de l'avoir accepté comme futur gendre, comme il est redevable aux investigateurs d'avoir sauvé sa promise des griffes de Hans Hörner. Qu'elle ait manqué être séduite, il ne songerait pas un instant à le lui reprocher : au contraire, il se dit que, s'il avait eu plus de cran, cela ne se serait jamais produit.

Statistiques

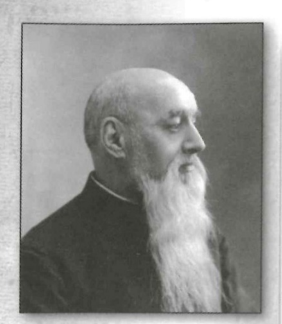
Artiste (75 %). Timide, neutre et paniqué. Perd facilement ses moyens.

Connaissance	50 %
Savoir-faire	50 %
Sensorielle	25 %
Influence	25 %
Action	10 %

Que faire si…

… les investigateurs tentent d'infiltrer l'hôtel particulier des Cabrillon ?

D'emblée, l'opération devrait leur sembler vouée à l'échec : de nombreux employés de maison logent sur place et, après le cambriolage dont il a été victime, Jean Cabrillon leur a demandé de se montrer vigilants, en particulier la nuit. Des rondes sont donc organisées dans le jardin et la résidence. Par conséquent, s'ils tentent malgré tout d'infiltrer les lieux et à moins de réaliser des exploits en matière de discrétion, les investigateurs seront repérés et on tentera de les capturer. Si cela réussit, Cabrillon estimera qu'ils constituent d'excellentes victimes supplémentaires à offrir à Shub-Niggurath et les fera conduire dans le sanctuaire souterrain de la déesse.



Le père Johannès
Sourcier vétéran.

Le père Johannès est un vieillard de soixante-dix-neuf ans dont l'épaisse barbe est d'un blanc de neige. En dehors d'un début de surdité, il est toujours en relative bonne forme et l'on a encore fréquemment recours à ses services. Muni de sa baguette de coudrier, il a découvert un grand nombre de sources, ce qui lui vaut une solide réputation. Son seul regret concernant sa carrière est de ne pas avoir pu accéder au lac sous Fourvière qu'il est cependant parvenu à localiser.

Statistiques
Sourcier chevronné (75%). Curieux, amical et conciliant.

sous Fourvière, par des hommes armés portant le signe de la Chèvre à Trois Têtes. À moins qu'ils n'aient finalement décidé de les combattre ou de les dénoncer, les investigateurs peuvent retourner voir les créatures pour tenter d'en apprendre davantage. Elles commencent par être hésitantes, rechignant à orienter des humains vers un lieu si proche de l'abri qu'elles souhaitent réintégrer ; mais en jouant sur ce dernier point (en soulignant, par exemple, qu'elles ne pourront regagner leurs pénates si le culte de Shub-Niggurath n'est pas démantelé), il est possible de les convaincre. Elles donnent alors rendez-vous aux investigateurs au pied de la montée du Greillon, la nuit suivante : sur place, elles leur montrent le passage secret dissimulé dans le tunnel et conduisant jusqu'au lac (voir ci-dessous). Enfin, si les investigateurs ont évoqué la cérémonie qui doit se dérouler dans la nuit du 12 au 13 novembre et s'ils exploitent le désir de vengeance des goules, elles promettront d'intervenir à leurs côtés pour empêcher ou interrompre le rituel.

Enquête à Fourvière

S'ils ont combattu les goules ou se refusent à demander leur aide, les investigateurs vont devoir recourir à d'autres sources d'information pour localiser une entrée menant au lac souterrain. Comme aucun document ne le mentionne, le seul moyen à leur disposition est d'interroger les habitants du quartier de Fourvière et de ses environs. Parmi eux, rares sont ceux à disposer d'éléments utiles, et les investigateurs doivent procéder à des tests de chance pour déterminer ce qu'ils parviennent à apprendre :

- La colline de Fourvière est truffée de galeries et les entrées permettant d'y accéder sont nombreuses (75 %) : s'ils s'y engagent, les investigateurs comprennent rapidement qu'ils pourraient passer des jours à les explorer sans découvrir ce qu'ils cherchent
- Quelqu'un se souvient avoir entendu parler d'une personne affirmant avoir navigué sur le lac souterrain mais ne peut donner davantage de précision sur ladite personne (40 %)
- Le lac serait situé sous le cimetière de Loyasse (20 %)
- Un tunnel situé au début de la montée du Greillon, dans le quartier de Gorge-de-Loup, pourrait bien mener jusqu'au lac (5 %)

Dans tous les cas, on finit par les orienter vers le père Johannès, sourcier réputé habitant une vieille maison de la montée du Gourguillon : il a plus d'une fois démontré l'ampleur de ses talents et si quelqu'un est en mesure de les aider, c'est bien lui. De fait, après les avoir reçus avec amabilité, le vieillard se révèle intarissable sur le sujet :

- Cela fait longtemps qu'il a entendu parler du lac sous Fourvière, et sa baguette de coudrier lui a plus d'une fois révélé la présence d'une vaste étendue d'eau souterraine
- Il a réussi à déterminer qu'elle se trouvait sous le cimetière de Loyasse mais n'a pas obtenu l'autorisation d'y mener des fouilles
- Il a localisé plusieurs tunnels susceptibles de conduire au lac, mais ils étaient malheureusement murés
- Il est persuadé qu'un souterrain, dont l'entrée se trouve dans une propriété privée, au bas de la montée du Greillon, mène tout droit au lac ; si le petit barrage qui bloque le passage l'a empêché de l'explorer complètement, il est peut-être possible, malgré tout, de découvrir sur place des éléments utiles

Le tunnel du Greillon

Le mystère du lac souterrain

La lettre que la veuve Richard envoya le 30 janvier 1931 à Édouard Herriot pour lui faire part de l'existence du lac sous Foruvière ne resta pas tout à fait sans suite : elle lança une controverse dont la presse s'empara et à laquelle s'intéressa le juge d'instruction Vinas, en charge de l'enquête sur les causes de la catastrophe du 13 novembre 1930. Il confia le dossier à M. Gebbard, commissaire aux délégations judiciaires, qui entendit bientôt Gabriel Roulet : cet ancien chef de district principal de la compagnie P.-L.M. affirmait avoir entendu parler d'un lac sous le cimetière de Loyasse. Ensemble, les deux hommes étudièrent les vestiges d'aqueducs romains et les sources suintant des pentes de la colline. Convaincus que si une entrée vers le lac souterrain existait, elle se trouvait à Gorge-de-Loup, ils interrogèrent les vieux habitants du quartier et apprirent qu'au numéro 1 de la montée du Greillon, sur la propriété Gignoux-Mayet, s'ouvrait un souterrain s'enfonçant dans l'éminence ; se rendant sur place, ils repérèrent effectivement un tunnel maçonné haut de deux mètres et large de quatre-vingts centimètres. Sur ce que cachait ce passage, deux versions s'opposèrent. La première fut défendue par un article de journal très détaillé et intitulé « On a trouvé un lac sous le cimetière de Loyasse » : selon lui, après cent mètres de progression, Gebbert et Roulet auraient découvert la fameuse étendue d'eau. La seconde, officielle et autrement plus crédible, fut donnée dans le rapport qu'un architecte de la ville, M. Giroux, rédigea suite à l'exploration systématique des souterrains lyonnais ordonnée après la catastrophe de Fourvière. Ce document note que la galerie du 1, montée du Greillon, barrée vingt-cinq mètres après son entrée par un petit barrage retenant les eaux, est d'une longueur totale de cinquante-huit mètres, et qu'elle n'aboutit à aucun lac.

Situé sur une propriété privée de la montée du Greillon, il s'ouvre dans le flanc nord de la colline de Fourvière. Informés de son existence par le père Johannès (ou par un habitant de Fourvière s'ils ont eu beaucoup de chance), les investigateurs peuvent facilement obtenir l'autorisation de l'explorer au-



près des propriétaires des lieux ; ils peuvent aussi choisir d'y pénétrer sans permission, mais courent alors le risque d'être surpris et de devoir s'expliquer auprès des autorités, à moins de convaincre les propriétaires qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions.
Il s'agit d'une galerie maçonnée d'une hauteur de deux mètres et d'une largeur de quatre-vingts centimètres. Au bout de 25 mètres, une retenue d'eau bloque la progression : elle est impossible à franchir et, de toute façon, la partie du tunnel qui se trouve au-delà est inondée. Cependant, en examinant le souterrain près de ce barrage, les investigateurs peuvent remarquer que les pierres du mur de droite sont descellées [Dissimulé]. S'ils les retirent, ils découvrent un boyau bas et étroit (TAI 7). D'abord perpendiculaire à la galerie principale, il décrit bientôt une courbe serrée pour finalement emprunter la même direction que celle-ci Après une centaine de mètres, il aboutit dans une petite grotte : c'est l'ancien repaire des goules, et les cadavres de leurs congénères tués au combat jonchent le sol. S'ouvrant dans une autre paroi, un court tunnel mène au lac souterrain.

Le caveau des Cabrillon

Une autre entrée menant au lac souterrain se trouve dans le cimetière de Loyasse. Deux éléments peuvent amener les investigateurs à le soupçonner : d'abord, en discutant avec le père Johannès ou avec les habitants du quartier de Fourvière, ils apprennent que le lac est réputé se situer sous le cimetière ; ensuite, s'ils se renseignent à propos de la sépulture familiale des Cabrillon, ils découvrent facilement qu'elle est installée dans sa partie la plus ancienne.

C'est une véritable petite chapelle de style néogothique. À l'intérieur, un escalier descend vers le caveau proprement dit, où sont alignés de nombreux cercueils. Les lieux sont régulièrement entretenus, mais il est possible de remarquer qu'ils ont été visités peu de temps auparavant [Dissimulé]. Surtout, en examinant le sol, on peut noter que les jointures de l'une des dalles ne sont pas cimentées [Dissimulé]. Juste à côté, dans une niche ménagée dans le mur, se trouve un discret levier [Dissimulé] : utilisé, il provoque le basculement de la dalle et l'apparition d'un trou béant ; un escalier en colimaçon, raide et étroit, permet de s'y engager. À son pied, quelques dizaines de mètres plus bas, débute une galerie creusée en pleine pierre. En la suivant sur une courte distance, on aboutit à une impasse fermée par un mur maçonné ; mais un nouveau levier permet de le faire glisser et, ainsi, d'accéder à la caverne abritant le lac souterrain.

Le lac souterrain

Dans les entrailles de la colline de Fourvière, les investigateurs découvrent une vaste caverne naturelle, qui s'étend sur plus d'un hectare et dont la hauteur atteint les vingt mètres. Ses parois sont percées de plusieurs galeries :

- Au nord, le tunnel en pente menant à la montée du Greillon ; peu après son entrée, de petites sources s'y déversent, l'inondant bientôt ; non loin de là, dans la même paroi, s'ouvre le passage menant à la grotte ayant longtemps servi de tanière aux goules (elle contient le boyau rejoignant le tunnel du Greillon, au-delà du barrage)
- À l'ouest, le souterrain menant au caveau des Cabrillon ; si le levier se trouvant à l'intérieur de ce tunnel n'a pas été acti-



Sombre Rejeton de Shub-Niggurath

Les Sombres Rejetons sont d'énormes masses grouillantes formées de tentacules fins et noirs, comme des vers. Ici et là, sur leur surface, se trouvent des bouches énormes et purulentes qui suintent une gelée verte ; sous elles, des tentacules plus gros se terminent sur d'énormes sabots noirs, lesquels leur permettent de marcher.
Ces monstres, hauts de quatre à sept mètres, ont une silhouette semblable à celle d'un arbre,

vé, on peut seulement constater, depuis la caverne, qu'un accès a été muré ; à proximité, un mécanisme extrêmement discret [Caché] permet cependant d'ouvrir le passage

- Au sud et à l'est débutent plusieurs autres galeries : certaines se démultiplient et se perdent dans les tréfonds de la colline, d'autres se sont effondrées ou ont été murées à l'endroit où elles atteignent la surface

Séparé des parois par des berges dont la longueur varie selon les endroits, allant de un à trois mètres, le lac souterrain occupe la majeure partie de la caverne. De forme vaguement circulaire, son diamètre maximal est de cent mètres environ ; ses eaux sombres, généralement paisibles, ne laissent rien entrevoir de ce qu'elles dissimulent. Le seul signe de présence humaine est une vieille barque de bois (fragile) abandonnée sur l'une des rives : bien des années plus tôt, elle a été amenée par un Lyonnais qui, ayant découvert le lac, souhaitait y naviguer en compagnie de quelques amis.
Cependant, alors que dans le ciel les astres se rapprochent de la position propice, le lac s'agite de plus en plus :

- Du 6 au 11 novembre, le sanctuaire englouti remonte lentement, tout en demeurant encore invisible ; à la surface, des remous se forment, tandis que les eaux débordent peu à peu et s'écoulent dans les tunnels avoisinants
- Le 12 novembre, le sanctuaire commence à s'élever hors des flots ; les berges sont constamment battues par les remous et l'eau s'écoule beaucoup plus abondamment dans les galeries
- Au soir du 12 novembre, le sanctuaire est complètement émergé (cf. page 241)

Un piège mortel

Le rêve

Dès qu'il aura l'impression que les investigateurs soupçonnent la vérité (s'ils ont tardé à lui restituer les chapitres perdus de l'*Elucidaire* ou s'ils lui ont demandé la permission de les consulter, par exemple), Jean Cabrillon réfléchit à un plan machiavélique pour se débarrasser d'eux et le met

en œuvre au plus tard dans la nuit du 10 au 11 novembre. Grâce au sortilège Envoyer des Rêves, il fait parvenir une vision trompeuse à Pierre Corbin dont les parents, bien sûr, préviendront rapidement les investigateurs. S'il est mort, c'est, parmi eux, celui disposant du POU le plus élevé qui reçoit la vision. Dans le même temps, Cabrillon demande à Gaspard de Malval d'invoquer un Sombre Rejeton de Shub-Niggurath dans les bois où il compte attirer ses adversaires : la créature devra rester dissimulée en les attendant.

Le rêve débute par une commémoration militaire, sur une grande place. Bientôt, la vue s'élève et s'élargit, révélant une ville bâtie sur la rive gauche du Rhône ; on peut y remarquer une cathédrale se dressant juste au bord du fleuve, des vestiges antiques (un temple, un théâtre…) ou encore, sur une colline dominant la cité, les vestiges d'un château. Ensuite, le champ de vision se rétrécit à nouveau, se focalise sur une rue très pentue décrivant des virages en épingle à cheveux au flanc d'une colline et, surtout, sur l'automobile en train de la remonter : elle quitte la ville, s'engage sur les hauteurs qui la voisinent au sud-est, longeant des champs puis des bois. Elle s'immobilise au milieu de ceux-ci et son conducteur en descend : il s'agit de l'un des serviteurs de Jean Cabrillon qui, muni d'une pelle, s'engage d'un pas pressé sur un étroit sentier. Après peut-être cinq cents mètres, les arbres s'écartent, dévoilant une petite clairière au milieu de laquelle se dresse une grande pierre solitaire. L'homme se met à creuser à son pied : au bout de quelques minutes, il dégage un coffre de métal. Le rêve s'achève alors qu'il l'ouvre et dévoile son contenu : une dague dont la garde porte le symbole de la Chèvre à Trois Têtes.

S'ils ne connaissent pas la ville montrée par la vision, il suffit aux investigateurs de poser quelques questions pour l'identifier : il s'agit de Vienne, qui se trouve à une trentaine de kilomètres au sud de la capitale des Gaules.

Dans les bois

S'ils décident de se rendre sur place, les investigateurs n'éprouvent aucune difficulté, tant le rêve s'est révélé précis. Parvenus à l'entrée du sentier, ils constatent qu'il est particulièrement défoncé : aussi, à moins que l'un d'entre eux ne dispose d'une compétence Conduite élevée, il est plus prudent de s'y engager à pieds.

Alors qu'ils approchent de la clairière, et s'ils se montrent attentifs, ils peuvent noter un certain nombre d'éléments étranges :

- À quelque distance du sentier, des arbres sont tombés et des buissons ont été arrachés [Évident]
- Ces signes sont disposés de telle sorte qu'ils semblent dessiner la piste qu'aurait pu laisser derrière elle une chose particulièrement grande [Dissimulé]
- Il flotte dans l'air une odeur discrète mais très désagréable, faisant penser à celle qui monterait d'une tombe fraîchement ouverte [Dissimulé]

S'ils remarquent ces indices et décident de tourner les talons, le Sombre rejeton se lance aussitôt à leurs trousses ; toutefois, compte tenu de la distance qui le sépare encore d'eux, il aura moins de chances de les rattraper. S'ils poussent jusqu'à la clairière, ils

les troncs étant les jambes courtes et le faîte de l'arbre les corps fins. Il émane d'eux une odeur de tombe putride.

Statistiques

CON	16
DEX	16
FOR	44
INT	14
POU	17
TAI	44
Mouv	8
Points de Vie	30
Impact	+16

Combat

- Tentacules 80 %
  dégâts : Impact + Drain de 1D3 FOR
- Piétinement 40 %
  2D6 points de dégâts + Impact
- Armure : les Sombres Rejetons sont composés d'une matière extraterrestre de sorte qu'une attaque à l'arme à feu réussie ne cause qu'un point de dégâts. Les fusils à pompe sont l'exception et causent des dégâts minimaux. Les armes de combat de corps à corps causent des dégâts normaux. Les armes basées sur la chaleur, l'explosion, la corrosion, l'électricité ou le poison n'ont aucun effet.

Compétences

Discrétion	60 %
Se cacher dans les bois	80 %

• Sortilèges

Chaque Sombre Rejeton connaît un nombre de sort égal à la moitié de son INT. Tous connaissent Appeler Shub-Niggurath.

• Perte de SAN : 2/1D10





Théodore et Adélaïde Claqueret

Sorciers ruinés

Approchant la cinquantaine, Théodore conserve un corps plutôt athlétique, même s'il commence à prendre de l'embonpoint ; Adélaïde, légèrement plus âgée, reste très coquette et consacre beaucoup de soin à son apparence. Enjoués et sympathiques, ils sont d'une compagnie agréable ; quant à leurs mises élégantes et à leurs manières distinguées, elles témoignent de leur appartenance à la grande bourgeoisie. De fait, ils sont issus de très anciennes familles lyonnaises, et Théodore possède une petite banque d'affaires.

Mais, pour eux, tout ne va pas aussi bien qu'ils voudraient le laisser croire. Suite à des investissements hasardeux et à la crise économique, ils sont quasiment ruinés. Aussi attendent-ils beaucoup du rituel qui doit se dérouler dans la nuit du 12 au 13 novembre. Comme leurs ancêtres, ils vénèrent Shub-Niggurath et espèrent que ses faveurs leur permettront de renouer avec la prospérité, assurant ainsi l'avenir de leurs nombreux enfants. Comme leurs ancêtres, aussi, ils ont quelque peu étudié les arts occultes : ils peuvent donc se révéler de dangereux adversaires, même si leur manque de pratique et leur peu d'expérience des situations stressantes risquent de se retourner contre eux.

Statistiques

Homme d'affaire et dilettante experts (75 %). Débonnaires, hostiles et désemparés.

« La crise ? Non non, aucun souci de ce côté-là... »

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	25 %
Influence	50 %
Action	10 %.

- Sortilèges
  Danse des Flammes, Tourmenter.

constatent d'emblée que la pierre montrée par le rêve en est absente. Il n'y a pas davantage de dague à découvrir mais ils n'ont de toute façon pas le temps de se lancer à sa recherche. Quelques instants seulement après leur arrivée, un grand craquement de bois brisé retentit : le Sombre Rejeton dissimulé à une vingtaine de mètres de là les charge. Fuir est la seule solution, même si parvenir à lui échapper ne sera pas une mince affaire.

Le mariage

Le 12 novembre, le mariage de Blanche Cabrillon et de Mathieu Lagnelet est célébré en grande pompe. Tout commence à 9 heures, à l'hôtel de ville, où les deux amoureux échangent leur consentement devant Édouard Herriot et une assistance si nombreuse que la salle peine à la contenir. Ensuite, le cortège nuptial, composé d'une longue file de luxueuses automobiles décorées pour l'occasion, prend la direction de la colline de Fourvière. Aussi vaste soit-elle, la basilique ne tarde pas à être comble, au point qu'il ne reste plus une seule place assise : tout ce que la cité compte de notables et de personnes importantes s'y est donné rendez-vous. Une fois la cérémonie religieuse terminée, les nouveaux époux et plusieurs dizaines d'invités, dont les investigateurs (à moins qu'ils n'aient décliné l'invitation), rejoignent l'hôtel particulier du boulevard des Belges. Ils se voient offrir un magnifique banquet, après lequel l'après-midi s'écoule en danses et en réjouissances diverses. Enfin, vers 19 heures, Jean Cabrillon, qui donne d'inquiétants signes de faiblesse, annonce qu'il va se retirer : le moment est venu pour les invités de prendre congé.

En apparence, il s'agit donc d'un mariage des plus classiques, quoique particulièrement fastueux. C'est néanmoins, pour les investigateurs, l'occasion de rencontrer ceux qu'ils seront amenés à combattre dans seulement quelques heures : les Malval et les Claqueret, qui se présentent comme de vieux amis de Jean Cabrillon ; interrogée à leur sujet, sa fille avouera cependant qu'elle ne les a presque jamais vus. Les investigateurs peuvent également remarquer que la jeune femme porte un étrange pendentif en argent représentant une chèvre à trois têtes stylisée ; son père vient de lui l'offrir, affirmant que c'est un bijou qui se transmet de génération en génération dans la famille de sa défunte épouse. Lui-même, ainsi que les Malval et les Claqueret, portent sous leurs vêtements un médaillon similaire ; toutefois, tandis que les heures passent et que leur nervosité et leur impatience s'accroissent, ils se mettent à jouer machinalement avec eux, ce qui permet de les apercevoir.

Face aux adorateurs de Shub-Niggurath

Obtenir de l'aide

Il est probable que les investigateurs cherchent à obtenir des renforts pour le combat qui s'annonce. S'ils ne les ont ni combattues, ni trahies, les Goules peuvent accepter de leur prêter main-forte. Une autre solution consiste à aller trouver l'inspecteur Vernet : il leur fait désormais totalement confiance et n'est pas long à convaincre. Cependant, faute de preuves recevables devant la justice, il a besoin de prendre les membres du culte en flagrant délit ; par conséquent, il propose d'intervenir avec plusieurs de ses hommes après le début du rituel. Enfin, il est également possible de contacter d'autres PNJ croisés durant les précédents scénarios (comme Maurice Garenne ou Catherine Thévenet) : pour peu qu'ils entretiennent de bonnes relations avec les investigateurs, ils accepteront de combattre à leurs côtés.

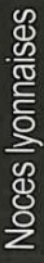
Le trajet

Si les investigateurs n'ont pu localiser le lac souterrain où s'ils désirent intervenir avant que les fidèles de Shub-Niggurath ne l'atteignent, ils ont l'opportunité de les suivre. Ceux-ci quittent l'hôtel particulier à 23 heures, à bord de deux automobiles : la première est occupée par Jean Cabrillon, sa fille, son gendre et les Claqueret ; la seconde, par le clan Malval. Ils prennent à allure normale la direction du cimetière de Loyasse et n'accélèrent pas même s'ils remarquent qu'ils sont suivis : ils ne veulent en aucun cas attirer l'attention de la police.

Ils se garent à quelque distance du cimetière et y pénètrent par une entrée secondaire non gardée, prenant aussitôt la direction du caveau des Cabrillon. Si les investigateurs choisissent ce moment pour passer à l'action, les quatre frères Malval tentent de les éliminer ou au moins de les retenir, tandis que les autres poursuivent leur chemin, pénètrent dans la tombe puis empruntent le passage secret menant jusqu'au lac.

Le sanctuaire

Au soir du 12 novembre, le sanctuaire de Shub-Niggurath est complètement émergé. Une île est ainsi apparue au milieu du lac, reliée à ses berges par trois ponts de pierre également sortis des eaux (un au nord, un à l'est, un au sud) : circulaire, large d'une quarantaine de mètres, elle est constituée d'un grand bloc rocheux aux contours étonnamment réguliers, sur lequel se sont déposées de nombreuses couches de sédiments, le tout étant recouvert d'une épaisse vase encore humide ; sur le pourtour de l'île sont plantées de massives colonnes reliées entre elles par leurs chapiteaux ; enfin, en son centre, se dresse une gigantesque statue, haute d'une quinzaine de mètres et dotée de trois énormes têtes de chèvre grimaçantes. Elle semble observer avec intensité le grand autel de pierre placé juste à ses pieds.



Les adorateurs de Shub-Niggurath pénètrent dans la caverne par le passage secret ménagé dans sa paroi ouest, longent la berge du lac puis s'engagent sur le pont sud. Ils restent en groupe, à moins qu'on ne tente de les empêcher de gagner l'île : dans ce cas, les frères Malval affrontent les intrus, pendant que les autres essaient de rejoindre l'autel pour y célébrer coûte que coûte le rituel.

Le rituel

Si personne ne les attend sur l'île, les fidèles de Shub-Niggurath allument des braseros, lesquels illuminent brillamment l'autel et la statue et plus modestement le reste du sanctuaire. Puis, sans plus tarder, ils entament la cérémonie :

- Blanche Cabrillon et Mathieu Lagnelet sont placés devant l'autel ; sous l'emprise d'un sortilège, ils ne peuvent ni s'enfuir, ni se défendre ; on a placé dans la main de la jeune femme une dague dont la garde porte le signe de la Chèvre à Trois Têtes
- Formant un demi-cercle autour d'eux, Jean Cabrillon, Théodore Claqueret, son épouse et Gaspard de Malval prononcent les paroles du rituel
- Les quatre frères Malval, brandissant fusils et lampes électriques, surveillent les ponts, prêts à tirer sur quiconque tentera de les emprunter

Il ne reste alors plus que quelques minutes aux investigateurs pour intervenir ; ils peuvent atteindre l'île par les ponts ou en utilisant la vieille barque abandonnée sur le rivage. Une fois le combat engagé, les adorateurs de la Chèvre à Trois Têtes agissent de la manière suivante :

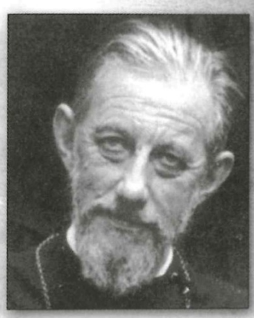
- Les frères Malval combattent tant qu'ils penseront pouvoir l'emporter ; si ce n'est plus le cas, ou si leur père meurt, ils tentent de prendre la fuite
- Ce n'est que s'ils sont en passe d'être débordés que Gaspard de Malval et les Claqueret les

Lac souterrain
(avant le 12 novembre)

Boyau creusé par les goules
Galerie inondée venant de la Montée du Greilon
Ancien antre des goules
Barque abandonnée sur la berge
Passage secret
Galerie menant au caveau des Cabrillon
Lac souterrain

Lac souterrain et le sanctuaire de Shub Niggurath
(soir du 12 novembre)

Galerie inondée venant de la Montée du Greilon
Ancien antre des goules
Barque abandonnée sur la berge
Pont
Passage secret
Sanctuaire de Shub Niggurath
Galerie menant au caveau des Cabrillon
Statue
Autel
Pont
Pont



Gaspard de Malval
Guérisseur misanthrope

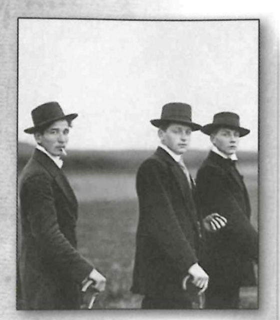
Descendant d'une noble lignée depuis longtemps désargentée, c'est un homme de soixante-deux ans, grand et maigre, dont le visage émacié est mangé par une épaisse barbe grise. Il porte généralement des vêtements simples et pratiques qu'il troque, dans les rares occasions où il doit se rendre en ville, contre un vieux costume démodé. Sa voix est rauque, ses manières brusques, et l'on sent assez qu'il n'apprécie guère la compagnie des hommes. De fait, il ne quitte guère sa demeure, une ferme qui se dresse à l'orée des bois couvrant les hauteurs au sud-est de Vienne.

Les habitants des environs le connaissent comme guérisseur ; ils recourent souvent à ses services, même si les mauvaises langues insinuent qu'il serait également sorcier. Ces racontars ne font qu'approcher la vérité, car Gaspard de Malval est un adorateur de Shub-Niggurath et le membre le plus important de son culte après Jean Cabrillon. Dans sa famille aussi, la dévotion à la déesse se transmet de génération en génération ; ses quatre fils et lui attendent donc avec impatience le moment où elle pourra leur dispenser ses faveurs et, qui sait, redonner à leur famille sa gloire d'antan.

Statistiques
Sorcier expérimenté (75 %). Taciturne, hostile et agressif.
N'aime pas ceux qui parlent pour ne rien dire.

Connaissance	50 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	25 %
Influence	10 %
Action	50 %

• Sortilèges
Arrêt cardiaque, Appeler / Congédier Shub Niggurath, Cauchemar, Cercle de Nausée, Invoquer / Contrôler un Sombre Rejeton, Danse des Flammes, Domination, Fascination, Flétrissement, Instiller la Peur, Mauvais Œil, Tourmenter.



Les fils Malval
Fratrie obéissante

Trois des quatre frères Malval en tenue du dimanche

Les quatre fils Malval, dont l'âge va de trente ans pour le plus jeune à trente-huit pour le plus vieux, ressemblent beaucoup à leur père et sont difficilement différenciables les uns des autres. Grands, minces mais solides, ils ont les mêmes cheveux bruns et drus, les mêmes visages hâlés à force de passer du temps au grand air. Ils travaillent en effet dans la ferme familiale et chassent fréquemment dans les bois avoisinants. Toutefois, ils sont moins sauvages que leur géniteur et se montrent beaucoup plus à l'aise en société.
Élevés dans le culte de Shub-Niggurath mais ne présentant aucune disposition pour les sciences occultes, les quatre frères constituent pour ainsi dire le bras armé de l'organisation dirigée par Cabrillon : ce sont d'excellents tireurs formés au maniement des armes à feu lors des combats de la Grande Guerre. Comme Gaspard, ils attendent avec impatience le moment où la déesse les gratifiera de ses bienfaits – l'aîné espérant même pouvoir épouser Blanche Cabrillon après la mort de son premier mari. Toutefois, ils ne sont pas aussi fanatiques que leur père et tiennent beaucoup à la vie ; ils n'hésiteront donc pas à fuir s'ils se retrouvent dans une situation critique.

Statistiques
Excellents chasseurs (75 %). Taciturne, hostiles et sanguins.
Aiment traquer le gibier, quel qu'il soit.

Connaissance	10 %
Savoir-faire	25 %
Sensorielle	50 %
Influence	25 %
Action	50 %

Combat
• Fusil de chasse 75 %
2D6 points de dégâts.

rejoignent dans la bataille, ces derniers finissant par se rendre s'ils la pensent perdue
• Jean Cabrillon, lui, reste quoiqu'il arrive concentré sur le rituel, persuadé qu'il aura le temps de pousser sa fille à tuer Mathieu Lagnelet, ce qui provoquera aussitôt l'apparition de Shub-Niggurath

Si les investigateurs échouent à interrompre le rituel, la déesse fait son apparition. Il leur faut alors fuir, à moins qu'ils ne connaissent le sortilège permettant de la congédier : dans ce cas, pour peu qu'ils parviennent à le lancer, ils ont encore une chance d'éviter le pire.

Conclusion de la campagne

Cette campagne peut se terminer de trois manières différentes :
• Si les investigateurs parviennent à empêcher ou à interrompre la cérémonie dans le sanctuaire souterrain de Shub-Niggurath, l'effondrement de la colline de Fourvière, dans la nuit du 12 au 13 novembre 1930, est tel qu'il s'est produit dans la réalité ; Jean Cabrillon (voire Wolfgang Hörner ou Bernard Guivre, si l'un d'eux a pu épouser sa fille) est tué ; Blanche, qui ignorait les desseins de son père ou de son mari, hérite de tous les biens familiaux ; un rude coup a été porté aux adeptes des divinités du Mythe
• Si les investigateurs ont vaincu les cultes de Yig et de l'Homme cornu mais n'empêchent pas les fidèles de Shub-Niggurath de procéder à leur rituel, l'effondrement de la colline de Fourvière, dramatique, entraîne la destruction totale de la basilique ; l'influence que la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux exerce sur Lyon s'accroît considérablement, à l'instar de la fortune et de la puissance des familles Cabrillon, Claqueret et Malval
• Si les investigateurs ont échoué à démanteler les sectes des Mopses et/ou des Ophites et s'ils n'empêchent pas l'Union, l'effondrement de la colline de Fourvière se révèle d'une telle ampleur que la basilique est détruite, ce qui accroît l'influence des divinités du Mythe sur Lyon ; de plus, le fruit des ébats de Shub-Niggurath et de son partenaire hante les souterrains de la ville, provoquant de nombreuses disparitions

Shub-Niggurath

Elle apparaît à ses fidèles sous la forme d'une énorme masse nuageuse qui bout et qui suppure ; des morceaux de brume fusionnent par moments, formant des parties de corps épouvantables, aux tentacules noirs et charnus, aux bouches gluantes et ruisselantes, aux jambes courtes et ondulantes se terminant par des sabots noirs, ce qui explique l'allusion à une « chèvre ». Une information laisse entendre que son lait pourrait avoir des propriétés extraordinaires.
Si on l'invoque, Shub-Niggurath attaque les personnes présentes qui ne sont pas membres de son culte. Elle possède une douzaine de tentacules, mais un seul peut attaquer une victime par tour. Une fois attrapé, l'investigateur est frappé violemment contre le corps de la Déesse, puis ses fluides corporels sont puisés par l'une de ses nombreuses bouches. Elle peut aussi piétiner les créatures de TAI 60 ou moins, sur une largeur de 10 à 20 mètres.

Statistiques

CON	170
DEX	28
FOR	72
INT	21
POU	70
TAI	120
Mouv	15
Points de Vie	145
Impact	+44

Combat
• Tentacules 100 %
6D6 points de dégâts
• Piétinement 75 %
Impact
• Morsure 100 %
absorbe 1D6 points de FOR par tour
• Armure : aucune. Cependant, son corps gluant et brumeux est immunisé contre les armes physiques. Les armes magiques, le feu, l'électricité ou des énergies semblables le blessent normalement. Ses tentacules gras et ses vapeurs gluantes peuvent se fusionner et ainsi lui permettre de régénérer les Points de Vie perdus. Chaque Point de Magie qu'elle dépense lui permet de régénérer 2 Points de Vie.

• **Sortilèges**
Shub-Niggurath connaît au minimum tous les sorts appartenant aux Dieux Extérieurs. Elle a enseigné à ses adorateurs la Création de Portail, la Malédiction d'Azatoth et le Signe de Voor.

• **Perte de SAN** : 5/1D100

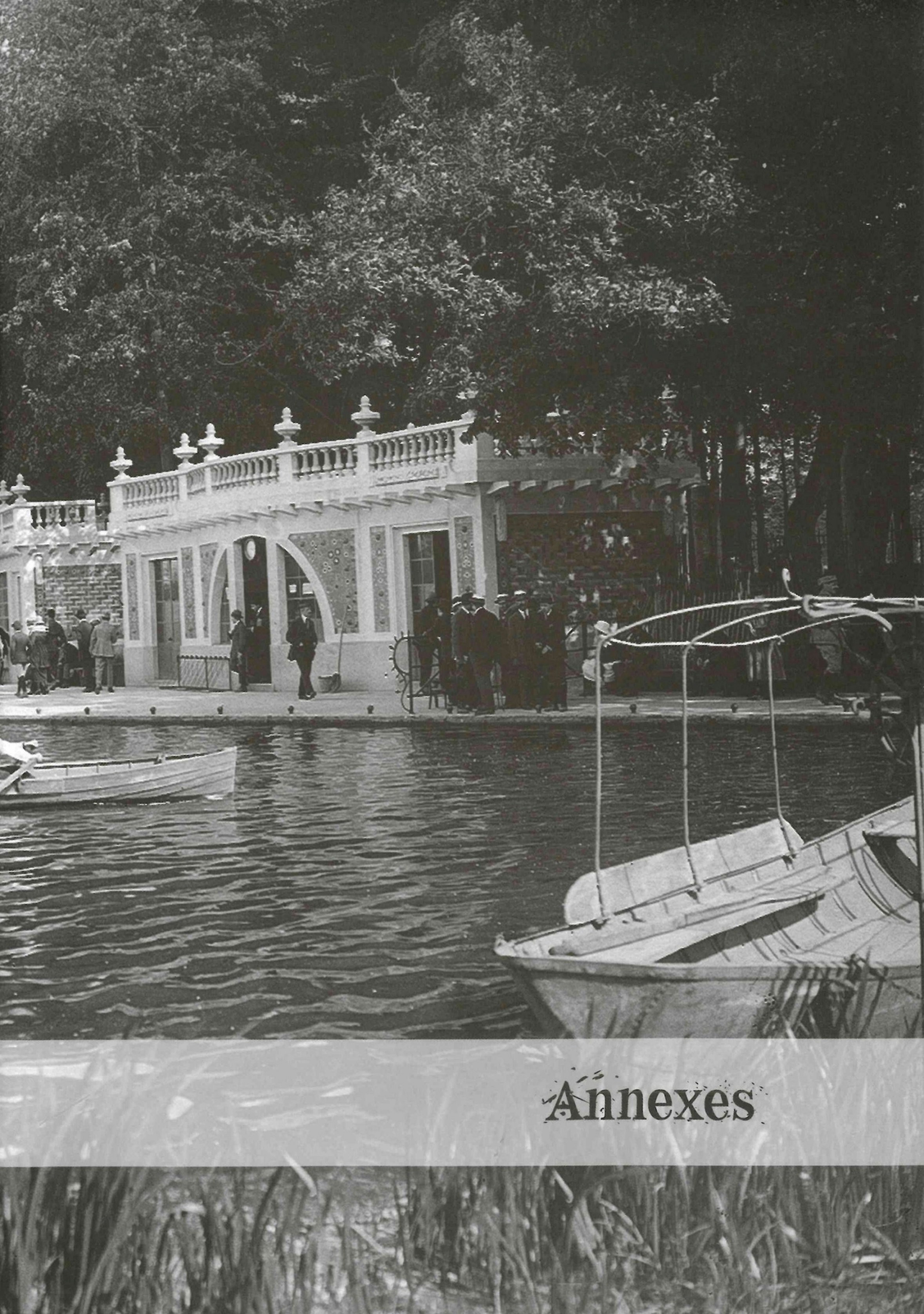






Le glissement de terrain de la Fourvière, photo prise le 13 Novembre 1930





Annexes

Documents à distribuer

Cher ami.

J'espère que vous vous portez bien et que vous ne m'en voulez pas trop pour ce long silence. Mais vous me connaissez : lorsque je suis plongé dans mes recherches, j'ai une fâcheuse tendance à oublier tout le reste. Je vous prie de bien vouloir m'en excuser, tout en étant persuadé que ce qui suit vous rendra enclin à la clémence.

En effet, une fois n'est pas coutume, j'ai obtenu des résultats dépassant toutes mes espérances. Je m'étais mis en tête de découvrir les chapitres manquants de l'Elucidaire de Simon de Phares – vous savez, l'ouvrage dont le Dr Wickersheimer a publié la première partie l'an dernier. Comme vous vous en doutez, mes collègues m'ont prédit un échec cuisant, et ils ont failli avoir raison. Cependant, l'un d'entre eux, bien malgré lui, m'a donné un coup de pouce inespéré : en voulant se moquer de moi, il m'a mis sur une piste qui, si elle paraissait des plus farfelues, s'est avérée payante. Vous comprendrez comme la chose est ironique lorsque je vous la raconterai de vive voix !

A ce propos, je compte organiser une grande conférence pour rendre publics mes premiers résultats, et je serais ravi si vous pouviez y assister. Je vous promets que vous ne regretterez pas le déplacement ! Ces informations sont susceptibles de vous intéresser, et je suis prêt à vous en dire davantage après la réunion, en privé.

Bien à vous.

André

Scénario 1 - Annexe 1 -Lettre

C'est à désespérer. Pourtant, je suis persuadé qu'ils existent. Mais ce genre de certitude m'a déjà mené à bien des échecs. Sera-ce encore..

...nglois pensait se moquer de moi avec son article ; en fait, il m'a donné la clef. Qui l'aurait cru ? Pas étonnant que les spirites considèrent ce gamin comme..

...comprends mieux ses réticences à rendre ces textes publics : leur contenu est littéralement eff...

Je n'aurais pas dû me précipiter à organiser cette conférence et faire tant de publicité. C'est la deuxième personne bizarre à venir me trouver pour me proposer d'acheter...

...suivi. Et ce n'est pas de la paranoïa. Je vais rendre les man..

Scénario 1 - Annexe 2 -Extrait de journal

L'enfant prodige

Le petit monde des spirites lyonnais est en ébullition. La cause ? Un enfant. Mais pas n'importe quel enfant ! Ce fils de canut, à en croire les amateurs de Ouija et de tables tournantes, serait doté de capacités médiumniques hors du commun. « Nous sommes déconcertés par l'ampleur de ses talents, certes, mais il y a autre chose, confie un spirite. D'ordinaire, le don de médium fait son apparition au moment de la puberté. Ensuite, ce sont souvent les femmes qui en sont gratifiées. » Or, ici, nous avons à faire à un garçon de neuf ans. De ces particularités, certains n'hésitent pas à tirer d'audacieuses conclusions : ne pourrait-il s'agir de la réincarnation tant attendue d'Allan Kardec ou, plus encore, de celle de Maître Philippe ?

Après tout, ce dernier faisait aussi montre, dès son plus jeune âge, de pouvoirs qui étonnaient le curé de son village… Les parents du garçon, toutefois, refusent d'aller aussi loin et songent avant tout à le protéger. « Il a un don, c'est certain, reconnaît sa mère, mais nous ferons tout pour qu'il ait une enfance la plus normale possible. » « S'il peut rendre service dans des cas exceptionnels, pourquoi pas, ajoute son père. Par contre, qu'on vienne l'ennuyer pour tout et n'importe quoi, c'est hors de question. » Voilà qui est dit : inutile donc d'aller déranger cette famille pour connaître les résultats des prochaines courses hippiques !

Marcel Renard

Scénario 1 - Annexe 3 -Article

Les Ophites au début de l'ère chrétienne

Les sectes ophiolâtres, si nombreuses dans l'antiquité, se prêtaient surtout à ces folles associations. Sous le nom de nahassiens ou d'ophites se groupèrent quelques païens adorateurs du serpent, à qui il convint à certain jour de s'appeler chrétiens. C'est d'Assyrie que vint, ce semble, le germe de cette Église bizarre ; mais l'Égypte, la Phrygie, la Phénicie, les mystères orphiques y eurent leur part. Comme Alexandre d'Abonotique, prôneur de son dieu-serpent Glycon, les ophites avaient des serpents apprivoisés (agathodémons) qu'ils tenaient dans des cages ; au moment de célébrer les mystères, ils ouvraient la porte au petit dieu et l'appelaient. Le serpent venait, montait sur la table où étaient les pains et s'entortillait à l'entour. L'Eucharistie paraissait alors aux sectaires un sacrifice parfait. Ils rompaient le pain, se le distribuaient, adoraient l'agathodémon et offraient par lui, disaient-ils, un hymne de louange au Père céleste. Ils identifiaient parfois leur petit animal avec le Christ ou avec le serpent qui enseigna aux hommes la science du bien et du mal.

Les théories des ophites sur l'Adamas, considéré comme un éon, et sur l'œuf du monde, rappellent les cosmogonies de Philon de Byblos et les symboles communs à tous les mystères de l'Orient. Leurs rites avaient bien plus d'analogie avec les mystères de la Grande Déesse de Phrygie qu'avec les pures assemblées des fidèles de Jésus. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils avaient leur littérature chrétienne, leur Évangiles, leurs traditions apocryphes, se rattachant à Jacques.

Ernest Renan, *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, Paris, Calmann-Lévy, 1882, pp. 132-133.

Scénario 2 - Annexe 1 - Extraits

Le serpent qui se mord la queue

Le serpent qui se mord la queue était adoré à Hiérapolis en Phrygie, par les Naasséniens, secte gnostique à peine chrétienne. Les Ophites, branche importante du gnosticisme, comprenaient plusieurs sectes que se rencontraient en un point, l'adoration du serpent, envisagé comme le symbole d'une puissance supérieure ; comme le signe de la matière humide, sans laquelle rien ne peut exister ; comme l'âme du monde qui enveloppe tout et donne naissance à tout ce qui est, le ciel étoilé qui entoure les astres ; le symbole de la beauté et de l'harmonie de l'univers. Le serpent Ouroboros symbolisait donc les mêmes choses que l'œuf philosophique des alchimistes. Le serpent était à la fois bon et mauvais. Ce dernier répond au serpent égyptien Apophis, symbole des ténèbres et de leur lutte contre le soleil.

Marcellin Berthelot, *Les origines de l'alchimie*, Paris, Georges Steinheil, 1885, pp. 62-63.

Scénario 2 - Annexe 2 - Extraits

Inquiétante disparition

La Croix-Rousse est en émoi après la disparition d'un enfant du quartier, survenue hier en toute fin d'après-midi. Inquiets de ne pas voir revenir leur fils qu'ils avaient envoyé acheter des provisions dans une épicerie située à moins de cinq minutes du domicile familial, M. et Mme Corbin l'ont vainement cherché avant d'alerter la police. L'enquête privilégie la piste de l'enlèvement même si, pour l'heure, aucun témoin de la scène n'a été trouvé : « La nuit était tombée et le temps était brumeux », déclare l'un des enquêteurs avant d'ajouter que « certains riverains ont cru entendre un cri mais n'en sont pas certains ». Quant à l'épicier, la dernière personne à avoir vu l'enfant, il a pour sa part expliqué que Pierre Corbin « avait l'air rudement pressé de rentrer chez lui ».

Scénario 2 - Annexe 3 - Article

Monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer l'arrivée à Lyon de mon petit-fils Gabriel, qui sera bientôt amené à prendre ma succession. Il vivait jusqu'à présent au Mexique, son pays natal, mais il a depuis toujours marqué un grand intérêt pour la patrie de ses ancêtres et, à présent que ses études sont terminées, il a décidé de venir s'établir dans notre belle cité.

Pour fêter l'événement, je donnerai une réception à mon domicile, samedi prochain. Ce sera en outre, pour Gabriel, l'occasion de faire en quelque sorte son entrée dans le monde, de lier connaissance avec les estimables personnes qu'il aura désormais le privilège de côtoyer au quotidien. Aussi serais-je très honoré si votre fille et vous-mêmes acceptiez d'être des nôtres.

Dans l'attente de votre réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

Bernard Guivre

Scénario 2 - Annexe 4 - Lettre

L'origine des Mopses

Lorsqu'on eut connaissance à Vienne de la bulle de Clément XII, la franc-maçonnerie y était en grande faveur parmi les personnes de la cour ; aussi l'excommunication pontificale n'y fut-elle point publiée, et l'empereur Charles VI se borna-t-il à motiver sur cette bulle l'interdiction qu'il prononça, dans la même année, de toutes les assemblées de maçons dans les Pays-Bas autrichiens. Toutefois quelques frères timorés se détachèrent des loges, en Autriche, et formèrent à la place une société séparée, qu'ils appelèrent l'ordre des Mopses. Les doctrines de cette nouvelle association, dans laquelle on admettait des femmes, étaient parfaitement insignifiantes et ne pouvaient donner d'ombrage au clergé, bien que les mopses s'assemblassent dans le secret comme les francs-maçons. Cette société se répandit dans toute l'Allemagne, dans les Provinces-Unies, dans la Flandre autrichienne et jusqu'en France. Mais elle n'y eut qu'une courte durée, et y fut remplacée par les loges d'adoption.

F.-T. Bègue-Clavel, Histoire pittoresque de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes anciennes et modernes, Paris, Pagnerre, 1844, p. 154.

Les Mopses selon Éliphas Lévi

Les sociétés secrètes de l'Allemagne avaient des cérémonies et des rites qui se rapportaient plus ou moins à ceux de l'ancienne magie ; dans la société des mopses, par exemple, on renouvelait avec des formes adoucies et presque plaisantes la célébration des mystères du sabbat et de la réception secrète des templiers. Le bouc baphométique était remplacé par un chien, c'était Hermanubis au lieu de Pan ; la science à la place de la nature, substitution équivalente, puisqu'on ne connaît la nature que par la science. Les deux sexes étaient admis chez les mopses comme au sabbat ; la réception était accompagnée d'aboiements et de grimaces, et, comme chez les templiers, on proposait au récipiendiaire de baiser à son choix le derrière du diable, celui du grand maître ou celui du mopse ; le mopse était, comme nous venons de le dire, une petite figure de carton recouverte de soie, représentant un chien, nommé mops en allemand. On devait en effet, avant d'être reçu, baiser le derrière du mopse, comme on baisait celui du bouc Mendès, dans les initiations du sabbat. Les mopses ne s'engageaient pas les uns aux autres par des serments, ils donnaient simplement leur parole d'honneur, ce qui est le serment le plus sacré des honnêtes gens ; leurs réunions se passaient comme celles du sabbat, en danses et en festins, seulement, les dames restaient vêtues, ne pendaient pas de chats vivants à leurs ceintures et ne mangeaient pas de petits enfants : c'était un sabbat civilisé.

Éliphas Lévi, Histoire de la magie, Paris, Germer Baillière, 1860, pp. 459-460.

Un nouveau club ouvre ses portes à Lyon

Les Mopses, vous connaissez ? Il y a encore quelques mois, si vous répondiez oui à cette question, c'est que vous étiez incollable sur l'histoire de la franc-maçonnerie : comment savoir, sinon, que cette organisation est née dans le monde germanique après que le pape Clément XII ait fulminé, en 1738, sa fameuse bulle In eminenti apostolatus specula à l'encontre des adeptes du Grand Architecte ? Mais aujourd'hui, il en va tout autrement : si vous savez ce que sont les Mopses, c'est juste que vous faites partie de la bonne société lyonnaise.

En effet, cette loge a ouvert ses portes il y a quelques jours. Au sens propre du terme. « Notre organisation, présente dans la capitale des Gaules depuis cinquante ans, restait jusqu'ici très confidentielle, explique Auguste Bouvier, son président. Aujourd'hui, nous avons décidé de nous adresser à un public plus large. » Plus large, tout est relatif ! Si aucune profession n'en est formellement exclue, ce club privilégie malgré tout un recrutement élitiste et, pour y être admis, il faut bénéficier du parrainage de l'un de ses membres. Les heureux élus se voient régulièrement conviés au siège de l'organisation, un magnifique hôtel particulier du boulevard des Belges, pour participer à des banquets ou à des bals qui sont autant d'occasions de faire des rencontres : les Mopses entendent joindre l'utile à l'agréable, le tout dans une ambiance moins guindée que les habituelles mondanités. Autre particularité du club : il est ouvert aux messieurs comme aux dames. « Dans nos sociétés modernes, les femmes occupent une place de plus en plus importante, et ce, à tous les niveaux, constate Auguste Bouvier. Alors, pourquoi les exclurions-nous ? Le monde change, il faut changer avec lui ! »

Marcel Renard

Monsieur.

Si je me permets de vous écrire aujourd'hui, c'est que j'ai d'importantes révélations à vous faire concernant une certaine organisation installée dans votre ville. Je la connais fort bien, puisque j'en faisais moi-même partie jusqu'à ce que, ayant atteint le plus haut rang parmi ses membres, je découvre l'effroyable réalité qui se dissimule derrière des dehors si plaisants. Cette réalité, j'ai longtemps voulu la garder pour moi, d'abord parce que je m'y étais engagé par serment, ensuite parce que j'avais terriblement honte d'y avoir eu ma part, aussi brièvement que ce soit. Mais voilà des mois que mes souvenirs me hantent, que ma conscience me taraude. J'en ai perdu le sommeil et j'en perdrai la raison si je ne peux me décharger, enfin, de cet horrible fardeau.
Malheureusement, il existe un préalable à ma délivrance, une condition à mes aveux : que vous acceptiez de me placer sous protection rapprochée. Sinon, je serai perdu, car au moment même où je romprai mon serment, Celui que servent ces gens en sera informé et me fera subir le destin qu'il réserve aux parjures. Je ne crains pas de mourir – sans doute l'ai-je mérité ; mais cette fin-là est autrement pire que la mort.
J'ai bien conscience de ce que mes propos ont de déconcertant et même d'inquiétant quant à ma santé mentale ; pourtant, je puis vous assurer que je ne suis pas fou – pas encore – et que mon seul désir est de lutter contre un danger bien réel. Mais déjà, ma volonté vacille ; je vais m'arrêter là et sortir immédiatement poster cette lettre, sans quoi je risque de la brûler, comme j'ai brûlé les précédentes. Si vous agréez à ma demande – et je prie de tout cœur pour que ce soit le cas –, téléphonez-moi à mon domicile lyonnais : j'y serai revenu lorsque vous lirez ceci.

Dans l'attente de votre appel, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes sincères salutations.

Robert Duval

Scénario 3 - Annexe 4 - Lettre

Découverte macabre à Poleymieux

Un cadavre atrocement mutilé. Voilà la sinistre découverte faite hier matin par un habitant de Poleymieux, sur le bord de la route menant au village. Méconnaissable, la dépouille a cependant pu être identifiée grâce aux papiers qu'elle portait toujours sur elle : il s'agit de Robert Duval, industriel bien connu de la région lyonnaise, qui était venu passer quelques jours dans sa maison de campagne. Il laisse derrière lui une femme et deux filles, demeurées à Lyon au moment du drame.
Selon un représentant de la gendarmerie, M. Duval aurait été littéralement dévoré, probablement par des chiens errants. Une première battue organisée hier n'a malheureusement permis ni d'abattre, ni même de localiser les bêtes meurtrières. Une deuxième opération doit avoir lieu aujourd'hui.

Scénario 3 - Annexe 5 - Article

Auguste m'avait donné une adresse. Une maison construite au pied de la montagne des Eguilettes, dans le Beaujolais. Comme ce n'est pas exactement à côté de Lyon, Robert et moi avons décidé de faire la route ensemble. Nous sommes partis le 30 avril en fin d'après-midi, et il faisait nuit quand nous sommes arrivés. Tous les autres nous attendaient : Auguste, Wolfgang, sa mère Helena... Il nous l'a présentée, a expliqué qu'elle dirigeait l'Ordre. Dire que nous pensions que c'était Auguste... Ensuite, sans perdre de temps, le groupe a suivi un chemin qui gravit la montagne ; Helena marchait en retrait, à quelques pas derrière nous ; je n'y ai pas prêté attention sur le moment – j'étais trop excitée pour cela – mais par la suite, je me suis souvenue qu'elle portait un sac, et qu'il m'avait semblé entendre une plainte en émanant... Au sommet, au milieu des gros blocs de pierre – je crois qu'on les appelle les Rochers des Fées –, il y avait des fagots de bois bien entassés : le feu a donc pris très rapidement. On a commencé à manger, à boire, à danser. À chanter, aussi : Helena nous faisait répéter des mots incompréhensibles... Bien sûr, les choses ont vite tourné à l'orgie, comme je m'y attendais. Et tout à coup, je me suis rappelée que nous étions la nuit de Walpurgis, et j'ai pensé que les sabbats qu'on y célébrait autrefois ne devaient pas être très différents. Ah, si j'avais su... Brusquement, sans que je comprenne pourquoi, il y a eu un grand silence, tout le monde s'est arrêté. En fait, quelqu'un nous avait rejoints. Un grand homme avec des cornes et des sabots, qui nous observait en souriant... Le voir m'a terrifiée, même si j'ai d'abord cru que ce n'était qu'un déguisement, une mise en scène pour nous rappeler les sabbats de jadis. Helena nous a interpellés, Robert et moi, nous demandant de nous prosterner devant Lui. Il nous a tendu un grand livre que nous avons dû signer. Puis la fête a repris, et l'Homme cornu ne s'est plus contenté d'observer. Quand il a dansé avec moi, je me suis étrangement sentie... plus forte. Envoûtée, aussi. C'est sans doute pour cela que je n'ai pas fui en hurlant quand j'ai compris qu'il n'était en rien déguisé, que c'était vraiment une créature inhumaine... Fuir, ç'aurait pourtant été le mieux à faire. Mais voilà, j'étais sous le charme. Je suis donc restée et... j'ai assisté à la suite. Est arrivé un moment où l'Homme cornu a demandé où était son offrande. Helena a pris son sac, l'a ouvert : à l'intérieur, il y avait un bébé. Et alors, alors...

Le fonds Jules Sylvestre conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon

Né à Lyon le 12 octobre 1859, Jules Sylvestre commence sa carrière en 1873 comme opérateur-photographe à l'Hôtel-Dieu dans le service des professeurs Ollier, Etievant et Molière. En 1892, il ouvre un atelier photographique, alors situé au numéro 23 du cours de la Liberté, puis reçoit ses premières commandes d'importance lors de l'Exposition Universelle qui se tient à Lyon deux ans plus tard. Il photographie ainsi les différents palais et stands installés dans l'enceinte du parc de la Tête-d'Or, mais surtout les derniers instants du Président de la République Sadi Carnot, assassiné en marge de l'Exposition par l'anarchiste Santo Caserio, dont le corps est transporté, dans l'urgence, dans les salons de la nouvelle préfecture. Publiés dans la presse, ce cliché aujourd'hui perdu contribue en grande partie à la reconnaissance publique de Jules Sylvestre sur la région.

En 1898, Sylvestre change d'adresse pour de nouveaux locaux plus spacieux, 2 rue de Bonnel, adresse personnelle et professionnelle qu'il conserve jusqu'à sa mort le 21 janvier 1936. Il se spécialise immédiatement dans la «photographie industrielle», les «portraits artistiques», ou bien encore dans la «reproduction de peintures et objets d'art», notamment pour le Palais Saint-Pierre ou pour les Salons de la Société lyonnaise des beaux-arts, clichés qui sont édités, par ses soins, en plusieurs séries de cartes postales comme bien d'autres vues par la suite.

Vers 1900, sa carrière prend un second tournant lorsque qu'il rachète la collection du photographe lyonnais Benjamin Escudié, gendre d'un autre photographe de renom, Philippe-Fortuné Durand. Méthodiquement, il recueille sur plaque de verre les daguerréotypes ou calotypes pris par ses devanciers (Durand, Froissard, Popineau), allant même jusqu'à adresser en 1906 une demande officielle à la Ville de Lyon pour obtenir «l'autorisation de reproduire, en cartes postales, la série des clichés photographiques en dépôt au service de la voirie», clichés aujourd'hui conservés aux Archives municipales de Lyon.

Comme nombre de ses confrères, il adhère dès 1902 à la Chambre Syndicale de la Photographie. Il en démissionne cependant en 1912, sans avoir obtenu, par son intermédiaire, les Palmes académiques (1er janvier 1910), alors qu'il participe à la commission d'étude chargée de la préparation du Congrès national de la photographie professionnelle. La Chambre syndicale lui permet par ailleurs d'entretenir des liens avec Georges Giraudon, successeur de son père à la direction de la célèbre «bibliothèque photographique» qui joue un rôle déterminant dans la diffusion et l'utilisation des supports photographiques en proposant un catalogue iconographique à destination des «savants et artistes» de toute l'Europe. Jules Sylvestre devient ainsi correspondant-photographe de l'une des plus anciennes et des plus importantes agences photographiques françaises à laquelle il fournit des clichés artistiques pris dans les divers musées de la Ville et qu'il facture, selon le cas, entre 5 et 10 francs.

Richesse du fonds

Le Fonds Sylvestre conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon trouve donc une double origine. D'une part, un ensemble de vues, dont certains originaux aujourd'hui perdus ou inaccessibles, illustre le patrimoine lyonnais depuis les années 1840, notamment les inondations de 1856 ou les transformations urbanistiques de la ville avec le percement de la rue Impériale, actuelle rue de la République, et les travaux réalisés au Second Empire sous l'impulsion du préfet Claude Marius Vaïsse. On peut également joindre à cet ensemble une série de photographies exécutées par Sylvestre au tournant du siècle à la demande de la

Commission municipale du Vieux-Lyon qui le charge de recueillir *par l'image* les maisons, monuments ou vestiges artistiques des quartiers Saint-Jean et Saint-Paul appelés à disparaître sous l'action du temps.

En second lieu, on retrouvera dans ce fonds d'innombrables reportages réalisés pour la municipalité, pour les entreprises de la région lyonnaise ou pour des particuliers: série de clichés sur les grands travaux d'urbanisme de l'Entre-deux-Guerres exécutés par l'architecte Tony Garnier (abattoirs de la Mouche à Gerland, Hôpital de Grange-Blanche, projets de monument aux morts, etc.), série sur les écoles de blessés militaires créées à partir de 1914 à Lyon et à Tassin, série sur les groupes scolaires de la région, notamment sur l'Ecole municipale d'Agriculture de Cibeins (Ain), série sur les industries locales (entreprise de soieries F.Ducharne, entreprises de constructions électriques de Delle et Schneider-Westinghouse), série sur les entreprises chimiques avec les sociétés Poulenc frères et l'Usine du Rhône à Saint-Fons...

Spécialisée dans le domaine de la photographie industrielle, c'est tout naturellement que la maison Sylvestre évolue enfin à la Foire d'échantillons (1916-1918), puis à la Foire internationale de Lyon, où elle répond à des demandes ponctuelles d'exposants, simple artisans ou industriels reconnus, en quête d'images susceptibles d'illustrer plaquettes et catalogues professionnels.

En 1929, Jules Sylvestre cède son affaire - et son nom - à Blanche Savoye, puis à Mlle Jeanne Fontanel qui en continuent l'exploitation jusqu'en 1960. Sur cette période, se détachent encore quelques ensembles documentaires majeurs, comme celui qui est commandé par la mairie de Villeurbanne. En 1934, la maison Sylvestre est en effet engagée par la municipalité pour réaliser un reportage photographique sur le nouvel ensemble architectural des «Gratte-Ciel» (environ 200 plaques). Les photographies sont publiées en mai de la même année dans le prestigieux *Livre d'Or* de Villeurbanne, ouvrage vendu par souscription et célébrant les dix ans d'administration du maire socialiste Lazare Goujon.

Enfin, la maison Sylvestre assiste impuissante aux destructions causées par la Seconde Guerre mondiale. A la demande du Service immobilier de la Ville (subdivision des Services techniques), elle effectue ainsi plusieurs reportages sur les quartiers de Lyon sinistrés à la suite des bombardements alliés de mai 1944, puis sur la destruction des ponts de Lyon par l'armée allemande en déroute et sur leur reconstruction dans l'immédiat Après-guerre, vues qui illustrent partiellement une publication éditée sur ce sujet au second semestre 1945 par l'Association des anciens élèves de l'Ecole Centrale lyonnaise.

Quelques-unes des 4500 vues de Lyon...

L'intérêt du fonds Sylvestre, renfermant quelques 4 500 photographies dont 3 900 négatifs sur plaque de verre, la plupart au format 18x24 cm, tient évidemment aux nombreux reportages réalisés par Jules Sylvestre ou par ses collaborateurs, à Lyon et dans la région. Acquises sur le marché lyonnais entre 1976 et 1984, ces vues - que l'on retrouve par ailleurs dans de nombreuses publications et dans la presse de l'époque - illustrent plus d'un siècle de vie lyonnaise. Sous de nombreux aspects, en dehors de leur caractère anecdotique, esthétique ou de leur charme «retro», elles intéresseront les historiens et, au-delà, toute personne étudiant l'histoire sociale, l'architecture ou l'urbanisme de notre cité.



Photographes en Rhône-Alpes :
http://collections.bm-lyon.fr/photo-rhone-alpes/

Index



Bibliographie

Articles

Bergé Christine, « Identification d'une femme. Les écritures de l'Agent inconnu et la franc-maçonnerie ésotérique au XVIIIe siècle », *L'Homme*, 1997, tome 37, n°144. pp. 105-129.

Dupas Didier Mathias, « Un procès de magiciens au XVIIIe siècle », *Histoire, économie et société*. 2001, 20e année, n°2, pp. 219-229.

Ouvrages

Allain Maurice (dir.), *Géographie Universelle Quillet*, tome 1 : *Le Monde Français, France et Colonies*, Paris, Quillet, sans date (1923).

Agobard, *De la grêle et du tonnerre*, traduit par Antoine Péricaud l'aîné, Imprimerie de Dumoulin, Ronet et Sibuet, Lyon, 1841.

Artaud Joseph-François, *Lyon souterrain*, Lyon, Collection des bibliophiles lyonnais, 1846.

Barbier Jean-Christian, *Voyage au ventre de Lyon*, Lyon, Éditions Jacques-Marie Laffont et Associés, 1981.

Bergé Christine, *L'au-delà et les Lyonnais. Mages, médiums et francs-maçons du XVIIIe au XXe siècle*, Lyon, LUGD, 1995.

Benoit Bruno et Benoit Félix, *Hérésies, diableries et sorcelleries à Lyon et sa région*, Lyon, Éditions des Traboules, 2007.

Benoit Bruno et Saussac Roland, *Histoire de Lyon*, Lyon, Éditions des Traboules, 2008.

Benoit Félix, *Lyon secret*, Lyon, Éditions des Traboules, 1993.

Bodin Jean, *De la démonomanie des sorciers*, Antoine de Harsy, Lyon, 1598.

Boudet Jean-Patrice, *Le Recueil des plus célèbres astrologues de Simon de Phares*, tome I : *Édition critique*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1997.

Boudet Jean-Patrice, *Le Recueil des plus célèbres astrologues de Simon de Phares*, tome II : *Présentation et commentaire*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1999.

Chauvy Gérard, *Lyon criminel. Cent ans de crimes à Lyon*, Lyon, Éditions des Traboules, 2005.

Chauvy Gérard, *Lyon disparu 1880-1950*, Lyon, Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 2010.

Chorier Nicolas, *Histoire générale de Dauphiné*, tome 1, Grenoble, Philippes Charvys, 1661.

Colonia Dominique de, *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, volume I, Lyon, chez François Rigollet, 1728.

Copenhaver Brian P., *Symphorien Champier and the reception of the occultist tradition in Renaissance France*, La Haye-Paris-New York, Mouton, 1978.

Corneloup Gérard, *Lyon secret et insolite. Les trésors cachés d'une mystérieuse*, Paris, Les Beaux Jours, 2007.

Dufourt Jean, *Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise*, Paris, Plon, 1978.

Gabut Jean-Jacques, *Lyon magique et sacré. Histoire et mystères d'une ville*. Lyon, Jacques André Éditeur, 2007.

Esquirol Joseph, *Cherchons l'Hérétique !*, Paris, P.-V. Stock, 1903.

Ferrero Claude, *Guide secret de Lyon et de ses environs*, Rennes, Ouest-France, 2010.

Gutton Jean-Pierre, *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, Paris, PUF, 2000.

Laconche Gilbert, *Légendes et diableries du Rhône*, Ahun, Verso, 1994.

Leutrat Paul, *La sorcellerie lyonnaise*, Paris, Robert Laffont, 1977.

Lignereux Yann, *Lyon et le Roi. De la « bonne ville » à l'absolutisme municipal, 1594-1654*, Seyssel, Champ Vallon, 2003.

Locard Edmond, *Mystères de Lyon*, Lyon, Éditions Pierre Bissuel, 1967.

Maynard Louis, *Histoires, légendes et anecdotes à propos des rues de Lyon, avec indication de ce qu'on y peut remarquer en les parcourant*, Lyon, J. Desvigne et Cie Successeurs, 1922.

Monmarché Marcel (dir.), *Vallée du Rhône – Cévennes. Lyonnais, Velay, Vivarais, gorges du Tarn*, Paris, Librairie Hachette, collection « les Guides Bleus », 1927.

Monnier Désiré et Vingtrinier Aimé, *Croyances et traditions populaires recueillies dans la Franche-Comté, le Lyonnais, la Bresse et le Bugey*, Lyon, Henri Georg, 1874.

Montclos Xavier de (dir.) *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, tome 6 : Lyon, le Lyonnais, le Beaujolais, Paris, Beauchesne, 1994.

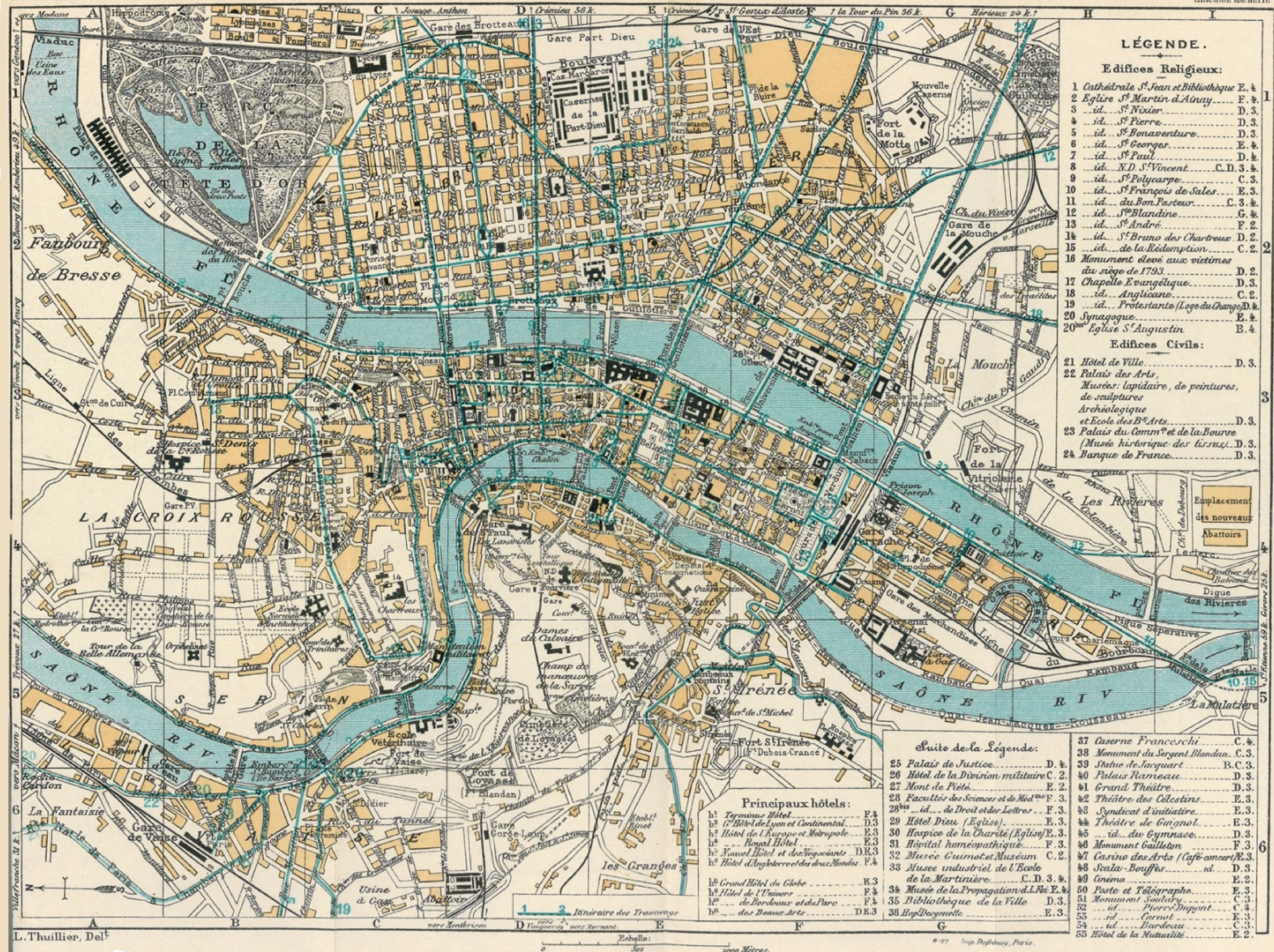
Naquin de Lippens, *Pierres d'autrefois. Guide touristique des environs de Lyon*, Lyon, Chez Audin, Aux Deux Collines, 1927.

Pelletier André, *Histoire de Vienne et de sa région*, Horvath, Roanne, 1980.

Seignolle Claude, *Contes, récits et légendes des pays de France*, tome 3 : *Provence, Corse, Languedoc-Roussillon, Alpes, Auvergne*, Paris, Omnibus, 1997.

Seignolle Claude, *Les Évangiles du Diable*, Paris, Robert Laffont, 1998.

Vialatte Alexandre, *Légendes vertigineuses du Dauphiné*, Paris, Éditions Bartillat, 1995.


Les Guides Bleus
LYON.
LIBRAIRIE HACHETTE
LÉGENDE.
Edifices Religieux:
1 Cathédrale St Jean et Bibliothèque E. 4.
2 Eglise St Martin d'Ainay F. 4.
3 id. St Nizier D. 3.
4 id. St Pierre D. 3.
5 id. St Bonaventure D. 3.
6 id. St Georges E. 4.
7 id. St Paul D. 4.
8 id. N.D. St Vincent C.D. 3. 4.
9 id. St Polycarpe C. 3.
10 id. St François de Sales E. 3.
11 id. du Bon Pasteur C. 3. 4.
12 id. Ste Blandine G. 4.
13 id. St André F. 2.
14 id. St Bruno des Chartreux D. 2.
15 id. de la Rédemption C. 2.
16 Monument élevé aux victimes du siège de 1793 D. 2.
17 Chapelle Evangélique D. 3.
18 id. Anglicane C. 2.
19 id. Protestante (Loge du Change) D. 4.
20 Synagogue E. 4.
20bis Eglise St Augustin B. 4.
Edifices Civils:
21 Hôtel de Ville D. 3.
22 Palais des Arts, Musées: lapidaire, de peintures, de sculptures Archéologique et Ecole des Bx Arts D. 3.
23 Palais du Commce et de la Bourse (Musée historique des tissus) D. 3.
24 Banque de France D. 3.
Suite de la Légende:
25 Palais de Justice D. 4.
26 Hôtel de la Division militaire C. 2.
27 Mont de Piété E. 2.
28 Facultés des Sciences et de Médne F. 3.
28bis id. de Droit et des Lettres F. 3.
29 Hôtel Dieu (Eglise) E. 3.
30 Hospice de la Charité (Eglise) E. 3.
31 Hôpital homéopathique F. 3.
32 Musée Guimet et Muséum C. 2.
33 Musée industriel de l'Ecole de la Martinière C.D. 3. 4.
34 Musée de la Propagation d. l. Foi E. 4.
35 Bibliothèque de la Ville D. 3.
36 Hop. Desgenette E. 3.
37 Caserne Franceschi C. 4.
38 Monument du Sergent Blandan C. 3.
39 Statue de Jacquart B.C. 3.
40 Palais Rameau D. 3.
41 Grand Théâtre D. 3.
42 Théâtre des Célestins E. 3.
43 Syndicat d'initiative E. 3.
44 Théâtre de Guignol E. 3.
45 id. du Gymnase D. 3.
46 Monument Gailleton F. 3.
47 Casino des Arts (Café-concert) E. 3.
48 Scala-Bouffes id. D. 3.
49 Cinéma E. 2.
50 Poste et Télégraphe E. 3.
51 Monument Soulary C. 3.
52 id. Pierre Dupont C. 4.
53 id. Carnot E. 3.
54 id. Burdeau C. 3.
55 Hôtel de la Mutualité E. 2.
Principaux hôtels:
h1 Terminus Hôtel F.4
h2 Gd Hôtel de Lyon et Continental D.3
h3 Hôtel de l'Europe et Métropole E.3
h4 Royal Hôtel E.3
h5 Nouvel Hôtel et des Négociants D.E.3
h6 Hôtel d'Angleterre et des deux Mondes F.4
h8 Grand Hôtel du Globe E.3
h9 Hôtel de l'Univers F.4
h10 de Bordeaux et du Parc F.4
h11 des Beaux Arts D.E.3
Itinéraire des Tramways
Emplacement des nouveaux Abattoirs
Gare des Brotteaux
Gare Part Dieu
Casernes de la Part-Dieu
Parc de la Tête d'Or
Rhône
Saône
Faubourg de Bresse
La Croix Rousse
Les Brotteaux
Fort de la Motte
Gare de la Mouche
Fort de la Vitriolerie
Gare de Perrache
Les Rivières
La Mulatière
Quai Jean-Jacques-Rousseau
St Irénée
Fort St Irénée (Ft Dubois-Crancé)
Fort de Loyasse
Gare de Vaise
Gare de St Paul
Gare Gorge-de-Loup
Les Granges
Usine à Gaz
Echelle
1000 Mètres
L. Thuillier, Delt
Imp. Dufrénoy, Paris.

La France des Années Folles

1920

Les Mystères de Lyon

Avec **Les Mystères de Lyon**, découvrez la plus méconnue des grandes villes de France ! La capitale des Gaules, de la gastronomie et de la soie, où naquirent Guignol et le cinéma. La cité aux deux éminences : Fourvière, la « colline qui prie » et la Croix-Rousse, la « colline qui travaille ». Faites surtout un voyage dans le temps et découvrez les racines de l'occultisme en Europe !

Car Lyon recèle bien des mystères dont ses propres habitants ne soupçonnent même pas l'existence, comme son inextricable réseau de souterrains deux fois millénaire et qui servit de refuge à d'innombrables cultes mystérieux. Les connaisseurs comparent souvent la ville à Londres ou Prague et la considèrent comme la capitale française de l'ésotérisme. L'ouvrage dévoile par le détail les étranges évènements qui s'y sont déroulés depuis l'antiquité : les rituels étrusques, les hérésies ou l'affaire des sorciers de Lyon. Il décrit également les personnalités marquantes qui y ont séjourné : de Jean-Baptiste Willermoz, grande figure de la franc-maçonnerie illuministe, à Maître Philippe, prédécesseur de Raspoutine à la cour du tsar Nicolas II, en passant par Allan Kardec, fondateur du spiritisme, Nostradamus ou encore Cornelius Agrippa, source de l'occultisme moderne.

Richement documenté et largement illustré de photos d'époque **Les Mystères de Lyon** est le premier ouvrage de la série **La France des Années Folles**. Cette série propose des nouveaux suppléments aux joueurs de *L'Appel de Cthulhu*, mais s'adresse également à tout passionné de l'histoire de France méconnue.

En outre, une campagne en quatre scénarios inspirés de faits réels met vos investigateurs aux prises avec de mystérieuses sociétés secrètes, sur la piste de Shub-Niggurath, la Chèvre Noires des Bois !

Prix public conseillé 36 €

ISBN : 978-2-917994-48-1







WWW.SANS-DETOUR.COM